A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DÉVOTION

A LA

SAINTE EUCHARISTIE

EN EXEMPLES

OU

EXCELLENCE DES PRIÈRES ET DES PRATIQUES EN L'HONNEUR

DU TRÈS-SAINT SACREMENT

Démontrée par un grand nombre de miracles authentiques et de traits appartenant pour la plupart à l'histoire contemporaine

Approuvé par Mgr l'Évêque de Moulins

PAR

LE R. P. HUGUET

OUVRAGE UTILE AUX CATÉCHISTES, AUX PRÉDICATEURS, AUX DIRECTEURS DE CONFRÉRIES ET AUX COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE N. S. PÈRE LE PAPE

PARIS
NOUVELLE MAISON
RÉGIS RUFFET ET Cie, SUCRS
RUE SAINT-SULPICE, 38

LYON
ANCIENNE MAISON
RUE MERCIÈRE, 42
ET RUE CENTRALE, 34

1862.

Digitized by Google

Google

A 325/569

DÉVOTION

A LA

SAINTE EUCHARISTIE

EN EXEMPLES.

Digitized by Google

Aux mêmes libraires, du même auteur.

Importance de la première Communion démontrée par des exemples, *avec un appendice sur la Confirmation.* Un beau volume in-12. 1 fr. 50

La Dévotion à Marie en exemples, ou Excellence des prières et des pratiques en l'honneur de la très-sainte Vierge, démontrée par un grand nombre de traits et de miracles. 2 vol. in-12 formant 1,100 pages. Deuxième édition. 6 fr.

« En parcourant ces traits, ou le sourire vient errer sur les lèvres, ou une douce émotion agite le cœur et remplit les yeux de larmes d'attendrissement. »

(Bibliographie catholique.)

Mois de Marie Immaculée de saint François de Sales, ou Méditations pour le mois de mai et les fêtes de la sainte Vierge, avec des exemples nouveaux. Quatrième édition. 1 fr. 50

« Nous félicitons bien sincèrement le P. Huguet d'avoir fourni ce pieux aliment aux enfants de Marie; il était difficile d'être mieux inspiré. »

(Bibliographie catholique.)

Pouvoir de saint Joseph, contenant le Mois de saint Joseph des âmes intérieures, des Méditations pour toutes ses fêtes et des visites pour tous les jours du mois. Huitième édition. 1 fr. 50

Cet ouvrage, traduit en plusieurs langues, est un des plus complets et des plus intéressants en ce genre. Il a reçu la haute approbation de S. Em. le cardinal archevêque de Lyon, et de NN. SS. les archevêques de Turin et de Milan.

Pensées consolantes de saint François de Sales dans les épreuves et les tentations de la vie intérieure, dans les infirmités de l'âme et du corps, dans la crainte excessive de la mort et des jugements de Dieu, dans la perte des parents et des amis, etc. Sixième édition augmentée. 1 fr. 50

« Ce livre, dit la *Bibliographie catholique*, sera d'un grand secours tout à la fois aux simples fidèles et aux directeurs et confesseurs chargés de consoler et de rassurer les âmes troublées et découragées. »

Mois du sacré cœur des âmes intérieures, avec des Méditations et un exercice pour tous les premiers vendredis du mois. Un beau vol. in-18. Deuxième édition. 1 fr. 50

« La doctrine de ce livre est pure, profonde, élevée. Il y a même telle de ses méditations qui est un chef-d'œuvre incomparable. Cet ouvrage sort manifestement de la voie ordinaire où se traînent les écrivains religieux de cette époque. »

(Rosier de Marie.)

Trésor historique des enfants de Marie, ou Excellence de la dévotion à la sainte Vierge démontrée par des révélations, des exemples et des miracles authentiques, par le même auteur. Ouvrage utile aux catéchistes, aux prédicateurs et aux familles chrétiennes. 2 vol. in-12. 6 fr.

Imp. de W. REMQUET, GOUPY et Cie, rue Garancière, 5.

Digitized by Google

DÉVOTION

A LA

SAINTE EUCHARISTIE

EN EXEMPLES

OU

Excellence des prières et des pratiques en l'honneur du très-saint Sacrement

DÉMONTRÉE PAR UN GRAND NOMBRE DE MIRACLES AUTHENTIQUES
ET DE TRAITS APPARTENANT
POUR LA PLUPART A L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Approuvé par Mgr l'Évêque de Moulins

Par le R. P. HUGUET

Ouvrage utile aux Catéchistes, aux Prédicateurs, aux Directeurs des confréries et aux Communautés religieuses

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES
IMPRIMEURS DE N.-S. P. LE PAPE

PARIS
NOUVELLE MAISON
RÉGIS RUFFET et Cie, succrs
38, RUE SAINT-SULPICE

LYON
ANCIENNE MAISON
RUE MERCIÈRE, 49
ET RUE CENTRALE, 60

1862

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

I

La dévotion au très-saint Sacrement de l'autel est la plus haute expression de la foi catholique, parce que l'Eucharistie est la base fondamentale du catholicisme ; ôtez l'Eucharistie et le catholicisme s'écroule. Cette dévotion est donc un acte de foi et en même temps un acte d'humilité ; elle nous fait professer, chaque fois que nous recevons l'Eucharistie, notre croyance au mystère sublime de l'Incarnation dont ce sacrement est le renouvellement ou plutôt la continuation journalière.

Avez-vous remarqué, lorsque vous entrez dans une église solitaire, au milieu du jour, la sensation inexprimable qui saisit votre cœur, pourvu qu'il soit chrétien ? Il y a près de l'autel et autour comme un rayon de bonheur et une atmosphère d'amour qui vous pénètre et vous rend meilleur. C'est comme ce phénomène merveilleux produit par la vue de Jésus-Christ, lorsque pendant sa vie mortelle, ce plus beau des enfants des hommes charmait tellement la foule, qu'il l'entraînait sur ses pas dans le désert, la suspendant avec tant de force à ses lèvres divines, que hommes, fem-

Digitized by Google

mes, enfants et vieillards en oubliaient jusqu'au sentiment naturel de la faim et de la soif !...

Sans doute la charité qui donne du pain est belle, bonne et utile ; mais l'homme, c'est le Sauveur même qui l'a dit, l'homme ne vit pas seulement du pain terrestre ; il a une âme, à cette âme il faut un aliment digne de sa sublime origine et de ses destinées magnifiques : ce pain, cet aliment, c'est la dévotion à l'Eucharistie, c'est la réception de ce divin Sacrement.

Le jansénisme, dans les deux derniers siècles, n'a dû ses triomphes qu'au refroidissement progressif de cette dévotion, en laquelle s'idéalise la plus haute comme la plus tendre expression de la foi catholique.

L'Eucharistie doit être réellement l'âme, le centre, le but de toutes les dévotions qui s'y rapportent, comme au tabernacle aboutissent toutes les merveilles du temple catholique. D'elle vient toute la beauté de la *fille du roi*, c'est-à-dire de l'Église ; elle est, comme l'esprit qui l'anime, le lien de tout l'édifice spirituel, la source de ce fleuve de grâce qui réjouit la cité divine.

La piété envers le très-saint Sacrement de l'autel est la dévotion par excellence, puisqu'elle a pour objet notre Dieu, notre Sauveur, le grand Médiateur de l'humanité, le Pontife suprême de l'Église, qui est lui-même la victime du sacrifice, la source du sacerdoce et la nourriture des fidèles.

Saint François de Sales appelle l'Eucharistie « le soleil des exercices spirituels, le centre de la religion chrétienne, le cœur de la dévotion, l'âme de la piété, le mystère ineffable qui comprend l'abîme de la charité divine, et par lequel, s'appliquant réellement à nous, Dieu nous communique magnifiquement ses grâces et ses faveurs. »

En effet, l'Eucharistie est le témoignage de l'amour

Digitized by Google

infini de Celui qui nous aima *jusqu'à la fin*, l'extension de l'incarnation, son application à chacun de nous, la rédemption continuée et rendue permanente parmi les hommes; elle fait circuler le sang du Sauveur dans les veines de son corps mystique, et il porte alors la fécondité et la vie jusqu'aux extrémités les plus éloignées.

C'est le chef-d'œuvre divin, qui est l'abrégé et le mémorial vivant de toutes les merveilles de Dieu. Elle possède une efficacité particulière, et en elle-même infinie, d'expiation, de réparation, d'actions de grâces. Elle purifie les cœurs pour les éclairer de la lumière de Dieu, les faire vivre de sa vie et de son amour. C'est la source des consolations et du bonheur pour le chrétien : ne trouve-t-il pas au sein du tabernacle l'Emmanuel dont les délices sont d'habiter parmi nous? Si l'Eucharistie est le principe de la pureté et de la vie des fidèles, en même temps elle attire une grâce abondante sur les justes et sur les pécheurs. N'est-ce pas souvent au pied des autels, dans le secret de la prière, qu'il faut chercher la raison des événements du monde? Là, auprès du Soleil de justice, se forment les beaux jours et les nuées salutaires qui se lèvent sur le monde.

Cultiver, étendre, perfectionner la dévotion au très-saint Sacrement, c'est donc l'œuvre de salut par excellence, c'est la fin de toutes les autres œuvres, c'est toute la religion pratique. Ce qu'il y a de consolant, c'est que, depuis la définition du dogme glorieux et béni de l'Immaculée Conception de Marie, la dévotion au très-saint Sacrement s'est réveillée spontanément partout; c'est là son fruit divin; l'aurore précède et annonce le lever du soleil. Un docte et éloquent écrivain, dom Guéranger, disait il y a peu de temps :

« Est-il un catholique, parmi ceux qui ont vu le jour au commencement de ce siècle, qui ne reconnaisse que la piété

Digitized by Google

française a fait, sous le rapport du culte de la sainte Vierge, un pas immense, et que tous les enseignements que nous avons reçus dans notre jeunesse étaient loin de nous préparer à cette expansion dont nous sommes témoins et à laquelle nous nous associons avec tant de profit pour nos âmes ?

« Ne voyons-nous pas en même temps la dévotion envers le saint Sacrement prendre chaque jour des accroissements inespérés, et la piété française tendre de plus en plus à imiter la piété romaine envers ce divin mystère ? Il fallait d'abord que le christianisme fût pleinement glorifié dans son Vicaire... A peine le retour a-t-il été assuré sous ce rapport, que le besoin d'honorer ce même Christ en sa Mère d'un culte plus fervent s'est manifesté, et les appels d'en haut ne manquèrent pas.

« On se souvient de la médaille miraculeuse de l'Immaculée Conception et des prodiges de grâces dont l'autel de Notre-Dame des Victoires est devenu la source. Tout étant ainsi préparé, le Christ en personne, dans la sainte Eucharistie, a réclamé ses droits ; de nombreux fidèles se sont sentis appelés à venir plus souvent et de plus près lui rendre leurs hommages. Une nouvelle effusion de grâce est descendue, et déjà on peut affirmer que chez nous le saint Sacrement reçoit plus d'honneurs, une cour plus assidue dans un seul mois qu'il n'en obtenait naguère dans le cours d'une année.

« Une révolution aussi sérieuse que pacifique s'est opérée et s'étend dans les âmes chrétiennes, dont elle vient modifier heureusement les habitudes. » (*L'Univers* du 23 mai 1858.)

En effet les confréries et les pieuses associations en l'honneur de cet adorable mystère se multiplient. Un grand nombre de diocèses partagent le bonheur de l'Adoration perpétuelle : c'est comme une mission perpétuelle au milieu des

Digitized by Google

populations chrétiennes. Bientôt l'exposition sera partout, et alors quel réseau de grâce et d'amour environnera la France et le monde! *Hoc signo vinces.* Le labarum de la victoire pour nous catholiques, c'est l'Eucharistie ; c'est peut-être même le seul moyen de renouvellement qui nous reste, au milieu du froid glacial de l'égoïsme et de l'indifférence religieuse qui nous environnent. Le cœur de notre génération est plus malade que la tête ; il a besoin de ce feu céleste que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre pour raviver les âmes et leur communiquer sa lumière et sa force, son amour et sa vie.

II

C'est pour contribuer, dans la mesure de nos forces, à ce retour vers le plus saint et le plus consolant de nos mystères, que nous publions aujourd'hui un nouvel ouvrage sur ce sujet si intéressant pour la piété chrétienne.

Nous nous nous sommes proposé de rappeler aux fidèles les témoignages de bonté que Notre-Seigneur ne cesse de donner à ceux qui l'honorent dans le Sacrement de son amour, nous avons recueilli aussi les exemples les plus touchants des saints et des pieux serviteurs de Dieu sur cet adorable mystère.

L'exemple est la voie abrégée de la persuasion : les hommes ne vivent la plupart que d'imitation ; il leur faut des modèles, et c'est ce qui fait presque toujours toutes

Digitized by Google

leurs vertus ou tous leurs vices. Aussi saint Chrysostome a-t-il dit qu'il n'y a point d'éloquence pareille à celle des actions, que les miracles mêmes ne sont pas si persuasifs.

L'expérience nous a appris, en effet, que la voie des exemples est un des meilleurs moyens de faire du bien aux âmes, surtout à notre époque d'indifférence, où l'on a besoin de quelque chose qui réveille l'esprit et touche plus vivement le cœur.

Qu'on nous permette de citer ici quelques lignes d'une lettre qui nous a été adressée par un homme distingué, auteur de plusieurs ouvrages couronnés d'un succès bien mérité.

Voici ce qu'il avait la bonté de nous écrire pour nous remercier de quelques volumes de la *Dévotion à la sainte Vierge* et la *Dévotion à saint Joseph en exemples* que nous lui avions offerts.

« Dieu vous le rende : je les ai reçus ces deux bons livres « tout pleins de traits sur notre Mère, et sur notre père. « *Quid plura?* Des traits, des traits, voilà ce qu'il me faut, « à moi ; je suis du peuple ; l'exemple m'émeut, il met en « jeu dans mon petit intérieur jusqu'à la plus secrète fibre « de l'âme, et je dis volontiers comme saint Francois de « Sales : *Mieux vaut la musique chantée que la musique « notée...* »

Un vénérable chanoine de Chartres, à la tête d'une école ecclésiastique de cette ville, nous écrivait au sujet du livre *De l'Importance de la première Communion démontrée par des exemples* (1), les lignes suivantes : « Les touchantes

(1) Cet ouvrage est comme la première partie de celui-ci, nous avons évité de répéter les exemples qu'il contient; voilà ce qui explique pourquoi nous n'avons rien dit dans ce nouveau recueil de la première communion et des communions sacriléges.

Digitized by Google

histoires que vous avez réunies et groupées d'une manière si heureuse m'ont déjà fait pleurer plus d'une fois, et j'ai la certitude qu'elles profiteront plus à mes enfants que les plus beaux sermons. Vous ne pouviez avoir une meilleure idée que de faire un pareil recueil. »

L'aimable chanoine d'Avenay, le judicieux auteur de *l'École des Mœurs*, était du même avis. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans la préface de son ouvrage : « Nous avons ouï raconter qu'une dame de mérite avoit un neveu, jeune homme de beaucoup d'espérance, qui venoit souvent la voir. Elle tâchoit de lui inspirer la vertu par ses leçons; mais, pour mieux l'insinuer, elle choisit un livre où les instructions étoient habituellement mêlées d'exemples agréables. Elle laissa ce livre sur sa table, comme sans aucun dessein. Quand son neveu venoit lui rendre visite, elle prétextoit quelque occupation, et lui disoit de lire quelque chose en attendant. Les premières fois il prit ce livre, l'ouvrit et le referma presque aussitôt. Peu à peu il y prit goût; il le lut tout entier, et avec tant de fruit, qu'ayant été mis dans les troupes, il devint l'exemple de son régiment par la régularité de sa conduite : ce qu'il devoit, comme il le reconnoissoit lui-même, au bon livre de sa tante. »

Digitized by Google

III

La plupart des traits rapportés dans ce recueil sont empreints d'un certain merveilleux qui pourra étonner les hommes opposés au surnaturel, et qui ont de la peine à comprendre que Dieu puisse condescendre ainsi aux désirs de ceux qui l'aiment. Voici à ce sujet des réflexions pleines de bon sens d'un grave et pieux auteur, le Père Saint-Jure, que nous laisserons parler : « Il ne faut point, dit-il, mesurer « les bontés de Dieu à notre raison, ou à notre cœur petit « et rétréci. Les pères, quoique sages, sérieux et âgés, « jouent quelquefois et bégayent avec leurs enfants. L'un « d'eux, très-grand personnage, capitaine renommé, et qui « fut Agésilas, roi de Sparte, ayant été surpris par un de « ses amis, comme il courait sur un bâton avec un petit « enfant qu'il avait, et remarquant que cet ami était « étonné de lui voir faire une telle action, il lui demanda « s'il avait des enfants ; l'autre répondant que non : *Ne vous « étonnez donc pas de ce que je fais,* lui dit Agésilas ; *il « faut être père pour avoir de pareilles tendresses, et venir « à ces oublis de soi-même.* On ne doit donc pas trouver « étrange, conclut cet auteur, si Dieu, le vrai Père des « hommes, a des bontés si aimables et des douceurs si « charmantes pour les Saints, qui sont ses plus chers en- « fants : et pour juger de la vérité des témoignages qu'il « leur en donne, il faudrait avoir l'amour même dont il les

Digitized by Google

« prévient. Après les mystères de l'Incarnation et de l'Eu-
« charistie, après ce que Dieu a fait pour l'homme dans le
« premier, et ce qu'il fait encore tous les jours dans le se-
« cond, et dont nous ne pouvons douter, il n'y a rien
« d'incroyable en fait de grâce. Dans une seule communion,
« Notre-Seigneur témoigne plus d'amour à un homme im-
« parfait, et se communique à lui avec plus de merveilles,
« qu'il n'en a fait paraître à tous les saints, dans toutes les
« communications extraordinaires (1). »

« Saint Augustin a excellemment remarqué, dit le bienheureux évêque de Genève, que les miracles, quelque éclatants qu'ils soient, sont à peine connus dans le lieu où ils se font, et qu'on a peine à y ajouter foi, quoiqu'ils soient racontés par ceux-là mêmes qui en ont été témoins. Cependant ils n'en sont pas moins vrais : les âmes bien nées, qui ont de la piété et de la droiture, croient aisément les choses qui font honneur à la religion, et les croient avec d'autant plus de plaisir, qu'elles leur paraissent plus admirables et plus difficiles à croire (2). »

Est-ce à dire que le miracle ne soit pas chose extraordinaire? Non certes. Le miracle est à la fois probable et extraordinaire : probable en soi, extraordinaire selon la dispensation de Dieu, qui ne l'accorde qu'à la foi et à la sainteté, selon les intérêts de notre salut et de sa gloire.

De la guérison de maux naturellement incurables, de la domination de la nature par la foi, et de l'intervention du surnaturel dans le tissu des choses humaines, les exemples, même de nos jours, en sont moins rares qu'on le croit. Il n'est personne, vivant dans le monde religieux, à qui Dieu

(1) *Vie de M. de Renty*, par le Père Saint-Jure.
(2) *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VIII, ch. XII.

Digitized by Google

n'ait fait la grâce de pouvoir s'assurer de la vérité de quelqu'un de ces miracles. Seulement, l'humilité et la discrétion les dérobent à une éclatante publicité. En somme, il y a plus de vrais miracles inconnus que de faux miracles publiés ; et ce sont les vrais qui font croire aux faux.

Les miracles ont donc leur probabilité, comme les faits simplement humains. Ils sont même plus probables, en ce sens qu'ils procèdent d'une loi plus indépendante, et qu'ils ont pour eux un gage plus souverain : l'amour d'un Dieu qui non-seulement est venu, est mort, et a triomphé par miracle, mais qui vit, se renouvelle et se multiplie au milieu de nous, et au dedans de nous, à l'état permanent de *miracle*. Saint Louis était dans le vrai lorsque, prosterné au pied du saint Sacrement, il répondit à quelqu'un qui le pressait de venir en toute hâte voir une apparition de Notre-Seigneur dans une église voisine : « Je n'ai pas besoin d'y « aller pour y croire. »

Il n'en résulte pas qu'il faille tout admettre aveuglément en fait de miracles ; loin de là, il faut tout éprouver. Mais il faut tout éprouver avec une grande propension à croire à l'amour de Dieu et à ses prodiges. C'est là une présomption et même une prévention légitime, qui ne dispense pas de la critique, mais qui la rend plus conforme à son objet, plus philosophique dans le bon sens du mot. Être bien prévenu, c'est n'être que juste à l'égard d'un amour qui nous a déjà donné tant de gages.

Cette règle est d'autant plus judicieuse et salutaire que dans plusieurs cas, la critique ne pourra pas arriver à une entière conviction sur le *fait* du miracle, et qu'elle laissera l'âme flottante au gré de ses dispositions, également exposée au danger de croire le faux et à celui de rejeter le vrai. Ce qui est convenable, en ce cas, autant que rationnel, c'est de

Digitized by Google

réserver une grande part à la possibilité ou même à la probabilité du miracle, et d'y voir tout au moins une signification touchante et respectable de l'amour et de la foi (1).

C'était là le sentiment d'un homme souvent regretté et qui ne saurait trop l'être. Nous sommes heureux de notre accord de vues avec lui sur ce sujet : « Pour nous, écrivait Oza-« nam, qui présumons assez de la bonté de Dieu et de la « dignité de l'homme, pour ne point croire impossibles des « communications fréquentes entre le monde invisible et le « monde visible ; pour nous qui avons confiance dans le « droit sens du peuple chrétien, et qui portons respect à ses « convictions, la légende n'est point une vaine fable. Nous « savons que l'Église n'exige point notre assentiment à des « récits miraculeux qui ne sont pas consignés dans les Écri-« tures divines, et dont plusieurs peut-être ne soutien-« draient pas l'épreuve d'une rigoureuse critique ; mais, s'il « ne subjuguent pas notre esprit, ils le charment et le cap-« tivent. *Nous les admettons comme vrais jusqu'à preuve « contraire ;* et si leur vérité historique et positive vient à « s'évanouir, nous y trouvons toujours quelque vérité mo-« rale qui donne une valeur réelle au symbole dont elle « s'était revêtue (2). »

M. de Montalembert ajoute : « Quand même nous n'aurions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine que les légendes racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des millions de nos frères pendant tant de siècles. »

« Il est impossible, par exemple, dit le Père Gratry, de ne

(1) Aug. Nicolas.

(2) *Deux chanceliers d'Angleterre.*

Digitized by Google

pas admettre que sainte Thérèse a vu le Christ. Lisez le récit qu'elle en fait. Je crois en particulier que le vénérable M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, a vu le Christ à l'autel. Je ne saurais douter qu'un grand nombre de saints l'ont vu. » (*Philosophie du Credo*, 1861).

Citons encore ici le témoignage de deux savants de nos jours, dont l'autorité ne saurait être contestée. Voici ce que disent le P. Arthur Martin et son digne collaborateur :

« Qu'on ne nous soupçonne pas de mépriser les légendes. On se méprendrait beaucoup sur notre pensée, et nous sommes bien aises de détruire d'avance ce préjugé dans l'esprit du lecteur qui aurait pu le concevoir. Nous avouons ingénûment qu'en général, nous croyons au poids de cette preuve dont Platon se contente si fréquemment : *Tel est le dire de mes ancêtres, et je m'en repose sur leur témoignage.* Non, nous ne tiendrons pas pour bien employée la science qui viserait à établir la stupidité ou la mauvaise foi de nos pères. Bien plus, nous la repoussons avec chaleur cette science sans âme ; nous la tenons pour fausse et de mauvais aloi ; persuadés qu'il est, même en histoire, des questions où le sentiment doit être admis en témoignage, et qu'il peut produire sinon la certitude, du moins une probabilité grave. Lui seul, après tout, dans l'application pratique des preuves morales, conduit à cette équité qui est plus juste que la rigueur. Peut-être quelqu'un sourira-t-il de notre naïveté, mais nous le laisserons faire, et la rougeur ne nous montera pas au front pour cette marque de commisération plus ou moins bienveillante, car il faut convenir que si nous autres catholiques, nous semblons parfois devenir crédules, à force d'être croyants, les savants luthériens ou calvinistes tombent communément dans un excès tout opposé. Or, j'ose dire que, même en adoptant les jugements de ceux qui nous

Digitized by Google

censurent, notre défaut nous serait honorable ; il annonce, en effet, chez nous une bienveillance qui penche comme tout naturellement à l'estime d'autrui. Au contraire cette critique habituellement si sourcilleuse que professe la science protestante, ne suppose-t-elle pas, en dernière analyse, un certain mépris de ses semblables? On dirait que les hérésies du XVI^e^ siècle ont jeté parmi leurs disciples une ferme persuasion de la sottise ou de l'improbité humaine Le témoignage ne leur est rien jusqu'à révision ultérieure des pièces du procès; et à quoi n'a-t-on pas fait le procès? Cependant comme cette révision ne peut être reprise pour chaque nouveau savant sur tous les points de l'histoire, il faut bien en définitive qu'on s'en tienne quelquefois au jugement des critiques venus avant nous. Mais alors, c'est l'autorité d'un seul homme qu'on préfère à celle des siècles; et je laisse penser s'il était bien ridicule d'embrasser d'avance l'autre parti. Je voudrais bien savoir où un homme puise cette intrépide confiance en soi, qui lui fait croire tout indécis tant qu'il n'a pas prononcé lui-même. Ceux qui l'ont précédé étaient apparemment de la même nature que lui; et si tous ont pris le change, quel est ce privilége qui le distingue tout à coup de la masse commune? Le bon sens et la bonne foi étaient-ils inconnus au monde avant vous ? Et, cela étant, qui vous en garantit la possession? Il faut nous résigner à partager la droiture d'esprit et de cœur avec nos devanciers ou craindre de nous faire illusion à nous-mêmes sur ce étrange monopole qu'on nous voudrait attribuer.»

(*Monographie de la cathédrale de Bourges, par les* PP. *Arthur Martin et Charles Cahier,* p. 135).

Quoique puisés à de bonnes sources, tous les exemples contenus dans ce recueil ne conviennent pas également à tous les esprits et à tous les âges, c'est aux catéchistes et

Digitized by Google

aux prédicateurs de choisir ceux qui peuvent faire le plus de bien à telle ou telle autre personne.

Humblement soumis à l'autorité du successeur de saint Pierre, je déclare que les grâces, les révélations, et les faits miraculeux rapportés dans cet ouvrage, n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté en ce qui a été confirmé par la sainte Église catholique apostolique et romaine et par le Saint-Siége, au jugement infaillible duquel je soumets ma personne et tous mes écrits.

O Marie, daignez bénir ces pages écrites en l'honneur de votre divin Fils, afin que ceux qui les liront y puisent un nouveau degré d'amour pour vous qui nous avez donné Jésus, et pour saint Joseph qui l'a nourri du fruit de ses sueurs et de ses peines !

Trop heureux, si pour récompense de nos labeurs nous avons pu inspirer à un seul cœur une plus tendre dévotion au plus saint et au plus consolant de tous les mystères.

(*En la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, le 15 août 1861.*)

J. M. J.

Digitized by Google

DÉVOTION A L'EUCHARISTIE

EN EXEMPLES

I

La vérité de la présence réelle.

[L'institution de l'Eucharistie.]

Transportez-vous par la pensée à cette heure solennelle qui vit l'institution du sacrement de l'Eucharistie. C'était la veille de sa Passion ignominieuse, le Sauveur du monde célébrait sa dernière Pâque avec les siens sur la terre. Les douze Apôtres sont debout autour d'une table commune, symbole de l'unité de l'Église, et de la fraternité rétablie de la race humaine : Dans eux, tous les siècles sont présents pour assister aux derniers adieux du Maître et recueillir ses paroles suprêmes, dit un orateur moderne. Je ne sais quelle attente surnaturelle tient tous les esprits en suspens ; tous les yeux sont fixés sur le Fils de Marie, tous les cœurs sont émus par le pressentiment d'un grand mystère qui va s'accomplir. Et voici que lui, il

Digitized by Google

lève en haut ses regards pleins du Ciel ; il se recueille comme pour un acte souverain ; on dirait qu'il va tirer du plus intime de son être tout ce qu'il y a de puissance et de sagesse pour une création singulière et inouïe. Puis il prend le pain, il le bénit, il le rompt, il le donne à ses Apôtres, disant : « Ceci est mon corps, prenez et mangez ! » Semblablement, il prend la coupe, la bénit, la donne à ses Apôtres, disant : « Prenez et buvez, ceci est mon sang ; le sang du Testament nouveau qui sera donné en rémission pour plusieurs ! »

O parole bienfaisante, parole créatrice et plus que créatrice ! Voici que les substances sont changées ; il n'y a plus de pain, il n'y a plus de vin ; les apparences restées les mêmes pourtant, il est vrai, font, aux sens trompés la même impression, mais les réalités anciennes ont disparu et ont fait place à des réalités nouvelles. C'est le Verbe incarné, le Fils de Marie, c'est Jésus-Christ dans toute la réalité de sa personne et de ses deux natures. Et voici qu'aux yeux des Apôtres ravis, deux Jésus apparaissent, divers par la forme extérieure qui les manifeste, et toutefois identique : par l'unité de la même personne, l'un qui cache la divinité sous la forme de l'homme, l'autre qui cache l'humanité et la divinité tout ensemble sous la forme de la matière ; l'un qui, comme les Pontifes, bénit, consacre et immole ; l'autre qui, comme leur victime, est immolé, s'incorpore en eux pour se faire l'aliment de leur corps et de leur âme tout ensemble. Mais dans tous les deux, c'est une seule et même personne, un seul et même Dieu, un seul et même Jésus-Christ.

C'en est fait maintenant, il peut aller à son sacrifice et monter au Calvaire, maintenant il peut livrer sa vie à la haine de ses ennemis ; l'Eucharistie saura bien lui rendre ce qu'il aura perdu sur la croix, car après lui il

Digitized by Google

laisse des apôtres, et dans ses Apôtres son sacerdoce et la puissance de la parole.

Il leur a dit : « Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en commémoration de moi ; » il leur a dit, et il accomplira en eux tout ce qu'il a dit, et sa parole n'est pas moins puissante sur leurs lèvres, et les éléments ne sont pas moins soumis entre leurs mains ; à leur tour ses Apôtres prendront le pain et le vin, le béniront en disant : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang !* Et ce sera son corps, son sang ; ils auront changé la nature et transformé les substances. Et sur l'autel dressé de leurs mains, le Ciel obéissant à la voix de l'homme, ils auront reproduit la vie, ils auront de nouveau renouvelé la mort de leur Maître. Les héritiers de leur sacerdoce pourront en leur absence opérer le même miracle ; dans tous les temps, sur tous les points du globe, les prêtres catholiques recevront cette suprême puissance de reproduire et d'immoler un Dieu sur l'autel. Ah ! vraiment, l'amour de Jésus-Christ a atteint les limites de l'infini ! Ah ! son dévouement est sans bornes comme son amour, son amour est vraiment immense comme le monde, et perpétuel comme les siècles où plutôt il est immense, il est perpétuel comme l'humanité.

Controverse entre un catholique et un protestant.

L'homme est à lui-même le plus insondable des mystères ; il ne pénètre qu'à demi, — si toutefois il le fait à demi ! — et la vie de son corps et la vie de son âme ; le *comment* de cette double vie se dérobe presque entièrement à son regard : et son orgueil s'irrite au seul nom

Digitized by Google

de mystère, dès qu'il s'agit des dogmes religieux. La nature au milieu de laquelle il vit est pleine d'impénétrables mystères ; une ceinture de ténèbres que sa main est impuissante à déchirer, l'enveloppe de toutes parts ; un grain de sable arrête et confond son intelligence ; il ne voit, comme l'a si bien dit Montaigne, *le tout de rien :* et il affiche la prétention de voir ce tout de Dieu et de ses opérations les plus secrètes dans le domaine religieux ! N'y a-t-il pas du délire dans une telle prétention ? soyons plus modestes ; sachons accepter les conditions que nous impose notre nature d'être fini et imparfait, et ne nous oublions pas au point de réclamer, dans les vérités surnaturelles et mystérieuses par excellence, des clartés qui nous sont refusées dans les choses mêmes qui forment le tissu habituel de notre vie.

Disons-le donc bien haut, sans crainte d'offenser aucun esprit sérieux : le dogme catholique de l'Eucharistie est un mystère, et il serait insensé de vouloir le comprendre entièrement. Mais ce qu'il faut ajouter aussitôt, c'est que ce mystère n'est pas une absurdité, qu'il ne contredit en rien la raison, et que notre intelligence peut même le pénétrer au point d'en voir assez clairement la possibilité et surtout de comprendre sans peine la vanité des objections qu'on lui oppose. Nous allons en donner une preuve.

« Un protestant avait proposé à un illustre écrivain l'objection suivante : « Dieu, malgré sa toute-puissance, ne peut pas faire des choses contradictoires, c'est-à-dire, qu'une chose soit et ne soit pas en même temps. Ainsi Dieu ne peut pas faire que j'existe et que je n'existe pas en même temps ; que je sois en même temps malade et bien portant. Or, Dieu aurait fait des choses contradictoires, si le Christ, la veille de sa mort, eût changé le

Digitized by Google

pain et le vin en son corps et en son sang. Par une suite nécessaire de ce changement, le corps du Christ eût été en même temps dans un état naturel et dans un état surnaturel, passible et impassible, visible et invisible pour les mêmes personnes, ce qui est contradictoire. Donc le Christ, la veille de sa mort, ne changea point le vin en son corps et en son sang. »

Voici la réponse qui lui fut faite:

« Votre objection suppose, Monsieur, que vous connaissez clairement et certainement : 1° en quoi consiste l'essence des corps ; 2° tous les états différents où le même corps se peut trouver, de sorte que vous puissiez juger avec certitude que deux de ces états sont incompatibles entre eux.

« Les catholiques croient que Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent dans l'Eucharistie; mais qu'il y est dans un état que nous ne connaissons pas, et selon un mode de présence que nous ne connaissons pas davantage.

« Par une suite nécessaire du changement du pain et du vin au corps et au sang, le corps du Christ, dites-vous, eût été en même temps dans un état naturel et dans un état surnaturel, passible et impassible, visible et invisible pour les mêmes personnes. C'est-à-dire, que le même corps essentiel de Jésus-Christ eût été modifié en même temps de deux manières, l'une conforme à une nature présente, l'autre relative à un ordre de choses différent. Ces modifications forment ce que vous appelez l'état naturel et l'état surnaturel du corps de Jésus-Christ. Vous connaissez l'une, et encore imparfaitement : vous ne connaissez l'autre en aucune façon ; comment pouvez-vous affirmer que leur existence est contradictoire ? Selon l'une de ces modifications, le corps de Jésus-Christ était pas-

Digitized by Google

sible, selon l'autre, il était impassible; selon l'une, il était visible, selon l'autre, il était invisible au mêmes personnes. Dans ces deux cas, ce qui est nié ou affirmé du corps de Jésus-Christ étant relatif à deux états différents quoique simultanés, il n'y a pas l'ombre de contradiction : seulement c'est pour nous une chose incompréhensible, un mystère. Si l'on demande comment le même corps peut recevoir à la fois deux modifications telles, que ses relations qui l'entourent avec les corps soit différentes par rapport à chacune de ses modifications, on répondra : 1° que la diversité des relations est une suite nécessaire de la différence des modifications ; 2° que la simultanéité des modifications différentes ne peut être expliquée par la raison seule ; qu'elle est incapable d'en démontrer soit la possibilité, soit l'impossibilité, parce qu'il faudrait pour cela qu'elle connût une chose qu'elle ignore entièrement, c'est-à-dire, ce qui constitue l'essence des corps.

« Mais il y a plus. Vous admettez sans doute les faits évangéliques puisque vous êtes chrétien ; lisez donc en saint Jean, chapitre XX, le récit de l'apparition de Jésus-Christ ressuscité à saint Thomas et aux autres Apôtres ; vous y verrez un exemple frappant de cette double modification simultanée du même corps. Le Sauveur entre en un lieu fermé, et par conséquent il traverse des milieux impénétrables, même à l'air et à la lumière, ce qui suppose un degré de ténuité qui devait complétement le dérober au tact. Cependant Jésus-Christ invite saint Thomas à le toucher : « Portez ici votre doigt, et voyez mes mains; approchez votre main, et la mettez dans mon côté. » Et dans une apparition précédente, il prend un rayon de miel, il le mange, et fait, en un mot, tout ce qui n'est possible, selon nos idées, qu'avec un corps semblable au nôtre, et doué, comme lui, d'impénétrabi-

Digitized by Google

lité. Ou niez ces faits que l'Évangile atteste, ou reconnaissez donc que le même corps peut recevoir à la fois des modifications qui établissent simultanément entre lui et les autres corps, des rapports qu'on serait fondé à juger contradictoires, s'ils résultaient d'une seule et unique modification (1). »

Présent de saint Paschase Radbert.

Saint Paschase Radbert, de Corbie, composa en 831 un *Traité du sacrement de l'autel*, dont il fit présent au roi Charles le Chauve, c'était la coutume de cette époque que les abbés, les abbesses et les seigneurs envoyassent au roi des dons en chevaux ou en argent, aux fêtes principales. Saint Paschase en faisant remettre son livre à Charles le Chauve, lui écrivit : « J'ai résolu de ne pas envoyer, aux fêtes prochaines, un présent en or ou en argent, mais un livre sur l'Eucharistie ; bien que petit par le volume, il est grand par le sujet qu'il traite. » En effet, il y expose dans un style simple et précis, la doctrine de l'Église universelle sur ce divin sacrement. « Il faut croire, dit-il, qu'après la consécration, ce qui paraît encore du pain et du vin n'est autre chose que la chair et le sang de Jésus-Christ. La vérité même en a assuré ses disciples par ces paroles : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde*.... Le goût et l'apparence du pain et du vin ne demeurent après la consécration que pour faire l'exercice et le mérite de notre foi. Ce changement s'opère par la vertu de cette parole : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, parce que c'est une

(1) M. de La Mennais, *Seconds mélanges*.

Digitized by Google

parole divine et toute-puissante. Si vous me demandez la raison de ce mystère, je n'en ai d'autre que la puissance et la volonté de Jésus-Christ, et ma foi est là-dessus toute ma science. »

La foi affermie.

Soit pour la consolation des fidèles, soit pour rendre leur foi plus inébranlable, le Seigneur a bien voulu lever quelquefois les voiles qui le cachent dans son adorable sacrement, et se montrer sous une forme sensible (1).

Dans la primitive Église, c'étaient les fidèles qui offraient le pain et le vin pour la consécration et qui faisaient ce pain eux-mêmes. A cette occasion, une dame romaine, recevant un jour la communion de la main de saint Grégoire, témoigna extérieurement quelque doute, en entendant nommer *corps de Jésus-Christ* le pain qu'elle avait fait de ses mains. Mais le Saint, voulant affermir la foi chancelante d'une chrétienne si faible, fit garder l'hostie, se mit en prières, puis la lui montra changée en chair à la vue de tout le monde.

Le désir d'un saint prêtre exaucé.

Saint Paschase Radbert raconte plusieurs miracles opérés en confirmation de la vérité de la présence réelle de

(1) Dans notre volume : *Importance de la première communion en exemples*, nous avons rapporté un bon nombre de miracles que nous ne reproduirons pas ici.

Digitized by Google

Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Un saint prêtre, nommé Pléegils, qui célébrait souvent la messe au tombeau de saint Ninias, évêque et confesseur, adressait à Dieu d'ardentes prières, pour en obtenir qu'il voulût bien lui faire voir la nature du corps de Jésus-Christ et de son sang, cachée sous les espèces du pain et du vin. Il alla plus loin : il désira de le voir, de le toucher sous la figure d'un enfant, tel qu'il était entre les mains de sa divine Mère. Ce n'était point qu'il en doutât, mais son amour pour Dieu lui faisait souhaiter cette faveur miraculeuse. Sa prière fut exaucée, et, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, il vit sur l'autel l'enfant Jésus tel qu'il était, lorsque le vieillard Siméon le tenait dans ses bras.

(*Nat. Alex., dissert. X, in sec. IX.*)

Guérison miraculeuse de sainte Gorgonie, opérée par la divine Eucharistie.

« Ma sœur Gorgonie, dit saint Grégoire de Nazianze dans son oraison funèbre, était frappée d'une maladie mortelle. Les hommes versés dans l'art de guérir n'avaient plus d'espérance. Alors, cette sœur bien-aimée se lève au beau milieu de la nuit, puis se rend à l'église. Là, prosternée devant le tabernacle où repose Notre-Seigneur Jésus-Christ par amour pour nous, elle lui représente et ses bontés et ses bienfaits, et les prodiges de sa charité : « Autrefois, lui disait-elle, une pauvre femme « travaillée par une cruelle maladie touche le bord de « votre robe, et à l'instant même elle est guérie. Quoi « donc, Seigneur Jésus, votre bras serait-il donc ra- « courci ? Votre corps tout entier aurait-il donc moins « d'efficacité que le bord de votre robe ? Vous qui vous

Digitized by Google

« laissâtes attendrir à la voix de la pauvre Chananéenne, « Seigneur Jésus, seriez-vous donc insensible à ma « prière ? votre bonté, votre tendresse si compatissante « ne vous porteraient donc plus à soulager les infirmes? « L'infinité de votre puissance, de votre volonté et de « votre amour recevrait-elle des bornes ?

« Me voilà humblement prosternée aux pieds de votre « inépuisable miséricorde, en présence de ce tabernacle « où vous avez établi votre demeure dans l'excès de votre « amour pour les enfants des hommes. Eh bien ! je fais « vœu de ne point me relever que vous ne m'ayez gué- « rie. » Cette prière, dans laquelle on ne sait qu'admirer le plus, ou de sa foi vive ou de son amour, étant terminée, Gorgonie se lève : sa prière était exaucée, elle était guérie. (*Panégyrique de sainte Gorgonie*, par saint Grégoire de Nazianze.)

Le secret divulgué.

Saint Walthen, abbé de Melros, en Écosse, se voyant obligé de travailler, non-seulement à sa propre sanctification, mais encore à celle des autres, redoubla de zèle pour la pratique de toutes les vertus. On admirait en lui une tendresse de dévotion singulière, qui lui faisait verser une grande abondance de larmes dans la prière et surtout durant la célébration des saints mystères. Disant la messe, le jour de Noël, il éprouva des transports d'amour extraordinaires et mérita que le Seigneur se fît voir à lui sous une forme sensible. Il tint cette faveur cachée, et ne la découvrit qu'à son confesseur. Celui-ci la divulgua après la mort du Saint, la raconta à un grand nombre

Digitized by Google

de personnes, et confirma par un serment la vérité de ce qu'il disait. (*God.*, 3 août.)

Belle réponse de Simon de Montfort.

Les Saints croyaient facilement aux miracles, et c'est parce qu'ils y croyaient qu'ils en faisaient; leur foi à cet égard n'était point molle, vague, indécise; ils y croyaient comme s'ils les voyaient et ne s'inquiétaient même pas d'en avoir les preuves sous les yeux. Simon de Montfort n'était pas un saint, mais un chrétien ferme dans sa foi, que les impies et les ennemis de l'Église ont calomnié sans pudeur. Or, un jour on lui annonça que le Sauveur se rendait visible à l'instant même dans l'hostie sur l'autel; Simon se trouvait empêché par quelque affaire : « Allez-y voir, vous autres qui doutez, répondit-il tranquillement, moi, je n'ai pas besoin de ce témoignage, pour croire à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. »

(*Vie de sainte Zite*, par M. DE MONTREUIL.)

Miracle rapporté par l'abbé Rupert.

L'abbé Rupert raconte en ces termes un miracle opéré sous ses yeux :

« Le 25 août 1128, il y eut à Euy un incendie si violent, que les bords du Rhin, la ville de Cologne et tous les environs en étaient éclairés. Le feu avait pris la nuit. Les religieux de Saint-Laurent accoururent pour aider à l'éteindre. Un d'eux, ayant pris dans la sacristie un cor-

Digitized by Google

poral qui avait servi au saint sacrifice de la messe, le mit au bout d'une perche, qu'il plaça dans un endroit où les flammes étaient sur le point de pénétrer, espérant qu'elles se détourneraient. Le feu gagnait toujours du terrain. Le religieux voyant la perche à demi brûlée, en tira le corporal qu'il jeta au milieu des flammes, bien persuadé qu'il en serait respecté ; la flamme le repoussa et le vent le fit voler du côté de la ville où l'incendie n'avait pas pénétré. Cependant le feu gagnait toujours ; alimenté par les pailles et les blés serrés dans les granges, il était parvenu jusqu'à l'église paroissiale de Saint-Martin, voisine du monastère dont Rupert était abbé ; elle contenait dans l'épaisseur du mur, à côté de l'autel, une armoire couverte de planches, fermée d'une porte en bois et au dedans une boîte également en bois, qui renfermait le corps de Notre-Seigneur; à côté, une autre où étaient des hosties non consacrées, un flacon d'étain à vinaigre, un encensoir et quelques autres ustensiles pour le service de l'autel. Tout fut consumé excepté la boîte contenant le corps du Sauveur. L'abbé Rupert, témoin oculaire du miracle, prit le corporal et la boîte que le feu avait respectés, et, les considérant comme de précieuses reliques, les transporta au grand autel de son église, avec cette inscription :

Hoc corpus Domini flammas in piscide vicit.

« Les flammes ont été vaincues par le corps du Seigneur, renfermé dans le ciboire. »

Digitized by Google

Un aveugle-né guéri par la sainte Eucharistie.

Il y avait à Fussale un jeune homme nommé Araca, issu d'une excellente famille. Il était né avec les yeux fermés. Le médecin, croyant que sous ces paupières fermées les yeux pouvaient être fort bons et fort sains, était d'avis de les lui ouvrir avec un instrument. Mais la mère de ce jeune enfant, femme d'une foi vive et d'une singulière piété, ne voulut pas permettre qu'on eût recours à une opération si douloureuse : elle les lui ouvrit d'une manière bien plus admirable, par la vertu de l'Eucharistie, lui appliquant une partie de la sainte hostie sur les yeux, comme un baume. L'enfant m'a déclaré que, bien qu'il n'eût alors que cinq ou six ans, il en avait un parfait souvenir. SAINT AUGUSTIN.

Le Sarrasin confondu.

Samonas, évêque de Gaza, en Palestine, voyageant avec une caravane, un Turc lui demanda comment il s'imaginait que du pain se changeât au corps et au sang de Jésus-Christ. Le saint évêque lui répondit que Dieu pouvait opérer, par un miracle, ce qu'il opère tous les jours dans l'ordre naturel. « Lors de votre naissance, lui dit-il, vous n'étiez pas aussi grand que vous l'êtes ; qui vous a fait croître? n'est-ce pas ce que vous avez mangé qui s'est changé en votre substance? — Mais, ajouta le musulman, est-il possible que le même corps de Jésus-Christ soit dans toutes vos églises? — Rien n'est impossible à Dieu, répondit l'évêque, et cette réponse doit suf-

Digitized by Google

fire ; mais, pour vous prouver que ce n'est pas impossible, si l'on brise une glace, la même image ne se présente-t-elle pas dans tous les morceaux, et maintenant mes paroles ne sont-elles pas entendues tout entières de chaque personne de l'assemblée ? Expliquez-moi comment cela se fait ? » Le Sarrasin demeura confus, et les chrétiens qui étaient présents furent édifiés et confirmés dans la foi. (Le P. GORET, *de la Vérité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.*)

Miracle à Saint-Gervais de Paris.

L'an 1274, on déroba pendant la nuit, à Paris, dans l'église de Saint-Gervais, un vase sacré où était enfermée la sainte Eucharistie, qui fut apportée par le sacrilége dans la place de Saint-Denis. Comme il faisait des efforts pour rompre ce vase sacré, Dieu le punit sur-le-champ de son impiété ; car la sainte hostie, s'étant élevée de terre, voltigea autour de cet impie, qui, ayant été découvert, fut bientôt châtié comme il le méritait.

Étienne, second du nom, évêque de Paris, et Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, allèrent processionnellement en cet endroit avec leur clergé. Comme chacun d'eux prétendait que ce gage sacré était à lui, vu qu'il avait été trouvé sur le territoire de sa juridiction, la sainte hostie, qui jusqu'alors avait été élevée de terre, se plaça miraculeusement, dit-on, entre les mains du curé de Saint-Gervais. On l'emporta donc processionnellement, avec le respect convenable, au même endroit où elle avait été prise, à condition que tous les vendredis on dirait une messe haute du saint Sacrement, et que tous les ans, le

Digitized by Google

premier dimanche, jour de la Rédemption, on ferait un office solennel pour honorer le précieux corps de Jésus-Christ. *(Extrait d'une relation faite dans le temps.)*

La sainte Eucharistie est jetée à des chiens qui deviennent furieux et dévorent leurs maîtres.

Un des plus illustres défenseurs de la foi catholique au IV^e^ siècle, saint Optat, évêque de Milève, en Numidie, raconte, dans le second livre qu'il a écrit contre les donatistes, que la sainte Eucharistie fit à l'occasion de leur impiété un grand miracle, et que Dieu exerça une punition terrible contre ces schismatiques qui avaient profané ce sacrement adorable. Poussés par la haine qu'ils nourrissaient contre l'Église catholique, ils firent une irruption dans les églises, s'emparèrent des vases sacrés et jetèrent aux chiens les saintes hosties. Mais à ce moment même ils éprouvèrent les effets de la divine justice. Ces chiens, devenus tout à coup enragés, se jetèrent à l'instant sur leurs maîtres, les dévorèrent et vengèrent ainsi sur eux l'injure qu'ils avaient faite à la sainte Eucharistie.

Miracle de Bolsena.

« Quoique la vérité des paroles du Sauveur, dit le Père Bertholet dans son *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, et l'autorité infaillible de l'Église fussent plus que suffisantes pour engager les chrétiens à croire au mystère si auguste et si salutaire pour eux de l'Eucha-

Digitized by Google

ristie, Dieu a voulu encore les confirmer dans cette croyance par nombre de prodiges, qu'il a opérés pour faire cesser de leur part tout sujet d'incrédulité ; mais, dans le siècle où nous vivons, c'est-à-dire où un nombre presque infini d'individus sont imbus des maximes de quelques impies modernes, tout écrivain sensé doit se dire ce que se disait autrefois le Père Longueval, dans la préface de son *Histoire de l'Église gallicane :*

« Malheur à moi, si, pour me conformer à la délicatesse d'un siècle incrédule, en écrivant l'histoire de « de l'Église, j'enlevais à l'Église les armes les plus puissantes qu'elle ait pour combattre l'incrédulité ; à la religion, la preuve la plus sensible de sa vérité ; aux saints, « le plus brillant éclat de leur gloire et la marque la plus « certaine de leur pouvoir auprès de Dieu ; aux fidèles, « le témoignage le plus consolant qui justifie leur culte, « dans le sein seul duquel ils voient subsister ce don des « miracles, à l'exclusion de toutes les sectes. Non, « ajoute-t-il, quand je trouverai des miracles attestés « par des autorités respectables et souvent irréfragables « à tout autre tribunal qu'à celui de l'impiété, je ne « craindrai pas de les rapporter. Si je n'ai pas le bonheur de plaire par là à des hommes incrédules, j'aurai « peut-être celui de les confondre. »

« Si le soleil fut arrêté au milieu de sa course, si la verge de Moïse fut changée en serpent, si l'eau fut changée en vin aux noces de Cana, si une multitude de peuple fut nourrie et rassasiée par la multiplication des pains et des poissons, pourquoi ne s'opérerait-il pas encore des prodiges pour confondre l'incrédulité des mécroyants et fortifier les fidèles dans la foi ?

« De tous les écrivains qui attestent qu'il s'est fait des miracles jusqu'à nos jours dans l'Église, il n'en est point

Digitized by Google

qui n'aient été des plus éclairés et des plus sages (1). »

Plusieurs lettres, concernant le miracle de Boslena, ont été écrites aux anciens Bollandistes, en 1693. Nous les avons sous les yeux, nous les allons mettre sous ceux de nos lecteurs.

La première de ces lettres, écrite en latin par le Père de Reux au Père Conrad Janning, à Anvers, est datée de Rome, le 2 mai 1693. En voici un extrait :

« Puisque vous recevez ces lettres avant la Fête-Dieu ou pendant la solennité même, j'ajoute quelques mots sur un nouveau miracle qui a rapport à la sainte Eucharistie.

« Du temps d'Urbain IV, un prêtre qui célébrait la sainte messe à Bolsena (Vulsinii) (2), douta de la vérité du précieux sang. Tout à coup les espèces contenues dans le calice commencent à bouillir et à se répandre par-dessus le bord sur le corporal qu'elles mouillent de taches rouges. Le Pape se trouvait alors à Orviéto. Il y fit apporter le corporal. On l'y vénère encore actuellement, comme on vénère à Bolsena la pierre d'autel sur laquelle le miracle a eu lieu (3).

(1) Liv. V, édition de 1731 et de 1846.

(2) Bolsena est une ville des États romains.

(3) Une foule d'auteurs attestent les faits que nous venons de dire. La constitution d'Urbain IV qui institue la fête solennelle fut ensuite confirmée dans le concile général de Vienne par le pape Clément V, ainsi qu'on voit dans le livre des Clémentines, au titre *De Reliquiis et veneratione Sanctorum*.

Une inscription gravée sur marbre l'année de l'apparition attesta à perpétuité le mémorable prodige. Cette inscription a été recueillie dans plusieurs livres et particulièrement dans celui d'Alexandre Donzelin : *Istoria ed origine della solennità della festa del Corpus Domini*, Rome 1575.

Revenons à Bolsena. Au moment où le sang divin couvrait le

Digitized by Google

« Or, voici le nouveau prodige. Un Français habitait Bolsena ; on ignore s'il était catholique. Ayant obtenu de son maître la permission de partir, on le conduisit pour vénérer la pierre. En la voyant, il fut saisi d'étonnement et ne cessa de crier, quoique les autres ne vissent rien, qu'il voyait debout sur la pierre un enfant d'une très-grande beauté. On dit que la chose est certaine. Le cardinal Millini, évêque d'Orviéto, est venu ici ces jours derniers pour en confirmer la vérité. »

Fête des miracles du très-saint Sacrement à Amsterdam, le premier mercredi après le 12 mars.

La divine Majesté s'étant plu à illustrer la ville d'Amsterdam par de nombreux miracles que la vertu du Seigneur, réellement présent au très-saint Sacrement, y a opérés, les habitants de cette cité ont établi à cette occasion une fête commémorative.

corporal, quatre gouttes de sang tombèrent sur le pavé de marbre et y laissèrent des empreintes ineffaçables. Ces pierres furent pour cette raison transportées dans une crypte rapprochée de l'église Sainte-Christine. La piété des fidèles en fit un objet de vénération publique. On montrait aux pèlerins ce monument du grand prodige.

On lit dans Albert Léandre : *Description de l'Italie*, p. 38, au sujet de Bolsena : « Ici se passa le prodigieux miracle de l'hostie consacrée, pour la confirmation de la foi catholique en Jésus-Christ notre rédempteur. Le miracle eut lieu de cette manière, etc. Le sang qui ruisselait de l'hostie tomba sur quelques dalles de marbre blanc, et laissa sur toutes celles qu'il touchait le signe d'un sang très-vif, ainsi qu'on peut le voir jusqu'à ce jour et que je l'ai souvent vu moi-même en passant par Bolsena pour aller à Rome ou en revenir. Ces dalles de marbre sont conservées dans ladite église en grande vénération comme elles le méritent; et le

Digitized by Google

« L'an 1345, un pieux habitant d'Amsterdam, se trouvant en danger de mort. avait reçu la sainte communion dans les dispositions les plus chrétiennes. Mais un violent vomissement étant survenu, les personnes qui le servaient jetèrent dans le feu ce qui avait été rendu par le malade, sans penser à la sainte Eucharistie. Le lendemain, une de ses gardes, s'étant approchée du foyer, vit au milieu des flammes l'hostie toute lumineuse et sans aucune altération. Elle la retira, et l'enveloppa dans une fine toile de lin. Peu après, un prêtre qui eut connaissance de ce prodige vint, avec toutes les marques de la piété la plus tendre et la plus respectueuse, voir cette sainte hostie, qu'il renferma dans un ciboire. Mais, la nouvelle de ce miracle et de plusieurs autres qui suivirent s'étant répandue dans la ville, le mari de la garde-malade, qui voyait les esprits partagés sur ce qu'on en devait croire, entra en fureur contre sa femme, à qui il reprocha d'avoir, par sa trop grande envie de parler, causé ce trouble

saint corporal tout couvert de sang fut porté à Orviéto. » La même chose est attestée par Alexandre Donzelin, *Istoria ed origine della solennità della festa del Corpus Domini*, p. 37, en ces termes : « Les autorités qu'on vient de citer prouvent suffisamment le miracle et ce qui s'ensuivit, ainsi que les choses qui s'y rapportent. On a vu que le corporal et le sacrement furent transportés à Orviéto, par ordre du pape. Cependant la vénérable église de Sainte-Christine ne resta pas entièrement privée d'un pareil don et d'un si grand souvenir; car, lorsque le prêtre quitta l'autel, comme on l'a dit plus haut, le sang, qui ruisselait et coulait encore, tomba sur plusieurs dalles de marbre antique du pavé de l'église, et les taches de sang restèrent tellement empreintes, que jusqu'à ce jour elles apparaissent plus belles que jamais, comme le savent ceux qui les ont vues. Ces pierres sont bien gardées et conservées; on les montre avec grande vénération aux étrangers et aux pèlerins qui désirent les voir. »

(*Analecta juris Pontificii.*)

Digitized by Google

et ces rumeurs. Tout à coup le fils de cet homme, enfant encore en bas âge, échappa aux bras de son père, et tomba dans le feu ; ce qui fut pour ce malheureux l'origine de fréquentes attaques d'épilepsie. Le père reconnut sa faute ; et lorsque plus tard, s'étant fait accompagner de sa femme et de tous ses parents, il eut été nu-pieds visiter et adorer la sainte hostie, il obtint la guérison de son fils.

« Le clergé, la ville tout entière, voulant témoigner à Dieu sa religieuse gratitude, on résolut de donner à la miraculeuse hostie un sanctuaire plus auguste ; et du lieu trop peu digne où elle avait été conservée quelque temps, elle fut transférée provisoirement avec solennité dans une ancienne église. Ensuite la maison où était arrivé le premier miracle fut démolie ; et grâce à la libéralité des pieux et nombreux fidèles qui visitaient cet endroit, on put y élever une chapelle dans laquelle une congrégation d'ecclésiastiques célèbre tous les jours le service divin, en présence de la miraculeuse hostie. »

— « L'an de Jésus-Christ 1552, le 25 mai, Amsterdam fut ravagé par un affreux incendie qui consuma la moitié de la ville et détruisit la chapelle du très-saint Sacrement. La sollicitude des fidèles pour l'hostie qu'on y conservait les fit se presser autour de l'édifice, afin d'en ouvrir les portes. Mais ce fut en vain, Dieu se réservant ainsi l'occasion de faire un nouveau prodige. Lorsque l'incendie fut éteint, on trouva parmi les ruines de la chapelle le vase qui renfermait l'hostie. Le feu ne l'avait point endommagé ; il n'avait pas même laissé la moindre trace sur le pavillon de lin dont le ciboire était couvert.

« Cette conservation miraculeuse fut bientôt connue de toute la Hollande et des autres contrées. Partout la

Digitized by Google

dévotion pour l'adorable sacrement reçut un nouvel accroissement. On ne tarda pas à ériger une chapelle beaucoup plus belle que la première ; et tant en ce sanctuaire qu'aux environs, et même au loin, le Tout-Puissant multiplia ses miracles en faveur de ceux qui imploraient Jésus avec humilité et confiance.

« En l'année 1443, un jeune homme de Brême, se rendant à Ceuta, en Afrique, fut pris par les barbares, qui, après l'avoir chargé de coups et couvert de blessures, le jetèrent dans un sombre cachot. Privé de tous secours humains, il invoqua le Seigneur, et se rappela pendant sa prière, la miraculeuse hostie d'Amsterdam. Alors plein de confiance en la bonté et la toute-puissance de Dieu, il fit vœu d'aller visiter la chapelle où reposait cet objet vénérable, si le Seigneur le rendait à la liberté. Aussitôt ses chaînes tombèrent, les portes de sa prison s'ouvrirent, et le jeune captif se trouva en quelques instants sur le chemin d'Amsterdam, où il arriva bientôt pour accomplir son vœu.

— L'Empereur Maximilien, archiduc d'Autriche et comte de Hollande, fut attaqué en l'année 1479 d'une maladie mortelle. N'ayant plus d'espérance dans les hommes de l'art, il s'engagea, s'il guérissait, à visiter la célèbre hostie d'Amsterdam. Rendu aussitôt à la santé, il s'acquitta de son vœu, et fit don à la chapelle d'ornements magnifiques et d'un calice d'or. Vingt-neuf ans plus tard, les habitants du comté de Gueldres, ayant pris et détruit la ville de Wésop, exercèrent les plus atroces cruautés sur l'un des captifs Martin Hollaert, lequel, ayant recours à Dieu, n'eut pas plutôt invoqué le saint Sacrement d'Amsterdam, que, délivré subitement de ses fers, par un miracle, il put passer

Digitized by Google

en plein jour, sans être remarqué, au milieu de ceux qui l'avaient arrêté et qui s'étaient constitués ses gardiens.

« Le Seigneur, dans son infinie bonté, a opéré beaucoup d'autres miracles par le moyen de cette hostie adorable. Il a voulu par là désigner le sanctaire où elle repose comme un lieu de réconciliation pour les pécheurs, de consolation pour les affligés, de secours pour les délaissés, de lumière pour les aveugles, d'affranchissement pour les captifs, de santé pour les malades ; enfin comme un lieu dépositaire d'un trésor qui renferme des ressources inépuisables pour toute sorte de bienfaits.

(*Légende du Bréviaire.*)

Les saints nourris par la divine Eucharistie (1).

Nicolas de Flue, depuis qu'il eut embrassé la vie solitaire, ne vécut que de la sainte Eucharistie. Bientôt le bruit de ce miracle se répandit dans le canton d'Underwald, et on n'y ajouta d'abord aucune foi. Beaucoup s'imaginent qu'autrefois toutes les nouvelles de ce genre étaient accueillies avec une crédulité qu'ils attribuent à l'ignorance de cette époque : c'est une erreur. De tout temps, les événements merveilleux ont excité d'abord le doute et le besoin d'en constater la vérité par tous les moyens que Dieu nous a donnés pour cela ; de tout temps aussi l'esprit humain n'a cru ces faits surnaturels que convaincu par l'évidence. Ainsi, en 1225, Hugues, évêque de Lincoln, ayant appris qu'il y avait à Leicester une

(1) Ce trait et les suivants sont racontés par le célèbre Gorres, un des hommes les plus savants d'Allemagne.

Digitized by Google

religieuse qui n'avait pris aucune nourriture depuis sept ans, et qui vivait seulement de l'Eucharistie qu'elle recevait tous les dimanches, n'ajouta d'abord aucune foi à ce récit. Il envoya à cette femme quinze clercs qui devaient l'observer attentivement pendant quinze jours, sans la perdre de vue un seul instant; et comme pendant tout ce temps elle conserva ses forces et sa santé, quoiqu'elle n'eût pris aucune nourriture, il se déclara convaincu, comme il convient à un homme intelligent. Les habitants d'Underwald firent la même chose avec Nicolas de Flue. Pendant un mois ils occupèrent tous les passages qui conduisaient à sa cabane, et furent enfin convaincus que non-seulement on ne lui avait porté aucune nourriture pendant ce temps, mais même qu'aucun homme n'avait pu arriver jusqu'à lui. Cependant l'évêque de Constance, ne se trouvant pas encore convaincu, envoya près du solitaire son évêque suffragant. Celui-ci, étonné de le trouver si vigoureux, après une si longue abstinence, lui ayant demandé quelle vertu il préférait à toutes les autres, Nicolas lui répondit que c'était l'obéissance, sur quoi l'évêque lui ordonna aussitôt de manger un pain qu'il lui présenta. Le solitaire obéit; mais à peine avait-il pris la première bouchée qu'il éprouva des vomissements très-violents, et il lui fut impossible de continuer à manger. L'évêque de Constance ne croyant pas encore au récit de son suffragant, voulut s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il se rendit donc auprès de Nicolas et lui demanda comment il pouvait vivre ainsi sans manger. Le Frère lui répondit que, lorsqu'il assistait à la messe ou qu'il prenait la sainte Eucharistie, il sentait une force et une douceur qui le rassasiaient et lui tenaient lieu de nourriture. Il avait plus d'une fois avoué à ses amis les plus intimes que la méditation toute seule produisait en

Digitized by Google

lui ces effets ; de sorte que, lorsqu'il contemplait la passion du Sauveur et qu'il recevait dans son sein le souffle de Jésus mourant, ce souffle pénétrait son intérieur et le fortifiait pour longtemps. (A. S. MART.)

Sainte Catherine de Sienne.

Il en fut de même de sainte Catherine de Sienne. Dès son enfance, jusqu'à l'âge de quinze ans, elle ne prenait que du vin rouge mêlé avec beaucoup d'eau, et un peu de nourriture ; mais depuis cet âge, elle se contenta de ne prendre que de l'eau, du pain et des herbes. A vingt ans elle s'abstint de pain, puis de toute nourriture extérieure sans que sa santé en fût le moins du monde altérée ; elle ne fit qu'en éprouver un besoin plus grand de recevoir souvent la sainte Eucharistie. Cet aliment divin, en même temps qu'il augmentait les flammes de son amour, lui rendait toujours plus douloureuse aussi cette vie qui la séparait de son Bien-aimé ; de sorte que, toutes les fois qu'elle communiait, elle était accablée d'une grande tristesse. Cependant elle recevait en même temps d'ineffables consolations qui lui ôtaient non-seulement le désir, mais encore la possibilité de prendre aucune nourriture extérieure ; et lorsqu'elle voulait essayer de manger quelque chose, elle éprouvait de grandes douleurs et ne pouvait rien garder. Cette disposition extraordinaire occupa beaucoup, comme il arrive toujours en pareil cas, les parents et les amis de la Sainte. Ils s'adressèrent à plusieurs reprises à ses confesseurs ; et ceux-ci, ne sachant eux-mêmes que penser, lui ordonnèrent plus d'une fois de manger quelque chose ; mais à chaque fois elle courut

Digitized by Google

risque de perdre la vie. Elle essaya de temps en temps de se mettre à table avec les autres, s'efforçant de manger comme eux, mais à peine avait-elle la nourriture dans la bouche qu'elle était obligée de la rejeter avec d'horribles souffrances qui excitaient la compassion de tous les assistants. Après bien des essais, on la laissa tranquille, et elle ne prit plus que de l'eau pure. Devant les autres, elle attribuait cette disposition extraordinaire à ses péchés; mais à chaque fois aussi qu'elle recevait l'Eucharistie elle y puisait une force incroyable. Souvent la vue seule de la sainte hostie, ou même d'un prêtre qui avait dit la messe le matin, produisait en elle le même effet. Et plus d'une fois, lorsqu'elle était près de succomber à l'épuisement, on la vit reprendre subitement ainsi ses forces et accomplir sans fatigue les œuvres de charité les plus pénibles.

La nourriture divine.

Quand on demandait à la bienheureuse Edwine d'où lui venait son sang, puisqu'elle ne mangeait rien : « D'où vient, répondait-elle, au cep sa séve au printemps, puisque l'hiver il sèche et dépérit? » Et elle ajoutait qu'elle puisait plus de force dans une bonne communion que d'autres dans les mets les plus recherchés. Sainte Angèle de Foligno trouva pendant douze ans dans l'Eucharistie des forces suffisantes pour pouvoir se passer de toute autre nourriture. Il en fut ainsi de sainte Colombe de Rieti, de Dominica de Paradis, qui ne prenaient rien autre chose pendant tout le carême, de l'évêque saint Modoc, qui, une fois pendant quarante jours, vécut de la sainte Eucharistie, et qui, après ce

Digitized by Google

temps, parut à ses disciples plus fort qu'auparavant. A Norfolk, dans le nord de l'Angleterre, vivait une sainte fille, que le peuple avait nommée Jeanne Matles, c'est-à-dire *sans nourriture*, parce que, pendant quinze ans, elle n'avait pris que l'Eucharistie. La sœur Louise de la Résurrection, en Espagne, vécut ainsi pendant plusieurs années. Il en fut de même de sainte Colette, d'Hélène Encelmine, qui rendait par le nez toute autre nourriture; des abbés Ebrulph et Fantin, de Pierre d'Alcantara et de beaucoup d'autres, particulièrement chez les Pères du désert.

Vision du Père Gratien.

On raconte dans la Vie de Jérôme Gratien, de l'ordre des Carmes, qu'il vit un jour, pendant l'office du matin, un rayon de lumière très-brillant, sous la forme d'un globe, dont la pointe partait de son œil et s'étendait jusqu'au ciel en s'élargissant toujours davantage. Il vit clairement alors dans cette lumière sainte Thérèse resplendissante d'un merveilleux éclat, et il l'entendit lui adresser ces paroles : « Nous là-haut, et vous en bas, nous devons être une seule chose par la charité et la pureté, nous en jouissant, vous en souffrant, et ce que nous faisons avec l'essence divine, vous devez le faire avec le saint Sacrement. Dites cela à toutes mes filles. » Cette vision et ces paroles ne durèrent qu'un instant, et Jérôme, occupé à chanter avec les autres frères, n'omit pas un seul verset du psaume. Il déclara que cette lumière qu'il avait vue était plus claire et plus pure que celle du soleil, et qu'il l'avait vue aussi bien les yeux

Digitized by Google

fermés que les yeux ouverts et sans que son œil en fût blessé. Il ne put jamais oublier les paroles qu'il avait entendues, ni la langue dans laquelle elles lui avaient été dites. Cette vision une fois passée, il n'eut pas la moindre tentation d'orgueil, et se mit aussitôt à examiner si elle venait de Dieu ou du démon. Il entendit alors intérieurement une voix qui lui reprocha de perdre le temps à des pensées aussi inutiles, et l'avertit d'étudier plutôt le sens des paroles qu'il avait entendues, après quoi il se trouva consolé et tranquille.

Visions.

Véronique de Binasco vit Notre-Seigneur des yeux du corps, tout environné d'anges. Elle voyait en même temps au-dessus du calice quelque chose qui brillait d'un éclat merveilleux ; mais elle ne put distinguer ce que c'était. Vualem, cistercien, vit dans l'hostie l'Enfant Jésus, portant à la main une couronne d'or garnie de pierres précieuses. Il était plus blanc que la neige; son visage était serein et ses yeux brillants.

Apparitions de l'Enfant Jésus.

Pendant que Pierre Tolosan disait la messe, au moment de l'élévation de l'hostie, l'Enfant Jésus lui apparut resplendissant d'une beauté merveilleuse. Effrayé de l'éclat qui frappait ses regards, il ferma les yeux, mais la vision durait toujours. Il voulut détourner la tête, mais il voyait toujours Notre-Seigneur, tantôt sur sa main, tantôt sur

Digitized by Google

son bras de quelque côté qu'il regardât. La même chose arriva presque tous les jours pendant trois ou quatre mois.

« Un curé de Moncada, dans le royaume de Valence, était tourmenté par ses doutes sur la validité de son ordination. Or, un jour de Noël, pendant qu'il disait la messe, une petite fille de quatre ans et demi aperçut dans ses mains, pendant l'élévation, au lieu de l'hostie, la figure d'un enfant. Elle l'avertit donc de faire attention le lendemain, et la même vision se reproduisit. Non content de cela, il prit avec lui trois hosties, en consacra deux, communia avec l'une d'elles, et présenta ensuite à l'enfant les deux autres. L'enfant aperçut la même forme dans l'hostie qui était consacrée, et ne vit rien dans l'autre (Reynaldus, *Annal. Eccles.*, an. 1392.)

La présence réelle de Jésus dans le saint Sacrement sentie par les saints.

Beaucoup d'hommes, élevés à l'état mystique, ont eu la faculté de sentir la présence de la sainte Eucharistie, même à de très-grandes distances, dit Gorres.

Ida de Louvain sentait la présence de Notre-Seigneur à la consécration, au moment où il descendait sur l'autel, de même que *sainte Colette* s'apercevait de loin de l'erreur de celui qui servait la messe, lorsque au lieu de vin il présentait par mégarde de l'eau au prêtre, et que la consécration ne pouvait avoir lieu.

— *Julienne*, religieuse de l'ordre de Cîteaux, remarquait, souvent de très-loin, pendant qu'Ève, son amie, la

Digitized by Google

visitait, qu'on ôtait le saint Sacrement de l'église de Saint-Martin après le service divin; et, à chaque fois, elle en éprouvait une grande tristesse. Les franciscains de Villonda, ayant un jour invité à venir les voir un saint carme, nommé Casset, ôtèrent d'abord, afin de l'éprouver, le saint Sacrement du tabernacle où il était ordinairement enfermé, et le placèrent ailleurs dans un endroit où il n'y avait pas de lumière, tandis que la lampe brûlait comme toujours devant le maître-autel. Casset s'étant rendu d'abord à l'église, selon sa coutume, et voyant son compagnon s'incliner devant le grand autel, lui dit : « Ce n'est pas ici qu'est le corps du Seigneur, mais à cet endroit où il n'y a point de lampe; car les frères, qui sont cachés là derrière la grille, en face du maître-autel, ont ôté d'ici le saint Sacrement pour le placer ailleurs, afin de nous éprouver. »

Saint François de Borgia avait aussi ce don; quand il entrait dans une église il allait tout droit à la place où était le saint Sacrement, lors même qu'aucun signe n'annonçait sa présence. Jeanne Matles de Norfolk pouvait distinguer une hostie consacrée entre mille autres.

Jésus attiré par les saints.

Souvent il existe entre l'âme et les choses saintes une attraction surnaturelle. Un jour que sainte Thérèse fut enlevée de terre dans une extase, au moment de la communion, le prêtre ne pouvant lui donner l'hostie, vit celle-ci s'échapper de ses doigts et aller se poser sur la langue de la Sainte. La même chose arriva à la sœur Élisabeth de Jésus, à qui son confesseur avait interdit la communion afin de l'éprouver. Pendant que le prêtre

Digitized by Google

la donnait aux autres sœurs, on vit une hostie s'échapper de sa main et voler sur la bouche d'Elisabeth.

Ceci explique le fait raconté par Rader dans sa *Bavaria sacra*, de la princesse Marguerite et de son chapelain. Pendant que celui-ci lui donnait la communion, il vit son visage, ordinairement pâle, briller d'un éclat merveilleux. Il fut saisi d'effroi, et, revenu de son trouble, il ne trouva plus l'hostie qu'il lui destinait. Croyant qu'elle lui était tombée des mains, il la chercha scrupuleusement sans pouvoir la trouver. L'éclat du visage de Marguerite était un signe que l'hostie était venue la trouver d'elle-même.

— Cet attrait se fait sentir quelquefois à de très-grandes distances, surtout dans l'extase. La bienheureuse Véronique désirait recevoir souvent la communion. Or, voici comment Dieu remplit son désir. Lorsque le prêtre à l'autel partageait la sainte hostie, il s'en échappait une particule qui venait se poser sur sa bouche, à la fenêtre où la sainte l'attendait, après quoi elle tombait aussitôt en extase. Les sœurs la voyaient en cet état sans en connaître la cause. Cette manière de communier dura pour elle presque toute sa vie, du moins tant que la messe fut dite par le prêtre Thadeo, sans qu'il s'aperçût qu'il manquât quelque chose à l'hostie. Ce ne fut que plus tard, et par la sœur Thadée, que le fait fut divulgué.

— « Il arrive souvent que le Christ lui-même ou les anges et les saints remplacent le prêtre. Le fait le plus remarquable en ce genre est celui qui nous est raconté dans un document de 1341, rédigé dix-huit jours après la mort de sainte Julienne Falconieri de Florence, fon-

Digitized by Google

datrice des Mantellates, sur les circonstances de sa mort, et que nous citerons ici textuellement : « Comme notre chère sœur, âgée de soixante-dix ans, épuisée par les mortifications, les jeûnes, les veilles, les disciplines et les cilices, et souffrant depuis longtemps d'une grande faiblesse d'estomac, ne pouvait prendre aucune nourriture, et qu'elle se voyait entièrement privée du très-saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle en était inconsolable ; elle pleurait et se plaignait tant que l'on croyait qu'elle allait mourir de douleur. Elle pria enfin le P. Jacques de Campo Reggio, son confesseur, d'apporter au moins près d'elle le saint Sacrement dans le ciboire, ce qui lui fut accordé. Dès que le prêtre parut avec le corps du Seigneur, elle se prosterna aussitôt les bras en croix et l'adora. Son visage était comme celui d'un ange ; elle demanda qu'on lui permît de s'approcher plus près de lui encore, et de le porter à sa bouche. Cette faveur lui ayant été refusée, elle pria qu'on lui étendît un voile sur la poitrine et qu'on y déposât l'hostie. On fit ce qu'elle désirait, et, chose admirable ! à peine l'hostie avait-elle touchée son cœur embrasé par la charité qu'elle disparut aussitôt sans qu'on pût la retrouver. Mais à ce moment même Julienne mourut dans les bras de Notre-Seigneur, avec un visage radieux, une bouche souriante, comme dans un céleste ravissement, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents et entre autres des sœurs Jeanne, Marie, Élisabeth, du P. Jacques, et d'autres personnes de la maison. » (*Vita di S. Juliana Falconieri, Roma,* 1737.)

Digitized by Google

Un ange administre par deux fois la sainte communion à saint Bonaventure.

« Saint Bonaventure, étant simple religieux et n'ayant point encore l'honneur d'être revêtu de la dignité sacerdotale, s'abstenait souvent de communier par un sentiment de profonde humilité, qui le portait à se regarder fort indigne d'une action si auguste. Or, un jour qu'il assistait à la sainte messe, abîmé dans une profonde humilité et abnégation de lui-même, lorsque le prêtre, avant l'*Agnus Dei*, eut rompu en trois la divine hostie, on vit un ange prendre dans les mains du prêtre une des parties de la sainte hostie, puis, en présence de tous les religieux, il fut donner la communion à saint Bonaventure : Dieu voulant par là lui apprendre que l'amour doit toujours l'emporter sur l'humilité, et qu'il vaut mieux approcher par amour que de s'éloigner par humilité de la table eucharistique.

« Ce saint, qu'on a surnommé le Séraphique, tant était grand l'amour de Dieu qui embrasait son cœur, étendu sur son lit de mort, se voyant dans l'impuissance de communier par suite de vomissements continuels, supplia son supérieur de vouloir bien lui apporter le saint sacrement de l'autel, afin qu'en présence du Bien-aimé de son âme il rendît son dernier soupir. Le supérieur se rend à ses pieux désirs, le saint ciboire est apporté; alors, pour montrer la faim et la soif qu'il avait de recevoir la divine Eucharistie, saint Bonaventure prie le supérieur de vouloir bien approcher de son côté gauche le saint ciboire. O merveille! On vit aussitôt un ange lui ouvrir le côté; puis, prenant une hostie dans le ciboire, il la

Digitized by Google

met dans le cœur de saint Bonaventure, sans qu'il restât la moindre marque de la blessure qu'il lui avait faite. » (Surius, *Vie de saint Bonaventure.*)

Deux frères laïques, religieux de Saint-François, sont communiés de la main de Jésus-Christ.

Nous lisons dans les chroniques de saint François qu'en l'année 1222 deux frères laïques, religieux de Saint-François, étant allés faire la quête, revinrent si tard, qu'ils ne purent assister à la sainte messe, et faire la communion avec tous les membres de la communauté. C'était le jeudi saint; à leur retour, tous les membres de la communauté étaient à table au réfectoire. Alors, le cœur brisé de douleur d'être arrivés trop tard, nos deux religieux, au lieu de se rendre au réfectoire, entrent dans l'église, se prosternent devant le tabernacle, et par leurs gémissements et leurs larmes ils témoignent à Notre-Seigneur toute la douleur qu'ils éprouvent d'être privés, en ce jour anniversaire de l'institution de l'Eucharistie, de la participation à cet auguste sacrement. Ils tenaient leurs yeux baignés de larmes fixés sur le divin tabernacle, lorsque tout à coup le tabernacle s'ouvre et Jésus-Christ leur apparaît sous la forme d'un beau jeune homme, et, prenant deux hosties dans le ciboire, il s'approcha des deux religieux, les communia, puis il rentra dans le tabernacle en laissant des traces de ses pieds sur les marches de l'autel, pour preuve visible de sa présence divine et de sa miraculeuse apparition. Ce fait s'est passé l'an 1222, dans l'église de Saint-François, à Gaëte, où l'on voit encore un

Digitized by Google

grillage de fer dont on a couvert les traces des pieds de Jésus-Christ.

Une religieuse du temps de saint Thomas de Villeneuve est miraculeusement communiée.

« J'ai connu, dit saint Thomas de Villeneuve dans un de ses sermons, j'ai connu une religieuse qui soupirait après le corps du Seigneur Jésus comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines. Telle était la violence de ses désirs et l'impétuosité de son ardeur, qu'elle ne pouvait être privée un seul jour de ce divin sacrement. Quand elle se trouvait par hasard dans un lieu où l'on ne célébrait pas les saints mystères et où, par conséquent elle ne pouvait communier, elle quittait aussitôt ce lieu, afin que son âme ne fût pas privée, même un seul jour, de cette céleste réfection.

« Or, le vendredi saint, après que, selon la coutume de l'Église, le prêtre eut déposé dans le tombeau le corps de Jésus-Christ, il oublia cette religieuse et ne réserva pas d'hostie consacrée pour calmer la faim qui la dévorait sans cesse. La religieuse en fut désolée, et, ne pouvant retenir sa douleur, elle remplissait la maison de ses gémissements et de ses sanglots. Une mère ne pleure pas avec plus d'affliction la mort de son fils unique, et cependant on ne pouvait consoler sa douleur en apaisant ses désirs, on n'avait plus de saintes espèces. Plongée dans cet océan de douleur, elle ne cessait de pleurer, de gémir et de soupirer en présence du tombeau qui renfermait le Bien-aimé de son âme, lorsque tout à coup, ô merveille ! ô prodige de la puissance de son Dieu ! deux mains, tenant une sainte hostie, apparaissent à ses

Digitized by Google

yeux ravis, et viennent la déposer dans sa bouche. Aussitôt la douleur fait place dans son âme à la joie la plus vive, et son affliction se change en une consolation ineffable.

« Tel est le fait que, entre bien d'autres prodiges, j'ai entendu de la bouche de cette religieuse ; son humilité répugnait à me le dire ; aussi ne le fit-elle que lorsque je le lui eus ordonné, en vertu de la sainte obéissance, car elle faisait partie de notre Ordre. » (*Sermon de saint Thomas de Villeneuve sur la sainte communion*)

Conversion à la religion catholique du prince Frédéric de Brunswick opérée par la divine Eucharistie et les prières de saint Joseph de Copertino.

« Rien de plus miraculeux que la conversion à la religion catholique de Jean-Frédéric, prince de Brunswick. Curieux de connaître les principales cours de l'Europe, ce jeune souverain vint à Rome en 1649, et de Rome se rendit à Assise, afin d'y voir saint Joseph de Copertino, dont la sainteté faisait tant de bruit en Allemagne. Le cardinal Francesco Rapaccioli, envoyé par le pape Innocent X, arrivait à Assise en même temps, avec une lettre pour le custode et des ordres relatifs à la réception de ce prince. Une autre lettre, écrite aussi par ordre du pape et portant un caractère confidentiel, prescrivait au custode de mettre Son Altesse en relation avec Joseph, afin que par ses bonnes paroles et ses prières à Dieu, le saint religieux obtînt que le prince se convertît du luthéranisme au catholicisme, ce qui serait d'une grande importance pour les intérêts de la religion en Allemagne. Le custode s'empressa de se rendre à l'hôtellerie où le prince était

Digitized by Google

descendu avec deux comtes, ses chambellans, l'un catholique, l'autre luthérien. On les conduisit aussitôt dans les grands appartements du couvent, connus sous le nom d'appartements du pape. Son Altesse exprima tout d'abord le désir de voir le P. Joseph, et manifesta l'intention de partir après la conférence. Le lendemain donc, qui était un dimanche, le prince et les deux comtes furent introduits très-secrètement et par un escalier dérobé dans la chapelle du vieux noviciat, où frère Joseph célébrait ordinairement la messe. Personne ne fut prévenu, pas même Joseph ; il ignorait l'arrivée des étrangers et ne soupçonnait nullement leur présence au saint sacrifice ; mais il devait en être bientôt averti. Au moment de rompre l'hostie consacrée, l'homme de Dieu laissa échapper un douloureux gémissement. Poussant ensuite un grand cri, il s'éleva dans l'air, à reculons, à genoux, à une distance de cinq pas, et revint de la même manière à l'autel, où il resta en extase un peu de temps. Il voulut rompre l'hostie, l'hostie résista. Il fallut un effort pour la briser. De cette circonstance il conclut qu'un cœur dur assistait au saint sacrifice. Ce douloureux et extraordinaire gémissement du serviteur de Dieu avait frappé le prince ; il en demanda la raison. Le custode répondit que, à moins d'y être contraint par l'obéissance, Joseph n'aimait pas à donner de pareilles explications. En considération cependant d'un hôte si illustre, le supérieur posa la question et reçut la réponse suivante : « Compatriote, les personnes que tu « m'as envoyées ce matin ont le cœur dur ; elles ne « croient pas ce que croit la sainte Mère Église ; c'est « pour ce motif que l'Agneau, devenu dur sous mes « doigts, ne pouvait pas se rompre. »

« Le prince médita cette réponse au fond de son cœur. Ses projets de départ en furent ébranlés. Tantôt il voulait

Digitized by Google

partir, tantôt il voulait rester, et ne se décidait à rien. Il ne prêtait ni ne fermait entièrement l'oreille à une voix secrète qui le pressait puissamment de se faire catholique. Joseph, averti des intentions du pape, animé d'ailleurs d'un ardent désir de sauver cette âme, parla de cette affaire à Dieu, et aussitôt ses prières commencèrent à être exaucées. La grâce descendit dans le cœur du jeune souverain et y engagea une de ces luttes qui sont moins un combat qu'une victoire. Après qu'il eut dîné, le prince demanda un entretien au serviteur de Dieu, et demeura seul avec lui dans sa cellule jusqu'à l'heure des complies. Dans cette longue conférence, que dit Joseph à Dieu en faveur du prince? que dit-il au prince de la part de Dieu? Nous l'ignorons : ce que nous savons, c'est qu'à l'issue de la conférence, le prince, tout pensif, se rendit à l'église et s'agenouilla devant l'autel de Saint-François, peut-être avec l'intention de dire au saint les raisons qui militaient pour et contre sa conversion ; mais il se releva brusquement, honteux d'avoir paru céder à cette lumière dont il reconnaissait les divines clartés, mais qui ne l'avait point encore subjugué.

« Comme un aigle qui poursuit une noble proie, Dieu jetait le prince de Brunswick dans les voies où il avait résolu de ne pas entrer. Introduit dans le chœur malgré lui, le prince y entendit, sans le vouloir, l'office des complies, et sans le vouloir, fit ensuite la procession, où il affecta plus d'indifférence que de piété, plus de curiosité que de dévotion. Mais contre les traits acérés de Dieu et la puissance de sa grâce, que sert le bouclier de la dissimulation ? Le lendemain, lundi, le prince voulut assister à la messe du P. Joseph, et de nouveau Dieu frappa ses yeux d'un admirable prodige. Au moment de l'élévation parut, sur la surface de l'hostie, une croix noire qui fut

Digitized by Google

aperçue de tous les assistants. Au même instant, le P. Joseph, élevé en l'air, se trouvait à une palme de hauteur au dessus du marchepied de l'autel, et semblait suivre la divine hostie dans les cieux.

« Celui des deux comtes qui était hérétique, affectant un profond dédain en présence de ces miracles, que Dieu daignait faire en partie pour lui, s'écria insolemment : « Maudit soit le jour où je suis venu dans ce pays ; je vi- « vais tranquille dans le mien, et me voici agité de mi- « sérables scrupules de concience ! »

« Le prince tenait un tout autre langage ; pressé par l'évidence des miracles d'un côté, par les influences de la grâce de l'autre, il se sentait fortement ébranlé ; mais il résistait toujours, et, bien qu'il ne fût déjà plus luthérien, il n'osait encore se déclarer catholique. Ses anxiétés trahissaient un esprit convaincu qui ne peut se résoudre. Joseph, qu'une lumière surnaturelle avertissait des intimes agitations du prince, souriait de ses irrésolutions, sachant avec quelle puissance Dieu s'empare de l'âme qu'il poursuit : « Réjouissons-nous, dit-il à un ami ; le « cerf est blessé ; il est à nous. »

« Cependant le prince se sentait de plus en plus disposé à recevoir le don de Dieu. Après la messe, il demanda à Joseph un entretien qui dura jusqu'au dîner. Et parce que la grâce commençait à triompher dans cette âme, après dîner il voulut reprendre la conférence. Lorsque Joseph le vit paraître sur le seuil de sa cellule, il fit quelques pas en avant, ceignit le prince du cordon de Saint-François, et, dans un transport extatique, il s'écria à plusieurs reprises : *Je te lie pour le paradis.*

« Après avoir dit ces mots, le Saint resta en extase. Revenu à la vie réelle par la vertu de la sainte obéissance, lui, ce pauvre frère, né dans une étable, regardant en

Digitized by Google

face le prince souverain de Brunswick, le fils du duc de Saxe, l'héritier de nombreux États, lui dit avec chaleur : « Va, je t'ai lié pour le paradis. Prie à l'autel de saint « François d'Assise, assiste à l'office des complies, fais la « procession, et tout ce que tu verras faire aux religieux, « fais-le humblement. »

« Le prince, profondément ému et devenu humble, entendit et obéit, parut à l'église comme un simple novice, assista à complies et fit la procession. Ce n'était plus un Saul, c'était un saint Paul pénitent et converti. Assisté des cardinaux Fachinetti et Rapaccioli, il se prosterna devant l'autel du très-saint Sacrement, et là, avec un air empreint de majesté, d'une voix sonore et forte, il dit : « Le roi du monde est adoré dans cette église; dans « cette église, je confesse et je crois toutes les choses « que confesse et croit l'Église catholique. »

« Il voulut ensuite entretenir le serviteur de Dieu des secrets de sa conscience, et resta avec lui jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

« Le prince déclara qu'il reviendrait l'année suivante à Assise faire son abjuration publique entre les mains du P. Joseph ; c'est en effet ce qui eut lieu. Il voulait, par la prudence de cette conduite, coordonner d'abord les affaires publiques de ses États avec les intérêts de la religion catholique, et régler ensuite publiquement les intérêts privés de sa conscience. » (*Vie de saint Joseph de Copertino, de l'ordre des Frères-Mineurs*, par Dominique Bernino.)

M. Louis Veuillot a vengé, dans des articles pleins de verve et de raison, cet illustre serviteur de Dieu des sarcasmes des mauvais journaux, aussi ignorants qu'impies.

Digitized by Google

Faveur extraordinaire accordée à la Sœur Bourgeoys.

La Sœur Bourgeoys, née à Troyes le 17 avril 1620, fondatrice de la Congrégation Notre-Dame, à Villemarie, Montréal, dans le Canada, avait une tendre dévotion pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Chaque fois qu'elle s'approchait de la sainte Table, le feu sacré qui embrasait son âme, rejaillissant sur ses sens extérieurs, elle avait peine à modérer les impressions sensibles de cette sainte ardeur, comme nous le lisons de plusieurs grandes servantes de Dieu, entre autres de la mère Agnès de Jésus, obligée alors d'entr'ouvrir sa robe et même de mettre sur sa poitrine des serviettes mouillées pour se donner quelque soulagement. Mais une faveur plus extraordinaire encore, et qui enivra la sœur Marguerite Bourgeoys des plus ravissantes consolations, ce fut une apparition sensible de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, sous la forme d'un enfant, comme de l'âge de trois ans et d'une beauté incomparable, grâce dont la sœur Agnès avait aussi été honorée. L'année 1650, le jour même de l'Assomption de Marie, car il semblait que Dieu, pour l'attacher de plus en plus à sa divine Mère, se plût à choisir le jour de ses fêtes pour la combler de ses plus précieuses faveurs ; le jour donc de l'Assomption, fête principale de la congrégation externe, le très-saint Sacrement était exposé selon l'usage, elle fut désignée pour rester en adoration en sa présence pendant la procession qu'on faisait ce jour-là. Après avoir demeuré quelque temps humblement prosternée devant Notre-Seigneur, plus encore d'esprit que de corps, elle se sentit portée à lever les yeux vers la sainte hostie, et

Digitized by Google

dans ce moment elle aperçut les merveilles dont nous parlons. Il n'est pas donné au langage humain d'exprimer les opérations de Dieu dans les âmes, lorsqu'il daigne les favoriser ainsi de visions célestes. Tout ce que nous pouvons dire de celle que reçut la sœur Marguerite dans cette occasion, c'est que la vue ravissante de l'Enfant Jésus, en lui faisant éprouver les impressions les plus douces et les plus ineffables du saint amour, lui inspira en même temps un tel dégoût pour les beautés trompeuses et corruptibles de la terre, que, quoique déjà elle fût remplie pour elles d'un souverain mépris, dès ce moment elle ne vit plus dans leurs attraits que des piéges de Satan et des amorces empoisonnées du péché. Enfin, comme ferait un ange du ciel s'il venait sur la terre habiter dans un corps mortel, elle n'usa plus désormais qu'avec contrainte et dégoût des choses les plus nécessaires de la vie; et c'était précisément la disposition où Dieu voulait, par une si insigne faveur, faire entrer cette grande âme pour la rendre capable d'exécuter les desseins qu'il allait lui manifester en l'appelant au Canada.

Notre-Seigneur apparaît à sainte Angèle de Foligno.

Les écrits de sainte Angèle de Foligno jouissent dans l'Église d'une grande autorité. Le cardinal Bona et le savant pape Benoît XIV invoquent dans leurs ouvrages le témoignage de cette sainte.

« Une fois, dit-elle, je vis dans l'hostie consacrée Notre-Seigneur sous la figure d'un enfant; mais cet enfant était déjà d'une assez grande taille, il avait un air d'autorité et de majesté, comme s'il était déjà roi : il

Digitized by Google

avait dans sa main quelque chose que je ne pus bien discerner, cela ressemblait à un sceptre; je vis tout cela des yeux du corps; tous ceux qui étaient présents étaient prosternés, j'étais la seule qui ne me prosternais pas, je n'étais occupée dans ce moment qu'à considérer l'air de noblesse, de grandeur et de beauté que j'avais tant de plaisir de trouver dans cet enfant; j'aurais voulu le contempler encore longtemps, et je fus mortifiée que le prêtre le remît sitôt sur l'autel. Cette vision me remplit de joie et de l'assurance que ce que je voyais était réel; l'impression que j'en ressentis ne s'effacera jamais de ma mémoire, j'en fus si absorbée, que je ne fis pas même attention de lui demander son assistance et sa protection; j'étais si émerveillée de cette divine beauté que je ne sus que dire.

« Une autre fois, j'eus aussi pendant la célébration de l'auguste sacrifice un semblable ravissement; j'en profitai pour dire à Dieu : « Seigneur, vous êtes certaine-« ment dans le saint Sacrement de l'autel; mais dites-« moi où sont vos amis fidèles? » Alors il ouvrit les yeux de mon intelligence en me disant : *Partout où je suis, mes amis y sont aussi avec moi.* Je compris réellement cette vérité-là, je me vis moi-même partout où Dieu était, non que je sois dans l'intérieur ou au dedans de Dieu, mais cette manière d'être avec lui est toute hors de Dieu, car Dieu est le seul qui soit partout et qui renferme tout.

« Jésus-Christ s'est souvent montré à mon âme dans le divin Sacrement, mais dans des formes différentes; quelquefois je l'ai vu, sous une forme resplendissante de lumière et de clarté, qui rejaillissait d'une partie spéciale de son corps, et cette splendeur était si brillante, que celle du soleil à midi du jour le plus serein ne peut lui

Digitized by Google

être comparée, et partout où il se montre je puis assurer qu'il surpasse par son éclat tout celui du soleil, et ma peine à ce sujet est de ne pouvoir le faire entendre comme je le voudrais. Sous quelque forme qu'il m'apparaisse, je suis toujours comblée de joie et de délices, et, quoique chacune produise une satisfaction si différente d'une autre qu'elles ne peuvent être comparées entre elles, il reste que les sentiments qu'elles me procurent ne s'effaceront jamais, comme jamais on ne trouvera ni termes ni figures qui puissent les faire comprendre. »

Guérison miraculeuse.

On lit dans le chapitre III[e] des *Dialogues* du pape saint Grégoire le Grand le trait suivant :

Le pape saint Agapète étant allé trouver un jour l'empereur Justinien, on lui amena un muet qui était aussi perclus de ses jambes, de sorte que cet infortuné ne pouvait ni parler, ni marcher. Le souverain Pontife demanda à ceux qui lui présentaient cet infortuné, s'ils croyaient bien fermement qu'il pût être guéri ; ceux-ci lui répondirent sans hésiter qu'ils espéraient qu'au nom de Dieu et par l'intercession du Prince des Apôtres, il serait délivré de ses infirmités.

Le saint Père, touché de leur foi, se mit en prières et offrit le saint sacrifice à cette intention. La messe étant terminée, saint Grégoire s'approcha du paralytique, et, l'ayant pris par la main en présence de tout le peuple, il le fit lever et marcher seul et sans appui. Il lui mit ensuite dans la bouche le corps de Notre-Seigneur, et aussitôt la langue du muet fut déliée et il rendit grâces

Digitized by Google

à Dieu. Les fidèles, ravis de ce prodige, firent éclater leur admiration et témoignèrent la plus grande vénération au saint Pontife, dont Dieu s'était servi pour opérer un si grand miracle.

(*Joan. Garetius. cent.* 6. *Anno,* 560.)

Des chrétiens préservés du naufrage par l'Eucharistie.

Le pape saint Grégoire le Grand rapporte au livre IIIe de ses *Dialogues* le trait suivant :

Maxime, évêque de Syracuse, revenant par mer de Constantinople dans la compagnie de plusieurs chrétiens, fut préservé de la mort par la vertu de l'Eucharistie. Une furieuse tempête brisa le navire qui les portait, le pieux évêque, voyant qu'il allait sombrer, prit la sainte Eucharistie qu'il avait sur lui, en distribua une parcelle à ses compagnons d'infortune. Fortifiés par cet aliment divin, ils se recommandèrent à la miséricorde de Dieu, bien résignés à mourir, mais le Seigneur les prit sous sa protection, car quoique plein d'eau, le navire n'enfonça jamais entièrement, et, après huit jours de la navigation la plus périlleuse, il arriva heureusement au port.

(IIIe *Dialog., c.* XXXVI.)

Une femme aveugle guérie pendant la messe.

Saint Bonaventure raconte la guérison miraculeuse suivante :

Il y avait auprès de la ville de Thèbes une femme aveugle, pleine de confiance dans saint François d'As-

Digitized by Google

sise. Elle jeûna au pain et à l'eau la veille de la fête de ce grand patriarche, et le lendemain elle se fit conduire par son mari de très-bon matin à l'église des Frères-Mineurs, où elle entendit la sainte messe avec piété.

A l'élévation de la sainte hostie, ouvrant les yeux, elle sentit que la vue lui était rendue, et, après avoir contemplé et adoré avec de grands sentiments de piété et de reconnaissance la divine Eucharistie, elle dit à haute voix : « Grâces soient éternellement rendues à Dieu et à son saint Serviteur, de ce qu'il m'est donné de voir de mes yeux le corps de Notre-Seigneur. Elle rentra dans sa maison au milieu d'un grand concours de fidèles, témoins du prodige, qui s'unissaint à elle pour louer et bénir Dieu de sa bonté et de sa miséricorde. »

(*S. Bonav. in vita S. Fra. Aloy.*)

Communion sacrilége de Lothaire, roi de Lorraine. Châtiment éclatant que Dieu en tire.

« Lothaire, roi de Lorraine, s'était dégoûté de Thieberge, son épouse légitime. Une jeune personne, nommée Waldrade, avait pris la place de la reine dans le cœur de ce prince infortuné. L'affaire ayant été déférée au pape Nicolas, Lothaire fut excommunié et condamné à quitter Waldrade. Sur ces entrefaites, le pontife mourut et eut pour successeur Adrien II. Le roi, croyant qu'il s'en tirerait plus facilement avec le nouveau pape, demanda, en faisant des protestations trompeuses, la permission d'aller à Rome pour recevoir l'absolution des censures qu'il avait encourues ; il souhaitait aussi pardessus tout que le pape le réconciliât solennellement en célébrant les saints mystères en sa présence et en lui

Digitized by Google

donnant la sainte communion de sa main. Le pape Adrien, après avoir pris les mesures qu'exigeait la prudence, accéda à tout; mais au moment de la communion, le souverain pontife, prenant la sainte Eucharistie et se tournant vers le roi : « Prince, lui « dit-il d'une voix haute et distincte, si vous n'êtes « pas coupable d'adultère depuis que vous avez été « averti par le pape Nicolas, et si vous avez fait une « ferme résolution de n'avoir aucun rapport criminel « avec Waldrade, approchez avec confiance, et re- « cevez le sacrement de la vie éternelle; mais si votre « pénitence n'est pas sincère, n'ayez pas la témérité de « recevoir le corps et le sang du Seigneur, et de vous « incorporer, en le profanant, votre propre condam- « nation. »

« Lothaire frémit à ces mots, mais l'excès du crime était résolu ; il le consomma. Il ajouta le parjure au sacrilége, et, plutôt que de reculer, il se précipita dans l'abîme qu'on lui montrait ouvert à ses pieds. Le pape, s'adressant ensuite aux seigneurs qui communiaient avec le roi, dit à chacun d'eux : « Si vous n'avez ni contribué « ni consenti aux crimes de votre maître, si vous n'avez « point communiqué avec Waldrade et autres personnes « excommuniées par le saint-siége, que le corps du Sei- « gneur vous soit un gage du salut éternel. » — L'horreur du sacrilége en fit retirer quelques-uns, mais la plupart communièrent à l'exemple du roi.

« Le châtiment suivit de près le crime. A peine arrivé à Lucques, Lothaire et les seigneurs qui l'accompagnaient furent attaqués d'une fièvre maligne qui produisit les effets les plus étranges et les plus effrayants. Les cheveux, les ongles, la peau même leur tombaient au dehors, tandis qu'un feu intérieur les dévorait. La plupart mou-

Digitized by Google

rurent sous les yeux du roi. Malgré tant de morts effrayantes, le roi ne voulut pas reconnaître la main de Dieu qui était sur lui. Arrivé à Plaisance, plein de santé, il perdit tout d'un coup la connaissance avec la parole et mourut sans donner aucun signe de repentir. Ceux des seigneurs qui s'étaient retirés de la table sainte furent les seuls que la mort épargna, en sorte qu'on ne put méconnaître la vengeance du ciel. Ceci arriva dans le mois d'août de l'année 869. » (*Histoire de l'Église*, par Bérault-Bercastel.)

Une messe sur la place de la Concorde à Paris.

Malgré les nombreuses révolutions qui l'agitent, la multitude effrayante de journaux et de mauvais livres, la France, fidèle à sa vocation providentielle reste toujours la fille aînée de l'Église, et, dans toutes les circonstances solennelles, on la voit donner, sans rougir, des témoignages de sa foi.

Nous en avons eu une preuve bien frappante dans les premiers temps de la révolution de 1848. En pleine république, sous le gouvernement d'hommes qui ne se piquaient pas de christianisme, nous avons vu l'élite de l'armée et de la France faire publiquement un acte de foi à l'adorable Eucharistie. Voici en quels termes un orateur chrétien rappelait dernièrement à ses auditeurs le fait dont nous parlons :

« La croyance à la présence réelle se trouve dans vos lois, et elle se trouve dans votre Code militaire, marqué du doigt de cet homme qui a su marquer de son empreinte toutes les grandes choses que vous avez. Ah ! c'est qu'il vit bien, celui qui voyait comme autour de

Digitized by Google

lui personne ne voyait, c'est qu'il vit que la foi à l'Eucharistie était la foi de la France et la foi du monde.

« C'est pourquoi, rendant un hommage volontaire ou forcé à la foi de la France et à la foi du monde, il voulut qu'en revenant d'Austerlitz et d'Iéna, ses guerriers présentassent à l'Eucharistie leurs armes glorieuses, et qu'après avoir flotté sur toutes les capitales du monde, le drapeau de la France, s'inclinant devant elle, saluât dans le Dieu de l'Eucharistie le Dieu qu'adore la France et qu'adore le monde. Eh bien! me direz-vous, qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve ce que je veux prouver, c'est que vous y croyez malgré vous et en dépit de vous.

« Car, si vous n'y croyiez pas, vous ne feriez qu'en rire, et au lieu d'en rire, je trouve que cela vous enlève et vous jette à terre. Sans doute, il y en a qui ne croient pas, il y en a qui blasphèment ; mais il y a des moments où tous, tant que vous êtes, croyants ou incroyants, vous n'avez qu'une bouche pour bénir, et vous n'avez qu'une âme pour adorer.

« Je vous ai vu à l'un de ces moments-là, vous, peuple de Paris, qui ne passez pas dans l'Europe pour être un peuple crédule. C'était, il y a peu d'années, au fort de vos discordes civiles, sur la place de la Concorde, un jour, il y avait vos masses, vos représentants, vos armées, vos académies : ils étaient là, autour d'un autel, et, au moment où des mains vénérables élevèrent au-dessus de l'autel l'hostie consacrée, toutes les têtes se découvrirent, tous les fronts s'inclinèrent, il n'y avait place dans ce moment-là ni pour le doute, ni pour le rire, ni pour le blasphème : la présence réelle tenait captive toute cette immense multitude ; et le frémissement de l'adoration, parcourant tous les rangs, annonçait à tous que Dieu était là, et qu'autour de ce Dieu l'in-

Digitized by Google

crédulité muette respectait par son silence dix-huit siècles de foi. »

Une promesse d'Augustin Thierry.

Il y a un grand nombre d'hommes de nos jours qui paraissent éloignés de l'Église, mais qui s'en rapprochent à mesure que l'heure suprême arrive. On en verra des exemples consolants dans ce volume. Nous rapporterons ici quelques paroles d'Augustin Thierry, dont on peut blâmer certains jugements, mais à qui personne ne contestera une érudition considérable, puisée aux sources mêmes de l'histoire : Chateaubriand l'a nommé quelque part l'*Homère de l'histoire*. On sait qu'il avait promis de revoir ses œuvres d'après les critiques du modeste et savant abbé Gorini.

Augustin Thierry disait un jour durant sa maladie à M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, à Paris : « ..... Je viens en aide aux malheureux qui m'implorent ; mais je sens que Dieu me demande autre chose, qu'il faut me réconcilier avec lui par les sacrements. Eh bien ! je vous le promets, je me confesserai, je communierai. — Et voilà qu'à ma grande surprise, rapporte M. Hamon, il récite avec un accent de foi que je n'oublierai jamais les paroles que l'Église adresse à Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie : *Adoro te, latens Deitas, quæ sub his figuris vere latitas. Tibi se cor meum totum subjicit, quia te contemplans totum deficit.* »

Digitized by Google

II

Excellence du saint sacrifice de la Messe (1).

Quand Dieu, dans la plénitude des temps, fit lever en Orient le nouveau Soleil de justice et de vérité, il voulut étendre à tout l'univers la chaleur et la fécondité de ses rayons. La divine Incarnation, la grâce du Dieu fait homme devait régénérer le monde ; elle devait aller chercher et atteindre les nations assises à l'ombre de la mort, pénétrer les âmes, remplir les siècles, éclairer tous les temps et tous les lieux. Sans doute, l'incarnation une fois opérée ne devait plus se reproduire. Quelle nécessité ou quelle convenance aurait pu faire pencher la volonté divine vers cette répétition du grand Œuvre?

(1) Le sacrifice que Jésus-Christ a laissé à son Église a été désigné par différents noms dans les temps anciens; mais depuis un grand nombre de siècles, il n'est plus appelé que le *saint sacrifice*, ou le *saint sacrifice de la Messe*, ou simplement la *Messe*, la *sainte Messe*; nom qui vient, selon le sentiment le plus autorisé, du verbe latin *mittere*, renvoyer, et qui lui est donné à cause de l'usage où l'on était dans les premiers siècles de congédier les aspirants au baptême après l'Évangile, ce qui s'appelait *Missa catechumenorum*, Messe ou renvoi des catéchumènes, et de celui où l'on est encore aujourd'hui de congédier les fidèles à la fin du sacrifice, en disant : *Ite, missa est;* allez, le renvoi est prononcé.

Digitized by Google

Une efficacité infinie demeure inséparablement attachée à la première entrée de Jésus-Christ dans ce monde des infirmités humaines; sa grâce est toujours puissante et toujours prête, il est vrai; cependant, si nulle espèce de renouvellement n'avait lieu, le grand fait de l'incarnation divine resterait lui-même à l'état de souvenir éloigné ou historique; la foi, pour s'en nourrir, en goûter les merveilles et la douceur, devrait constamment habiter le passé, sans avoir d'asile et d'appui dans le présent. Le chrétien se serait alors comme assis au bord d'un fleuve écoulé; il en aurait plus difficilement retrouvé la source et les eaux vives. Aussi le Dieu riche en miséricorde, qui aima le monde au point de lui donner son Fils unique, suivant le langage de l'apôtre saint Jean, ce Dieu réparateur de l'humanité inventa une nouvelle et sublime merveille; il résolut le problème de sa présence continue et d'un renouvellement continu de l'incarnation divine elle-même.

L'Eucharistie avec la présence réelle de Jésus-Christ ne serait pas l'extension complète de l'incarnation et sa continuité même, sans la réalité permanente aussi du sacrifice de la croix. Dans le sacrifice du Calvaire s'accomplit le rachat du genre humain, la rédemption de tous les hommes, nous le savons. Eh bien! le rachat de l'humanité se réalisera toujours, et par un acte actuel et présent pour nous. Oui, l'immolation de Jésus-Christ, sa mort, ses réparations infinies seront chaque jour, à chaque heure, en tous lieux, réellement et identiquement présentes. Car l'Eucharistie n'est pas seulement le sacrement institué pour être la nourriture et la vie divine de l'âme, elle est encore le sacrifice permanent et réel de la croix, non plus sanglant, non plus exécuté par des bourreaux, mais accompli dans toute sa substance et toute sa vérité par le prêtre sacrificateur, debout devant l'autel,

Digitized by Google

par le prêtre parlant, agissant, offrant la Victime sainte, Jésus-Christ même, au nom de Jésus-Christ.

Le sacrifice sanglant de la croix n'eut lieu qu'une seule fois : mille fois et tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, ce sacrifice, changeant non pas de nature, mais seulement de forme, se reproduit, se renouvelle dans sa réalité.

C'est ainsi que Jésus-Christ institua pour toute la durée des âges le Sacrement de son corps et de son sang en même temps que le sacrifice divin de nos autels. C'est ainsi que l'admirable extension de l'incarnation fut à jamais assurée à la terre, et que Jésus-Christ demeura réellement et substantiellement vivant parmi les hommes, sous les voiles eucharistiques, dans tous les temples de l'univers catholique à la fois, jusqu'à la consommation des siècles (1).

(1) S'il nous avait été donné de suivre les pas de Jésus-Christ dans sa vie mortelle ; si nous avions contemplé ses traits, entendu sa parole, nous aurions ambitionné avec ardeur, je pense, de compter parmi ses disciples et ses amis : Dieu, il eût reçu nos adorations et nos hommages ; Dieu et homme, notre plus tendre amour.

Enfants éloignés du berceau de notre race, nous ne pouvons voir les jours passés, ni contempler les traits chéris de Jésus-Christ au soleil de la Judée. Mais nous le possédons encore, il est présent au milieu de nous : telle est notre foi invariable et assurée.

Malgré ces ténèbres sacrées et comme au sein d'une nuit paisible et éclairée d'une secrète lumière, nous saisissons avec bonheur l'assurance continue de cette présence divine. Le passé était trop loin, le ciel trop haut pour y trouver le Sauveur de nos âmes, qui est notre bien, notre force, notre vie même. A nous autres, faibles créatures, il fallait que la pensée, l'action et la bonté du Dieu incarné fussent sans cesse présentes vivement et sans cesse rappelées. Voilà pourquoi il demeure toujours dans l'Eucharistie, y sollicitant toujours notre confiant amour.

Digitized by Google

Telle est donc la merveille : elle est grande sans doute.

Seule, il est vrai, la lumière d'une foi vigilante et épurée peut nous faire reconnaître et chérir ces mystères ; mais le chrétien possède cette lumière, et elle lui en découvre sur l'autel l'irréfragable réalité. Le mystère s'accomplit dans le silence, mais dans la vérité ; il se renouvelle toujours, et il demeure toujours. L'âme recueillie le contemple : à ses regards se découvre ce Soleil bienfaisant dont les rayons la fécondent; le fleuve immense de la grâce coule à pleins bords ; on y puise avec joie les eaux qui donnent la vie (1).

Que deviendrait le monde, s'il était privé de la lumière du soleil? Hélas ! il n'y aurait plus que ténèbres, horreur, stérilité et misère affreuse. Et si le monde était privé de la sainte messe, qu'en serait-il de nous? Infortunés mortels, privés de tous les biens, comblés de tous les maux, nous serions en butte à toutes les foudres de la colère de Dieu. Il en est qui s'étonnent en voyant le changement qui s'est opéré par rapport au gouvernement de ce monde. Autrefois le Seigneur se faisait appeler le Dieu des armées, il parlait à son peuple du milieu des nuages et la foudre à la main, et de fait il le châtiait selon toute la rigueur de sa justice. Pour un léger sentiment d'orgueil auquel David se laissa aller en faisant le dénombrement de son peuple, il envoya une peste si cruelle, qu'en peu d'heures elle causa la mort de soixante-dix mille personnes. Pour un simple regard trop curieux ou peu respectueux des Bethsamites sur l'Arche sainte, il en fit périr plus de cinquante mille. Et maintenant voilà qu'il tolère avec patience non-seulement la vanité et les légèretés,

(1) *Père de Ravignan.*

Digitized by Google

mais même les crimes les plus révoltants, les scandales les plus monstrueux, les blasphèmes les plus horribles dont se rendent coupables un grand nombre de chrétiens.

Comment donc cela se fait-il ? pourquoi une telle conduite ? nos ingratitudes seraient-elles plus excusables qu'elles ne l'étaient autrefois ? C'est tout le contraire. Elles sont bien plus criminelles, à raison des bienfaits immenses dont nous avons été comblés. La raison véritable d'une si étonnante clémence de la part de Dieu, c'est la sainte Messe, dans laquelle l'Agneau sans tache s'offre sans cesse au Père éternel comme victime pour expier les péchés des hommes. Voilà le Soleil qui réjouit la sainte Église, qui dissipe les nuages et rend la sérénité au ciel. Voilà l'arc-en-ciel qui apaise les tempêtes de la divine justice. Pour moi, je suis convaincu que, sans la sainte Messe, le monde, à l'heure qu'il est, serait déjà abîmé sous le poids immense de tant d'iniquités. Le saint sacrifice de la Messe, voilà le puissant levier qui le soutient. Concluez de là combien ce sacrifice de l'Agneau sans tache nous est nécessaire.

On raconte qu'un jour un Portugais dont l'histoire nous a conservé le nom glorieux, Jean d'Albuquerque, grand guerrier, navigateur intrépide, se trouva assailli près du cap des Tempêtes, sur son vaisseau, par une horrible tourmente. L'éclair sillonnait la nue, la foudre grondait sur sa tête, les vents déchaînés soulevaient les ondes furieuses ; le gouvernail était brisé, les mâts renversés, le pilote abattu, la mort de tous côtés présente... Enfin, un dernier coup de tonnerre éclate.

Cependant un enfant dormait tranquille sur le sein de sa mère éperdue.

Albuquerque saisit l'enfant, l'élève vers le ciel entre ses

Digitized by Google

deux mains, le présente à la foudre, l'oppose à la tempête, et crie : « O Dieu ! par cet enfant, épargnez-nous ! les « foudres de votre justice pourront-elles tomber sur l'in- « nocence ! Si nous sommes pécheurs, dit-il, cette petite « créature du moins est exempte de péché. Ah ! Seigneur, « pour l'amour que vous portez à cet être innocent, « pardonnez aux coupables. »

La prière d'Albuquerque fut entendue, la vue de ce petit innocent toucha le cœur de Dieu : la mer se calma, et la crainte d'une mort déjà imminente fit place dans ces cœurs abattus à la joie la plus vive.

Eh bien ! que pensez-vous que fasse le Père éternel, lorsque le prêtre, élevant l'Hostie sainte entre le ciel et la terre, lui présente l'innocence sans tache de son divin Fils ? Il est impossible que sa compassion résiste au spectacle attendrissant de cet Agneau immaculé. Il oublie toutes nos iniquités, il ne sait plus que nous aimer et nous bénir toujours !

O richesses immenses du saint sacrifice de la Messe ! Comprenez bien cette vérité, dit saint Bernard, en entendant ou en célébrant une seule Messe, on peut mériter plus que celui qui consacrerait toute sa fortune à soulager la misère des pauvres, plus que celui qui s'en irait en pèlerinage jusqu'au bout du monde, qui visiterait avec la plus grande dévotion les sanctuaires de la Terre sainte, de Rome, de Notre-Dame de Lorette. La raison de cette affirmation, dit le Docteur angélique, c'est que dans un seul sacrifice de la Messe sont renfermés toutes les grâces, tous les trésors que le Fils de Dieu a répandus avec tant d'abondance sur la sainte Église, son épouse, par le sacrifice sanglant de la croix.

Écoutez saint Jean Chrysostome :

« Quand vous voyez le Dieu du ciel qui s'immole sur

Digitized by Google

l'autel et s'y anéantit, le prêtre incliné sur la Victime, occupé à prier, et tous les assistants teints de ce précieux sang, pouvez-vous croire, à ce moment, que vous soyez encore sur la terre et parmi les hommes ? ne vous sentez-vous pas élevé au-dessus des cieux? toute pensée charnelle ne s'éloigne-t-elle pas de votre esprit ; et votre âme, dégagée des sens, ne découvre-t-elle pas ce qui se passe dans une région supérieure? O merveille ! prodige ineffable de l'amour de Dieu pour les hommes ! Celui qui est assis dans le ciel, à la droite de Dieu son Père, c'est le même qui, ne dédaignant pas de se laisser toucher par les mains de tous, se donne à qui veut le recevoir, se livre à nos embrassements, se laisse découvrir à tous par les yeux de la foi ! »

Tableau de la Cène de Léonard de Vinci.

Léonard de Vinci vit le jour de parents nobles dans le château de Vinci, près de Florence, en 1452. Son chef-d'œuvre est le tableau de la Cène, inspiré par son ardent amour pour l'Eucharistie. Cet illustre artiste était un des hommes les plus accomplis de son temps ; il possédait à un haut degré tous les dons naturels, et excellait dans les sciences et dans tous les arts. Mais ce qu'il y eut de plus admirable en lui, ce fut le sentiment chrétien qui ne l'abandonna jamais, et lui fit faire la mort la plus belle, digne des chefs-d'œuvre dont il avait doté le monde. Supplié par les dominicains de faire quelque tableau pour leur couvent, il consentit à orner leur réfectoire d'une fresque représentant la Cène de Notre-Seigneur. Toute l'Europe connaît cette magnifique com-

Digitized by Google

position, que la gravure a reproduite, et qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci.

Le peintre a choisi le moment où Jésus-Christ, prenant son dernier repas avec ses Apôtres, leur adresse ces paroles : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. » La surprise, la douleur, l'indignation, se peignent sur le visage des Apôtres ; ils semblent interroger avec une poignante curiosité leur divin Maître et vouloir le rassurer par la muette protestation d'un amour sans bornes et d'un inaltérable dévoûment. Chacune de ces figures est une merveille d'expression ; mais, après avoir donné aux têtes de onze disciples fidèles un admirable caractère, il craignit de ne trouver rien d'assez beau, d'assez noble, d'assez divin pour celle de Jésus, et il laissa sa fresque inachevée. Le prieur, ne comprenant pas ce scrupule d'artiste qui voulait, pour compléter cette page sublime, attendre l'inspiration, pressé d'ailleurs de voir terminer le chef-d'œuvre que tout Milan avait déjà contemplé avec enthousiasme, conjura Léonard d'achever son ouvrage ; mais celui-ci, après avoir peint Judas le traître, se contenta d'ébaucher la figure de Jésus-Christ, laissant à l'imagination des spectateurs ce qu'il se reconnaissait impuissant à exprimer.

Quelques disputes de rivalité l'engagèrent à se rendre en France ; mais étant déjà vieux et infirme, il se retira à Fontainebleau ; ce fut là que ce grand artiste vit approcher sa fin avec toute la résignation d'un chrétien et s'y prépara sans faiblesse. François Ier venait le voir souvent pendant sa maladie. Léonard le remerciait avec effusion et n'en concevait aucun orgueil ; car, en face de la mort, il appréciait enfin à sa valeur tout ce que les hommes estiment tant. Son plus grand regret était de n'avoir pas utilisé comme il l'aurait pu le génie qu'il

Digitized by Google

avait reçu d'en haut, et, avant de mourir, il en demanda pardon à Dieu et aux hommes.

Quand il sentit que ses forces étaient tout à fait épuisées, et que sa vie, pareille à la lumière d'une lampe, allait s'éteindre faute d'aliment, il demanda le saint Viatique. On le lui porta avec toute la solennité dont la religion entourait alors le lit des mourants. Lorsque le prêtre portant la sainte hostie entra dans l'appartement, le malade ordonna à ses serviteurs de le lever, et, comme ils n'osaient se rendre à ses désirs, il leur dit : « C'est à genoux qu'on doit recevoir son Dieu, et si ce que je demande hâte ma mort de quelques minutes, je ne les regretterai pas. »

On ne crut pas devoir s'opposer plus longtemps à ce pieux désir. Les amis de l'artiste, émus jusqu'aux larmes de son courage et de sa piété, l'aidèrent à s'agenouiller, et ils le soutinrent. Ils venaient de le replacer sur sa couche, quand le roi, averti de l'état de l'illustre vieillard, accourut pour le voir encore une fois.

Léonard se souleva pour saluer François Ier, qui lui serra les mains et s'assit à son chevet. Chacun se taisant, le malade raconta au roi ce qui venait de se passer, et lui dit de quelle confiance en Dieu et de quelle joie céleste la réception du Viatique avait rempli son âme. Il parlait encore, quand un de ces frissons convulsifs précurseurs de la mort le saisit. François Ier se leva, et, pour alléger la souffrance de son hôte, il lui soutint la tête. Léonard jeta sur lui un dernier regard empreint d'une ineffable reconnaissance, et il expira dans ses bras, à l'âge de soixante-quinze ans. (*Les princes de l'art.*)

Digitized by Google

La sainte Messe célébrée par le Souverain-Pontife.

Quel beau jour pour les Romains qu'une Messe pontificale ! La ville entière s'est parée pour cette cérémonie; elle a pris ses habits de fête. Ses vieilles aigles, dont les serres recourbées couvrent encore les initiales sacramentelles de la république, S. P. Q. R., semblent agiter leurs ailes en signe de victoire. Le peuple, le sénat, dans la basilique, tout se touche, tout se donne la main; car cette Messe qui va se célébrer avec une pompe si extraordinaire n'est-elle pas un cachet d'égalité ? Celui que l'or, la pourpre et les diamants les plus précieux chargent de leur éclat, est peut-être venu quelques années auparavant, pauvre et isolé, demander un morceau de pain au Dieu dont il est aujourd'hui le Vicaire, et peut-être, dans cette foule compacte qui n'a plus de bras, qui n'a plus de jambes, qui n'a plus d'yeux et une bouche que pour prier, se trouve-t-il un jeune enfant ou un simple moine que le ciel destine un jour à s'élever, lui aussi, sur cet autel où le Pape seul a le droit de célébrer les saints mystères, dit un écrivain contemporain qui nous donne ces détails pleins d'intérêt.

« Il y a dans les pompes de l'Église quelque chose de si grave, de si touchant et de si solennel, que j'ai toujours été catholique par instinct. Enfant, j'aimais ces prières si douces et si tristes qui président à notre naissance et à notre mort. Jeune homme, j'avais des larmes dans le cœur quand le *Veni, Creator*, au jour de la Pentecôte ou à l'ouverture de l'année scolaire, retentissait à mes oreilles. J'avais des idées d'ambition, des rêves de bon-

Digitized by Google

heur, lorsque, du fond d'un temple agreste, un prêtre faisait vibrer le *Te Deum*, l'hymne des anges et du vainqueur.

« Qu'on juge des sentiments dont mon âme dut être remplie la première fois que, dans la basilique, je vis le Père des croyants, porté, pour ainsi dire, sur les épaules de Rome tout entière, se placer sur son trône, en face de son autel resplendissant du feu de mille cierges. Je ne distinguai ni les rois à genoux autour de quatre colonnes de bronze qui semblent soutenir la coupole, ni leurs ambassadeurs imitant cet exemple, ni les sénateurs romains déployant la pourpre de leurs toges antiques, ni les soixante cardinaux dont les ornements uniformes étincellent sous le poids des diamants; je ne vis qu'un homme.

« Cet homme était le Pape, un vieillard à la figure souffrante, aux beaux cheveux blancs, et dont les lèvres murmuraient d'augustes, d'ineffables paroles.

« Je n'entendis rien de la ravissante musique qui pénétrait les cœurs comme un chant de mère, rien de tout ce qui se fit. Mon âme avait passé dans mes yeux, et mes yeux s'étaient arrêtés sur celui à qui il a été donné de lier et de délier sur la terre ce qui sera lié et délié dans le ciel.

« Lorsque je fus un peu habitué à ce grandiose de cérémonies, à cet éclat éblouissant qui absorbe toutes les facultés, il me fut permis de me rendre compte des sensations dont j'étais animé; alors je pus raisonner mon admiration, et voici ce que j'ai vu, ce que toute la magie du pinceau de Raphaël, ce que toute la poésie d'un Byron chrétien ne pourraient exprimer.

« Quand la croix d'or, portée par un prélat et entourée de sept chandeliers d'or que de jeunes lévites peuvent à

Digitized by Google

peine tenir dans leurs mains, apparaît au milieu de cette foule qui s'agitait naguère comme les flots de la mer en courroux, un silence religieux s'empare de tous les cœurs ; puis le chant catholique : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo domum...* salue l'entrée du Souverain-Pontife. La tiare en tête, il va humilier son front au pied du tombeau où sont ensevelis les ossements du Chef des Apôtres. Il se relève bientôt, et lui qui priait tout à l'heure comme un pauvre pécheur, le voilà maintenant, prince de la terre et notre seigneur le Pape, qui reçoit les hommages des cardinaux ses vénérables frères. Cette adoration, prélude obligé de toute Messe pontificale, est sans contredit un des plus nobles spectacles offerts à la terre.

Figurez-vous soixante vieillards, tous chargés d'années, de vertus ou de science, tous couverts de pourpre, tous se prosternant aux pieds de celui que par l'élection ils ont choisi pour maître, de celui que peut-être quelques-uns d'entre eux ont protégé, lorsque, moine ou prêtre, dans la solitude que sa naissance ou sa pauvreté lui avait créée, il établissait les fondements de sa réputation. Parmi ces membres du Sacré-Collége, on trouve des fils de rois, des enfants d'empereurs, des princes, des hommes de haute lignée dont le nom est une gloire. Ce sont ceux-là qui baisent avec une plus respectueuse confiance les pieds et l'anneau du Pontife. Ce sont ceux-là qui s'humilient davantage, voulant ainsi, dans cette Église où l'égalité de la croix est reine, se faire pardonner le hasard de la fortune ou le bonheur de la naissance. Après eux arrive le sénat romain, puis les rois, les princes chrétiens, les ambassadeurs de tous les pays. Lorsque cette adoration a épuisé tous les rangs, a confondu sur les marches du trône les fils de rois et les enfants du peuple, le Pape

Digitized by Google

se lève, la tiare tombe de sa tête, et l'on ne voit qu'un prêtre en cheveux blancs (1). »

La Messe commence. Toute l'Église, représentée par des députations de prêtres ou de fidèles et unie d'intention, prie avec son Chef.

Autour de l'autel que, dans cette solennité, nul pro-

(1) Un apôtre plein de zèle a décrit la même fête avec un rare bonheur d'expression :

« Quelle scène magnifique ! Le Pontife s'avance sur les degrés du sanctuaire, les prêtres l'entourent, les lignes de l'architecture convergent vers le tabernacle devant lequel il est debout, la croix le domine, le marbre a subi une transformation, les colonnes s'élèvent comme la prière, les nervures s'entrelacent, la matière obéit à l'esprit ; *il y a comme une assomption de la nature entre les bras de la grâce*, une aspiration de la création exilée et souffrante vers la patrie éternelle ; tout cet ensemble gravite de concert et paraît faire écho aux chants de l'autel. Les cierges rayonnent, l'encens inonde l'enceinte, les calices et les vêtements d'or scintillent, les vitraux forment au Pontife une brillante escorte de patriarches, de prophètes, de quarante siècles d'espérance ; les anges, les rois, les pâtres et les saints de l'Église lui font cortége ; tout ce monde de la science, de la foi, de la terre et du ciel, du passé et de l'avenir, peint ou sculpté, vient se grouper autour de celui qui glorifie Jésus-Christ. Les sons mystérieux de l'orgue retentissent sous les voûtes, ils s'arrêtent soudain ; le Pontife chante : *Sursum corda !* de tous côtés des milliers de voix s'élèvent, c'est une immense harmonie de femmes, d'hommes, d'enfants et de vieillards qui répondent en chœur : *Habemus ad Dominum ;* la pierre tressaille, les verrières s'agitent, les colonnes vibrent, et de tous les points de la basilique un écho répète : *Habemus ad Dominum !*

« Quelques instants plus tard, les derniers bruits s'éteignent, un silence mystérieux plane sur la foule, le ciel s'ouvre, Jésus-Christ est descendu, l'autel reproduit le Calvaire, et l'on sent que Jésus-Christ est là, lui, le Dieu sauveur, le Dieu seul, le Dieu qu'adorent, les cœurs émus, les fronts inclinés, les anges et les saints, dans cette concentration universelle des pierres et des âmes autour de son trône. »

Digitized by Google

fane n'a le droit d'approcher, il se rencontre des cardinaux, princes de la sainte Église romaine, et qui, humbles officiants, servent le célébrant. Il y a des évêques qui dans leur cathédrale reçoivent, eux aussi, des hommages, et qui, dans cette foule de dignitaires sacrés confondus sous la mitre, se trouvent heureux d'offrir à leur Pasteur le vin, l'eau et l'encens bénits par ses mains.

Les patriarches de l'Église grecque, avec leurs ornements sacerdotaux du temps des conciles, sont là, et leurs voix cassées avant l'âge par d'anciennes persécutions chantent, dans cette harmonieuse langue qu'Homère immortalisa, l'Épitre et l'Évangile que les cardinaux-diacres viennent de faire entendre en latin. Quand l'Apôtre et le Christ ont parlé, l'homme, le chrétien parle à son tour, et le *Credo*, qui renferme toute notre foi, qui lie le passé à l'avenir, s'élance d'une seule bouche et de cent mille cœurs.

Alors, de ces splendides sacristies construites par Pie VI, et qui forment autant de palais de marbre, sortent, portés par des prélats, des vases sacrés dont les Pontifes seuls ont le droit de se servir, les riches tiares qu'en mourant ils se lèguent comme un fardeau sur la terre et peut-être dans le ciel, puis tous les trésors que l'Église possède, tous les diamants dont la piété ou la magnificence des souverains l'a comblée. Dans ce moment solennel, quand le Pape, dominant cette population chrétienne qui voudrait agrandir l'enceinte, se sépare de tous ceux qui l'entourent, et, un genou en terre, prononce les paroles mystiques, les paroles de vie qui changent le pain en Dieu, le vin en son sang, il n'y a plus, il ne peut plus y avoir d'hérétiques ou d'incrédules, il n'y a plus que des chrétiens; car la religion, dans toute sa puissance, avec toute la magie de ses sou-

Digitized by Google

venirs, saisit le cœur, et le silence universel atteste son pouvoir sur les hommes.

Le mystère d'amour et de réconciliation est bientôt consommé. Les chants recommencent; mais ces chants, auxquels ne se mêle aucun instrument humain, ces chants ont emprunté quelque chose de surnaturel aux divines paroles que le consécrateur a prononcées. Ce n'est point une musique terrestre qui ébranle si doucement ces murs témoins de tant de merveilles, ces murs qui contiennent tant de choses saintes et tant de richesses : il y a une telle suavité dans ces voix, dans ces prières remplissant d'une sublime harmonie la vaste basilique, que l'âme s'élève avec elles, et que, dans ce moment, chacun portant ses regards sur cet autel et sur ce Pontife, prie comme prierait une pauvre femme. Des larmes arrachées aux puissants de la terre tombent sur les magnifiques tentures dont les parvis sont couverts; et souvent là, j'ai vu des Anglais au cœur froid, à l'âme desséchée par les calculs de l'ambition ou par les jouissances de la vie, des Anglais à la foi douteuse ou à la conscience plongée dans les ténèbres de l'erreur, s'écrier comme nous catholiques : « Nous sommes bien ici ! (1) »

(1) Un écrivain aussi distingué par son courage que par son talent, a fait une description de Saint-Pierre de Rome dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs, c'est une des belles pages de M. Louis Veuillot :

« Que d'idées de ce genre, aussi fortes, aussi belles et réunies en une puissante unité, représente la basilique du Vatican, ce tombeau de saint Pierre, devenu le berceau du monde ! C'est le poëme du christianisme tout entier. On y voit sa naissance, ses progrès, ses héros, ses triomphes. Au chevet, la chaire de Pierre; au portail, la statue de Constantin; dans la nef, au rang d'honneur, les statues de tous les saints fondateurs d'ordres religieux, patriarches de la loi nouvelle, pères féconds, généraux éternels de

Digitized by Google

Le canon du château Saint-Ange, le bourdon retentissant de Saint-Pierre, annoncent que le Pape s'avance pour bénir la ville et l'univers. Alors tous ceux qui ont eu le bonheur de pénétrer dans le temple, tous ceux à qui il n'a pas été donné d'y entrer, courent sur la grande place du Vatican qu'illumine un soleil d'Italie. Là, à côté de l'artiste qui, dans les belles figures des Romains, dans les gracieuses poses des femmes du peuple, cherche une inspiration et attend un sujet de tableau, passe tout ce que Rome renferme de puissant, de riche, de savant

ces légions d'orateurs, d'écrivains, de saints et de martyrs qui, dans tous les coins du monde, ont porté, défendu, glorifié la vérité. On y voit toute la suite des Papes, presque tous leurs tombeaux ; les reliques d'un grand nombre de docteurs, d'apôtres, de confesseurs de la foi ; non loin de saint Pierre, le corps de son geôlier, baptisé par lui, martyrisé après lui. Partout, les matériaux les plus précieux ont servi au génie de l'homme pour écrire les traits les plus éclatants de cette histoire du salut. Au milieu du temple, le plus grand, le plus illustre autel de la terre, toujours resplendissant d'or et de feux, immense, trois fois saint, est élevé sur les ossements de ce pêcheur de Galilée, Pierre, et de cet ouvrier de Tarse, Paul, qui vinrent ici pieds nus, le bâton à la main, *comme des agneaux au milieu des loups*, et qui, ayant rempli leur mission, la couronnèrent en subissant un supplice obscur. Lamartine, voulant parler de cette église et faire montre en même temps de sa belle voix, a trouvé que la basilique de Saint-Pierre « est le Panthéon de la raison divine. » Sentez-vous bien l'ineffable ridicule de cette parole ? Ah ! pauvre petit grand homme, pauvre nourrisson des muses ! voilà ce qu'il a vu dans Saint-Pierre de Rome ! Et il a fait des épopées !

« Au pied de la coupole, là où commence le gigantesque dôme, cette merveille de l'architecture ancienne, que Michel-Ange a mesurée de ses mains, pour la suspendre dans les airs, afin que des lointaines campagnes et de la lointaine mer on voie resplendir le tombeau du pêcheur d'hommes, vous savez qu'une inspiration de génie a écrit, en lettres de dix coudées, la promesse éternelle que Pierre reçut de Jésus-Christ : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* »

Digitized by Google

ou d'étranger. C'est un panorama plein de vie, déroulant à l'œil ravi les costumes de toutes les nations, les uniformes de toutes les cours et les habits de toutes les contrées.

Il est midi. Le canon gronde. Les cloches des quatre cents églises de la Ville éternelle agitent en rapides volées leur bruyant airain, et aussitôt que, sur le balcon de Saint-Pierre, on voit briller le trône du Pontife, ce mot de la foi chrétienne : *Il Santo Pàdre !* prononcé à voix basse, retentit dans tous les rangs. Hommes, enfants, femmes, veillards, tous, le front courbé dans la poussière, baissent la tête ; puis, au milieu du plus religieux silence, le Souverain-Pontife étend les mains ; il bénit la ville, l'Orient et l'Occident : le monde entier a droit à ses bénédictions. D'augustes paroles, des paroles d'amour et d'espérance tombent de sa bouche. Le peuple se relève, la joie dans les yeux, le bonheur dans l'âme, et dans cette langue italienne si riche d'harmonie : *Viva ! viva !* s'écrie-t-il, rendant à son Pontife, par ce vœu des hommes, ce que la prière du prêtre vient de leur accorder (1).

D'où vient cette coutume, qui l'a établie, qui en eut la première pensée ? Un simple maître des cérémonies, peut-être ? Quel qu'il soit, dit M. Louis Veuillot, il a fait

(1) L'éloquent évêque de Poitiers, Mgr Pie, a trouvé le secret de rendre neuf le tableau de cette bénédiction :

« En attendant, dit-il, le nouvel avénement de Jésus reparaissant dans les nues avec sa majesté et sa puissance, il n'y a point d'autre spectacle qui en puisse donner l'idée comme celui du Pape, du Chef souverain de l'Église, bénissant les fidèles accourus de toutes les parties du monde dans la ville sainte, au jour de la Résurrection du Sauveur. A l'instant solennel, quand ses yeux s'élèvent, quand ses bras s'étendent, quand sa main forme le signe sacré, alors il quitte les proportions ordinaires de sa taille naturelle, il occupe en quelque sorte à lui seul tout l'espace qui sépare

Digitized by Google

une chose plus puissante sur moi que tous les vers de Dante, que tous les tableaux de Raphaël et que tous les chants de Mozart. Je dis qu'il avait un grand génie, et qu'il connaissait bien le cœur de l'homme. J'en ai vu qu'il a saisis dans toute la force de leur orgueil, qu'il a jetés à genoux et qui ne se sont point relevés; changés du tout au tout par cette bénédiction qu'ils avaient seulement voulu voir, et qu'ils ont été contraints de recevoir! *Tu es Petrus!* C'est sur toi que Jésus-Christ a bâti son Église; quelle que soit la faiblesse apparente, les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre toi, fondement stable du chef-d'œuvre de Dieu! Quand on pense à qui cette promesse a été faite, et quand on la voit ainsi accomplie après dix-neuf siècles dont aucun n'a passé sans élever contre l'Église quelque formidable ennemi, on tient Dieu quitte de tout miracle sensible, et il n'est pas nécessaire de chercher une autre preuve de sa toute-puissance.

Les désirs d'une sainte âme réalisés.

On raconte qu'une sainte âme, embrasée de l'amour de Dieu et du désir de sa gloire, s'écriait souvent:

la terre du ciel; l'édifice colossal dans lequel il n'avait d'abord apparu que comme un point dans l'immensité, semble s'effacer, s'affaisser derrière lui pour ne laisser apercevoir que lui. C'est une apparition du ciel, c'est le Vicaire de Jésus-Christ donnant à la terre une image anticipée de ce qu'elle verra à la fin des temps; je me trompe, ce n'est point le Vicaire de Jésus juge des vivants et des morts, c'est le Vicaire de Jésus père tendre et miséricordieux, dont les paroles ne sont pas des sentences, mais des bénédictions, et dont les bras ne s'ouvrent que pour appeler, ne se referment que pour presser le monde entier sur son cœur. »

Digitized by Google

« Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais avoir autant de cœurs et autant de langues, qu'il y a de feuilles sur les arbres, d'atomes dans l'air, de gouttes d'eau dans les grandes mers, pour vous aimer et vous louer autant que vous le méritez! Oh! que n'ai-je en mon pouvoir toutes les créatures pour les déposer à vos pieds, afin que toutes se consument d'amour pour vous, pourvu que je vous aime moi-même plus qu'elles toutes ensemble, plus même que les anges, plus que les saints, plus que le Paradis tout entier! » Un jour qu'elle se livrait à ces saints transports avec la plus vive ardeur, elle entendit le Seigneur lui répondre : « Consolez-vous, ma fille ; par une seule messe que vous entendrez avec dévotion, vous me rendrez toute la gloire que vous souhaitez, et infiniment plus encore. » Vous vous étonnez peut-être de cette proposition? Vous avez tort. En effet, notre divin Sauveur n'étant pas seulement homme, mais Dieu véritable et tout-puissant, lorsqu'il daigne s'abaisser sur l'autel, il rend à l'adorable Trinité, par cet abaissement divin, une gloire, un honneur infini ; et par conséquent, nous qui concourons avec lui à l'auguste sacrifice, nous contribuons aussi à rendre à Dieu, par son entremise, des hommages, une gloire d'un prix infini.

Le sacrifice d'actions de grâces.

La vénérable Sœur Françoise Farnèse était tourmentée des plus vifs regrets en se voyant comblée des bienfaits divins, sans trouver moyen d'acquitter la dette de sa reconnaissance envers Dieu, en le payant d'un juste retour. Un jour qu'elle s'abandonnait à ces sentiments inspirés par un ardent amour, la sainte Vierge lui apparut, et

Digitized by Google

déposant entre ses bras son divin Enfant : « Recevez-le, lui dit-elle, il est à vous, et sachez en tirer parti ; avec lui seul vous satisferez à toutes vos obligations. » O précieuse Messe ! par laquelle le Fils de Dieu est déposé, non-seulement entre nos bras, mais dans notre cœur, pour être entièrement à notre disposition : *Parvulus datus est nobis.*

Sans nul doute, avec lui seul nous pouvons acquitter pleinement la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers Dieu. Bien plus : si nous y prenons garde, à la Messe, nous rendons en quelque sorte à Dieu plus qu'il ne nous a donné, sinon en réalité, du moins en apparence. En effet, le Père éternel ne nous a donné son divin Fils qu'une seule fois dans l'Incarnation, tandis que nous le lui rendons une infinité de fois par ce sacrifice; il semble donc que nous l'emportions en quelque sorte, sinon pour la qualité du don, puisqu'il ne peut y en avoir de plus excellent que le Fils d'un Dieu, du moins par les apparences, en tant que nous renouvelons ce don très-souvent.

Outre les biens que nous demandons dans la sainte Messe, notre Dieu bon nous en accorde beaucoup d'autres que nous ne demandons pas. Saint Jérôme nous le dit en propres termes : « Sans aucun doute, dit le saint docteur, le Seigneur nous accorde toutes les grâces que nous lui demandons à la Messe, pourvu qu'elles nous soient avantageuses; et, ce qui est plus merveilleux, bien souvent il nous accorde même ce que nous ne lui demandons pas, pourvu que de notre côté nous ne mettions pas obstacle à sa générosité. En sorte qu'on peut dire que la Messe est le soleil du genre humain, qui répand ses rayons sur les bons et sur les méchants, et qu'il n'y a pas d'âme si perverse au monde qui ne retire quelque

Digitized by Google

profit de l'assistance à la sainte Messe, bien des fois même sans qu'elle y pense et sans qu'elle en fasse la demande.

Trait raconté par saint Antonin.

En voici une preuve dans un trait rapporté par saint Antonin, archevêque de Florence : Deux jeunes gens, assez libertins, sortirent un jour ensemble pour une partie de chasse ; l'un des deux avait entendu la Messe auparavant. Tandis qu'ils étaient en chemin, il s'éleva tout à coup une violente tempête, et au milieu des tonnerres et des éclairs, ils entendirent une voix qui criait : « Frappe, « frappe ! » Comme ils continuaient à marcher, saisis de frayeur, la foudre éclata et tua celui qui n'avait pas assisté à la Messe. L'autre que l'épouvante mettait hors de lui-même, ne savait où diriger ses pas, lorsqu'il entendit de nouveau la même voix qui répéta : « Frappe, frappe ! » Le malheureux jeune homme s'attendait à une mort inévitable ; mais il fut rassuré par une autre voix qui répondit : « Je ne le puis pas, parce qu'aujourd'hui il « a entendu le *Verbum caro factum est.* » Ce fut donc la Messe à laquelle il avait assisté avec un reste de piété qui le préserva d'une mort si terrible. Oh ! combien de fois Dieu ne vous a-t-il pas délivrés de la mort, ou au moins des plus graves dangers à cause de la sainte Messe que vous aviez entendue ! Saint Grégoire le Grand nous en donne l'assurance dans son quatrième Dialogue : « Il est incontestable, dit ce saint Pontife, que celui qui assiste à la sainte Messe sera délivré de bien des maux et de dangers même imprévus. » Bien plus, d'après saint Augustin, il sera préservé de la mort subite, qui est le coup le plus formidable que les pécheurs aient à redouter

Digitized by Google

de la justice divine : *Qui Missam devote audierit subitanea morte non peribit.* Voilà donc un préservatif admirable, d'après le saint Évêque, contre le danger de mort imprévue : c'est d'entendre tous les jours la sainte Messe, et de l'entendre avec toute la dévotion possible.

Pensées du bienheureux Henri Suzo pendant la sainte Messe.

Il est impossible de dire avec quelle dévotion sensible Frère Henri célébrait le saint sacrifice de la Messe, et combien il était embrasé d'amour, surtout lorsqu'il disait à la préface : *Sursum corda! Gratias agamus Domino Deo nostro :* « Élevons nos cœurs ! Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. » Une fois il fut ravi en extase à ces paroles, et il les prononça sous l'influence de cette grâce avec tant d'ardeur, que les assistants s'aperçurent de son état et lui demandèrent quelles pensées l'occupaient alors.

Le saint leur répondit : « Trois pensées surtout agi-
« tent et enflamment mon cœur, tantôt l'une après l'autre,
« tantôt toutes ensemble. D'abord je contemple en esprit
« tout mon être, mon âme, mon corps, mes forces et
« mes puissances, et autour de moi toutes les créatures
« dont le Tout-Puissant a peuplé le ciel, la terre et les
« éléments, les anges du ciel, les bêtes des forêts, les
« habitants des eaux, les plantes de la terre, le sable de
« la mer, les atomes qui volent dans l'air aux rayons du
« soleil, les flocons de neige, les gouttes de la pluie et
« les perles de la rosée. Je pense que jusqu'aux extré-
« mités les plus reculées du monde, toutes les créatures
« obéissent à Dieu et contribuent autant qu'elles peuvent

Digitized by Google

« à cette mystérieuse harmonie qui s'élève sans cesse « pour louer et bénir le Créateur. Je me figure alors être « au milieu de ce concert comme un maître de chapelle, « et j'applique toutes mes facultés à marquer la mesure; « j'invite, j'excite par les mouvements les plus vifs de « mon cœur, les plus intimes de mon âme, à chanter « joyeuse mentavec moi : « *Sursum corda! Habemus ad « Dominum. Gratias agamus Domino Deo nostro :* « Élevez vos cœurs! Nous les avons vers le Seigneur. « Rendons mille actions de grâces au Seigneur notre « Dieu. »

« Je considère ensuite mon cœur et ceux de tous les « hommes; je pense à la joie, à l'amour, à la paix de « ceux qui se consacrent uniquement à Dieu; puis aux « malheurs, aux tortures, aux remords, à l'agitation de « ceux qui se passionnent pour le monde avec tant de « sollicitude et d'ardeur. Alors j'appelle de toutes mes « forces tous les hommes qui peuplent la terre à s'élever « avec moi jusqu'à Dieu pour le louer et le bénir. Je « m'écrie : O pauvres cœurs des hommes, surmontez « donc le flot qui vous entraîne; sortez enfin du vice et « de la mort, rompez les chaînes de votre dure prison, « secouez le sommeil de votre apathie; qu'une sainte et « véritable conversion vous conduise à Dieu pour le re- « mercier et le servir! *Sursum corda! Gratias agamus « Domino Deo nostro.*

« Enfin je m'adresse à ces âmes innombrables qui ont « bonne volonté, mais qui ne s'abandonnent point entiè- « rement à Dieu. Je pleure et je gémis amèrement sur « elles, parce que, dans leur déplorable erreur, elles ne « peuvent jouir ni de Dieu ni des créatures, mais qu'elles « s'égarent à la vaine poursuite des choses de la terre. Je « les invite, je les excite à mépriser avec courage l'amour

Digitized by Google

« frivole des créatures, à se donner à Dieu pour toujours, « à l'aimer avec confiance et à le remercier en disant: « *Sursum corda! Gratias agamus Deo nostro.* »

La Messe quotidienne.

Saint Pierre Célestin, à cause de la haute idée qu'il avait conçue de cet auguste mystère, voulait s'abstenir de le célébrer tous les jours. Un saint abbé, des mains duquel il avait reçu l'habit religieux, lui apparut et lui dit d'un ton d'autorité : « Trouvez-vous donc dans le ciel entier un séraphin qui soit digne d'offrir à Dieu le redoutable sacrifice de la Messe? Dieu a choisi, non pas les anges, mais les hommes pour en être les ministres, et comme les hommes, ils sont sujets à mille imperfections. Humiliez-vous beaucoup; mais célébrez chaque jour, car telle est la volonté de Dieu. »

Toutefois, afin que la fréquence ne diminue pas le respect, vous devez vous efforcer d'imiter les saints, qui ont brillé principalement par la modestie et la ferveur avec laquelle ils montaient à l'autel.

L'apostolat du bon exemple.

Un missionnaire appelé, pendant une mission qu'on donnait à Tulle, l'*Ange de la mission*, entreprit de gagner à Dieu un gentilhomme imbu de mauvais principes, qui ne s'était pas confessé depuis longtemps. Tout ce qu'il put obtenir de lui, après bien des conférences, c'est qu'il lui servirait la messe. La modestie, la religion, la dévotion du missionnaire le frappèrent si vivement, qu'il ne

Digitized by Google

put résister davantage ; il donna des preuves d'une vraie conversion.

Ferveur de saint Thomas d'Aquin.

Saint Thomas d'Aquin offrait le saint Sacrifice avec une dévotion vraiment angélique. Il arrosait souvent l'autel de ses larmes, et y paraissait comme ravi et hors de lui-même. On remarquait dans ses yeux et sur son visage, un feu qui montrait extérieurement celui dont son cœur était embrasé. L'accroissement de sa ferveur était si sensible après la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, que les fidèles qui se trouvaient alors dans l'église en étaient singulièrement attendris. La Messe finie, il en servait ou en entendait ordinairement une autre en actions de grâces.

Piété de saint Vincent de Paul en célébrant la Messe.

Saint Vincent de Paul faisait sa préparation pour la sainte Messe avec un grand recueillement, y employant un temps raisonnable, sans en être détourné par la multitude des affaires qu'il avait, et assez souvent il se confessait avant de monter à l'autel. Voici ce qu'en a écrit en peu de mots un de ses prêtres : « J'ai eu la consolation de lui « servir de confesseur pendant le séjour que j'ai fait à « Paris ; j'ai connu plus particulièrement en cette occa- « sion la sainteté et pureté de son âme, qui ne pouvait « pas même souffrir l'apparence du péché (1). »

(1) Croyant avoir donné une fois sujet de peine à un Frère,

Digitized by Google

Il prononçait toutes les paroles de la sainte Messe fort intelligiblement, et d'une façon si dévote et si affectueuse, que l'on voyait bien que son cœur parlait avec sa bouche: ce qui donnait de grands sentiments de piété aux assistants ; c'était d'un ton de voix médiocre et agréable, d'un air libre et dévot, qui n'était ni trop lent ni trop hâté, mais convenable à la sainteté de l'action; on voyait pour lors particulièrement en lui deux choses qui se trouvent rarement en un même sujet : une profonde humilité et un port grave et majestueux. Aussi entrait-il dans l'esprit de Jésus-Christ, qui porte à ce sacrifice deux qualités fort différentes : l'une d'hostie et l'autre de sacrificateur. Dans la vue de la première, saint Vincent s'abaissait intérieurement, comme un criminel coupable de mort devant son juge, et comme tout saisi de crainte, il prononçait le *Confiteor* et ces autres paroles : *In spiritu humilitatis et in animo contrito*, etc. ; *Nobis quoque peccatoribus*, etc. ; *Domine, non sum dignus*, etc. ; et autres semblables, avec un très-grand sentiment de contrition et d'humilité. En qualité de sacrificateur, il offrait avec toute l'Église des prières et des louanges à Dieu, et tout ensemble les mérites et la personne même de Jésus-Christ sacrifié ; ce qu'il faisait dans un esprit de religion, de respect et d'amour envers Dieu (1).

pour lui avoir dit, peut-être d'un ton un peu ferme, qu'il se fallait donner patience pour résoudre ce qu'il lui avait proposé, il ne voulut point célébrer la Messe qu'il ne se fût humilié devant ce Frère; et ne l'ayant pas trouvé à la cuisine, il l'alla chercher à la cave, où il lui demanda pardon de l'avoir contristé.

(1) Quand il devait célébrer l'office solennellement, il avait un grand soin de se faire instruire de tout ce qu'il y avait de propre et de particulier à observer, selon que le requérait la solennité de la fête : et en ses dernières années, il s'humiliait beaucoup de ce

Digitized by Google

« Ce n'est pas assez, disait-il un jour, sur ce sujet, à « ses prêtres, que nous célébrions la Messe, mais nous « devons aussi offrir ce sacrifice avec le plus de dévotion « qu'il nous sera possible, selon la volonté du même Dieu, « nous conformant autant qu'il est en nous, avec sa grâce, « à Jésus-Christ s'offrant lui-même, lorsqu'il était sur la « terre, en sacrifice à son Père éternel. Efforçons-nous « donc, Messieurs, d'offrir nos sacrifices à Dieu dans le « même esprit que Notre-Seigneur a offert le sien, et « aussi parfaitement que notre pauvre et misérable na- « ture le peut permettre. » Un des plus anciens de sa Compagnie a observé que la dévotion de saint Vincent était toute singulière en la célébration de la Messe, et qu'elle paraissait particulièrement lorsqu'il rencontrait quelques paroles que Notre-Seigneur avait proférées : il les prononçait d'un ton de voix plus tendre et plus affectueux, ce qui donnait de la dévotion aux assistants qui l'écoutaient ; et on a diverses fois entendu des personnes qui, ne le connaissant point, et ayant assisté à sa Messe, disaient entre elles comme par admiration : Il faut que ce soit un saint homme, et d'autres ont dit qu'il leur semblait voir un ange à l'autel.

Quelques-uns ont encore observé que lorsqu'il lisait au saint Évangile quelques passages où Notre-Seigneur avait dit : *Amen, amen, dico vobis*, c'est-à-dire, « En « vérité, en vérité, je vous le dis, » il se rendait très-attentif aux paroles qui suivaient, comme étonné de cette double affirmation que le Dieu même de vérité employait ;

que ses incommodités ne lui permettaient pas de faire tout à fait les génuflexions qui sont prescrites par ordre de l'Église. Il aimait fort et recommandait la propreté dans les ornements sacrés et surtout l'exactitude dans l'observation des rubriques, et lorsqu'on manquait à quelqu'une, il voulait qu'on s'en humiliât beaucoup.

Digitized by Google

et reconnaissant qu'il y avait du mystère, et que la chose était de grande importance, il témoignait, par un ton de voix encore plus affectif et dévot, la prompte soumission de son cœur. Il semblait sucer le sens des passages de l'Écriture comme un enfant le lait de sa mère, et en tirait la moelle et la substance pour en fortifier et nourrir son âme : ce qui faisait qu'en toutes ses actions et ses paroles il paraissait tout rempli de l'esprit de Jésus-Christ.

Quand il se tournait vers le peuple, c'était avec un visage fort modeste et serein ; et par le geste qu'il faisait, ouvrant ses mains et étendant ses bras, il donnait à connaître la dilatation de son cœur, et le grand désir qu'il avait que Jésus-Christ fût en chacun de ceux qui étaient présents.

Comme il reconnaissait le sacrifice de la Messe pour le centre de la dévotion chrétienne, et pour le plus digne exercice de la piété des prêtres, il n'omettait jamais de la célébrer chaque jour, excepté les trois premiers de ses retraites annuelles, pendant lesquels il s'en abstenait, selon l'usage de sa Compagnie, afin de se conformer aux autres qui emploient ordinairement ces derniers jours pour entrer dans un esprit de pénitence, repassant dans leur mémoire leurs défauts et manquements passés, et pour cet effet, ne s'approchant des saints autels qu'après leurs confessions annuelles ou générales. Hors ce temps-là, ce dévot serviteur de Jésus-Christ célébrait régulièrement tous les jours la sainte Messe, en quelque lieu qu'il se trouvât, à la ville ou aux champs, et même en voyage ; et il a donné pour règle aux prêtres de sa Compagnie d'en faire de même. On ne sait point qu'il ait jamais manqué à la célébration de ce saint sacrifice tant qu'il a pu se tenir debout; car ses indispositions ordinaires ne l'en empêchaient pas, et souvent il allait à l'autel aussi

Digitized by Google

bien qu'à l'oraison avec la fièvre, qu'il appelait ordinairement sa petite fiévrote.

Il ne se contentait pas de célébrer tous les jours la sainte Messe, il avait encore la dévotion de servir quelquefois lui-même les autres prêtres au saint autel. C'est ce qu'on lui a vu faire de tout temps quoiqu'il fût accablé d'affaires, même en sa vieillesse, ayant plus de soixante-quinze ans, lorsqu'il ne pouvait presque plus marcher sans bâton, ni se mettre à genoux qu'avec grande peine, à cause de son mal de jambes. C'est en cet âge vénérable et en cet état d'infirmité, qu'on a vu ce premier supérieur général de la Congrégation de la Mission, faire l'office de clerc et aller servir un prêtre à l'autel, avec un respect et une dévotion qui édifiaient grandement les assistants.

Il recommandait aux clercs de sa compagnie de n souffrir jamais, lorsqu'ils assistaient à quelque messe, qu'elle fût servie par un laïque, mais d'aller prendre un surplis, et de la servir eux-mêmes : « Parce que, disait-« il, les laïques n'ayant pas le droit de le faire qu'en cas « de nécessité, c'est un sujet de honte à un ecclésiastique « qui a le caractère pour le service des autels, qu'en sa « présence ceux qui ne l'ont pas fassent son office. »

Dévotion de M. Almeras, successeur et ami de saint Vincent de Paul.

Tout le temps que Dieu conserva les forces à ce saint prêtre, il ne passa jamais un seul jour sans célébrer le saint sacrifice de la Messe; il ne se contentait pas d'y apporter les préparations ordinaires et d'y ajouter les actions de grâces que l'Église ordonne, mais il célébrait

Digitized by Google

ces divins mystères avec des dispositions d'autant plus saintes qu'elles le rendaient plus conforme à Jésus crucifié : il ne montait à l'autel que comme Notre-Seigneur monta sur le Calvaire, chargé de la pesante croix de ses infirmités, qui le réduisaient à un tel état qu'il ne pouvait faire cette action qu'avec des peines extrêmes, jusque-là qu'il était nécessaire que des personnes le soutinssent de peur qu'il ne tombât ; il s'est trouvé quelquefois si faible et si destitué de force, qu'il était en quelque danger de mourir à l'autel. L'autre disposition était purement intérieure : après avoir consacré le corps et le sang de Notre-Seigneur, il s'unissait lui-même à cette hostie adorable, renouvelant l'alliance qu'il avait faite avec Dieu et les promesses de le servir dans la Congrégation de saint Lazare, pouvant ainsi dire avec le Prophète : *Immolor super sacrificium.*

La circonstance du moment où il faisait cette rénovation de ses promesses est encore fort remarquable, ayant choisi pour cela le *Memento*, où le prêtre prie pour les morts, comme protestant à Notre-Seigneur qu'il était mort entièrement aux créatures afin de vivre de cette vie, qui est cachée en Dieu avec Jésus-Christ... Outre le mérite qu'il avait dans une pratique si sainte, il en retirait de grands fruits, mais surtout cet ardent amour qu'il avait pour sa vocation, et cette volonté constante d'y demeurer jusqu'à la mort dans l'obéissance à la volonté de Dieu : il jugeait donc que si le sang des victimes avait pu affermir l'Ancien Testament et que si le sang du Fils de Dieu a rendu le Nouveau Testament éternel, *Sanguis novi et æterni Testamenti*, ce même sang d'un Dieu répandu sur nos autels rendrait aussi comme immuable l'alliance que nous avons faite avec lui, surtout si elle était souvent renouvelée en cette action par les

Digitized by Google

promesses qui nous ont heureusement engagés à le servir. Avant d'être accablé d'infirmités, dès qu'il avait dit la sainte Messe, il avait cette sainte coutume d'en servir une autre, encore qu'il fût un des principaux officiers de sa maison, et que le rang qu'il y tenait joint à ses occupations semblât le dispenser de ce devoir de piété auquel on applique ordinairement les plus jeunes et les commençants; mais il voulait en quelque manière imiter Notre-Seigneur qui, en instituant la sainte Eucharistie, joignit à la gloire de son divin sacerdoce une humilité profonde, qui l'abaissa jusqu'à verser de l'eau dans un bassin et à laver les pieds de ses apôtres, afin de donner l'exemple. Quand M. Alméras fut obligé par ses infirmités de s'abstenir de dire la sainte Messe, sa consolation fut de l'entendre tous les jours et d'y communier, s'unissant ainsi le plus qu'il pouvait à Notre-Seigneur dans ce sacrement, comme pour être attaché à une même croix. Néanmoins ayant laissé, dans le peu d'écrits que nous avons de lui, qu'il regardait le sacrifice de la Messe comme le bonheur des âmes qui aiment Dieu sur la terre, parce que ce n'est que par ce sacrifice qu'elles peuvent rendre à Dieu toute la gloire qu'elles désirent et qui lui est due, il lui restait toujours un sujet d'affliction de se voir privé d'honorer Dieu si parfaitement dans cet état d'imperfection où nous vivons: c'est ce qu'il témoignait quelquefois, mais avec des paroles qui marquaient également son humilité et sa résignation au bon plaisir de Dieu. Ce n'est pas seulement en ces pratiques qu'il fit voir sa dévotion au très-saint Sacrement de l'autel, il faisait aussi de fréquentes visites à Notre-Seigneur pendant qu'il pouvait encore soutenir son corps languissant; et comme ces Hébreux zélés que la captivité empêchait de se transporter dans le temple de Jérusalem, se tour-

Digitized by Google

naient vers ce lieu saint pour faire leur prière, ainsi, étant retenu dans sa chambre par ses infirmités, on le trouvait souvent tourné vers l'autel où repose le saint Sacrement, et tenant son crucifix à la main. Il se dédommageait en quelque façon avec l'image de Celui dont il ne pouvait posséder l'aimable présence. Il souhaitait avec ardeur que tous les chrétiens rendissent à Notre-Seigneur de semblables devoirs; et lorsqu'il était employé à la direction des Missions, il s'opposait avec un grand zèle aux irrévérences que l'on commet dans les églises, et ne pouvait souffrir cet abandon où l'on voit quelquefois le Fils de Dieu quand on le porte aux malades; et il en parlait dans ses prédications avec tant de ferveur et reprenait si efficacement les auditeurs de cette indévotion, que tandis qu'auparavant personne ne suivait le saint Sacrement, on y voyait après cela jusqu'à soixante et même cent personnes, comme on le remarqua surtout dans la mission qu'il fit à Fontainebleau. On peut rapporter à cette dévotion qu'il avait pour le très-saint Sacrement les soins qu'il prit de régler les cérémonies de la sainte Messe et des autres offices divins dans toutes les églises de sa Congrégation; il savait que saint Paul, après avoir parlé de la sainte Eucharistie et marqué les choses qu'il faut observer pour communier, ajoute ces paroles : *Cætera cum venero disponam*, que saint Augustin explique des cérémonies, disant que lorsque le Fils de Dieu institua l'Eucharistie il n'ordonna point aux apôtres la manière dont on l'honorerait, mais qu'il leur réserva cette autorité, les ayant destinés au gouvernement de l'Église. C'est pour ces raisons que M. Alméras n'oublia rien pour faire observer ces saintes cérémonies que l'Église a instituées par le pouvoir qu'elle en a reçu de son Époux, qu'il fit composer un livre sur ce sujet où

Digitized by Google

elles sont fidèlement recueillies et nettement expliquées.
(*Vie de M. Alméras.*)

Première messe de M. Olier.

Après environ un an consacré tout entier au ministère apostolique, M. Olier se retira chez les prêtres de la Mission, pour se préparer prochainement à recevoir le sacerdoce. Ses alarmes sur l'extrême distance qu'il croyait toujours voir entre ce qu'il était et ce que doit être un ministre des saints autels, furent, pour saint Vincent de Paul, qui lui tenait la place de Dieu, le rayon de lumière le plus propre à l'éclairer lui-même, et à le diriger sur ce qu'il devait prescrire à son pénitent. L'homme vraiment humble redoute et fuit les honneurs autant que le présomptueux les recherche; mais il est obéissant, et dès qu'il a entendu la voix de Dieu, à l'exemple de Celle qui fut la plus élevée, mais aussi la plus soumise de toutes les créatures, il n'a plus de langage que pour dire : *Qu'il me soit fait selon la parole du Seigneur.* Dieu eut à peine fait connaître à M. Olier, par la bouche de saint Vincent de Paul, qu'il l'appelait au sacerdoce, et celui-ci ne lui eut pas plus tôt déclaré qu'il ne devait pas différer davantage de s'y présenter, que montrant toute la docilité d'un enfant, il ne pensa plus qu'à exécuter les ordres du ciel. Aux frayeurs qui avaient agité longtemps son esprit, succéda un calme parfait, et un désir ardent de recevoir, avec l'onction sacerdotale, un sacrement dont il espérait que la vertu achèverait de former en lui un vrai ministre et une hostie de Jésus-Christ.

Ce fut le 21 mars de l'année 1633 qu'il reçut la prêtrise, dans la chapelle de l'archevêché de Paris, des mains

Digitized by Google

de M. Étienne Puget, évêque de Dardanie. Il s'y était disposé par une retraite; mais ne croyant pas cette préparation suffisante pour célébrer les saints mystères aussitôt après son ordination, il voulut, selon la coutume des plus saints prêtres de ce siècle, employer encore un temps considérable à orner le sanctuaire où il devait, pour la première fois, offrir l'Agneau sans tache. Il consacra trois mois entiers aux exercices spirituels, et suspendit toutes ses autres œuvres, pour ne s'occuper que du grand ouvrage de sa sanctification. La fête du saint Précurseur, qui n'avait commencé le ministère de la prédication qu'après avoir vécu caché dans les déserts, l'espace de trente ans, fut le jour qu'il choisit pour célébrer sa première Messe. C'était aussi le jour où mademoiselle de Bussy, sa cousine, entrée deux ans auparavant chez les Carmélites, devait être admise à la profession. Comme elle était redevable de son bonheur à M. Olier, elle désira d'unir le sacrifice d'elle-même à celui de l'Agneau sans tache qu'il se préparait à offrir pour la première fois, et être consacrée irrévocablement au service de Dieu par le ministère de celui qui l'avait arrachée au monde. Par un sentiment de sa profonde religion, M. Olier avait désiré de célébrer sa première messe avec l'ornement le plus riche et le plus précieux qu'il pourrait se procurer. Dans ce dessein, il avait chargé un ouvrier étranger, fort habile dans son art, et qui se trouvait à Paris, de lui broder une chasuble. Elle coûta plus de douze cents écus, somme alors très-considérable pour un ouvrage de ce genre, et répondit à l'attente de M. Olier. On rapporte, en effet, qu'il n'y avait point à Paris ni à la cour d'ornement blanc comparable pour la beauté et la finesse du travail; et ce qui peut donner une juste idée de sa richesse, c'est que Louis XIV en ayant entendu parler,

Digitized by Google

désira, en 1679, qu'elle servît pour la cérémonie du mariage de la reine d'Espagne Marie-Louise, avec Charles II, et, dans ce dessein, il la fit transporter à Fontainebleau (1). Mais cette chasuble qui contribua si à propos à la pompe dont nous parlons, ne put servir à M. Olier le jour de sa première Messe. « Quelque diligence que « missent les personnes qui me l'apportaient, dit-il, je « ne pus l'avoir à temps pour m'en servir. Je ne la mis « que le lendemain, à Notre-Dame, qui était un jour où « je devais dire la messe en l'honneur de la sainte Vierge, « par l'ordre de l'évêque, comme si cette divine maî- « tresse eût voulu s'en réserver le premier usage. »

Le 24 juin 1633, jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, M. Olier offrit donc pour la première fois l'auguste sacrifice de l'autel, et, selon toutes les apparences, dans

(1) On conserve encore cette précieuse chasuble au séminaire de Saint-Sulpice, où l'on s'en sert aux grand'messes des principales solennités. Elle est brodée en or, et ornée de riches arabesques et de fleurs en soie. « C'est une pièce des plus rares et des plus belles qui soient peut-être au monde, de l'aveu de tous ceux qui l'ont vue, » écrivait M. Olier. Aujourd'hui encore, ce qu'on ne peut s'empêcher d'y admirer, ce sont plusieurs médaillons travaillés si délicatement, qu'on les prendrait plutôt pour des miniatures que pour des ouvrages à l'aiguille. Dans le bas de la croix, on voit les figures de sainte Madeleine et de saint Pierre, que M. Olier honorait comme les patrons et les modèles des vrais pénitents, et dans le haut, Dieu le Père; à sa droite Notre-Seigneur, et, à sa gauche, la très-sainte Vierge montant au ciel. C'est ce qui a fait appeler ce médaillon, par M. Olier et M. Baudrand, un tableau de l'Assomption, quoique ces trois figures, dont on n'a fait paraître que les bustes, à cause de la petitesse des médaillons, présentent plutôt trois portraits distincts qu'un sujet unique Ce sujet termine tous les autres mystères de la sainte Vierge, figurés pareillement sur les tuniques et sur la chape que M. Olier fit broder en 1651, et qui, avec cette chasuble, forment un seul ornement.

Digitized by Google

l'église des Carmélites de Notre-Dame des Champs, aujourd'hui rue d'Enfer, où il prêcha ce jour-là même le discours d'entrée en religion de mademoiselle de Bussy. On le vit faire cette action, qu'il regarda toujours comme la plus importante de sa vie, avec une religion égale à l'opinion qu'on avait de sa piété. En immolant la victime sainte, il s'immola lui-même avec elle.

(*Vie de M. Olier* par l'abbé FAILLON.)

Beaux sentiments de M. Olier sur le saint Sacrement (1).

Voici comment ce saint prêtre révèle, dans ses manuscrits, les sentiments qui remplissaient son cœur embrasé de l'amour de Jésus :

I. Dès l'âge de sept ans, j'avais une telle idée de la sainte Messe, que, dans mon pauvre esprit d'enfant, lorsque je voyais un prêtre à l'autel, je croyais qu'il ne vivait plus que de la vie de Dieu. Je me le figurais si appliqué et si consommé en lui que je m'étonnais de le voir cracher. C'était pour moi une grande peine de le voir tourner la tête, pensant qu'il avait perdu alors l'usage de la vie corporelle et terrestre, comme les saints dans le ciel, qui sont entièrement séparés de la terre. Je croyais les prêtres transformés en des anges, depuis qu'ils étaient revêtus des habits sacerdotaux, et du moment surtout qu'ils étaient montés à l'autel.

(1) M. Olier, fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, est un grand maître de la vie spirituelle; sa piété envers le saint Sacrement fut admirable. Ces pages sont extraites d'un manuscrit inédit de MM. de Saint-Sulpice.

Digitized by Google

II. Un prêtre doit être un feu si ardent, qu'il consume toutes les imperfections de ceux avec qui il vit. Il doit être si saint, et pour ainsi dire si divin, que sa religion attire en lui Jésus-Christ, jusqu'à lui faire désirer ardemment de venir dans son âme comme dans le lieu de sa joie et de ses complaisances. Si tous les chrétiens doivent être saints, car c'était leur premier nom, *vocatis sanctis*, combien plus doivent l'être ceux qui entrent tous les jours dans le Saint des saints! Et si autrefois le grand prêtre, pour entrer un seul jour dans toute l'année en un lieu qui n'était que la figure de celui où nous entrons tous les jours, se séparait soigneusement de toute créature pour être tout appliqué à Dieu, combien plus les prêtres doivent-ils se sanctifier, en se séparant du monde, et en renonçant à tout, d'esprit et de cœur, pour ne s' attacher qu'à Dieu seul!

III. Je crois, disait-il à ses prêtres, que nous devons dans ces malheureux temps prier beaucoup pour l'Église, et demander instamment à Dieu qu'il fasse revivre la piété en beaucoup de lieux où l'on dirait presque qu'elle est non-seulement affaiblie et languissante, mais entièrement éteinte et abolie. C'est le défaut de religion qui laisse déchoir en tant d'endroits des villes et des campagnes la beauté des églises, la décoration des autels, le respect dû au saint sacrifice, la gravité du chant, la majesté des cérémonies, la sainteté des prélats, la décence, la modestie et la vie édifiante des autres ministres, la richesse et la propreté des ornements, le soin des vases ou instruments qui touchent le plus près la personne adorable du Sauveur, comme les ciboires, les calices, les soleils et les lampes qui doivent brûler jour et nuit devant sa sainte présence. Demandons beaucoup à Dieu qu'il

Digitized by Google

rétablisse dans tout le monde chrétien la dignité du culte extérieur ; mais qu'il lui plaise avant toutes choses réformer dans les ecclésiastiques l'intérieur de sa religion. Vous savez que c'est là notre vocation et ce que Notre-Seigneur attend de nous.

IV. Un de nos principaux devoirs est de nous occuper beaucoup devant Dieu des besoins et de la sanctification des ministres de Jésus-Christ, dans tous les rangs et dans toutes les conditions du clergé...

Pour tous les ministres des saints autels, vous demanderez une vie ornée de toutes les vertus, une sainteté entière et parfaite, une foi vive, une ardente charité.

Comme tous ceux que je viens de nommer sont les principaux instruments de la religion, et les vertus dont je viens de parler, celles que Jésus-Christ demande surtout dans les ministres de son Église, faites-en tous les jours le sujet de vos prières, principalement lorsque vous demeurez devant le très-saint Sacrement, où Notre-Seigneur n'a point de plus grande joie que de pourvoir aux besoins de son peuple et d'en traiter avec ses ministres.

V. Un jour, je commençais à célébrer la sainte Messe sans m'attendre à recevoir aucune consolation (1) ni caresse de mon Maître, qui m'avait comme rebuté depuis si longtemps, et de qui je n'osais presque plus rien espérer, lorsque tout d'un coup ce divin Époux de nos âmes me dit : *Faites-moi vœu de servitude*, mais avec un témoignage de bonté et d'amour si extraordinaire, que rien ne le peut exprimer. Plusieurs fois j'ai tenté de les rendre

(1) M. Olier raconte ici une faveur particulière qu'il a reçue de Notre-Seigneur.

Digitized by Google

par quelque comparaison, mais inutilement. Je me souviens, que, tout saisi et ravi de joie, je lui répondis: « Je le veux, Seigneur, si vous le voulez; je le veux; mais donnez-moi permission de ne rien faire sans le consentement de celui qui me tient votre place, car je n'entends pas même à quoi je m'engagerais. »

La préparation à la sainte Messe.

Saint Domnole avait une dévotion si tendre, surtout à l'autel, qu'il n'offrait point le saint sacrifice sans répandre des larmes. —On raconte la même chose de saint Antoine et de saint Ignace de Loyola.

Je me prépare au saint sacrifice de la Messe, disait Mgr d'Orléans de la Mothe, évêque d'Amiens, comme je me préparerais à paraître au tribunal de Jésus-Christ,

Deux bons exemples.

Saint Louis de Gonzague éprouvait une si tendre dévotion pour l'Eucharistie, qu'à la Messe, surtout après la consécration, il lui arrivait souvent de fondre en larmes; il reçut aussi, en communiant, des faveurs extraordinaires; aussi l'auguste sacrement faisait-il sa plus grande consolation et le plus tendre objet de son amour. —Saint François Régis célébrait les saints mystères avec une dévotion si tendre et si ardente, que l'on croyait voir à l'autel, non pas un homme, mais un ange.

Digitized by Google

Piété du vénérable Dom Barthélemy des Martyrs.

Le vénérable dom Barthélemy des Martyrs se fit distinguer par sa tendre dévotion au très-saint Sacrement de l'autel. Ses historiens nous racontent que ce saint archevêque étant à Prague ou dans ses visites réglait de telle sorte ses occupations et ses affaires, qu'il lui restait toujours du temps pour célébrer avec une grande piété le saint sacrifice de la Messe. Il disait d'ordinaire que son âme recherchait tous les jours cette divine nourriture, pour renouveler en lui la ferveur de la charité et de la dévotion que la distraction continuelle des affaires et des soins de sa charge pouvaient refroidir.

Le Père Louis de Grenade, après avoir remarqué cette affection particulière pour le saint Sacrement, ajoute aussitôt qu'il passait néanmoins, à dessein, un jour de la semaine sans dire la sainte Messe, pour s'entretenir ainsi dans le profond respect qu'on doit apporter à ce redoutable mystère.

Le pieux archevêque, dit l'auteur de sa Vie, trouvait, par expérience, que ce court intervalle pendant qu'il se privait de célébrer contribuait beaucoup à lui en donner encore un plus profond respect ; et lorsqu'il montait à l'autel le jour suivant, il y apportait un esprit tout nouveau, et les assistants, témoins de son profond recueillement, remarquaient que la privation volontaire de cette manne divine avait augmenté sa dévotion et ses saints désirs.

Digitized by Google

Dévotion ardente du vénérable Ignace Capizzi à l'Eucharistie.

Après quarante-cinq années employées à évangéliser les pauvres et à prêcher des missions, Ignace Capizzi mourut dans la maison des Oratoriens de Palerme le 27 septembre 1787.

Le sépulcre qui reçut ses restes mortels ne put étouffer la réputation de sainteté qu'il s'était acquise dans toute la Sicile.

Le jour de la fête de saint Philippe de Néri de l'année 1858 a été choisi par Sa Sainteté pour promulguer publiquement le décret des vertus héroïques du vénérable Ignace Capizzi, dont le zèle et les vertus semblent avoir fait revivre le saint fondateur de l'Oratoire (1).

Pour éviter la prolixité, nous devons nous borner à rapporter fidèlement ce qu'on lit dans le procès juridique de la ferveur avec laquelle notre vénérable célébrait le saint sacrifice de la Messe.

(1) Un parfait modèle de toutes les vertus sacerdotales et apostoliques a brillé dans le vénérable Capizzi. Toutes les pages des procès juridiques le montrent dirigeant toutes ses pensées et son zèle afin de procurer la gloire de Dieu ; on le voit, pendant tout le cours de sa vie, travailler incessamment à l'acquisition des vertus pour lui-même et à la sanctification des autres. Depuis sa jeunesse jusqu'à la vieillesse la plus reculée, la prière, les veilles, les jeûnes, les macérations corporelles, la pureté de cœur et une étroite union avec Dieu forment ses pratiques pour ainsi dire quotidiennes. Ajoutez à cela l'étude infatigable de la théologie, de l'Écriture sainte et des Pères ; il s'y livrait sans perdre un moment, de sorte qu'il est permis de le comparer sous ce rapport à saint Alphonse de Liguori, son contemporain et son compatriote.

Digitized by Google

Voici ce que dit un témoin du procès ordinaire : « La tendre et fervente dévotion qu'il avait envers le Sacrement de l'autel était vraiment merveilleuse. Telle était l'ardeur de la charité qu'il ressentait en parlant de ce mystère, et particulièrement en célébrant la Messe, qu'il était forcé de se retirer immédiatement dans la sacristie; les cris qui s'échappaient de sa bouche trahissaient le sentiment du feu intérieur de la charité dont son cœur était embrasé ; il achevait toujours son action de grâces, après la célébration de la sainte Messe, sur un balcon ouvert et même dans le clocher de l'église, afin de pouvoir ainsi rafraîchir l'ardeur du feu qui le consumait; c'est dans ce but qu'il avait l'usage de célébrer le sacrifice de l'autel pieds nus sur le marbre. Tout cela m'est connu, ajoute le témoin, comme une chose publique et notoire, et que j'ai vue de mes yeux. »

Cela est mieux expliqué par un témoin du procès apostolique, page 1770 : « On voyait sur son visage et dans ses yeux un feu qui était certainement l'effet de son ardente charité ; c'est pour cela qu'il était forcé de dire la Messe avec les pieds nus, et j'en ai été témoin. Ensuite, après avoir terminé la Messe, il allait au grand air, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver; une fois, le jour de l'Épiphanie, où il tombait beaucoup de neige, il marchait pieds nus sur la neige en disant : *Laissez-moi respirer.* »

Le huitième témoin du procès ordinaire atteste la même chose : « Lorsque le serviteur de Dieu devait célébrer la sainte Messe, il faisait ouvrir toutes les fenêtres de la chapelle, même pendant l'hiver et même la nuit de Noël, de sorte que le servant de Messe était tout transi de froid et cherchait quelque coin pour se mettre à l'abri, et le

Digitized by Google

serviteur de Dieu se tenant les pieds nus sur le marbre, était tout de feu. »

Notre vénérable mettait le plus grand soin à se préparer à la célébration du saint sacrifice. Voici ce qu'on lit dans les différents procès.

Le quinzième témoin. « Lorsque rien ne l'empêchait, il employait plusieurs heures de préparation à la sainte Messe et plusieurs autres pour l'action de grâces, et plusieurs fois j'ai entendu de sa bouche qu'il commençait à se préparer au saint sacrifice dès la veille plusieurs heures avant la nuit. »

Le témoin trente et unième : « Les préparations par lesquelles il se disposait à célébrer la sainte Messe étaient d'une longueur et d'une ferveur extraordinaires. Il méditait la Passion de Jésus-Christ, la face prosternée contre terre ; s'imaginant être en compagnie de ses saints protecteurs et d'autres saints du paradis, il partait du jardin de Gethsémani, et il arrivait ainsi sur le Calvaire au pied de la croix. »

Le témoin trente-quatrième : « De l'amour envers Jésus-Christ dérivaient en lui l'ardente piété et l'indicible ferveur avec lesquelles il célébrait la Messe, s'y préparait et faisait ensuite l'action de grâces. Il semblait alors presque transporté hors de lui-même et animé d'une charité tellement ardente que son visage paraissait tout enflammé. L'allégresse et la sainte effusion de la charité, ne pouvant rester enfermées en son cœur, s'exhalaient au dehors ; souvent, presque toujours il souffrait des mouvements qui semblaient le signe extérieur de la violente charité interne dont il surabondait. » Cela l'obligeait à fermer les portes de l'église, ou à dire la Messe de très-bonne heure. S'il la disait en public, il ne quittait ses bas et ses souliers qu'après avoir fini. Des pécheurs endurcis se

Digitized by Google

convertissaient rien qu'en assistant à sa Messe. Continuons à entendre les témoins.

« Je ne saurais exprimer la ferveur et la piété qui l'animaient lorsqu'il célébrait la sainte Messe. L'état presque extraordinaire de sa ferveur était un objet de plaisir presque inexprimable et d'admiration chrétienne. Depuis l'introït jusqu'à la préface, l'exactitude et le recueillement que l'on remarquait en lui inspiraient de grands sentiments de religion à tous les assistants; mais, de la préface à la communion, il ravissait tous ceux qui avaient le bonheur d'observer les transports de sa foi et de son ardente charité. »

De même que saint Philippe de Néri fut saisi d'un feu divin en priant sur les tombeaux des martyrs, ainsi le vénérable Ignace Capizzi ressentit les plus vives étincelles de l'amour divin dans la sainte Maison de Lorette, ainsi qu'il en fit l'aveu à plusieurs personnes qui le pressèrent vivement de dire la cause et l'origine des palpitations qu'il ressentait en son cœur. Il passa une nuit en prières dans la sainte Maison. « Depuis cette époque (ajoutent les témoins), il fut si impressionné par ce qu'il éprouva alors, que lorsque l'on parlait de la sainte Maison de Lorette, ou de l'Annonciation de la sainte Vierge, ou de sa divine maternité, il montrait une vive agitation, et son visage s'enflammait, etc. On a vu plusieurs fois des rayons de lumière s'élancer du tabernacle vers le cœur de notre vénérable. »

Saint Philippe de Néri avait une ardente dévotion envers le Saint-Esprit; il récitait à la Messe la collecte *Deus cui omnis cor patet* toutes les fois que la rubrique le permettait. Le vénérable Ignace Capizzi eut cette même dévotion. « Il n'était pas moins admirable pour sa dévotion envers le divin Esprit. Il s'employait de toutes ses

Digitized by Google

forces à prêcher sur ce sujet pendant la neuvaine qui précéde la Pentecôte, et avec un tel feu, une telle vivacité d'invocations, qu'il allumait en toute l'assistance le désir et l'espérance de recevoir le Saint-Esprit, etc. La fête de la Pentecôte était vraiment celle où il semblait être hors de lui-même, pour sa profonde dévotion envers le Saint-Esprit. Nous étions forcés de ne pas nommer le Saint-Esprit par compassion pour le P. Capizzi, lequel très-certainement et instantanément était pris de sa palpitation ; c'est pourquoi nous le désignions sous les synonymes de troisième personne, ou de don de Dieu, que nous pensions devoir faire moins d'impression sur son esprit. »

Saint Philippe, disant la Messe, donnant l'absolution ou faisant quelque acte de piété, était saisi d'une palpitation violente ; le cœur semblait vouloir sortir de la poitrine, et la chambre tremblait comme si elle eût été agitée par un tremblement de terre. La même chose est attestée pour notre vénérable : « Quand il était devant le saint Sacrement, ses palpitations le saisissaient presque à chaque moment, etc. Après la Messe, les habits sacrés à peine quittés, il s'enfuyait en toute hâte pour dérober ses palpitations aux regards d'autrui, etc. Dans ses discours, mais particulièrement dans ses prédications, s'il parlait de quelque mystère qui montrât d'une manière spéciale la miséricorde du Seigneur ou l'amour de Jésus-Christ, tels que l'Incarnation et la Naissance du Sauveur, sa Passion, l'institution de l'Eucharistie, la mission du Saint-Esprit, etc., sa face s'enflammait, il s'agitait dans la chaire où il prêchait, et les auditeurs se sentaient émus comme lui-même. »

Saint Philippe célébrant la Messe, principalement dans les églises de Saint-Pierre, de Saint-Jean, de Sainte-Marie-Majeure, était surpris de consolations célestes qui

Digitized by Google

lui ôtaient la force d'en soutenir l'impétuosité et l'obligeaient de se jeter par terre. Le vénérable Ignace Capizzi éprouva la même chose : « Le serviteur de Dieu célébrant dans la chapelle des Pères de l'Oratoire, portes fermées, comme c'était son usage, se posterna sur le marche-pied de l'autel après la consécration, ne pouvant plus résister. Là, avec le visage en feu, des mouvements très-violents et des palpitations qui lui coupaient la parole, il dit enfin avec une profonde dévotion : *Seigneur, que le Souverain Pontife vous soit recommandé.* »

Saint Philippe sentait une si grande chaleur en son cœur, qu'il fallait ouvrir les fenêtres de sa chambre pendant la nuit, même pendant l'hiver. Nous avons remarqué la même chose en notre vénérable. Les potions calmantes et les bains froids étaient ses remèdes habituels. Entendons un autre témoin : « A la fin de la Messe, dès qu'il avait quitté les ornements sacrés, il courait au clocher de l'église, qui était élevé, ouvert et exposé à tous les vents, pour calmer un peu le feu de son cœur. »

Voici des signes extraordinaires qui furent remarqués lorsqu'il était à l'autel :

« Le serviteur de Dieu célébrant la Messe dans la chapelle des Pères de la Congrégation de Saint-Philippe de Néri avec portes fermées, celui qui servait la Messe, c'est-à-dire le prêtre D. Antoine S..., vit que le serviteur de Dieu s'éleva en haut après la consécration, et resta quelque temps sans que ses pieds touchassent la terre. Ledit S..., rempli d'étonnement en voyant cela, tâcha de le réveiller en touchant l'aube, et le fit descendre peu à peu jusqu'à ce que ses pieds touchassent le sol, et c'est lui-même qui me l'a raconté, etc. » On remarque un fait semblable dans la Vie de saint Philippe.

Plusieurs personnes ont vu le vénérable Ignace Capizzi

Digitized by Google

avec le visage radieux pendant qu'il célébrait le saint sacrifice. Le témoin vingt-huitième du procès ordinaire dépose ce qui suit : « Le Serviteur de Dieu, célébrant la Messe, fut observé par moi et par d'autres religieuses entouré d'une splendeur extraordinaire et d'une manière sensible, qui émerveilla tout le monde. » Le témoin vingt-neuvième : « M'étant mise en prière lorsqu'il commença sa Messe, j'ouvris les yeux avant la consécration, et ayant porté mes regards vers lui, quelle fut ma surprise de voir pendant quelque temps une lumière vive et rayonnante qui entourait son visage ! Et telle fut la splendeur de cette lumière, qu'elle m'obligea de fermer les yeux ; l'étonnement et l'émotion me firent fondre en larmes. » Le témoin trentième : « J'atteste que plusieurs fois, le serviteur de Dieu célébrant la Messe, je le vis, après la consécration et au commencement du canon, revêtu d'une splendeur inusitée ; et ce prodige causait dans mon âme une douce joie, une indicible consolation et une fermeté sensible dans la foi. » On lit la même chose dans la Vie de saint Philippe de Néri.

Le témoin trente-quatrième dépose ce qui suit : « Je ne saurais exprimer la ferveur, les gémissements, pour ainsi dire, les suaves transports qu'il éprouvait dans la célébration de la Messe, et je remarquai avec une surprise particulière qu'à la consécration et à l'élévation du calice, les transports d'amour qui l'agitaient dans le reste de la Messe cessaient entièrement. » Nous lisons la même chose dans la Vie de saint Philippe de Néri, qui ne versa jamais une goutte du précieux sang, quoiqu'il eût l'habitude de mettre beaucoup de vin dans le calice.

Voici un dernier fait, qui est attesté par un prêtre : « Un jour que le vénérable Ignace disait la Messe, telle fut l'abondance des larmes et la véhémence des sanglots,

Digitized by Google

qu'il ne pouvait plus proférer un mot. Il se fit violence et arriva jusqu'à l'introït, mais il paraissait sur le point de s'évanouir. Craignant alors qu'il n'arrivât quelque malheur, je m'approchai et le priai de s'arrêter ; mais voyant qu'il voulait continuer, je lui imposai l'obéissance de poursuivre la Messe avec tranquillité, et c'est ce qu'il fit sans me répondre ; mais il pleurait à chaudes larmes. »

Dom Barthélemy des Martyrs au saint autel.

Ceux qui ont fait l'histoire de dom Barthélemy ont remarqué quelque chose de particulier, touchant la piété avec laquelle il célébrait le saint sacrifice. Voici leurs paroles : « Lorsque le saint prélat se fut retiré dans son monastère de Viane, le peuple de cette ville conçut pour lui une vénération extraordinaire, et allait en foule entendre sa Messe ; car il célébrait le saint sacrifice avec tant de recueillement, de respect et de piété, que sa dévotion en donnait aux autres. Il s'y trouvait sans cesse un grand nombre de malades, et ils s'estimaient heureux de recevoir sa bénédiction, ou qu'il voulût bien leur faire sur le front le signe de la croix. D'abord l'humilité du saint prélat fut blessée de ce témoignage d'estime, et voulant les éloigner de lui, il leur disait avec quelque sévérité : « Pourquoi désirez-vous tant la santé du corps, « sans vous mettre en peine de celle de l'âme ? Deman- « dez à Dieu qu'il vous guérisse, non de vos maladies, « mais de vos péchés, et qu'il vous fasse la grâce d'user « comme il faut des maux qu'il vous envoie, pour satis- « faire à sa justice et pour vous délivrer du purgatoire. » Néanmoins, ses amis le suppliant d'user envers ces personnes de sa charité ordinaire, et voyant la foi et la pa-

Digitized by Google

tience avec lesquelles ils avaient recours à lui, il leur accordait ce qu'ils lui demandaient, et plusieurs ont publié les secours extraordinaires qu'ils croyaient avoir reçus de ses sacrifices et de ses prières. Lorsque le roi Philippe II alla dans le Portugal où se trouvait le saint archevêque, il témoigna une telle vénération pour sa vertu et sa piété, qu'il voulut assister fort souvent à sa Messe, avec les premières personnes de la cour.

On rapporte aussi de lui une chose extraordinaire qui lui arriva durant le saint sacrifice. Disant un jour sa Messe, il s'arrêta beaucoup plus qu'à l'ordinaire après la préface, à l'endroit où on recommande particulièrement à Dieu les personnes pour qui on désire de prier. Celui qui le servait voyant que cela durait trop longtemps voulut l'avertir, et le tira un peu par ses ornements. Le saint prélat parut aussitôt comme s'il fût revenu d'un profond sommeil, et il continua sa Messe avec une précipitation extraordinaire. Ceux qui étaient présents en furent surpris, et leur étonnement s'augmenta encore en voyant qu'aussitôt qu'il l'eut achevée, il ne s'arrêta pas un moment dans l'église pour faire son action de grâces; mais il s'en alla promptement dans sa cellule, appela un de ses serviteurs, nommé Fernandez, lui donna une somme d'argent considérable et lui dit de se rendre en un certain lieu qu'il nomma, où il trouverait un homme assez âgé qui avait la mine d'un paysan, qui s'en allait hors la ville, avec une corde sous son bras, et un visage triste et égaré; et après lui avoir donné cet argent, de lui ordonner de sa part de ne point désespérer de la miséricorde de Dieu, et de croire qu'il n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui. Fernandez part au même moment, trouve cet homme à l'endroit désigné et l'ayant reconnu aux marques qu'on lui avait indiquées, il lui

Digitized by Google

donne cet argent de la part de l'archevêque. Puis voyant sa tristesse changée en joie, il lui demanda où il allait lorsqu'il l'avait rencontré. Celui-ci répondit qu'il y avait déjà quelques jours qu'on lui avait pris deux bœufs, le seul moyen pour lui de gagner sa vie; qu'il avait cherché de tous côtés pour découvrir ce qu'ils étaient devenus, sans en avoir pu apprendre aucune nouvelle; que cependant lui et ses nombreux enfants mouraient de faim; que l'archevêque lui avait donné quelque aumône, mais que nonobstant cela, ayant fait une si grande perte, et ayant tant de personnes à nourrir, il se voyait sans espérance et sans ressource; et qu'il avait cru dans cette extrémité qu'il ne devait plus penser qu'à finir sa misère avec sa vie. C'est ainsi qu'on reconnut que Dieu avait fait connaître à son serviteur, pendant le saint sacrifice, l'affliction et le désespoir de ce malheureux, pour remédier à l'un et à l'autre. Depuis ce temps, cet homme rentrant en lui-même, et considérant comme Dieu s'était souvenu de lui, lorsqu'il l'avait oublié, révéra toujours le saint prélat comme son père et son libérateur, qui par le mérite de sa prière et par la tendresse de sa charité, lui avait rendu tout ensemble la vie de l'âme et celle du corps.

Cet événement peut être placé avec raison au nombre des actions miraculeuses de ce saint homme. Et il mérite d'être estimé d'autant plus, que le Fils de Dieu voulant récompenser l'humilité profonde avec laquelle l'archevêque le révérait dans ce mystère, a choisi le temps même auquel il le lui offrait, pour lui découvrir par une lumière divine ce qui se passait dans le cœur de cet homme, et pour lui faire la grâce de retirer cette âme de l'enfer, au moment même qu'elle allait s'y précipiter.

Digitized by Google

Piété de sainte Marguerite de Hongrie.

On raconte au sujet de sainte Marguerite de Hongrie, qu'elle assistait tous les jours au saint sacrifice de la Messe, et qu'elle était ravie en extase depuis la consécration jusqu'à la communion. Les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux pendant la célébration des saints mystères, annonçaient assez ce qui se passait dans son cœur. La veille du jour où elle devait s'unir à Jésus-Christ pour la réception de sa chair adorable, elle ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et passait la nuit en prières. Le jour de la communion elle priait à jeun jusqu'au soir, et elle ne mangeait qu'autant qu'il était absolument nécessaire pour soutenir son corps.

La dernière Messe d'un saint évêque.

Saint Grégoire le Grand rapporte que saint Cassie, évêque de Narni, offrait tous les jours le saint sacrifice de la Messe avec beaucoup de piété, après s'y être préparé par la prière, le jeûne et l'aumône. Quand l'heure de monter à l'autel était venue, il s'en approchait en fondant en larmes et en s'immolant lui-même à Dieu en union avec l'auguste victime.

Il mérita par sa piété une infinité de grâces et en particulier celle d'une bonne mort. En ayant été averti par une vision, il dit la sainte Messe pour la dernière fois avec une ferveur extraordinaire, et après avoir donné la communion aux assistants et leur avoir souhaité la paix du Seigneur, il mourut saintement en s'écriant : « L'heure est venue. »

Digitized by Google

Les larmes de saint Bonaventure.

Toutes les fois que saint Bonaventure montait à l'autel, on s'apercevait à ses larmes et à tout son extérieur, des sentiments d'humilité et d'amour avec lesquels il offrait, il tenait dans ses mains, et recevait dans son âme l'Agneau sans tache. Il fit, pour son action de grâces après la Messe, la belle prière qui commence par ces mots : *Transfige, dulcissime Domine*, dont l'Église recommande la récitation à tous les prêtres, qui viennent de célébrer les saints mystères.

Ferveur de saint Félix.

On remarquait dans saint Félix de Cantalice une ferveur toute céleste quand il servait la Messe; l'abondance de ses larmes, les transports de l'amour divin, l'empêchaient quelquefois de pouvoir répondre au prêtre. L'union de son âme avec Dieu était si intime, que souvent il n'apercevait point ceux qui se trouvaient autour de lui.

Exemples de quelques grands saints.

Le célèbre archevêque de Cologne, saint Héribert, faisait paraître une dévotion si grande en célébrant, qu'on l'aurait pris pour un ange descendu du ciel. Saint Laurent Justinien était comme hors de lui-même quand il disait la sainte Messe; on voyait ses yeux inon-

Digitized by Google

dés de larmes, tandis que son esprit était tout absorbé en Dieu. Mais saint François de Sales semble exceller sur tous les autres. On n'a jamais vu prêtre monter à l'autel avec plus de dignité, de respect et de recueillement; dès qu'il revêtait les ornements sacerdotaux, il se dépouillait de toute préoccupation étrangère, et du moment où il mettait le pied sur le premier degré de l'autel, son extérieur, aussi bien que son intérieur, respirait je ne sais quoi de céleste qui ravissait tous ceux qui en étaient témoins. Saint François, le patriarche de l'Ordre séraphique, avait tant de zèle pour nos saints mystères que, malgré son amour de la pauvreté, il exigeait néanmoins la plus grande propreté dans les sacristies, à l'autel, et surtout dans les ornements sacrés qui servent immédiatement au saint sacrifice. Bien plus, il se mettait lui-même bien souvent à balayer les églises avec un soin extrême.

Un beau trait de Fénelon.

De retour à Cambrai, Fénelon confessait assidûment, et indistinctement, dans sa métropole, toutes les personnes qui s'adressaient à lui. Il y disait la Messe tous les samedis. Un jour, il aperçut, au moment où il allait monter à l'autel, une femme fort âgée, qui semblait vouloir lui parler. Il s'approcha d'elle avec bonté, et l'enhardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte : « Monseigneur, lui dit-elle en pleurant, et en lui présentant une pièce de douze sous, je n'ose pas, mais j'ai beaucoup de confiance en vos prières, je voudrais vous prier de dire la Messe à mon intention. — Donnez, ma bonne, lui répondit Fénelon en recevant son offrande; votre

Digitized by Google

aumône sera agréable à Dieu. — Messieurs, dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnaient pour le servir à l'autel, apprenez à honorer votre ministère. » Après la Messe, il fit remettre à cette pauvre femme une somme assez considérable, et lui promit de dire une seconde Messe à son intention.

Le vénérable curé d'Ars au saint autel.

Dès son enfance, il montrait le plus grand empressement à assister au saint sacrifice de la Messe lorsque le devoir le permettait, et il achetait ce bonheur au prix des légers *sacrifices* que sa position lui rendait possibles. Quelquefois il le facilitait à ses compagnons avec empressement, tant il appréciait déjà ce qu'un saint appelle *le Trésor caché*. Un domestique était chargé de le réveiller à l'heure de la Messe, et il le récompensait de son zèle par quelques présents et de douces paroles. Comme David, Vincent de Paul, Germaine Cousin, il avait d'abord gardé des troupeaux, et il semblait ainsi préluder à cette mission du bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis; dévoûment dont il devait trouver dans l'Eucharistie le mobile le plus puissant et le modèle le plus parfait.

La mortification continuelle du curé d'Ars fit de sa vie une merveille et comme un miracle perpétuel. Il semblait puiser toutes ses forces dans la nourriture céleste. Devant le trône de la grâce, où devraient se donner rendez-vous tous les affligés près de Celui qui les appelle, le saint prêtre trouvait encore la source de ses larmes fécondes; il en avait reçu le don, et, semblables à une rosée divine, elles portaient la semence des vertus chré-

Digitized by Google

tiennes, et faisaient partout germer les fruits de l'innocence et du repentir. De combien de larmes amères les saintes larmes du curé d'Ars ont tari la source! à combien d'âmes elles ont épargné les douleurs éternelles! Il accomplissait pour beaucoup, sur son propre corps, ce qui manque à la Passion du Sauveur. Car le sacrifice est à la fois la preuve et l'épreuve de l'amour; c'est la loi de ce monde et la base de tout ce qui est grand. On dirait que les anges nous l'envient, et que cette seule grandeur manquait en quelque sorte à Dieu, lorsqu'il s'incarna pour s'immoler. Aussi faut-il s'étonner que le sacrifice de la Messe, qui représente, perpétue et applique d'une si manière si efficace celui du Calvaire, soit la grande action de la religion, le canal des grâces, et pour ainsi dire le christianisme tout entier en abrégé. Combien le curé d'Ars témoignait par ses actes qu'il était pénétré de cette sublime vérité! Comme le saint Précurseur dont il avait reçu le nom au baptême, toute son ambition était d'annoncer Jésus-Christ et de préparer son règne dans les cœurs. Sa soif d'immolation était si grande, semblable au divin *altéré* du Calvaire, qu'il mêlait ses pleurs et ses prières aux mortifications dont il faisait trois parts, en les unissant aux mérites du Sauveur : l'une pour ses propres péchés, l'autre pour les péchés des vivants, et la troisième pour les péchés des morts.

Semblable au prince de Hohenlohe, qui obtenait pendant le sacrifice de la Messe les grâces qu'il demandait à Dieu en faveur des malades et des affligés, c'est surtout pendant la célébration des saints mystères que le saint curé entrait dans une relation plus intime avec le Seigneur et qu'il obtenait de lui les faveurs les plus insignes. Une personne qui a eu le bonheur de servir le pieux sa-

Digitized by Google

crificateur à l'autel, croyait assister à une entrevue céleste; elle se demandait si un ange était descendu pour célébrer l'auguste mystère. Au moment le plus solennel, une joie ravissante se peignait sur les traits du prêtre; il était comme transfiguré. Un colloque paraissait s'établir entre la sainte Hostie et son sacrificateur. On eût dit qu'après avoir parlé, il écoutait une réponse, tant la présence divine était sensible pour lui.

Au moment de la communion, on lisait aussi l'interrogation dans son regard, la conversation sur ses lèvres. Jouissait-il alors de la présence visible du Sauveur? Un jour il laissa échapper cette parole : « Que lui ai-je fait? je ne l'ai pas vu depuis trois jours! » Et il paraissait fort triste. Sans doute il parlait de Celui dont il pouvait dire avec saint François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout!*

Les saintes communications prenaient un aspect particulier, selon les sentiments qui animaient le cœur du saint prêtre, l'esprit des fêtes et les grâces qu'il demandait, et alors les larmes inondaient son visage; il est évident que, prêtre et victime, il s'immolait lui-même avec l'Hostie divine. Aussi, quand il célébrait, un feu secret semblait partir de l'autel et pénétrer le cœur des assistants; on mêlait ses larmes à celles du curé d'Ars, saintes larmes qui alimentaient le feu de la charité : c'était une scène de la primitive Église.

(*Annales du Saint-Sacrement.*)

Excellente méthode d'assister à la Messe.

Nous connaissons un bon père de famille qui, malgré ses occupations multipliées, se fait un devoir d'assister

Digitized by Google

chaque jour à la Messe. Pour entrer dans les fins du sacrifice, il partage la Messe en quatre parties : 1° depuis le commencement jusqu'à la préface, il s'applique à adorer Dieu par Jésus-Christ; 2° depuis la préface jusqu'à la consécration, il remercie Dieu par Jésus-Christ; 3° il demande à Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, depuis la consécration jusqu'à la communion du prêtre, le pardon des péchés qu'il a commis; 4° il demande par Jésus-Christ, depuis la communion du prêtre jusqu'à la fin de la Messe, pour lui et les fidèles vivants et morts, les grâces et les biens nécessaires pour arriver au ciel. — En assistant ainsi au saint sacrifice, il est impossible de n'en pas tirer de grands fruits. (*Guillois.*)

Les premiers chrétiens.

Les premiers chrétiens s'exposaient au martyre pour assister au saint sacrifice le dimanche et les jours de fêtes. Ils gagnaient les gardes, et, pénétrant dans les prisons et les cachots, ils assistaient à la célébration des saints mystères. Saint Justin, prêtre, ne pouvant se tenir debout, et forcé par ses fers de rester étendu dans son cachot, consacra sur sa poitrine la divine Eucharistie. (*Histoire ecclésiastique*, par FLEURY.)

Excellente occupation pendant la Messe.

Une bonne fille se lamentait, en parlant à son confesseur dans le saint tribunal, de ce qu'elle entendait mal la Messe : « Que faites-vous donc alors? de quoi vous occupez-vous? » lui dit-il, Elle lui répondit : « Je ne

Digitized by Google

fais autre chose, pendant toute la Messe, que de pleurer mes péchés. — Continuez, repartit le confesseur, continuez, vous l'entendez fort bien. »

(LASAUSSE, *Explication du Catéchisme.*)

La mère de saint Augustin.

Saint Augustin déclare que sa mère ne laissait pas passer un seul jour sans assister à la sainte Messe. Ses dernières recommandations, lorsqu'elle fut sur le point de rendre son âme à Dieu, furent, non point que ses fils lui fissent de brillantes funérailles, qu'on embaumât son corps, et qu'on le déposât dans la tombe de ses pères, mais seulement que ses fils ne l'oubliassent jamais au saint sacrifice de la Messe. Telle fut sa dernière volonté. (*Aug. conf.*, lib IX, c. XI.)

Piété de Venceslas.

Que dirons-nous de saint Venceslas, roi de Bohême? Ce saint roi ne se contentait pas d'assister, chaque jour, à plusieurs Messes, agenouillé sur les dalles de l'église, et de servir le prêtre à l'autel, avec une modestie et une ferveur angéliques; il ornait de plus les autels des plus riches joyaux de sa couronne et des draperies les plus précieuses de son palais. Il avait coutume encore de préparer de ses propres mains les hosties destinées au sacrifice. Le grain même qui servait à les confectionner était récolté par ses soins; on le voyait, sans crainte de déroger à la dignité royale, labourer la terre, semer le froment, et en faire la récolte, après quoi il broyait le

Digitized by Google

grain et tamisait la farine; puis, de la plus fine fleur, il pétrissait les pains d'autel, qu'il présentait humblement aux prêtres. O mains dignes de porter le sceptre! Mais quel avantage recueillit-il d'une si tendre dévotion? Dieu permit que l'empereur Othon 1er conçût pour ce saint roi une bienveillance sans pareille, dont il lui donna une preuve éclatante en lui permettant de joindre à son écusson les armoiries de l'empire, faveur qui n'était accordée à aucun autre prince.

Mais si Dieu prit soin de récompenser, dès ce monde, la dévotion de Venceslas pour le saint sacrifice, il lui décerna une récompense bien plus magnifique dans le ciel, lorsque, par un glorieux martyre, il échangea sa couronne périssable avec un diadème immortel.

Prescription de saint Ambroise.

Nous lisons dans l'Ancien Testament que lorsque les Israélites offraient leurs sacrifices dans lesquels on n'immolait que des taureaux, des agneaux et autres animaux, c'était une chose admirable que de voir avec quelle application, quelle retenue et quel silence tout le peuple y assistait. Quoique le nombre des personnes présentes fût immense, et qu'il y eût plus de sept cents ministres et sacrificateurs, il semblait néanmoins que le temple fût vide, tellement chacun s'abstenait de faire entendre le plus léger bruit. Or, si l'on avait tant de vénération pour ces sacrifices, qui n'étaient qu'une ombre, une simple figure du nôtre, quel respect, quelle dévotion, quel religieux silence ne mérite pas la sainte Messe, où l'Agneau sans tâche, le Verbe de Dieu s'immole pour nous? C'est ce que comprenait parfaitement saint Am-

Digitized by Google

broise. Lorsqu'il célébrait la Messe, au rapport de Césaire, l'Évangile fini, il se tournait vers le peuple, et après avoir exhorté les fidèles à un profond recueillement, il leur enjoignait d'observer le silence le plus rigoureux, et par là il entendait, non-seulement qu'ils missent un frein à leur langue et se gardassent bien de dire le moindre mot, mais que de plus ils s'abstinssent de tousser ou de se remuer avec bruit. Ces prescriptions étaient fidèlement observées; aussi tous ceux qui assistaient à la Messe se sentaient-ils comme saisis d'une sainte frayeur et profondément émus, en sorte qu'ils en remportaient beaucoup de fruit et une augmentation de grâce sensible.

Humilité de sainte Élisabeth.

Sainte Élisabeth de Hongrie avait le plus vif désir d'entendre la Messe, mais lorsqu'elle y assistait elle déposait sa couronne, ôtait les anneaux de ses doigts, et dépouillée de tout ornement elle se tenait en présence des autels, couverte d'un voile, et dans une attitude si modeste qu'on ne la vit jamais tourner ses regards à droite ni à gauche. Cette simplicité et cette modestie plurent tant à Dieu, qu'il voulut en manifester son contentement par un signe éclatant. Dans le temps même de la Messe, la Sainte était environnée d'une lumière si radieuse, que les yeux des assistants en étaient éblouis, et qu'on l'eût prise pour un ange descendu du ciel. Profitez d'un si bel exemple, et si vous le faites, soyez assurés que vous vous rendrez agréable à Dieu et aux hommes, et que vos sacrifices vous procureront d'immenses avantages en cette vie et dans l'autre.

Digitized by Google

Piété de quelques rois.

Le grand Constantin ne se contentait pas d'entendre la Messe tous les jours dans son palais; lors même qu'il marchait à la tête de ses armées et jusqu'au milieu des camps, il était suivi d'un autel portatif, et ne manquait aucun jour de faire célébrer les saints Mystères. C'est sa piété qui lui valut les victoires signalées qu'il remporta sur ses ennemis. — Lothaire, empereur d'Allemagne, observa constamment la même pratique : à la guerre comme en temps de paix, il voulut tous les jours entendre jusqu'à trois Messes. — Le pieux roi d'Angleterre, Henri III, en entendait également trois tous les jours, à la grande édification de toute sa cour : *Singulis diebus tres Missas cum nova audire solebat, et plures audire cupiens, privatim celebrantibus assidue assistebat.* Sa dévotion fut récompensée de Dieu, même temporellement, par un règne de cinquante-six ans.

La reine de Thuringe.

C'est dans le sacrifice de la Messe que sainte Élisabeth, reine de Thuringe, allait puiser les forces toutes surnaturelles dont elle avait besoin pour se livrer avec tant d'abnégation et de dévoûment aux œuvres de charité qu'elle pratiquait. Rien de plus admirable que l'humilité avec laquelle elle s'anéantissait devant la majesté du roi du ciel. On voyait sa dévotion augmenter d'un instant à l'autre, surtout pendant les principales parties de la Messe; aussi, les âmes les plus indifférentes se sentaient,

Digitized by Google

en la voyant, renaître à la piété et s'en retournaient vivement émues d'un spectacle si édifiant.

Le troupeau de la bienheureuse Germaine bien gardé (1).

Près de Toulouse, dans un petit village appelé Pibrac, en 1664, on creusait une tombe, sous le pavé de la modeste église : c'était encore la coutume alors d'ensevelir les morts à l'ombre des autels... Tout à coup un cercueil apparaît dans un état de conservation qui frappe tous les regards... On l'ouvre, et voici qu'on découvre un corps doué des apparences de la vie ; on le dirait plutôt endormi d'un paisible sommeil que frappé par la mort. Le visage encore tout rosé respire une ineffable douceur, les membres ont conservé leur souplesse, et, d'une légère incision qui leur est faite, coule un sang pur et vermeil...

Le village accourt à la nouvelle; chacun admire et s'étonne : car depuis longues années on n'avait pas creusé de tombe en cet endroit. Une femme enfin, la plus vieille du village, arrive à pas lents, et se penchant sur le cercueil, ses yeux se mouillent de larmes : « Ne cherchez pas plus longtemps, dit-elle d'une voix tremblante, je la reconnais à cette main infirme, et à ces cicatrices que vous voyez à son cou... C'est *Germaine Cousin*, la pieuse bergère dont vous avez entendu parler quelquefois. J'étais une de celles qui la gardèrent avant ses funérailles, j'aidai à la revêtir de son suaire, et, comme c'était vers le temps de la moisson, nous posâmes sur sa

(1) On sait que la pieuse bergère a été béatifiée par S. S. Pie IX, le troisième dimanche après Pâques, 1854.

Digitized by Google

tête cette couronne d'œillets et d'épis de seigle, que vous voyez encore dans toute sa fraîcheur... »

Depuis ce jour, et après ce prodige, les traditions et les souvenirs furent recueillis sur l'humble bergère... Et voici ce que l'on apprit... Germaine naquit dans l'indigence ; sa mère, épuisée sans doute elle-même de privations et de travaux, ne lui donna qu'une vie chétive et un sang appauvri : elle grandit souffreteuse et maladive... Bien jeune encore, une de ses mains fut déformée par les douleurs ; des plaies se formèrent à son cou ; elle ne connut pas la beauté du corps, mais son âme était douce et pure ; et son cœur, simple et candide, s'enrichissait chaque jour, sans le savoir, de saintes vertus... Elle en eut besoin bientôt pour de grandes douleurs : elle perdit le plus doux bien de la vie, sa mère... Une autre femme arriva, dure et méchante, et la pauvre petite, n'ayant rien de ce qui plaît aux yeux, peu à peu trouva son bourreau dans celle qui lui devait un maternel amour. Pour en délivrer ses yeux, la marâtre la jeta aux pénibles soins des troupeaux. C'était là que le Seigneur attendait sa prédestinée, pour lui parler au cœur, et faire épanouir sa belle âme au souffle de son amour, dans la paisible solitude des champs.

Dès l'aurore, elle élevait ses pensées vers le ciel, et ses heures coulaient délicieuses en conversant avec le Seigneur. Quand elle rentrait, le soir, d'amères souffrances l'attendaient ; mais toutes les peines glissaient sur cette âme que Dieu avait inondée de joie durant tout le jour ; elle gardait le silence alors, et baissant la tête sous l'injure, elle regardait dans son cœur le divin crucifié qu'elle aimait, heureuse de souffrir avec lui. Rebutée sur la terre, les anges devinrent ses amis ; ils venaient, à son appel, environner la douce et pieuse ber-

Digitized by Google

gère; et quand la cloche du village annonçait le saint sacrifice, elle leur confiait son troupeau pour aller adorer et recevoir son Dieu, et jamais, dit-on, pendant son absence un seul agneau ne devint la proie des loups. Elle n'omit jamais ce voyage de chaque jour, encore que le temps fût pluvieux et les chemins dégradés. Un de ses historiens fait à ce sujet les réflexions suivantes : Cela pourra peut-être paraître à quelqu'un plutôt un désordre qu'une vertu, comme dans celle qui, pour satisfaire sa dévotion particulière, aurait manqué aux devoirs de son état. Mais comme en agissant ainsi elle était mue d'un mouvement particulier de Dieu, aussi Dieu pourvoyait par un autre moyen à la garde du troupeau. En partant, la bienheureuse enfant fichait droite en terre sa quenouille, et les brebis dociles et obéissantes se rassemblaient tout autour, et il n'arrivait jamais que, jusques à temps qu'arrivât la bergère, aucune brebis se séparât des autres, ou que, s'écartant, elle eût causé le moindre dommage dans les champs ensemencés du voisin.

De plus, dans les bois d'alentour avaient leurs tanières et leurs repaires quantité de loups très-féroces qui, de temps à autre et spécialement en hiver, poussés par la faim, en sortaient et, fondant sur les troupeaux, quoique bien gardés et défendus, en faisaient une horrible boucherie. Le seul troupeau de Germaine, abandonné et seul, et peut-être pas même défendu par les chiens qu'elle n'avait pas, ne furent jamais touchés ni molestés d'aucune manière.

Dieu voulut montrer d'une autre manière combien lui était agréable la dévotion de sa servante. Pour se rendre à la paroisse de Pibrac, qui est située au sommet de la colline, elle avait à traverser un petit torrent qui

Digitized by Google

court au bas de la falaise et sépare une colline de l'autre. Or, ce torrent ou ruisseau, quelquefois enflé par l'abondance des pluies qui étaient survenues, roulait une grande abondance d'eau, ce qui rendait non-seulement difficile, mais impossible même, le gué, surtout à une toute jeune enfant. Néanmoins la bienheureuse Germaine, mettant toute sa confiance en Dieu, au premier son de la cloche se mettait aussitôt en chemin pour se rendre à l'église; et, arrivée au torrent, soit que les eaux, suspendant leur cours, se divisassent, soit qu'elle eût été transportée par une main invisible à l'autre rive, toujours est-il certain que, soit en allant à la Messe, soit en revenant, elle passait librement et à pied sec.

Détails édifiants de la vie du maréchal de Boucicaut.

Le maréchal de Boucicaut, gouverneur de Gênes, pendant que cette ville appartenait à la France, se distingua par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, surtout par sa dévotion au saint Sacrement.

En temps de paix, il entendait ordinairement tous les jours deux Messes avec une dévotion si exemplaire, qu'il paraissait comme immobile pendant qu'il priait dans l'église; il y contenait tellement les gens de sa suite, qu'on croyait voir des religieux plutôt que des soldats en prière.

Charitable et compatissant, il s'informait avec grand soin des nécessités des pauvres honteux et il en gardait la liste, comme la pièce la plus précieuse de son cabinet, distribuant des aumônes abondantes aux veuves, aux orphelins, surtout aux vieillards et aux malades, visitant les hôpitaux, et donnant des sommes considérables pour

Digitized by Google

les meubler, afin que les malades y fussent bien. S'il allait par les rues, c'était toujours les mains ouvertes aux misérables, aux indigents, et jamais il ne paraissait si content que quand il avait distribué avec plus d'abondance : c'étaient là ses parties de plaisirs, ses divertissements, ses délices.

Par une dévotion spéciale pour la passion du Sauveur, il jeûnait tous les vendredis ; et ces jours-là, autant qu'il pouvait, il ne se nourrissait que de fruits et de légumes : outre les jeûnes de précepte, il jeûnait encore tous les samedis, à l'honneur de la sainte Vierge.

Avec cette vie régulière, on peut même dire austère, tout était très-honorable dans son palais ; son train en bon état, sa table bien servie, ses nombreux domestiques bien entretenus, selon sa qualité et la dignité de son rang.

Chez lui, il ne fallait pas s'écarter de l'ordre et faire le moindre faux pas ; jamais il ne souffrait ni aucun vice dans sa maison, ni aucun mauvais domestique à son service, disant que celui qui sert mal son Dieu ne saurait bien servir son maître ; aussi tout blasphème, tout jurement, toute médisance, toute querelle étaient bannis de son logis comme autant de monstres.

Pour ce qui regarde la justice, il la rendait si exactement, que c'était une espèce de proverbe parmi ceux de Gênes, quand quelqu'un était offensé, de dire : Si tu ne me rends justice, Monseigneur me la fera. A ces paroles, on aimait mieux se juger et s'exécuter soi-même, que d'attendre une condamnation qui eût été assurée et inévitable. Par cette conduite, le gouverneur gagna tellement tous les esprits que les habitants de cette ville, de concert, députèrent au roi pour le conjurer de le leur continuer jusqu'à la fin de ses jours ; ce qu'ayant

Digitized by Google

obtenu, il leur semblait que c'était un ange tutélaire descendu du ciel, qu'ils avaient attaché au gouvernement et à la fortune de leur république.

Pour le détail de sa conduite, il se levait ordinairement de grand matin, et donnait des heures entières à l'oraison ; de là, à la Messe et au conseil jusqu'au dîner, après lequel il donnait une libre audience à tout le monde, et plus volontiers encore aux petits et aux pauvres, recevant tous ceux qui se présentaient, et leur parlant avec un air de bonté, d'affabilité et de douceur qui charmait et enchantait tout le monde.

Ce généreux guerrier, ce digne chrétien tout ensemble, avait fait de très-bonne heure son testament, disposé et réglé toutes choses, et tous les jours, disait-il, il voulait en exécuter une partie, faisant tout le bien qu'il pouvait durant sa vie, et le faisant par lui-même, « sans attendre, dit l'auteur de sa Vie, aux parties ca-« suelles de la piété d'autrui, comme le pratiquent ceux « qui font porter le flambeau derrière eux, quand ils « ont perdu leurs yeux, et qui ne pensent à faire le bien « que quand ils ne sont plus en état d'en faire. »

Respect de Turenne pendant la sainte Messe.

« Monsieur de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes où presque tous les autres l'oublient. C'était alors qu'il redoublait ses prières ; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adorait dans cette humble posture ce Dieu devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assu-

Digitized by Google

rer de la victoire, faisaient porter l'Arche d'alliance dans leur camp, et M. de Turenne croyait que le sien serait sans force et sans défense, s'il n'était tous les jours fortifié par l'oblation de la Victime divine qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistait avec une dévotion et une modestie capables d'inspirer du respect à ces âmes dures à qui la vue des terribles mystères n'en inspirait pas. Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux, par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait des cris de victoire autour de lui, en vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès, il arrêtait tous ces emportements de joie, où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété : « Si Dieu ne nous soutient et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus. »

(MASCARON, *Oraison funèbre de Turenne.*)

Le général Canrobert à la Messe.

Dans la guerre de Crimée, l'armée française a donné de nobles exemples, faits avec simplicité. Des devoirs accomplis sans emphase ont dû réjouir Dieu bien plus que l'éclat d'une cérémonie de commande. Ainsi, chaque dimanche, cet hiver, vous auriez vu, sur les neuf heures, le général en chef Canrobert, en grand uniforme, traverser la neige et se baisser pour entrer dans la cahute où l'aumônier supérieur avait été obligé de dresser un autel, à côté de son lit. A sa suite un brillant état-

Digitized by Google

major, les aides de camp et plusieurs autres officiers, se pressaient dans la cabane pour participer aux saints mystères. Le Dieu de Bethléem devait, ce me semble, préférer cette marque de dévotion à beaucoup d'autres. » (*Lettre du P. de Damas, aumônier à l'armée d'Orient, en date du* 28 *mai* 1855.)

Combien il est honorable de servir la sainte Messe.

De nos jours cet office est rempli par des enfants, par des personnes simples, tandis que les têtes couronnées elles-mêmes ne seraient pas dignes d'un tel honneur. — Saint Bonaventure dit que c'est un ministère angélique, parce qu'en effet beaucoup d'anges, en assistant au saint sacrifice, servent Dieu pendant la célébration de cet auguste mystère. — Sainte Mechtilde a vu l'âme d'un Frère convers brillante de clarté, parce qu'il avait eu la dévotion pendant sa vie de servir autant de Messes qu'il le pouvait. — Et saint Thomas d'Aquin, cette lumière des écoles, n'appréciait pas moins le bonheur de celui qui sert le prêtre à l'autel, puisque, après avoir célébré, il ne désirait rien tant que de s'employer à servir une seconde Messe.

Thomas Morus servant la Messe (1).

Thomas Morus n'omettait jamais, malgré ses nombreuses occupations, d'assister à la Messe. Un jour, pen-

(1) Le bienheureux martyr Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, c'est-à-dire le premier après le roi, était pénétré de la

Digitized by Google

dant la Messe, un délégué du roi réclamait sa présence pour des affaires importantes, le chancelier répondit : « Encore un peu de patience ! je dois auparavant présenter mes hommages à un souverain encore plus élevé : il faut que j'assiste à l'audience du ciel jusqu'à la fin. » — Il ne croyait pas qu'il fût au-dessous de sa dignité de servir la Messe ; car, à ceux qui lui en faisaient un sujet de reproches, sous prétexte qu'il méconnaissait les bienséances de sa position, il répondait : « Je me fais un véritable honneur de pouvoir rendre ce faible service au plus grand des souverains. »

Piété de saint Pacifique (1).

Ce grand saint était si pénétré de vénération et de respect en présence de Jésus-Christ résidant dans nos tabernacles, que, malgré les plaies qu'il avait à ses

foi la plus vive. Quand il se trouvait aux églises de quelques villages, si on portait le saint Sacrement à un malade, il prenait le surplis et la clochette, et marchait devant comme un enfant ; et comme un courtisan lui dit un jour que si le roi le savait, il ne le prendrait pas en bonne part : « Je sais, dit-il, que le roi ne trouvera pas mauvais que j'honore son Souverain, le Roi des rois, « Celui qui lui a mis la couronne sur la tête. » (P. le Jeune, sermon 211.)

(1) Saint Pacifique naquit à San-Severino, en l'année 1653. Ses parents n'étaient pas moins illustres par la noblesse de leur naissance que par leur vie vertueuse et le soin qu'ils avaient d'élever leurs enfants dans les voies de la piété et de la vertu. Il fut baptisé sous le nom de Charles-Antoine, qu'il conserva jusqu'à son entrée dans l'ordre de Saint-François, dont il devint une des gloires par ses vertus héroïques. Il mourut à l'âge de soixante-huit ans, le 24 septembre 1721. Béatifié par Pie VI, il fut canonisé par Grégoire XVI.

Digitized by Google

jambes, il avait coutume de se jeter à deux genoux toutes les fois qu'il passait devant l'autel où le saint Sacrement reposait. Il y restait paisible et immobile, comme s'il eût été insensible à la douleur, et même, lorsque la maladie le retenait au lit, il se levait fréquemment pour aller à l'église, aux pieds du Bien-aimé de son âme, d'où il était rappelé par la voix de ses supérieurs, auxquels il ne manquait jamais d'obéissance, qui lui commandaient de rester au lit; où, se frappant la poitrine et donnant libre carrière aux sentiments que son cœur ne pouvait plus contenir, il remplissait ceux qui l'entouraient d'admiration et d'amour pour Dieu. C'était surtout dans l'auguste sacrifice de la Messe que se manifestaient sa foi et sa profonde vénération. Ses soupirs étaient entendus de tous et ses larmes coulaient par torrents. On venait de loin pour être témoin de sa piété et de son amour pour Dieu, qui débordaient de toutes parts. Un grand nombre de personnes l'ont vu, pendant la célébration des saints mystères, élevé de plusieurs doigts au-dessus de la surface des degrés de l'autel; il demeurait dans cette posture, agité d'un tremblement extraordinaire, l'espace d'un *Credo* et même de plusieurs heures, comme l'atteste le procès de sa béatification, de sorte qu'il fallait un ordre du supérieur pour le rappeler à sa position naturelle. Il s'arrêtait de temps en temps comme ravi en extase; car il goûtait alors les douceurs et les joies de la présence de son bien-aimé Jésus dans l'auguste Sacrement.

Pendant la communion et surtout pendant la réception du calice, il sentait son âme pénétrée des célestes délices que procure le pain des anges à ceux qui en mangent; et ensuite, jusqu'au moment où il retournait à la sacristie, son visage, habituellement pâle et décoloré,

Digitized by Google

était empreint d'une vive fraîcheur. (*Vie de saint Pacifique*, par Son Éminence le cardinal WISEMAN.)

L'amende payée de bonne grâce.

Personne n'ignore qu'en Angleterre il exista pendant longtemps des lois injustes ayant pour but de paralyser l'exercice des cérémonies religieuses. Or, un jour il arriva qu'un ferveut catholique, jouissant d'une grande fortune, fut condamné à payer cinq cents pièces d'or, parce qu'il avait osé assister à la Messe. Le catholique chercha les plus belles pièces d'or portugaises qu'il put trouver, portant l'empreinte d'une croix, et présenta la somme entière au tribunal. Comme il les comptait devant l'employé protestant, celui-ci se mit à sourire et lui demanda, plein d'étonnement, le motif pour lequel il employait de si belles pièces pour payer son amende. A cette question faite d'un ton ironique, le catholique se contenta de répondre : « Je croirais pécher en payant « avec une monnaie plus commune et plus ordinaire, la « grâce qui m'a été faite de pouvoir adorer mon Sau- « veur et mon Dieu dans le saint Sacrement de l'autel. « Sachez-aussi, Monsieur, qu'entre la croix dont vous « voyez l'image empreinte sur cette pièce, et le saint « Sacrement de l'autel, il existe plusieurs traits d'ana- « logie, car tous deux sont des monuments de l'amour « infini de notre Sauveur. »

Les tentations vaincues.

Le savant Æneas Sylvius, devenu plus tard pape sous le nom de Pie II, parle dans ses écrits d'un gentilhomme

Digitized by Google

qui fut longtemps tourmenté par de violentes tentations de suicide. Plus d'une fois, il fut sur le point d'exécuter son infernal dessein. Un jour, il lui vint à l'esprit de s'adresser à un religieux fort érudit, pour lui demander conseil. Le serviteur de Dieu le consola de son mieux, lui conseilla de garder un prêtre dans son château et d'assister journellement à la sainte Messe. Le gentilhomme reçut cet avis avec reconnaissance, mit tous ses soins à le suivre ponctuellement, et il s'en trouva si bien qu'il fut pendant un an sans éprouver les tentations qui l'avaient autrefois si cruellement tourmenté. Mais il arriva qu'à cette époque son chapelain fut invité à aller célébrer la Messe dans une paroisse voisine, invitation à laquelle le gentilhomme donna volontiers son consentement, attendu qu'il avait l'intention de s'y rendre. Cependant, des occupations pressantes et imprévues le retinrent au château. Vers l'heure de midi, il fut, à son grand effroi, assailli de nouveau par ses anciennes tentations de suicide. Sans réfléchir longtemps sur sa situation désespérée, il monte sur l'un de ses meilleurs chevaux, et aussitôt le voilà qui part à toute bride, craignant de ne pas arriver assez tôt pour pouvoir assister à la Messe. Il rencontra sur sa route un paysan, qui, à sa demande lui répondit que c'était en vain qu'il se hâtait, puisque la messe était terminée. A ces paroles, le gentilhomme commença par maudire son sort et à s'écrier avec l'accent d'une profonde douleur : « C'en est fait de moi, je « suis perdu ! » Le paysan, curieux de savoir ce qui lui causait tant de frayeur, lui en demanda le motif, et fut fort étonné d'apprendre que c'était simplement parce qu'il n'avait pas encore entendu de Messe. « Si vous « consentez, lui dit-il alors, à me céder votre manteau, « je vous céderai en retour tout le mérite que je puis

Digitized by Google

« avoir retiré de la Messe. » Le gentilhomme n'hésita pas, il lui jeta son manteau, et continua néanmoins à se diriger vers une petite église pour y satisfaire sa dévotion particulière. — Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsque, s'en retournant, il aperçut le paysan pendu à un arbre, à quelques pas de l'endroit où s'était fait l'échange dont nous avons parlé.

Il est probable qu'en punition de sa cupidité et du peu d'estime qu'il avait fait des fruits qu'il avait retirés de la Messe, il avait été assailli par les mêmes tentations de suicide qui avaient tourmenté le gentilhomme, et qu'il y avait succombé. Le gentilhomme renouvela la pieuse résolution qu'il avait prise de ne jamais laisser passer un jour sans assister à la Messe, et depuis lors, il fut complétement délivré de sa vieille tentation. (ÆNEAS SYLV., *De Europa*, c. 21.)

Un bon chrétien.

Au commencement de ce siècle, vivait dans une paroisse du diocèse de Grenoble un paysan nommé Antoine, qui édifiait tout le monde par la dévotion ardente qu'on remarquait en lui pendant la Messe. Bien qu'éloigné d'une lieue de l'église, il y était cependant toujours un des premiers. Dans les dernières années de sa vie, les douleurs excessives qu'il éprouvait aux pieds l'empêchaient d'accomplir ce devoir; mais depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, il se levait tous les dimanches et fêtes, à une heure après minuit, et, appuyé sur deux béquilles, il se dirigeait vers l'église, où il arrivait après deux heures de la marche la plus pénible. Ce bon et

Digitized by Google

généreux chrétien mourut vers la fin du mois de décembre de l'année 1309, à l'âge de 75 ans.

Guérison du père de saint Grégoire obtenue par la sainte Messe.

Voici comment saint Grégoire de Nazianze raconte la guérison de son père, qui avait été avant lui évêque de Nazianze, guérison obtenue par la vertu du saint sacrifice de la Messe :

« Le Ciel, dit-il, honora sa piété par des signes extraordinaires. Il était malade, et c'était le jour même de Pâques que sa maladie était dans toute sa force. Une fièvre brûlante dévorait ses entrailles ; la faiblesse allait jusqu'à l'anéantissement ; l'estomac se refusait à tout aliment ; le sommeil avait fui ; pas un mouvement qui ne fût un supplice ; le pouls s'arrêtait par intervalles. Tout l'intérieur de la bouche, le palais lui-même, jusqu'à la racine de la langue, paraissaient dévorés d'ulcères qui ne permettaient pas à une goutte d'eau de s'introduire impunément. L'art des médecins, les vœux de l'amitié, les prières que sa famille adressait au Ciel, tout paraissait inutile ; pas le plus léger soulagement ; plus d'espérance : le malade était arrivé à cette extrémité où quelques soupirs rares et entrecoupés, et le défaut de connaissance, annoncent la prochaine dissolution. On se rendit à l'église pour y offrir le saint sacrifice, et implorer le Seigneur. Dans l'impuissance de tout autre remède, on eut recours au grand médecin !... On redemanda au temple son pontife, aux mystères sacrés leur ministre, à Dieu un évêque si digne de ses autels.... Qu'arriva-t-il donc ? Quel miracle eut lieu ?

Digitized by Google

Le récit que j'entreprends me pénètre d'un secret frémissement.... Les mystères saints allaient commencer; les ministres, dans un profond recueillement, et le peuple, rangé dans un bel ordre, se tenaient dans un silence religieux, quand celui qui fait sortir les morts du tombeau, rappela notre évêque du sein des ombres de la mort. D'abord il se meut, bien qu'avec peine; bientôt il se relève avec force; enfin, d'une voix encore tremblante et confuse, il appelle un de ses domestiques, lui demande ses habits qu'il se fait apporter sans délai : celui-ci étonné, interdit, obéit à l'ordre de son maître. Grégoire, comme autrefois Moïse sur la montagne, mêle ses prières à celles du peuple présent à l'autel, offrant le sacrifice en union avec le prêtre.... Dès le lendemain de Pâques, il se rendit à l'église, où il célébra la sainte Messe en action de grâces du bienfait qu'il avait obtenu. Je compare ce miracle à celui d'Ézéchias.

(GRÉG. DE NAZIANZE.)

Les trois marchands.

Le Prophète royal nous assure que ceux qui cherchent Dieu avant tout seront à l'abri des malheurs et comblés de biens : *Inquirentes Dominum non deficient omni bono.* Cette promesse se vérifie surtout en faveur de ceux qui ont soin de préluder au travail et aux occupations de la journée, par l'assistance à la sainte Messe. L'événement suivant, arrivé à trois marchands de Gubbio, en Italie, nous en fournit la preuve.

Ces trois négociants s'étaient rendus à une foire qui se tenait au bourg nommé Cisterno. Après avoir fait leurs emplettes, ils traitèrent ensemble du départ, et

Digitized by Google

deux d'entre eux furent d'avis de partir le lendemain de grand matin, afin d'arriver le soir au logis; le troisième protesta en disant que, le jour suivant étant un dimanche, il ne se mettrait pas en route sans avoir préalablement entendu la Messe. Il exhorta même ses compagnons à suivre son conseil, afin de pouvoir retourner ensemble comme on était venu, ajoutant qu'après avoir satisfait à ce précepte et pris un bon déjeûner, on partirait plus content; qu'après tout, si l'on ne pouvait arriver avant le soir à Gubbio, il ne manquait pas d'auberges en route. Ses compagnons refusèrent de se rendre à un avis si sage; voulant absolument arriver chez eux le même jour, ils répondirent que si pour cette fois ils se privaient d'entendre la Messe, Dieu aurait pitié d'eux. Ainsi donc le dimanche avant l'aube, ils montèrent à cheval sans avoir seulement mis les pieds dans une église, et reprirent la route de leur pays. Ils arrivèrent bientôt près d'un torrent, que la pluie tombée pendant la nuit avait gonflé outre mesure, à tel point que le courant, en battant avec violence le pont de bois, l'avait ébranlé assez fortement. Néanmoins ils y montèrent tous deux; mais à peine y étaient-ils que l'impétuosité du torrent emporta le pont avec les cavaliers et les engloutit. Les paysans accoururent au bruit du désastre, et à l'aide de crochets parvinrent à retirer les cadavres de ces malheureux qui venaient de perdre à la fois leur fortune et leur vie, et peut-être aussi leur âme; on les déposa sur le bord du torrent en attendant que quelqu'un les réclamât et leur procurât la sépulture. Pendant ce temps-là, le troisième négociant qui était resté à Cisterno pour entendre la Messe, après avoir accompli ce devoir s'était mis joyeusement en route, et il ne tarda pas à arriver auprès du torrent, où il fut

Digitized by Google

frappé tout d'abord par l'aspect des cadavres. S'étant arrêté pour les considérer attentivement, il reconnut ses compagnons de la veille. Il entendit avec une vive émotion le récit du funeste accident dont ils avaient été victimes, et élevant les mains au ciel, il rendit grâces à la bonté divine de l'avoir préservé du même malheur; mais surtout il bénit mille et mille fois cette heure qu'il avait consacrée à remplir ses devoirs religieux, et ne manqua pas d'attribuer sa conservation au saint sacrifice de la Messe. De retour dans son pays, il y répandit la nouvelle de ce tragique événement.

Histoire de deux pages, ou la dévotion récompensée.

Sainte Élisabeth, reine de Portugal, avait un page extrêmement vertueux dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait à cause de sa vertu, résolut de le perdre, et, pour réussir plus facilement, il persuada au roi qu'il avait un commerce criminel avec la reine. Le prince, que la corruption de son cœur portait à penser mal des autres, ajouta foi à la calomnie et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux qu'il lui enverrait un page pour lui demander *s'il avait exécuté ses ordres,* et que c'était là le signal auquel il le reconnaîtrait: « Vous le « prendrez, dit-il, et vous le jetterez dans le four. Il a « mérité la mort pour avoir justement encouru mon in- « dignation. »

Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église, il y entra pour adorer le saint Sacrement. Il entendit une messe, outre celle

Digitized by Google

qui était commencée au moment où il pénétra dans le lieu saint.

Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoya le calomniateur s'informer si l'on avait exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le four qui le consuma en un instant. Le page de la reine, ayant satisfait sa dévotion, continue sa route, arrive au four et demande si l'ordre du roi est exécuté; et comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa mission. Le roi fut singulièrement étonné en le voyant de retour, contre son attente; mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora le jugement de Dieu, rendit justice à l'innocence du page et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

(GODESCARD, *Vie de sainte Élisabeth.*)

La fidélité à assister à la Messe récompensée.

Tandis que les Danois ravageaient l'Angleterre, le roi Ethelred survint avec son frère Alfred, pour les repousser; mais n'ayant pu les rejoindre qu'à la fin du jour, ils furent obligés de différer le combat jusqu'au lendemain. Dès que l'aurore parut, Alfred se trouva prêt, et, voyant que le roi son frère ne sortait pas de sa tente, il lui envoya courrier sur courrier pour l'avertir que les Danois donnaient sur eux. Ethelred assistait alors à la Messe; il manda à son frère que, jusqu'à ce que la Messe fût finie, il ne sortirait point. Alfred cependant attaqua les ennemis qui, ayant l'avantage du lieu, poussèrent les Anglais et commençaient à les faire

Digitized by Google

plier ; mais Ethelred, faisant le signe de la croix, s'avança lorsqu'on l'attendait le moins, et releva tellement le courage des siens, qu'il gagna la bataille, où les principaux chefs des ennemis furent tués. Cette victoire fut regardée comme la récompense de sa piété et surtout de son attention à assister au saint sacrifice de la Messe.

(*Histoire d'Angleterre*, FELLER, art. *Alfred.*)

Deux voisines.

De tous les actes de piété qui peuvent honorer Dieu et nous mériter ses bienfaits, il n'en est point de plus précieux et de plus méritoire que l'assistance au saint sacrifice de la Messe ; tous les Pères de la vie spirituelle, même les moins sévères, recommandent cette pratique avec instance, quand les devoirs de la condition n'ont pas à en souffrir. Voici un exemple des avantages dont le Ciel récompense la dévotion au saint sacrifice de nos autels.

Adèle et Rose, filles de parents honnêtes et pauvres, avaient été compagnes d'enfance : elles avaient fréquenté la même école et fait ensemble leur première communion, puis elles cessèrent d'avoir occasion de se voir, étant mises en apprentissage, l'une chez une fleuriste, l'autre chez une couturière. Adèle, la fleuriste, devint habile dans son état, et épousa un ouvrier imprimeur qui gagnait d'assez bonnes journées. Rose, qui ne put jamais s'élever au delà d'un talent des plus ordinaires, n'épousa qu'un pauvre charpentier, dont les journées étaient bien modestement rétribuées.

Fidèle aux instructions de son jeune âge, Rose avait toujours conservé dans son cœur la crainte et l'amour de

Digitized by Google

Dieu, et elle avait fait assez estimer son caractère à son mari pour avoir acquis sur lui beaucoup d'influence; elle le portait, par ses conseils et son exemple, à une conduite laborieuse, honnête, réglée.

Matinale comme l'hirondelle, Rose devançait tous les jours le réveil de ses enfants, pour offrir ses hommages au Créateur; elle se rendait à l'église voisine de sa demeure, pour y entendre la Messe; puis elle revenait agilement reprendre les rênes de son petit ménage, qu'elle gouvernait avec un ordre admirable. Sa modeste chambre reluisait de propreté; la pauvreté chez elle n'excluait pas une certaine abondance; le mari était habituellement de bonne humeur parce qu'il ne manquait de rien; les enfants étaient bien soignés, bien portants, dressés à l'obéissance, et les aînés secondaient déjà leur mère dans les soins qu'elle avait à remplir. Aussi ses devoirs de mère de famille ne la privaient point de gagner quelque argent; jamais le père n'allait chercher au cabaret une distraction coûteuse et funeste, car il était heureux au milieu des siens. Après bien des années de séparation, Rose retrouva Adèle, qui était redevenue sa voisine. Mais que celle-ci était changée! Pâle, maigre, méconnaissable enfin, elle tenait un enfant rachitique dans ses bras; l'autre, la tirant par son tablier, semblait le petit drôle le plus indiscipliné; leurs vêtements indiquaient la misère. Adèle était fort triste; mais soulagée cependant en revoyant son amie, elle ne tarda pas à lui confier tous ses chagrins.

« Que vous me paraissez heureuse! lui dit-elle; pour moi rien ne me réussit; j'ai beau économiser, je ne parviens pas à nouer les deux bouts; en vain veux-je gagner quelque chose pour suppléer à l'insuffisance du gain de mon mari; l'un de mes enfants ne me laisse pas travail-

Digitized by Google

ler, l'autre brouille et dérange tout ce que je fais. Obligée sans cesse de crier et de gronder, je fais fuir mon mari de la maison, il s'en va dépenser le soir ce qu'il a gagné le matin ; les créanciers sont toujours à notre porte, et nous manquons de tout. »

Sa surprise fut grande quand elle connut le peu de ressources avec lesquelles Rose faisait régner chez elle la paix et l'abondance.

— Il faut que vous soyez bien ingénieuse, lui dit-elle, je voudrais bien connaître votre secret, votre sort me fait envie.

— Rien de plus simple, répondit Rose, je ne demande pas mieux que de vous communiquer mon secret ; pour cela, venez me trouver demain au point du jour.

Adèle fut exacte au rendez-vous ; Rose la mena avec elle à la Messe, et ainsi pendant plusieurs jours de suite, sans satisfaire autrement la curiosité de sa compagne, jusqu'à ce que celle-ci, impatientée, s'écria à la fin qu'elle était ennuyée de ce manége, et qu'elle venait la trouver pour recevoir confidence de son secret, et non pour passer son temps à l'église.

« Eh ! quoi, vous ne devinez pas, s'écria Rose, vous ne voyez pas que c'est Celui que je vais prier tous les jours qui répand sa bénédiction sur mon humble ménage? Voilà mon secret, je n'en ai point d'autre. »

Belle réponse de saint Louis.

Saint Louis, roi de France, avait coutume d'assister à deux Messes, quelquefois même jusqu'à quatre dans un jour. Ayant appris que quelques-uns de ses courtisans

Digitized by Google

le blâmaient de donner à l'audition de la messe un temps qu'il eût été, selon eux, si nécessaire de consacrer aux affaires du gouvernement, il répondit : « Voyez jusqu'où s'étend la sollicitude de ces hommes ! Assurément, si je passais le double de ce temps-là à la chasse ou au jeu, aucun d'eux ne ferait entendre la moindre parole de blâme. »

Un malheureux captif soulagé pendant la Messe.

Saint Grégoire raconte que de son temps il arriva qu'un homme fut pris par les ennemis et emmené captif en un pays fort éloigné, où il resta longtemps sans qu'on pût en recevoir des nouvelles. Sa femme, le croyant mort, faisait toutes les semaines dire des Messes pour lui comme pour un défunt. Dieu permit que toutes les fois que le saint sacrifice s'offrait pour lui, ce pauvre captif était délivré de sa prison. Or, peu de temps après il sortit de captivité et revint chez lui. Il raconta à sa femme qu'à certaines heures de chaque semaine il avait été délivré de prison, et la femme vit que c'était aux jours et aux heures où elle avait fait célébrer la Messe pour lui. Saint Grégoire ajoute : « Vous pouvez conclure « de là, mes frères, quel pouvoir a ce divin sacrifice « pour délivrer notre âme de la captivité et de la prison « du péché. » Le vénérable Bède rapporte un exemple « semblable. » (RODRIGUEZ.)

Secours que l'on trouve dans la sainte Messe.

Lorsque saint Ferdinand de Talavera, premier archevêque de Grenade, vivait à la cour du roi, les courtisans

Digitized by Google

jaloux du crédit qu'il avait auprès du souverain, qui lui confiait les affaires les plus importantes de son royaume, se plaignirent de ce que, chargé de remplir des emplois tellement relevés que la moindre négligence amènerait les plus désastreuses conséquences, il trouvait néanmoins le temps d'assister tous les jours à la Messe. Un de ses amis lui fit part, un jour, dans un entretien confidentiel, du blâme que ses ennemis se plaisaient à déverser sur lui ; mais il se contenta de répondre en souriant : « C'est « précisément parce je suis chargé par une majesté ter- « restre de remplir des fonctions si nombreuses et si pé- « nibles, que j'ai recours à la Majesté du ciel, et que « je vais puiser des forces dans le saint sacrifice de la Messe, « afin que je ne succombe pas sous leur fardeau et « qu'elles ne m'absorbent pas entièrement. »

Un ange garde les troupeaux de saint Félix, de Cantalice, pendant qu'il assiste à la sainte Messe.

Félix de Cantalice, capucin, avait, dès sa plus tendre enfance, conçu une grande dévotion envers la divine Eucharistie. Jeune encore, chargé de la garde des troupeaux, quand il entendait sonner la cloche du village qui annonçait qu'on allait célébrer les saints mystères, Félix quittait ses troupeaux, et, dans sa naïve simplicité, il disait au Seigneur : « Mon Dieu, je les confie à votre « garde ; je vais aller assister à la Messe. » Dieu, pour faire voir combien la dévotion de Félix lui était agréable, envoyait un ange pour garder ses brebis en son absence.

(*Vies des Saints.*)

Digitized by Google

Piété de Guillaume Ruffin.

Guillaume Ruffin, jeune écolier dont la vie doit servir de modèle à la jeunesse chrétienne, trouvait son plus grand plaisir à servir plusieurs Messes. Il s'en acquittait avec une piété touchante et une ferveur angélique, de sorte qu'on ne pouvait le voir sans se sentir porté à la dévotion. Son dessein était de rendre souvent à Dieu un honneur infini en lui offrant à chaque Messe le corps et le sang de son divin Fils, et l'on peut dire que c'est par ce saint exercice qu'il a obtenu de Dieu tant de grâces qui l'ont élevé à un très-haut degré de sainteté.

(*Vie de G. Ruffin,* par l'abbé CARRON.)

Une juste punition du ciel.

Un auteur digne de foi rapporte qu'une femme, réduite à la dernière misère, errait un jour, poussée par le désespoir, dans des lieux solitaires, lorsque tout à coup le démon lui apparut, et lui offrit, si elle voulait s'occuper à distraire les fidèles pendant la Messe en les entretenant de discours inutiles, de la rendre plus riche qu'elle ne l'avait jamais été. La misérable accepta cette proposition; elle se mit en effet à exercer son métier diabolique, et elle y réussit à merveille : impossible à quiconque se trouvait auprès d'elle d'entendre la Messe et de faire attention aux offices.

Mais la main de Dieu ne tarda pas à la frapper. Elle fut surprise un matin par un violent orage, la foudre éclata, tomba sur elle seule, et la réduisit en cendres.

Digitized by Google

Il faut entendre la sainte Messe avec dévotion.

Une personne de la campagne habitait un hameau à quelque distance de l'église. Cette bonne femme, pour obtenir une grâce qu'elle désirait vivement, résolut et promit à Dieu d'entendre un grand nombre de Messes dans le cours de l'année. C'est pourquoi, dès qu'elle entendait sonner la cloche de la paroisse, elle interrompait sur-le-champ ses occupations, et se dirigeait promptement vers l'église, malgré la pluie, la neige et toutes les intempéries des saisons. De retour chez elle, elle avait soin de tenir compte des Messes entendues, afin de pouvoir s'assurer qu'elle remplissait ponctuellement ses engagements; à cet effet elle mettait chaque fois une fève dans une boîte qu'elle fermait avec soin. L'année révolue, ne doutant pas qu'elle n'eût largement satisfait à ses promesses, acquis beaucoup de mérites, et procuré beaucoup de gloire à Dieu, elle ouvrit sa boîte; mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque, de tant de fèves quelle y avait mises, elle n'en trouva qu'une seule. A cette vue, elle s'abandonna à un profond chagrin, et alla même jusqu'à s'en plaindre à Dieu avec larmes : « O Seigneur, dit-elle, comment se fait-il « que de tant de Messes auxquelles j'ai assisté je n'en « trouve qu'une seule qui soit marquée? Je n'y ai jamais « manqué, malgré les empêchements de tout genre, mal- « gré la pluie, la gelée, et les plus mauvais temps! » Dieu lui inspira alors la pensée d'aller consulter un sage et vertueux prêtre. Celui-ci lui demanda dans quelles dispositions elle avait coutume de se rendre à l'église et avec quelle dévotion elle assistait au saint sacrifice. A

Digitized by Google

cela elle répondit qu'à la vérité, le long de la route, elle ne s'occupait que d'affaires et de bagatelles, que le temps de la Messe se passait en chuchotements avec l'une et avec l'autre et qu'elle avait constamment l'esprit volontairement préoccupé des soucis du ménage ou des travaux de la campagne : « Voilà la cause, lui dit le prêtre, « pour laquelle toutes ces Messes sont perdues; les dis- « cours inutiles et déplacés, la dissipation, les distrac- « tions volontaires vous en ont ravi tout le mérite. Le « démon en a fait son profit, et votre bavardage a en- « levé les fèves qui servaient de marques, pour vous « faire entendre qu'on perd le fruit de ses bonnes œu- « vres, lorsqu'on ne les fait pas bien. Remerciez Dieu, « par conséquent, de ce qu'il y en a une au moins qui « a été entendue de manière à vous être profitable. »

(*Henric. in mag. Spec.*, Exempl. distin. 10 ex. 28.)

Combien il est avantageux d'entendre souvent la sainte Messe.

La Messe est l'acte public et solennel de religion : outre les dimanches et les fêtes d'obligation qui imposent le précepte rigoureux d'assister au saint sacrifice, la piété conduit souvent le chrétien zélé au pied des saints autels. C'est à certaines fêtes, pour resserrer les liens de la famille, à la solennité des morts, pour rattacher les liens du passé à l'espérance d'une vie meilleure; c'est pour la réussite d'une entreprise, pour la santé d'une personne chère, pour appeler la grâce de Dieu sur l'union des époux, pour offrir au Seigneur l'enfant qui vient de naître, pour accompagner à l'autel la dépouille mortelle de nos frères, avant de la déposer dans la terre; enfin la

Digitized by Google

Messe est la consécration et la sanctification de tous les événements solennels et importants de l'existence. La ferveur vient-elle à animer une vie sagement réglée, on trouvera presque toujours, sans nuire aux devoirs de son état, le moyen de consacrer, par l'oblation du corps et du sang de Jésus-Christ, les travaux et les peines de la journée ; dans une position plus libre de soins et d'inquiétudes, plus comblée des bénédictions du ciel et des faveurs de la terre, on sentira qu'il y aurait ingratitude et lâcheté à ne pas se faire un devoir d'offrir à Dieu tous les jours la grande victime d'action de grâces, et l'on prendra cette sainte habitude pour s'environner sans cesse de la puissante protection de Dieu.

— Napoléon, visitant le pensionnat d'Écouen, dirigé par madame Campan, voulut connaître tout ce qui concernait l'ameublement, le régime, l'ordre de la maison, l'éducation des élèves. Les règlements intérieurs lui furent soumis.

Un des projets rédigés par madame Campan portait que les pensionnaires entendraient la Messe les dimanches et les jeudis. Napoléon écrivit de sa main à la marge : *tous les jours.*

— Rien de plus édifiant que les sentiments de foi et de piété qui remplissaient le cœur de M. de Bernières, trésorier de France. « J'aimerais mieux, disait-il, perdre le monde entier, si je le possédais, qu'une seule Messe, sachant que la plus grande action que nous puissions faire sur la terre et qui rend le plus d'honneur à Dieu, est celle où Jésus-Christ, égal à son Père, s'anéantit et se sacrifie à ses yeux pour lui rendre une gloire infinie. C'est le prêtre qui offre la divine hostie de ses propres

Digitized by Google

mains, mais c'est au nom de toute l'Église, principalement de ceux qui sont présents et qui ont le bonheur de l'offrir avec lui. Quelle consolation pour moi quand j'ai assisté à la Messe! j'ai offert à Dieu un sacrifice d'un prix infini, quoique je n'aie pas l'honneur d'être prêtre. Je l'ai donc glorifié infiniment, je l'ai remercié dignement, j'ai offert un prix qui peut acquitter toutes mes dettes; j'ai donc plus fait dans cette seule action qu'en toutes les autres de ma vie. O mon Jésus! quel trésor inestimable nous avons en vous, si nous savions le connaître! »

Combien sainte Chantal appréciait le sacrifice de l'autel.

Voici comment la Mère de Chaugy parle de la piété de sainte Chantal pour Jésus hostie :

La dévotion et révérence que cette bienheureuse Mère avait au très-saint Sacrement de l'autel ne se pourraient exprimer; elle portait toujours en écrit sur elle une action de grâces à Notre-Seigneur de l'avoir admise à la participation journalière de son très-saint corps. Elle a persévéré pendant un an, par ordre de notre bienheureux Père, à communier tous les jours, et bien loin que cela engendrât la négligence et la familiarité ou le mépris, son soin, son amour et sa dévotion croissaient tous les jours. Elle dit un jour à notre chère Mère de Blonay qu'elle avait grande envie de demander la permission de se confesser tous les jours pour se purifier, puisque tous les jours elle se mettait à la table des anges; mais qu'elle n'avait osé le faire, parce que notre bienheureux Père l'avait fait communier quotidiennement

Digitized by Google

sans lui ordonner de se confesser plus de deux fois la semaine; qu'elle la priait, en qualité de supérieure, de lui dire si elle devait le faire tous les jours ou non; notre chère mère de Blonay lui ayant répondu qu'elle croyait qu'elle devait suivre le train auquel notre bienheureux Père l'avait mise, elle s'arrêta à cet avis. Dans le commencement de sa dévotion, elle avait un soin particulier de se disposer, avec une préparation tout extraordinaire, à la sainte communion; plus tard, notre bienheureux Père lui adressa une méthode dans laquelle son âme se simplifiait toujours. Il lui donna aussi l'exercice de la sainte communion, que nous avons encore aujourd'hui dans l'institut, en notre directoire spirituel, et enfin l'amour unique et unissant la tira de toute méthode, car la seule foi lui suffisait.

Elle avait une très-grande dévotion à assister au saint sacrifice de la Messe, et il fallait que les affaires fussent extrêmement pressées pour l'empêcher d'entendre deux Messes les jours de fête, soit en hiver, soit en été. Ayant appris qu'une de nos maisons était en telle pauvreté, que les sœurs n'entendaient la Messe que les fêtes, faute d'avoir les moyens de payer un prêtre, elle en témoigna une très-grande douleur de cœur, et leur envoya promptement de quoi payer un prêtre pour un an, avec prière que si l'année suivante elles étaient dans la même nécessité, elles l'en avertissent, et qu'elle leur enverrait encore une somme pour avoir la Messe, disant que jamais nécessité d'aucune maison ne l'avait tant touchée que celle-là, et qu'elle éprouvait une douleur sensible de savoir des filles de la Visitation privées d'assister tous les jours à ce sacrifice de vie et d'amour.

S'adressant à une de nos sœurs qui allait commencer une de nos maisons, elle lui dit les paroles suivantes :

Digitized by Google

« Je vous supplie, ma très-chère fille, que la première « chose à laquelle vous mettiez ordre dès que vous serez « arrivée, soit à votre chapelle, et que vous ayez une « Messe tous les jours; si les choses ne sont pas en état, « et que vous ne la puissiez pas avoir en votre maison, « allez l'entendre, avec grande modestie, à l'église la « plus rapprochée; c'est un grand soutien à l'âme « pour tout le reste du jour, d'avoir été le matin si près « de son Sauveur réellement présent au divin sacrifice. »

Écrivant à une directrice, elle disait : « Avant toutes « choses, ma très-chère fille, que votre premier et prin- « cipal soin soit d'apprendre à nos novices à faire le plus « purement et parfaitement qu'il se pourra l'exercice de « la sainte Messe et de la communion; ces deux actions « sont les plus importantes que nous puissions faire. « Faites-leur comprendre qu'en demandant à être reçues, « elles ont demandé à habiter dans la maison du Seigneur « où le Saint-Sacrement repose. Cette présence sacrée « fait des monastères les maisons du Seigneur, faites- « leur peser cette grâce au poids du sanctuaire; « qu'elles fassent souvent des considérations sur ce « très-saint Sacrement, afin qu'à l'imitation de notre « bon Sauveur elles apprennent à s'anéantir totalement « et à vouloir vivre cachées comme il est caché. Enfin, « donnez-leur beaucoup de ferveur de ce côté-là, et je « vous en supplie, menez une fois toutes ces chères filles « devant le Saint-Sacrement l'adorer à mon intention et « lui demander pardon du mauvais usage que j'en fais. »

Elle avait en si haute estime les prières que les prêtres font pour le prochain à la sainte Messe, qu'elle n'écrivait jamais à aucun prêtre qu'elle ne le priât de se souvenir d'elle au saint sacrifice de la Messe. Une fois, un révérend Père de l'Oratoire lui ayant mandé qu'il te-

Digitized by Google

nait fidèlement la promesse qu'il lui avait faite de se souvenir tous les jours d'elle au saint sacrifice de la Messe, elle dit avec grand sentiment que cette promesse lui était plus chère que si tous les rois de la terre lui promettaient de la couronner et de la rendre souveraine du monde. Elle honorait extrêmement les prêtres, en parlant toujours avec respect, et comme elle se trouvait en des rencontres où on lui demandait sa bénédiction en leur présence, jamais elle ne se laissait vaincre, sinon que le prêtre lui commandât de la donner; encore fallait-il qu'il se retirât un peu, disant qu'il n'appartenait à personne de donner des bénédictions, quand il y avait un prêtre, que cela était dû à sa dignité. Un jeune homme lui communiquant un jour le dessein qu'il avait d'être de l'Église, elle lui dit : « Voilà le plus grand et le plus digne « dessein que vous puissiez jamais avoir; mais prenez de « fortes résolutions de ne pas vivre en homme; si vous « voulez faire un office plus relevé que celui des anges, « l'on ne peut, sans grand danger de son salut, servir le « monde et l'autel. »

Dévotion du bienheureux Léonard au très-saint Sacrement de l'autel.

Qui pourrait exprimer l'amour du B. Léonard de Port-Maurice pour Jésus? Nous allons en citer quelque traits racontés par son historien.

A peine arrivé dans un endroit, la première visite qu'il faisait était à l'église, où il se rendait immédiatement pour adorer Jésus dans le Saint-Sacrement. Il célébrait chaque jour la sainte Messe avec une dévotion si touchante qu'il édifiait tous ceux qui en étaient témoins; afin de s'y bien préparer, il se confessait jusqu'à deux

Digitized by Google

fois le jour. Tout ce qu'il faisait depuis Complies jusqu'à la Messe du jour suivant, c'était par manière de préparation à ce redoutable sacrifice. Il apportait, en célébrant, la plus parfaite exactitude à observer toutes les cérémonies prescrites par l'Église. Il communiait toujours comme s'il l'eût fait en viatique et pour la dernière fois de sa vie; au moment de la communion, il excitait dans son cœur des actes fervents de foi, d'amour, de contrition et un désir ardent de se transformer tout entier en Jésus-Christ. Il avait soin de faire les mêmes actes dans sa préparation et il les renouvelait encore dans son action de grâces; il était convaincu que l'essentiel pour cette préparation et cette action de grâces est d'avoir un cœur pur et humilié, qui, éclairé par une foi vive, produise beaucoup d'actes d'humilité intérieure, d'offrande, de louange, d'amour et de contrition. Il entendait chaque matin toutes les Messes qui se disaient, ce que ses occupations lui permettaient; au moment de l'offertoire, il formait le désir et l'intention d'entendre et d'offrir au Seigneur toutes les messes qui se célèbrent chaque jour dans le monde entier. Il appelait la sainte Messe le Soleil du monde chrétien, l'âme de la foi, le centre de la religion catholique; il l'envisageait comme le but auquel tendent tous les rites, toutes les cérémonies, tous les sacrements de la loi nouvelle, comme l'abrégé de tout ce qu'il y a de bien et de beau dans l'Église de Dieu. Telles étaient les idées que sa foi lui donnait de l'adorable Sacrement de nos autels : sa dévotion était proportionnée à ces sublimes idées, comme il le faisait bien voir par la manière dont il célébrait la Messe. Il ne montait jamais à l'autel sans être revêtu d'un cilice, et sans avoir offert auparavant, trente fois, au Père éternel le sang de son divin Fils, en le conjurant de faire en sorte que, par la

Digitized by Google

vertu du sacrifice, son âme se conservât toujours pure et exempte de toute souillure.

En se revêtant des ornements sacerdotaux pour se rendre à l'autel, il animait chacune de ses actions de si vifs sentiments de foi et de piété, qu'il faisait paraître sensiblement au dehors les divines ardeurs qui le dévoraient intérieurement. En allant à l'autel il se figurait monter au Calvaire; il contemplait des yeux de la foi la très-sainte Trinité qui, au milieu des chœurs des anges et des bienheureux, se disposait à accepter le sacrifice qu'il allait offrir, et, dans cette pensée, il marchait avec une modestie, un recueillement tel, qu'on eût dit un homme ravi hors de lui-même et entièrement absorbé en Dieu. Il produisait la même impression sur ceux qui le voyaient à l'autel. Pour écarter toutes les distractions pendant qu'il célébrait, et tenir son esprit constamment fixé en Dieu, il avait soin de partager la sainte Messe en quatre parties, savoir : la préparation, l'instruction, l'oblation, la communion et l'action de grâces. Dans la première qui va depuis le commencement jusqu'à l'*Introït*, il faisait intérieurement des actes de contrition et d'humilité, se confessant indigne d'offrir un si grand sacrifice. Dans la seconde qui s'étend depuis l'*Introït* jusqu'à la fin du *Credo*, il prêtait la plus grande attention au sens des paroles, afin de recueillir les lumières que Dieu daignerait lui accorder. Dans la troisième, c'est-à-dire depuis l'offertoire jusqu'à la communion, il s'efforçait de se représenter vivement les quatre fins que l'on doit avoir en offrant le divin sacrifice, savoir : louer Dieu et le glorifier, satisfaire à sa justice pour les péchés commis, le remercier de ses nombreux bienfaits, le supplier de nous en accorder de nouveaux. Dans la dernière partie enfin, c'est-à-dire depuis la communion

Digitized by Google

jusqu'à la fin de la Messe, il accompagnait toutes les prières de l'Église de vifs sentiments de reconnaissance envers Jésus-Christ, qu'il possédait dans son cœur, et lui adressait les adorations les plus humbles, les actes d'amour les plus fervents.

S'il arrivait qu'on lui fît observer qu'il était fort long en célébrant la Messe : « Ne savez-vous pas, répondait-il « aussitôt, que ma plus grande consolation est de célé- « brer la sainte Messe, et qu'un de mes plus grands « chagrins est de voir certains prêtres la célébrer avec « tant de précipitation ? Oh ! si nous avions tous une « foi vive, nous ne pourrions jamais nous éloigner de « l'autel ! » En effet, il trouvait toutes ses délices à offrir le Fils de Dieu à son Père éternel ; c'est ce qu'il faisait bien voir dans le cours de la Messe : au moment de la consécration, il paraissait le visage tout embrasé, tout en feu ; au moment de la communion, l'on eût dit qu'il goûtait une joie ineffable à converser avec un confident, un ami intime, et pendant tout le temps de la célébration, il semblait ravi au-dessus de la vie des sens, et tout absorbé dans l'union avec Jésus, caché sous les espèces sacramentelles.

Le bienheureux Benoît-Joseph Labre.

Ce grand serviteur de Dieu, que Pie IX vient de placer sur nos autels se distinguait par sa tendre dévotion à la Passion du Sauveur et au très-saint Sacrement.

Dans les Messes qu'il entendait, fût-ce même plusieurs de suite, il ne se relevait jamais que pour les évangiles, et il se tenait en union d'esprit avec le célébrant, en suivant tous les actes du sacrifice jusqu'à sa

Digitized by Google

consommation, à laquelle il participait au moins spirituellement. Après la consécration et l'élévation, pendant laquelle son front était bien près de toucher terre, il devenait manifestement plus absorbé. On raconte qu'un jour un clerc vint l'avertir qu'une personne le demandait à la sacristie, mais qu'il lui fut impossible d'obtenir une réponse, ni de distraire ses regards de l'autel, jusqu'à la fin de la Messe, après laquelle il se rendit à l'invitation. Obtenait-il d'être admis à servir la Messe, c'était un honneur suprême auquel il correspondait de telle façon que tous les prêtres à qui échut cette bonne fortune, avouaient avoir éprouvé de la confusion pour eux-mêmes en le voyant pénétré d'un recueillement aussi profond, que s'il avait vu physiquement la victime du redoutable sacrifice. Tel nous l'avons rencontré à Fabriano, tel nous l'avions observé dans sa patrie ; mais dans ses dernières années, il se privait de cet honneur, vraisemblablement pour ne pas choquer les yeux des assistants par la malpropreté de sa tenue.

Foi héroïque des Irlandais.

M. le comte de Montalembert, qui a longtemps voyagé en Irlande, a écrit de belles pages sur le peuple de ce pays, que la civilisation européenne a tour à tour persécuté, trahi et oublié; peuple qui n'a vécu que d'une seule chose, de foi; et qui n'a gardé pour tout patrimoine que les tombeaux et les croyances de ses pères. L'illustre écrivain va nous raconter lui-même dans quelques pages émues les impressions qu'il

Digitized by Google

éprouva en visitant ces chrétiens si dignes de nos sympathies (1) :

« Bien souvent, le dimanche, en entrant dans une ville irlandaise, j'ai vu les rues encombrées de laboureurs agenouillés dans toutes les directions, mais tournant tous leurs regards vers quelque porte basse, quelque allée obscure qui conduit à la chapelle catholique, bâtie derrière les maisons, dans ces temps de persécution où l'exercice du culte était un crime de trahison. L'immense foule qui se pressait pour entrer dans l'enceinte étroite

(1) Il y a quelques années, une effroyable famine désola l'Irlande; la récolte des pommes de terre avait manqué, et ces malheureux, qui, dans les temps de la plus grande abondance, n'ont jamais de quoi manger du pain, mouraient par milliers. L'Angleterre vint au secours de ses vassaux au moyen d'une souscription qui se monta bientôt à plusieurs millions. Mais avant que les vivres nécessaires fussent arrivés, des malheurs inouïs eurent lieu, et des contrées entières furent dépeuplées. Entre autres, les habitants d'une vaste paroisse située dans un des comtés les plus reculés de l'Irlande, complétement dépourvus de nourriture, et réduits au dernier degré d'inanition, n'attendaient plus que la mort pour terminer leur supplice. Le prêtre catholique n'avait pas voulu quitter son troupeau et mourait de faim avec eux; quand il vit que nul secours n'était proche et qu'il n'y avait plus d'espoir, il alla de hutte en hutte leur dire : « Mes « enfants, en ce moment fatal n'oublions pas notre Seigneur, le « Seigneur Dieu qui donne la vie et qui la retire. » A sa voix, quinze cents spectres nus se traînent à l'église et s'y prosternent; le prêtre monte à l'autel, et là, étendant ses mains amaigries sur la tête des mourants, il entonne les litanies des agonisants et les prières des morts.

Pour moi, je n'ai jamais vu ces crises solennelles, ces époques d'exaltation populaire et religieuse, si nombreuses dans les annales de l'Irlande. Je n'ai fait qu'assister au spectacle de leur piété quotidienne, je n'ai fait que passer au milieu de leurs épreuves et de leurs vertus habituelles.

(*Ch. de Montalembert.*)

Digitized by Google

et cachée en interdisait l'accès aux deux tiers des fidèles; mais ils savaient que la Messe se disait, et ils restaient à genoux dans les rues voisines pour s'unir d'intention au prêtre du Très-Haut. Bien souvent je me suis mêlé à eux, et j'ai joui de l'étonnement avec lequel ils voyaient un étranger, un homme qui n'était pas pauvre comme eux, prendre comme eux l'eau bénite et s'incliner devant leur autel. Souvent encore, du haut de la galerie réservée aux femmes, j'ai contemplé un des spectacles les plus curieux que l'on puisse concevoir, la nef d'une chapelle catholique pendant le sermon. Cette nef est livrée aux hommes; il n'y a point de siéges, la population s'y livre à flots, et ces flots se succèdent jusqu'à ce que les premiers venus soient serrés contre la balustrade de l'autel, de manière à ne pas pouvoir remuer un seul de leurs membres. On ne voit qu'une masse mouvante de têtes à chevelures noires tellement rapprochées qu'on croirait pouvoir marcher dessus sans danger. De minute en minute la masse s'ébranle, s'agite; de longs gémissements, de profonds soupirs se font entendre; les uns s'essuient les yeux, les autres se frappent la poitrine; chaque mouvement oratoire du prêtre est saisi à l'instant, et l'impression qu'il produit n'est jamais dissimulée. Un cri d'amour et de douleur répond à chacune de ses prières, à chacun de ses reproches. On voit que c'est un père qui parle à ses enfants, et que ces enfants adorent leur père

« Les habitudes religieuses des paroisses rurales m'ont semblé encore plus touchantes. Je n'oublierai jamais la première Messe que j'entendis dans une chapelle de campagne. J'arrivai un jour au pied d'une éminence dont la base était revêtue d'une épaisse plantation de sapins et de chênes; je mis pied à terre pour y monter.

Digitized by Google

A peine avais-je fait quelques pas que mon attention fut attirée par un homme agenouillé au pied d'un de ces sapins; j'en vis bientôt plusieurs autres dans la même posture : plus je montais, plus ce nombre des paysans prosternés était considérable; enfin, au sommet de la colline, je vis s'élever un édifice en forme de croix, construit en pierres mal jointes, sans ciment et couvert de chaume. Tout autour, une foule d'hommes grands, robustes et énergiques étaient à genoux, la tête découverte, malgré la pluie qui tombait par torrents et la boue qui fléchissait sous eux. Un profond silence régnait partout. C'était la chapelle catholique de Blarney, et le prêtre y disait la Messe. J'arrivai au moment de l'élévation, et toute cette fervente population se prosterna le front contre terre. Je m'efforçai de pénétrer sous le toit de l'étroite chapelle qui regorgeait de monde. Pas de siége, pas d'ornement, pas même de pavé : pour tout plancher la terre humide et pierreuse, un toit à jour, des chandelles en guise de cierges. J'entendis le prêtre annoncer en irlandais, dans la langue du peuple catholique, que tel jour il irait, pour abréger le chemin de ses paroissiens, dans telle cabane, qui deviendrait, pendant ce temps-là, la maison de Dieu, qu'il y distribuerait les sacrements et qu'il y recevrait le pain dont se nourrissent ses enfants. Bientôt le saint sacrifice fut terminé; le prêtre monta à cheval et partit; puis chacun se leva et se mit en route pour ses foyers : les uns, laboureurs itinérants, portant avec eux leur faux de moissonneur, se dirigèrent vers la chaumière la plus voisine pour y demander une hospitalité qui est un droit; les autres, prenant leurs femmes en croupe, regagnèrent leurs lointaines demeures. Plusieurs restèrent pour prier plus longtemps le Seigneur, prosternés dans la boue, au mi-

Digitized by Google

lieu de cette silencieuse enceinte, choisie par le peuple pauvre et fidèle au temps des anciennes persécutions (1).

« Et tout cela se passe, non pas sous le brillant soleil, sous le ciel pur et bleu de l'Italie, dans cette atmosphère où la dévotion est presque une volupté, mais sous le ciel sombre, humide et froid des îles britanniques, loin de toutes les séductions des beaux-arts, à côté d'une manufacture ou d'une usine.

« L'étranger qui vit ces choses s'était aussi agenouillé avec ces pauvres chrétiens, et il s'était relevé le cœur plein de fierté, de bonheur, en songeant que lui aussi était de cette religion qui ne meurt point, qui a survécu aux gigantesques triomphes du moyen âge, aux luttes cruelles de la Réforme, aux perfides splendeurs de Louis XIV, à l'impitoyable persécution du dernier siècle, et qui, au moment où l'incrédulité que son éternité fatigue se hâte de lui creuser un tombeau, se retrouve dans les déserts de l'Irlande et de l'Amérique, libre et pauvre comme à son berceau. »

(1) Dans le comté de Cork, il y a une paroisse composée de deux vastes îles. Quand la mer qui les sépare est trop orageuse pour permettre aux habitants de l'une d'elles d'aller entendre la Messe de leur curé solitaire, ils s'approchent au bord de la mer, le visage tourné vers le lieu où ils savent que le prêtre célèbre les saints mystères, et à l'heure qu'il a indiquée. Là ils s'agenouillent sur la grève, se lèvent à l'évangile, se prosternent à l'élévation, et s'unissent ainsi, dans toute la fervente simplicité de leurs cœurs, au sacrifice dont les séparent les flots et l'orage.

Digitized by Google

Le plus grand orateur et le plus humble chrétien de l'Irlande.

Il n'est pas de nom plus populaire en Irlande que celui de Daniel O'Connel, à qui cette nation doit son émancipation. Nous lisons dans les magnifiques armoiries de la famille O'Connel ce bel exergue : — « L'œil d'O'Connel est le salut de l'Irlande : *Salus est Iberniæ oculus O'Connel.* »

A la vue d'O'Connel, la joie éclatait sur tous les visages, la jubilation inondait tous les cœurs. En présence d'O'Connel, le peuple irlandais semble oublier ses misères et ses angoisses; tous ceux qui le voient ne se rassasient jamais de le voir; tous ceux qui l'écoutent ne se fatiguent jamais de l'écouter. — Voyez-le, dit le père Ventura, entouré de six cent mille personnes. Comme toutes ont les yeux fixés sur lui! C'est notre père, disent-elles, notre ami, notre libérateur.

Qui le surpasse en piété? Au milieu des sollicitudes multipliées de son apostolat politique, sous le poids des pensées les plus graves, il ne manque jamais d'assister chaque jour à la Messe et de s'approcher plusieurs fois par semaine de la sainte Table.

Il avait une grande dévotion au saint Sacrement, non content de l'honorer personnellement, il l'a victorieusement vengé et défendu contre les blasphèmes de l'hérésie dans un admirable traité qu'il a écrit sur cet adorable mystère (1).

(1) A la dévotion à l'égard du Fils, ce grand homme joignait la piété envers Marie. « Qui fut jamais, dit le père Ventura, plus

Digitized by Google

Voici un trait touchant de la vie de ce grand homme, raconté dernièrement par un Irlandais à monseigneur Dupanloup qui l'a rapporté dans un discours bien éloquent. Nous le citons :

« Cet Irlandais était grand admirateur d'O'Connell, et allait souvent l'entendre à la chambre des communes. Un soir, en hiver, au mois de février, il y eut au parlement un grand débat, qui se prolongea jusqu'à deux heures du matin : O'Connell parla le dernier et près de deux heures. L'Irlandais dont je parle avait entendu dire que c'était l'habitude d'O'Connell de communier tous les dimanches et jours de fête, à la Messe de six heures, dans une des pauvres petites chapelles catholiques qu'on trouvait alors à Londres. Il se dit : « J'ai là une excellente occasion de voir quelle est sa fidélité à ses habitudes religieuses. » Dans cette pensée, il se rendit, par un temps affreux, à la petite chapelle; mais sa tristesse fut grande de n'y découvrir que quelques servantes et de pauvres ouvriers. Cependant il se disait à lui-même qu'une journée de si grande fatigue terminée par

« tendre que lui pour la Reine du ciel, plus zélé pour son culte? » Transporté par un sentiment extraordinaire de dévotion envers Marie, il en fit un jour un magnifique éloge en présence de plus de cent mille catholiques et protestants. — Après le célèbre discours prononcé par lui dans le but de faire ouvrir aux catholiques les portes du parlement, et pendant que les débats solennels avaient lieu entre les plus fameux orateurs sur cette question, dans ce terrible moment d'où dépendait la liberté ou l'asservissement de l'Irlande, O'Connel se tenait retiré dans un angle, récitant le rosaire en l'honneur de la sainte Vierge destructrice de toutes les hérésies. Il avait mis la cause de l'émancipation sous la garde tutélaire de cette grande Reine, et c'est à sa protection qu'il attribuait tout le succès de cette affaire.

Digitized by Google

un longs discours; à une heure si avancée de la nuit, était une excuse suffisante. Puis bientôt ses yeux s'accoutumant à l'obscurité de la pauvre chapelle il aperçut, appuyé contre un pilier, un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau. Son cœur lui dit quel était cet homme. Au moment de la communion, O'Connell, c'était lui, se débarrassa de son manteau, et alla s'agenouiller à la sainte table, au milieu de ses pauvres compatriotes.

« Voilà la foi, la piété des Irlandais, des plus grands comme des plus humbles.

« C'est à ce profond esprit religieux que l'Irlande doit une autre de ses gloires : je veux dire l'honnêteté, l'innocence admirablement conservée de ses mœurs. »

Les soldats français à Jérusalem.

On lit dans des journaux les correspondances suivantes :

Jérusalem, 9 novembre 1860.

La prévision des complications que peuvent faire naître les événements de la péninsule italienne et la difficulté d'hivernage sur les côtes de Syrie, engagent le gouvernement français à rappeler les bâtiments de guerre de grandes dimensions. La *Sentinelle*, le *Redoutable* et le *Donawerth* ont déjà quitté les eaux de Beyrouth. Avant de rentrer à Toulon, le vice-amiral Jéhenne, montant le *Donawerth*, et commandant la station de Syrie, a eu l'excellente et chrétienne pensée de visiter Jérusalem avec vingt-quatre officiers ou sous-

Digitized by Google

officiers, et l'aumônier de son bord. C'est le 5 de ce mois que le *Donawerth* a abordé à Jaffa; en venant de Beyrouth il a relâché à Caïffa et tout l'équipage, musique en tête, est monté à l'antique sanctuaire de Notre-Dame du Carmel, situé sur le promontoire de la montagne du prophète Élie, et distant de trois quarts de lieue de l'échelle de débarquement. Nos compatriotes ont été sympathiquement et cordialement accueillis par les Carmes, gardiens du sanctuaire de la Mère de Dieu, qui venait, dit la tradition, visiter de Nazareth la montagne sacrée des prophètes. Officiers et matelots se sont pieusement agenouillés devant la statue de l'humble Vierge de Nazareth, dont ils aiment à invoquer le nom sur les eaux de l'abîme et pendant la tempête. Outre qu'elle a édifié les chrétiens du pays, l'ascension des marins du *Donawerth* au mont Carmel a produit un excellent effet sur les populations musulmanes de Caïffa, de Saint-Jean-d'Acre et de la Galilée. Trop souvent ces populations se figurent que les Francs n'ont point de religion, parce que, malheureusement, ces derniers ne savent pas donner d'assez fréquents témoignages extérieurs de leur croyance religieuse.

Débarqués le 5 à Jaffa, les officiers du *Donawerth*, le digne vice-amiral en tête, arrivèrent le lendemain dans l'après-midi à Jérusalem. Le jour suivant, ils entendaient, pieusement recueillis et visiblement émus, la sainte Messe au Calvaire, c'est-à-dire sur le Golgotha, où la grande Victime s'est offerte à Dieu, il y a dix-huit siècles, pour la rédemption des hommes. Après le saint sacrifice, l'auguste tombeau du Sauveur et les autres sanctuaires que renferme la basilique du Saint-Sépulcre, reçurent la visite et les religieux hommages de nos compatriotes. Rien ne parle à l'esprit et au cœur comme la

Digitized by Google

vue des lieux où se sont accomplis les grands et sublimes mystères de l'Homme-Dieu : à l'aspect de ces témoignages matériels et permanents de la miséricorde divine, des larmes coulent involontairement des yeux, et des soupirs de reconnaissant amour s'échappent du fond du cœur. A l'exemple du vice-amiral, plusieurs officiers du *Donaverth* se sont nourris du pain des forts à l'autel du Dieu ressuscité, après s'être purifiés dans le bain salutaire de la pénitence. Regrettant de ne pouvoir faire qu'un court séjour à Jérusalem, nos officiers français ne perdent pas une minute pour visiter les lieux saintement célèbres de l'intérieur et de l'extérieur de la Ville-Sainte. Ce matin ils se sont rendus à Bethléem pour avoir la consolation de se prosterner devant la crèche du Verbe fait chair, et de verser dans la crypte sacrée des vœux pour une épouse chérie, une mère pleine de tendresse, un père vénéré, une sœur absente ou des enfants bien-aimés.

— Dans une autre lettre écrite par le Père Ratisbonne, nous avons lu les détails édifiants qui suivent :

Jérusalem, 12 avril 1861.

« Nos fêtes de la Semaine-Sainte et de Pâques ont été rehaussées par la présence du général N..., et d'une centaine d'officiers supérieurs de l'armée de terre et de mer. Leur attitude était digne, et tout le monde a été grandement édifié. Je me trouvais à côté du général le Jeudi-Saint, au moment où allait commencer la procession autour du Saint-Sépulcre. On lui remit entre les mains un cierge, et, se tournant vers moi, il me dit avec le ton le plus affable : « Mon père, veuillez me

Digitized by Google

« communiquer le feu sacré ; » et moi, tout en allumant son cierge, je lui dis : « Général, quand vous commanderez un jour le feu contre les ennemis du nom chrétien en Orient, rappelez-vous que c'est ici, devant le « Saint-Sépulcre, que vous en avez reçu la première « étincelle. »

« Le dimanche de Pâques, pendant la Messe de Mgr Valerga, une scène vraiment grande a produit sur toute l'assistance une profonde émotion ; le général et tous ses officiers posèrent spontanément leurs épées sur le saint autel ; ils voulaient qu'elles fussent bénites par le patriarche ; ce que Son Éminence fit avec une grande solennité. Dans cet admirable mouvement de la foi, j'ai reconnu les vrais enfants des croisés. Rien de semblable ne s'était vu à Jérusalem depuis bien des siècles.

« Les musulmans sont atterrés ; mais malheur à nous le 6 juin, si nos braves partent le 5...

« P. MARIE-ALPHONSE RATISBONNE. »

Le journal *le Monde* a rapporté le même fait en ces termes :

« Le jour de Pâques, avant la Messe solennelle célébrée pontificalement au Saint-Sépulcre, le général Ducrot, interprète des vœux des officiers et des soldats, exprima à S. Exc. Mgr le patriarche le désir de voir bénir par lui leurs épées et leurs sabres. Accédant à une demande si religieuse, le patriarche bénit solennellement les armes placées en faisceaux sur l'autel où quelques instants après la Victime de paix devait être immolée. Cette religieuse cérémonie, qui n'avait pas été renouvelée, sans doute, depuis la ruine du royaume franc de Jéru-

Digitized by Google

salem, impressionna vivement ceux qui en furent témoins. Chacun de nos vaillants officiers et de nos braves soldats tint à honneur de faire toucher son épée ou son sabre à la pierre du sacré tombeau du Sauveur, sur laquelle tous collèrent des lèvres tremblantes d'amour et de reconnaissance.

J. M. J.

Digitized by Google

III

La sainte Messe pour les âmes du purgatoire.

« Ce n'est pas en vain, dit saint Jean-Chrysostome, que nous faisons mémoire des défunts dans les divins mystères, que nous offrons pour eux l'Agneau qui s'immole et qui a pris sur lui les péchés du monde ; *mais c'est afin qu'ils en reçoivent quelque soulagement.* Secourons donc les morts et prions pour eux. Car si les enfants de Job furent purifiés par le sacrifice de leur père, comment douter que les défunts ne reçoivent du soulagement des sacrifices que nous offrons pour eux? »

Saint Cyrille de Jérusalem, en expliquant les différentes parties de la Messe, parle du *Memento* des morts et dit : « Nous prions pour nos pères et pour les évêques défunts, et en général pour tous ceux d'entre nous qui sont morts, croyant que les âmes pour lesquelles on offre des prières dans ce saint et redoutable sacrifice en reçoivent un très-grand soulagement. » Saint Cyrille distingue expressément en ce même endroit ces prières pour le soulagement des défunts de la mémoire que l'on faisait des saints au sacrifice de la Messe : « Nous faisons mémoire, dit-il, de ceux qui sont morts, en premier lieu des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs,

Digitized by Google

afin que par leurs prières et leurs supplications Dieu reçoive les nôtres. »

On faisait mémoire des saints pour demander leur intercession auprès de Dieu ; on priait pour les âmes dont la félicité n'était pas assurée, afin de leur obtenir du soulagement dans leurs souffrances et de hâter le jour de leur délivrance. N'est-ce pas exactement ce que l'Église catholique pratique encore aujourd'hui ? Saint Augustin explique avec une admirable précision toute la pensée de l'Église sur ce sujet :

« On ne peut nier, dit-il, que les âmes des défunts ne soient soulagées par la piété de leurs proches, lorsqu'on offre pour elles le sacrifice du médiateur, ou qu'on fait pour elles des aumônes dans l'Église ; mais il est à remarquer que ces choses ne profitent qu'à ceux qui ont vécu de telle manière qu'ils ne se sont pas rendus indignes d'en profiter. *Car il y a une manière de vivre qui n'est ni assez bonne pour n'avoir pas besoin de ces secours après la mort, ni assez mauvaise pour que ces secours soient inutiles après la mort.* Lors donc qu'on offre le sacrifice de l'autel pour les chrétiens défunts, ou qu'on fait des aumônes pour eux, ce sont des actions de grâces envers Dieu pour ceux qui sont parfaitement bons, des propitiations (*propitiationes*) pour ceux qui ne sont pas très-mauvais ; et si ces choses ne sont d'aucun secours à ceux qui sont morts tout à fait mauvais, elles sont du moins une certaine consolation pour les vivants. »

Les Pères de l'Église nous représentent les saints anges puisant sur l'autel dans des coupes d'or le précieux sang de Jésus-Christ pour aller le répandre comme une bienfaisante rosée sur les flammes du purgatoire, et à tous les instants des âmes purifiées par cette effusion expia-

Digitized by Google

toire, s'envolent jusqu'au lieu de leur repos éternel.

Nous pouvons donc placer à jamais dans le sein du Père éternel ces âmes qui ne peuvent plus l'offenser. Nous pouvons leur procurer plus tôt le souverain bien par nos prières, par nos aumônes et nos mortifications, unies aux mérites du Sauveur, en accomplissant *ce qui manque de leur part à sa passion.* Nous pouvons racheter les captifs de la justice amoureuse de Dieu en puisant dans le trésor de l'Église, et c'est surtout par le saint sacrifice de la Messe et par la communion. Si les ossements d'Élisée rendirent la vie à un enfant, à combien plus forte raison l'application du sang de Jésus-Christ aura-t-elle de puissance pour donner la vie bienheureuse aux âmes souffrantes du purgatoire, et pour ranimer notre ferveur en même temps!

Nous éprouvons tant de peine à voir souffrir ceux que nous aimons et tant de bonheur à les soulager! Que la foi, l'espérance et l'amour nous ouvrent donc l'entrée du purgatoire, et nous y trouverons un vaste champ où nous pourrons moissonner une ample provision de mérites et de bonnes actions. C'est là une œuvre de charité, et souvent de justice, que nous accomplirons à l'égard de nos frères.

Combien il est avantageux d'offrir le saint sacrifice pour les âmes du purgatoire.

La sainte Messe soulage puissamment ces pauvres captifs, qui pourrait en douter? Il suffit, pour vous en convaincre, que vous ajoutiez foi à l'autorité de saint Jérôme; il vous apprendra clairement que lorsqu'on célèbre la Messe pour une âme du purgatoire, ce feu d'ailleurs

Digitized by Google

si dévorant suspend son action, et l'âme cesse de souffrir tout le temps que dure la célébration du sacrifice : *Animæ quæ sunt in purgatorio, pro quibus solet sacerdos in Missa orare, interim nullum tormentum sentiunt dum Missa celebratur* (1). Le saint Docteur affirme même qu'à chaque Messe qui se dit, beaucoup d'âmes sortent du purgatoire et s'envolent au paradis. *Missa celebrata, plures animæ exeunt de purgatorio.* Ajoutez que la charité dont vous usez envers les défunts rejaillira entièrement sur vous. On pourrait confirmer cette vérité par des exemples sans nombre; qu'il suffise d'en citer un seul, parfaitement authentique, arrivé dans la personne de saint Pierre Damien (2). Ce saint ayant perdu en bas âge son père et sa mère, tomba entre les mains d'un de ses frères qui le traita de la manière la plus inhumaine, ne rougissant pas de le laisser manquer de tout, même de chaussures et de vêtements tant soit peu convenables. Il arriva à l'enfant de trouver sur son chemin une pièce d'argent. Pensez quelle fut sa joie ! il croyait avoir en main un trésor. A quoi donc l'emploira-t-il? La pénurie où il se trouvait lui suggérait beaucoup de projets; mais après qu'il eut bien réfléchi il se décida à la porter à un prêtre, afin qu'il offrît le sacrifice de la Messe pour les âmes du purgatoire. Chose remarquable! à partir de ce moment la fortune changea complétement pour lui. Il fut recueilli par un autre de ses frères d'un meilleur naturel, qui eut pour lui toute la tendresse d'un père. Grâce à ses soins il devint par la suite un grand saint, décoré de la pourpre romaine dont il fut l'ornement. C'est ainsi qu'une seule Messe qu'il fit célébrer, fut

(1) S. Hieron. C. *Mart. infra de celebr. Miss.*
(2) In ejus vitâ.

Digitized by Google

pour lui la source des plus précieux avantages. (*Œuvres du B. Léonard de Port-Maurice*).

Une grande pécheresse sauvée par sa charité envers les morts.

Voici un autre trait rapporté par le bienheureux Léonard de Port-Maurice, qui prouve combien il est avantageux même pour les pécheurs de travailler au soulagement des âmes du purgatoire.

On raconte qu'une femme débauchée de la ville de Rome, ayant entièrement perdu de vue l'affaire de son salut, ne songeait plus qu'à satisfaire ses passions, en servant de suppôt au démon pour perdre la jeunesse; le seul bien qu'elle fît encore, c'était de ne laisser guère passer de jour sans faire célébrer la Messe pour les âmes du purgatoire. C'est aux prières de ces saintes âmes, comme on le croit pieusement qu'elle dut de se sentir un jour surprise d'une si amère contrition de ses péchés, que sur-le-champ, désertant le lieu infâme où elle se trouvait, elle alla se jeter aux pieds d'un confesseur zélé, pour lui faire sa confession générale; peu de temps après, elle mourut dans les meilleures dispositions et en donnant les signes les plus certains de sa prédestination. On ne peut s'empêcher d'attribuer cette grâce, qui tient du prodige, au mérite des Messes qu'elle avait fait célébrer en faveur des âmes du purgatoire. Réveillons-nous donc aussi et ne souffrons pas que les publicains et les femmes de mauvaise vie nous précèdent dans le royaume de Dieu : « Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei. »

Digitized by Google

Prière de saint Augustin pour sa mère.

Sainte Monique, étant sur le point de mourir, dit à ses deux fils, Navigius et Augustin : « N'ayez point d'in-« quiétude par rapport à mon corps ; la seule chose que « je vous demande est que vous vous souveniez de moi « à l'autel du Seigneur, partout où vous serez. » (Saint Augustin, *Confess.*, l. 9, c. 12.)

Saint Augustin ne peut se rappeler sans le plus vif attendrissement les vertus de sa sainte mère, les soins qu'elle avait pris de ses enfants, l'amour qu'elle leur avait porté, et surtout les inquiétudes et les alarmes qu'ils lui avaient causées. Il prie Dieu pour elle dans ses *Confessions*, et conjure tous ceux qui liront son livre de se souvenir à l'autel, de Monique sa mère et de Patrice son père.

Recueillons avec respect ces paroles sorties du cœur du plus grand docteur de l'Église en faveur de celle qui lui avait donné la vie du corps et de l'âme :

« Aujourd'hui, le cœur guéri de cette blessure que l'affection charnelle rendait peut-être trop vive, je répands devant vous, mon Dieu, pour cette femme, votre servante, de bien autres pleurs ; pleurs de l'esprit frappé des périls de toute âme « qui meurt en Adam. » Il est vrai que, vivifiée en Jésus-Christ, elle a vécu dans les liens de la chair de manière à glorifier votre nom par sa foi et ses mœurs ; mais toutefois je n'oserais dire que, depuis que vous l'eûtes régénérée par le baptême, il ne soit sorti de sa bouche aucune parole contraire à vos préceptes. Et n'a-t-il pas été dit par la Vérité, votre Fils : « Celui qui appelle son frère insensé est passible

Digitized by Google

du feu? » Et malheur à la vie même la plus exemplaire, si vous la scrutez dans l'absence de la miséricorde. Mais comme vous ne recherchez pas nos fautes à la rigueur, nous avons le confiant espoir de trouver quelque place dans votre indulgence. Et d'autre part, quel homme, en comptant ses mérites véritables, fait autre chose que de compter vos dons? Oh! si les hommes se connaissaient, « comme celui qui se glorifie se glorifierait dans le Seigneur! »

« Ainsi donc, ô ma gloire! ô ma vie! ô Dieu de mon cœur! mettant à part ses bonnes œuvres, dont je vous rends grâces avec joie, je vous prie à cette heure pour les péchés de ma mère; exaucez-moi, au nom du Médecin suspendu au bois infâme, qui aujourd'hui, assis à votre droite, « sans cesse intercède pour nous. » Je sais qu'elle a fait miséricorde, et de toute son âme « remis la dette aux débiteurs. » Remettez-lui donc la sienne; et s'il en est qu'elle ait contractée, tant d'années durant qu'elle a vécu après avoir reçu l'eau salutaire, remettez-lui, Seigneur, remettez-lui, je vous en conjure; « n'entrez pas avec elle en jugement. » Que « votre miséricorde s'élève au-dessus de votre justice! » Vos paroles sont véritables, et vous avez promis aux miséricordieux miséricorde. Et vous leur avez donné de l'être, « vous qui avez pitié de qui il vous plaît d'avoir pitié, et faites grâce à qui il vous plaît de faire grâce. »

« Et n'auriez-vous pas déjà fait ce que je vous demande? je le crois; mais encore, agréez, Seigneur, cette offrande de mon désir. Car aux approches du jour de sa dissolution elle ne songea pas à faire somptueusement ensevelir, embaumer son corps; elle ne souhaita point un monument particulier; elle se soucia peu de reposer au pays de ses pères; non, ce n'est pas là ce qu'elle

Digitized by Google

nous recommanda ; elle exprima ce seul vœu que l'on fît mémoire d'elle à votre autel : elle n'avait laissé passer aucun jour de sa vie sans assister à ses mystères. Elle savait bien que « là se dispensait la sainte victime par qui a été effacée la cédule qui nous était contraire, et vaincu l'ennemi qui, dans l'exacte vérification de nos fautes, cherche partout une erreur, et ne trouve rien à redire en l'Auteur de notre victoire. » Qui lui rendra son sang innocent ? Qui lui rendra le prix dont il a payé notre délivrance ? C'est au sacrement de cette Rédemption que votre servante a attaché son âme par le lieu de la foi.

« Que personne ne l'arrache à votre protection ; que, ni par force, ni par ruse, le lion-dragon ne se dresse entre elle et vous. Elle ne dira pas qu'elle ne doit rien, de peur d'être convaincue par la malice de l'accusateur, et de lui être adjugée ; mais elle répondra que sa dette lui est remise par celui à qui personne ne peut rendre ce qu'il a acquitté pour nous sans devoir. Qu'elle repose donc en paix avec l'homme qui fut son unique mari, qu'elle servit avec une patience dont elle vous destinait les fruits, voulant le gagner à vous.

« Inspirez donc, Seigneur mon Dieu, inspirez à vos serviteurs, mes frères, à vos enfants, mes maîtres, que je veux servir de mon cœur, de ma voix et de ma plume ; tous tant qu'ils soient qui liront ces pages, inspirez-leur de se souvenir, à votre autel, de Monique, votre servante, et de Patricius, dans le temps son époux, dont la chair, grâce à vous, m'a introduit dans cette vie ; comment ? je l'ignore : qu'ils se souviennent, avec une affection pieuse, de ceux qui ont été mes parents à cette lumière défaillante, mes frères, en vous notre Père, et en notre Mère universelle, mes futurs concitoyens dans

Digitized by Google

l'éternelle Jérusalem, après laquelle le pèlerinage de votre peuple soupire depuis le départ jusqu'au retour; et que sollicitées par ces confessions, les prières de plusieurs lui obtiennent plus abondamment que mes seules prières, cette grâce qu'elle me demandait à son heure suprême. » (Livre IX.)

La sœur de saint Thomas d'Aquin délivrée du purgatoire par son frère.

« Un jour que saint Thomas d'Aquin répandait son âme devant Dieu, une de ses sœurs, morte depuis peu abbesse de Sainte-Marie de Capoue, lui apparut, demandant l'intercession de ses prières pour être délivrée des souffrances du purgatoire. Saint Thomas offrit plusieurs fois le sacrifice de la Messe à cette intention; il joignit les mortifications à la prière, jusqu'à ce qu'il eût acquis la certitude que celle qui était l'objet de son amour fraternel avait été reçue par le céleste Epoux. Plusieurs fois il eut la vision de sa sœur, et il lui demanda dans quel état était l'âme de ses frères. L'âme bienheureuse répondit : « Landolfe gémit encore; mais Renaud jouit déjà de la « joie des bienheureux; la miséricorde de Dieu a par- « donné ses péchés et récompensé les souffrances en- « durées pendant sa vie pour le service de la sainte Eglise. « Enfin, ajouta-t-elle, votre vie est agréable devant le « Seigneur; la couronne qui vous est réservée sera « comme un diadème de gloire et elle ne se fera pas « attendre. » (*Bollandistes.*)

Digitized by Google

Il ne faut pas cesser de prier pour les défunts.

On lit dans la vie de saint Malachie, archevêque d'Armach en Irlande, en 1148, qu'il eut la douleur de perdre une de ses sœurs dont la mort lui causait une grande tristesse, car il l'aimait beaucoup. Aussi il priait pour elle, pour elle il offrait les saints mystères. Or, une nuit, il eut un songe, dans lequel un homme l'avertissait que sa sœur était dehors de l'église, vêtue de deuil, et qu'elle avait demeuré trente jours sans manger. Saint Malachie se réveilla en sursaut, et, se souvenant que depuis quelques jours il n'avait point dit la Messe pour sa sœur, il reconnut qu'elle n'était point en proie à la faim corporelle, mais à la spirituelle. Il recommença les suffrages qu'il avait interrompus; peu après, la défunte, qui était devant la porte de l'église, lui apparut vêtue de noir et lui dit qu'on ne voulait pas la laisser entrer; mais le saint continua ses prières pour elle, disant tous les matins la Messe à son intention, et quelque temps après elle lui apparut avec une robe blanche, dans l'église, se plaignant néanmoins de ce qu'on ne la voulait pas laisser approcher de l'autel. Il ne cessa pas de prier pour sa sœur, jusqu'à ce qu'elle lui eût apparu auprès de l'autel, habillée de blanc, parmi une troupe de bienheureux esprits, qui montraient par leur clarté que cette âme était déjà admise en la compagnie des bienheureux. Ce qui fait juger de l'efficacité du saint sacrifice de la Messe pour effacer les péchés, délivrer du purgatoire les âmes qui s'y purifient de leurs souillures, et les introduire dans le ciel pour y jouir éternellement de la vue de Dieu. » (*Vie de saint Malachie.*)

Digitized by Google

Vertu du saint sacrifice.

Aux premiers siècles du christianisme, un chrétien fut pris par des corsaires et conduit dans une région lointaine, sans qu'il lui fût possible de donner de ses nouvelles. Sa femme, le croyant mort, faisait dire chaque semaine une Messe pour le repos de l'âme de son mari. Mais, ô merveille ! chaque fois que le saint sacrifice était célébré, le captif se trouvait délivré, et les chaînes qui le chargeaient tombaient d'elles-mêmes. Étant parvenu à s'échapper, il revint enfin dans sa patrie, et apprit de sa femme, en supputant les mois et les jours, la cause de ce miracle.

Saint Grégoire le Grand, qui rapporte ce fait, ajoute : « Quelle vertu le sacrifice de l'autel doit-il avoir pour la « délivrance des âmes ! » En effet, saint Jérôme assure qu'une Messe étant célébrée pour un pauvre captif du purgatoire, le feu dévorant de cet enfer passager où reste pourtant l'espérance, suspend son action pendant toute la durée du sacrifice; et il affirme qu'à chaque Messe qui se dit, beaucoup d'âmes sortent du purgatoire et s'envolent au paradis.

O vous qui avez la noble passion du dévouement, nous vous annonçons donc une bonne nouvelle : vous pouvez faire naître en quelque sorte à la vie éternelle et sauver des âmes de l'abîme. Nous avons des moyens de témoigner à Dieu notre reconnaissance et de mériter la sienne. Si nous ne pouvons parcourir les pays infidèles et y porter la foi et le salut, à l'exemple de nos missionnaires, parcourons par la prière ces sombres régions visitées par la justice suprême et dont la miséricorde nous donne les

Digitized by Google

clefs. D'ailleurs rien ne sera perdu dans nos prières, et Dieu saura bien en appliquer le fruit, si ceux pour qui nous faisons célébrer le saint sacrifice n'ont plus besoin de nos suffrages.

Vision consolante de Thomas de Cantipré.

Thomas de Cantipré, docteur de l'ordre de Saint-Dominique et suffragant de Cambrai, raconte qu'un moine très-pieux offrant le saint sacrifice de la Messe pour le repos des âmes du purgatoire, arrivé à ces paroles : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona eis requiem :* « Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du « monde, donnez-leur le repos ; » entendit une multitude de voix lointaines qui disaient : *Hâtez-vous, hâtez-vous de venir recevoir la paix, car la Messe va finir.* Le religieux au moment de la sainte communion, pendant qu'il tenait entre ses mains le corps sacré de Jésus-Christ, fut ravi en extase, et il vit une foule considérable d'âmes qui se hâtaient de venir recevoir la paix. Et comme elles se retiraient après l'avoir reçue, les autres criaient : « Hâtez-vous, hâtez-vous, car la Messe va « finir. » Ainsi le moine demeura debout à l'autel depuis le grand matin jusqu'à neuf heures. Les assistants ne pouvaient comprendre ce qui devait tenir ainsi le prêtre immobile à l'autel pendant un temps aussi considérable. Mais étant sorti de son extase, il acheva le saint sacrifice de la Messe, et par ordre de son supérieur il fit part à l'assemblée de la vision dont il avait été favorisé. Peu de temps après ce saint religieux passa de ce monde à une vie meilleure.

(Th. Cant. *L.* 2. *Apum. c.* 5 *libr. par.* 33.)

Digitized by Google

Pratiques d'un pieux médecin.

Rien de plus touchant que la charité du médecin Joachim de Sanctis, qui vient de mourir à Rome en odeur de sainteté, et dont un pieux évêque nous a donné la biographie. Il avait toujours eu une très-grande dévotion à soulager les pauvres âmes du purgatoire, dit Mgr Luquet; sans doute l'amour qu'il portait à ses malades l'avait nourrie en son cœur. Il avait fait au Seigneur une donation entière de toutes ses œuvres et de ses mérites pour elles; il la renouvelait plusieurs fois le jour, et disait souvent qu'il s'estimerait heureux de demeurer en ce lieu de douleur et d'amour jusqu'au jour du jugement pour le soulagement de quelque âme. Il avait adopté la dévotion de prier les bras en croix pour elles, et cette pieuse pratique s'est répandue à Patrica, où elle est devenue générale. Une personne digne de foi le vit en songe peu après sa mort. Il était d'une beauté extraordinaire et rayonnant de joie : « Je n'ai pas « eu à passer par le feu, lui dit-il, et néanmoins j'ai dû « attendre un peu. Pour entrer en possession du Seigneur, « l'âme doit être purifiée de toute poussière. Soyez donc « attentive si vous voulez éviter ces peines. » L'ange gardien du bon serviteur de Dieu se rendait également visible, en même temps que lui, à la personne favorisée d'un songe aussi doux. Le céleste esprit se tenait auprès de Joachim et le purifiait encore; sa joie paraissait plus grande que celle de l'heureuse âme.

« Et pourtant, ajoute l'historien, que ceux qui liront « ces pages prient et pleurent pour lui, en priant et pleu- « rant sur eux-mêmes. Ainsi le demande la sainte Église

Digitized by Google

« en faveur de ses enfants qu'elle n'a pas proclamés « bienheureux par son infaillible voix de mère, épouse du « Verbe incarné. » En gémissant de la sorte pour leurs frères morts dans le Seigneur, les âmes qui aiment entrent dans une sainte joie; « car nous devons aux morts, « dit saint Bernard, non-seulement la compassion et la « prière, mais encore la réjouissance, à cause de l'espoir « commun. »

Ajoutons un mot pour notre consolation : ces âmes souffrent, il est vrai, plus que nous ne pouvons l'imaginer ici-bas; mais elles ont aussi dans la certitude de leur salut, la visite des anges peut-être, et l'amour de Dieu, un bien préférable à tous les avantages de ce monde. Descendons avec elles par la pensée : elles sont pleines de l'espérance qui ne trompe pas; ainsi nous apprendrons à nous tenir plus rapprochés du ciel, plus dégagés de la terre, afin que notre âme soit moins retardée dans son départ pour le ciel.

Combien Notre-Seigneur est touché de ce qu'on fait pour sa Mère.

Un jeune gentilhomme espagnol, don Bernardin de Mendoza, voulant donner à la sainte Vierge une preuve de sa tendre dévotion pour elle, offrit à sainte Thérèse la maison qu'il possédait près de Valladolid, pour en faire un monastère de Notre-Dame du Mont-Carmel : « A vrai « dire, j'avais de la répugnance, dit sainte Thérèse, à « établir un couvent dans un endroit éloigné de la ville. « Cependant l'offre m'était faite de si bon cœur et pour « une si belle fin, que je ne crus pas devoir, en le re-

Digitized by Google

« fusant, priver ce jeune seigneur du mérite qui pouvait « lui en revenir.

« Environ deux mois après, ce gentilhomme fut saisi « d'une maladie subite; le mal lui ayant enlevé l'usage « de la parole, il ne put pas bien se confesser; mais il « témoigna, par plusieurs signes, demander pardon à « Dieu. Il mourut au bout de très-peu de temps dans « un lieu fort éloigné de celui où j'étais alors. Le divin « Maître me dit : Ma fille, son salut a été en grand dan- « ger; mais j'ai eu compassion de lui et j'ai fait miséri- « corde, en considération du service qu'il a rendu à ma « Mère en donnant cette maison pour y établir un mo- « nastère de son ordre. Néanmoins, il ne sortira du pur- « gatoire qu'à la première Messe qui se dira dans ce nou- « veau couvent.

« A partir de ce jour, les grandes souffrances de cette « âme furent sans cesse présentes à mon esprit. La fon- « dation de Valladolid ne put être aussi prompte que je « l'aurais voulu. M'étant arrêtée à Saint-Joseph de Mé- « rina del Campo, Notre-Seigneur me dit un jour dans « l'Oraison : *Hâte-toi, car cette âme souffre beaucoup.* « Dès ce moment, rien ne put me retenir, et j'arrivai à « Valladolid le jour de la fête de Saint Laurent. Lorsque « je vis la maison malsaine que nous devions habiter, j'en « éprouvai un sensible déplaisir. Au milieu de toutes ces « difficultés, ce que Notre-Seigneur m'avait dit me sou- « tenait. J'improvisai des cellules où nous pouvions être « recueillies; enfin tout ce qui était d'absolue nécessité « fut fait. Le dimanche étant venu avant que l'autorisa- « tion nous fût accordée, on nous permit seulement de « faire dire la Messe dans le lieu destiné à devenir l'église « du monastère. Le saint sacrifice y fut donc offert. « J'étais en ce moment fort éloignée de songer que la

Digitized by Google

« prédiction de Notre-Seigneur, touchant ce gentil-
« homme, dût s'accomplir alors; j'étais au contraire
« persuadée que par ces paroles : *à la première Messe,*
« le divin Maître désignait celle où l'on mettrait le très-
« saint sacrement dans notre église. Au moment de la
« communion, le prêtre s'avança vers nous, tenant le
« saint ciboire en main. Je m'approchai, et à l'instant
« même où il me donnait la sainte hostie, ce gentil-
« homme m'apparut à côté de lui, avec un visage tout
« resplendissant; l'allégresse peinte sur ses traits et ses
« mains jointes, il me remercia de ce que j'avais fait
« pour le tirer du purgatoire; je le vis ensuite monter
« au ciel.

« Je l'avouerai, la première fois que j'entendis de la
« bouche du divin Maître qu'il était en voie de salut,
« j'étais loin d'une si consolante pensée; je ressentais au
« contraire une peine très-vive; il me semblait qu'après
« la vie qu'il avait menée, il eût fallu un autre genre de
« mort.... Oh! qu'un service, quel qu'il soit, rendu à
« la très-sainte Vierge, est une grande chose! Qui dira
« combien Notre-Seigneur l'agrée, et combien sa misé-
« ricorde est grande (1)! »

Combien la miséricorde de Marie est grande.

On lit dans la Vie de Sœur Catherine de Saint-Augustin, qu'au même lieu où demeurait cette servante du Seigneur, habitait une femme appelée Marie qui, dès sa première jeunesse, avait mené une vie fort déréglée. L'âge ne la corrigea point; tellement que les gens de

(1) *Le livre des Fondations*, chap. X.

Digitized by Google

l'endroit, las de ses désordres, prirent le parti de la chasser de la ville, et de la reléguer dans une grotte hors de leur pays. Ce fut là que, rongée par une maladie affreuse qui faisait tomber son corps en lambeaux, elle mourut peu après sans sacrements et privée de tout secours humain. Une pareille mort ne paraissait pas mériter les honneurs de la sépulture; aussi ne fut-elle pas inhumée en terre sainte. La Sœur Catherine, qui avait la pieuse coutume de recommander particulièrement à Dieu les personnes de sa connaissance qui passaient à une autre vie, ne songea point à la vieille pécheresse, la croyant damnée selon l'opinion générale. Il y avait déjà quatre ans que cette femme était morte, lorsqu'un jour, la servante de Dieu étant en oraison, une âme du purgatoire lui apparut et lui tint ce discours : « Sœur Catherine, quel malheur est le mien! tu pries pour tous ceux qui meurent, et il n'y a que ma pauvre âme dont tu ne veux pas avoir compassion. — Et qui es-tu? demanda la servante de Dieu. — Je suis, répondit l'âme du purgatoire, cette pauvre Marie qui mourut dans la grotte. — Quoi! tu es sauvée, s'écria Catherine avec étonnement. — Oui, je le suis, reprit l'âme, par la miséricorde de la bienheureuse Vierge. Dans mes derniers moments, abandonnée de tout le monde, et me voyant souillée de tant de péchés, je m'adressai à la Mère de Dieu, et je lui dis du fond de mon cœur : *O vous, le refuge de ceux qui sont délaissés, ayez pitié de moi qui le suis de l'univers entier : vous êtes mon unique espérance; venez à mon secours.* Je ne priai point en vain. C'est à l'intercession de Marie que je dois d'avoir échappé à l'enfer par un acte de vraie contrition. Notre-Dame m'a encore obtenu cette grâce, que ma peine soit abrégée, la justice divine me faisant souffrir en intensité ce que

Digitized by Google

j'aurais dû souffrir en durée. Il ne me faut que quelques Messes pour être délivrée du purgatoire : fais-les moi dire, et je te promets qu'une fois dans le ciel je ne cesserai de prier pour toi Dieu et sa très-sainte Mère. » La sœur Catherine fit célébrer les Messes, et quelques jours après, cette âme, brillante comme le soleil, lui apparut de nouveau, et lui témoignant sa reconnaissance : « Le ciel m'est enfin ouvert, lui dit-elle, j'y vais célébrer les miséricordes de mon Dieu, et sois sûre que je ne t'oublierai point. » (*Cité par saint Liguori.*)

Le bienheureux Henri Suso délivre un de ses amis du purgatoire.

L'historien du bienheureux Henri Suso raconte qu'il se lia d'amitié avec un religieux de son Ordre et de son âge; leurs épanchements et leurs saints entretiens lui procurèrent des instants délicieux. Ce fut à ce confident qu'il montra le nom de Jésus qu'il avait écrit sur son cœur et dans sa chair même. Ces deux amis convinrent ensemble que quand un d'eux mourrait, l'autre serait obligé de dire à son intention une Messe le lundi et le vendredi de chaque semaine. Son compagnon étant mort le premier, Frère Henri remplit fidèlement le pacte sacré, mais finit par l'oublier pourtant quelquefois. Le défunt lui apparut la nuit et lui reprocha en gémissant de manquer à sa promesse. Frère Henri l'assura qu'il ne l'avait jamais oublié dans ses prières : « Cela ne me suffit pas, dit le mort, ce sont des Messes qu'il me faut; le sang de Jésus-Christ peut seul éteindre les flammes qui me brûlent. » Le bienheureux lui promit de nouveau de célébrer pour lui le saint sacrifice; il le fit, et délivra cette

Digitized by Google

âme, qui revint le remercier de l'avoir tirée du purgatoire.

Suso avait aussi deux amis d'une grande sainteté, mais dont les vies étaient bien différentes ; l'un avait des jours heureux et tranquilles, et jouissait d'une grande réputation dans le monde ; l'autre, au contraire, restait inconnu et vivait sans éclat au milieu des épreuves nombreuses que Dieu lui envoyait. Tous deux moururent, et Frère Henri désirant savoir quel était leur partage dans la gloire, Dieu permit que le premier lui apparût, et lui dit qu'il était dans le purgatoire pour avoir ressenti quelques mouvements d'orgueil au milieu des honneurs dont on l'entourait ; qu'il n'y avait pas assez résisté, et que le feu le purifiait de cette faute, mais qu'il touchait au moment de sa délivrance. Celui, au contraire, qui avait vécu dans des épreuves continuelles, s'était envolé au ciel sans obstacle et sans expiation.

Pieux souvenir d'une mère.

Un homme qui avait été républicain stoïque dans les rangs de l'armée impériale, et qui fut un des grands orateurs parlementaires de la Restauration, le général Foy, en matière de religion, en était où en sont les libres penseurs : doutes, systèmes, données incomplètes, préventions. Cependant on raconte les habitudes pieuses et catholiques du général à certaines époques. « C'était au jour de l'anniversaire de la mort de sa mère ; lui, libre croyant en religion, comme dit Lamartine, il faisait célébrer un service divin, une Messe pour sa mère toutes les fois que revenait le jour de sa mort. Soldat, député, il ne manquait jamais à ce devoir ; il assistait à cette

Digitized by Google

cérémonie avec recueillement et avec larmes. Une émotion puissante s'emparait de lui : hommage bien touchant rendu par un soldat républicain à l'irrésistible empire des souvenirs de la maison paternelle! Car il est dit que la mère du général Foy était pieuse, et que son fils tenait pour obligation sacrée de faire offrir pour elle les mystères chrétiens, comme étant la commémoration funèbre la plus douce aux mânes de cette femme, et en même temps la preuve qu'il conservait pour le culte de la maison paternelle ces tendresses de la mémoire qui sont encore de la piété filiale, quand elles ne sont plus de la foi.

Les derniers vingt sous d'une pauvre ouvrière.

Le trait suivant a été rapporté par plusieurs journaux, nous l'avons lu dans *la Voix de Notre-Dame de Chartres*, publication mensuelle qui paraît sous le patronage de l'évêque du diocèse; nous l'avons lu aussi dans le livre *Devoir des servantes en exemples*, approuvé par Mgr Plantier, évêque de Nîmes.

Dans la ville de P., vivait une jeune fille, nommée Marie B., lingère de profession, que ses rares qualités faisaient aimer et estimer de toutes les personnes qui avaient le bonheur de la connaître.

Bonne et compatissante, elle ouvrait facilement son cœur aux cris de l'infortune; mais sa foi éclairée lui révélait au delà de la tombe d'autres misères plus affreuses que celles qui frappent nos regards, et l'une de ses pratiques les plus chères était de faire dire chaque mois une Messe pour l'âme du purgatoire qui touchait de plus près au terme de la délivrance.

Digitized by Google

L'amour du prochain n'exclut pas les préoccupations légitimes du bien-être personnel. Laborieuse et prévoyante autant que charitable, notre ouvrière avait amassé de petites épargnes pour se ménager une ressource dans les mauvais jours. Hélas ! ils arrivèrent plus tôt qu'elle ne l'avait supposé. Dieu qui voyait ses bons sentiments, voulut en éprouver la constance et accroître ainsi son mérite.

Marie B. tombe malade, mais d'une de ces maladies longues et compliquées qui résistent à tous les efforts de la science. Les jours, les semaines, les mois se succèdent, et la pauvre Marie reste clouée sur son lit de douleur. Toutefois elle n'est pas seule; elle retrouve alors les soins assidus, les douces prévenances qu'elle a si souvent prodigués à de plus pauvres qu'elle, tandis qu'elle jouissait du bienfait de la santé.

Confiante en Dieu, qui ne frappe que pour guérir, elle offrait à tous, au milieu de ses cruelles épreuves, le plus parfait modèle d'une résignation toute chrétienne, et le spectacle de sa douce sérénité semblait donner je ne sais quel charme à ses souffrances.

Cependant sa triste position ne faisait que s'aggraver de jour en jour. Les personnes pour lesquelles travaillait notre pieuse lingère l'attendirent bien quelques semaines, les plus dévouées quelques mois; mais insensiblement et par la force des choses, toutes à peu près se virent contraintes de recourir à d'autres ouvrières, et notre malade voyait ainsi, avec ses dernières économies, s'en aller l'espoir de se relever jamais d'une si rude épreuve. Sa soumission toute filiale à la volonté de Dieu et sa confiance sans bornes en la Providence lui restèrent seules, et ne l'abandonnèrent jamais.

Après plus d'une année de cruelles souffrances, le

Digitized by Google

printemps vit enfin arriver la convalescence de la pauvre Marie. Mais que faire? que devenir? Trop peu de maisons lui demeuraient fidèlement attachées pour qu'elle pût espérer sortir de sitôt de l'état de gêne où sa maladie l'avait réduite.

Une ressource toutefois lui reste encore. Elle pourrait s'offrir en qualité de femme de chambre dans quelqu'une de ces nombreuses familles où elle était autrefois si recherchée. Mais elle n'est plus dans la première vigueur de l'âge, et comme elle n'a jamais servi, cette condition lui cause d'assez fortes répugnances. Elle s'arrête néanmoins à cette idée et s'y habitue insensiblement, persuadée que telle est la volonté de Dieu, puisqu'elle n'entrevoit point d'autre moyen d'existence.

Le jour où la pauvre fille put sortir, afin de donner suite à son projet, il lui restait un franc pour unique ressource.

Elle se dirige d'abord vers une église, dans le dessein d'y entendre la Messe. Chemin faisant, elle se rappelle avec chagrin que depuis sa maladie elle a négligé sa pratique si chère, celle de faire offrir chaque mois le saint sacrifice pour l'âme du purgatoire qui était le plus près d'entrer au ciel.

Que faire dans cette circonstance? Il lui reste bien un franc; elle pourrait faire dire une Messe; mais ensuite elle se trouvera sans ressource aucune et sans pain... et la faim la presse. De son côté, la pauvre âme souffre des tortures encore plus cruelles... Après un moment d'hésitation, la charité l'emporte dans son cœur, et Marie ne balance pas à faire ce nouveau sacrifice : elle n'en sera que plus totalement entre les mains de la divine Providence.

Elle entre à l'église. Un prêtre se préparait à célébrer

Digitized by Google

le saint sacrifice. Elle s'approche et lui demande s'il peut disposer de cette Messe. Sur sa réponse affirmative, elle l'obtient facilement pour sa chère intention, qu'elle fait connaître; puis, confiante plus que jamais en celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom, elle entend la Messe, prie et communie pour cette âme dont elle veut procurer la délivrance.

Au sortir de l'église, Marie B. prend une petite ruelle qui devait la conduire chez une de ses amies, où elle espérait, en lui ouvrant son cœur, trouver aide et secours. Elle voit venir à elle un jeune homme à la figure noble et douce, qui, la saluant avec bonté, lui dit : « Mademoiselle, vous cherchez une place, n'est-ce pas? » — Mais, Monsieur, répond Marie toute surprise d'une pareille demande, je n'ai pas l'honneur de vous connaître; et comment pouvez-vous savoir ce que je n'ai confié à personne? » — N'importe, répond l'étranger, souriant avec bienveillance, allez dans telle rue, à tel numéro ; vous trouverez une dame d'un certain âge; offrez-lui vos services, elle cherche une domestique, acceptez ce qu'elle vous proposera; croyez-moi, vous serez parfaitement heureuse auprès d'elle. » Puis, sans lui donner le temps de répondre, il s'éloigna, la saluant encore avec le plus gracieux sourire.

La bonne Marie, tout interdite, remercie Dieu du fond du cœur de cette rencontre providentielle, et sans plus tarder, se rend à l'adresse que lui a donnée le jeune homme, dans la pensée qu'elle ne courait aucun risque à faire cette démarche. Elle s'arrête et frappe à la porte de la demeure indiquée ; une dame fort respectable vient en effet lui ouvrir. Marie B. expose le but de sa visite : « Il est vrai que je cherche une domestique, répond la dame en souriant; mais comment pouvez-vous même

Digitized by Google

le supposer? La mienne, renvoyée hier soir pour un motif assez grave, n'a pu encore répandre cette nouvelle, et moi-même je n'en ai parlé à personne. J'allais déjeuner et sortir ensuite pour m'occuper de cette affaire. Ainsi, je ne saurais m'expliquer par qui vous avez pu apprendre la situation où je me trouve. » Alors la bonne Marie fait connaître à la dame la rencontre du jeune inconnu, et comment, pleine de confiance en des manières si parfaites, elle était venue d'après son indication.

La dame ne s'expliquant pas davantage cette singulière coïncidence, reprit : « Mademoiselle, puisque dans tous les cas je cherche une personne de service, votre air, votre âge, tout me convenant, veuillez entrer dans ma chambre, afin que je prenne vos noms, votre adresse, celles aussi de quelques personnes auprès desquelles je pourrais prendre les renseignements dont j'ai besoin : je vous ferai savoir ensuite ma réponse. »

Marie B. suivit donc madame X... dans sa chambre à coucher ; mais en entrant elle fut frappée à la vue du portrait en pied d'un jeune homme d'une vingtaine d'années : « Ah! Madame, s'écria-t-elle tout émue, le voilà ce bon Monsieur qui tout à l'heure m'a abordée pour me parler de vous : je reconnais son angélique figure et cette expression de bonté que je n'oublierai jamais!... »

A ces mots, madame X... pâlit, chancelle, tombe sur une chaise fondant en larmes, et lui dit : « Mademoiselle, que dites-vous là? ce portrait est celui de mon fils, que j'ai perdu il y a quatre ans! » Marie, éperdue, entrevoit alors subitement la merveilleuse bonté de Dieu à son égard, et tombant aux genoux de la pauvre mère éplorée, lui raconte avec la plus touchante simplicité tout ce qui lui était arrivé le matin même, sa maladie, ses derniers

Digitized by Google

vingt sous, le combat qui s'était élevé dans son cœur, son déjeuner sacrifié pour une Messe à l'intention de l'âme qui était le plus près de sa délivrance, la rencontre du jeune homme, etc. La pauvre mère baignée de larmes, palpitante d'émotions à la fois tristes et douces, se jette dans les bras de Marie en s'écriant : « Ah ! chère demoiselle, que Dieu est bon !... je vous dois le salut de mon enfant. Il est mort, il y a quatre ans, mais dans de tels sentiments de piété, avec tant de résignation et d'élans d'amour, que loin de faire prier pour lui, je l'invoquais comme un saint. Sans vous, il serait encore à souffrir dans le purgatoire : c'est donc à vous que je dois le bonheur dont il jouit maintenant au ciel, c'est lui qui vous envoie : Dieu soit mille fois béni !... Oh ! oui, vous resterez toujours avec moi, mais à titre d'amie et de sœur bien-aimée !... »

C'est ainsi que la charité de cette pieuse fille pour les âmes du purgatoire et sa confiance illimitée en la bonté de Dieu reçurent dès ici-bas leur première récompense.

Nous tenons ce fait de la bouche d'un vénérable ecclésiastique, à qui Marie B. l'avait elle-même raconté.

Zèle des Anglais catholiques pour le soulagement des âmes du purgatoire.

L'histoire du vénérable Bède, la relation de sa mort, les lettres de saint Boniface, etc., prouvent qu'anciennement les Anglais avaient un soin extrême de prier pour leurs frères défunts, pour ceux qui étaient morts dans les pays éloignés. On fit le règlement suivant dans un

Digitized by Google

concile des évêques soumis au siége de Cantorbéry, lequel fut tenu en 816, en présence de Kénuf, roi de Mercie, et des princes et des grands officiers de sa cour : « Nous ordonnons qu'immédiatement après la mort d'un « évêque on fasse pour lui des prières et des aumônes. « Aussitôt que le signal aura été donné dans l'église « de chaque paroisse, que les fidèles s'assemblent dans « la basilique, et qu'ils y chantent trente psaumes pour « l'âme du défunt; qu'ensuite chaque prélat et chaque « abbé chantent six cents psaumes; qu'il fasse célébrer « cent vingt Messes. » Le concile veut encore que pendant trente jours on récite, après les heures canoniales, un certain nombre de fois l'Oraison dominicale, et qu'on renouvelle l'obit le trentième jour; c'est-à-dire que l'on chante la Messe avec une grande solennité. Ce qui est ordonné ici pour les évêques, chaque famille le pratiquait pour ses parents; on faisait célébrer la Messe pendant trente jours, on distribuait des aumônes pour le repos des âmes des défunts, et ceux qui les recevaient allaient prier aux tombeaux des personnes mortes.

(GODESCARD, 2 nov.)

Une âme délivrée du purgatoire par la communion d'un serviteur de Dieu.

Le docte et pieux Louis de Blois raconte dans un de ses ouvrages qu'une âme du purgatoire apparut à un serviteur de Dieu, environnée de flammes, en disant qu'elle souffrait de cruelles douleurs pour avoir été un peu tiède dans la réception du sacrement de l'Eucharistie; elle ajouta que s'il voulait bien faire une seule fois la sainte

Digitized by Google

communion à son intention, elle serait délivrée aussitôt de ses tourments. Celui-ci, touché du sort déplorable de cette pauvre âme, se rendit à ses désirs; or, le lendemain elle lui apparut de nouveau, resplendissante comme le soleil, et goûtant déjà le bonheur des élus.

J. M. J.

Digitized by Google

IV

La sainte communion.

Quand on a compris la raison de ce mystère, on voit comment tout ici-bas dans le christianisme est pour l'Eucharistie et par elle.

Elle est l'objet le plus auguste de notre foi, l'expression la plus élevée, la plus magnifique du culte tout entier; car c'est Jésus-Christ Dieu et homme, vivant toujours parmi les hommes pour les soutenir, les consoler et les nourrir par la communication la plus intime de sa vie même divine et humaine.

La faim, la soif pressent nos âmes; nous cherchons Dieu, nous aspirons vers ce bien suprême et infini. Dans le vague indéfini de nos illusions et de nos rêves, nous ne le trouvons pas; nous rencontrons de cruels fantômes, nous les saisissons, nous en sommes saisis, et nous n'avons plus, après toutes nos déceptions, que le mélange affreux de misère et de fange qui compose tout ce qui n'est pas Dieu.

Dieu même, et Dieu-Homme, Dieu accessible et doux, Dieu nourriture et pain de vie, toujours présent, toujours offert et donné à nos âmes : voilà le prodige que la main de Dieu renouvelle sans cesse pour sa-

Digitized by Google

tisfaire ces besoins perpétuels de nos âmes. Rien de plus étonnant, mais rien aussi de plus grand et de plus beau.

Par l'Eucharistie l'incarnation s'opère et agit toujours parmi nous. Par elle Jésus-Christ s'unit toujours à notre fragile existence. Quoi de plus? le ciel se joint à la terre.

C'est bien plus qu'un rayon de lumière et de bonté divine qui brille à de rapides instants à notre intelligence et émeut notre cœur : le foyer même des divines communications brûle parmi nous, et, dans son inépuisable expansion, il remplit tout. Ce n'est pas le canal des eaux vives qui jaillissent jusqu'à l'éternité ; c'est la source infinie elle-même, l'inépuisable océan du divin amour (1).

Les saints, éclairés des plus pures lumières de la foi et embrasés de l'amour le plus ardent, peuvent seuls parler dignement des richesses infinies et des douceurs ineffables renfermées dans l'adorable Eucharistie. Nous emprunterons leurs voix séraphiques pour redire l'excellence de ce divin mystère.

Écoutons d'abord saint Thomas, le docteur Angélique :

« Les immenses bienfaits de la divine largesse apportent au peuple chrétien une dignité ineffable ; car le Fils unique de Dieu, voulant nous faire partager sa divinité, a pris notre nature, afin que se faisant homme, il divinisât les hommes; et tout ce qu'il a pris de nous, il en fait le principe de notre salut, car il a offert à son Père, pour notre rédemption, son corps immolé comme une hostie sur la croix. Il a versé son sang pour en faire le prix de notre rançon et le bain qui doit nous laver, afin

(1) Père de Ravignan.

Digitized by Google

que rachetés de notre honteuse servitude, nous soyons purifiés de nos crimes. Et pour que nous ayons un mémorial toujours vivant de ces immenses bienfaits, il a laissé aux fidèles, sous les espèces du pain et du vin, son corps pour être leur nourriture et son sang pour leur servir de breuvage.

« O festin précieux et admirable! ô festin abondant de suavité, tout-puissant pour nous sauver! qu'y a-t-il au monde de plus riche en magnificence? Nous y mangeons non la chair des boucs et des génisses, comme dans la loi antique, mais nous nous y nourrissons de la chair de Jésus-Christ qui est le Dieu véritable. (Saint Thomas, *Opuscule* 37.)

« Quoi de plus admirable que cet auguste sacrement dans lequel le pain et le vin sont changés en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, en sorte que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est contenu réellement sous les espèces d'un peu de pain et d'un peu de vin! En cet état, quoiqu'il soit mangé par les fidèles, il ne peut être divisé; au contraire, les espèces sacramentelles étant divisées, il demeure toujours indivisible et tout entier en chaque partie. On voit encore dans ce sacrement une autre merveille : c'est que les accidents du pain et du vin subsistent, lors même que la substance n'y est plus. Dieu l'a ainsi ordonné pour exercer notre foi, lorsque nous recevons visiblement une chose invisible et cachée sous des espèces étrangères, et même pour empêcher nos sens d'être trompés, puisque leur jugement ne porte que sur les accidents du pain et du vin qui leur sont communs. »

Le bienheureux Suso ne comprenait pas qu'on pût douter de ce mystère : « Comment, s'écriait-il, refuser de croire ce que vous enseignez, ô mon doux Jésus,

Digitized by Google

puisque vous êtes la vérité qui ne peut mentir, la sagesse qui ne peut se tromper, la toute-puissance que rien ne saurait limiter? que n'ai-je autant d'amour que toutes les créatures! que n'ai-je une conscience aussi pure que celle des anges, une âme ornée de toutes les beautés, de toutes les vertus, afin de vous recevoir en moi avec une telle ardeur, une telle puissance, que ni la vie ni la mort ne puisse jamais me séparer de vous! Si vous m'envoyiez un ange en ambassade, je ne saurais quel honneur lui rendre pour le recevoir convenablement. Que dois-je donc faire pour vous, qui êtes le Roi de gloire, le bien-aimé de mon âme, le bien unique, souverain, qui renferme tout ce que peut désirer mon cœur dans le temps et dans l'éternité?

« Vous êtes, ô doux Jésus, ce que l'œil trouve de plus beau, le palais de plus doux, le tact de plus délicat et le cœur de plus aimable. Mais je ne sais vraiment comment m'unir à vous; votre présence m'attire et m'enflamme, mais votre majesté m'éloigne et m'épouvante. Ma raison veut que je vous adore dans le silence et dans la crainte, et mon cœur veut vous aimer et vous embrasser comme son unique bien-aimé.... Vous seul, ô Jésus! vous êtes mon Seigneur, mon Dieu, mon frère, mon époux. Oh! si je pouvais changer tous mes membres, mes os, ma chair en amour! si je n'étais rien qu'amour, afin de reconnaître vos bontés, votre immense amour! Et que m'importe le monde, si vous vous donnez réellement à moi, pour que je vous presse dans mon sein, que je vous aime et que je vous goûte dans l'intimité de votre présence? Je me serais estimé bien heureux si j'avais pu, de la blessure de votre cœur, recueillir une seule goutte de sang et la conserver; et voilà que par votre sacrement, je reçois dans ma bouche, dans mon

Digitized by Google

cœur et dans mon âme, votre précieux sang qu'adorent les anges du ciel.

« O sacrement d'amour ! calice d'ineffable tendresse ! quel don, Seigneur, de recevoir en soi votre charité même et d'être transformé en elle par la grâce ! Je ne désire plus vous voir sans voile, parce que la foi, supérieure aux sens et à l'intelligence, me suffit, parce que je vous possède avec certitude, que rien ne me manque, et que je ne puis désirer davantage. Oui, je voudrais louer dignement et glorifier la grandeur de votre sagesse et les trésors de votre science. O profondeur ! immensité d'amour ! pensée sublime ! nourriture très-pure ! sacrement ineffable ! Seigneur, si dans vos dons et dans l'effusion de votre grâce et de votre amour, vous êtes si grand, si admirable, si incompréhensible, qu'êtes-vous donc dans votre essence même ? O mon âme, prépare avec soin ta demeure pour un roi si élevé, ton cœur pour un hôte si doux, ton amour pour un époux si pur et si ravissant. Va au-devant de lui avec tous les sentiments d'humilité et de respect dont tu es capable.

« O mon Jésus, hôte aimable des âmes pures, combien de fois vous ai-je reçu, et me suis-je refusé ! combien de fois ai-je mangé le pain des anges sans faim et sans désir ! Si j'avais eu à recevoir un ange, avec quel respect je l'aurais fait ; et le Roi des anges, je ne l'ai pas seulement remarqué ! Que je regrette amèrement d'avoir été, en votre présence eucharistique, si léger, si froid, si ignorant, si près par mon corps, si éloigné par mon cœur !

« Pendant que vous me visitiez et que vos yeux étaient tendrement attachés sur mon âme, j'étais distrait, je pensais à d'autres choses, sans craindre votre souveraine

Digitized by Google

Majesté. Et pourtant, ô mon Jésus, il était bien juste d'être tout à vous, de vous offrir mes hommages, mes désirs et mon cœur; de me répandre en amour, en louanges et en ferventes actions de grâces. En réparation de mes oublis et de mes fautes, je me prosterne à vos pieds sacrés; et, en présence de tous les anges, qui vous adorent dans cet auguste sacrement, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur, la Sagesse éternelle, le Verbe incarné, l'Homme parfait qui règne maintenant dans la gloire; et je vous supplie de compatir à mes distractions, à mes irrévérences. Que votre miséricorde se laisse toucher par mes larmes; oubliez toutes les fautes que j'ai commises contre le sacrement de votre amour. »

Quoi de plus touchant que les pages que sainte Thérèse a écrites sur les effets de la communion. On remarquera que la sainte, par humilité, parle d'elle-même à la troisième personne :

« Les merveilles opérées par la divine Eucharistie en ceux qui la reçoivent dignement sont admirables! J'ai connu une personne à qui Dieu avait donné une foi si vive, que, lorsqu'elle entendait dire à certaines âmes qu'elles eussent voulu vivre au temps où Jésus-Christ, notre souverain bien, était en ce monde, elle riait en elle-même, parce que, cet adorable Sauveur étant aussi réellement au milieu de nous dans le très-saint sacrement de l'autel qu'il l'était alors au milieu des hommes, elle ne comprenait pas qu'on pût désirer davantage. Mais aussi je sais de cette personne que, pendant plusieurs années, sans être encore très-parfaite, elle ranimait tellement sa foi au moment de la communion, qu'elle voyait Notre-Seigneur aussi présent que si elle l'eût vu des yeux du corps entrer chez elle. Sûre de posséder alors son

Digitized by Google

Dieu dans la pauvre demeure de son cœur, elle se détachait, autant qu'il était en elle, de toutes les choses extérieures, pour se renfermer avec lui dans cette retraite intérieure. Elle s'efforçait de recueillir tous ses sens pour leur faire connaître, en quelque sorte, le bien ineffable qu'elle possédait, ou, pour mieux dire, afin que son âme pût sans obstacle s'appliquer à le connaître. Elle se considérait comme étant aux pieds de Jésus-Christ, son Sauveur, et avec Madeleine elle les arrosait de larmes, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien. Quand la dévotion sensible lui manquait, il lui suffisait de la foi qui lui disait qu'il était bien là. Et qui pourrait, en effet, à moins de s'aveugler soi-même et de fermer volontairement les yeux à cette vive lumière de la foi, douter que Dieu ne soit alors véritablement au-dedans de nous? Ce n'est plus ici une simple représentation, comme lorsque à l'aide de l'imagination nous nous représentons Jésus-Christ en croix ou dans quelque autre mystère de sa Passion : c'est la réalité, c'est Jésus-Christ même actuellement présent, en sorte qu'il n'est pas nécessaire d'aller le chercher ailleurs et loin de nous; il est au-dedans de nous et il y demeure jusqu'à ce que les accidents du pain soient consommés. Certains de sa présence, profitons d'un temps si précieux pour nous tenir auprès de sa divine personne.

« Si, lorsqu'il était dans le monde, il guérissait les malades par le seul attouchement de son vêtement, dans ces moments fortunés où il est au milieu de nos cœurs, où il daigne demeurer en nous, pouvons-nous douter que, si nous avons la foi, il ne fasse des miracles en notre faveur, et qu'il n'exauce nos demandes? Certes, cet adorable Maître n'a pas coutume de mal payer le

Digitized by Google

séjour qu'il fait dans l'hôtellerie de notre âme, lorsqu'il y reçoit de nous bon accueil. Peut-être éprouvez-vous quelque regret d'être privées de le voir des yeux du corps, mais un tel regret, mes filles, n'est point fondé. Songez que c'est autre chose de l'avoir vu tel qu'il était autrefois avec un corps passible et mortel, ou de le contempler, tel qu'il est aujourd'hui, resplendissant de toute la gloire des cieux. Qui de nous, faibles comme nous sommes, pourrait soutenir l'éclat de cette gloire? Le monde lui-même pourrait-il subsister? Et qui de nous voudrait y rester, quand la vue de cette éternelle Vérité nous montrerait à découvert le néant et le mensonge de tout ce que nous estimons ici-bas? Si ce grand Dieu nous apparaissait dans sa majesté, comment une pauvre pécheresse comme moi, qui l'ai tant offensé, oserait-elle approcher de lui? Mais, quand il se cache sous l'apparence de ce pain, je m'enhardis à le voir et à traiter avec lui. C'est comme si un roi de la terre se déguisait un moment; par son déguisement même, il semblerait nous convier à plus de familiarité avec lui et consentir à être traité avec moins d'égards et de respect. Sans ce divin artifice de l'amour par lequel notre bon Maître nous dérobe l'éclat de sa majesté, qui oserait, trouvant en soi tant de froideur, tant d'indignité et tant d'imperfections, s'approcher de son adorable personne? Oh! que nous savons peu ce que nous demandons, quand nous demandons de le voir; et que la sagesse du divin Maître a mieux compris nos intérêts! Malgré ce voile, il ne laisse pas de se découvrir à ceux qu'il connaît devoir tirer profit de sa présence, et s'il ne se montre pas aux yeux du corps, il se montre à ceux de l'âme, soit par de grands sentiments intérieurs, soit par plusieurs autres voies. »

Digitized by Google

Les ardeurs de saint Laurent Justinien ne sont pas moins enflammées que celles de sainte Thérèse ; écoutons cet illustre patriarche s'écrier avec transport :

« O amour de mon Jésus, combien je vous désire ! vous êtes les délices de mon esprit, le foyer de ma vie, la lumière de mes yeux et la mélodie de mes oreilles. O Eucharistie, ô victime sans tache offerte continuellement à Dieu le Père, ô saveur incomparable du pain du ciel, ô touches ineffables du côté entr'ouvert de Jésus, ô Eucharistie, âme de mon âme, moelle de mes os, substance vivifiante de tout mon être, sanctification de mes membres, inspiration de mon intelligence, ma joie, mon bonheur, mon amour et mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas absorbé tout entier par votre amour ? pourquoi ne suis-je pas tout amour ? quoi de plus doux que l'amour infini ? quoi de plus calme, de plus pur, de plus suave, de plus désirable ? Pourquoi ne suis-je pas enveloppé dans ses filets de manière à n'en pouvoir jamais sortir ? pourquoi ne suis-je pas transpercé de ses flèches ? pourquoi ne m'écriai-je pas sans cesse : *Vous avez blessé mon cœur, ô mon Dieu, vous avez blessé mon cœur !* Hélas ! votre amour m'environne de toutes parts, et j'ignore ce que c'est que l'amour. Mais pour quelle raison suis-je frappé d'une telle insensibilité ? d'où vient que la vanité a plus d'attraits pour moi que la vérité ? d'où vient que je préfère, ô honte ! ô désespoir ! d'où vient que je préfère les plus viles créatures à mon Créateur, à mon Rédempteur, à mon Dieu ?

« O Jésus, avant de monter au ciel vous avez laissé au prêtre le pouvoir de vous rendre présent sur l'autel, vous avez voulu vous incorporer si intimement à nous, et nous abreuver si abondamment de votre sang précieux, que nous fussions comme enivrés de ce divin

Digitized by Google

breuvage, et de l'amour qu'il doit nous inspirer, afin que nous ne fissions plus avec vous qu'un cœur et qu'une âme. Oui, c'est là votre vœu, ô mon Sauveur, et c'est là aussi la faveur que j'implore de votre patiente miséricorde.

« Oh ! combien je vous rends grâces, doux et fidèle ami des hommes, pour ce sang que vous avez versé pour nous racheter ; oh ! combien je vous rends grâces surtout pour l'auguste mystère de votre corps et de votre sang dans ce Sacrement d'amour, qui tous les jours nous nourrit, nous désaltère, nous sanctifie et nous rend participants de votre divinité !

« O pain de vie, suave nourriture, délicieux festin, dont la manne et l'Agneau pascal n'étaient que d'imparfaites figures ! qui pourra, en vous recevant, vous louer, vous bénir, comprendre au moins une faible partie de ce que vous êtes, et former des désirs quelque peu en rapport avec les biens infinis que vous renfermez ? Je me sens défaillir quand je pense à vous. Eh ! quel cœur ne tressaillerait quand il sait que son Dieu est uni corporellement à lui-même et lui-même à son Dieu !

« L'esprit n'est pas capable de concevoir le secret d'un si grand mystère ; la langue renonce à l'exprimer et la raison de l'homme n'y peut pénétrer. Oh ! que l'âme y goûte de saintes voluptés ! oh ! quels parfums ! quelles paroles ! quels ineffables embrassements ! quel est celui qui osera essayer de les dire ? On n'y entend que les chants de joie de l'homme intérieur spiritualisé, les cris de l'âme qui brûle de désirs sacrés, les actions de grâces, les soupirs que l'amour mêle parmi les louanges du bien-aimé ; car l'âme que la présence d'un tel époux console est ravie hors d'elle-même ; elle est

Digitized by Google

abîmée dans son néant, elle est inondée des lumières du ciel, elle jouit d'un merveilleux repos qui apaise dans cet instant toutes ses inquiétudes; elle est fortifiée par la foi, soutenue par l'espérance et unie à son Dieu par les liens de la charité.

« O douceur de l'amour! ô charité divine! vous êtes ma propre vie, le but que je poursuis et la gloire que je m'efforce d'acquérir. Prenez mon âme, ô divin Jésus, dirigez-la; guidez mon intelligence, élevez ma volonté, captivez mes affections; mon cœur a soif de vous, plongez-le dans l'océan de l'éternelle volupté afin que je ne vous possède plus en partie, mais dans toute votre plénitude, et que j'aime mon Dieu dans les joies de l'éternité! »

— Écoutez saint Ligurie :

« Oh! combien Jésus-Christ se plaît à rester ainsi uni à nos âmes! Il dit un jour après la communion à sa fidèle servante Marguerite d'Ypres : « Vois, ma fille, la « belle union qui existe entre moi et toi; aime-moi donc, « soyons toujours unis par l'amour, et ne nous séparons « plus. »

Nous devons donc être persuadés qu'une âme ne peut faire ni imaginer une chose plus agréable à Jésus-Christ que d'aller communier avec la disposition convenable pour recevoir un tel hôte dans son cœur, puisque par ce moyen elle s'unit à lui, selon le désir de ce tendre Maître.

— Saint Ambroise disait : « Si Jésus-Christ est le « pain quotidien, pourquoi le recevez-vous rarement? « Vivez de telle sorte que vous méritiez de recevoir tous « les jours ce pain céleste. »

Digitized by Google

— Rien n'est plus capable d'embraser nos cœurs d'amour pour le souverain bien que la sainte communion, disait le vénérable P. Olympe, théatin.

— Une sainte disait que, pour se procurer le bonheur de s'unir à Jésus-Christ par la communion, elle n'hésiterait pas à passer au travers des flammes, si cela était nécessaire.

— Voici ce que Frédéric Ozanam, trop tôt enlevé à la patrie et aux lettres, écrivait à un de ses amis le 16 juin 1852 : « Quand toute la terre aurait abjuré le « Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une com- « munion et dans les larmes qu'elle fait répandre, une « puissance de conviction qui me ferait encore embrasser « la croix et défier toute la terre. »

—Voulez-vous aussi apprendre de la bouche de Vincent de Paul ce que c'est que la communion ? « Quand vous « avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ, ne sentez- « vous pas, disait-il à ses prêtres, ne sentez-vous pas le « feu divin brûler dans votre poitrine? » Si, jeté dans un bagne par la justice humaine, je rêvais qu'un inconnu, embrasé pour moi, pauvre galérien, d'un amour inexplicable, viendrait se charger de mes fers, dans l'espoir de ce prodige je compterais un peu plus, je l'avoue, sur ce *feu qui brûlait dans la poitrine* de Vincent de Paul, que sur toutes les lumières de la philanthropie.

Respect des saints pour l'Eucharistie.

Saint Fortunat, évêque de Poitiers, dans la Vie qu'il a écrite de sainte Radegonde, rapporte que cette illustre

Digitized by Google

reine de France avait soin, à l'imitation de saint Germain, évêque de Paris, de moudre de ses propres mains le froment destiné à faire des hosties pour la sainte Messe, et qu'elle en faisait présent aux églises.

— Quoi de plus touchant que l'exemple de saint Venceslas, roi de Bohême ! Ce saint roi ne se contentait pas d'assister, chaque jour, à plusieurs Messes, agenouillé sur les dalles de l'église, et de servir le prêtre à l'autel, avec une modestie et une ferveur angéliques ; il ornait de plus les autels des plus riches joyaux de sa couronne et des draperies les plus précieuses de son palais. Il avait coutume encore de préparer de ses propres mains les hosties destinées au sacrifice. Le grain même qui servait à les confectionner était récolté par ses soins ; on le voyait, sans crainte de déroger à la dignité royale, labourer la terre, semer le froment, et en faire la récolte, après quoi il broyait le grain et tamisait la farine ; puis, de la plus fine fleur, il pétrissait les pains d'autel, qu'il présentait humblement aux prêtres. O mains dignes de porter le sceptre ! Mais quel avantage recueillit-il d'une si tendre dévotion ? Dieu permit que l'empereur Othon 1er conçût pour ce saint roi une bienveillance sans pareille, dont il lui donna une preuve éclatante en lui permettant de joindre à son écusson les armoiries de l'Empire, faveur qui n'était accordée à aucun autre prince.

Mais si Dieu prit soin de récompenser, dès ce monde, la dévotion de Venceslas pour le saint sacrifice, il lui décerna une récompense bien plus magnifique dans le ciel, lorsque, par un glorieux martyre, il l'éleva d'un trône terrestre sur un trône éternel de gloire.

— On sait que nos missionnaires portent la civilisation avec l'Évangile aux peuples sauvages et barbares. Il

Digitized by Google

y a quelques années, un saint apôtre avait planté le premier la vigne dans une île de l'Océanie qu'il évangélisait. Dès que la plantation eut atteint sa maturité, il en pressa le premier raisin pour consacrer le sang de Notre-Seigneur avec le vin nouveau qu'il avait extrait de la grappe; exemple touchant et vraiment poétique de cette consécration des prémices dues à Dieu! C'est ainsi que nos actions faites pour Dieu et en grâce avec lui prennent une valeur infinie et nous valent le ciel par leur union avec les mérites du Sauveur. La grâce embellit, transforme et *divinise* les actions les plus vulgaires du chrétien.

Tout cela nous prouve la vénération qu'il faut avoir pour la sainte Eucharistie. Si autrefois on apportait tant de soin pour préparer le pain et le vin qui devaient servir au sacrifice, quel zèle ne devons-nous pas avoir pour préparer notre âme à recevoir le froment des élus et le vin excellent qui fait germer les vierges?

Un homme damné pour avoir manqué la communion pascale.

Le pape saint Grégoire le Grand, aussi distingué par ses vertus que par sa science, célébrait un jour le saint sacrifice à Saint-Pierre pour le repos de l'âme d'un homme décédé depuis cent quatre-vingts ans, et qui avait fait avant de mourir une fondation dans cette église à condition qu'on ferait tous les ans pour lui un anniversaire, le jour des Morts. Or, lorsque saint Grégoire récita ces paroles de l'Introït : *Requiem æternam*, etc., « Seigneur, donnez-leur le repos et que la lumière per-

Digitized by Google

pétuelle les éclaire; » il entendit une voix qui répondit : « Je ne le serai jamais, » le saint craignant que ce fût une illusion diabolique, recommença l'*Introit*, et il entendit de nouveau la même voix qui répéta ces paroles désolantes : « Je ne le serai jamais, parce que mon âme est damnée pour l'éternité. »

Cependant saint Grégoire continua le saint sacrifice, et quand il fut arrivé au *Memento* des Morts, il pria Dieu de lui faire connaître pourquoi cette âme infortunée était damnée ; il lui fut révélé que ce malheureux s'était perdu éternellement pour avoir manqué une seule fois par sa faute la communion pascale, à cause d'une injure qu'il avait refusé de pardonner. (*Joan. Nanc.*, t. II, *gen.* 21.)

Combien sainte Madeleine de Pazzi appréciait la communion.

Sainte Madeleine de Pazzi demandant un jour à une novice quelles étaient les pensées qui l'avaient occupée pendant sa communion, elle répondit : « J'ai médité sur l'amour de Jésus. — Vous avez sagement agi, reprit la sainte; cependant il ne suffit pas d'y réfléchir pendant quelques instants; la pensée de l'amour de Jésus, tel qu'il se révèle surtout dans la sainte Eucharistie, doit désormais être votre pensée de prédilection. » — La même sainte avait coutume de dire : « Lorsque l'âme a reçu le pain de vie dans le très-saint Sacrement de l'autel, alors qu'elle est unie d'une manière si intime avec Jésus-Christ, oh! que c'est avec juste raison qu'elle s'écrie : *Tout est consommé!* Dans cette céleste nourriture, tout est rassemblé, là tous les désirs sont satisfaits

Digitized by Google

et accomplis en Dieu. Pourrait-elle demander autre chose, cette âme qui porte dans son sein l'Auteur de toutes choses? Si elle désire la charité, en elle repose le Dieu de la charité. La foi, l'espérance, l'humilité, toutes les vertus des anges, sont-elles l'objet de ses soupirs? eh bien! après avoir mangé ce pain des anges, elle possède en elle Jésus-Christ qui fait croître et fleurir toutes ces vertus. Que peut-elle vouloir de plus? elle possède avec le Dieu admirable toutes les vertus, tous les dons célestes, toutes les grâces, tous les trésors des cieux. Car c'est en vérité Celui-là même qui est assis à la droite de son Père dans le ciel, et duquel il est dit : « En lui sont renfermés « tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. » Oh! quel grand bonheur pour l'âme que d'avoir en soi et de posséder réellement le vrai Dieu! oh! c'est alors qu'elle peut s'écrier avec raison : « Tout est con- « sommé! »

« Vous avez visité la terre, s'écrie le prophète, et vous l'avez enivrée. » Oh! que cela est vrai qu'elle a été visitée de Dieu du haut du Calvaire par la grande effusion du sang du Rédempteur; et ce n'est pas étonnant qu'elle ait été enivrée par la puissance de ce sang, quoiqu'elle fût bien insensible, car aucune langue ne peut suffire à rendre grâces pour un tel bienfait. Elle fut visitée et enivrée, la terre du Calvaire, par le sang de Jésus-Christ : oui, oui, mais la terre de notre cœur a été enivrée d'amour divin par l'effusion du sang précieux. Et, comme ceux qui ont bu du vin en trop grande quantité, dominés par son énergie, sont ivres et poussent fréquemment des paroles ardentes, de même l'âme, enivrée de ce sang généreux, sent monter à sa bouche les louanges divines et les actions de grâces qu'elle adresse à son Créateur; et si grande est la véhémence de l'amour qui règne

Digitized by Google

dans son cœur, que sa langue prononce sans cesse des paroles saintes et édifiantes : *Eructavit cor meum verbum bonum.* Oh ! qu'il est doux, cet enivrement ! Oh ! quelle agréable ivresse que celle qu'opère le sang de mon Jésus ! Oh ! que n'en suis-je toujours ivre, car je sentirais brûler sans cesse dans mon cœur cet ardent incendie d'amour divin ; et, me mettant peu en peine de paraître folle et extravagante par amour, je m'écrierais : O amour ! ô sang ! ô sang ! ô amour !

« O amour de mon Dieu ! ô amour ! faut-il que l'Amour ne soit pas aimé ni même connu de ses propres créatures ! O mon Jésus ! que n'ai-je une voix assez forte pour me faire entendre jusqu'aux extrémités du monde ! Je publierais partout que cet amour doit être connu, aimé, estimé comme le seul vrai bien. O amour, amour ! si vous ne savez où loger, venez à moi, et je vous donnerai une demeure. »

La bienheureuse vierge Imelda Lambertini est communiée miraculeusement.

« La carrière de cette jeune vierge ne fut pas de longue durée ; mais sa vertu a jeté un éclat si vif, que le temps qui s'est écoulé depuis sa mort n'a pu l'obscurcir. Elle naquit à Bologne, ville célèbre de l'Italie, en l'année 1324. Dès l'âge le plus tendre, Imelda montra une maturité d'esprit et un attrait pour la piété qui faisaient l'admiration de tout le monde. A l'âge de dix ans, déjà dégoûtée du monde et fuyant l'opulence de la maison paternelle, Imelda sollicita et obtint la permission d'entrer dans le monastère des dominicaines de Sainte-Madeleine, pour y vivre dans la pratique des vertus religieuses, en attendant qu'elle pût s'y consacrer à Dieu.

Digitized by Google

« Heureuse de s'être mise à l'abri de la contagion du siècle, cette sainte enfant marcha avec courage dans les sentiers de la perfection. Son exactitude aux moindres observances régulières, son ardeur pour la mortification, son attention continuelle à veiller sur les moindres mouvements de son cœur, sa ferveur dans la prière, sa générosité dans l'accomplissement de ses devoirs les plus pénibles, la rendirent bientôt un modèle pour toute la communauté, et les sœurs confessaient qu'elle les surpassait toutes par sa vertu.

« Imelda avait surtout une très-grande dévotion envers l'adorable Sacrement de nos autels : elle en faisait chaque jour l'objet de ses pieuses méditations pendant la Messe, et les larmes qui coulaient alors de ses yeux prouvaient assez combien elle était sensiblement touchée de l'amour que le Sauveur nous témoigne dans cet auguste mystère. Une chose l'affligeait vivement, c'était de n'avoir pas la permission de communier lorsque les religieuses approchaient de la sainte Table. Son confesseur, faisant moins attention à sa vertu, à sa piété, à sa modestie et à sa sagesse, qu'à la faiblesse de son âge, avait jugé à propos de l'en tenir éloignée ; mais Notre-Seigneur ne tarda pas à répondre aux désirs ardents de sa jeune servante. Il voulut montrer par un miracle éclatant qu'il regarde moins aux années qu'aux dispositions du cœur. Un jour qu'Imelda, pendant la communion des religieuses, se livrait à la douleur, aux larmes, aux gémissements, parce qu'elle était privée du bonheur d'y participer, on vit descendre du ciel une hostie qui resta suspendue au-dessus de sa tête ; on comprend aisément combien son ardeur et ses désirs redoublèrent à la vue de ce prodige. Les religieuses, qui s'aperçurent bientôt de la merveille, frappées d'étonnement, n'osaient en croire

Digitized by Google

leurs yeux. Cependant on avertit le chapelain, qui, s'étant approché, fut lui-même témoin du fait, et, ayant reçu la sainte hostie sur une patène, en communia la jeune vierge, puisque Jésus-Christ manifestait ainsi sa volonté de descendre dans ce cœur innocent. Imelda, au comble de ses vœux, mais trop faible de corps pour soutenir la mesure de bonheur qu'elle éprouvait, ferma les yeux comme si elle s'était livrée à un doux sommeil, et rendit aussitôt son esprit à son Créateur, à l'âge de onze ans.

« Le bruit de son heureuse mort s'étant bientôt répandu, son nom devint célèbre par la vénération des fidèles et les nombreux miracles opérés par son intercession. Le 16 décembre 1826, le pape Léon XII permit à l'Ordre de Saint-Dominique de faire l'office de la bienheureuse Imelda, et d'en célébrer la fête le 16 septembre. » (L'abbé Godescard. — *Vie des Saints*, t. XII.)

Exemples édifiants.

Saint Ambroise dit que se retirer de la communion, ce n'est point une piété selon l'esprit et les instructions de Jésus-Christ, qui ne nous a point dit : « Respectez et retirez-vous, mais : respectez et approchez-vous. »

Saint Norbert est ordinairement représenté avec un ciboire à la main. On le distingue par ce symbole à cause de la dévotion extraordinaire qu'il avait pour le sacrement adorable de l'Eucharistie. Dans tous ses discours, il exhortait à l'usage fréquent de cette divine nourriture : l'expérience et la foi démontrant qu'il n'y avait rien de plus dangereux, dans la vie spirituelle, que de s'éloigner de la communion par négligence.

Digitized by Google

Cet éloignement serait encore plus terrible s'il avait le dégoût pour principe. Ce n'est pas qu'il soit souvent utile, et même quelquefois nécessaire de ne pas paraître à la Table sainte, afin d'employer quelque temps à se mieux préparer. « Mais celui qui en approche rarement, « parce qu'il se trouve tiède ou froid, ressemble à un « homme qui dirait : Je ne m'approche pas du feu parce « que j'ai froid. Il ressemble encore à un homme qui « dirait : Je n'ai point recours au médecin parce que je « suis malade. »

Amour de Sœur Françoise pour l'Eucharistie.

Sœur Françoise des Cinq-Plaies, religieuse napolitaine, avait une si grande dévotion à Jésus-Christ dans le mystère de l'Eucharistie, qu'elle avait coutume de visiter le saint Sacrement en esprit lorsqu'il ne lui était pas possible d'aller se prosterner au pied des tabernacles. Alors on la voyait s'élevant de terre, les bras tendus, la face tournée vers l'église la plus proche; alors on l'entendait s'écrier : « O mon Jésus ! ô mon divin époux ! ô vous, la joie de mon cœur ! que je voudrais pouvoir réunir dans ma poitrine les cœurs de toutes les créatures raisonnables pour vous bénir et vous aimer ! O mon doux Jésus ! comment se fait-il que je sois sans vous aujourd'hui ? O mille fois heureuses les bouches qui vous ont reçu ! heureuses les murailles de cette église qui renferme mon Sauveur! Combien je souhaiterais que mon cœur fût une fournaise ardente où brûlât sans cesse le feu de l'amour divin, afin de pouvoir vous aimer davantage! Qu'il est digne d'envie le sort de ces prêtres qui sont

Digitized by Google

toujours auprès de ce Soleil de justice, auprès de Jésus, le divin Sauveur de mon âme! » Puis, pour ranimer sa dévotion, elle s'imaginait que la très-sainte Vierge ou bien son ange gardien lui présentait la sainte hostie, elle se figurait la recevoir, alors elle embrassait son Jésus, le pressait sur son cœur et lui disait : « Venez, mon cher Jésus, venez au-dedans de mon pauvre cœur : venez, rassasiez ma faim, contentez mon désir ; venez et sanctifiez mon âme ; venez, très-doux Jésus, ô venez !... » Après cela, elle gardait le silence le plus profond, elle contemplait son divin Jésus dans son cœur comme sur un trône, elle l'adorait et lui offrait mille actions de grâces.

Le fervent Soldat.

Il y a peu de temps qu'un militaire se présenta à l'aumônier d'un des hospices de Lyon *à sept heures du soir* pour recevoir la communion. L'ecclésiastique surpris fait observer qu'il faut être à jeûn pour communier : « Monsieur l'abbé, répondit le soldat, je n'ai rien pris depuis hier; occupé toute la journée à la caserne, à cause du départ de notre régiment qui a lieu demain à l'aube du jour, je n'ai pu trouver que cet instant pour quitter mes camarades et venir ici recevoir la communion. » Le prêtre, touché et édifié, administre au brave militaire, après l'avoir confessé, le sacrement qu'il demandait avec une foi et une piété si ardentes. Ah ! sans doute cette pâque sera pour lui un viatique de salut, plein de bénédictions.

Digitized by Google

Plaintes de Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, se plaignant un jour à sainte Gertrude de ceux qui dissuadaient les autres de la communion fréquente, lui dit ces paroles : « Comme mes plus chères délices sont d'être parmi les enfants des hommes, pour lesquels j'ai institué le très-saint Sacrement de l'autel, ceux qui éloignent les âmes de la communion, sont ennemis de mon bonheur. »

Miracle en faveur de sainte Catherine de Sienne.

Tel est le plaisir qu'on fait à Jésus-Christ en s'approchant souvent de la sainte Eucharistie, qu'il a opéré quelquefois les plus grands prodiges pour témoigner sa reconnaissance. Nous lisons dans la Vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle désirait quelquefois avec tant d'ardeur de s'unir à Jésus dans son Sacrement, qu'elle tombait en d'extatiques défaillances, et qu'elle priait alors son confesseur de l'admettre à la communion aux premiers rayons de l'aube matinale, comme si elle eût craint de mourir de l'ardeur de ses désirs. Et Jésus-Christ se complaisait dans ces amoureuses anxiétés de la pieuse vierge, au point qu'un matin, pendant que le prêtre faisait la fraction de l'hostie consacrée, une parcelle s'envola de ses mains et vint se reposer sur la langue de la sainte qui entendait la Messe.

Digitized by Google

Bonheur et consolation attachés à la confession et à la sainte communion, après un long abandon de ces devoirs religieux.

Plusieurs femmes, aujourd'hui congréganistes de l'*Œuvre des mères de familles pauvres*, vivaient, depuis bien des années, dans un oubli fatal des devoirs chrétiens. Engagées par leurs voisines ou par d'autres personnes pieuses, elles se firent membres de la congrégation, et se réconcilièrent avec Dieu. Depuis, elles ne savent comment exprimer leur bonheur. Une d'elles, après s'être confessée, s'écria : « Ah! je suis bien pauvre, mais je ne serais pas plus heureuse si l'on m'avait donné *cent mille francs!* » Une autre éprouvait un soulagement tel qu'il « lui semblait, — disait-elle, — être déchargée d'un poids de *mille livres.* » Une troisième, toute remplie encore des diverses émotions qu'elle avait éprouvées, exhalait ainsi son bonheur : « Ah! j'ai eu tant peur avant d'aller à confesse; mais maintenant je suis contente et heureuse! La nuit dernière je n'ai pu dormir : j'étais trop pénétrée du bonheur de recevoir mon Dieu. Je lui serai toujours fidèle dans la suite; je ne manquerai plus la Messe le dimanche. Oui, je veux vivre en bonne chrétienne. » Une quatrième, au comble de la joie d'avoir recouvré la grâce, s'exprima en ces termes : « Dimanche dernier, j'étais comme en paradis. Non, rien ne peut égaler mon bonheur! » Puis elle ajouta : « Il y a huit jours que je me suis confessée, et depuis lors je n'ai pas encore commis le moindre péché. Tous les jours je demande au bon Dieu la grâce de ne plus en commettre. » (*Précis historiques*, 1859.)

Digitized by Google

Saints désirs.

Saint Simon exhortait fortement ses frères à participer souvent aux saints mystères. Il voulait qu'ils désirassent la communion avec autant d'ardeur qu'un cerf altéré désire une source d'eau vive : « On remarque, disait-il, « que les cerfs, après avoir dévoré les serpents dans les « déserts, sont ensuite brûlés par le feu que cause leur « venin, et qu'ils cherchent de l'eau pour se rafraîchir. « Il en est de même de nos âmes, elles ne peuvent tra- « verser le désert de ce monde sans avaler quelque chose « de son poison, et elles ne s'en délivreront qu'en re- « courant à la réception du corps et du sang de Jésus- « Christ. » (God., 27 août.)

Le comte de Stolberg.

La foi est un don du ciel; Dieu l'accorde à ceux qui la lui demandent, et qui par une vie pure se préparent à le recevoir. Telles étaient les dispositions dans lesquelles se trouvait l'illustre comte de Stolberg, dont la conversion a fait tant de bruit et en Allemagne et en France, au commencement de ce siècle, témoin ces lettres qu'il écrivait après avoir, ainsi que sa femme, abjuré le protestantisme:

« Munster, 16 mai 1800.

« Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant; le passereau trouve sa demeure, et la tour-

Digitized by Google

terelle se fait un nid pour y déposer ses petits ; vos autels, Dieu des vertus, vos autels, ô mon roi et mon Dieu, sont l'asile où maintenant je repose en paix et dans l'allégresse.

« Voilà, Madame, voilà les sentiments dont mon âme devrait être pénétrée. Inondé d'un torrent de sainte joie, mon cœur devrait être un temple où la louange du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la louange du Dieu et du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ se fît entendre sans cesse; car il m'a fait miséricorde à moi et à Sophie, et il la fera à mes enfants. Il a regardé avec une complaisance indulgente le désir de connaître la vérité, désir que lui-même avait fait naître. Il a exaucé les prières ferventes que plusieurs saintes personnes lui adressaient pour moi, prosternées au pied des autels. Il est tombé de mes yeux comme des écailles dans le moment où mon cœur opposait une disposition d'amertume et de dégoût à la douceur d'une manne céleste que Dieu me faisait offrir. »

« Eutin, 16 août 1800.

« Je ne saurais vous exprimer combien je suis pénétré de la grande idée que Dieu a bien voulu nous faire, à Sophie et à moi, la grâce de nous faire entrer dans son Église; c'est un bonheur toujours nouveau pour nous. Que notre louange de son nom ne tarisse pas, jusqu'à ce que nous entonnions le nouveau cantique! Il est bien juste que ce bonheur soit mêlé de quelque amertume; la situation dans laquelle nous nous trouvons dans ce moment-ci n'en manque pas. On nous fuit, on nous abandonne... Je voudrais déjà être à Munster; car notre situation d'ici est pénible au-delà de ce que je pourrais vous en dire. Je sens cependant qu'il ne tient qu'à moi

Digitized by Google

de cueillir des roses immortelles de ces épines. Que Celui qui a bien voulu se faire couronner d'épines m'en donne la grâce ! qu'il veuille dompter ma nature rebelle, et lui faire subir volontiers le saint joug de la croix !... Quelle grâce Dieu nous a faite ! que son saint nom en soit béni éternellement ! »

Bon conseil de la Mère Eugénie de Fontaine, visitandine.

Une dame de qualité qui prenait ses conseils la vint voir un jour, mais si affligée, qu'elle fondait en larmes. Cette bonne mère, qui compatissait aux personnes affligées, lui dit : « Madame, est-ce la perte que vous venez de faire de Monsieur votre mari qui vous met en cet état? — Non, dit la dame, ce sont des embarras de conscience que me donne le livre de la Fréquente communion ; car il ne permet pas qu'on s'approche de l'Eucharistie, jusqu'à ce qu'on s'y sente préparée par des dispositions angéliques, et, crainte de faire des péchés mortels, je suis résolue de ne plus communier qu'une fois l'an. Cependant ce que mon confesseur, qui est un jésuite, m'a dit, et vous aussi, sur ce sujet, m'embarrasse, m'excitant à la fréquente communion. »

Voici la réponse que la Mère Eugénie lui fit : « Madame, je ne connais pas le livre dont vous me parlez ; je sais seulement qu'il est condamné. Mais si Notre-Seigneur veut que nous jugions de l'arbre par les fruits, le trouble de la conscience n'est pas l'effet de l'esprit de Dieu, et la résolution d'éloigner votre communion jusqu'à Pâques n'est pas celui de l'Église, qui nous conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu de nous en

Digitized by Google

approcher souvent. Encore qu'elle désire fort cette préparation angélique, elle a pourtant déclaré que l'épreuve nécessaire que saint Paul demande pour cela consiste dans l'exemption du péché mortel, par une bonne confession, tâchant de rendre sa dévotion actuelle au temps de la sainte communion. Les oraisons catholiques que les Heures fournissent sont propres à cela. Ainsi, Madame, quittez cette lecture qui vous embarrasse, retenez les sentiments de l'Église, et la fréquente communion vous sera très-utile. Il faut oser faire ce qui plaît à Notre-Seigneur, et trembler à la vue de ce qui lui déplaît. »

Le bonheur de communier.

« Je ne pense pas, disait saint Elzéar à Delphine, son épouse, que l'on puisse imaginer une joie semblable à celle que j'ai goûtée à la table du Seigneur. La plus grande consolation d'une âme sur la terre, est de recevoir très-fréquemment le corps et le sang de Jésus-Christ. »

On voit par les ouvrages de saint Cyrille, qu'il avait une grande dévotion envers le mystère de l'Incarnation, il n'en avait pas moins pour la divine Eucharistie ; de là ce zèle avec lequel il insiste si souvent sur les effets que cet auguste Sacrement produit dans ceux qui le reçoivent dignement : « Il guérit, dit-il, les maladies spirituelles de nos âmes ; il nous fortifie contre les tentations, et amortit les ardeurs de la concupiscence; il nous incorpore à Jésus-Christ. »

Digitized by Google

La Mère Anne-Marguerite Clément, première supérieure du monastère de la Visitation Sainte-Marie de Melun.

De son ardeur pour la sainte communion.— Le Prophète-Roi, voulant décrire quelque chose de la noble passion que l'amour de Jésus-Christ allume dans le cœur des âmes fidèles et de ce désir empressé qu'il leur donne pour le Sacrement de nos autels, n'a pu, ce semble, s'en exprimer d'une manière plus propre que par ces paroles qu'il met dans leur bouche : « Comme le cerf altéré cher-« che les eaux des fontaines, ainsi mon âme vous désire, « ô mon Dieu ! » C'est l'idée la plus juste que l'on puisse donner de l'ardeur de cette fidèle amante de Jésus. Elle était si altérée des eaux vives, que son cœur courait à perte d'haleine vers les sources éternelles de l'Eucharistie pour se rafraîchir. Cette ardeur était si grande, que le P. Galice en rendit un jour ce témoigage : « Je viens « de quitter la Mère Clément avec un désir si ardent de « la communion de demain, que la nuit lui va durer « plus de vingt-quatre heures. » Si elle eût osé, elle eût demandé tous les jours la grâce de recevoir Jésus-Christ, et l'on ne trouve rien de plus répété dans ses lettres que les expressions de son désir de ce pain de vie. Elle pressait sans cesse les personnes de qui elle dépendait de lui accorder les communions extraordinaires. La nuit qui précédait cet heureux jour, Notre-Seigneur lui laissait moins de repos, et son cœur transporté de joie ne pouvait plus se contenir. Voici quelques expressions que nous voyons dans ses lettres : « Mon âme a une grande « faim de son Dieu, et elle en est bien altérée, surtout « depuis qu'il lui a dit au cœur : « Je suis le pain vivant

Digitized by Google

« descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il « vivra éternellement. Venez à moi, vous tous qui êtes « surchargés, et je vous soulagerai. Buvez, mangez, et « vous enivrez, mes bien-aimés. » Je ne désire que de « communier, car les désirs de mon Dieu sont d'être avec « les enfants des hommes. » Une autre fois : « Je me sens si « fort pressée de recevoir mon Dieu, que je ne saurais « sans cela donner aucun rafraîchissement à mon cœur. »

Un jour de communion, Notre-Seigneur voulant augmenter ses grâces pour la mieux préparer à le recevoir, il usa de ces paroles du Cantique : « Ouvrez-moi, ma « sœur, ma belle, ma colombe, mon épouse, car ma « chevelure est chargée de rosée et des gouttes de la « nuit; » pour lui faire comprendre le désir qu'il avait de se donner à elle, après avoir passé toute la nuit en attente, comme l'époux à la porte de sa bien-aimée. Ces paroles produisirent en elle un amour ardent et une humiliation profonde de se voir traitée si honorablement par son souverain Seigneur, lequel, continuant de la favoriser, sanctifia son cœur pour le rendre plus digne de le recevoir, et lui dit : « Tu es ma bien-aimée puisque « je t'ai communiqué mes secrets. Tu es ma sœur par « la charité fraternelle qui règne entre nous deux. Tu « es ma colombe par la pureté de ton âme, et tu es mon « épouse par les grands dons que je t'ai faits. — Mais « comment, ô mon Dieu, répliqua-t-elle, pourrai-« je être votre épouse, n'ayant que de la pauvreté et « de la misère? » A quoi le divin époux répondit : « Comptes-tu pour rien les trésors que j'ai mis en toi? » Et il lui fit ensuite le tableau des grâces générales et particulières qu'il lui avait faites, lui enseignant que les beautés que l'épouse apporte à son époux ne sont autres que les dons de sa libérale bonté.

Digitized by Google

Pour l'ordinaire, elle sentait dans la bouche une douceur de miel les jours de communion. Un jour, ayant éprouvé le goût d'un parfum excellent, comme il lui arrivait quelquefois, elle fit effort pour éloigner cet effet sensible par des actes formels. D'autres fois, elle sentait sa bouche pleine de feu, ce qui lui causait même de la douleur à la langue, pendant que la sainte hostie était dessus : ce qu'elle considérait comme un signe sensible que Dieu exauçait la prière qu'elle lui avait faite de purifier sa langue, afin qu'elle ne proférât pas une seule parole qui ne fût à sa gloire. Après une communion, elle reçut une réprimande de Jésus-Christ sur ce qu'elle donnait quelquefois la liberté à ses puissances de se joindre à d'autres objets qu'à lui, ce qui la fit fondre en larmes sans qu'elle s'en aperçût; ses larmes coulaient doucement pendant qu'elle écoutait ce reproche.

Voulant, une nuit, réciter le psaume *Miserere* pour purifier son cœur avant la communion, quand elle fut au verset *Cor mundum crea in me, Deus,* le Père céleste se présenta à son esprit en lui disant qu'il voulait lui créer un cœur tout nouveau et une âme toute nouvelle, dans laquelle il ne laisserait aucun empêchement à sa demeure en elle, parce qu'il voulait toujours y habiter, et ensuite il lui parut que les trois divines personnes entrèrent dans ce cœur qu'elles tenaient ouvert, et qu'après l'avoir purifié et sanctifié, elles y répandirent une nouvelle charité. Elle entendit qu'elles se disaient : « Nous voici « en possession de ce cœur que nous avons créé dere- « chef; il n'y a plus d'obstacle à notre séjour. » Et Dieu, s'adressant à elle, lui dit : « Vois comme tu contiens « tout en toi; tu possèdes tout avec moi : tu as la toute- « puissance avec le Père, la sagesse avec le Fils, et la « bonté avec le Saint-Esprit. Vois donc combien ce

Digitized by Google

« cœur est riche, c'est parce qu'il est notre de-
« meure. »

La plus grande partie des grâces qu'elle a reçues lui ont été données à la communion.

Se trouvant un jour pressée d'un désir ardent de communier, et n'osant le faire parce que la communauté ne communiait pas, Notre-Seigneur, voulant la consoler, lui dit : « Que veux-tu davantage? Ne suis-je pas avec
« toi? ma présence ne peut-elle pas te servir de nourri-
« ture? » Elle y acquiesça humblement et demeura dans la paix.

Quelque ardeur qu'elle eût pour ce pain des anges, elle en portait la privation avec une humble résignation. Le Père Galice le lui ayant refusé un samedi saint, il lui demanda si elle n'en était pas fâchée, elle lui répondit : « O mon Père, comment pourrais-je m'en fâcher? j'en
« suis trop indigne. Je ne veux que ce que vous voulez,
« quoique d'ailleurs je brûle de faire de mon cœur un
« tombeau vivant à ce Dieu mort. »

Elle était si pénétrée de respect pour cet auguste Sacrement, qu'elle se tenait toujours à genoux en sa présence, quoiqu'elle y demeurât très-longtemps de suite et dans un parfait recueillement. A moins d'une nécessité indispensable, elle ne perdait aucune Messe qu'on disait dans cette église, et elle assistait à ce grand sacrifice avec une attention et une ferveur qui en inspiraient aux âmes les plus froides. Dans ses maladies, elle n'avait de plus rude mortification que d'en être privée, demandant sans cesse qu'on lui permît de se lever, quoiqu'elle fût très-mal, afin d'avoir la consolation de l'entendre; et, lorsque cette grâce lui était refusée, elle tâchait d'y suppléer, faisant dans son lit l'exercice spirituel qu'elle aurait fait au chœur, en s'unissant à la

Digitized by Google

communauté pour participer aux fruits de ce divin sacrifice avec plus d'avantage.

Piété de Christophe Colomb.

Personne n'ignore l'esprit de foi et de piété qui animait Christophe Colomb, dont la Providence se servit pour donner de nouveaux royaumes à Jésus-Christ (1).

C'est le vendredi, jour de la Rédemption, que le grand

(1) Voici un extrait emprunté à l'histoire de ce célèbre navigateur, qui est bien propre à nous donner une juste idée de la vivacité de sa foi. Il s'agit d'une horrible tempête, le 13 décembre 1502.

« Au cri de détresse qui frappa son cœur, le grand homme s'était ranimé. Devant l'imminence de la destruction, il se relève, reprend son ancienne vigueur et sort de sa cabine afin de mesurer le péril. Lui aussi aperçut la chose formidable qui approchait. La mer était soutirée vers le ciel. A ce phénomène inconnu, il ne vit point de remède ; l'air était inutile, la navigation impuissante ; d'ailleurs, on ne pouvait plus gouverner.

« Aussitôt Colomb, l'adorateur du *Verbe*, soupçonna dans cet effroyable déploiement des forces brutales de la nature quelque manœuvre satanique. Il ne pouvait conjurer les puissances de l'air d'après les rits de l'Église, craignant d'usurper sur le sacerdoce ; mais il se rappela qu'il était chef d'une expédition chrétienne, que son but était saint, et voulut, à sa manière, sommer l'esprit de ténèbres de lui livrer passage. Il fit soudain allumer dans les fanaux des cierges bénits, arborer l'étendard royal de l'expédition; ceignit son épée par-dessus le cordon de Saint-François ; prit en ses mains le livre des Évangiles, et debout en face de la trombe qui s'approchait, lui notifia la sublime affirmation qui ouvre le récit du disciple bien-aimé de Jésus, saint Jean, le fils adoptif de la Vierge.

« S'efforçant de dominer de sa voix le bruit de la tempête, le messager du salut déclara au typhon : « qu'au commencement « était le Verbe ; que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était

Digitized by Google

homme fait ses principales découvertes ; de ce jour datent les principaux événements de sa vie. C'est en plantant la croix sur les plages nouvelles, en leur donnant un nom sacré qu'il en prend possession au nom du Christ rédempteur.

« Il va donc enfin partir de ce couvent de la Rabida, où il a trouvé dans un simple religieux son plus fidèle appui. Colomb entre discret dans la chapelle de Notre-Dame. Le Père gardien, revêtu de ses habits sacerdotaux, monte à l'autel pour offrir l'auguste sacrifice, à une intention jusque-là inouïe et peut-être unique depuis

« Dieu ; que toutes choses ont été faites par lui, et que rien de « ce qui a été fait n'a été fait sans lui ; qu'en lui était la vie, et « que la vie était la lumière des hommes ; que la lumière luit « dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise ; « que le monde qui a été fait par lui ne l'a pas connu ; qu'il est « venu dans son propre bien, et que les siens ne l'ont pas reçu ; « mais qu'il a donné à ceux qui croient en son nom, et ne sont « nés ni du sang, ni de la chair, ni de la volonté de l'homme, le « pouvoir d'être faits enfants de Dieu ; et que le VERBE S'EST FAIT « CHAIR, et qu'il a habité parmi nous. »

« Alors, de par ce Verbe divin, notre Rédempteur, dont la parole calmait les vents et apaisait les flots, Christophe Colomb commande impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfants de Dieu, s'en vont porter la croix aux extrémités des nations et naviguent au nom trois fois saint de la Trinité. Puis, tirant son épée, plein d'une ardente foi, il trace dans l'air, avec le tranchant de l'acier, le signe de la croix, et décrit autour de lui un cercle acéré, comme s'il coupait réellement la trombe. Et en effet, ô prodige ! la trombe, qui marchait vers les caravelles, attirant avec un noir bouillonnement les flots, parut poussée obliquement, passa entre les navires à demi noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna rugissante, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques.

« Cette subite retraite du phénomène destructeur parut à l'amiral une nouvelle faveur de Sa Haute Majesté. Ils crurent en avoir été garantis par la vertu divine. »

Digitized by Google

l'institution de l'Eucharistie. Au moment de la communion, Colomb s'approche de la sainte Table et reçoit comme en viatique le pain des anges. »

Le plus grand et le plus pieux des navigateurs chrétiens va puiser dans l'élément céleste la force de combattre les éléments soulevés contre lui et les passions humaines plus terribles encore. Il prédit une tempête, dissipe une trombe par l'invocation du Verbe ; une croix plantée par lui fait des miracles et résiste à la hache et à l'incendie. Mais, ô puissance plus belle encore ! il pardonne à ses ennemis, il oublie l'ingratitude des hommes et court de vertu en vertu jusqu'à la sainteté. Grâce à lui, le sacrifice de la nouvelle alliance va devenir perpétuel, selon la prophétie de l'ancienne loi, et le Soleil de l'Eucharistie ne se couchera plus sur les terres catholiques.

A son retour, une tempête affreuse se déclare et, pour apaiser le ciel, il fait vœu de faire célébrer une Messe et de passer une nuit en prière devant le maître-autel de l'église qui se trouvera la première devant lui, si le sort le désigne ; ce qui arrive en effet par la permission de Dieu. Il passa donc la nuit devant la sainte Eucharistie, d'où dérive tout amour, toute lumière et toute justice. C'était au milieu de monuments funèbres, pompeux témoignages du néant de l'homme, devant l'autel où se trouve toute notre grandeur et à la vacillante lueur de la lampe du sanctuaire, qu'il fit la veille du salut et de la reconnaissance. A Palos, au couvent de la Rabida, tous les navigateurs nu-pieds et dans le piteux costume du naufragé sauvé des flots, depuis le mousse jusqu'à l'amiral, étaient allés rendre grâces à Marie, l'étoile de la mer, de les avoir arrachés aux abîmes de la mer ténébreuse. Ils furent suivis d'une

Digitized by Google

foule immense qui s'associait de cœur à leur prière.

Dans la première cité du Nouveau-Monde, le premier édifice construit est une église où le vicaire apostolique, assisté du P. Juan Perez, célèbre l'office divin.

L'Ordre séraphique le premier parut sur les rivages du Nouveau-Monde et passa la *mer ténébreuse.* Le franciscain Juan Perez de Marchena, qui avait célébré la Messe pour l'embarquement, afin que l'Esprit-Saint planât de nouveau sur les eaux, célébra la Messe d'actions de grâces pour le retour. Il avait le premier deviné Christophe Colomb; il fut aussi le premier représentant du sacerdoce, le premier à célébrer les saints mystères dans l'immensité de l'Océan, le premier à bénir les rivages inconnus au nom de Jésus-Christ. Comme le drapeau de Jeanne d'Arc, *il avait été à la peine,* il était juste qu'*il fût à l'honneur.* Oh! comme la nouvelle terre dut tressaillir lorsqu'y parut pour la première fois la grande Victime! Et pourquoi tous ceux qui furent témoins de ce sublime spectacle n'eurent-ils pas la douceur de l'Agneau immaculé qui devait leur assurer la possession de la terre des vivants! Comme les anges de ces régions si belles des splendeurs de la nature, mais si pauvres jusque-là des rayons du Soleil de justice, durent se réjouir à la vue du Dieu fait homme! Mais quel fut aussi le bonheur de Christophe Colomb! Grâce à lui, la nature allait aussi se tourner incessamment vers le Créateur, comme la fleur *qui reçoit les baisers des rayons du soleil et lui renvoie ses parfums.* Il dut éprouver quelque chose du bonheur des élus lorsqu'ils entrent dans la joie du Père céleste; quelque chose aussi de ce qu'éprouve déjà l'âme lorsqu'elle pénètre dans ce monde surnaturel de la grâce, si fécond en merveilles, et qu'elle avait négligé jusque-là; quelque chose du bonheur de la mère qui retrouve l'en-

Digitized by Google

fant perdu ou du héros qui sauve sa patrie. C'était le Thabor après le Calvaire, en attendant les nouvelles douleurs que le *pain de vie*, qui fait la joie des anges, devait lui donner la force de supporter avec patience.

A toute heure donc du jour et de la nuit, l'immolation de la céleste victime se renouvelle dans les deux hémisphères. Quand le chant vespéral des complies annonce la chute du jour dans notre Europe, celui des matines déjà précède l'aurore en d'autres régions; et tandis que la nuit ensevelit sous ses ombres notre hémisphère, l'auguste sacrifice est célébré sur les ondes et parmi les îles du Pacifique. Le soleil éclaire incessamment les cérémonies de l'Église de Jésus-Christ. La parole des prophètes, les accents du Psalmiste, les récits de l'Évangile se joignent, se succèdent, suivant les règles de la liturgie romaine, et du vieux monde au nouveau, la gloire du Verbe comme sa miséricorde sont annoncées à l'homme. La puissance de l'unité catholique resplendit dans la permanence de cet hommage rendu au Seigneur; car seule, sur ce globe, l'Église romaine offre cette inaltérable perpétuité d'aspirations vers le ciel. Le saint sacrifice se continue sans interruption, comme la vie organique, la respiration des plantes, la rotation de la terre sur son axe, et la translation du soleil lui-même dans l'immensité de l'espace.

Mais que la grandeur du spectacle ne nous fasse pas oublier celui à qui nous le devons après Dieu, celui à qui un génie tout chrétien l'a révélé le premier.

Digitized by Google

Le général Drouot.

Dans son estime pour la vertu de Drouot, celui *qui se connaissait en hommes* le nommait le *sage de la grande armée.*

Et de sa capacité militaire il ne faisait pas un moindre éloge. « L'Empereur, d'après le *Mémorial*, élevait au « plus haut point les talents et les facultés de Drouot. « Il n'hésitait pas à le supposer supérieur à un grand « nombre de ses maréchaux et capable de comman- « der cent mille hommes. Et peut-être ne s'en doute- « t-il pas, ajoutait-il, ce qui ne serait en lui qu'un « mérite de plus. »

Une autre fois encore il disait : « Qu'il n'existait pas « deux officiers au monde pareils à Murat pour la cava- « lerie, à Drouot pour l'artillerie. »

Mais quels que fussent les talents militaires de Drouot, ce n'est pas à eux qu'il doit sa plus belle gloire; non, tant d'admirables vertus, la bonté, le désintéressement, la droiture, la pureté des mœurs, la religion, la charité, dont il donna de si bons exemples dans les camps, comme à son retour de l'armée, illustrèrent son nom et en firent l'un des plus beaux types de la gloire guerrière unie à la piété.

Drouot, retiré à Nancy, sa ville natale, partageait son temps entre l'étude, la prière et les œuvres de charité. Pendant trente années, il donna l'exemple d'une vertu qui ne se démentit pas un seul jour, même dans les plus douloureuses épreuves; même quand la paralysie, jointe à la cécité, faisant de sa vie un martyre, le retenait prisonnier dans sa maison. « Dans cette maison,

Digitized by Google

« dit le P. Lacordaire, dont on approchait comme d'un « sanctuaire, on n'entendit jamais que des actions de « grâces et des louanges pour Dieu. »

Rentré dans la vie privée, son revenu s'élevait à environ douze mille francs; il ne s'en réservait pour lui, infirme et aveugle, que deux mille quatre cents.... Il écrivait un jour : « Lorsque mes ressources seront en- « tièrement épuisées, ou bien qu'elles viendront à me « manquer, je me présenterai à l'hospice Saint-Julien « pour occuper moi-même un des lits que j'y ai fondés « en faveur des vieux soldats. Si ce moment arrive, « il ne sera certainement pas le moins doux de ma « vie.... (1). »

La foi du général Drouot ne chancela pas un seul jour, et ne se cacha pas une seule fois. Sous la tente du soldat comme dans l'orgueil des palais, Drouot fut publiquement chrétien. Il lisait la *Bible* appuyé sur un canon; il la relisait aux Tuileries dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lecture fortifiait son âme contre les dangers de la guerre et contre les faiblesses des cours.

(1) Il toucha sur le legs de l'Empereur, beaucoup plus considérable, seulement 60,000 francs qu'il distribua, sans en rien réserver, aux anciens militaires qu'il savait dans le besoin. Voici de son inépuisable charité un touchant exemple :

« Quelques mois avant sa mort, n'ayant plus rien à donner, il se souvint d'un grand uniforme qu'il conservait comme une sorte de relique de ses anciens jours. Il en fit découper et vendre les galons. Un de ses neveux en témoigna du regret, disant qu'il aurait eu du plaisir à le transmettre à ses enfants : « Mon neveu, « répondit le général, je vous l'aurais donné volontiers, mais « j'aurais craint que vos enfants, en voyant l'uniforme de leur « oncle, ne fussent tentés d'oublier une chose qu'ils doivent se « rappeler toujours, c'est qu'ils sont les petits-fils d'un boulan- « ger. » (Drouot, en effet, était fils d'un boulanger.)

Digitized by Google

Et qu'on ne croie pas que la foi du général Drouot fût une foi qui ne s'élevât point jusqu'aux pratiques vulgaires de la religion ; il croyait tout et il accomplissait tout.... Il ne manquait pas de faire offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ aux jours commémoratifs de la mort de son père et de sa mère et de l'empereur Napoléon. Il communiait plusieurs fois dans l'année, et on ne saurait dire avec quel respect militaire et filial il recevait dans sa solitude le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse, protégé sa vie de soldat, et qui répandait sur la fin de ses jours une inénarrable consolation.

La prière jaillissait de son cœur comme une onction dont le secret a été plus d'une fois surpris. Un jeune artiste, introduit furtivement dans sa chambre pour recueillir ses traits, vit l'illustre aveugle, qui se croyait seul avec Dieu, lever à plusieurs reprises ses mains vers le ciel dans un épanchement religieux attesté sur sa noble figure par l'illumination d'une pure et divine joie. Aussi, à la mort du Sage, le peuple ne s'est pas trompé ; il est venu vénérer bien moins le héros que le chrétien, bien moins la vertu qui donne la gloire du monde que la vertu qui révèle et qui donne la gloire de Dieu.

Voici, dans une lettre de Drouot, citée par le brave colonel Ambert, un de ses biographes, ce que nous lisons : « Arrivé près du terme de ma carrière, j'at-« tends en paix qu'il plaise au Seigneur de me rappeler « à lui et de m'admettre, comme je l'espère, dans le « séjour où seront récompensés ceux qui ont bien aimé « et bien servi leur patrie. »

Et quelques jours avant sa mort, il disait avec une admirable sérénité, au milieu de souffrances croissantes :

Digitized by Google

« J'attends tous les jours la mort, et puisque telle est « la volonté de Dieu, je m'en réjouis; car je vais re- « trouver ma mère, mon père et mon Empereur. » Ce furent presque les dernières paroles du général Drouot. « Soldat sans tache, dit le P. Lacordaire, qui termine « son discours par ce magnifique éloge, capitaine habile « et intrépide, ami fidèle de son prince, serviteur ardent « et désintéressé de la patrie, solitaire stoïque, chrétien « sincère, humble, chaste, aimant les pauvres jusqu'à « se faire pauvre lui-même; l'homme enfin le plus rare, « sinon le plus accompli, que le XIX^e^ siècle ait présenté « au monde dans la première moitié de son âge. »

Dans sa réponse au P. Lacordaire reçu à l'Académie française, un protestant éminent, M. Guizot, a dit que le général Drouot fut : « le plus vertueux, le plus pieux, « le plus désintéressé, le plus fidèle, le plus modeste « comme le plus brave des soldats. »

Amour du vénérable curé d'Ars pour la sainte Eucharistie.

Voici dans les belles paroles de M. l'abbé Monnin, l'historien du curé d'Ars, un témoignage pour ainsi dire officiel de l'amour de ce saint prêtre pour l'adorable Eucharistie :

« Rien ne peut donner une idée de l'ardente dévotion que M. le curé d'Ars avait au saint Sacrement; il l'appelait des noms les plus suaves et les plus tendres; il inventait des expressions nouvelles pour en parler dignement; c'était son sujet favori, et il y revenait sans cesse dans ses catéchismes. Alors son cœur se fondait de reconnaissance, de bonheur et d'amour; son front s'irradiait, ses

Digitized by Google

yeux lançaient des étincelles, son âme de saint se répandait sur ses traits, les larmes étouffaient sa voix : « O mes enfants, s'écriait-il, que fait Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour? Il a pris son bon Cœur pour nous aimer; il sort de ce Cœur une transpiration de tendresse et de miséricorde pour laver les péchés du monde. » Il appelait la sainte communion un *bain d'amour :* « Quand on a communié, l'âme se roule dans le baume de l'amour, comme l'abeille dans les fleurs. » Il lui est souvent arrivé de dire : « Après la consécration, quand je tiens dans mes mains le très-saint corps de Notre-Seigneur, je sens que je voudrais pouvoir l'emmener avec moi en enfer : l'enfer serait doux près de lui; il m'en coûterait peu d'y rester toute l'éternité à souffrir, si nous y étions ensemble. »

Un autre écrivain apprécie aussi dignement le saint prêtre : « Un jour, un célèbre poëte vint voir le vénéré curé d'Ars : « Monsieur, lui dit-il en le quittant, je n'ai « jamais vu Dieu de si près. — En effet, répondit le curé « d'Ars, il n'est pas loin; » et il montrait le tabernacle. Par cette forte et simple réponse, le curé d'Ars livrait tout le secret de sa vie, tout le secret de son âme, tout le secret de son éloquence : le tabernacle. Souvent, en parlant, il s'interrompait tout à coup, détournait la tête, joignait les mains, regardait fixement du côté de l'autel, comme s'il eût contemplé dans l'hostie même la parole qu'il allait prononcer (1).

« On peut dire de lui comme on l'a dit de saint Mar-

(1) C'était surtout quand il parlait du péché, l'ennemi de Dieu et de l'homme, ou de l'Eucharistie, le chef-d'œuvre de l'amour divin, que son discours était bien au-dessus de l'éloquence purement humaine; car, tout empreint de la grâce, il consolait et il convertissait; un seul mot valait quelquefois dans sa bouche tout

Digitized by Google

tin, que le Christ ne manqua jamais à ses lèvres; se faisant tout à tous, il méritait que le Christ se fît tout à lui. »

Il faut mépriser les tentations qui nous éloignent de la communion.

Il faut fréquemment recourir à la source de la grâce et de la miséricorde divine, à la source de toute bonté et de toute pureté, afin que vous puissiez être guéri de vos passions et de vos vices, et devenir plus fort, plus vigilant, contre toutes les tentations, contre tous les artifices du démon.

L'ennemi, sachant que la communion sainte renferme un fruit salutaire et un puissant remède, s'efforce, par tout moyen et en toute occasion d'en détourner, d'en éloigner les âmes des fidèles.

C'est, en effet, au moment où ils songent à se préparer à la communion que plusieurs essuient les plus dangereuses attaques de Satan.

Cet esprit de malice, comme il est écrit au livre de Job, se mêle aux enfants de Dieu; il vient les troubler par sa malignité ordinaire, les pousser à tous les excès de la crainte et de l'irrésolution, ralentir leur amour, attaquer et détruire leur foi, afin qu'ils renoncent à la communion ou n'en approchent qu'avec tiédeur.

Mais il ne faut pas se mettre en peine de ses ruses et

un beau discours. « La Messe! la Messe! » s'écriait-il un jour; puis il s'arrêta, oppressé et fondant en larmes à la pensée de tout ce que ce mot supposait de bonté de la part de Dieu. Qui n'eût pas compris cette onction pénétrante?

Digitized by Google

de ses illusions, pour honteuses et horribles qu'elles soient; il faut les rejeter toutes sur sa tête.

Méprisez ce misérable, riez-vous de lui; jamais ses attaques et les troubles qu'il suscite ne doivent faire abandonner la sainte communion. Souvent encore le désir indiscret d'une dévotion sensible, et trop d'inquiétude sur le sujet de la confession nous sont un obstacle (1).

« J'ai connu dans le désert, dit Cassien, une âme religieuse douée d'une chasteté angélique, qu'elle avait obtenue de Dieu par une vigilance perpétuelle sur tous ses sens, par une humilité non pareille. Comme une belle glace, cette âme était toujours brillante et pure; pas une légère vapeur, ni le jour ni la nuit, ne venait ternir l'éclat de ce beau miroir où Dieu aimait à se contempler. Sa félicité, son ciel sur la terre, était de recevoir la divine Eucharistie le samedi et le dimanche.

« Jaloux de la beauté de cette âme et du triomphe de Jésus-Christ, l'ange des ténèbres s'acharne à la perte de ce religieux, et, pour mieux réussir, il l'éloigne du pain des forts, du pain de vie. Alors, la veille de la communion, il lui livre de furieux combats, il lui suggère mille et mille pensées importunes, il enflamme le sang dans ses veines, et, malgré sa généreuse résistance et son invincible courage, il le trouble au point que, par respect pour ce pain des vierges, il n'ose s'approcher de la Table sainte. Il vécut ainsi quelque temps, triste, désolé, découragé, n'osant pas même porter ses regards sur ce pain des anges, lorsqu'un jour, éclairé d'une lumière céleste, il va trouver son supérieur, lui découvre l'état de son âme. Le supérieur, homme habile et expérimenté dans la conduite des âmes, comprit facilement que ces com-

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

Digitized by Google

bats procédaient de la malice et de la jalousie du démon qui voulait perdre cette âme si agréable à Dieu, en la privant de la grâce de la sainte communion, dont elle était vraiment digne, et par ses vertus et par ses résistances à la tentation. Il lui ordonne de mépriser profondément ces attaques, de ne plus s'inquiéter de toutes les illusions dont il pourrait être l'objet et de fréquenter, malgré tout, la sainte Table aux jours ordonnés par la règle.

« Il obéit, et Jésus-Christ, pour récompenser son obéissance et lui montrer la puissante vertu de sa chair virginale, commanda aux vents des tentations de se taire, et la paix du Seigneur vint inonder son âme des plus enivrantes délices, qui lui firent retrouver en la divine Eucharistie le ciel sur la terre. » (Cassien, *Conférences.*)

Ardent amour de sainte Catherine de Gênes pour la très-sainte communion.

Sainte Catherine était dominée par une seule pensée : elle voulait arriver à l'union avec Dieu la plus complète, la plus intime, où puisse parvenir la créature ; et comme elle savait que la divine Eucharistie est le moyen le plus puissant d'union que nous ait donné Notre-Seigneur, elle en avait une faim insatiable, et elle s'y sentait irrésistiblement attirée. Aussi Catherine, toujours prête à se soumettre en toutes choses à la volonté d'autrui, ne réussit jamais à briser la sienne sur cet article. Assurément, elle n'eût pas communié contrairement aux ordres de son confesseur, et, s'il lui avait défendu de s'approcher de la Table sainte, elle s'en fût abstenue sans réclamation ; mais le violent désir de recevoir son Dieu,

Digitized by Google

caché sous les espèces consacrées, lui serait toujours resté. Elle exprima un jour ce qu'elle eût éprouvé en semblable circonstance : « Si mon confesseur me disait : « *Je ne veux pas* que vous communiez, s'écria-t-elle, je lui répondrais : Très-bien, mon père ! Seulement je ne puis pas dire comme vous : *Je ne veux pas*, car je voudrais bien. »

Après avoir prononcé ces paroles, Catherine ajouta : « Je ne trouve en moi que deux choses auxquelles je ne puis consentir, et une troisième chose qu'il m'est impossible de ne pas vouloir et désirer. Celle que je désire est la sainte communion, parce que la communion est Dieu même ; — celles auxquelles je ne saurais consentir sont : le péché, pour petit qu'il soit, et la Passion de Notre-Seigneur. J'ai beau faire, je ne peux vouloir que Dieu, mon amour, ait enduré de si grands supplices. »

Quels que fussent l'état de la santé de Catherine et les affaires dont elle était chargée, elle communiait tous les jours.

Il arriva une fois qu'un religieux, qui la connaissait à peine, le Père Ange, parlant devant elle de la fréquente communion, lui dit : « Vous communiez tous les matins, comment vous en trouvez-vous ? » La sainte lui répondit avec vérité et simplicité. Alors le religieux, voulant voir si ce désir ardent venait vraiment de Dieu, ou s'il était simplement naturel, lui répliqua qu'il pouvait bien y avoir du défaut et de l'abus à communier si souvent, et lui ayant parlé de la sorte, il s'en alla. Catherine, qui avait la conscience excessivement délicate, fut effrayée, et s'abstint pendant plusieurs jours de s'approcher de la sainte Table. Son obéissance lui coûta cher. Elle fut en proie, pendant ces jours d'épreuve, à d'indicibles angoisses et aux douleurs les plus affreuses. Les personnes qui

Digitized by Google

l'entouraient reconnaissant ainsi que l'expérience qu'on voulait faire sur elle n'était pas conforme à la volonté de Dieu, et que la communion seule pouvait mettre un terme à ses souffrances, firent revenir le P. Ange; celui-ci répara le mal qu'il lui avait fait en exhortant la sainte à reprendre la communion quotidienne, et il l'assura qu'elle pouvait le faire sans crainte.

Dans une autre occasion, Catherine, gravement malade, n'avalait plus rien et semblait à toute extrémité. Les médecins, après avoir inutilement employé toutes les ressources de la science, déclarèrent qu'il n'y avait plus rien à faire, que le cas était désespéré et la mort prochaine. Alors la sainte, accablée sous le poids d'une angoisse immense, mais intérieurement éclairée de Dieu, dit à son confesseur : « Mon cœur n'est pas fait comme « celui des autres, il ne se réjouit que dans son Sei- « gneur; et pour cette cause, donnez-le moi, car si « je reçois trois fois la sainte communion je serai guérie. »

Le confesseur, sachant qu'en effet ce seul aliment entretenait la vie en elle, la fit communier, ainsi qu'elle le demandait, et le fait justifia pleinement la prédiction.

Une autre fois elle rêva, étant endormie, qu'elle ne devait pas communier le jour suivant; et, bien qu'elle pleurât difficilement, elle trouva, en se réveillant, son oreiller trempé et tout pénétré de larmes.

« Souvent, pendant la Messe, elle était ravie en extase, mais elle revenait toujours à elle pour la communion, et elle s'écriait : « Ah! Seigneur, je crois que si j'étais morte, je ressusciterais pour vous recevoir, et si l'on me présentait une hostie non consacrée, je la distinguerais comme l'on distingue l'eau du vin. » Elle disait cela, parce qu'elle recevait de l'hostie consacrée un certain rayon d'amour qui lui transperçait le plus profond du

Digitized by Google

cœur. « Elle affirmait également que, si elle voyait toute « la cour céleste vêtue uniformément, de sorte qu'il n'y « eût aucune différence entre Dieu et les anges, l'amour « qu'elle portait en son cœur reconnaîtrait son Seigneur, « de même que le chien fidèle reconnaît son maître ; et « avec moins de difficulté encore, parce que l'amour « trouve, sur-le-champ et sans empêchement, son der- « nier repos en Dieu, qui est sa fin. »

Le temps qui s'écoule entre la consécration et la communion lui paraissait toujours intolérable ; elle disait alors dans son intérieur : « Hâtez-vous de l'envoyer au « plus profond de mon cœur, c'est sa nourriture et son « amour ; il ne peut supporter de le voir dehors. »

Les prêtres, ainsi qu'elle le répétait souvent au commencement de sa conversion, étaient de sa part les objets d'une sainte jalousie.

Elle leur enviait le bonheur de pouvoir communier quand ils le voulaient, et sans que personne s'en étonnât, de toucher de leurs mains le très-saint Sacrement, et surtout de célébrer trois Messes dans la bienheureuse nuit de Noël.

Il arriva, en 1489, que le pape Innocent VIII mit un interdit de dix jours sur toutes les églises de Gênes. Catherine, ne pouvant plus y communier, se rendit tous les matins dans une chapelle située à une demi-lieue de la ville, pour y recevoir le pain de vie ; et, ajoute notre vieil historien, « son désir de s'unir à son bien-aimé était si « grand, qu'il lui semblait que son corps se transportait « aussi vite que son esprit au lieu où elle le retrouvait. »

Digitized by Google

Sainte Lidwine.

Voulez-vous surmonter toutes les tentations que le démon, cet ennemi de votre salut, vous suscite? communiez souvent, et vous trouverez dans la sainte communion toutes les grâces dont vous avez besoin. C'est ce qu'éprouva sainte Lidwine.

Elle vint au monde en Hollande dans le XIV^e^ siècle. Dès son enfance, elle eut beaucoup de piété; à l'âge de douze ans elle se consacra à Dieu. Elle fut attaquée d'une complication de maux qui mit sa patience à l'épreuve. Dans cet état elle fut très-longtemps sans pouvoir prendre de repos ni de nourriture. Elle passa les trente dernières années de sa vie sans quitter le lit, et il y en eut sept durant lesquelles elle ne put remuer d'autres membres que la tête et le bras gauche. Pendant les quatre dernières années de sa maladie, elle eut peine à tenir contre la sensibilité de la nature. Jean Pot, son confesseur, touché de ses souffrances, lui conseilla de méditer sur la Passion de Jésus-Christ. Lidwine obéit, et bientôt il se fit en elle un grand changement. Elle ne trouva plus dans ses peines que douceur et consolation, tellement que loin de demander à Dieu sa guérison, elle lui demandait d'augmenter ses souffrances, pourvu qu'il lui accordât la patience. Quand elle parlait de Dieu et de ses miséricordes, elle le faisait avec tant d'onction qu'elle attendrissait les cœurs les plus insensibles.

Lidwine fit aussi un saint usage des épreuves et des tentations intérieures que Dieu lui envoya dans le temps du combat; elle se fortifiait par la prière et par sa participation au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle

Digitized by Google

trouvait dans la divine Eucharistie un aliment continuel au feu sacré qui la consumait et à cette source de larmes qui coulait de ses yeux presque sans interruption. Son humilité n'était pas moins admirable que ses autres vertus; elle ne désirait rien tant que d'être inconnue au monde et méprisée de toutes les créatures. Enfin, après un martyre de trente ans de maladie, elle alla recevoir la couronne éternelle promise à ceux qui ont souffert en vrais disciples de la croix, le 14 avril 1433.

Quelle épreuve qu'une maladie de trente ans! Mais sainte Lidwine communie souvent, et pas une plainte ne sort de sa bouche; elle trouve encore dans la communion des remèdes contre ses tentations. Communiez donc aussi le plus souvent que vous pourrez, et comme sainte Lidwine, vous arriverez un jour à la bienheureuse éternité.

Belles paroles d'une sainte.

La bienheureuse Victoire disait à des âmes pieuses que le scrupule éloignait de la Table du Seigneur, et à des âmes tièdes qui ne communiaient pas souvent, parce qu'elles ne voulaient pas faire les sacrifices nécessaires pour se préparer comme on le doit à la communion : « Oh! si vous saviez tout le bien que Jésus-Christ veut « vous faire en se donnant à vous, vous viendriez avec « joie à lui, pénétrées d'une vive reconnaissance et d'un « ardent amour! »

Digitized by Google

Piété d'un peintre célèbre.

Juan de Joanès, célèbre peintre espagnol du XVI^e^ siècle, s'interdisait toute inspiration venant d'ailleurs que de la foi; jamais il ne commençait un tableau sans s'y être préparé par la communion. Il eût considéré comme un sacrilége de se proposer un modèle humain pour figurer le Fils de Marie; il ne lui donnait que les traits qu'il avait entrevus dans les ferveurs de la prière : semblable au bienheureux Angelico de Fiesole qui priait avec son pinceau, ou à Raphaël qui trouvait dans son âme le type idéal de la beauté. Aussi ses têtes de Christ sont-elles renommées pour leur caractère d'ineffable douceur. Ce fut à Valence que Joanès vécut et fonda son école. Il mourut en achevant le tableau d'un maître-autel. Heureux les artistes qui traduisent ainsi dans leur sublime langage l'amour divin du Sauveur pour les hommes!

Une réponse de saint Ignace.

François de Borgia étant encore vice-roi de Candie, frappé de tout ce qu'on lui avait dit des vertus et des lumières du fondateur de la Compagnie de Jésus, lui écrivit pour le consulter sur ses communions, parce que plusieurs docteurs espagnols prétendaient qu'on ne devait point permettre aux personnes engagées dans le monde de communier si fréquemment. Saint Ignace, qui était alors à Rome, lui répondit que la fréquente communion était le moyen le plus efficace de purifier l'âme de ces fautes qui sont une suite de la fragilité

Digitized by Google

humaine, et de parvenir à la perfection; mais il ajouta en même temps qu'il ne pouvait donner de règles absolues à cet égard; que chacun devait se conduire d'après ses dispositions particulières, et suivre en cela les conseils d'un directeur pieux et éclairé.

Le vice-roi continua de communier toutes les semaines, ayant le soin d'employer les trois jours précédents à produire des actes d'amour et de désir de s'unir à Jésus-Christ, et les trois jours suivants, en actions de grâces.

Zèle de saint Vincent de Paul pour la fréquente communion.

Dans ses grandes maladies, lorsqu'il ne pouvait point marcher ni se soutenir pour célébrer la sainte Messe, il avait la consolation de communier tous les jours, s'il ne survenait quelque empêchement insurmontable qui le privât de cette consolation; et dans ses communions journalières il apportait de si parfaites dispositions et témoignait un tel respect et une telle affection envers Celui qu'il adorait et recevait en ce Sacrement, qu'il semblait être comme transporté et ravi hors de lui-même. Sur ce sujet, parlant un jour aux siens des effets que ce divin Sacrement opère en ceux que le reçoivent avec les dispositions convenables, il leur dit : « Ne ressentez-vous pas, mes frères, ne ressentez-vous pas ce « feu divin brûler dans vos poitrines, quand vous avez « reçu le corps adorable de Jésus-Christ dans la communion? » C'était de l'abondance de son cœur que sortaient ces paroles, qui faisaient assez connaître ce que par sa propre expérience il goûtait et ressentait en

Digitized by Google

ses communions. C'était aussi ce qui le portait à exhorter les fidèles à se bien disposer pour recevoir dignement et fréquemment la sainte communion du corps de Jésus-Christ : car il n'approuvait pas qu'on s'en éloignât sans de graves raisons ; et une personne de piété, qui prenait conseil de lui, s'étant une fois abstenue de recevoir ce Sacrement pour quelque peine intérieure qui lui était survenue, voici ce qu'il lui en écrivit le même jour, dans un billet : « Vous avez un peu mal fait de vous « être aujourd'hui retirée de la sainte communion pour « la peine intérieure que vous avez ressentie ; ne voyez-« vous pas que c'est une tentation, et que vous donnez « par ce moyen prise à l'ennemi de ce très-adorable Sa-« crement ? Pensez-vous devenir plus capable et mieux « disposée de vous unir à Notre-Seigneur en vous éloi-» gnant de lui ? Oh ! certes, si vous aviez cette pensée, « vous vous tromperiez grandement, et ce serait une « pure illusion. »

La bienheureuse Rieti.

« La bienheureuse Colombe de Rieti, religieuse du tiers ordre de Saint-Dominique, qui vivait en 1485, fut souvent favorisée de pieuses et saintes visions.

« Un jour, pendant qu'elle assistait au saint sacrifice, ayant aperçu au-dessus du calice son Jésus attaché à la croix, pâle et défiguré, le côté ouvert et la tête couronnée d'épines, la compassion qu'elle en eut la fit tomber par terre et la réduisit à une sorte d'agonie. Cette défaillance se prolongeant, on avertit son confesseur, qui vint auprès d'elle. Alors la bienheureuse lui dit :

« Priez pour moi, mon père, afin que je ne voie plus

Digitized by Google

« ce déchirant spectacle, car je suis persuadée que si « je le vois encore, je mourrai de douleur. »

« Elle reçut plusieurs fois la sainte communion de la main de Notre-Seigneur et de ses anges. Un jour que son confesseur disait la Messe dans une autre église que celle où elle l'attendait, elle pria la très-sainte Vierge de satisfaire le désir ardent qu'elle éprouvait de s'unir à son divin Fils. Au bout de quelques instants, un prêtre vint à elle, tenant entre ses doigts le corps sacré de Jésus-Christ et le lui donna.

« Pendant ce temps-là le Père Sébastien de Pérouse, son confesseur, qui rapporte ce fait, célébrant les saints mystères, éprouvait une peine très-vive de ne pas retrouver dans le calice, au moment de la communion, le fragment de l'hostie qu'il y avait déposé. Colombe revint à cette église pendant qu'il y achevait la Messe, et le Père, après avoir déposé les habits sacerdotaux, lui fit part de son chagrin.

« Ne vous affligez point, mon Père, lui répondit-elle, ce fragment de la sainte hostie m'a été apporté dans la cathédrale par un ange, et il repose en ce moment dans mon cœur.

— En ce cas, reprit le confesseur, je me réjouis de la perte qui m'a causé tant d'inquiétude, et je remercie Dieu de vous avoir fait participante de ma communion. » (*Vie de la bienheureuse Colombe Rieti*, par le P. Sébastien de Pérouse.)

Le Chrysostome champêtre.

Le vénéré curé d'Ars, ce prêtre si humble et si simple, voulait pourtant que la maison de Dieu fût revêtue

Digitized by Google

de splendeur ; il aimait aussi à parler de la beauté des ornements qui devaient entourer le saint autel ; c'était avec une joie d'enfant, pleine de candeur et de naïveté, qu'il contemplait ceux de son église. Quand il était question du calice où le sang du Seigneur doit être contenu, du saint ciboire, ou de l'ostensoir, ses expressions étaient brûlantes. Il y avait dans son accent tant de véritable amour pour Jésus-Christ, qu'il produisait une irrésistible impression. Chacune de ses génuflexions était un acte de profonde adoration ; chaque baiser à l'autel qui représente le Sauveur était un acte d'ardent amour où il mettait toute son âme (1). Mais quels élans sublimes il avait lorsqu'il parlait en chaire de la communion ! L'expression de sa physionomie, son regard si profond, les inflexions de sa voix, ses larmes montraient toute son ardeur et pénétraient les assistants encore plus que ses paroles. Puis il recevait lui-même son Dieu, toujours comme la première fois, mais avec les préparations qu'il avait dans ses communions précédentes, et comme si cette participation à la *beauté toujours ancienne et toujours nouvelle* était pour lui la dernière, avant son admission au *banquet des noces éternelles.*

Il disait quelquefois : « Si l'âme du pécheur est comme la pierre, celle du juste est comme l'éponge ; elle s'imbibe des grâces célestes... Le juste qui communie se réjouit comme le poisson qui est dans l'eau ; il est dans son élément... Celui qui néglige de communier est comme le poisson hors de l'eau ; il languit, il dépérit, il meurt !...

(1) Il approchait de l'ostensoir avec la plus profonde humilité pour répandre sur le peuple les bénédictions divines. On l'entendit une fois murmurer : « Mon Dieu, pardonnez à cet indigne pécheur qui va vous porter entre ses mains ; » et son regard brûlait pour la sainte hostie.

Digitized by Google

Mes enfants, savez-vous quelle est votre dignité lorsque vous recevez votre Dieu, votre Sauveur, un si bon Père, un frère si dévoué ? Il vient en vous, dans votre poitrine, il s'unit à votre esprit, à votre âme, à votre corps et vous transforme en lui ; vous êtes des *porte-Dieu.* »

« Mes enfants, disait-il un jour, lorsque vous êtes malades, vous allez au médecin, et il vous envoie chercher un remède à la pharmacie pour vous fortifier, rétablir la circulation du sang... » Puis se tournant avec véhémence vers le tabernacle et en sanglotant : « La voilà cette pharmacie divine où le Médecin de votre âme vous envoie, afin d'y rétablir aussi la circulation du sang divin, c'est-à-dire la grâce de Dieu qui fortifie et guérit tous les maux. Mais, hélas ! qui va puiser à cette pharmacie céleste le remède de son âme ? On la dédaigne, on la laisse, et combien peu s'en approchent ! »

« Ah ! que le péché nous a fait descendre bas, s'écriait-il une autre fois, puisqu'il a fallu que le Fils de Dieu s'abaissât tellement pour nous ramener à lui ! » Et les larmes le suffoquaient tellement qu'il paraissait près de succomber.

En parlant du juste, c'était bien son portrait qu'il traçait sans le vouloir : *miroir des vertus, couronne de l'Église*, sa vie fut une aspiration continuelle à la *communion* de la terre et du ciel. Aussi nul n'aurait pu dire mieux que lui : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Et on le comprenait en voyant sa charité, où, pauvre lui-même, il puisait tant de largesses en faveur de ses frères, pour les enrichir du bien suprême et les conduire à Dieu.

Digitized by Google

Humilité de saint Bonaventure.

Saint Bonaventure était, à l'en croire, le plus indigne des pécheurs; il ne méritait pas de respirer l'air, ni de marcher sur la terre. Souvent son humilité l'empêchait d'approcher de la Table sainte, quoiqu'il brûlât du plus ardent désir de s'unir tous les jours au tendre objet de son amour; mais Dieu fit un miracle pour calmer ses frayeurs et pour récompenser son amour. Voici de quelle manière il est rapporté dans les actes de sa canonisation. « Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il osât se présenter à la Table sainte, mais pendant qu'il entendait la Messe, et qu'il méditait sur la Passion de Jésus-Christ, le Sauveur, pour couronner son humilité et son amour, mit dans sa bouche, par le ministère d'un ange, une partie de l'hostie consacrée que le prêtre tenait dans ses mains. » Cette faveur l'enivra d'un torrent de délices; Depuis ce temps-là, il communia plus fréquemment, et chacune de ses communions fut accompagnée des plus douces consolations.

Préparation du bienheureux Benoît-Joseph Labre à la sainte communion.

Si l'amour donnait à Benoît tant de goût pour s'entretenir avec Jésus-Christ dans le saint Sacrement, combien plus devait-il désirer de s'unir à lui pour demeurer en lui, selon la promesse faite à ceux qui se nourrissent de sa chair et de son sang? Ce désir était très-vif assurément, mais combattu par son extrême humilité qui lui faisait

Digitized by Google

craindre d'être indigne d'une telle faveur. Sans cette crainte, nous ne doutons pas que ses communions n'eussent été journalières. Dès ses jeunes années, il avait éprouvé ce même combat entre la crainte et le désir. Toutefois, il ne s'éloigna de la sainte Table durant quelques semaines, qu'à l'époque de ses séjours en communauté, où Dieu qui ne l'appelait pas à la vie cénobitique permit qu'il fût livré à des scrupules extraordinaires : il s'exagérait les qualités d'une véritable contrition, et se figurait qu'elle lui manquait, tant qu'elle ne s'annonçait point par les larmes et autres signes sensibles. Mais aussitôt qu'il fut dans la vie où Dieu le voulait, la bonté divine le délivra de cette crainte excessive de manger sacrilégement le pain céleste, et tout en s'en reconnaissant très-indigne, il ne laissa pas de le recevoir très-fréquemment partout où il séjourna. A la vérité, il confessa souvent ses appréhensions de ne pas être assez bien disposé, surtout dans ses moments d'aridité et de désolation d'esprit : mais dès que ses confesseurs avaient parlé, il se réglait littéralement sur leurs prescriptions. A Rome, il changeait souvent d'église pour faire ses communions, afin qu'on n'en remarquât point la fréquence, et aussi selon les divers motifs de dévotion qu'il se proposait. Quand il communiait plusieurs fois dans l'intervalle de deux confessions, c'était toujours d'après un ordre formel de ses confesseurs et malgré la mauvaise opinion qu'il avait de lui-même. C'était alors le glaive de l'autorité qui tranchait le débat entre deux vertus qui lui étaient également précieuses, l'humilité et la dévotion. Toutefois la fréquence de ses communions n'ôtait rien à leur ferveur, grâce à sa méthode excellente de préparation.

Et d'abord la confession préliminaire n'était point

Digitized by Google

pour lui une formalité. Malgré l'exactitude de son examen de conscience journalier, il le renouvelait avec le plus grand soin la veille de ses confessions. Puis se regardant comme un grand coupable, il ne tarissait pas en actes de repentir, proportionnés à l'idée qu'il avait de l'amabilité divine, sans omettre la résolution de se réformer, c'est-à-dire de croître en ferveur et en vertu. Cela fait, il se présentait au confessionnal, en se plaçant toujours au dernier rang, et attendant des matinées entières pour laisser passer tous les autres avant lui. C'était un premier sacrifice qu'il offrait au Seigneur en expiation de ses fautes.

Le voilà aux genoux du confesseur. Il tremble de la tête aux pieds, et un ministre du Sacrement, qui ne le connaît pas encore, doit penser qu'il est chargé de crimes énormes. Bientôt le criminel s'accuse d'ingratitude pour les nombreux bienfaits qu'il a reçus de son Dieu ; d'un défaut de correspondance aux grâces qui lui sont prodiguées; de la froideur de son cœur pour un Sauveur qui l'a tant aimé; de ses infidélités dans le service d'un si grand Maître, et d'autres généralités semblables. Mais quel précepte a-t-il enfreint ? quelle obligation a-t-il violée? quelle vertu a-t-il offensée? où sont les véritables manquements? Il ne peut en accuser, il a scruté les plus secrets replis de sa conscience, sans en découvrir aucun. Le ministre de Dieu, stupéfait, tente alors de trouver une matière à la sentence d'absolution; il remonte jusqu'à l'âge d'innocence, ne rencontre pas une faute commise avec délibération, et reste convaincu de la pureté de cette âme, depuis qu'elle a revêtu la blancheur baptismale. Il voit devant lui un prédestiné, un élu, un saint d'élite. S'agit-il de renouveler la contrition qui doit se combiner avec la parole sacramentelle, le repentir n'en

Digitized by Google

éclate pas moins avec une nouvelle force. A entendre ce pénitent, il est cet enfant prodigue qui vient demander pardon de ses égarements à son père, assez bon pour l'accueillir à son retour; il pleure ses péchés comme Madeleine; il n'a pas assez d'expressions pour déplorer ses iniquités, et pour s'engager à mieux servir son bon Maître à l'avenir. A ce spectacle, le prêtre ne peut que se confondre lui-même d'être loin de sentir la grièveté du péché aussi vivement que le juste, qui s'annonçait un si grand pécheur.

Au sortir du tribunal de la pénitence, il court se jeter au pied du tabernacle, et s'imaginant être un de ces lépreux guéris par Jésus-Christ, il le remercie avec effusion de cœur, pour l'institution du Sacrement qui opère la guérison de la lèpre spirituelle, et spécialement pour l'application qui vient de lui en être faite. Il réitère ses actes de repentir et ses résolutions d'amendements, s'acquitte sur-le-champ de la dette satisfactoire imposée par le juge, et s'apprête à mener une vie encore plus fervente. Alors seulement notre vénérable commençait sa préparation prochaine à la communion du lendemain, pour la faire en état de grâce plus parfaite et, par conséquent, avec plus de fruit. Alors, commençaient de longues méditations, en s'aidant du P. Louis de Grenade, sur l'amour immense qui a imaginé et mis à exécution cette institution divine, dans laquelle Jésus se donne tout entier en nourriture à ses fidèles. Alors il passait une bonne partie de la journée en actes multipliés de foi, d'espérance, d'adoration, de respect et d'amour.

« Quand il s'approchait de la sainte Table, dit Marconi, il tâchait de le faire avec la plus grande pureté possible de conscience. Il avait pour habitude de faire sa confession la veille, et de renvoyer sa communion au

Digitized by Google

lendemain pour se mieux préparer. Je m'en aperçus lorsque lui ayant dit qu'il pouvait communier, il me répondit : « Je le ferai demain. » Comme il s'agissait d'un Français que je ne connaissais pas encore à fond, il me vint dans l'esprit la crainte qu'il ne fût imbu de ces opinions rigoristes qui exigent pour la communion le pur amour, tel qu'il ne peut se trouver dans un homme mortel, et autant pour m'en éclaircir que pour éprouver son obéissance, je lui prescrivis absolument d'aller communier le matin même. Je vis qu'il soumettait ses répugnances à ma volonté, et qu'il devinait peut-être mon motif, car il me fit une inclination de tête et dit : « Si vous le voulez, je le ferai ici même. »

Nous ne détaillerons pas les actes par lesquels le serviteur de Dieu cherchait à perfectionner ses dispositions, et nous ferons mention de deux seulement sur lesquels il insistait davantage : l'humilité et le désir. Tout ce que nous avons dit des fondements de son humilité lui revenait à l'esprit, en pensant que le Dieu de majesté s'abaissait jusqu'à entrer dans le sein d'un homme de rien, d'une misérable créature, et surtout d'un vil pécheur, d'un ingrat, d'un audacieux, d'un rebelle, qui ne méritait autre chose que des châtiments. Que de fois il répétait l'aveu du centurion, en s'abîmant dans son propre néant!

Il fallait que son humilité fût bien puissante pour le porter à retarder d'ordinaire sa communion jusqu'au lendemain : car le désir qu'il en avait surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer. En réfléchissant à l'amour immense de Jésus-Christ, qui lui fit instituer ce divin sacrement, afin de s'unir intimement à ses fidèles, il désirait ardemment répondre à tant d'amour. « On en pourra juger par les aspirations brûlantes qui lui échappaient,

Digitized by Google

dit le P. Temple : « Mon Dieu ! répétait-il, mon souverain bien,.. mon tout... seul et unique objet de mon cœur... Ah ! venez... je vous désire... je vous attends... je soupire après vous... le moindre délai me paraît un retard de mille ans... Venez, Seigneur Jésus... venez sans différer. » Il avait véritablement faim et soif au plus haut degré de cet aliment et de ce breuvage célestes ; faim et soif comparables à celles du naufragé, privé de nourriture et de boisson depuis longtemps. Les jours de communion étaient ses jours de délices et de jouissances. Il aurait voulu avoir mille cœurs pour les offrir au divin Sauveur : du moins il cherchait à modeler le sien sur celui de Jésus ; il travaillait à en exclure tout ce qui n'était pas Jésus, afin que Jésus seul y régnât en maître souverain. Et si la pensée de son indignité lui revenait à l'esprit, il tâchait d'y suppléer par l'offrande des affections avec lesquelles l'avaient reçu Marie sa sainte mère, les apôtres et tous les saints.

Il serait difficile de décrire les dispositions intérieures et extérieures qui accompagnaient la réception même de l'hostie : quelque part qu'il fût, tous les assistants en étaient frappés et lui voyaient la face tout humide de larmes. Il n'appartenait plus à la terre ; c'était un séraphin descendu de l'empyrée. Ce qui surprenait et émouvait les prêtres qui lui donnaient la communion, c'est, au dire de presque tous, un je ne sais quoi dans sa ferveur, qui ravissait, transportait, consolait. Carezani lui-même, voyant Benoît s'approcher de la sainte Table à la chapelle Borghèze, eut un instant la pensée qu'il manquait de convenance en se présentant ainsi déguenillé ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur lui, que la ferveur qui rayonnait sur son visage dissipa tout à coup ce jugement. L'impression n'était pas moins extraordinaire sur les

Digitized by Google

fidèles qui se rencontraient à ses côtés devant la Table sainte. Madeleine Cecchini l'expliquait ainsi : « Je voyais, quand il était au moment de communier, une telle ardeur, une telle aspiration, qu'il semblait vouloir s'élancer pour recevoir plus tôt le pain eucharistique. Je n'ai jamais rien vu, et qui sait si je verrai jamais rien de semblable ? Et son action de grâces !... rien que d'y penser, je me sens émue et attendrie. »

Madeleine Weiller-Tarani, l'ayant eu par hasard pour voisin à la Table de communion, priait Dieu de lui donner un peu de la ferveur qu'elle apercevait dans ce pauvre. Quoique son recueillement fût toujours singulier, elle y reconnaissait néanmoins quelque chose d'extraordinaire après la communion, et « je puis l'attester, dit-elle, par celle qu'il fit à côté de moi, et que je pus mieux observer. » Aussi elle conçut pour lui dès lors, un respect si dominant qu'elle ne put jamais se résoudre à lui donner l'aumône, quoiqu'elle eût eu parfois la pièce en main pour la lui offrir. L'ayant vu dans les derniers jours assis sur un banc, elle quitta sa chaise pour aller s'asseoir à côté de lui, sans être retenue par son étrange malpropreté, mais persuadée, comme une autre Chananéenne, qu'il devait sortir de lui une vertu sanctifiante qui se répandait autour de lui.

C'est surtout par le P. Temple que nous savons comment il s'occupait dans son action de grâces. Il s'appliquait à raviver sa foi à la présence réelle de Celui qu'il possédait ; à l'adorer en union avec les anges et avec la Reine des cieux ; à s'enfoncer encore davantage dans son propre néant ; à faire en échange, à son bienfaiteur, les offres les plus généreuses, et enfin, à solliciter certaines grâces qui ne sont ambitionnées que par les âmes déjà parvenues au faîte de la perfection. « Seigneur Jésus,

Digitized by Google

faites que je me mortifie et que je vive en vous seul ; que tout ce qui m'arrivera, je l'accepte de votre main ; que je sois mon propre persécuteur ; que je vous suive, et que je souhaite toujours davantage de vous suivre ; que je me fuie sans cesse, pour me réfugier en vous ; que je me rende digne de vous avoir pour protecteur et défenseur ; que je craigne pour moi, et que ce soit vous que je craigne, afin d'être au nombre de vos élus ; que je me défie de moi-même, et que je me confie en vous ; que je sois prêt à obéir pour l'amour de vous ; que je ne m'affectionne à rien qu'à vous seul ; que j'aie les yeux ouverts sur moi-même pour diriger mon amour vers vous ; appelez-moi à vous, pour que je vous voie dans le ciel et que je jouisse de votre amour pour l'éternité. » Ces affections suffisent pour faire concevoir l'élévation des sentiments qui remplissaient son âme après la sainte communion.

Son directeur reconnut que le désir de la communion fréquente venait de celui d'être uni à Jésus-Christ, de cœur et de volonté. Sur ce point particulier, il ne voulait avoir d'autre cœur que le Cœur même de Jésus. Par cette identité d'affection, il entendait correspondre à l'invitation contenue dans ces paroles : « Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui. » Avec de tels sentiments, on peut juger aussi quels profits spirituels il retirait de ses communions, suivant le principe que les sacrements, outre leur effet essentiel, opèrent encore à proportion des dispositions qu'on y apporte. De là venaient les progrès quotidiens qu'il faisait dans la perfection. Il n'y a pas de doute que les vertus surhumaines de Benoît Labre n'aient été le fruit de ses communions ferventes.

Digitized by Google

Un mot sublime d'un colonel français.

En parlant du marquis de Fénelon, neveu de l'archevêque de Cambrai, qui, ne pouvant marcher par suite d'une blessure, se fit mettre à cheval pour escalader les retranchements autrichiens à la bataille de Rocoux, et qui fut tué glorieusement dans sa victoire, l'impie Voltaire n'a pas craint de dire : « Son extrême dévotion augmentait encore son intrépidité : il pensait que l'action la plus agréable à Dieu était de mourir pour son roi. Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseraient ainsi serait invincible (1). » Que de faits d'ar-

(1) Cette fois le coryphée de l'impiété est d'accord avec les évêques catholiques. Citons quelques grandes paroles de Mgr Berthaud, évêque de Tulle, sur les soldats qui meurent à la guerre :

« Ne reprochez pas à la guerre la mort de ceux qui, après tout, devaient mourir un jour, si les survivants règnent dans la paix. Les récriminations vont à des lâches ; les hommes religieux s'en abstiennent. Ce qui est condamnable dans la guerre, le voici : c'est l'ardeur de nuire, la vengeance cruelle, le cœur haineux et implacable, les mœurs farouches, l'ambition de dominer et autres choses semblables. Ajoutez-y la passion triviale du gain (*).

« La guerre donc a ses douleurs inévitables. Nous comprenons le deuil des familles, mais les familles se consolent...

« L'âme du soldat vraiment chrétien est escortée par les anges jusqu'au trône céleste. Ces braves compagnons portent des symboles empruntés à la guerre, pour représenter plus vivement les vertus du noble défunt. Une voix partie des hauteurs demande si c'est bien le héros qui n'a pas donné sa chair et son sang pour des intérêts grossiers et des maximes mondaines et diaboliques, qui les a donnés vaillamment pour la chair et le sang du Christ, principe et soutien de la civilisation chrétienne. L'âme radieuse

(*) Saint Augustin.

Digitized by Google

mes, accomplis dans ces derniers temps, nous pourrions citer à l'appui de ces paroles ! Nous en avons rapporté un grand nombre ailleurs (1). Voici une réponse sublime d'un colonel français :

C'était pendant la guerre de Crimée. Il reçoit l'ordre d'enlever une redoute ; il s'élance comme un lion à la tête de son régiment, qu'il électrise par sa bravoure. Il reste calme et impassible au milieu des baïonnettes et de la mitraille, comme s'il eût été à une parade, ou occupé à passer une revue, et il enlève la batterie ennemie qui était terriblement défendue... Son général, étonné, lui crie du milieu de son état-major :

« Colonel, quel sang-froid ! Où avez-vous pris un pareil calme en face d'un danger si imminent?

— Mon général, répond le colonel avec une simplicité sublime, J'AI COMMUNIÉ CE MATIN. »

Et tous ceux qui l'entendent sont ravis d'admiration en voyant tant de courage uni à tant de vertu (2).

répond affirmativement. Alors, les trois personnes de la Très-Sainte Trinité lui disent, chacune à son tour, de douces paroles. S'il reste à cette âme quelques taches légères retardant son admission immédiate dans la gloire immaculée, la miséricorde divine s'est hâtée à les faire disparaître ; de ce côté, les supplications de l'Église ont en sa faveur une efficacité plus rapide. Déjà Dieu se laisse lier d'un lien particulier d'amour envers le soldat coupable, à cause du divin métier qu'il pratique ; la miséricorde le protége, la justice se fait patiente à son égard. Quelles ne sont pas la miséricorde et les sollicitudes de Dieu envers le soldat tombé fidèle, qui n'est empêché d'entrer dans la lumière que par les imperfections inhérentes à la fragilité humaine (*) ? »

(1) Voyez *la Dévotion à Marie, en exemples.*

(2) *Histoire de la guerre d'Orient,* 3e partie.

(*) Lettre pastorale publiée en octobre 1855 après la prise de Sébastopol.

Digitized by Google

La sainte communion source de dévouement dans l'Église.

L'Église catholique a vu, depuis dix-huit siècles, des phénomènes inouïs d'amour popularisés dans son sein. L'amour de Dieu et des hommes s'est dilaté au cœur des disciples du Sauveur au delà de toutes les limites connues de la charité ; il s'est manifesté par des caractères tellement disproportionnés avec notre nature déchue, qu'il faut y reconnaître l'action créatrice d'un mystère infini d'amour (1).

Le dévouement de nos missionnaires a embrassé plus que l'univers, il a traversé tous les genres de douleur et de mort. On les a vus s'engloutir dans les bagnes de Constantinople, expirer, en chantant des hymnes, sous la hache de pierre des sauvages, et verser à grands flots, sur les calvaires du Japon, ce sang du Rédempteur qui coulait dans leurs veines. Nommez quelque désert, quelque rocher de l'Océan dédaignés par la politique et le commerce : on vous y montrera le tombeau d'un martyr de la charité catholique. Et tandis que l'amour qui anime l'Église semble devoir être épuisé par tant de pertes, je le vois, dans le sein de la chrétienté, se reproduire, sous toutes les formes, dans cette foule de congrégations religieuses, dont tous les membres, dévoués corps et âme au service de l'humanité souffrante, se

(1) Une dame protestante demandait à un ecclésiastique le réglement des dames de la Charité pour fonder une œuvre semblable : « Bien volontiers, madame, répondit l'ecclésiastique ; mais il y a deux choses qu'il faudrait vous prêter aussi pour assurer votre succès, c'est le confessionnal et l'Eucharistie. »

Digitized by Google

donnent eux-mêmes comme une aumône : dévouement plus beau, à quelques égards, que le martyre. Car s'il faut un effort de courage pour sacrifier sa vie, il faut quelque chose de plus pour supporter toute une vie de sacrifices.

— Un missionnaire généreux arrive à Carthagène pour prêcher Jésus-Christ. A la vue des nègres esclaves, il désire, il veut se consacrer au soulagement de cette race infortunée; il en sera l'ami, le père, le sauveur. Mais où ira-t-il chercher l'étincelle sacrée qui fera de son cœur une fournaise d'amour? A l'autel. C'est après la communion qu'il prononce, à la face du ciel et de la terre, ce vœu héroïque : *Moi, Pierre Claver, je me consacre au service des nègres.* Il dit; et on ne l'appela plus que l'*esclave des esclaves*, et à son dernier soupir il était à son poste où l'avait placé son sublime dévouement.

— Saint François Xavier, le grand apôtre des Indes, trouvait dans l'Eucharistie sa force, sa puissance et son repos. « C'est assez, Seigneur, c'est assez! » s'écriait-il souvent dans les transports de bonheur qu'il éprouvait au pied des autels. « Aller aux extrêmités du monde sauver une âme et mourir! » s'écriait-il encore, tant la charité embrasait son cœur au feu du divin sacrifice.

Dieu semblait avoir donné à son serviteur l'empire de la nature : plus d'une fois, par sa seule présence, il dissipa des armées ennemies et calma les tempêtes.

Un jour, un violent ouragan avait séparé une chaloupe de son vaisseau. Lorsque les deux équipages se retrouvèrent, chacun d'eux assurait avoir vu le P. Xavier au gouvernail, et ils avaient été sans crainte. Admirable figure de Jésus-Hostie!

Digitized by Google

Le saint prêtre avait promis à un pilote que jamais il ne ferait naufrage, et que son navire serait à l'abri de tous les périls de la mer. Fort de la parole du saint, le brave marin se plaisait à affronter, en chantant, les plus terribles tourmentes sur le plus frêle esquif, et jamais il ne sombra.

Son bâtiment, délabré par le temps, tomba de lui-même au port où il avait été construit.

Les religieux du Mont Saint-Bernard.

Connaissez-vous ce qui se passe au Saint-Bernard? Il y a peu d'Ordres plus admirables. Pour vivre au Saint-Bernard, d'après l'expérience des physiologistes, il faut consentir à abréger sa vie d'un quart. Or, savez-vous ce qu'a fait l'instituteur des Frères hospitaliers du Saint-Bernard? Il a dit, dans ses constitutions admirables, que la première marque de vocation que l'on doit désirer et reconnaître dans le jeune homme qui se présente pour devenir le Frère hospitalier de cette montagne couverte d'éternelles neiges, c'est un goût décidé pour la communion. Savez-vous à quel moment le Frère du Saint-Bernard prononce ses vœux? C'est à minuit, pour apprendre à ce généreux athlète de l'héroïsme et de la charité qu'il n'y a ni jour ni nuit, et que la charité est un soleil qui ne se couche jamais, qu'il n'y a pas d'antipodes pour la charité qui nous fait ressembler à Dieu. Minuit a sonné. C'est pendant l'hiver; entendez-vous ce bruit majestueux et harmonieux, et avec ces harmonies sauvages de l'avalanche qui roule, entendez-vous ce vent glacé qui vient, comme un tourbillon, frapper les vitraux de la chapelle gothique? Que se passe-t-il, mon Dieu?

Digitized by Google

L'autel rayonne de lumière, et deux Frères s'avancent, jeunes hommes de vingt ans, qui, sous les habits blancs de bure qui les couvrent, portent un cœur ardent et sensible. C'est au moment de la communion. Ils se présentent. D'après les constitutions, là, tenant une hostie consacrée, un Père de Saint-Bernard arrête ces jeunes victimes et leur adresse ces simples paroles : « Mes enfants, que demandez-vous? » Et, en s'agenouillant, ils répondent humblement : « Nous demandons, mon Père, à entrer dans l'Ordre des Frères hospitaliers du Saint-Bernard. — Mes enfants, avez-vous bien compris l'étendue des devoirs et du sacrifice qui vous seront imposés chaque jour? — Oui, mon Père. Pendant un an, pendant deux ans, nous avons appris à braver l'avalanche, pour aller, une torche à la main, chercher un voyageur qui s'égare dans ces contrées glacées. — Et sur quelle force pouvez-vous compter, mes enfants, pour être toujours généreux et fidèles? — Sur le Dieu que vous tenez dans votre main et qui va venir dans nos cœurs... » Et alors ils prononcent leurs vœux à perpétuité, ils deviennent les *forçats* volontaires de l'héroïsme et de l'amour. Ils reçoivent leur Dieu qui se donne à eux pour leur apprendre à braver les tempêtes; car ils portent dans leur âme la vertu même de Dieu qui est tombée des cieux avec son amour pour faire l'homme semblable à lui.

Un père touché par la piété de sa fille.

L'obéissance filiale et les devoirs de famille sont certes une sainte et grande chose, mais à la condition que la famille ne s'occupe que de ce qui la concerne. Dans une

Digitized by Google

mesure, je le sais, on est obligé, même en ce qui touche le service de Dieu, de déférer aux exigences des siens; mais il y a une limite à cette déférence, et c'est pour tous un strict devoir de la respecter. Les sacrements, plus que toute autre chose, échappent à la juridiction de la famille, qui n'a rien de mieux à faire que d'abandonner cette grave et délicate question de conscience au jugement de l'Église et de ses ministres.

La sainte communion est la source de toute grâce, de toute douceur et de toute bonté. Si vous communiez souvent et bien, vous deviendrez promptement meilleur; votre famille sera la première à s'en apercevoir, et comme elle sera aussi la première à en profiter, elle se gardera bien d'y mettre obstacle. Soyez prudent et ferme, vous pourrez assurément trouver moyen de fréquenter les sacrements, sans incommoder personne.

Enfin, si malgré vos précautions et vos égards, votre famille trouve encore à redire à votre piété, marchez en paix sans faire semblant de vous en apercevoir. Les préjugés tomberont bientôt sans doute, ou du moins on s'habituera à vous voir communier comme on s'habitue à tant de choses qui déplaisent; qui sait si Notre-Seigneur ne récompensera pas votre constance, en attirant à son amour ceux-là mêmes qui cherchent aujourd'hui à vous en éloigner?

C'est ce qui arrive, au moment même où j'écris ces lignes, à un riche négociant de Paris, profondément indifférent en religion et fort hostile à toute pratique de piété. Devenu veuf il y a quelques années, il mit ses deux filles dans un excellent pensionnat où elles reçurent une forte éducation chrétienne. Dès que sa fille aînée eut atteint l'âge de seize ans, il la rappela chez lui pour conduire sa maison. Cette jeune personne, aussi ferme que

Digitized by Google

pieuse, n'interrompit aucune de ses habitudes chrétiennes; mais elle fut obligée de se cacher avec soin pour ne point irriter son père.

Celui-ci la surprit cependant un matin revenant de la Messe avec sa femme de chambre et n'ayant pas encore déjeûné. Se doutant de quelque chose, il lui demanda si elle avait communié : « Oui, mon père, répondit sans hésiter la jeune fille, et j'ai beaucoup prié pour vous. — Et communies-tu souvent ? ajouta le père avec aigreur. — Oui, mon père, j'ai ce bonheur souvent et très-souvent. C'est là que je puise la force de remplir tous mes devoirs et en particulier d'être pour vous ce que je dois être. » Le père se tut un instant et baissa la tête. Lorsqu'il se releva, ses yeux étaient pleins de larmes, et en embrassant sa fille, non moins émue que lui, il lui dit à demi-voix : « Mon enfant, que je suis heureux d'avoir une fille comme toi ! »

Depuis ce jour, une métamorphose complète s'est opérée dans les idées et dans la manière d'être de ce négociant, et s'il manque quelque chose encore à une conversion entière, tout annonce qu'elle est sur le point de s'accomplir.

Que de familles reviendraient à Dieu si elles avaient dans leur sein une âme aussi énergique dans la pratique de l'amour de Jésus-Christ et dans la fidélité à la communion fréquente (1) !

Un habitudinaire converti.

Saint Philippe de Néri, qui dévouait sa vie à la sanctification de la jeunesse de Rome, et de qui le témoignage

(1) Rapporté par Mgr de Ségur en 1861.

Digitized by Google

a le double poids d'une sainteté angélique et d'une expérience spéciale, déclarait que la fréquente communion unie à la piété envers la sainte Vierge était, non pas le meilleur, mais l'unique moyen de conserver un jeune homme dans les bonnes mœurs et dans la vie de la foi, de le relever dans ses chutes et de réparer ses faiblesses.

Un étudiant vint un jour le trouver, le suppliant de l'aider à se défaire de mauvaises habitudes dont il était depuis longtemps l'esclave. Saint Philippe le consola, lui donna de sages conseils, et, après avoir entendu l'humble aveu de ses faiblesses, il le renvoya absous et heureux, en lui recommandant de venir communier le lendemain. « S'il vous arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, de retomber dans le mal, revenez me voir aussitôt, ajouta-t-il, et confiez-vous à la bonté de Dieu. » Le lendemain soir, Saint Philippe vit revenir à son confessionnal le jeune habitudinaire. Le bon saint le releva cette seconde fois comme la première, lui dit de lutter avec courage, lui donna de nouveau l'absolution, et lui ordonna, comme la veille, de recourir au corps sacré du Seigneur. L'étudiant, combattu d'un côté par la violence de l'habitude et de l'autre par son désir de revenir à Dieu, puisa dans cette direction miséricordieuse et dans la fréquentation de la sainte Eucharistie une si vigoureuse énergie, qu'il revint treize jours de suite auprès du saint, qui ne se lassait pas plus dans sa charité que l'autre dans sa pénitence. L'amour enfin l'emporta, et Jésus compta dans les rangs de ses fidèles un nouveau serviteur, qui fit en peu de temps des progrès si rapides dans la sainteté, que saint Philippe le jugea digne du sacerdoce. Admis dans la congrégation de l'Oratoire, il édifia Rome par son zèle et ses vertus, et mourut jeune encore de la mort des saints. Il se plaisait à raconter lui-même l'histoire de sa conver-

Digitized by Google

sion pour encourager les pauvres pécheurs, et pour faire comprendre aux jeunes gens que la communion fréquente est leur salut.

Opinion d'un grand saint.

Saint François de Sales écrivait dans une de ses lettres : « Par suite d'une expérience de vingt-trois années consacrées au ministère des âmes, je pouvais en quelque sorte saisir des mains l'efficacité du sacrement de l'Eucharistie. Il fortifie l'âme dans le bien, lui inspire l'éloignement du mal, la console, l'élève, en un mot, la déifie, pour ainsi dire; pourvu toutefois qu'on le reçoive avec une foi vive, avec un cœur pur et une âme recueillie. » (*S. Franç.*, liv. II, épist. 41.)

Nous lisons dans la biographie de saint Grégoire de Nazianze, mort en 389, que la participation au corps et au sang de Jésus-Christ donna souvent de nouvelles forces à son corps.

Témoignages du bienheureux Léonard de Port-Maurice en faveur de la reine Marie-Clémentine.

Quoi de plus édifiant que la conduite de la pieuse reine Marie-Clémentine? Cette princesse, comme elle a eu la bonté de me le confier maintes fois, faisait ses plus chères délices d'assister au saint sacrifice; aussi entendait-elle chaque jour le plus de Messes qu'elle pouvait. Elle s'y tenait immobile, à genoux, sans coussins et sans appui; on l'eût prise pour une statue de la piété. Cette fidélité embrasa tellement son cœur d'amour envers

Digitized by Google

Jésus, que chaque jour elle voulait se trouver présente à trois ou quatre saluts du Saint-Sacrement, qui avaient lieu dans des églises différentes. Oh ! que de larmes cette vertueuse dame ne répandit-elle pas pour obtenir de pouvoir rassasier la faim qu'elle éprouvait du pain des anges, faim si dévorante qu'elle la faisait languir nuit et jour ! C'est que son cœur se sentait constamment transporté là où elle avait fixé son amour. Et cependant Dieu permit que ses désirs et son attrait ne fussent pas toujours satisfaits, afin de rendre son amour plus héroïque, ou plutôt afin d'en faire une martyre de l'amour ; car, selon moi, c'est ce qui accéléra sa mort; j'en ai la preuve évidente dans la dernière lettre qu'elle m'écrivit, déjà mourante. Ce qu'il y a de certain, c'est que si on lui ôta la communion fréquente, on ne lui ôta pas le mérite ; car ces communications d'amour qu'elle ne pouvait avoir avec Jésus dans la communion sacramentelle, elle se les procurait dans la communion spirituelle, qu'elle renouvelait, non-seulement chaque fois qu'elle assistait à la Messe, mais plusieurs fois le jour, avec un contentement intérieur inexprimable.

Or, je vous le demande : cet exemple si sublime, dont on peut dire que nous avons été les témoins oculaires, puisqu'il s'est passé sous nos yeux, et qu'il a été admiré de nos jours par la ville de Rome tout entière, ne suffit-il pas pour fermer la bouche à ceux qui allèguent tant de difficultés, pour se dispenser d'entendre tous les jours la sainte Messe et d'y faire la communion spirituelle? Toutefois il ne me suffit pas que vous imitiez cette vertueuse reine dans son ardent désir de s'unir à Jésus-Christ; je voudrais vous voir imiter aussi le zèle avec lequel elle travaillait de ses propres mains à confectionner des ornements sacrés pour les églises pauvres :

Digitized by Google

exemple suivi à Rome par un grand nombre de dames de qualité, qui se font un bonheur de cette utile et modeste occupation. Hors de Rome, je connais aussi une grande princesse non moins distinguée par sa piété que par sa naissance, qui assiste tous les jours à plusieurs Messes, et tient souvent ses demoiselles occupées à des travaux manuels pour le service des autels; au point qu'elle adresse des caisses entières de corporaux, de purificatoires et d'autres ornements, soit à des missionnaires, soit à des prédicateurs, pour que ceux-ci les distribuent aux églises pauvres, afin que partout le divin sacrifice soit célébré avec la décence, la propreté et la pompe convenables.

Consolations de saint Ephrem.

Saint Ephrem, dans le cours de la maladie qui l'emporta, n'avait d'autre consolation que l'auguste sacrement de nos autels. La réception fréquente de l'Eucharistie soutenait son espérance et enflammait son amour : « O « mon Sauveur, disait-il, je vous ai pour viatique dans « le voyage long et dangereux que je vais faire. Dans la « faim spirituelle qui me dévore, je me nourrirai de « vous, ô divin Rédempteur des hommes! Il n'y aura « plus de feu impur qui ose s'approcher de moi ; il ne « pourrait supporter l'odeur vivifiante de votre corps et « de votre sang. »

Digitized by Google

Amour et respect de sainte Thérèse pour l'Eucharistie.

Le respect et l'amour que sainte Thérèse portait au Saint-Sacrement de l'autel, sont consignés dans ses ouvrages. Ses expressions sont toutes de feu, quand il s'agit de cet auguste mystère. Une seule communion, suivant elle, suffit pour enrichir l'âme de tous les trésors spirituels quand on n'y met aucun obstacle. Nous n'avons point, dans l'état d'exil où nous sommes, de moyen plus propre à nous consoler et à nous fortifier, que de nous unir très-souvent et très-ardemment à Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, jusqu'à ce que nous puissions un jour lui être unis dans la gloire. On ne saurait exprimer avec quelle ferveur elle s'approchait de la Table sainte, et avec quelle effusion elle répandait son âme devant son divin Sauveur. Elle adressait alors au Tout-Puissant les plus ferventes prières, pour qu'il voulût bien, au nom de son Fils, arrêter le torrent d'iniquités dont la terre était inondée, et préserver l'univers des horribles profanations par lesquelles les hommes semblaient insulter à sa miséricorde. Ces vœux et ces prières partaient de l'amour enflammé qu'elle avait pour Dieu; ses actions et ses écrits inspiraient également cet amour. (*God.* 15 oct.)

Effets admirables de la sainte communion dans une âme bien préparée.

La dévotion de sainte Thérèse pour le Saint-Sacrement de l'autel était telle, qu'elle avait coutume de dire que

Digitized by Google

ce qui l'animait à souffrir les grands travaux de ses fondations, c'était qu'il y eût une église de plus où devait être le très-saint Sacrement. Elle déplorait l'aveuglement des hérétiques de ces derniers temps, et elle ressentait vivement les irrévérences qu'ils commettaient contre ce divin Sacrement. Cette dévotion solide et ardente de cette grande sainte, fut bien récompensée par Notre-Seigneur qui lui donnait ordinairement, au temps de la communion, de grands ravissements, accompagnés de lumières sur plusieurs vérités, de révélations de mystères, et de visions fort relevées. Elle a vu souvent dans la sainte hostie Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscité, d'autrefois mis en croix, quelquefois couronné d'épines, et en d'autres manières, mais toujours avec une si grande majesté que ces faveurs singulières formaient en elle une crainte pleine d'un saint respect. De même que le soleil matériel dissipe et écarte les ténèbres et les nuages, ainsi sainte Thérèse, s'approchant de ce Soleil de justice, toutes ses tentations cessaient, ses afflictions étaient assoupies, ses peines d'esprit dissipées et ses obscurités bannies. Pour lors, son âme avec ses puissances, ses désirs, ses actions et tout ce qu'il y avait en elle, semblait être arrachée d'elle-même, pour s'unir et se transformer en Dieu. Son corps aussi s'élevait de terre avec son âme, et semblait vouloir sortir de ce lieu de bannissement (1).

(1) Cette illustre sainte, traversant un jour son monastère, rencontra un petit enfant sur son passage; étonnée, elle lui demanda comment il avait pu entrer; et comme il se taisait, la Sainte pensa qu'il était parent de quelque religieuse, et lui demanda son nom. A cette question, il répondit : « Dites-moi d'abord le vôtre, afin que vous sachiez le mien. — Bien, reprit la Sainte, je m'appelle Thérèse de Jésus. » Alors l'enfant sourit amoureusement, une

Digitized by Google

Illusions d'une femme dévote sur la fréquente communion.

On peut quelquefois se faire illusion dans le désir qu'on a de communier souvent.

« Je me souviens, dit sainte Thérèse, d'avoir été dans un de nos monastères, où je connus une femme qui passait pour une très-grande servante de Dieu, comme je crois qu'elle l'était en effet. Elle communiait tous les jours, sans avoir de confesseur particulier et arrêté; mais elle allait une fois communier dans une église, une autre fois dans une autre. Je prenais garde à tout cela, et j'aurais bien mieux aimé la voir obéir à une personne, que de lui voir faire tant de communions. Elle vint à être malade de la maladie dont elle mourut; elle fit alors toutes les diligences possibles, afin qu'on lui dît la Messe tous les jours dans sa maison, qu'on lui donnât le très-saint Sacrement. Comme la maladie durait longtemps, un prêtre, grand serviteur de Dieu, qui lui disait souvent la Messe, trouva mauvais qu'elle communiât ainsi tous les jours chez elle. Une fois donc, comme elle vit achever la Messe, sans que ce prêtre lui donnât la communion, elle se mit dans une telle colère contre lui, que, tout scandalisé, il vint m'en faire le récit, qui me fût fort sensible; et cette femme mourut subitement de cette colère. Je ne

clarté divine brilla autour de lui : « Je suis, dit-il, le Jésus de Thérèse; » et il disparut. Cette union de Thérèse et de Jésus est l'image de celle qui existe entre nous et Dieu, lorsque nous le recevons dans la très-sainte Communion. Il se forme alors un tel lien entre nous et Jésus-Christ que, selon sa parole même, nous habitons en lui et lui en nous. (2e part. de sa Vie, chap. xx.)

Digitized by Google

sais pas même si elle se réconcilia, quoique je veuille croire que cet accident n'a pas été suffisant pour lui faire manquer son salut, puisque la bonté de Dieu est infiniment grande, néanmoins la tentation fut alors bien dangereuse. » (SAINTE THÉRÈSE, *liv. de ses fondations.*)

Fréquente communion de sainte Thérèse.

La communion doit être réglée par l'obéissance à son directeur. Diégue Yéprès, évêque de Tarragone, en Espagne, qui fut confesseur de sainte Thérèse pendant quatorze ans, rapporte dans la Vie de cette sainte, que, retirant un fruit particulier du très-saint Sacrement, elle communia pendant plus de vingt-trois ans, ordinairement tous les jours, par le conseil de plusieurs personnes très-éminentes en science. Notre-Seigneur lui-même approuva ces communions par un nouveau miracle; car, comme elle avait chaque jour deux vomissements, l'un le matin et l'autre le soir; aussitôt qu'elle commença à fréquenter la communion, celui du matin cessa, mais celui de la nuit dura toute sa vie. Quand ses confesseurs lui ôtaient la communion, ce qu'ils faisaient quelquefois pour la mortifier et l'éprouver, non-seulement elle ne témoignait pas en être affligée, mais, au contraire, elle les remerciait de ce que regardant en cela la gloire de Dieu, ils ne lui permettaient point d'approcher de la sainte Table, étant une si grande pécheresse. C'est ce qu'elle fit connaître, entre autres circonstances, dans une maladie qu'elle eut à Avila; car, comme il y avait plus d'un mois qu'elle ne communiait point, une Sœur lui demanda si elle n'avait point de peine à demeu-

Digitized by Google

rer si longtemps sans communier. Elle répondit que non, parce que, considérant que Dieu le voulait ainsi, son âme était comme si elle eût toujours reçu la communion ; et quoiqu'elle eût un grand désir d'en approcher, néanmoins elle mettait plus sa dévotion dans la pratique de la mortification et des vertus solides, que dans les fréquentes communions, sachant bien que, quand elles ne sont pas accompagnées d'humilité, de soumission et des autres vertus, on en doit plutôt craindre le jugement, qu'en attendre la récompense.

Importance de l'action de grâces après la sainte communion.

A peine sainte Thérèse avait-elle reçu le pain des anges que toutes les créatures disparaissaient à ses yeux. Elle disait avec l'Épouse des cantiques : *J'ai trouvé Celui que j'aime et je ne le quitterai plus.* Voici de belles paroles qu'elle adressait à ses religieuses :

« Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et ne perdez pas cette heure qui suit la sainte communion ; c'est un temps excellent pour négocier et pour ménager les intérêts de votre âme. S'il arrive que l'obéissance vous appelle ailleurs, laissez votre âme avec le divin Maître. Mais si, aussitôt qu'il est entré dans votre cœur, vous portez volontairement votre pensée sur un autre objet, si vous ne faites aucun cas de lui, si vous oubliez qu'il est en vous, comment pourrait-il se faire connaître à votre âme ? Je le répète, c'est un temps souverainement précieux, que cette heure qui suit la communion : le divin Maître se plaît alors à nous instruire ; prêtons l'oreille, et, en reconnaissance de ce qu'il daigne nous

Digitized by Google

faire entendre ses leçons, baisons-lui les pieds, et conjurons-le de ne pas s'éloigner de nous. Cet adorable Sauveur étant alors présent en nous, demandons-lui les mêmes grâces qu'en d'autres moments nous lui demandons devant quelqu'une de ses images; et, puisqu'il est là en personne, gardons-nous de le quitter pour aller prier devant son image. Ce serait une folie : c'est comme si quelqu'un, possédant le portrait d'une personne qui lui est chère, et recevant sa visite, la laissait là, sans lui dire un mot, pour aller s'entretenir avec son portrait. Mais savez-vous en quel temps il est utile de recourir à un tableau de Notre-Seigneur, et que je le fais moi-même avec le plus grand plaisir? C'est lorsque ce divin Maître s'éloigne de nous et nous le fait sentir par les sécheresses où il laisse notre âme. C'est alors une bien douce consolation d'avoir devant les yeux l'image du Bien-Aimé de nos cœurs; je voudrais que notre vue ne pût se porter nulle part sans la rencontrer. Et quel objet plus saint, plus fait pour charmer les regards, que l'image de Celui qui a tant d'amour pour nous, qui est le principe et la source de tous les biens? Oh! que malheureux sont ces hérétiques qui, par leur faute, ont perdu cette consolation et tant d'autres!

« O mes filles, puisque Jésus-Christ lui-même est au dedans de vous, dès que vous avez reçu la sainte Eucharistie, fermez les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'âme, et regardez-le, alors : il est au milieu de votre cœur. Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète encore, je ne me lasserai point de vous le dire : si vous prenez cette salutaire habitude, chaque fois que vous approcherez du céleste banquet, si vous faites en sorte de vous conserver si pures, qu'il vous soit souvent permis d'être admises au nombre des convives de l'Époux, croyez que cet Époux

Digitized by Google

divin ne se déguisera point tellement, qu'il ne se fasse connaître à votre âme en proportion du désir que vous aurez de le voir; et vous pouvez le souhaiter avec une telle ardeur, qu'il écartera tous les voiles et se découvrira entièrement à vous.

« Mais, si immédiatement après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect et notre amour, nous le quittons pour nous livrer au monde et à ses vanités, que doit-il faire? Est-ce à lui de nous en retirer par force, de nous contraindre de porter sur lui nos regards, afin de se faire ensuite connaître à nous? Non, certes : car il lui est déjà arrivé de se montrer aux hommes à découvert, de leur dire clairement ce qu'il était, et l'on sait avec quelle indignité ils le traitèrent et combien peu crurent en lui. La faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous soyons assurés de sa présence dans le très-saint Sacrement doit nous suffire ; et, si quelquefois il se montre sans voiles, s'il se plaît alors à communiquer ses grandeurs et à prodiguer ses trésors, ce n'est qu'à ses véritables amis, à ceux qui l'appellent de toute l'ardeur de leurs désirs. C'est vainement que ceux qui n'ont pas mérité cet heureux nom d'ami de leur Sauveur, qui ne font rien pour se rendre dignes de l'approcher et de le recevoir, l'importunent, afin qu'il veuille bien se manifester à eux. Que demandent-ils? quels titres ont-ils à une pareille faveur? Approchant de la sainte Table une fois dans l'année, impatients d'avoir strictement satisfait au précepte de l'Église, ils se hâtent de chasser Jésus-Christ d'eux-mêmes aussitôt qu'il y est entré. Ils ont l'esprit tellement possédé par les affaires, les occupations et les embarras du siècle, qu'il semble qu'à leur gré, Celui qu'ils ont reçu dans la demeure de leur âme n'en sortira jamais assez tôt. » (*Chemin de la perfection*, chap. XXXV.)

Digitized by Google

La communion spirituelle.

Sainte Thérèse éprouvait un désir si ardent de s'unir à Jésus, que la réception quotidienne de l'Eucharistie ne lui suffisait pas. Mille fois le jour elle soupirait après son bien-aimé, et se dédommageait de ne pouvoir le recevoir qu'une seule fois par jour en faisant bien souvent la communion spirituelle. Voici ce qu'elle disait à ses filles à ce sujet :

« Les jours où vous entendez la Messe sans communier, faites-le spirituellement; rien ne vous en empêche, et vous en retirerez le plus grand fruit. Aussitôt après, recueillez-vous au-dedans de vous-mêmes avec le divin Maître, de la même manière que si vous l'aviez réellement reçu. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans nos âmes. Chaque fois que nous nous disposons à le recevoir, il nous donne quelque grâce, et se communique à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. Il agit à la manière du feu. Vous êtes en hiver dans un appartement où il y a un grand feu ; si vous vous en tenez éloignées, vous ne vous chaufferez guère ; seulement vous aurez moins froid que s'il n'y avait point de feu ; mais approchez, ce sera autre chose, vous sentirez toute sa bienfaisante action. Il en est absolument de même de notre âme : si elle se dispose, c'est-à-dire si elle souhaite perdre son froid, et si par le désir elle s'approche de Jésus-Christ, qui est son véritable feu, il lui suffira de quelques moments passés auprès de lui pour être pénétrée d'une divine chaleur qui lui durera plusieurs heures.

« Si dans le principe vous ne vous trouvez pas bien de

Digitized by Google

cette pratique, sachez que le démon en peut être cause : voyant quel dommage il en reçoit, pour vous en détourner il vous fera éprouver je ne sais quel trouble et quelle angoisse de cœur, et il cherchera à vous persuader que vous trouverez plus de dévotion en d'autres exercices de piété. Malgré ses insinuations, tenez ferme, n'abandonnez pas une si salutaire pratique, et prouvez ainsi à Notre-Seigneur que vous l'aimez véritablement. » (Œuvres de sainte Thérèse, *Chemin de la perfection,* page 259, chapitre XXXVI.)

« De temps en temps je me sens saisie d'un si ardent désir de communier, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Cela m'arriva un matin où la pluie, tombant par torrents, semblait m'interdire de faire un pas hors de la maison. Je sortis néanmoins, et je me trouvai bientôt tellement hors de moi par la véhémence de ce désir, que, quand on aurait dressé des lances contre ma poitrine, j'aurai passé outre. Qu'on juge si la pluie pouvait m'arrêter.

« J'assistai à la Messe et je communiai ; mais je ne saurais dire comment je fus durant tout ce temps : car il me parut très-court. Je ne pouvais, me repliant sur moi-même, me lasser d'admirer ce feu divin qui du brasier du céleste amour tombe dans l'âme. Il est tellement surnaturel, qu'avec tous mes désirs et mes efforts je ne saurais obtenir une seule étincelle, si le divin Maître ne me l'accorde en pur don. Sa puissante ardeur, consumant le vieil homme avec toutes ses imperfections, ses langueurs et ses misères, le fait en quelque sorte renaître de ses cendres, comme je l'ai lu du phénix : l'âme ne paraît plus la même, tant elle a changé de désirs et acquis de vigueur ; aussi elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Comme

Digitized by Google

je souhaitais ardemment de me voir ainsi transformée, je suppliai le divin Maître de m'embraser de cette nouvelle ferveur pour commencer à le servir; il me répondit : « La comparaison que tu viens d'employer est très-juste ; prends bien garde de l'oublier, afin qu'elle t'excite à faire sans cesse de nouveaux efforts pour devenir plus parfaite. » (*Vie de sainte Thérèse*, tome I^er^, chap. XXXIX.)

Combien la communion spirituelle est salutaire.

Notre Seigneur lui-même, dit saint Liguori, le donna à entendre à sa fidèle servante, la Sœur Paula Maresca, fondatrice du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Naples : il lui fit voir, selon qu'il est rapporté dans sa Vie, deux vases précieux, l'un d'or et l'autre d'argent, en lui disant qu'il conservait dans le vase d'or ses communions sacramentelles, et dans le vase d'argent ses communions spirituelles. Le Seigneur a dit aussi à la bienheureuse Jeanne de la Croix, que toutes les fois qu'elle communiait spirituellement, elle recevait une grâce semblable à celle d'une communion réelle. Au reste, il suffit de savoir que le saint concile de Trente (1) loue beaucoup la communion spirituelle, et qu'il exhorte les fidèles à la pratiquer.

Aussi toutes les âmes dévotes ont-elles coutume de répéter fréquemment ce saint exercice de la communion spirituelle : la bienheureuse Agathe de la Croix en faisait deux cents par jour. Le Père Pierre Le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace, disait que la communion

(1) Sess. XIII, cap. 8.

Digitized by Google

spirituelle aide beaucoup à bien faire la communion sacramentelle.

On exhorte donc celui qui veut avancer dans l'amour de Jésus-Christ à faire la communion spirituelle au moins une fois dans chaque visite au saint Sacrement et à chaque Messe qu'il entend; et il serait mieux de la répéter trois fois dans ces occasions, au commencement, au milieu et à la fin. C'est là une dévotion beaucoup plus profitable que quelques-uns ne se l'imaginent; et en outre, elle est si facile! La même bienheureuse Jeanne de la Croix disait qu'on peut communier spirituellement sans être remarqué de personne, sans qu'il soit nécessaire d'être à jeun, ni d'avoir la permission de son directeur, et qu'on peut le faire à toute heure : un acte d'amour suffit.

Un saint Frère coadjuteur.

C'était surtout au pied des autels qu'Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel de la compagnie de Jésus, béatifié le 12 juin 1815 par Sa Sainteté Léon XII, puisait le feu divin qui brûlait dans son âme. Jésus, caché dans l'Eucharistie, était l'objet de ses plus chères affections. Dès que ses emplois le laissaient un instant libre, il allait le passer devant le très-saint Sacrement de l'autel; là, son âme se répandait dans les sentiments de la plus tendre dévotion ; deux ruisseaux de larmes coulaient souvent de ses yeux, et il semblait se consumer d'amour, comme une lampe ardente, devant le sacré tabernacle qui renfermait tout son trésor. On ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque chose de la foi vive et de la charité céleste qui l'animaient, lorsqu'on le contemplait dans sa

Digitized by Google

vieillesse, avec un corps débile et qui se soutenait à peine, prosterné cependant dans l'attitude la plus respectueuse et ne pouvant s'arracher du saint temple. Alphonse aurait bien voulu se nourrir tous les jours du pain de vie; mais les directeurs de sa conscience ne lui permettant pas de communier aussi souvent, il tâchait de se dédommager en appelant Dieu dans son cœur par l'ardeur de ses désirs : jamais il n'assistait à la sainte Messe sans y faire la communion spirituelle, avec toute la ferveur dont il était capable. Mais s'agissait-il de s'unir sacramentellement à Jésus-Christ, alors il mettait tout en œuvre pour préparer à ce divin hôte une demeure qui lui fût agréable; il s'y prenait vingt-quatre heures d'avance, formant des actes continuels de toutes les vertus, et quelle que fût la pureté de cette âme innocente, jamais il n'osait se présenter à la Table sainte sans s'être purifié des moindres souillures, par la confession la plus exacte et la plus amère douleur. A le voir s'avancer vers le tribunal de la pénitence, la componction peinte sur la figure, on aurait pu croire que c'était, non un saint qui allait s'accuser de légères imperfections, mais un grand pécheur tout chargé du poids de ses crimes. Enfin, le moment si désiré approchant, l'humble Alphonse, persuadé que, malgré toute sa préparation, il serait indigne de la grâce qu'il allait recevoir, conjurait Marie et tous les bienheureux de suppléer à ce qui lui manquait de disposition afin qu'il pût participer avec fruit au sacrement de son salut. Au moment de la communion, son visage brillait d'un feu surnaturel, et les témoins qui ont déposé dans le procès de sa canonisation, déclarèrent qu'il se faisait alors dans ses traits un changement si extraordinaire, qu'il n'était plus reconnaissable aussitôt qu'il avait reçu son Dieu. Se retirant à l'écart, il se livrait

Digitized by Google

aux effusions de son amour et aux plus vifs transports de joie et de reconnaissance. Ordinairement il se figurait son cœur comme une vaste salle, dans laquelle étaient dressés deux trônes : sur l'un on voyait Jésus et sur l'autre Marie, car il ne pouvait séparer ces divins objets de toutes ses affections. Se tenant en esprit à leurs pieds, il récitait trois fois le *Gloria Patri*, puis l'hymne *Te Deum*, et quand il était parvenu à ces paroles : « Les cieux et la terre sont pleins de votre majesté, » il invitait toutes les créatures à se joindre à lui pour chanter les louanges de son Seigneur, et lui rendre mille actions de grâces. Il était presque toujours dans ce moment inondé d'un torrent de lumières, et si comblé d'ineffables délices, que, suivant ce qu'il en a écrit, il est impossible à l'homme de trouver des expressions et même des idées pour rendre le contentement qu'éprouvait son âme au milieu d'une foule d'esprits célestes, qui adoraient leur Dieu, présent dans son cœur.

(*Vie du B. Alphonse Rodriguez.*)

Dévotion du Père de Ravignan au très-saint Sacrement.

Nous avons extrait les détails suivants de la Vie de ce saint religieux écrite avec tant de charmes par un de ses confrères (1) :

« Au milieu des affaires et des embarras de la vie, au milieu des rues comme dans sa cellule, le P. de Ravignan n'avait qu'une préoccupation : tout son cœur l'emportait

(1) Vie du Père de Ravignan, par le R. P. de Ponlevoy. *Paris*, chez Douniol.

Digitized by Google

vers les réalités invisibles. Ennuyé de la vie, dégoûté de la terre, abhorrant le monde, il ne se reposait qu'en Dieu et ne respirait pour ainsi dire que du côté du ciel.

« Quittons la terre, s'écriait-il souvent, *Sursum corda!* En s'élevant, on respire l'air du pays natal; qu'il fait bon passer dans la région de l'oubli et de la paix! Plongeons-nous dans le divin. »

Il y avait des jours où la sainte mélancolie de l'oubli s'emparait de lui et paraissait sur son visage. On se disait alors : Le Père souffre aujourd'hui du mal du pays. Pour se dédommager, dans l'attente, il aimait à nourrir son espoir en regardant le ciel bien plus que la terre. A la longue, son œil, habitué au firmament, avait contracté une expression contemplative et toute céleste. Quand il n'avait pas la vue libre de la patrie, il tenait du moins à la vue du tabernacle, qui est la maison de Dieu et la porte du ciel. Comme il devait faire de longues séances dans la chapelle du Sacré-Cœur, on lui prépara un confessionnal, plus commode, disait-on, et mieux placé; mais il refusa l'échange : « De ma place habituelle, dit-il, je vois la petite porte dorée du tabernacle; cela me repose et me console. »

Je lis, dans une des notes qui m'ont été transmises par quelques personnes qu'il avait longtemps dirigées : « Quand on pouvait pénétrer dans son âme, on entrait comme dans un vaste espace, dans de hautes et sereines régions, on s'y perdait, ou plutôt on s'y retrouvait en Dieu. Il donnait l'attrait du meilleur, du plus élevé, moins parce qu'il disait que par ce qu'il était lui-même. Mais il fallait déjà avoir monté pour être à portée de l'entendre. »

Le P. de Ravignan avait une foi très-vive dans la présence réelle de Notre-Seigneur, dans la vertu de son Sa-

Digitized by Google

crement et de son adorable sacrifice, et vraiment son âme vivait de l'autel. Sa plus grande félicité pour lui sur la terre, c'était d'habiter dans une maison déserte auprès d'un tabernacle. L'absence des hommes doublait alors pour lui la joie de la compagnie du Seigneur. En sortant de ce silence et de ses longs colloques avec Jésus-Christ, il ne savait plus que s'écrier : « Oui ! Dieu m'a fait de grandes grâces : une solitude profonde, le saint Sacrement pour moi seul ! J'avais la paix, la consolation, même le bien-être du corps. » Ainsi saint François-Xavier allant se reposer la nuit sous l'œil du bon Maître, laissait à ses pieds la fatigue de la veille et prenait des forces pour les travaux du lendemain (1).

Mais si la présence de Jésus-Christ console, c'est son union divine qui nous soutient ; et, selon la grande parole du Sacrement, c'est le corps de Notre-Seigneur Jésus-

(1) Il disait un jour dans son noble langage ces touchantes paroles à son auditoire de Notre-Dame de Paris :

« Dans cette vie ennuyée, triste et agitée, pleine d'amers souvenirs, de préoccupations pénibles et de remords, il faut choisir un lieu de repos, un asile où l'on rentre après les fatigues et les épreuves.

« Jésus-Christ présent et vivant sur nos autels est ce refuge, cet abri dans la tempête ; il est notre remède, notre soutien, notre joie et notre bonheur.

« Puisse cette divine présence n'être point oubliée dans vos heures de recueillement ! N'en laissez pas toujours les douceurs, les heureuses influences à ces âmes cachées qui vivent inconnues au monde et souvent dédaignées par lui, parce qu'elles se contentent de vivre unies à Jésus-Christ. Le monde cependant appartient à ces âmes, les destinées du monde sont attachées à leurs vertus. Chères à Jésus-Christ, légion bénie de ses élus, elles sont la fin des grands desseins de la Providence sur la terre comme dans le ciel ; car, saint Paul nous l'assure, tout arrive à cause des élus de Dieu. »

Digitized by Google

Christ qui garde l'âme chrétienne. « La Messe, disait-il, est notre trésor, immense trésor! » Sans ce viatique quotidien, il se sentait défaillir, il ne pouvait plus vivre. Quand une indisposition passagère l'empêchait de célébrer, il ne manquait pas du moins de communier; mais si la maladie se prolongeait, bientôt la communion ne lui suffisait plus, il avait besoin du sacrifice. Je le conçois : n'est-ce pas à l'autel que s'apprend la science de la croix?

Une fois, à Notre-Dame de Liesse, il passa huit jours depuis le matin jusqu'au soir, dans une petite tribune en face du tabernacle. Quand il était à Saint-Acheul, il partait seul avec un bon père coadjuteur, et s'en allait à une demi-lieue plus loin à la petite campagne de Caguy, modeste villa des novices. « Je me sauve dans cette solitude, disait-il, seul avec le saint Sacrement, pour n'y voir et n'y entendre personne pendant huit jours. »

Dans les derniers jours de juillet, à la suite de chaleurs excessives, la maladie qui devait le mener au ciel s'annonça par une névralgie; la migraine à l'état aigu se déclara en permanence. Les premiers accidents amenèrent beaucoup de graves perturbations; le mal nerveux devint organique; on crut à un asthme, c'était la phthisie.

Un novice faisait l'office d'infirmier; sa charité mérita la reconnaissance du malade. Ce témoin va devenir narrateur; j'écris sur les notes du journal de Saint-Acheul?

« Dès que le P. de Ravignan se sentit atteint, il répéta souvent : « Ah! si Dieu me prenait donc pour débarrasser la terre! » Et comme le médecin lui parlait de vivre encore, il répondit : « Ah! que ne me dit-on plutôt de mourir! C'est si bon de mourir pour aller voir Dieu! *Cupio dissolvi et esse cum Christo!* »

Digitized by Google

« Cependant il espérait se lever le 31 juillet, et dire la sainte Messe pour la fête de saint Ignace. Mais ce jour-là précisément, il se trouva beaucoup plus mal ; il accepta le sacrifice comme une pénitence avec une douce résignation, et se contenta de dire : « Notre bienheureux Père est juste, mais il est sévère. » Vers le soir, il envoya son jeune gardien assister au salut, avec cette simple commission : « Priez saint Ignace, qui m'a traité sévèrement, comme je le méritais, de me pardonner et de me bénir. »

« Chaque nuit, pendant plusieurs semaines, le P. ministre lui apporta la sainte communion. Le malade, avec cette habitude d'activité vigilante et cet esprit d'ordre attentif à tout qui le caractérisaient, dirigeait lui-même tous les préparatifs de la pieuse cérémonie ; de son lit, il veillait aux plus petits détails, indiquait la manière de mettre chaque chose à sa place. Mais à peine le saint Sacrement paraissait-il, qu'il devenait immobile, le regard attaché sur la divine hostie avec une expression de foi respectueuse et de confiant amour.

« Tous les matins, il faisait ouvrir une fenêtre de l'infirmerie qui donnait sur la chapelle contiguë, demandait bien exactement quelle était la fête du jour, et suivant des yeux le prêtre à l'autel, il s'unissait de cœur au saint sacrifice et aux intentions de l'Église.

« Le lundi 7 et le mardi 8 décembre, le malade, trouvant des forces dans sa piété, put encore dire la sainte Messe, à six heures du matin ; mais une faiblesse extrême, et la transpiration qui était devenue continuelle, l'obligèrent de rentrer aussitôt dans sa cellule pour y faire son action de grâces. Il dit donc sa dernière Messe le jour où l'Église célèbre la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Le défenseur de ce glorieux privilége de

Digitized by Google

Marie pouvait-il mieux finir à l'autel? A partir de ce jour, un de nos Pères lui apporta la sainte communion; et un peu plus tard, la maladie se prolongeant, Son Eminence le cardinal archevêque de Paris daigna permettre de célébrer la Messe dans sa chambre. Depuis lors, il reçut la sainte hostie des mains du prêtre qui l'avait consacrée en sa présence. »

J. M. J.

Digitized by Google

V

L'Eucharistie est la force des Martyrs.

Les martyrs, dans les premiers siècles de l'Église, s'armaient, pour ainsi dire, de la divine Eucharistie comme d'un bouclier inpénétrable à tous les traits que la fureur des tyrans pouvait leur préparer. Quelle était leur fermeté et leur constance quand ils étaient une fois munis de cette divine nourriture ! Ils ne craignaient ni les privations cruelles, ni les séparations douloureuses, ni la cruauté des bourreaux, ni la violence des flammes. Ils perdaient la vie sans regret, parce qu'ils étaient unis à Dieu qui la donne et qui ressuscite. Ils méprisaient la mort, parce qu'ils étaient nourris de la chair immortelle du Dieu qui en a brisé tous les traits. Ils la désiraient même, et les consolations ineffables que la présence de Jésus-Christ, caché sous les voiles eucharistiques, répandaient dans leurs âmes, les faisaient soupirer après l'heureux moment où ils devaient le contempler face à face dans l'état de sa gloire. Traînés dans les prisons, enfermés dans des cachots obscurs, ils y portaient cette viande céleste : la joie, la sérénité, la constance, la paix entraient avec elle dans ces lieux d'horreur. Des vierges faibles et délicates, de saints pontifes accablés sous le poids des-

Digitized by Google

travaux et des années, après avoir participé à ce pain de bénédiction, trouvaient leurs chaînes légères. L'image de la mort et les préparatifs des plus cruels tourments n'étaient pas capables de troubler les cantiques de leurs actions de grâces et de leurs prières. Nourris, fortifiés, animés par la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, ils ne sortaient de ces lugubres demeures que pour voler sur les échafauds, sur les grils ardents et sur les bûchers enflammés. Ils y portaient une sainte intrépidité, une fierté modeste, une tranquille assurance, qui étonnait les tyrans, et qui seule aurait dû suffire pour les désarmer. Mais les tyrans aveuglés ne connaissaient pas la puissance et la vertu de ce principe de force qui animait ces généreux fidèles, et qu'ils avaient reçu par la communion.

« Leur courage héroïque ne nous étonne que parce que nous oublions quel prodige peut opérer dans l'âme la présence de Jésus. L'Eucharistie est appelée, dans les Actes des martyrs, *Firmamentum Dominici corporis.* (In Fest. SS. Faust. et Jor., mart.) « C'est le firmament du corps du Seigneur. » Nous voyons, en effet, que les martyrs sont toujours munis de cette force invincible lorsqu'ils affrontent les supplices. Jésus vient les visiter dans les prisons et dans les fers, et nous savons qu'il prend mille moyens extraordinaires et comme mille ruses pour passer parmi les geôliers et remplir les cachots de force et de lumière. Comment ne pas se rappeler avec attendrissement ce dernier repas libre que les confesseurs prenaient dans la prison la veille de leur mort, agape fraternelle, symbole et prélude de la communion ? comment ne pas se rappeler ce prêtre déjà mutilé par les premiers supplices, et qui, n'ayant pas d'autel pour offrir le saint sacrifice et distribuer la communion à ses frères de martyre, se servit de sa poitrine, autel vivant,

Digitized by Google

deux fois consacré par l'onction du baptême et par les ongles de fer? comment ne pas se souvenir de ces confesseurs communiés par la main des anges, de ces martyrs auprès desquels des enfants ou des prêtres déguisés introduisaient la divine Eucharistie cachée à tous les regards? Que pouvaient-ils craindre avec Jésus, avec son corps mortifié et ressuscité pour nourriture, avec sa grande âme unie à leur âme, avec sa divinité embrassant leur frêle humanité? que pouvaient-ils craindre avec la flamme de son amour dans le cœur et sa parole sur les lèvres? que pouvaient-ils craindre avec la vie dans leur sein près d'éclater dans la gloire? et ne devaient-ils pas s'écrier avec l'Apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo?* (Philip., I, 23.) C'est alors qu'on entend dans le monde, au milieu des frémissements du supplice et des palpitations de la mort, ces cris sublimes du dévoûment le plus pur et de l'enthousiasme le plus divin, dit un auteur.

C'est saint Laurent, devant l'horrible festin de supplice que les bourreaux étalent devant lui : « Je désire ce festin, j'en ai soif; il n'est pas de malheureux affamé, altéré, qui désire la nourriture et le breuvage avec autant d'avidité que je soupire après tous ces tourments, afin de payer amour pour amour, douleur pour douleur, mort pour mort à mon Christ. » C'est Vincent, le diacre de Sarragosse, disant à son juge : « Aucun mortel ne m'a honoré d'un plus grand bienfait que toi, qui me tourmentes et me supplicies; autant tu m'infliges de tortures, autant de couronnes de martyre tu me donnes. » Et se tournant vers ses bourreaux : « Que vous êtes longs! que vous êtes faibles! Je vous pensais bien plus vigoureux. Allons, je désire souffrir plus encore, et je suis plus fort que tous vos coups. » C'est la vierge sicilienne, sainte Agathe, qui s'écrie en s'adressant au bour-

Digitized by Google

reau : « Que tardes-tu ? qu'attends-tu ? Fouette, déchire, brûle, coupe, noie, mets en pièces, tue mon corps ; plus tu me tourmenteras, plus tu me feras de bien, et plus de faveurs et de grâces je recevrai de mon époux Jésus-Christ. Sache qu'il n'est pas de biche haletante, altérée, qui désire l'eau limpide comme je désire ces tourments; et j'en ai soif afin que par eux j'embrasse mon Christ et je lui sois unie. » O Jésus, qui mettez de si beaux sentiments dans le cœur et sur les lèvres de vos serviteurs, Jésus, qui êtes la force de vos martyrs et la constance de vos confesseurs, faites-moi puiser dans votre Eucharistie la même ardeur de souffrir, la même générosité de dévoûment, la même fermeté de courage pour les épreuves de la vie, et, s'il le faut, pour les persécutions du monde.

Martyre du Père Spinola et de ses compagnons.

Voici une nouvelle preuve de la force que donne la sainte Eucharistie. Un gouverneur du Japon, qui voulait plaire à son prince, fit construire, sur un cap avancé de la mer, une prison exposée à tous les vents ; elle se composait de cages où l'on ne pouvait se tenir debout ni s'asseoir, et qui ne préservaient ni des feux du soleil ni des rigueurs de l'hiver. Ce gouverneur jeta là-dedans le père Spinola et quatorze religieux, coupables d'avoir prêché la chasteté, l'aumône, l'égalité chrétienne. Il espérait, en les faisant périr par la faim, par la nudité, par l'infection, mais sans appareil, éteindre le zèle qui se rallumait ailleurs à leurs bûchers. Qu'arriva-t-il ? le nombre des prisonniers s'accrut : des Japonais se dénoncèrent chrétiens pour entrer dans cette prison ; et, lorsqu'ils

Digitized by Google

y furent, ils sollicitèrent l'honneur d'être agrégés à la Société de Jésus. Spinola les admit; la cage devint un collége de novices. Le gouverneur voyant ces choses, crut, par le conseil des protestants anglais, qu'il ferait encore mieux de brûler les Jésuites. Après trois années passées dans les cages d'Ormura, Spinola, ses compagnons et ses néophytes, furent conduits au bûcher. Trente et un chrétiens indigènes devaient avoir la tête tranchée le même jour, au même endroit. Quand ces deux bataillons de martyrs se rencontrèrent, Spinola entonna le *Laudate, pueri, Dominum.* Les prêtres, les chrétiens que la mort attendait, ceux qui, dans la foule, s'honoraient de leur amitié, de leur parenté ou de leur constance, tous, d'une voix éclatante, firent retentir le cantique de louanges. Le Père Spinola, du haut de son bûcher, dit en peu de mots quelle ambition l'avait animé; il se réjouit de posséder enfin les biens qu'il était venu chercher. Tandis qu'il parlait, il aperçoit Isabelle Fernandez, l'épouse du Portugais dans la maison duquel il a été saisi. « Un doux souvenir frappe son cœur, et il demande à cette mère où est son petit Ignace. C'était le fils d'Isabelle, que, quatre années auparavant, le jésuite avait baptisé, la veille même de son arrestation. Isabelle soulève l'enfant, qui, comme tous les chrétiens, était couvert de ses plus beaux vêtements, et elle dit : « Le voici, mon Père; il se réjouit de mourir « avec nous! » Puis, s'adressant au petit Ignace : « Regarde, continue-t-elle, celui qui t'a fait enfant du « bon Dieu, celui qui t'a révélé une vie mille fois préférable à celle que nous allons laisser. Mon fils, implore « sa bénédiction pour toi et pour ta mère! » Ignace se met à genoux, il joint ses petites mains; et déjà presque entouré de flammes, le confesseur éprouvé par vingt

Digitized by Google

années de tribulations bénit ce martyr au berceau. Un cri de pitié s'échappe de toutes les bouches. Pour le comprimer, les juges donnent le signal de l'exécution, et les trente et une têtes de chrétiens fortifiés par l'Eucharistie tombent les unes après les autres.

Courage héroïque de sainte Claire.

Les austérités de sainte Claire, fille spirituelle du séraphique François d'Assise, lui avaient attiré une langueur qui la retint au lit pendant vingt-huit ans. Pour s'occuper de manière à satisfaire sa tendre dévotion au saint Sacrement, elle se mettait sur son séant et filait du fil très-fin, dont elle faisait des corporaux pour les distribuer aux églises pauvres, afin de vêtir ainsi Notre-Seigneur lui-même. Malgré son amour pour la pauvreté, elle ne trouvait jamais d'étoffe assez magnifique pour les ornements de l'autel et des prêtres, car il s'agissait de son Dieu renfermé sous les voiles du Sacrement, et elle ne lui portait pas moins de respect alors que lorsqu'elle le considérait régnant dans les cieux et gouvernant l'univers. Dieu opéra, à la prière de cette sainte épouse du Seigneur, un miracle étonnant et parfaitement authentique : ce fut la délivrance de son monastère assiégé par les Sarrasins. Déjà les barbares avaient escaladé le pieux asile, prêts à s'y livrer à toutes les atrocités; la nombreuse famille des vierges était dans l'effroi et faisait retentir l'air de sanglots : « N'ayez pas peur, leur cria l'héroïque Mère; si nous n'avons pas des hommes armés pour repousser l'assaut, nous avons Dieu lui-même. (Une voix faible en apparence, mais dans laquelle elle avait reconnu le Sauveur enfant, venait de l'assurer de sa pro-

Digitized by Google

tection.) Suivez-moi, et vous verrez ce qu'il saura faire. » Elle vole à la chapelle, suivie de toutes ses filles éplorées, prend dans ses mains le saint ciboire (1) contenant l'Eucharistie, va à la rencontre des barbares, et leur présentant le saint Sacrement comme pour les arrêter, elle s'écrie dans le transport de sa foi : « Divin Jésus, daignez jeter « un regard de miséricorde sur vos humbles servantes « que j'ai nourries jusqu'à présent du lait de votre saint « amour. Voudriez-vous donc les abandonner entre les « mains des infidèles? Conservez pures celles qui vous « sont consacrées et que je ne puis défendre moi-même. « Ne livrez pas à des bêtes féroces les âmes qui confes- « sent votre nom, mais gardez celles que vous avez « rachetées de votre sang précieux. »

A cette prière, les barbares, saisis d'effroi, reculent et sont mis en fuite comme si une armée était devant eux, prête à les écraser; vaincus par la prière qui conduit souvent la main de la Providence dans les événements du monde, ils levèrent bientôt le siége d'Assise et quittèrent l'Ombrie, où Dieu avait permis leur séjour pendant quelque temps.

Ainsi nous mettrons en fuite par l'Eucharistie les ennemis de notre salut.

L'admirable sainte Claire est représentée tenant le

(1) On possède encore dans le monastère de Saint-Damien, à Assise, le ciboire que sainte Claire fit porter devant elle. C'est un petit vase d'ivoire garni d'argent. Au temps de notre sainte, il reposait dans une cassette d'un assez beau travail de marqueterie, sorte de coffre servant de tabernacle. Le 19 septembre 1832, on retrouva cette relique doublement précieuse dans les murs de la cellule de sainte Claire, avec un linge très-fin qu'on suppose être le corporal dont elle se servit pour en extraire le saint ciboire. C'est en mémoire de ce prodige que les artistes chrétiens offrent à notre vénération sainte Claire portant le très-saint Sacrement.

Digitized by Google

saint ciboire ou prosternée devant lui, en mémoire de cet événement. Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique pour le dernier combat, on apperçut dans la sainte hostie un enfant avec un globe de feu, et comme elle avait reçu le même jour la visite du Pape : « Rendez grâces, dit-elle à ses filles, de cet honneur incomparable que j'ai eu de recevoir le Sauveur et d'être visitée par son Vicaire. »

Les victimes de la Révolution.

Comment louer convenablement toutes ces illustres victimes de la Révolution française qui font l'honneur de l'Église et de la patrie, et que nous auraient enviées les premiers siècles? Qui les a fait triompher dans une si terrible persécution, qui leur a inspiré tant de grandeur d'âme aux approches de la mort? L'esprit de foi puisé dans le Sacrement de l'autel.

On poursuit ces prêtres dans les campagnes, ils sont entraînés dans les villes, on les entasse dans les prisons, et les uns et les autres se félicitent d'être jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.

Béni soit, disent-ils, le Dieu des miséricordes et de toutes consolations; si les maux que nous endurons pour la foi sont grands, les consolations que nous recevons sont abondantes : *sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra.* On leur offre les richesses et la paix s'ils veulent trahir leur foi; mais non, ils ne savent que répondre : *Scio abundare (ubique et in omnibus institutus sum), et satiari, et esurire, et penuriam pati.*

On les précipite dans les flots, on les conduit à l'échafaud; mais ils ont appris de saint Cyprien que les soldats de Jésus-Christ peuvent tomber sous les coups des

Digitized by Google

méchants, mais qu'ils sont invincibles par cela même qu'ils ne craignent point la mort : *Milites Christi mori possunt, et hoc ipso invicti sunt, quia mori non timent.* Seigneur, s'écrient-ils avec l'apôtre, on nous égorge à cause de vous; on nous traite comme des brebis destinées à la boucherie ; mais dans tous ces maux nous demeurons victorieux : *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.* Que nous importe d'être proscrits et condamnés au jugement des hommes, pourvu que nous achevions heureusement notre course, et que nous remplissions le ministère que vous nous avez confié !

Sans cesse, ils se répétaient ces paroles du grand saint Chrysostome : A quoi ont servi aux tyrans leur rage et leur fureur? où sont-ils maintenant? Dans des supplices éternels; et les victimes qu'ils ont immolées, pour un instant de douleur, sont en possession d'une joie que rien ne troublera jamais! L'Église de Dieu brille d'un éclat qui surpasse celui du soleil, tandis que les persécuteurs ont pour demeure les ténèbres éternelles.

Nul tourment n'est capable d'intimider ces nouveaux athlètes de la foi; ils s'avancent vers la mort en chantant, les uns : *Misericordias Domini in æternum cantabo;* les autres : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua ;* ceux-ci : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum;* ceux-là : *Ero mors tua, o mors! morsus tuus ero, inferne.*

Le massacre des Carmes.

L'héroïsme du sacerdoce éclata dans le massacre des Carmes et de l'Abbaye (à Paris) : En trois heures, cent quatre-vingts prêtres sont égorgés; ils n'avaient qu'un mot à dire; le serment de l'erreur pouvait leur rendre la

Digitized by Google

liberté et la vie; mais qu'est-ce pour eux que la vie? Ils font le sacrifice de tout, excepté de leur foi. Non, pas un seul qui hésite, pas un qui demande s'il est encore temps de racheter cette vie mortelle par le mot de l'erreur. Écoutez surtout cet illustre archevêques d'Arles (M. Duleau), un des premiers prélats de France : *Hé bien!* dit-il à un de ses amis, quand on lui annonça le moment du massacre, *si c'est l'heure de notre sacrifice, remercions Dieu d'avoir à lui offrir notre sang pour une si belle cause!* Et ce généreux défenseur de la foi se laisse poignarder sans proférer aucune plainte. A la vue d'une mort si héroïque, ses nobles compagnons de souffrances se félicitent d'être destinés à le suivre dans la carrière du martyre, et comme lui, se laissent égorger... Voilà la vertu de l'Eucharistie. Qui ne s'écrierait ici, comme autrefois saint Chrysostome parlant de la mort de saint Babylas : *O animam imperterritam, mentemque excelsam! o cœleste pectus et constantiam angelicam!*

La bonne nouvelle.

Un prêtre du diocèse de Dax, nommé Damberges, âgé de trente-deux ans, fut pris en 1794, conduit en prison et condamné à mort; il ressentit une joie toute particulière en entendant son arrêt. Abordant ses confrères, compagnons de prison : *Oh! la bonne nouvelle que je vous apporte*, leur dit-il, *mes chers amis! mon procès est fini; je suis condamné à mort, je m'en réjouis. Dieu soit béni! j'espère que Dieu voudra recevoir mon sacrifice.* La sentence n'ayant pu s'exécuter que sept jours après qu'elle fut prononcée, ce saint prêtre consacra ce temps à se préparer avec plus de ferveur à son sacrifice, le passant en entier dans des exercices pieux, excepté le seul

Digitized by Google

moment des repas, où il montrait une sainte gaîté. Il disait souvent : *L'instant de ma délivrance n'arrivera donc jamais? Cet instrument de mort et cet exécuteur tardent bien! Ah! qu'on me rend un mauvais service de tant différer mon bonheur!* Chaque soir, en se mettant au lit, il disait : *Voici, j'espère, ma dernière nuit;* et il s'endormait paisiblement, en répétant quelques passages de la sainte Écriture.

La femme du concierge lui ayant témoigné son étonnement sur sa tranquillité, il lui répondit avec un air de gaîté et de douceur : *Puis-je n'être pas content de quitter ce misérable monde, puisque je vais aller dans un autre où il n'y a ni Convention, ni district, ni comité de surveillance, ni tribunal révolutionnaire. Là, je serai exempt de toute crainte, et je n'aurai rien à redouter des menaces des hommes. Que je plains ceux qui restent parmi eux! Je ne leur cèderais pas mon sort.* Dans une autre occasion, cette même femme paraissant s'affliger sur la peine à laquelle il avait été condamné : *Ne vous affligez point*, lui dit-il, *les hommes m'ont condamné, mais j'espère de Dieu un plus doux jugement. Je vous prie de dire à mes juges que je leur pardonne : il est vrai qu'ils ont suivi la loi, et cela ne les justifie point, parce qu'ils ont obéi à une loi inique; je désire que Dieu leur pardonne comme je leur pardonne; je prierai pour eux.*

L'heure de l'exécution arrive : le confesseur de la foi semblait goûter d'avance la félicité céleste dont il allait jouir. Dînant avec appétit, il dit en souriant : *Je nourris bien un corps qui sera ce soir la pâture des vers.* Des prisonniers répandaient des larmes, il leur dit pour les consoler : *Votre état m'affecte, prenez courage, mes amis, l'heure de mon repos approche; Dieu va accep-*

Digitized by Google

ter le sacrifice de ma vie, et alors je serai bien plus heureux que vous.

Enfin, comprenant au bruit qui se faisait dans la rue qu'on venait le chercher, il se mit en prière, et fit à haute voix la recommandation de son âme avec tant de ferveur et d'onction, que tous les assistants en furent vivement pénétrés. A peine l'eut-il achevée, que la porte s'ouvre ; il s'avance aussitôt vers le concierge, et descend avec lui dans une chambre où il trouve le bourreau ; il le salue, lui donne ses cheveux à couper... Cela fini : *Allons maintenant*, dit-il ; *adieu, mes amis ; priez pour moi.* Arrivé au pied de l'échafaud, il y monta avec une fermeté et un calme qui étonnèrent tous les spectateurs. Il voulut parler au peuple, mais le bruit des tambours étouffa les sons de sa voix ; on entendit seulement ces mots : *Je meurs pour ma religion...*

— Un fervent curé, nommé Nicolas Musart, du diocèse de Châlons-sur-Marne, pris en 1796, fut aussi conduit en prison. On lui annonce que le jour de son jugement approche. Rien ne le trouble, rien n'altère la tranquillité de son âme : *Toute ma confiance*, répondit-il, *est en Dieu ; s'il permet que je sois condamné, il me donnera les forces nécessaires pour faire généreusement mon sacrifice.* En effet, le lendemain il fut conduit au tribunal ; après s'y être défendu de sang-froid et avec le calme de l'innocence, il entendit prononcer son jugement. A ces mots : *la peine de mort*, transporté de joie, comme saint Cyprien, il s'écrie : *Deo gratias*, paroles qu'il répéta trois fois, et ensuite se tournant vers les juges : *Messieurs*, leur dit-il, *je vous pardonne ma mort ; la première chose que je ferai auprès de Dieu sera de prier qu'il vous ouvre les yeux.* Il reprit ensuite le chemin de la prison, environné d'une multitude attendrie et conster-

Digitized by Google

née. Arrivé au milieu de ses confrères, il les fit mettre à genoux et réciter avec lui le *Te Deum*, en action de grâces de l'insigne faveur que Dieu lui préparait. Quelques-uns de ses paroissiens vinrent ensuite lui faire les adieux. Le pieux pasteur qui les avait tant édifiés en s'acquittant au milieu d'eux de son ministère avec un zèle apostolique, les exhorta avec force à persévérer dans la foi qu'il allait sceller de son sang, et leur promit de ne point les oublier auprès de Dieu. Ces hommes le quittèrent fondant en larmes, déplorant amèrement la perte d'un si excellent pasteur. Le reste du jour fut employé à satisfaire les désirs empressés des fidèles qui venaient l'admirer dans sa prison. Chacun voulait voir celui qu'on nommait le saint martyr. Voulant ensuite donner à sa mère et à ses paroissiens une dernière marque de sa tendresse, il leur écrivit une lettre bien touchante.

Notre saint prêtre voulut ensuite recevoir la sainte communion en forme de Viatique. Quelle ne fut pas alors l'ardeur qui le consumait! Ses paroles, pleines d'une onction divine, pénétraient les cœurs et changeaient en allégresse le sentiment douloureux avec lequel on l'avait abordé. Voyant son dernier moment, il fit réciter les prières des agonisants, auxquelles il répondit; à peine furent-elles achevées, que l'on vit paraître l'huissier chargé de le conduire à la mort. Les gardes, que sa vertu pénétrait d'admiration, se mirent à genoux pour recevoir sa dernière bénédiction; il les embrassa tous avec tendresse. Rencontrant le bourreau qui l'attendait, il lui donna ce qui lui restait d'argent, et lui dit lorsqu'il lui lia les mains : *Serrez-moi bien fort, plus vous me ferez souffrir, plus vous me rendrez conforme à mon divin Maître; et vous*, dit-il à une de ses parentes qui pleurait, *pouvez-vous pleurer mon bonheur? J'espère*

Digitized by Google

être dans un quart d'heure auprès de Dieu; je ne cesserai de le prier jusqu'à ce qu'il vous ait tous réunis à moi. Arrivé au pied de l'échafaud, il y monta d'un pas ferme et assuré, puis, s'adressant à la multitude qui l'environnait : *Chrétiens,* s'écria-t-il, *c'est pour la religion que je meurs; mon corps est entre les mains des hommes, mais mon âme est à Dieu.* En achevant ces mots, il se laisse placer sur l'autel du sacrifice, et, après avoir entonné à haute voix le *Te Deum*, il reçut le coup de la mort, et ses chants ne cessèrent qu'avec sa vie, et son holocauste ne se termina qu'à son dernier soupir.

Spectacle héroïque.

A Nîmes, un pieux religieux chartreux (Dom Bonaventure), donna un spectacle d'héroïsme non moins admirable. S'entretenant un jour du bonheur qu'il aurait si on l'arrêtait pour le conduire à la mort, sa sœur, fervente religieuse, vint le visiter sur ces entrefaites. « *Tu entres fort à propos,* lui dit-il, *nous traitons un sujet qui doit ranimer ton zèle.* — J'en suis sûre, répondit-elle, vous parlez de prison et de mort, c'est-à-dire de tout ce qui peut nous affliger. — *Femme de peu de foi,* lui répliqua-t-il, *pourrais-tu donc être affligée, si tu comptais un de tes frères au nombre des martyrs de Jésus-Christ?* » Et portant la main à son propre cou : « *Vois, ma sœur, un seul coup là, et, à l'heure même en paradis!* » La timide religieuse, effrayée, verse des larmes. « *Rassure-toi,* ajoute le saint religieux, *je suis loin de mériter un tel genre de mort; et toi-même te reconnais-tu digne d'avoir un frère martyr?* » Tous deux sont arrêtés et conduits en prison. « Ah! mon frère, s'écrie la religieuse d'une

Digitized by Google

voix perçante, je vous vois donc encore une fois! » Dom Bonaventure, ému, lève les yeux au ciel, et lui répond : « Ma sœur, qu'est devenue ta foi! cesse donc de verser des larmes indignes d'une chrétienne. Quoi donc! si notre divin Maître nous a aimés au point de nous rendre conformes à lui dans sa Passion, devons-nous, ma sœur, nous récrier contre ce témoignage de son infinie miséricorde? Certes, nous ne méritons ni toi ni moi cette grâce des grâces... Vierge de Jésus-Christ, où est ton courage? je ne te reconnais plus à cette crainte pusillanime; n'est-il pas de foi que nous ne serons pas tentés au-dessus de nos *forces?* » Ce peu de paroles ramena la paix dans l'âme de la religieuse, et la soumit pour toujours à la volonté divine.

Dom Bonaventure est appelé pour comparaître devant le comité révolutionnaire : « As-tu fait les fonctions du prêtre? lui demande-t-on. — *Oui, je les ai faites,* répondit-il, *et je serais encore prêt à les faire si j'en avais la liberté.* « Aussitôt il fut envoyé, comme *fanatique,* à la prison du palais de justice, où étaient détenus quelques religieux de son ordre. L'un d'eux, le voyant arriver dans ce lieu de douleur, en fut attendri; Dom Bonaventure lui en fit un reproche : « *Quel homme êtes-vous donc? Ne savez-vous pas qu'il faut que le froment* (c'était son nom propre), *soit moulu pour remplir sa destinée?* »

Dom Froment, conduit au tribunal, y parut avec la modestie et l'assurance des premiers martyrs. Après les questions d'usage sur le nom, l'âge et la profession, le président lui dit : « Y a-t-il longtemps que tu as fait les fonctions de prêtre? — *Hier au soir encore*, répond le pieux chartreux. — Quelles fonctions remplissais-tu? — *J'ai confessé, baptisé et administré les autres sacrements;*

Digitized by Google

j'ai été même assez heureux pour pouvoir célébrer tous les jours la sainte Messe. — Ne connaissais-tu pas la loi qui te défendait sous peine de mort d'exercer le ministère du prêtre? — *Je connaissais la loi des hommes, mais j'ai dû préférer obéir, avant tout, à celle de mon Dieu.* » Le président, en colère, s'écrie : « Il est digne de mort. » Un instant après on lui lit sa sentence; il l'écoute avec un air si soumis, si respectueux, que les spectateurs en sont ravis d'admiration et fondent en larmes.....

La sentence lue, Dom Bonaventure fait signe qu'il a quelque chose à dire; il veut encore évangéliser. Le président lui permet de parler, et c'est à ce président là même qu'il adresse la parole. Celui-ci était un prêtre apostat : « *Ministre de Jésus-Christ,* lui dit-il, *quelle place occupez-vous? Ne craignez-vous pas que tant de sang innocent que vous faites couler ne retombe à la fin sur vous?... Quel contraste! Vous étiez par état destiné à vous abreuver tous les jours, au saint autel, du sang de l'Agneau sans tache; et aujourd'hui par le plus déplorable renversement, tout le sang humain que vous faites verser n'est pas capable d'étancher votre soif!... Mais sachez que vous mourrez bientôt, et d'une mort qui fera de vous l'horreur et l'exécration du peuple.* » Ce qui arriva effectivement.

Le saint religieux entendant du bruit et comprenant qu'on venait le chercher pour le conduire au supplice, se lève, et, comme un autre saint Cyprien de Carthage, il ôte son habit et ses souliers, disant *qu'il lui convenait d'aller humblement au supplice.* Dès lors il s'impose un inviolable silence, et n'a plus de conversation que dans le ciel; il ne sait plus ce qui se passe autour de lui; sa physionomie, où se peignaient si bien et la vivacité de sa foi et la tranquillité de son esprit, annonce que son âme

Digitized by Google

n'est plus sur la terre, mais toute dans la région des cieux. C'est ainsi que ce fervent chartreux termina son martyre.

L'héroïque vicaire.

En ce temps de hideuse mémoire où les lois révolutionnaires défendaient, sous peine de mort, tout exercice public de culte, les ministres de Jésus-Christ trouvaient leur consolation et leur force dans la célébration des saints mystères. En voici un bel exemple. M. Jacques Gervais Romiguier, né à Saint-Grégoire, canton de Séverac-le-Château, d'une famille très-respectable par ses principes religieux et ses mœurs patriarcales, fut, aussitôt après son ordination, nommé vicaire de Naves, canton de Saint-Geniez. Depuis quelques années il secondait avec le plus grand zèle son digne curé, M. Pierre Niel, docteur en théologie, lorsque les satellites de la Terreur firent fermer les églises. Malgré les dangers qu'il courait, M. Romiguier continua de célébrer les saints mystères jusqu'au mois de janvier 1793. Mais la persécution devenant alors plus terrible, et une compagnie de soldats envoyés par la municipalité de Saint-Geniez ayant paru plusieurs fois dans la paroisse de Naves, pour rechercher les prêtres réfractaires qui y étaient, disait-on, cachés en assez grand nombre, M. Niel crut devoir engager son vicaire, qu'il aimait comme un tendre fils, à céder à la tempête et à se retirer auprès de ses parents, où il trouverait peut-être plus de sécurité. M. Romiguier obéit, et quitte Naves, les larmes aux yeux ; mais ce ne fut pas pour longtemps.

En effet, ayant appris vers la fin de février 1793, que

Digitized by Google

son vénérable curé, gravement malade, ne pouvait plus aller au secours de ses paroissiens, M. Romiguier revint à Naves, visita pendant la nuit les fidèles habitants de la paroisse, afin de les préparer au devoir pascal. Il célébrait même quelquefois la sainte Messe chez des particuliers, dont la piété et la discrétion lui étaient connues, mais jamais dans le presbytère, à cause de la surveillance spéciale dont cette maison devait être l'objet.

Cependant l'état du curé s'aggravait de jour en jour, et ce vénérable pasteur désirant communier en viatique, son vicaire résolut de dire la Messe dans sa propre chambre, dans la nuit du samedi au dimanche de la Passion 1793. On eut beau lui représenter vivement que la garde nationale de Saint-Geniez devait monter cette nuit-là même à Naves, d'après les avis officieux qu'un des membres les plus influents du district de cette ville avait fait donner par cinq ou six personnes différentes, il crut que ce n'étaient que de faux bruits, comme on en avait répandu bien d'autres fois. Malheureusement il n'en fut pas ainsi.

A peine le jeune prêtre avait récité l'offertoire, que le presbytère fut cerné par une compagnie de quarante à cinquante gardes nationaux, envoyés par la municipalité de Saint-Geniez. Lorsqu'on eut pénétré dans l'appartement transformé en sanctuaire, le chef de la garde, par pudeur, ne voulut pas qu'on interrompît le célébrant, il remplit lui-même les fonctions de servant jusqu'à la fin de la Messe ; mais, par une précaution inutile et révoltante, un des sbires crut devoir placer un pistolet sur chaque côté de l'autel, sans doute pour faire comprendre au jeune sacrificateur qu'il se trouvait entre les mains de la force armée.

Les soldats, après avoir dévasté la maison, se retirè-

Digitized by Google

rent, emmenant garrotté M. Romiguier, et emportant, pour preuve de son flagrant délit, le calice et les ornements dont ils l'avaient vu se servir. On ne peut donner aucun détail sur sa captivité, ni sur l'époque et le genre de sa mort. Les uns assurent qu'il mourut de la dyssenterie durant sa captivité à Bordeaux, ne cessant d'exhorter les autres prêtres, ses compagnons d'infortune, à la résignation à la volonté divine; les autres disent qu'il recouvra sa liberté après la chute de Robespierre, mais qu'il succomba bientôt, par suite des privations de toute espèce qu'il avait subies avant de rentrer dans son pays. Dans l'une et l'autre de ces versions, il est certain qu'il paya de sa vie sa généreuse confession de foi.

(*Conférence de Saint-Geniez.*)

Une première communion en 1793.

Tandis que la Vendée, le Maine et la Bretagne retentissaient une troisième fois de cris de guerre, une cérémonie, belle comme les agapes des premiers siècles du christianisme, jetait un jour de joie sur ces années de deuil. Depuis longtemps, M. l'abbé Soyer préparait à leur première communion les enfants de Chauzeaux. Tout l'hiver, on l'avait vu parcourir les bois, les guérets, les fermes isolées, et braver toutes les fureurs de la persécution pour l'exercice de son saint ministère. Paraissant partout où il y avait du bien à faire, des larmes à essuyer, il quittait la nuit son secret asile, bénissait les malades au lit de mort, ou, entouré de petits enfants, il faisait entendre la parole divine sous les ruines à demi découvertes d'une masure incendiée. Là, il leur ensei-

Digitized by Google

gnait à aimer Dieu, à consoler leurs mères, à prier pour la France et à pardonner aux meurtriers de leurs familles. De toutes les communes voisines, on accourait à ses pieuses instructions. Souvent, à la clairière d'un bois, au bord de la rivière, dans un vallon écarté, il célébrait la Messe au milieu de pauvres veuves, de vieillards et d'intrépides jeunes hommes appuyés sur leurs armes. Agenouillés autour de lui, ils priaient avec ferveur, demandant au ciel la résignation, le courage et la force d'étouffer la vengeance dans leurs cœurs.

Un mois s'était écoulé depuis que l'Église avait chanté le glorieux hymne de la résurrection du Fils de Dieu, et parmi ces fidèles laboureurs, il n'en était pas un seul qui n'eût approché de la sainte Table, lorsque M. Soyer fixa le jour de la première communion. Une fraîche prairie de la métairie de Frucheaux fut le lieu choisi pour cette fête touchante. Située loin de tout chemin, dans une gorge ignorée, elle descend en serpentant au bord d'un ruisseau qui baigne le pied des hauteurs de Mauverzin. Au nord et au midi, de vastes champs de genêts inclinent vers elle leurs pentes arrondies, et d'épaisses haies d'aubépines et de cerisiers sauvages l'entourent d'un rideau de feuillage et de fleurs. Au milieu croissent deux vieux chênes dont les rameaux, périodiquement coupés, pétillèrent bien des fois au foyer champêtre. Ce fut sous leur dôme de verdure, à l'ombre de drapeaux blancs consacrés dans des batailles, que s'éleva le modeste autel. Une simple planche, recouverte d'un tissu de lin, fut appuyée contre leurs troncs creusés par l'âge; les jeunes filles ajoutèrent des guirlandes de lierre, des roses, des bluets, et un agneau couché sur la croix, doux symbole tracé avec la mousse des bois et la fleur de l'églantier.

C'était une de ces belles nuits de printemps à l'air tiède

Digitized by Google

et embaumé, où la brise chargée de parfums agite à peine la feuille du saule et se mêle en harmonies célestes aux chants des oiseaux. Les étoiles brillaient d'un ineffable éclat, adouci par de légers nuages qui flottaient au ciel comme des flocons de neige, et la lune glissant au travers des arbres projetait leurs ombres sur le gazon inondé de ses feux.

Les premières lueurs du jour n'avaient point encore blanchi l'horizon, lorsqu'un sourd murmure, comme des cliquetis d'armes mêlés à un bruit confus de pas et de voix éloignées, annonça l'approche des fidèles. Une immense multitude couvrait les côteaux voisins. Les longues files inégales s'allongeaient en suivant les étroits sentiers, disparaissaient dans l'ombre au fond des ravins, descendaient sans ordre les pentes escarpées, puis venaient en silence se confondre dans la prairie. De tous côtés, on voyait se détacher sur les genêts dorés les mantes noires des femmes, les blanches robes des jeunes filles, et les chapeaux ornés de plumes des soldats vendéens; et toutes les fois que les rayons de la lune venaient à tomber sur leurs armes polies, il en jaillissait mille gerbes de lumière. Peu à peu la prairie entière fut remplie de femmes et d'enfants, des détachements armés, une double ligne de sentinelles avancées occupèrent les issues de la vallée et couronnèrent toutes les hauteurs.

Un profond silence succéda bientôt à l'agitation de la foule. M. Soyer venait de revêtir les ornements sacerdotaux qu'une pieuse fraude avait dérobés au pillage et à l'incendie de l'église. Les saints mystères allaient commencer. L'approche du jour faisait déjà pâlir les étoiles, une clarté douteuse et incertaine était apparue au levant; elle avait insensiblement grandi et montait alors au ciel,

Digitized by Google

qu'elle couvrait des plus riches couleurs. Quatre ou cinq cents enfants, parés de leurs habits de fête, formaient deux à deux, autour de l'autel, une ligne demi-circulaire. L'innocence et la candeur brillaient sur leurs visages. Placées un peu en arrière, leurs mères attachaient sur eux des regards pleins de foi et d'amour. Hélas ! pour un grand nombre, c'était la première fois depuis leur veuvage. De l'extrémité de la prairie au sommet des coteaux, les hommes, un genou en terre, tenant d'une main leur fusil, de l'autre leur chapelet, contemplaient avec attendrissement cette admirable scène, et des larmes involontaires coulaient sur ces figures basanées, endurcies depuis longtemps au spectacle de la guerre.

M. Soyer descendit enfin les marches de l'autel. Sur ses traits, animés d'une expression surnaturelle, on lisait les sentiments de son âme. Son émotion était telle, qu'il put à peine entonner cette magnifique invocation au Saint-Esprit, que l'Église met dans la bouche de ses enfants aux circonstances solennelles de la vie. Cette sensation passagère disparut devant une exaltation plus grande encore. Les cieux s'étaient ouverts aux paroles du prêtre. A l'instant où la foule inclinée adorait en silence, les premiers rayons du soleil saluaient leur Créateur. De tous ces cœurs d'enfants s'échappaient des prières dignes des anges, lorsque M. Soyer, élevant l'hostie sainte, leur annonça la fin de leur attente, l'accomplissement de leurs espérances et de leurs désirs ; lorsque le Dieu de bonté reposa sur leurs lèvres si innocentes et si pures, tous, transportés de bonheur, ressentirent une paix ineffable et des joies inconnues. Leur reconnaissance éclata en sanglots, en soupirs, en angéliques concerts, et leurs pensées se confondirent en un sentiment unique d'adoration et d'amour.

Digitized by Google

Les échos de la vallée avaient seuls répété les divins cantiques. La crainte de donner l'éveil aux républicains, et d'ensanglanter par un combat cette pieuse cérémonie, avait arrêté la voix des fidèles. Mais, en entendant l'hymne que depuis longtemps lui avait apprise la victoire, rien ne put contenir l'enthousiasme de la multitude. Les conseils de la prudence furent oubliés et plusieurs milliers de Vendée firent retentir les collines des louanges du Dieu trois fois saint. Oui! ils avaient raison de suivre l'élan de leur âme! Le ciel leur eût-il ce jour-là refusé la victoire, ne couvrait-il pas l'innocence et la faiblesse de ses bénédictions?

Des cris de guerre et de : Vive le roi! se mêlèrent aux chants sacrés. Une exaltation inexprimable avait remplacé la reconnaissance et la prière, et chaque paysan, en retournant dans sa cabane, se croyait invincible. Aujourd'hui, même malgré plus d'un demi-siècle de distance, le souvenir de cette fête n'est point effacé : les traces qu'elle avait laissées dans les cœurs étaient trop profondes. Depuis cette époque, mille événements divers ont rempli l'existence de tous ceux que réunit la prairie de Frucheaux, bien des orages ont passé sur leur tête, la mort a enlevé le plus grand nombre, les plus jeunes sont déjà sur le déclin de l'âge, quelques-uns ont oublié les promesses qu'ils avaient faites à Dieu et à la mémoire de leurs pères; mais parmi ceux qui vivent encore, il n'en est pas un seul qui ne regarde ce jour comme le plus serein, le plus calme et le plus heureux de sa vie. (COMTE DE QUATREBARBES, *Histoire d'une paroisse vendéenne.*)

Digitized by Google

Dévotion de Mgr Retord à la sainte Eucharistie.

Parmi les missionnaires français qui ont dans ces derniers temps évangélisé les peuples barbares et arrosé de leur sueur et de leur sang les contrées couvertes des ombres de la mort, Mgr Retord, évêque d'Acanthe, doit occuper une des premières places. Rien de plus édifiant que la vie de ce généreux apôtre que les idolâtres, ravis de son courage, appelaient *le Roi des chrétiens* (1).

Nous renvoyons nos lecteurs à la Vie de cet illustre confesseur de la foi, nous nous contenterons de rapporter ici quelques extraits de ses lettres qui témoignent de son ardent amour pour l'Eucharistie.

Le premier dimanche qui suivit son embarquement, un des missionnaires qui partaient avec lui put célébrer en mer le saint sacrifice ; les autres missionnaires s'approchèrent de la sainte Table.

(1) Avant de partir pour les Missions étrangères, Mgr Retord exerça le saint ministère à Lyon, où sa mémoire est en vénération.

Un jour que le vicaire de Saint-Georges faisait un tour de promenade sur les quais de la Saône en compagnie d'un ami : « Vous voyez cette prison, dit-il; eh bien ! si je devais rester à Lyon, toute mon ambition serait d'en devenir l'aumônier. — Comment ! Monsieur l'abbé, vous désireriez passer votre vie avec des criminels ! Mais jamais vous ne pourriez, avec votre bon cœur, assister au désespoir, à l'agonie, au supplice d'un condamné à mort. — C'est justement là ce qui m'attire. Ce malheureux que la société repousse, que la justice humaine va frapper, je serai son consolateur, son ami; je m'enfermerai avec lui dans son cachot; je baiserai ses fers pour lui apprendre à les sanctifier. Oui, je réussirai à le distraire de l'échafaud en lui peignant les

Digitized by Google

« Oh! qu'en ce jour, dit Mgr Retord, Dieu me parut grand et bon, quand je le vis descendre sur l'abîme des mers et sur un autel si pauvre, pour se donner à nous! »

Dans une autre circonstance, après avoir parlé de la joie du saint missionnaire, l'auteur de sa Vie nous dit : « Cependant il y eut un jour, sur les vingt-quatre que dura la traversée, où Mgr Retord se vit presque malheureux. C'était le dimanche dans l'octave du saint Sacrement. On devine déjà le pieux motif de sa tristesse ; mais il faut l'entendre lui-même pour comprendre quel fut le serrement de son cœur sacerdotal au souvenir d'une solennité qu'il avait vue si belle, et qu'il passait pour la première fois à fond de cale, au milieu de matelots païens prosternés devant leur vaine idole, et sans pouvoir donner au vrai Dieu aucun signe extérieur de sa dévotion.

« Oh! que cela me paraissait triste, quand je pensais à cette brillante fête qu'à pareille époque j'avais célébrée à Lyon! O temps, ô mœurs, ne reviendrez-vous plus? Quand reverrai-je dans ma vie les pompes de la religion

joies du ciel, où je le préparerai à entrer. Mais s'il refusait mon ministère, au dernier moment, je me coucherai en travers de cette porte, et je lui crierai avec toute l'énergie de la foi et du cœur : Mon frère, avant d'aller en enfer, tu passeras sur mon corps. Songe donc que tu n'as plus qu'un instant à vivre, que quelques pas seulement te séparent de l'éternité ; arrête-toi sur le bord de l'abîme. Faut-il refuser le pardon de Dieu, parce que tu n'as pas obtenu le pardon des hommes? Près de verser ton sang, donne ton âme à Jésus-Christ, qui a versé pour toi le sien... Et s'il passait outre, je le suivrais sur la fatale charrette, en appelant Marie à mon secours. Je ne sais pas ce que je ferais alors, à l'approche du dénoûment, sous l'inspiration et dans l'angoisse de cette âme frissonnante et en péril; mais, j'en suis sûr, le condamné ne sortirait de mes bras que pour tomber dans le sein miséricordieux du Sauveur. »

Digitized by Google

se développer dans les rues sous les pas de l'Éternel ? Quand entendrai-je de nouveau retentir en plein air les cantiques de joie en l'honneur du Dieu trois fois saint ? O Seigneur, si aujourd'hui comme autrefois vous êtes porté en triomphe au milieu des fidèles, donnez-moi votre bénédiction du haut de vos sacrés autels, afin qu'elle m'aide à supporter patiemment les croix de cette vie ! »

Ailleurs il dit : « Au milieu de mes misères, j'ai le bonheur de pouvoir chaque jour adorer de bien près le bon Maître qui, tous les matins, bien avant l'aurore, descend dans ma cabane. Là, Jésus naît de nouveau sur un autel de bambous, aussi pauvre que la crèche ; quelques Annamites, aussi simples que les bergers, lui rendent leurs devoirs, et un pauvre missionnaire, qui n'est point roi, qui n'est point mage, mais qui est venu aussi de bien loin, lui offre le sacrifice de sa vie dans quelque temps et de quelque manière qu'il lui plaise de la terminer. »

« Oh ! qu'il fait bon partout où sont les traces du sang de Jésus ! » s'écrie-t-il ailleurs (1).

(1) Presque chaque nuit il était obligé de changer de retraite. « Je vous ferais gémir, écrivait-il à un ami, si je vous faisais la description des nombreuses cabanes que j'ai déjà habitées. Mais, en dépit de la persécution, je tâche d'être toujours tranquille et content. Dans ma solitude, Jésus et Marie, les anges et les saints me font compagnie ; mes livres et ma plume charment mes loisirs ; la prière et le saint sacrifice font ma consolation. Je commence à être familiarisé avec la misère ; désormais je l'ai prise pour mon épouse ; jusqu'à la mort je pense vivre avec elle, et voilà pourquoi je ne la crains plus. Si, cependant, vous tenez à connaître le réduit actuel qu'occupe votre ami, sachez que, toutes ces belles et grandes fêtes de Noël, il les a passées seul avec ses deux catéchistes, dans une petite et vieille cabane, dont le principal mérite est de lui donner toute liberté d'étudier l'astronomie, à travers les lucarnes de son toit délabré, sans qu'il ait besoin de quitter la natte sur laquelle il est couché. »

Digitized by Google

Le saint évêque fut martyr de son zèle, et il a accompli de grandes choses; mais il pouvait bien dire en contemplant l'Eucharistie : *Je puis tout en Celui qui me fortifie.* « Par une tradition sans fin, dit fort bien l'auteur de sa Vie, se perpétue dans l'Église catholique le sacrifice des échafauds, comme le sacrifice des autels, et ces deux signes la distinguent irrécusablement d'autres Églises prétendues qui n'ont point le sang d'un Dieu à offrir pour le salut des hommes, qui n'ont point de sang dans leurs veines à verser pour l'amour de Dieu. » Mais c'est le sang du Sauveur qui donne aux martyrs la force de verser leur propre sang (1).

Ce grand évêque avait espéré toute sa vie la grâce insigne du martyre. Il a exprimé ce désir qui embrasait son cœur dans un chant que nos lecteurs liront avec édification, et que les futurs apôtres qui se préparent à leur sublime vocation, répètent avec un entrain admirable :

Je veux rendre ce sol fertile,
Arracher ses épais buissons :
Je veux que ce terrain d'argile
Se couvre de hautes moissons.
Mais pour activer sa nature,
Le travail n'est pas suffisant;
Il faut, pour l'orner de verdure, *ter.*
Du sang, du sang, du sang.

(1) On comprend la pensée d'un philosophe chinois que la foi avait éclairé de ses lumières : « Les titres de notre religion, disait-il, sont écrits dans le ciel par le doigt du Dieu créateur, et sur la terre avec le sang de Jésus-Christ. Les incrédules ont beau tremper leur pinceau dans le fiel pour les effacer, ils ne parviendront jamais à leurs fins. On lit également les premiers et le jour et la nuit, et LE SANG DE JÉSUS-CHRIST RAFRAÎCHIT SANS CESSE LES SECONDS. »

Ce sang fait en effet la force des martyrs, la science des doc-

Digitized by Google

Du mondain l'insensé délire
Au monde borne ses souhaits ;
De Jésus vivant sous l'empire,
Dans la croix sont tous mes attraits.
De Jésus que l'amer calice
Abreuve mon dernier soupir,
Que je succombe dans la lice *ter.*
Martyr, martyr, martyr.

Quand combattrai-je dans l'arène
Contre la rage du tyran?
Quand verrai-je à mes pieds la chaîne?
Autour de mon cou le carcan?
Mes amis sont couverts de gloire,
Et moi je ne puis que gémir.
Je veux, pour gagner la victoire, *ter.*
Mourir, mourir, mourir.

(7 *avril* 1853).

La sainte communion reçue dans les fers (1).

Nous avons eu la consolation d'entendre un généreux confesseur de la foi en Cochinchine nous raconter lui-

teurs et la pureté des vierges; il circule dans les veines de l'Épouse du Christ par l'Eucharistie ; il porte la vie à ses extrémités, et devient le ciment de l'Eglise vivante des âmes dans toute sa hauteur, sa puissance dans toutes les merveilles qu'elle produit. Ce sang, il coule sous la hache des bourreaux lorsqu'elle frappe un saint martyr de la foi ; il est dans les sueurs du missionnaire qui travaille au salut des âmes. Aussi faut-il s'étonner que le sang, que les sueurs des confesseurs de la foi qui portent au loin l'Eucharistie, soient une *semence de nouveaux chrétiens?*

(1) Telle est la vertu que les chrétiens puisent dans la divine Eucharistie, qu'un des derniers tyrans du royaume annamite disait à ses satellites : « Prenez bien garde qu'on ne donne aux disciples de Jésus ce *pain enchanté* qui les rend impassibles. »

Digitized by Google

même la joie divine qu'il éprouva, après vingt-trois mois de tortures et de privations, en recevant une fois dans sa prison le corps de Jésus-Christ :

« Nous avons été honorés d'une visite infiniment plus précieuse que celle de toutes les grandeurs du monde. Jésus-Christ lui-même a daigné abaisser sa majesté suprême jusqu'à pénétrer dans nos cachots pour nourrir du pain des forts ceux qui ont combattu pour sa cause. La veille de ce beau jour, nous avons entendu les confessions de nos fervents compagnons de captivité, et le lendemain, dès l'aurore, un prêtre indigène, à qui nous avions manifesté nos désirs, est venu sous prétexte de voir quelque connaissance, mettre le comble à nos vœux. Recevoir le corps de Jésus-Christ, c'est toujours un bonheur pour les âmes qui ont la foi ; mais communier quand on s'est vu éloigné de l'autel pendant si longtemps, communier avec un collier de fer et une lourde chaîne qu'on porte pour Jésus-Christ même, communier dans un cachot sous le poids d'une sentence de mort, communier sous les yeux des persécuteurs, à leur insu et contre leur défense, c'est un bonheur qu'il ne m'est pas possible d'exprimer. » On reconnaît bien à ces sublimes paroles le missionnaire catholique, consumé de sacrifices.

Écrasé sous le poids de tout un monde à convertir, l'héroïque apôtre de l'Orient, saint François-Xavier, oubliant et les fatigues, et les périls sans cesse renaissants, et les supplices, s'écriait : « La plus grande peine du missionnaire est de ne pouvoir, dans certaines circonstances, célébrer les saints mystères et d'être privé du pain céleste qui fortifie le cœur de l'homme, et qui est l'unique consolation dans les maux et les traverses de la vie. »

Digitized by Google

Sublime correspondance de deux confesseurs de la foi.

Voici de belles pages empruntées à la Vie d'un illustre confesseur de la foi, Mgr Retord, et qui prouvent que la sainte Église n'a pas dégénéré et que l'Eucharistie est toujours le *pain des forts* et *la manne réservée aux vainqueurs.* Le 5 mai 1852, Mgr Retord écrivait à M. Charrier, actuellement directeur du séminaire des Missions étrangères à Paris :

« Depuis que je suis au Tong-King, j'ai déjà envoyé en France bien des récits d'événements aussi édifiants pour les âmes pieuses, que glorieux pour la foi. Aujourd'hui, j'ai à vous rapporter un fait qui intéresse non-seulement notre mission, mais l'Église entière, la mort de M. Jean-Louis Bonnard, notre cher compatriote. »

Or, entre toutes les relations écrites par Mgr Retord, il n'en est aucune où se révèlent, avec plus d'éclat et de sainte poésie, son grand caractère d'évêque, ses affections de père et ses élans d'apôtre, que dans les actes du jeune martyr, qu'il appelle son cher compatriote et qui fut son disciple bien-aimé. La correspondance échangée entre le prélat et son prêtre captif, nous semble l'expression la plus pure, la traduction la plus fidèle de ce précepte de saint Paul : *Que votre conversation soit dans les cieux.* Ces entretiens de deux âmes, qui se parlent du ciel par-dessus l'échafaud, l'une pour s'applaudir d'être prédestinée au supplice, l'autre pour jalouser son bonheur ; cette humilité du héros chrétien, qui joint ses mains chargées de fers, en demandant, avec la dernière bénédiction de son évêque, le pardon des torts qu'il n'a

Digitized by Google

jamais eus ; et cette foi du pontife qui se fait en quelque sorte le sacrificateur de son cher Isaac, en le bénissant une dernière fois, *comme l'encens prêt à brûler sur l'autel du martyre :* ce sont là des scènes qui n'appartiennent plus à la terre, des sentiments qui planent au-dessus des passions et des intérêts du monde, comme la Victime du Calvaire plane au-dessus des victimes théâtrales des partis.

Aucun commentaire ne vaudrait une simple citation pour montrer dans leur véritable jour les rapports du vétéran et du novice de l'apostolat ; c'est pourquoi nous allons transcrire ici quelques fragments de leurs lettres.

Aussitôt que Mgr Retord eut appris l'arrestation de M. Bonnard, arrivée le 24 mars 1852, et sa translation au chef-lieu de la province, il envoya un homme d'affaires avec de l'argent pour rendre les mandarins plus traitables, et avec une lettre pour encourager le jeune confesseur de la foi : « Sans doute, dit le prélat, M. Bonnard n'avait pas besoin de nos exhortations pour parcourir vaillamment, jusqu'au bout, sa noble et glorieuse carrière : sa fervente piété, sa foi vive, et le secours intérieur de la grâce, étaient plus que suffisants pour le soutenir dans le combat. Néanmoins cet échange d'encouragements et d'adieux ne manquait pas de lui être très-agréable, et pour nous c'était une consolation bien douce de répandre sur lui le parfum de notre affection.

« Votre arrestation m'a beaucoup affligé selon la chair, « lui disais-je, car il m'est bien douloureux de vous per- « dre au moment où vous pouviez rendre de grands ser- « vices à la mission. Vous avez bien du bonheur d'être « d'une manière si visible, le bien-aimé du Dieu des « souffrances ; sans cela, j'aurais eu envie de vous faire

Digitized by Google

« quelques reproches. Pourquoi quitter le grand village « de Ké-Bang, d'où votre travail pouvait rayonner au « loin, pour aller vous jeter dans cette impasse de Bôi- « Xuyên ? Vous y faisiez une si riche moisson ! les gerbes « y étaient si nombreuses, si pesantes, et les épis pleins « du froment le plus pur ! Vous faisiez couler avec tant « d'abondance, des pressoirs du Père de famille, ce vin « généreux qui fait germer les plus belles vertus ! Pour- « quoi, je le répète, vous êtes-vous éloigné de cette vigne « féconde et de ce champ que le Seigneur comblait de « ses bénédictions ? Mais non, je ne veux pas vous gron- « der : c'est Dieu qui l'a voulu ainsi ; vous y gagne- « rez le ciel, et il en tirera sa gloire et celle de son « Église. Seulement je suis triste de n'être pas de la « partie. Quelle belle carrière que celle des martyrs ! « Oh ! je suis plus que triste, je suis jaloux de « vous voir partir avant moi pour la patrie céleste, « par le chemin le plus sûr et le plus court, tandis « que je reste encore sur cette mer orageuse ; sans « même être assuré d'y parvenir jamais. Moi, votre « évêque, moi, le vieux capitaine de vingt ans de service « en terre étrangère, sans compter mes trois ans de pre- « mières armes au pays natal, ne devais-je pas être cou- « ronné avant vous ? Comment osez-vous me supplanter « ainsi ! Mais je vous pardonne, parce que c'est Dieu qui « l'a voulu : vous êtes à ses yeux un fruit mûr pour le « ciel, un fruit qu'il va bientôt cueillir. Plus âgé que vous, « je suis aussi plus chargé de péchés, et j'ai besoin de faire « plus longtemps pénitence dans ce monde. Je vous par- « donne dans l'espoir fondé qu'au ciel vous serez un nou- « veau et zélé protecteur de notre mission, et que, par « vos prières, vous finirez tôt ou tard par m'attirer là- « haut.

Digitized by Google

« Allez donc en paix, enfant gâté de la Providence; « allez jouir du triomphe qui vous attend. Je vous admire d'avoir été choisi de si bonne heure pour combattre le grand combat des héros chrétiens, je vous « porte envie, il est vrai, mais c'est une envie d'amour, « une jalousie de tendresse. Il est certain que vous serez « mis à mort, préparez-vous-y donc le mieux que vous « pourrez. Que vous êtes heureux! les jours de votre « pèlerinage sur la terre vont bientôt finir : bientôt vous « irez joindre les Borie, les Cornay, les Schœffler, les « autres apôtres et martyrs de cette mission. Ah! qu'ils « seront satisfaits de vous voir entrer dans leur glorieuse « phalange ! »

« Quelques jours après cette lettre, continue Mgr Retord, je lui envoyai le P. Tink, ancien confesseur de la foi, pour lui procurer la grâce des sacrements. Vous pouvez penser combien il en dut être consolé et encouragé. Le vendredi saint il m'écrivait : « Hier, j'ai eu le « bonheur de recevoir la sainte communion après m'être « confessé. Il y a bien longtemps que je n'avais ressenti « autant de joie en possédant le Roi des anges. Vraiment « il faut être en prison, la chaîne et la cangue au cou, « pour pouvoir exprimer combien il est doux de souffrir « quelque chose pour Celui qui nous a tant aimés... Ma « cangue et ma chaîne sont pesantes : croyez-vous que « j'en sois peiné? oh! non, je m'en réjouis, au contraire, car je sais que la croix de Jésus était bien plus « lourde que ma cangue, que ses chaînes étaient bien « plus difficiles à supporter que les miennes, et je me « trouve bien heureux de pouvoir me dire avec saint « Paul, *vinctus in Christo.* Depuis mon enfance j'avais « souhaité ce bonheur. Maintenant il me semble que le « bon Dieu m'exauce. Je bénis donc le Seigneur, et le

Digitized by Google

« remercie de la part qu'il m'a faite malgré mon indi-
« gnité (1). »

Vint le jour des derniers adieux ; ils dépassèrent en saintes et sublimes émotions les épanchements qui précèdent. M. Bonnard était déjà condamné à mort et n'attendait plus que la confirmation de sa sentence. Comme il la savait sûre et la sentait prochaine, il voulut retremper son courage sous la bénédiction et sur le cœur de son Père. Il lui écrivait le 22 avril, dix jours avant son martyr : « Comme c'est peut-être la dernière fois que je vous écris, permettez-moi, Monseigneur et mon Père, de me jeter à vos pieds pour vous demander votre bénédiction. Si j'ai offensé Votre Grandeur ainsi que quelqu'un de mes confrères, pendant le peu de temps que j'ai desservi la mission, je vous prie de me pardonner. Soyez bien convaincu que je ne vous oublierai jamais. »

Voici l'admirable réponse de Mgr Retord :

« Soyez tranquille, mon bien-aimé : toutes vos inten-
« tions seront remplies, toutes vos commissions seront
« faites. Je prendrai un soin tout spécial de vos chers
« compagnons de captivité et des autres personnes aux-

(1) Tous nos missionnaires se distinguent par un ardent désir du martyre ; en lisant leurs lettres, on croit entendre l'héroïque Ignace d'Antioche. Voici quelques lignes bien touchantes que M. Deschavannes, jeune missionnaire mort chez les tribus à demi sauvages du Laos écrivait à Mgr Retord : « Mon cher ami, un jour « je voudrais mourir de fatigue, sur un sable brûlant, dans le « dénûment le plus absolu, et le corps déchiré par les brigands « ou les bêtes féroces ; alors, en paraissant devant Dieu, je lui « montrerais mon cadavre ainsi mutilé pour sa gloire, et j'espère « que ma cause serait gagnée et mon âme sauvée. » En nous retraçant ce vœu sublime de son parent, on dirait que Mgr Retord décrit d'avance la plupart des circonstances qui ont accompagné sa propre mort.

Digitized by Google

« quelles vous portez intérêt. Je serai pour eux un bon « père. Vous me demandez pardon; mais je ne sais quel « pardon vous donner : vous ne m'avez jamais offensé « en rien. Vous savez que je vous ai toujours bien sin- « cèrement aimé; et maintenant je vous aime plus que « jamais. La bénédiction que vous sollicitez, je vous l'ai « donnée dès l'époque de votre arrivée dans cette mis- « sion : elle est restée sur vous jusqu'à ce jour, elle « vous suivra jusque dans l'éternité. Oui, je vous donnai « ma bénédiction lorsque je vous imposai le beau nom « de *Cô-huong*, c'est-à-dire *père de la patrie, père l'en- « cens, père le parfum*, car le mot *huong* signifie tout « cela. Or, c'est maintenant que cette aimable patrie va « vous apparaître dans toute sa splendeur, et que vous « allez être un de ses heureux habitants; c'est mainte- « nant que cet encens précieux va brûler sur l'autel du « martyre, et que sa fumée va monter jusqu'au trône « de l'Éternel; c'est maintenant que ce parfum admi- « rable va plaire à Jésus comme celui de Marie-Made- « leine, et réjouir par sa bonne odeur les anges et les « hommes, le ciel et la terre. Je vous ai donc béni il y a « longtemps; cependant je vous bénis encore. Que la « force de Dieu le Père vous soutienne dans l'arène des « héros où vous allez entrer; que les mérites de Dieu le « Fils vous consolent sur le Calvaire où vous allez mon- « ter; que la charité de Dieu le Saint-Esprit vous en- « flamme dans le cénacle de votre prison d'où vous allez « sortir pour cueillir la palme des martyrs ! Oui, soyez « béni, mon bien-aimé, et quand vous serez dans le ciel, « bénissez-nous à votre tour; bénissez cette mission et « tous nos chrétiens que vous aimez d'une si vive ten- « dresse. Soyez notre avocat, notre protecteur, tant « que nous serons sur cette terre de boue; intercédez

Digitized by Google

« pour nous auprès de Dieu, pour que nous puissions « être bientôt vos compagnons de félicité. Adieu ! ô « mon bien cher ami ! il se fait tard, séparons-nous. « Nous nous verrons dans la patrie : adieu ! adieu ! « adieu (1) ! »

Ils se revirent encore en ce monde, ou plutôt Mgr Retord revit son bien-aimé disciple, tel que le martyre l'avait fait. Conformément à la sentence de mort, le corps de M. Bonnard, décapité le 1er mai 1852, avait été jeté à la mer. Des chrétiens le retirèrent de l'abîme et apportèrent à l'évêque ce précieux trésor. Il le fit exposer, la face découverte, au milieu de l'église, entouré de flambeaux et de néophytes en prières. « Oh ! qu'il était beau, s'écrie Mgr Retord, qu'il était beau, couché dans sa bière et revêtu des habits sacerdotaux ! On aurait dit une statue du plus bel ivoire. Sa tête, bien ajustée à son cou, semblait dormir d'un paisible sommeil, ou plutôt

(1) On croirait l'entendre sonner le tocsin apostolique, en lisant les lignes suivantes : « Où sont les forts qui viendront maintenant, comme en un jour de bataille, remplir les vides de ceux qui tombent, et combattre avec ceux qui restent ? Oh ! qu'il nous vienne de France des athlètes robustes, fervents et courageux : ils trouveront ici un terrain immense à défricher ; ici des travaux, des fatigues, des croix, des périls et aussi la mort ; mais qu'est-ce que tout cela quand il s'agit de gagner des âmes ? Le prêtre est la lumière du monde ; il faut qu'il l'éclaire à tout prix. Et quelles immenses plages sont encore dans les ténèbres ! Qu'elle est grande l'Océanie avec toutes ses îles, la Chine et tous ses royaumes tributaires, l'Inde et ses trente-trois provinces, l'Afrique avec ses déserts, l'Amérique avec ses forêts ! Qu'il est grand encore le monde païen, l'empire du prince de la nuit ! On sent ses reins frémir en pensant à tant d'âmes qui se perdent... Prêtres de Jésus-Christ, les méchants nous ont dit en face que nous avions dégénéré de la vertu de nos pères ; eh bien ! prouvons à l'univers, par nos actions héroïques, qu'ils en ont menti. »

Digitized by Google

semblait être en extase et avoir une céleste vision qui le faisait sourire (1). »

Les Martyrs de Castelfidardo (2).

L'Église immortelle et toujours victorieuse a ajouté une page sublime à ses annales; elle a inscrit sur ses dipty-

(1) Pour rédiger la relation de ce martyre, Mgr Retord avait dû emprunter la main d'un de ses missionnaires, M. Castex, qui l'écrivit sous sa dictée, réduit qu'il était lui-même à un état de cécité presque complète. Cette infirmité lui était survenue à la suite d'une cruelle maladie qui remontait à 1849. Depuis trois mois il ne pouvait plus dire son bréviaire, et ne célébrait encore le saint sacrifice que parce qu'il savait par cœur les prières de la Messe. Une inspiration de tendresse et de foi lui rendit la vue. Il raconte ainsi cette guérison presque miraculeuse : « En vain, dit-il, j'avais pris toutes sortes de remèdes, rien n'y faisait ; alors je fus prier plusieurs fois sur le tombeau de M. Bonnard, et je le sommai d'accomplir la promesse qu'il m'avait faite d'intercéder pour moi quand il serait dans le ciel ; je lui dis que, s'il ne voulait pas faire un miracle en ma faveur, il inspirât du moins aux médecins le traitement naturel qui pourrait me guérir. Eh bien ! quelque temps après on a trouvé des remèdes qui m'ont rendu la vue, sinon aussi claire qu'à vingt ans, du moins bien suffisante pour qu'avec des lunettes n° 15 je puisse très-facilement lire, écrire et exercer toutes mes fonctions. » Aux aveugles qui ont un peu de foi, il livre cette recette qui lui a parfaitement réussi : le recours à l'intercession de M. Bonnard.

A son tour, Mgr Retord passait aux yeux des païens pour avoir, entre autres vertus, le don de guérir à peu près tous les maux. Les plaisanteries, qu'il fait sur leur crédulité sont une preuve de plus qu'il n'admettait pas à la légère le miracle opéré en sa faveur par M. Bonnard.

(2) Oui, ils ont été les témoins de la vérité, ces énergiques soldats, ces nobles jeunes hommes, ce vaillant chef que nous pleurons. Qui dit *martyr* dit *témoin*, et ils sont véritablement martyrs. L'oracle de la théologie, le Docteur angélique saint Thomas, nous

Digitized by Google

ques une nouvelle liste de héros dont les noms gardés par elles ne s'effaceront jamais. A travers les larmes qui coulent, une espérance luit aux yeux de notre foi. Le ciel a demandé à la terre un sacrifice afin qu'elle fût sauvée; ce sacrifice a été généreusement offert; il sera fécond. « Plus vites que les aigles, plus forts que les lions, « comment sont-ils tombés, ces forts d'Israël? » (II Reg. I.) L'histoire le dira à nos derniers neveux. Ils ont succombé sous le nombre de leurs ennemis; tout secours humain leur a été refusé. Alors ils ont levé leurs yeux vers le ciel, et puisant dans ce regard un courage plus mâle encore, ils ont combattu en guerriers de la foi et ils se sont affaissés dans leur gloire,

Ils ne comprennent pas ce genre de triomphe, ceux

donne le droit de l'affirmer quand il nous dit : « Celui qui encourt « la mort pour un bien commun qui ne se rapporte pas à Jésus- « Christ, n'a pas droit à l'auréole du martyre; mais si le bien « commun auquel il se sacrifie se rapporte à Jésus-Christ, il « mérite l'auréole et il est martyr. » (*In-4. Sentent. Dist.* XLIX, *Quæst.* 5, Art. 3.) N'est-ce pas là le sort glorieux de nos braves, qui n'ont tiré l'épée que pour le domaine du Christ, et qui ont succombé sous le glaive des envahisseurs de cet apanage sacré? En nous unissant aux saintes et légitimes douleurs que leur sortie de ce monde a causées, honorons leur mémoire et comptons sur leur secours. A ceux qui les pleurent si justement, nous oserons rappeler les paroles de saint Louis, lorsque son frère, croisé comme lui, tomba sous le cimeterre sarrasin : « Nous avons perdu, quant « à cette vie présente, dit le pieux roi, notre bien-aimé et illustre « frère, le comte d'Artois, et c'est une cruelle amertume pour « notre cœur; mais cependant nous devons plus encore nous « réjouir que pleurer; car nous croyons et nous espérons avec « certitude qu'il s'est envolé vers la patrie céleste avec la cou- « ronne, et qu'il goûte maintenant les joies éternelles dans la « compagnie des saints martyrs. » (*Gesta dei per Francos*, pag. 1,197.)

Mais ici-bas, dans ces heures de la lutte, « qu'ils étaient beaux

Digitized by Google

qui n'ont eu que des paroles de haine et de mépris pour cette noble phalange choisie de Dieu et pour son illustre chef! Aveugles, qui ne voient pas que, depuis dix-huit siècles, Jésus-Christ règne sur le monde, et que sa royauté est le prix de son humiliation et de sa mort; qui n'ont pas l'air de se douter que le christianisme, à qui ils doivent de n'être pas aujourd'hui des barbares, ne s'est établi que par la défaite extérieure, apparente, des apôtres du Christ. Pie IX règne au Vatican; ses successeurs y siégeront comme lui, rois et pontifes, parce que Rome, et non une autre ville, a vu dans ses murs le gibet d'esclave auquel fut attaché Pierre le Galiléen. « C'est « une loi établie, nous dit Bossuet, que l'Église ne peut « jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses « enfants, et que pour affermir ses droits, il faut qu'elle

« et dignes de notre amour, *amabiles et decori!* » rien n'a pu les arrêter; ni le nombre de leurs ennemis, ni la certitude de succomber. Ils avaient à rendre le témoignage du sang, et ils l'ont rendu sans faiblir; accablés sous la multitude de leurs adversaires, mais terribles à l'ennemi, même en tombant sous ses coups. On a essayé de flétrir lâchement les soldats de Dieu; mais la calomnie s'est dissipée d'elle-même, et n'a tourné qu'à la honte de ceux qui avaient osé l'inscrire jusque dans un rapport officiel. Mais détournons nos regards de ces infamies. Le céleste et éternel témoin contemplait de son trône divin ces chères et glorieuses hécatombes dont la voix montait jusqu'à lui, et préparait les couronnes. « Combat sublime, dit saint Cyprien, auquel « Dieu assiste en personne, que les anges considèrent, que regarde « le Christ! Quel honneur de combattre sous l'œil de Dieu, de « recevoir la couronne des mains du Christ, juge lui-même de la « lutte! » (*De exhortatione martyrii.*) Héros de Castelfidardo et d'Ancône, ces paroles sont pour vous; et à ceux qui pleurent et qui pleureront longtemps, nous disons avec l'Apôtre : « Consolez-« vous par les paroles qui inspirent de si douces espérances! « *Consolamini invicem in verbis istis.* » (I Thess. IV, 17.)

(*Dom P. Gueranger.*)

Digitized by Google

« répande du sang. » (*Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry.*) L'Église ne compte donc pas comme défaite la mort de ceux qui combattent avec elle et pour elle; leur dévoûment est l'élément dont elle vit; car ce dévoûment en suscite d'autres, et attire sur la société chrétienne un nouveau surcroît de grâces et de lumières.

L'éternel honneur de nos héros est de s'être dévoués pour cette royauté de Jésus-Christ, comme les croisés, leurs pères, se dévouèrent pour la délivrance de son sépulcre. Chez eux, point de ces théories humaines qui rapetissent et font descendre d'une partie de sa hauteur le *principat sacré*. Ils n'ont point disserté sur la manière de concilier l'œuvre de Pépin et de Charlemagne avec les idées de la société moderne; ils se sont dit : Jésus-Christ a sur la terre un Vicaire; ce Vicaire est roi et doit l'être : combattons et mourons pour la royauté du Vicaire de Jésus-Christ. Affirmation magnanime, au milieu des idées vagues de notre temps, de ces continuelles alliances de la vérité et de l'erreur, de cette dissolution de l'antique foi que l'on signale partout. Tandis que d'autres, prenant et reprenant la question, donnaient leur encre, eux ont donné leur sang; démonstration irrésistible qui dépasse tout, et dont rien n'arrêtera l'effet. C'est ainsi que l'Église a triomphé, c'est ainsi qu'elle triomphera toujours.

« La cause de l'indépendance de l'Église n'a pas été décidée aux champs de Lorette; elle n'est pas vaincue, parce qu'elle n'est point trahie. Sans espoir de victoire immédiate, plein des belles flammes de l'amour on meurt pour elle, et tous ceux qui veulent bien mourir ne sont pas tombés. Les causes vaincues sont celles pour lesquelles personne n'estimerait doux et glorieux de mourir. La cause de l'indépendance de l'Église trouvera

Digitized by Google

t oujours des soldats qui seront assez contents et assez payés du seul gain de leur mort, qui combattront sans armes, qui seuls devant une armée ne reculent pas ; qui, enchaînés n'auront besoin que d'un mot ; qui, baillonnés triompheront par leur silence. Enveloppés d'une gloire féconde, ces vaincus portent dans les entrailles de la terre la vigueur des futures moissons ; leurs vainqueurs demeureront ostensiblement chargés de la lèpre du crime. »

(LOUIS VEUILLOT.)

Tout le monde sait avec quelle piété et quelle religion les chefs et les soldats de l'armée pontificale se préparèrent à leur sublime mission.

Voici quelques lignes touchantes qu'on lit dans la *Gazette des Campagnes :*

« Le héros de la semaine a été le général de Lamoricière, qui parcourt en ce moment les Romagnes, inspecte les places et les troupes, afin de se rendre compte des ressources militaires du pays, et d'offrir au gouvernement romain les conseils de sa grande capacité militaire et son dévoûment à la noble cause du Chef de l'Église.

« Personne n'ignore que le général est une des plus hautes illustrations militaires de notre temps. C'est lui qui a organisé en Algérie ces fameux régiments de zouaves et de chasseurs d'Afrique qui sont devenus depuis la terreur des armées européennes et la gloire des armes françaises. Doué d'un génie fertile en ressources, chrétien fervent et héroïque soldat, le brave général se sentit vivement ému lorsque le vénérable Pie IX fit appel à son dévoûment. Sa noble femme n'ignore pas que plus d'une fois le poignard des assassins cherchera la poitrine de son mari, et, malgré sa tendresse pour lui, elle n'a pas hésité à lui conseiller de se rendre au noble

Digitized by Google

poste où l'appelle l'auguste Chef de l'Église. Les deux époux virent dans cette demande un ordre d'en haut, et le général, après s'être uni à son Dieu par la communion, partit immédiatement, accompagné par les vœux des chrétiens et par les reproches et les insultes des ennemis de l'Église. Déjà plusieurs officiers du plus haut mérite se sont offerts pour le seconder ; des hommes appartenant aux plus nobles familles mettent aux pieds du Pape leur argent et leur vie (1). »

On lit dans *le Monde* du 4 octobre 1860, (*Correspondance de Rome*, 30 septembre 1860) :

« Pimodan, le 17 au soir, s'était rendu avec Lamoricière au couvent des RR. PP. Jésuites. Ils s'étaient tous deux approchés du sacrement de la pénitence, et le jour de la bataille, à quatre heures du matin, dans la Maison de la sainte Vierge, ils avaient reçu de la main de leur confesseur, le R. P. Falconis (*piémontais*), le corps divin du Sauveur (2). »

(1) Voici comment Mgr Dupanloup parle de cet illustre général, dans l'Éloge funèbre des braves morts pour la défense de l'Église :

« Il est vrai qu'en se dévouant, ces jeunes gens marchaient sur les traces d'un héros. Il est vrai que, le premier, un illustre général, un des plus chevaleresques capitaines de nos grandes armées, avait répondu à l'appel du Pontife délaissé, en lui offrant sa vaillante épée, et son nom cher à tous les amis de la valeur guerrière et du nom français, et cette grande résolution, qui demeurera glorieusement inscrite dans les fastes de l'honneur, dans les annales de l'Église et de la patrie, décida, entraîna tous ces braves jeunes gens : ils suivirent ce grand exemple. »

(2) Puisque l'attention du monde entier se porte sur l'illustre général de Lamoricière, on ne lira pas sans intérêt le fait suivant, attesté par une personne digne de foi.

Étant en 1849 ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, il

Digitized by Google

Laissons parler le digne aumônier de cette héroïque armée, témoin oculaire de tant de piété et de valeur :

« Rome, le 2 octobre 1860.

« Je suis parti de Rome pour Lorette mercredi 12 septembre, avec M. l'abbé N. Nous ne pouvions penser que la guerre éclaterait avant d'être déclarée et acceptée, et d'ailleurs nous ne voulions pas retarder l'accomplissement de notre pèlerinage. Cependant, le vendredi matin 14, en montant à pied la colline d'Assise, nous entendî-

était souvent invité par l'empereur Nicolas à assister, à ses côtés, aux revues de la garde impériale russe. A l'une d'elles, dans un défilé de cavalerie, un homme tombe de son cheval entre deux pelotons lancés au grand trot, sans pouvoir se relever. S'élancer vers ce malheureux, le saisir et le porter hors de toute atteinte, est pour le général français l'affaire d'un instant ; puis revenu près de l'empereur, comme celui-ci lui disait : « Pourquoi donc vous être ainsi exposé ? — Ah ! sire, lui répond-il, c'est un homme, et il allait périr ! »

— S. A. R. madame la duchesse régente de Parme reçut à l'hôtel Baër une lettre datée de Genève et portant la signature du général.

Après en avoir pris connaissance, elle fit immédiatement appeler le duc Robert, et voici le colloque qui s'établit entre la mère et le fils : « Connaissez-vous, mon fils, le général de Lamoricière ? — Oui, maman, j'en ai beaucoup entendu parler, c'est un des plus nobles et des plus valeureux généraux de l'armée française. — Le général, qui se rend à Rome pour y défendre la cause du Pape, m'écrit pour savoir si nous voulons lui céder les armes que nous avons en dépôt dans la citadelle de Mantoue. Cela vous regarde, mon fils. Voulez-vous vendre ces armes au général ? — Les vendre, maman ! il faut les lui donner, elles ne peuvent servir pour une cause plus sainte et plus légitime ! — Très-bien ! Robert ! très-bien ! c'est précisément ce que je voulais vous entendre dire. » Le jeune duc Robert de Parme n'a que douze ans.

Digitized by Google

mes de fortes détonations d'artillerie. Des paysans nous dirent : « Ce sont les Piémontais aux prises avec le général Schmid. » Vous devinez nos impressions. L'Église de Jésus-Christ nous paraissait attaquée dans son pouvoir visible avec une mauvaise foi, une lâcheté qui rappelaient fidèlement les scènes dernières de la Passion. Les Piémontais sont les Juifs de ce siècle. Nous nous adressâmes avec larmes à saint François, l'exemplaire le plus admirable et le plus touchant des souffrances de Notre-Seigneur, et nous le conjurâmes par ses plaies saintes de prendre en miséricorde nos amis et nous ennemis. Je ne saurais vous dire les angoisses de mon âme en entendant les coups pressés du canon pendant que je célébrais les saints mystères sur le tombeau du patriarche d'Assise.

. . . . . .

. . . . . .

« J'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice sur l'autel de la *Santa Casa.* La basilique était remplie d'officiers et de soldats qui, sans distinction de rang, s'agenouillaient devant la Table sainte. Je passai toute la journée au milieu d'eux, et je me sentais pénétré de respect et d'admiration en voyant tant de foi unie à tant de valeur.

« Monsieur l'abbé, disaient les Français, nous sommes heureux de voir s'approcher l'heure du combat. Les plaines et les collines, aux alentours de Lorette, sont couvertes de Piémontais, et nous ne sommes auprès de cette armée de quarante-cinq mille à soixante mille hommes, qu'une petite poignée de soldats. Nous serons tués peut-être, mais ils ne triompheront pas; notre sang et notre vie ne seront pas inutilement donnés, et Dieu nous récompensera dans nos familles et dans notre patrie.

« Dans la soirée, les généraux de Lamoricière et de

Digitized by Google

Pimodan et presque tous les officiers et soldats se préparèrent à affronter le péril de la bataille, qui devait avoir lieu le lendemain, en s'approchant du tribunal de la réconciliation.

« Plusieurs m'ayant demandé de les entendre, j'obtins la permission de l'évêque de Lorette, et je bénis Dieu de m'avoir donné d'assister, à ce moment suprême, tant de nobles et saints enfants de la France.

« Le mardi, dès l'aube du jour, ce furent des scènes dignes des plus glorieuses époques des croisades : comme prêtre et comme français, j'éprouvais d'indicibles consolations (1).

« A quatre heures, de Lamoricière, de Pimodan, tout l'état-major, les guides, les franco-belges, les régiments allemands, les étrangers, les artilleurs, les indigènes, reçurent le corps divin du Seigneur dans le très-saint sacrement de l'Eucharistie. Je les vis la plupart le front

(1) Mgr Pie a loué admirablement « le noble héros de nos armées d'Afrique, le vainqueur d'Abd-el-Kader, le triomphateur de Constantine, l'irrésistible démolisseur des barricades de Paris. Ne le plaignez pas : un titre plus glorieux que tous les autres lui sera désormais décerné par l'histoire, le titre de soldat de la sainte Église romaine. Qu'importe qu'il ait dû céder devant le nombre ? Judas Machabée aussi, après trente victoires glorieuses, fut un jour écrasé par des forces brutales. Le nom de Judas Machabée n'en resplendit pas moins aujourd'hui encore dans le monde entier. Mais qui connaît les noms de Basilide et d'Alcime, tristes capitaines d'un plus triste roi ?... O vous, jeunesse héroïque, qui aviez conçu pour votre général en chef un si vif et si juste enthousiasme, ne craignez pas que l'échec subi ternisse jamais sa mémoire. Vos arrière-neveux se glorifieront que vous ayez marché sous ses ordres, comme vous vous glorifiez pour vos pères qu'ils aient obéi à Godefroi de Bouillon ou à Tancrède. Ce que vous avez appris à faire en trois mois sous son commandement sera écrit dans le nouveau volume des Gestes de Dieu par les Francs. »

Digitized by Google

prosterné sur le pavé de cette basilique que tant de fronts ont touché. Je remarquai, entre autres, M. de Bourbon-Chalus, qui resta longtemps dans cette posture suppliante.

« Le recueillement des deux généraux avait quelque chose de si grave, de si solennel, que je n'ai pu maîtriser mon émotion. J'avais vu d'ailleurs autour d'eux des visages baignés de larmes. En sortant de l'Église, un Suisse me dit :

« Voici une lettre pour ma mère; priez pour nous, Monsieur l'abbé; nous allons verser notre sang pour la sainte Église et pour le Pape.

« J'ai su depuis que ce noble jeune homme a été tué, et j'ai envoyé sa lettre, en y joignant quelques lignes pour sa mère. Plusieurs de mes compatriotes me remirent leurs lettres. Sur les remparts, du côté de la plaine, au nord, où l'on apercevait un mouvement de troupes ennemies semblables à de nombreuses fourmilières, des franco-belges me dirent : « Monsieur l'abbé, embrassez-nous et bénissez-nous; car nous ne nous reverrons plus qu'en haut. » Ils disaient vrai.

« Une demi-heure avant le départ, le général nous fit appeler, mon compagnon de voyage et moi : « Vous retournerez à Rome, nous dit-il, dites à Monseigneur de Mérode de nous envoyer des vivres à Ancône. Nous espérons y être ce soir. L'ennemi est très-nombreux, nous sommes peu de monde, mais nous espérons en la sainte Vierge. » Il emportait de la Santa Casa les drapeaux de Lépante.

« Nous voulûmes voir défiler la petite milice, image sainte et sublime des chrétiens qui, toujours en minorité, livrent au monde de saints et sublimes combats. La gloire et l'honneur éclairaient les regards de tous ces hommes.

Digitized by Google

Nous nous tenions debout le chapeau bas. « Si nous nous mettions à genoux, me dit mon compagnon, ce sont des martyrs. » Nous échangeâmes un regard et un serrement de main. Notre *vetturino* s'impatientait, nous quittâmes Lorette, priant Dieu et sa sainte Mère d'assister leurs défenseurs. A trois kilomètres de la ville, nous entendîmes commencer la fusillade, puis le bruit du canon. Ah! que les premiers coups nous allèrent au cœur! »

Georges de Pimodan.

Parmi les héros qui ont versé leur sang pour la cause sacrée de la sainte Église, Georges de Pimodan occupe la première place, et son souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des chrétiens.

« Pimodan! A ce seul nom écoutons la voix de la conscience publique, nous apprendrons à ne pas désespérer. Entre les noms que l'attente, le succès, la terreur, le délire font incessamment retentir dans la foule, voilà le nom pur, radieux, immortel, voilà le héros, voilà le mort que la mort a sacré. Cette couronne posée sur un seul front, mais assez lumineuse pour servir d'auréole à toute une cohorte de martyrs, c'est plus qu'une espérance. Du sein de la nuit, le nom de Pimodan et de sa glorieuse troupe se lève comme la première pointe de l'aube. La nuit ne sera pas éternelle, nous avons salué les étoiles du matin (1). » (LOUIS VEUILLOT.)

(1) La guerre n'était pas pour Pimodan chose nouvelle. En 1848, il avait fait la campagne de Hongrie, comme volontaire dans l'armée autrichienne, qu'il quitta quand les ombrages, précurseurs d'une rupture, s'élevèrent entre l'Autriche et le cabinet des Tuileries. A cette époque il vit de près la mort, et il

Digitized by Google

Écoutons encore le digne aumônier de l'armée pontificale nous donner les détails les plus intéressants sur les derniers jours de l'héroïque de Pimodan :

« Je vis, dit-il, le noble général assis près d'une table d'auberge. Des cartes étaient sous ses yeux, il semblait n'avoir aucun doute sur l'issue de la lutte, et me parla avec beaucoup de calme. Vous le dirai-je ? son regard me parut, dans la demi-obscurité de la chambre, avoir une clarté extraordinaire. Il me serra la main en disant : « Nous nous reverrons encore à Lorette. » Sur la porte, je me retournai pour le voir, et je sortis le cœur serré. »

Le prêtre et le soldat se revirent en effet à Lorette, la

a lui-même raconté, il y a dix ans, dans la *Revue des Deux-Mondes*, car il maniait la plume comme l'épée, il a raconté dans ses *Souvenirs militaires* le péril qu'il courut en 1849, quand, prisonnier à Péterwaradin, il fut au moment d'être fusillé par les Hongrois.

« Je passai, dit-il, toute la soirée à marcher dans la casemate, comprimant les battements de mon cœur et cherchant à me calmer par la pensée que j'étais dans la même situation qu'un officier qui, blessé mortellement dans un combat, sait qu'il n'a plus que quelques heures à vivre ; pendant ces heures, me dis-je, il lutte avec la souffrance, et moi je suis encore plein de force et de vie...

« J'avais conservé une bague sur laquelle était monté un petit diamant ; je le tirai de mon doigt, et j'écrivis sur un des carreaux : « Adieu, chers parents, je vais être fusillé ; je suis tranquille et résigné ; je meurs plein de foi et d'espérance. Chère mère, mon seul chagrin est le vôtre. » Puis je détachai le ruban de ma croix, afin de le tenir sur mon cœur quand je serais fusillé, et, m'asseyant sur mon lit, je repassai dans mon esprit les anciens souvenirs de ma famille ; je me rappelai tous les détails de la mort héroïque de lord Strafford, que je n'avais jamais lus sans me sentir saisi d'admiration ; je me jurai de montrer autant de fermeté d'âme que lui. Les espérances que j'avais souvent caressées dans mon cœur, il fallait les abandonner ; mais je pouvais en ce moment suprême gagner encore de l'honneur. »

Digitized by Google

veille même de la bataille. Le général de Pimodan, confondu dans la foule des officiers et des soldats pontificaux, se confessa humblement, reçut l'absolution et se prépara au combat, suivant la grande méthode catholique et française des Condé, des Turenne et des croisés ses ancêtres. Si quelqu'un passant par là eût demandé ce que c'était que cette foule en uniforme qui se pressait ainsi aux portes d'une église, on eût pu lui répondre : « C'est une armée qui se confesse avant de se faire égorger pour la foi ! »

Le lendemain, à quatre heures du matin, à genoux dans le sanctuaire de Lorette, à côté du général de Lamoricière, à l'ombre de ces murs sacrés qui abritèrent jadis la Mère de Dieu et Dieu lui-même fait homme, le général de Pimodan reçut le corps divin du Seigneur, gage de paix pour les vivants, gage de salut pour les morts. Le front prosterné sur le pavé du temple, il pria, il médita longtemps, il donna une pensée, une longue et dernière pensée à sa femme et à ses enfants, et sans doute il offrit de nouveau à Dieu le sacrifice de sa vie pour le triomphe de son Église. Quand il se releva, le sacrifice était fait et accepté de Dieu; le héros, le martyr était achevé; il ne lui manquait plus que la palme et la couronne ! Le champ de la bataille allait les lui donner.

Quelques heures plus tard, il s'élançait sur les Piémontais à la tête de sa colonne, se battait comme un lion, électrisait ses soldats et étonnait ses ennemis par sa bravoure. Tant qu'il fut debout, ils tinrent bon, malgré l'infériorité du nombre, et quand il tomba, la dernière espérance de succès tomba avec lui. Sa seule harangue au bataillon franco-belge avant le combat avait été cette phrase : « Pour vous, souvenez-vous que vous êtes catholiques et Français ! »

Comme il donnait ses ordres sous un mûrier, il fut

Digitized by Google

atteint presque simultanément de trois blessures : l'une au visage, l'autre au pied, la troisième et la plus terrible en pleine poitrine : celle-là était mortelle. En recevant la première balle, il s'écria : « *Courage, mes enfants, Dieu est avec nous ! Dieu est avec nous !* » répéta-t-il en se sentant frappé pour la seconde fois, et le coup suprême le trouva répétant encore cette grande parole, *Dieu est avec nous !* Il s'affaissa sur lui-même, et on le transporta dans une chaumière voisine, où il reçut les premiers soins.

Au milieu de ses cruelles souffrances, le héros s'oubliait pour ne penser qu'au succès de la cause à laquelle il achevait de donner sa vie : « Mes amis, disait-il à ceux qui s'empressaient autour de lui, laissez-moi mourir ici et retournez à votre poste pour faire votre devoir. »

Le général de Lamoricière, le sachant mortellement atteint, alla lui serrer une dernière fois la main, et échangea avec lui de tristes adieux avant de se frayer un passage vers Ancône. Peut-être en ce moment envia-t-il son sort, car il est des heures dans l'existence où pour une grande âme les amertumes de la vie dépassent les angoisses de la mort !

Ah ! si le roi *galant-homme*, destiné peut-être comme le connétable de Bourbon à finir misérablement devant Rome, si Victor-Emmanuel fût passé par là et qu'il eût plaint ce nouveau Chevalier sans peur et sans reproche, qui gisait dans son sang, mourant sur un sol étranger, le général de Pimodan eût pu lui répondre comme Bayard à son vainqueur :

« Ce n'est pas moi, sire, c'est vous qu'il faut plaindre, vous qui portez les armes contre le Souverain-Pontife, votre père, et contre la sainte Église, votre mère ! »

Quant à lui, ce généreux défenseur de l'Église et du

Digitized by Google

Pape, il garda jusqu'au bout les sentiments d'un martyr. Je laisserai le noble jeune homme qui le reçut dans ses bras et qui ne le quitta qu'après sa mort raconter lui-même les derniers instants du héros. C'était un étudiant en médecine de l'Université catholique de Louvain, Ernest Maestraéten, qui faisait à la fois deux métiers pendant la bataille : celui de sergent et celui de chirurgien, pansant les blessés et les défendant en même temps la baïonnette à la main.

« Notre docteur et moi, dit-il, nous commencions à le soigner, à le panser, lorsque les nôtres durent céder au nombre, écrasés qu'ils étaient par les Piémontais, sans cesse renouvelés. Le docteur s'aperçoit de la chose et me dit : Maestraéten, il est temps de partir. » Je lui dis que je ne quitterais jamais le général ni les autres blessés. Il ne me répondit rien et s'en alla. Je restai donc seul avec mes camarades et mon général blessés, ayant moi-même la jambe un peu entamée.

« Il y avait en tout une trentaine d'hommes, officiers et soldats ; les uns étaient pansés, les autres attendaient mes soins ; le sang coulait partout ; inutile de vous dire les cris de douleur qui s'échappaient de ces poitrines, si braves cependant.

« Notre maison fut cernée par les Piémontais, et malgré le drapeau noir que nous avions arboré, nos vainqueurs nous tirèrent par portes et fenêtres une dizaine de décharges, qui heureusement ne nous firent pas grand mal ; un officier piémontais entra et nous nous rendîmes prisonniers.

« Le général de Pimodan comprenait parfaitement sa position, et il attendait la mort avec un calme admirable. Une balle lui était entrée dans la région du sein droit et sortie à gauche à la hauteur de l'ombilic. Il demanda avec

Digitized by Google

instance que je ne le quittasse jamais. Le général Cialdini y consentit. Nous le transportâmes alors jusqu'aux avant-postes piémontais, où on nous logea dans une charmante maison.

« Le général de Pimodan souffrait horriblement, *et il endurait ses douleurs avec le calme et la patience d'un martyr ;* il expira enfin vers minuit. »

C'était dans la nuit du 18 au 19 septembre. Ainsi mourut à trente-huit ans Georges de Pimodan, général dans l'armée pontifiale, laissant un nom immortel dans l'histoire de l'Église, et léguant un exemple sublime aux catholiques de toutes les générations. Il fut pleuré, béni, glorifié par des millions de chrétiens de toutes nations qui, trois mois auparavant, ignoraient son existence, et dont la reconnaissante admiration, transmise d'âge en âge, ne finira qu'avec l'Église, c'est-à-dire avec le monde.

La marquise de Pimodan ignorait encore qu'elle était veuve d'un martyr, quand une de ses amies entra chez elle. C'était le matin de très-bonne heure. Madame de Pimodan était déjà levée et écrivait à son mari :

« N'écrivez pas, lui dit son amie en soupirant; la lettre ne lui parviendrait pas, il est prisonnier.

— Prisonnier! s'écria la noble femme, c'est impossible: il est mort ! allons à l'église prier pour lui. »

Et puis tout à coup, comme si le cœur du guerrier eût passé tout entier dans le sien, elle saisit un de ces petits enfants qu'il lui laisse, et l'élevant entre ses bras vers le ciel, elle s'écrie : « *Eh bien ! toi aussi, tu seras soldat !* »

« Et c'est à cette incomparable femme que le triste vainqueur de cette journée, encore étourdi par les fumées de sa gloire, que ce type, allais-je dire des chevaliers

Digitized by Google

piémontais,— mais non, ce serait leur faire trop d'injure, — c'est à cette femme qu'il écrivait naguère, en lui renvoyant les restes du héros, les paroles que chacun sait ! » dit Mgr Dupanloup.

Je ne parlerai pas des regrets profonds que laissa la mort de Georges de Pimodan dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu. Nature chevaleresque, enthousiaste, aimante et forte à la fois, il inspirait une vive sympathie à tous ceux qui l'approchaient. Son âme se reflétait tout entière sur son visage. Ses yeux bleus, doux et profonds, contrastaient avec ses traits énergiques et virils, et donnaient à sa mâle physionomie un caractère et un charme tout particuliers. Il me semble qu'ils devaient avoir cette expression de visage à la fois douce et forte, ces admirables chrétiens des premiers siècles qui savaient croire comme des enfants, aimer comme des femmes et mourir comme des héros (1).

(1) Pour compléter les renseignements sur un fait qui honore tant l'Église et la France, nous empruntons l'extrait suivant à un rapport de Mgr Oberson, protonotaire apostolique, aumônier d'un régiment suisse au service du Saint-Siége. On verra de quel côté sont *les mercenaires et les brigands*.

« Au moment où la petite troupe catholique battait en retraite, les ambulances durent aussi se replier sur Lorette. Le général de Pimodan et les braves tombés avec lui sur la première ligne vers les derniers moments du combat, restèrent sur le champ de bataille. Je ne voulus point les abandonner, mais bien mourir avec eux, ou les assister jusqu'à leurs derniers moments. Hélas ! je n'eus ni l'une ni l'autre de ces consolations. Environ trois quarts d'heure après que le combat eut cessé, je fus barbarement *enlevé à la baïonnette* d'auprès des mourants par nos *humains et civilisés vainqueurs*, avec deux braves chirurgiens qui eurent le courage de rester avec moi, et une trentaine de nos blessés que l'on força de marcher avec nous. On nous conduisit auprès du général Cialdini. En me voyant arriver, il se mit à crier : « *O bello, un prete! un prete!* » Je répondis avec âme : « Oui,

Digitized by Google

La chrétienté tout entière fit à Georges de Pimodan, comme à ses compagnons de gloire, de splendides funérailles, et d'un bout du monde catholique à l'autre, leurs noms glorieux retentirent dans les prières et dans

Monsieur, un aumônier et deux chirurgiens que vos gens, contre toutes les lois de l'humanité et de la guerre, viennent d'enlever d'auprès des mourants et des blessés. » Je fus agonisé des insultes les plus révoltantes ; officiers et soldats se mirent à crier : « *Ecco Pio IX, il ladro, il boja, l'assassino.* Fusillez-le ! fusillez-le ! ce bourreau de prêtre ! » J'eus la maladresse de leur répondre : « Oui, fusillez-moi ; vous me ferez plaisir ; il me sera moins dur de mourir entre vos mains que d'être à quelques pas de mes blessés sans pouvoir les assister ; j'irai en paradis avec eux ; je serai martyr ; vous ne pouvez me *faire plus de bien.* » Ces paroles les irritèrent ; ils n'étaient pas venus pour *faire du bien*, et ils s'écrièrent : « Il n'a pas peur ce b.....; il veut être martyr, ce *brutto porcone, niente affato.* » Ils me firent rester trois heures de temps à côté de ces canons qui avaient mitraillé nos bons soldats. Lorsque leur première fureur fut un peu assouvie, je suppliai de nouveau en grâce qu'on me laissât retourner auprès de mes mourants : « Liez-moi, prenez toutes les précautions que vous voudrez, leur disais-je, mais laissez-moi consoler mes blessés. » Cialdini me répondit : « Non, l'Italie n'a pas besoin des étrangers ; elle a des aumôniers et des chirurgiens, elle n'a pas besoin de vous. » Ce fut alors qu'il envoya au général de Pimodan deux chirurgiens et un aumônier. Je fis observer que les blessés parlent le français, l'allemand, l'anglais, et qu'un aumônier italien ne pouvait les consoler. Il répondit : « Pourquoi sont-ils venus en Italie, ces infâmes bourreaux ? Qu'ils s'arrangent. » Tout fut inutile.

« Je dois dire cependant que tous les Piémontais ne sont pas des Cialdini ; plusieurs officiers supérieurs vinrent auprès de moi ; ma douleur les avait touchés, ils cherchèrent à me consoler ; ils me dirent qu'ils étaient 45,000 hommes à Castelfidardo ; ils me firent connaître leur plan de bataille, qui a été gâté par l'ardeur du général de Pimodan, qui s'avança sur eux là où ils ne l'attendaient pas. Que si notre petite armée était arrivée dans la plaine où ils nous attendaient, elle aurait été entièrement dé-

Digitized by Google

les discours que la reconnaissance des évêques et des pasteurs répandit sur leurs tombes.

Le Saint-Père avait désiré que son brave général fût enterré à Rome, dans l'église de Saint-Louis des Français, et sa tendre piété se chargea des frais des funérailles.

De toutes ces splendeurs funèbres je ne rappellerai qu'une seule chose, l'inscription que le Souverain-Pontife avait fait placer sur le fronton de l'Église. La voici en latin et en français :

GEORGIO DE PIMODAN
VIRO NOBILISSIMO
DUCI FORTISSIMO
QUEM PRO SEDE APOSTOLICA
MAGNÆ ANIMÆ PRODIGUM
CATHOLICUS ORBIS LUGET
PIUS IX, PONT. MAX
SUO ET ROMANÆ ECCLESIÆ NOMINE
SOLEMNE FUNUS
TANTÆ VIRTUTI ET PIETATI DEBITUM
MŒRUENS PERSOLVIT.

truite. Nous avions tant prié à Lorette tous, qu'il ne me semble pas possible que le bon Dieu et la sainte Vierge n'aient point fait, en ce jour, tout pour le mieux, tant pour la cause du Saint-Père que pour le bien des braves gens qui se trouvèrent ce jour-là sur le champ de bataille. Ils me dirent encore que l'armée d'invasion, y compris la marine, était de 90,000 hommes. Je leur dis qu'il y avait peu de gloire à vaincre la petite armée du Pape, qui n'avait que 5,000 hommes à Castelfidardo, avec des forces si formidables. Ils répondirent : « Que voulez-vous? le général de Lamoricière est un grand général ; il avait commencé l'organisation au centre de l'Italie d'une armée qui nous aurait donné à penser ; il fallait donc l'attaquer avec force avant qu'il eût organisé, et puis... (après un peu d'hésitation), nous avions *l'ordre de faire vite!!!* »

Digitized by Google

« A Georges de Pimodan, homme très-noble,
« Chef très-courageux, qui, prodigue de sa grande âme,
« Mourut pour le Saint-Siége apostolique,
« Pleuré de tout l'univers catholique;
« Le Souverain-Pontife Pie IX,
« En son nom et au nom de l'Église romaine,
« A rendu dans les larmes les honneurs funèbres
« Dus à tant de courage et de piété. »

Cette inscription rappelle celles que les premiers chrétiens gravaient sur le tombeau des martyrs dans les catacombes. Ces mots : *Prodigue de sa grande âme,* sont sublimes.

Mériter une telle louange, la recevoir des lèvres du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la plus grande gloire qu'un chrétien puisse ambitionner. Après un tel éloge tombé d'une telle bouche, il n'y a plus qu'à glorifier Dieu et à se taire : rien ne reste à dire sur Georges de Pimodan (1).

Quant à nous, qui vivons encore, qui sommes laissés ici : *nos qui vivimus, qui relinquimur*, le combat n'est pas fini; mais la victoire a fait un pas vers nous. Les

(1) Nous avons lu dans une lettre de Rome du 20 avril 1861 le passage suivant : « En arrivant à Rome, madame de Pimodan était descendue au couvent des Dames du Sacré-Cœur. Son premier soin a été de se rendre à l'église Saint-Louis. Mgr Level l'y attendait et l'a conduite à la tombe du général. Madame de Pimodan est restée longtemps comme absorbée par la prière, et elle n'a point eu de ces faiblesses si faciles aux douleurs ordinaires. Cependant une forte émotion lui était réservée.

Avant-hier, jeudi, elle s'est présentée au Vatican. Le Saint-Père devait la recevoir. Madame la princesse Aldobrandini et madame la duchesse Salviati, qui apportaient une partie du produit de la loterie pontificale, et dont le tour d'audience précédait celui de madame de Pimodan, ont insisté, en voyant son état de souffrance, pour qu'elle se laissât introduire la première. Le Pape a semblé éprouver une émotion douloureuse en l'entendant an-

Digitized by Google

Machabées succombèrent aussi; mais, en succombant, ils sauvèrent la foi dans leur nation qui allait la perdre. C'était leur mission, et ils la remplirent. Sans leur généreux sacrifice, l'idolâtrie envahissait jusqu'à la terre où le Fils de Dieu devait bientôt paraître; mais il ne fallut pas davantage pour raviver dans Israël la foi qui n'eût pu périr chez lui sans s'éteindre dans le monde entier. Famille de héros dont le souvenir auguste anima nos croisés d'Orient, et suscita tant de nobles émules au sein de ce *peuple de géants* qui combattit si vaillamment pour ses autels à la fin du siècle dernier, qu'elle ouvre ses rangs, qu'elle accueille ces derniers venus; ils en sont dignes !

Saluons donc cette nouvelle consécration d'une cause déjà sacrée, et ne nous étonnons pas de lui voir déjà porter ses fruits. Le langage du dévoûment est de tous le plus éloquent chez les hommes ; s'il est nécessaire de croire à des témoins qui se font égorger, il ne l'est pas moins d'estimer une cause à laquelle le tribut du sang est offert avec tant de générosité.

O collines de Castelfidardo, vous fûtes aussi pour ces

noncer. La veuve du général s'est agenouillée sur la porte, et contenant ses sanglots, s'est écriée : « *Très-Saint Père ! très-* « *Saint Père ! mon mari est-il au ciel ?* » Ce cri d'une âme fortement chrétienne a amené sur les lèvres du Pape des paroles qui ont apporté non-seulement une consolation, mais une joie immense à madame de Pimodan. Après avoir dit que Dieu seul savait ceux qu'il avait déjà appelés à la plénitude de la gloire éternelle, Pie IX a ajouté « que depuis la bataille de Castelfidardo « il avait toujours prié avec toute l'ardeur de son âme pour les « morts, et nommément pour le général ; *mais que, depuis* « *quinze jours, il s'était aperçu qu'il ne priait plus pour* « *Georges de Pimodan.* » En s'exprimant ainsi, le Pape avait dans la voix et le regard une onction sainte, une simplicité évangélique sublime. »

Digitized by Google

nobles jeunes gens les Thermopyles de l'honneur. Ils étaient là au poste du dévoûment et ils y moururent. L'honneur du sang français, l'honneur du sang chrétien, ils l'ont soutenu jusqu'au bout ; ils sont tombés, mais ils n'ont pas été vaincus ; leur constance jette un reflet immortel sur leur glorieux désastre. Par eux, les âmes oppressées respirent ; par eux, le sentiment du devoir se relève dans les consciences ; par eux, dans les tristesses les plus amères, l'inspiration, le souffle sacré du dévoûment, console et rafraîchit les cœurs. D'un bout de l'Europe à l'autre, on applaudit, on admire ces jeunes guerriers ; les plus indifférents eux-mêmes s'émeuvent, et une bouche étrangère et protestante s'écriait naguère à leur louange dans une région lointaine : « Ce sont les « derniers martyrs de l'honneur européen. »

Et tandis que les acclamations des âmes saluent ainsi unanimement sur la terre ces glorieux héros, le ciel aussi les salue et leur ouvre son sein comme à des martyrs !

Oui, les martyrs de tous les temps, les Machabées, les soldats de la légion Thébaine, les héros des croisades, purent leur tendre, du haut des cieux, une main fraternelle quand ils parurent, les recevoir dans leurs rangs et leur offrir des palmes et des couronnes.

Mort de Léopold de Lippe tombé au champ d'honneur pour la cause de la sainte Église.

Dieu est admirable dans toutes ses voies, et les desseins de sa justice sont adorables comme ceux de sa miséricorde. Qu'il frappe ou qu'il guérisse, qu'il laisse la mort faire son œuvre ou qu'il ressuscite, qu'il se cache pour un temps ou qu'il se manifeste, il dispose toujours

Digitized by Google

toutes choses avec force et avec suavité pour la plus grande gloire de son nom et pour le plus grand bien de ses élus. Soit qu'il abandonne le saint homme Job à la rage de Satan, et que, nu, dépouillé de tout, sans asile, sans enfants, il l'étende comme un cadavre vivant et déjà rongé des vers sur sa couche de fumier; soit qu'il lui rende la santé, la fortune, les joies de la richesse et d'une nombreuse postérité, il est toujours le même Dieu, celui que, dans la sublime familiarité de son amour, le peuple chrétien appelle le bon Dieu, et même, pour qui sait juger des choses divines avec l'esprit divin, sa bonté apparaît plus grande encore dans les épreuves qu'il envoie à ses plus fidèles amis, que dans les consolations qu'il leur donne, dit M. le comte de Ségur.

Voici la touchante histoire d'une jeune victime de la barbarie piémontaise. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser le bon prêtre qui l'a vu naître et croître dans la foi, redire lui-même les détails touchants et sublimes de cette vie si pure et de cette mort si sainte. Rien ne saurait remplacer cette émotion profonde et vraie de l'ami, du prêtre, du père qui a connu, aimé, béni, et qui pleure encore l'enfant chéri de sa foi et de son cœur.

« Suisse d'origine, mais Français d'esprit et de cœur, M. Léopold de Lippe avait fait de bonnes études au collége de Belly, où il s'était conquis l'estime et l'amitié de ses maîtres et de ses condisciples par son caractère franc, ouvert, plein de bonté et de complaisance, mais surtout par une profonde piété et par une innocence de mœurs, j'oserais dire une délicatesse de pureté devenue bien rare de nos jours. Quand il est mort, à vingt-trois ans, ce cher et saint jeune homme, aucun souffle, j'en suis sûr, n'avait terni son âme.

Digitized by Google

« Il y avait en lui de la poésie et un amour passionné de l'idéal qui ne lui laissait pas même soupçonner la présence du mal dans le monde ; de là une naïveté, une ingénuité qui, auprès de certaines personnes, avaient je ne sais quelle teinte d'étrangeté, comme une fleur des chaudes régions égarée dans nos parterres, sous notre froid soleil.

« La nature avait pour lui des attraits mystérieux ; son bonheur était de se trouver en face de nos incomparables horizons et de s'enivrer de leurs splendides aspects. Il avait visité la Suisse et l'Italie en touriste aussi intrépide qu'intelligent. L'Italie ! pauvre enfant ! il en parlait, il y a deux ans, avec amour. Il ne prévoyait pas alors que bientôt elle boirait son sang.

« Il avait l'habitude de se confesser et de *communier* toutes les semaines, et il le faisait avec une foi qui resplendissait presque sur son visage, et une simplicité qui, de sa part, écartait et désarmait autour de lui le respect humain. Que de fois, dans ses promenades solitaires, l'église déserte d'un village n'a-t-elle pas attiré ses pas et abrité sa prière fervente ! que de fois ne l'ai-je point surpris moi-même épanchant son âme, soit devant l'autel où le Dieu de l'Eucharistie réside, soit devant l'autel de la Mère de Dieu ! Cette piété cependant ne lui donnait rien d'austère ; il était bon camarade, joyeux compagnon, et il prenait part avec entrain à tous les plaisirs que ne réprouvait pas sa conscience.

» On conçoit qu'une âme aussi religieuse se soit vivement préoccupée, dès le principe, des douleurs du Père commun des fidèles et des dangers qui menaçaient son pouvoir. Aussi, lorsqu'il apprit qu'un grand nombre de Français s'empressaient de voler à son secours, éprouva-t-il avec enthousiasme la contagion de ce noble exemple.

Digitized by Google

Il résolut de partir. A sa résolution aucun motif humain ne se mêlait ; il n'aspirait qu'à se dévouer à une sainte cause. « Pensez-vous, me demandait-il quelques jours « avant son départ, que si je meurs pour la défense de « l'Église je serai martyr ? » Et sur ma réponse affirmative, un éclair de joie, que je vois encore à l'heure qu'il est tout vif dans ma mémoire, brillait dans son regard.

« Les premiers jours d'apprentissage militaire et de garnison furent durs. Il supporta tout avec un héroïsme chrétien, sans ostentation comme sans plainte. C'était un moine sous l'habit d'un soldat. « Nos peines sont « légères, écrivait-il, parce que nous combattons pour « un principe. » Déjà le désir du martyre traversait son âme, et il en paraissait avoir quelque pressentiment. « Je suis très-content, mandait-il à sa mère, et n'ai « qu'une ambition : la mort sur le champ de bataille ! »

« Du reste, la vie des camps le trouva ce qu'il avait toujours été, avec je ne sais quel caractère de plus viril, de ferveur et de foi. On peut en juger par ce qu'il écrivait de Terni, à la date du 20 juillet : « Quel « plaisir j'ai éprouvé à retrouver quelques livres dont la « privation m'avait tant coûté (la malle venait de lui par- « venir) ! L'absence complète de lecture, surtout le di- « manche, où je n'avais point de livre pour suivre ma « Messe, me faisait paraître long d'un siècle le petit « intervalle qu'avait mis derrière nous notre change- « ment de garnison. Aussi, dès le premier jour, ai-je « dit ma Messe avec bonheur ! » Dans ses moments de loisir, il s'occupait de la traduction d'un ouvrage de piété italien. C'est aux environs de Terni que vint le surprendre l'ordre de marcher contre les Piémontais.

« Il ne me reste plus qu'à raconter sa mort. J'en

Digitized by Google

avais laissé le soin à des témoins oculaires. Les premiers chrétiens, pour garder le souvenir de leurs martyrs, se contentaient de recueillir leurs interrogatoires ou les actes proconsulaires, ou quelque lettre sans art de quelque autre confesseur de la foi échappé lui-même à la mort. Ainsi vais-je faire. Rien ne vaut ces récits tout empreints du souffle vivant de ceux-là mêmes qui ont pris part aux actions.

« Voici ce qu'écrivait à la famille du jeune volontaire, à la date du 28 octobre, pour mettre fin à de trop longues angoisses, M. Mauriel du Bourg, l'un des héros de ce corps franco-belge, immortel désormais dans l'histoire de l'Église, comme la légion Thébéenne : « Pardonnez-moi d'avoir été si longtemps sans répondre à votre lettre; mais je n'ai pas eu encore un instant pour vous parler de mon ami Léopold de Lippe, maintenant martyr de sa foi, comme il s'y attendait; car le matin, au commencement même de la bataille, placé tout près de moi, il me disait : *Je désire mourir aujourd'hui. Voici mon adresse; si tu t'en tires, toi, tu écriras à ma mère.* » Cette adresse, je l'ai perdue, et je ne le regrette presque pas, car, à mon passage à Lyon, j'ai trouvé une bonne dame qui s'est chargée de vous y préparer. Il m'eût été trop pénible de vous apprendre brusquement cette terrible nouvelle.

« Pour ce qui le concerne, depuis sa dernière lettre, sa vie était un peu celle de nous tous, bien qu'il nous servît d'exemple. Comme vous le savez, nous partîmes du camp le 12 septembre, et tous les jours nous faisions des marches de dix à douze lieues; ce qui n'empêchait pas ce brave garçon de porter constamment son sac, au lieu de faire comme beaucoup d'autres, qui mettaient le leur sur les voitures. Le soir, nous arrivions *éreintés;*

Digitized by Google

j'avais parfois la fièvre, et comme, en ma qualité de caporal de semaine, j'avais beaucoup à faire, il me remplaçait et m'aidait dans ma besogne...

« Vous me demandez s'il a *communié* la veille de la bataille ; voici ce que je puis dire à ce sujet : Nous nous trouvions toujours ensemble à la sainte Table, sans cependant nous être jamais donné le mot. Je ne crois pas qu'aucun soldat de la colonne Pimodan ait pu communier le jour ou la veille de la bataille; car, ainsi que beaucoup d'autres, j'en ai cherché vainement les moyens. Mais, trois ou quatre jours auparavant, nous avions pu le faire à Macerata. Voilà tout ce que je sais de votre enfant, mon bon ami Léopold de Lippe.

« J'ajouterai que, le jour de la bataille, nous avons combattu côte à côte, désirant tous les deux pouvoir être ainsi dans le séjour des bienheureux. Il paraît qu'il était plus digne que moi du martyre, que sa vie tout entière de complaisance et de charité pour ses camarades lui avait si bien mérité; il a obtenu cette grâce que je n'ai pu avoir. Je l'ai vu tomber près de moi, frappé d'une balle à la tête; je l'ai relevé, mais il était déjà avec les anges. J'ai embrassé pour la dernière fois son pauvre corps tout sanglant, et j'ai été obligé de le laisser pour continuer à me battre. »

« Le bon M. du Bourg se trompait en croyant à la mort instantanée de son ami ; quelques-uns de ses compagnons affirment l'avoir vu relevé pendant le combat, faible et épuisé de sang, appuyé contre un arbre.

« En tout cas, voici un autre détail précis donné aussi par un témoin oculaire. M. Paul Saucet écrivait de Nantes à la famille : « Je suis plus à même que tout autre « de donner les renseignements les plus exacts sur sa « malheureuse position après la glorieuse et fatale jour-

Digitized by Google

« née. Le soir de la bataille, vers cinq heures, j'accom-
« pagnais notre brave général de Pimodan : en traversant
« le champ du combat, le chef de l'escorte jugea con-
« venable de nous y faire reposer un instant, car je por-
« tais un bras du brancard. Je reconnus mon cher
« caporal de Lippe. Je l'appelais, mais en vain, il n'a-
« vait plus sa connaissance. Je puis affirmer qu'il n'était
« point mort lorsque je l'ai quitté, alors qu'il était au
« pouvoir des Piémontais. Qu'en ont-ils fait?... »

« Hélas! tout ce qu'on peut dire de plus honorable pour eux, c'est qu'ils l'ont laissé mourir. On sait avec quelle humanité ils ont traité les prisonniers! »

Les blessés de l'armée pontificale transportés dans le sanctuaire de Lorette.

La bataille dans laquelle l'armée pontificale *fut assassinée*, selon l'expression du vaillant général de Lamoricière, eut lieu au pied de la colline où est bâti le sanctuaire vénéré de *Notre-Dame de Lorette*. Ce n'est pas sans un dessein admirable de la divine Providence que les héros de la chrétienté ont dû mourir en ce lieu, et cette conviction apporte déjà un soulagement indicible à notre douleur. Beaucoup de blessés ont été apportés dans la basilique, plusieurs ont expiré le regard fixé sur les murs que sanctifièrent Jésus, Marie et Joseph, et ils ont pu exhaler, avec leur dernier soupir, la tendre invocation que les prêtres mettent sur les lèvres des mourants.

Mais laissons parler un de ces braves de l'armée pontificale, témoin oculaire de ces scènes sublimes; M. de Tournon, à qui nous devons ces détails, a voulu laver de son sang la faute commise par son père, homme

Digitized by Google

ailleurs très-honorable, mais qui avait eu le malheur d'être préfet de Rome sous le premier Empire.

« Trois heures avaient suffi, dit-il, pour anéantir l'armée pontificale. Ce n'était plus qu'une masse confuse, sans chefs, sans âme, en complète dissolution, et désormais à la discrétion des Piémontais. Au colonel Goudenhoven échut la triste tâche de présider à son agonie. La nuit du 19 septembre 1860 fut une nuit d'alarme et de hideux désordre ; les zouaves, réduits, de deux cent-quatre-vingts à quatre-vingt-huit auxquels nous nous étions joints, et le bataillon allemand de Wuksman, veillaient seuls aux postes les plus importants.

Le sanctuaire de Loretto nous servait d'ambulance. Dans toute l'étendue de l'église on a disposé de la paille et des matelas ; deux cents blessés, dont beaucoup n'attendant plus que la mort, y gisent dans ce silence calme qui est le dernier devoir, le dernier point d'honneur du soldat (1). Par une grâce de la Providence, il se trouve à Loretto quelques sœurs de la charité : ce sont des Françaises. Elles circulent dans ces funèbres files d'un pas actif, avec cette aisance qui ne se dément jamais et la douce sérénité de leurs visages porte dans l'âme de nos blessés la résignation et l'espoir. Les chirurgiens ont établi leur laboratoire au chevet de l'église, tout contre la Santa-Casa ; ils y travaillent dans une mare de sang.

(1) Dans la relation de la mort d'un de ces jeunes héros, nous avons lu le passage suivant :

« Avec quelle joie, sur sa couche ensanglantée, le pieux jeune homme dut-il savourer les prémices de son martyre dans ce sanctuaire incomparable après lequel il avait si ardemment soupiré ! De quels yeux pleins d'amour dut-il contempler cette humble demeure où s'étaient accomplis les plus grands mystères de notre divine religion, où l'ange avait salué la Vierge Marie, où la Vierge Marie avait conçu Jésus-Christ, son créateur et son

Digitized by Google

Mais le sanctuaire vénéré est resté libre ; les Messes s'y succèdent pendant toute la matinée, et une foule de soldats ne cessent d'en assiéger les portes. Pour qui a vu, le 19 septembre, ces pauvres Irlandais, ces enfants de la Bretagne encore couverts de boue, de sang, tous noirs de poudre, prosternés sur les dalles du sanctuaire, s'approcher humblement de la Table sainte ; pour qui a entendu les paroles du prêtre, couvertes parfois par le cri d'un amputé, jamais Loretto, avec les splendeurs de ses trésors, les pompes de ses cérémonies, l'affluence de ses pèlerins, n'atteindra la majesté de ce funeste jour (1). »

La mère et le fils héroïques.

Ce n'est que dans la sainte Eucharistie, si justement nommé le *pain des forts*, qu'on peut puiser cette vertu et ce courage qui triomphent de tous les sentiments de la nature. Nous empruntons à la sublime oraison funèbre des martyrs de Castelfidardo par le courageux et éloquent évêque de Poitiers, le passage suivant qu'on ne peut lire sans sentir ses yeux se remplir de larmes :

« Tandis que la Vierge Marie et notre sainte reine Radégonde enveloppaient tous nos autres enfants de leurs

Dieu, où avaient commencé les ineffables anéantissements de l'Incarnation : c'est là que Dieu fait homme avait grandi sous les regards de sa Mère et du bon saint Joseph, obscur, inconnu, semblable au dernier de ceux qu'il avait créés ; et c'est là qu'il nous avait enseigné le prix du travail en travaillant, de l'obéissance en obéissant, de l'humilité en s'humiliant, du silence en se taisant ; de toutes les vertus en les pratiquant toutes ; et ce toit sacré avait abrité pendant de longues années le Ciel vivant sur la terre et ignoré de la terre. »

(1) Voyez le *Correspondant*, octobre 1860.

Digitized by Google

miraculeux manteaux, le Dieu des armées a exigé un holocauste; et il a su le choisir comme il choisit toujours ses victimes, quand il médite des pensées de miséricorde. C'était la fleur de la distinction comme le modèle de la ferveur et de l'innocence, le doux et délicat adolescent, Georges d'Héliand. A la veille du départ, il écrivait ces mots à un de ses anciens maîtres : « Nous partirons de-« main soir; ma mère a toujours le même courage, j'en « voudrais avoir autant. La séparation est bien dure! c'est « peut-être la dernière fois que je verrai ici-bas ma mère « et mes sœurs. Je me console en pensant que je vais « à Rome pour défendre la cause de Dieu. Si je reviens « pour ma mère, je l'en bénirai; si j'y meurs, j'ai la « pleine confiance que ce sera pour mon plus grand bien. » Quelques jours avant la bataille, il écrivait encore : « Si « je puis garder jusqu'au bout ma conscience aussi pure « que je l'ai maintenant, je serai bien content et je « n'aurai pas peur. Cela est dû à vos prières et à celles « que nos mères font pour nous. » Il ajoutait : « On dit « que nous aurons bientôt des engagements avec les gari-« baldiens » (dans leur honnêteté, ces jeunes gens n'en avaient jamais cru d'autres possibles); « je demande à « leur chef d'attendre encore quinze jours, afin que je « sache mieux charger mon fusil. Cependant, s'il venait « dès demain, il peut être sûr qu'aucun Français ne re-« culera d'un pas. Je ferai comme mon oncle Quatre-« barbes. Il récitait un *Memorare* au moment de l'action, « pour dire à la sainte Vierge de le garder; et après, il « ne s'occupait que de porter le plus de coups et d'en « recevoir le moins possible. »

« Vous avez entendu parler le fils; voulez-vous entendre parler la mère? De tels monuments doivent être enregistrés avec soin, et la chaire sacrée ne déroge point à

Digitized by Google

sa sainteté ni à sa dignité quand elle les publie en entier.
« Vous avez la bonté d'être pour mon fils un second père;
« priez donc avec nous pour que Dieu lui fasse miséricorde,
« s'il lui restait encore quelques fautes à expier. Je reçois
« à l'instant une lettre qui m'apprend qu'il a eu la tête
« emportée le 18. Je devrais remercier Dieu qui fait
« jouir mon Georges d'un bonheur que je n'aurais pu lui
« donner s'il me l'avait laissé, et surtout des grâces sans
« nombre qu'il a accordées à ce cher enfant pendant le
« peu de temps qu'il a passé sur cette terre. Plus heu-
« reuse que bien des mères, j'ai pu jouir un instant de
« la bonne conduite de mon Georges; j'ai pu voir qu'il
« avait profité des principes reçus de vous et de ses pères.
« Puis, pour le préserver des dangers qu'il devait encore
« rencontrer, et pour le recevoir avec un cœur pur et
« sans souillures, le bon Dieu me l'a repris : que son
« saint nom soit béni ! »

« La mère qui parle ainsi est une veuve; celui dont elle fait si résolûment le sacrifice à Dieu et à l'Église, était un fils unique, un beau jeune homme de dix-neuf ans, l'héritier d'un grand nom militaire de l'Anjou.

« O sainte Église de Dieu, tes morts revivront et tes décapités relèveront la tête : *Vivent mortui tui, interfecti mei resurgent.* Ou plutôt tes tués n'ont pas été tués : *Interfecti tui, non interfecti.* Ils n'ont point donné leur vie pour une cause humaine, mais pour une cause divine.

« La sainte théologie m'autorise donc à dire qu'autour de leurs tempes, un second jet de lumière, une auréole de surcroît s'ajoutera au nimbe commun de la gloire, et qu'ils sont enrôlés, immatriculés pour l'éternité entière dans la blanche légion de ceux qui ont lavé leurs étoles dans le sang de l'Agneau. C'est parmi ce noble chœur des martyrs

Digitized by Google

que nos regards iront vous chercher, ô vous tous qui avez glorieusement succombé dans cette lutte.

« C'est là que nous vous reverrons, ô chevaleresque Pimodan, brillant soldat et historien des émouvantes guerres de la Hongrie et de l'Italie. Quiconque vous a lu ou vous a connu, le dira comme moi. Vous aviez reçu du Ciel une âme éminemment guerrière, une trempe essentiellement martiale. Ces rares dons, que vous auriez voulu offrir à la France, Dieu vous a fait la grâce de finir votre vie en les employant à son propre service. Votre nature ardente, généreuse, inquiète, avait besoin de la gloire; vous avez trouvé la plus haute de toutes. Vous seriez mort de la mort des braves au sortir de cette forteresse de Peterwardein, d'où vous écriviez à vos parents un adieu si courageux et si résigné; mais plus heureux cent fois, vous êtes mort de la mort des saints, de la mort des martyrs, au sortir de cette église de Lorette où vous et votre général en chef, et toute votre phalange catholique, vous aviez, le matin même, lavé vos âmes dans le bain de la pénitence et réchauffé vos cœurs au feu de l'hostie eucharistique.

« Seigneur mon Dieu! des dévouements si purs, si magnifiques, ne seront pas perdus pour la terre. J'en jure par cette sainte Maison où votre Verbe s'est fait chair : le sang chrétien versé en abondance tout près de ses murs, sera une semence féconde. Non, Seigneur, vous n'auriez pas choisi un tel lieu pour y laisser dépouiller à tout jamais votre Épouse de cette légitime royauté qui est comme l'appendice humain et l'enveloppe corporelle de sa divine essence. Nos héros ont pu être tués, ils n'ont pu être vaincus. D'ailleurs, leur dévouement en suscitera d'autres; car en tombant de la sorte, ils ont laissé, non-seulement aux jeunes hommes, mais à toute la nation un

Digitized by Google

grand exemple de vertu et de courage dans le souvenir de leur mort (1). »

L'héroïne de Gaëte.

Dans ces temps malheureux où nous sommes les tristes témoins des trahisons les plus infâmes et des forfaits les plus hideux, on est consolé en voyant dans le camp des défenseurs de l'Église les vertus les plus héroïques.

De tous les exemples de dévouement et de charité courageuse que les défenseurs de Gaëte, depuis le roi de Naples jusqu'au dernier soldat, n'ont cessé de donner au monde attristé par le spectacle de la lâcheté et de l'égoïsme, il n'en est certainement pas de plus touchant et et de plus admirable que celui d'une jeune reine de vingt ans, qui a trouvé dans l'adorable Eucharistie ce courage qui fait les héros chrétiens.

On l'avait vue, quittant à peine les délices d'une cour dont elle avait fait jusque-là la grâce et l'ornement, se séparer de ses jeunes enfants pour s'enfermer dans une étroite place de guerre exposée à un bombardement affreux. On la voit maintenant prodiguer à la fois, sous le feu de l'ennemi, des encouragements et des éloges aux artilleurs dans les batteries, et les soins d'une sœur de

(1) Nous pourrions multiplier les traits d'héroïsme de cette petite armée pontificale, mais nous préférons renvoyer nos lecteurs au beau livre : *Les Martyrs de Castelfidardo*, publié par M. le comte Anatole de Ségur, maître des requêtes au conseil d'État. Cet ouvrage, d'un chrétien et d'un littérateur distingué, devrait faire partie de la bibliothèque de toutes les familles catholiques. Nous faisons des vœux pour qu'on en fasse une édition populaire à la portée des plus pauvres.

Digitized by Google

charité aux blessés et aux malades dans les hôpitaux souvent visités par les bombes pié montaises. Aussi est-elle bientôt devenue l'idole de tous ces braves gens. Une nuit un pauvre soldat blessé dans une des sorties précédentes, sentant sa fin approcher, dit à une des religieuses de l'hôpital qu'il désirait, comme consolation suprême, parler à la reine avant de mourir. En vain la bonne Sœur s'efforce de lui démontrer la folie de sa demande, le mourant y met une telle ténacité accompagnée de si instantes prières, que la religieuse se décide à tenter une démarche qu'elle juge elle-même ne pouvoir réussir. Elle arrive au palais ou plutôt à l'aile blindée et casematée qui sert la nuit d'asile aux royaux époux, il était deux heures du matin. Elle ne parvient qu'à grand'peine à parler à une femme de chambre. Celle-ci après bien des difficultés, se décide enfin à éveiller la reine et à lui présenter cette étrange requête. La jeune souveraine se lève aussitôt et, suivant la religieuse, traverse à la hâte les rues de la ville, à la lueur livide des bombes et des obus qui éclatent, elle entre dans l'hôpital et s'assied au chevet du mourant. Le pauvre soldat, ranimé par la présence tant désirée de sa Souveraine, rassemble un reste de force pour lui recommander sa femme et ses enfants qu'il a laissés dans son village pour voler à la défense de son pays et de son roi, puis il meurt tranquille et résigné, pressant la main de sa reine dans ses mains défaillantes et appelant sur elle toutes les bénédictions du Ciel.

J. M. J.

Digitized by Google

VI

Le saint Viatique.

L'amour de Jésus ne connaît pas de bornes : après l'avoir fait descendre du ciel sur la terre, pour se donner à nous, il le porte encore à quitter le tabernacle de nos autels pour venir nous visiter sur notre couche funèbre, et nous accompagner dans le dernier et terrible passage du temps à l'éternité.

C'est au majestueux reflet des splendeurs eucharistiques qu'il est doux de venir considérer la mort, cette dernière scène des misères et des douleurs humaines. La mort! A ce nom la nature frémit, dit un pieux auteur, notre cœur se glace, et nous sentons le frisson de l'effroi parcourir tous nos membres. Ce sentiment est naturel, mais la religion le modère ; bien plus, elle sait embellir et prêter des charmes à ce fantôme hideux dont le seul aspect nous fait reculer d'épouvante. Oui, il appartenait au Dieu si bon de l'Eucharistie d'adoucir à sa créature les angoisses de la grande séparation, de tempérer par sa présence l'amertume de ses derniers et solennels adieux.

Oh! qu'il est beau, qu'il est doux, qu'il est consolant de voir le Soleil divin de l'Eucharistie projeter encore ses

Digitized by Google

bienfaisants rayons sur les dernières heures de la vie de ce juste qu'il a illuminée tout entière, de voir cet astre radieux se lever et apparaître plein de majesté sur cette couche funèbre qu'il transforme en autel, de le voir enfin venir réchauffer une fois encore ce cœur que la mort va glacer pour toujours, ranimer, raviver le feu du saint amour dans cette âme qui va se fermer à tous les amours de la terre, la rassurer, calmer ses frayeurs, et lui donner à cette heure suprême l'avant-goût de ce règne de bonheur et de paix qui va bientôt commencer pour elle!

Oui, je le répète, il est doux, il est consolant d'être spectateur de la dernière communion de l'âme fidèle, de voir pour ainsi dire la consommation de l'union de cette âme avec son Créateur, de contempler notre adorable Sauveur fermant lui-même des yeux qu'il va dans un instant rouvrir à l'éternelle lumière, et ce chrétien calme et paisible s'endormir plein de confiance dans le baiser du Seigneur, et s'appuyer avec sécurité sur son bien-aimé, sur celui qui fut toujours son appui, pour franchir le pas si redoutable qui sépare le temps de l'éternité.

Oh! qu'il doit être doux pour le juste mourant dans l'amour de son Dieu, alors qu'il sent le divin cœur de Jésus répondre aux dernières palpitations du sien, de pouvoir dire, en jetant un regard sur cette vie qu'il va quitter, ce que disait son adorable Maître sur le point d'expirer : Tout est consommé! Oh! quelle ineffable joie doit inonder son âme à cette pensée! Oui, peines, douleurs, tout est passé pour ne plus revenir; épreuves, combats, sacrifices, tout est accompli. Qu'il doit être consolant pour lui de pouvoir se dire : J'ai passé sur cette terre que je vais quitter en faisant tout le bien que j'ai pu faire; j'ai péché, mais j'ai souffert, mais la terre n'a été pour moi qu'une vallée de larmes que je quitte

Digitized by Google

sans regret. J'ai aimé Dieu et mes frères; j'ai vécu de la vie de Jésus dans l'Eucharistie, et j'ai cherché constamment à le faire vivre en moi, en imitant ses vertus, en me faisant pour son amour de continuelles violences. O bonheur inexprimable! tout est consommé!... Désormais je ne courrai plus de danger d'offenser mon Dieu et de le perdre pour jamais. Déjà je lui suis uni par la communion, et cette communion va devenir éternelle. J'entends la voix de mon Dieu qui m'appelle; il est venu à moi, je veux aller à lui. Viens donc, ô mort! viens; bien loin de redouter tes coups, je les désire, je ne t'envisage plus que comme une libératrice et une amie. Viens, je souris à ton approche; hâte-toi de briser les faibles liens qui retiennent mon âme loin de son bien-aimé. Viens, car j'ose dire après le grand Apôtre : J'ai vaillamment combattu les combats du Seigneur. J'ai achevé ma course; maintenant il ne me reste plus qu'à aller recevoir l'immortelle couronne que j'attends bien plus de la miséricorde de mon Dieu que de sa justice (1).

Avec quel respect on doit accompagner le très-saint Sacrement.

« Entendez-vous les accents du clairon guerrier se mêler aux sons graves et mesurés du tambour? Entendez-vous la voix de l'officier qui crie : *Présentez armes! Genoux terre!* Voyez-vous, à ce commandement, tous les soldats du poste, rangés en bataille, se prosterner comme un seul homme, portant leur main droite à leur front, et

(1) *L'Eucharistie méditée.*

Digitized by Google

l'officier lui-même abaisser dans la poussière la pointe de son épée?...

Quelle est la puissance devant laquelle s'humilient de la sorte ces fiers défenseurs de la patrie? Est-ce un général? est-ce un maréchal de France? est-ce le chef de l'État? Non; devant le représentant le plus élevé de l'autorité civile, l'armée reste debout! Que se passe-t-il donc?

Le son d'une clochette a donné l'éveil à la sentinelle, un modeste cortége s'est montré dans la rue, quelques flambeaux ont brillé, et, sous un simple dais, l'on voit un prêtre tenant entre ses mains un petit vase de vermeil. L'œil n'aperçoit rien de plus, mais la foi de saint Maurice, la foi de Charlemagne, la foi de saint Louis et de Bayard, perçant les nuages, découvre dans ce ciboire, caché sous les humbles apparences du pain, le puissant Dieu des armées!... Le cortége s'arrête, le prêtre élève l'hostie et bénit le poste agenouillé; puis, sur l'ordre du chef, deux soldats se détachent, se placent de chaque côté du prêtre, et accompagnent, jusqu'à sa rentrée, le très-saint Sacrement.

Telle est l'admirable consigne que soixante ans de révolutions successives n'ont point abolie, qui a traversé les plus dangereuses périodes d'indifférence religieuse et d'athéisme légal, et qui, dans toute sa vigueur primitive, est arrivée jusqu'à nous, comme le plus beau titre de gloire de l'armée française!

Tel est le spectacle sublime qui, presque chaque jour, dans les rues des grandes cités catholiques se présente à l'admiration des anges et des hommes (1)!

(1) En Espagne, lorsqu'un régiment rencontre le saint Viatique, on étend le drapeau sur le passage du Saint-Sacrement. On croit

Digitized by Google

Témoins de cet éclatant hommage, les passants s'arrêtent étonnés; la plupart s'agenouillent pieusement ou courbent tout au moins la tête; quelques-uns, flottant entre la foi et le respect humain, se découvrent et doublent le pas dans un embarras visible; d'autres enfin, dont le nombre est rare, cherchent à afficher une insolente indifférence; mais leur démarche mal assurée trahit à leur insu le trouble de leur âme. Les portes des magasins s'ouvrent de toutes parts, les affaires sont suspendues, et, pendant quelques instants, il se fait tout autour un silence solennel.

Oh! c'est alors que les heureux confrères du saint viatique, qui *suivent l'Agneau partout où il va*, tressaillent d'allégresse, et répètent, du fond de leur cœur, ces belles paroles du Roi-Prophète : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!*

Il est superflu de parler de l'excellente impression que produisent sur les masses ces manifestations d'une foi assez solide et assez vive pour résister aux suggestions du respect humain. Les esprits même les plus indifférents sont doucement touchés par la vue de ces hommes qui n'hésitent pas, au premier appel qui leur est adressé, de donner hautement, en présence d'une cité entière, un témoignage non équivoque de la fermeté de leurs convictions religieuses. Partout sur le passage du pieux cortége, au son de la cloche qui le précède, les fronts se découvrent, les têtes s'inclinent avec respect, et Notre-

que cet usage fut introduit par un roi d'Espagne, en réparation d'un sacrilége.

Lorsque la voiture d'un grand d'Espagne, celle du souverain lui-même, vient à rencontrer le très-adorable Viatique, il est d'usage de descendre et de suivre à pied le Saint-Sacrement que le prêtre porte dans l'équipage à sa destination.

Digitized by Google

Seigneur ne trouve plus à bénir que des cœurs soumis. Puisse l'œuvre du Saint-Viatique contribuer, dans tous les lieux où elle est établie, à accroître la vénération et l'amour du peuple chrétien envers la victime expiatrice de nos autels !

Qui pourrait dire les innombrables merveilles de la grâce, opéré es ainsi par le passage fréquent et ostensible du Saint-Sacrement dans les rues d'une grande ville? L'impiété le comprend bien; aussi dirige-t-elle ses plus persévérants efforts pour empêcher de sortir, visiblement au moins, de son sanctuaire le divin captif. L'air qu'il purifie par sa sainte présence lui est insupportable; elle n'ose le combattre qu'après qu'elle l'a fait oublier! Pour rendre ces hommages plus dignes de Jésus, on a rétabli dans plusieurs villes les confréries du Saint-Viatique (1).

L'on s'habituait trop à voir passer le Saint-Sacrement comme l'on voit un convoi funèbre dont on se borne à saluer la croix sans se détourner de son chemin. Aujourd'hui l'attention est éveillée par le cortége et l'éclat des lumières, et l'on voit une foule toujours croissante de passants s'arrêter et se prosterner humblement dans la poussière. Aux yeux de la foi, rien n'est véritablement changé, car qu'est-ce que quelques hommes de plus dans un cortége où se trouve le Roi des rois? Mais de

(1) Il est rapporté dans les *Annales des missions étrangères* que, dans une île près de Goa, en Asie, lorsqu'on donne le signal que l'on va porter le bon Dieu à un malade, tous ceux qui peuvent quitter leurs travaux accourent, nettoient le chemin, le sèment de fleurs, et ornent la maison du malade, tant en dehors qu'en dedans, de branches de feuillage et de fleurs odorantes, et puis accompagnent le bon Dieu avec des cierges allumés. — Ceci e pratiquait aussi à Potosi, ville du Pérou.

Digitized by Google

tout temps l'exemple a réveillé la foi endormie et combattu le respect humain.

Saint Casimir, roi de Pologne, faisait si peu de cas des considérations humaines, qu'il allait pieds nus adorer le très-saint Sacrement, et restait de longues heures à méditer ainsi sur le seuil de la porte de l'église. — Saint François Borgia, étant encore duc de Candie, interrompit un jour une grande chasse, pour suivre, pendant plusieurs milles, le très-saint Viatique.

Une brebis égarée poursuivie par le bon Pasteur.

Un jour, au détour d'une rue, un jeune homme se trouve inopinément en face de l'auguste scène que nous venons de décrire. Ce n'était pas un impie; il avait, dans son enfance, gravi les degrés de l'autel pour recevoir, avec la foi vive d'un cœur innocent, la divine Eucharistie. Mais, hélas! à cette manne céleste il avait plus tard préféré le breuvage empoisonné des plaisirs du monde; il avait oublié le chemin de l'église et presque perdu le souvenir du bonheur de sa première communion. A la vue du saint ciboire, ce souvenir fait tout à coup irruption dans son âme, non plus comme une eau douce et rafraîchissante, mais comme un impétueux torrent; non plus comme une aimable caresse de la grâce, mais comme le rude aiguillon du remords! Comme Adam après son péché, il ne peut supporter la vue de son Dieu, et cherche à l'éviter. Il se détourne et se précipite dans une rue voisine. Mais le saint Viatique allait précisément dans cette direction; et, comme il s'agissait de l'administration d'un malade en grand danger, le prêtre et sa suite hâtaient le pas. Poursuivi de la sorte, et vou-

Digitized by Google

lant absolument échapper à cette cruelle importunité, notre jeune homme entre dans une allée pour s'y soustraire. O surprise!... c'était l'allée même de la maison du malade!... Le bon Pasteur poursuit encore, jusque dans ce dernier retranchement, la brebis égarée!... Pour le coup, le jeune pécheur est vaincu ; il suit en pleurant le bon Maître qui veillait sur lui avec une si tendre sollicitude et qui le ramène enchaîné au pied de l'autel. Il ne songea plus, dès lors, à rompre cette douce chaîne.

Le soldat fidèle à Jésus.

Une scène bien touchante a eu lieu dernièrement au moment où l'infanterie de marine descendant la Grand'-Rue de Brest, pour se rendre dans le port, a rencontré le saint Viatique qui sortait de la maison d'un malade. En présence de Dieu, la musique suspendit un air guerrier pour jouer aussitôt un morceau religieux. Toute la colonne s'arrêta immobile, et les fronts s'inclinèrent. Le saint prêtre quitta alors le dais et se plaça devant le front de la troupe, heureux de pouvoir en cette occasion providentielle bénir une dernière fois les enfants de la France qui vont porter la civilisation chrétienne et soutenir l'honneur de nos armes dans l'extrême Orient.

Un soir dans une ville du Midi, on allait porter le Saint-Sacrement d'une chapelle privée dans une église voisine, plusieurs bons chrétiens environnaient l'autel, un flambeau à la main, pour suivre en procession Notre-Seigneur Jésus-Christ, et parmi eux se trouvait un soldat.

« Mon ami, lui dit une des personnes présentes, je crois
« que vous feriez mieux de ne pas venir avec nous ; cela
« n'est peut-être pas prudent. Si quelque camarade vous

Digitized by Google

« rencontrait, il pourrait vous rendre la vie dure à la « caserne. » Le soldat se retourne, et regardant l'interlocuteur avec étonnement, il lui répond d'une voix à laquelle la vivacité de sa foi prêtait une force particulière : « Quand mon colonel passe, je lui présente les « armes. Qui pourra trouver mauvais que je rende à mon « Dieu les honneurs que je lui dois ? »

Honneurs rendus au saint Viatique.

On lit dans une revue ce qui suit :

Un fait des plus édifiants vient de se passer à la caserne des Collinettes, à Lyon. Un militaire attaché en qualité d'armurier au bataillon de chasseurs à pied qui tient garnison dans cette caserne, et auquel ses ressources pécuniaires permettent d'avoir une chambre à part, était tombé gravement malade, et avait demandé les derniers sacrements. Un samedi donc, à l'heure convenue, deux soldats, guidés par le sergent de garde, se présentent à l'église de Saint-Bernard pour porter le dais. Le saint Sacrement arrive à la caserne au moment où l'on fait l'exercice sur la terrasse. Aussitôt les manœuvres cessent; officiers et soldats se découvrent ou s'agenouillent. La cérémonie s'accomplit au milieu d'une assistance recueillie et pénétrée ; puis, quand le prêtre quitte la chambre du malade, le bataillon entier est rangé sous les armes, les officiers en tête de leurs compagnies ; les trompettes sonnent, on présente les armes, et le prêtre se retire lentement, répondant par une bénédiction solennelle à ces honneurs rendus au Dieu des armées.

Digitized by Google

Le baron de Géramb faisant l'office d'enfant de chœur.

On raconte du célèbre baron de Géramb, grand chambellan de l'empereur d'Autriche, qu'ayant rencontré un jour dans une rue de la ville qu'il habitait le saint Viatique que l'on portait à un moribond, s'aperçut que l'un des clercs qui assistaient à cette cérémonie n'avait pas la gravité convenable. Aussitôt le pieux général prit le bâton du dais et le renvoya; le prêtre s'étant retourné, il aperçut à son grand étonnement, le général à la place de l'enfant de chœur. Non moins grande fut l'admiration de la foule du peuple qui était accourue sur les lieux. Le général qui avait fait preuve d'une si grande dévotion envers le Saint-Sacrement, fut obligé de faire deux longues courses, attendu que le curé avait à administrer deux malades qui habitaient à une grande distance l'un de l'autre. Après quoi il accompagna le Saint-Sacrement jusqu'à l'église, où le curé lui adressa les remerciements les plus touchants.

Un soldat plein de foi récompensé.

Quel est celui qui, après avoir accompagné avec recueillement le Sauveur dans sa marche triomphante, l'avoir suivi de près, comme autrefois ces foules de la Judée qui s'attachaient à ses pas, n'emporterait pas en se retirant les grâces les plus abondantes, et un désir sincère et fécond d'avancer de plus en plus dans la connaissance et l'imitation de ce modèle de nos âmes? *Celui qui m'aura*

Digitized by Google

confessé devant les hommes, est-il dit dans le Livre de vie, *moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux.* La promesse est formelle; qui douterait de sa réalisation?

Quel est celui, dit encore l'auteur de l'*Imitation*, qui, s'approchant d'un grand foyer, ne s'en retournera pas un peu échauffé? Oh! puissions-nous nous enflammer pour le bien auprès de ce foyer de la charité!

Césaire raconte qu'il y avait de son temps en France un soldat très-pieux et si plein de respect pour le Saint-Sacrement que, chaque fois qu'il assistait à la Messe, il se prosternait par terre au moment de l'élévation de l'hostie, et quand il lui arrivait de rencontrer un prêtre dans les rues, portant le Viatique à un malade, il tombait à genoux aussitôt pour l'adorer.

Or, un jour qu'il était en grande tenue, revêtu de ses plus beaux habits, en entrant dans la ville, il rencontra un prêtre qui portait le corps de Notre-Seigneur; et comme la rue dans laquelle il se trouvait était fort sale et pleine de boue, il délibéra un instant pour savoir ce qu'il devait faire dans cette occasion. Mais la dévotion l'ayant emporté dans son cœur sur la crainte de se salir, il descend de cheval et se prosterne au milieu des ordures pour adorer le Saint-Sacrement. Mais par un prodige de la bonté de Dieu qui voulut récompenser son serviteur et lui témoigner combien sa religion lui était agréable, ses vêtements ne reçurent pas la moindre souillure. Le soldat, ravi d'admiration à la vue de ce prodige, sentit sa foi devenir plus vive encore, et sa reconnaissance envers Dieu ne connut plus de bornes. (*Cæsarius. lib.* IX, *cap.* LI.)

Digitized by Google

Beaux exemples de deux princes chrétiens.

Philippe II, roi d'Espagne, que l'histoire nous représente comme un des plus grands princes de son siècle, était sorti de Madrid pour se promener en voiture. Il rencontra le vicaire d'une petite paroisse de campagne, qui, précédé d'un enfant de chœur, portait le saint Viatique à un malade; il descend aussitôt de carrosse, y fait monter le prêtre, qu'il accompagne, la tête nue et la main à la portière, jusqu'à ce qu'il soit arrivé chez le malade. C'était un pauvre jardinier. Le prince assiste avec la plus grande dévotion à toute la cérémonie. Il fait ensuite une aumône considérable à celui qu'on vient d'administrer, et, remontant dans son carrosse avec le prêtre, qu'il fait mettre à la place la plus honorable, il le ramène jusqu'à l'église, imitant en cela l'exemple d'un de ses illustres ancêtres, Rodolphe de Hapsbourg, le chef de la maison d'Autriche.

— Ce prince, étant à la chasse, rencontre un curé qui portait le saint Viatique. Rodolphe découvre humblement sa tête, descend de cheval, se jette à genoux et adore son Sauveur et son Dieu.

Un torrent, grossi par l'orage, coulait dans la prairie; le prêtre quitte sa chaussure pour le traverser, le prince le voit: « Que faites-vous? lui crie-t-il avec surprise. — Seigneur, répond le prêtre, je cours chez un mourant qui soupire après cette nourriture céleste, et je m'aperçois que le torrent est enflé par les pluies. Mais je vais le passer à pieds nus, pour que le mourant ne soit pas privé de la visite de son Dieu. »

Digitized by Google

Alors Rodolphe, afin de l'aider à remplir un devoir sacré, lui offre sa monture, et lui met entre les mains la bride de son cheval; le prêtre poursuit sa route.

Le lendemain, il vient offrir au chevalier ses remercîments et lui ramener son coursier, qu'il tient modestement en laisse. « Loin de moi la pensée, s'écrie l'humble prince, de me servir, pour aller au combat ou à la chasse d'un cheval qui a porté mon divin Sauveur ! Si vous ne voulez pas le garder pour vous-même, qu'il soit consacré au service de notre Maître ; car je l'ai donné à Celui de qui je tiens l'honneur, la fortune et la vie. — Que le Dieu tout-puissant, répond le ministre de l'autel, qui exauce les prières de ses plus humbles serviteurs, vous récompense comme vous le méritez. Déjà votre patrie est pleine de votre gloire ; puissiez-vous réunir plusieurs couronnes sur votre tête ! Puissent vos derniers neveux prospérer et vous bénir !

Foi d'Henri IV.

Henri IV eut la foi la plus vive à la présence réelle du corps et de l'âme de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. passant un jour dans une rue près du Louvre, il rencontra un prêtre qui portait le Saint-Sacrement; il se mit aussitôt à genoux et l'adora fort respectueusement. Le duc de Sully, huguenot, qui l'accompagnait, lui demanda : « Sire, est-il possible que vous croyiez en cela, après les « choses que j'ai vues? » Le roi lui repartit : « Oui, « vive Dieu ! j'y crois, et il faut être vous pour n'y pas « croire : je voudrais qu'il m'eût coûté un doigt de la « main et que vous y crussiez comme moi. »

(*Un historien du temps.*)

Digitized by Google

Les deux rois chez un pauvre.

Ferdinand II, se trouvant un jour à la chasse, entendit dans le lointain le son d'une cloche. Il demanda à ses compagnons ce que ce son pouvait signifier, et on lui répondit qu'en ce moment-là un prêtre portait le saint Viatique à un malade. A cette réponse, Ferdinand courut aussitôt à sa rencontre, et dès qu'il fut près du prêtre, il descendit de cheval, et le suivit à pied jusqu'au lit du malade. Lorsque le prêtre, qui tout d'abord avait reconnu le prince, eut donné au malade les secours nécessaires, il lui dit : « Réjouissez-vous, mon ami, deux rois sont entrés aujourd'hui chez vous : le Roi des rois, et son digne serviteur sur la terre, le roi Ferdinand de Bohême. » — Le pieux Ferdinand fit de riches présents à cette famille qui était pauvre, et repartit ensuite pour la chasse. Le même Ferdinand abandonnait son cheval ou sa voiture chaque fois qu'il rencontrait le saint Sacrement sur la route, se mettait à genoux sur le pavé, malgré la pluie et la boue, pour adorer son divin Maître et recevoir sa bénédiction.

Piété d'un monarque chrétien.

Le roi de Portugal, Sébastien, avait aussi coutume, chaque fois qu'il rencontrait un prêtre portant le saint Sacrement, d'abandonner son cheval ou sa voiture et de l'accompagner avec une grande dévotion jusqu'à la demeure du malade. Mais pour ne pas mettre dans l'embarras les gens de la maison, il demeurait toujours

Digitized by Google

devant la porte, et attendait avec ferveur que la cérémonie fût achevée.

Belle remontrance à des officiers français.

Le Dauphin, père de Charles X, se trouvait à Strasbourg à l'époque de la guerre. Le matin de la Fête-Dieu d'épais nuages couvraient le ciel, et on craignait généralement la pluie. Le Dauphin s'apercevant que les officiers marchaient tristes et silencieux à la tête de leurs troupes, dans la crainte où ils étaient que la pluie ne survînt, il se tourna vers eux et leur adressa ces paroles : « Messieurs, puisqu'il est certain qu'une grêle de boulets ne vous empêcherait pas, vous et vos troupes, de voler à l'assaut, lorsqu'il s'agirait de combattre pour le service et la gloire de votre roi terrestre, la peur de quelques gouttes d'eau doit encore moins vous empêcher d'accompagner la marche triomphale de notre céleste Souverain. » Ces paroles eurent un heureux résultat ; les officiers considérèrent leur présence à la procession comme un devoir d'honneur, et se hâtèrent de se mettre en parade avec leurs troupes. Le ciel favorisa la solennité, les nuages se dissipèrent, et un soleil magnifique vint encore éclairer de ses rayons brillants l'auguste et éclatante solennité.

Le duc de Briançon.

Chaque fois que Théodore II, duc de Briançon, entendait, même au milieu de la nuit, qu'on portait le

Digitized by Google

saint Viatique à un malade, il faisait volontiers le sacrifice de son repos, et accourait, avec un flambeau, adorer le saint Sacrement, et l'accompagnait ainsi que ses domestiques; car, disait-il, c'est précisément à l'heure où les sujets fatigués prennent leur repos, que le prince doit faire escorte au Souverain par excellence.

S. S. Pie IX à Gaëte.

On lit dans les feuilles catholiques du Tyrol le trait suivant au sujet de la dévotion de Pie IX envers le saint Sacrement, pendant son séjour à Gaëte, à l'époque de la révolution de Rome : « Presque tous les jours, vers l'heure de midi, le pape visite quelques églises. Un jour qu'il s'y rendait selon son habitude, il rencontra un prêtre qui revenait de porter le saint Sacrement à un malade. Aussitôt le fervent pontife descendit de sa voiture, suivit à pied le prêtre jusqu'à l'église où il reçut la bénédiction avec le peuple, puis continua son chemin.

Dernière bénédiction d'un saint évêque agonisant.

L'Église de Savoie a fait une perte immense en la personne de Mgr Rendu, évêque d'Annecy, mort au moment de la retraite pastorale de son diocèse. L'illustre prélat avait publié sur l'Eucharistie plusieurs mandements remarquables, qui prouveraient sa dévotion à l'auguste mystère, si toute sa vie ne donnait d'ailleurs une preuve de sa piété singulière envers le Sacrement de nos autels. Sa mort elle-même en est un beau témoignage. Il en-

Digitized by Google

tendit sonner la cloche du Viatique qui passait devant sa demeure; il se leva malgré ses vives souffrances, fit le signe de la croix sur son cœur, reçut la bénédiction du Saint-Sacrement, et expira dans ces sentiments de respect et d'amour, après avoir eu comme un moment d'extase devant la face de Dieu.

Il allait donc contempler sans voile le Sauveur qu'il avait adoré sous les voiles eucharistiques.

L'apostolat du bon exemple.

Le Dauphin, père de Louis XV, l'heureux élève de Fénelon, était animé d'une foi si vive pour tout ce qui tient à l'adorable sacrement de l'Eucharistie, qu'il était impossible, dit un historien, de le voir à l'église sans être non-seulement édifié, mais pénétré du plus profond respect pour les saints mystères. Ce prince, se trouvant à Strasbourg le jour de la fête du saint Sacrement, assista à la procession de la cathédrale. Les luthériens de la ville et des environs, attirés par la curiosité, se trouvèrent sur son passage. Plusieurs furent tellement frappés de son extérieur, qui annonçait toute la vivacité de sa foi, qu'après l'avoir suivi pendant toute la cérémonie, ils se retirèrent convertis, en sorte que, sans s'être communiqué leur dessein, ils demandèrent le même jour à rentrer dans la religion de leurs pères, donnant pour raison de leur changement que la piété du prince avait parlé à leur cœur.

Digitized by Google

Piété de la reine Marie Leckzinska.

La reine Marie Leckzinska, princesse de Pologne, épouse de Louis XV, n'avait pas moins de piété : un jour qu'elle se trouvait à Sèvres, chez la princesse d'Armagnac, elle aperçoit qu'on apporte le saint Viatique à un malade ; elle sort à l'instant suivie de sa cour, se fait jour à travers une multitude de villageois attroupés pour la voir, accompagne le Saint-Sacrement jusque dans la cabane du paysan, et assiste à la cérémonie de l'administration ; elle s'approche ensuite du lit du malade, qu'elle exhorte à la résignation ; et, jugeant par tout ce qui l'environne qu'elle parle à un pauvre, elle laisse en sortant une aumône considérable à sa femme édifiée et attendrie par tant de bonté.

Humilité de saint Jérôme.

Saint Jean Chrysostome assure avoir appris d'un saint personnage, à qui Dieu l'avait révélé, que tous les moribonds qui reçoivent les saints mystères avec une conscience pure, exempte de péché mortel, sont gardés par les anges. Saint Jérôme, un des plus grands docteurs de l'Église, étant sur le point de mourir, demanda le saint Viatique. A l'approche de la très-sainte Eucharistie, il se fit déposer sur la terre nue, et recueillant le peu de force qui lui restait dans ce moment suprême, il se tint à genoux sur les dalles froides, profondément incliné ;

Digitized by Google

et, frappant sa poitrine de repentir, il reçut le corps sacré du divin Rédempteur.

Le Viatique reçu avec humilité.

Saint Guilhem, archevêque de l'ordre de Cîteaux, étant sur le point de mourir, demanda avec instance la très-sainte Eucharistie. Quoiqu'il fût exténué et incapable de se mouvoir dans son lit, ou même d'avaler une goutte d'eau, il tressaillit néanmoins à l'arrivée du saint Viatique, et se dressa tout à coup sur son séant, au grand étonnement des spectateurs. Semblable à une flamme mourante qui se ranime et jette un dernier éclat avant d'expirer, il alla au-devant du Seigneur qui s'approchait, il s'agenouilla et s'inclina profondément pour l'adorer, et, dans ces actes de vive foi et de religion, il reçut le saint Viatique.

Un père ressuscité par son fils.

« Saint Sardos, originaire de Bordeaux, alors qu'il était supérieur de l'abbaye de Sarlat, en Périgord, eut la douleur de perdre son père sans qu'il eût reçu les derniers sacrements de notre sainte religion. Plongé dans la plus profonde tristesse, le pieux abbé se jette au pied des divins tabernacles, y répand ses prières et ses larmes. O merveille! ô puissance de la prière sur le cœur de Jésus-Christ! Par sa foi vive et ardente, Sardos obtient la résurrection de son père; il lui administre le sacrement de la divine Eucharistie, puis, après avoir

Digitized by Google

reçu ce Viatique sacré, son père rend de nouveau son dernier soupir en bénissant son fils bien-aimé.

« Ce miracle ayant répandu partout le nom du saint, il fut fait évêque de Limoges, et il s'acquitta de cet auguste ministère avec tout le zèle et la sainteté qu'on avait droit d'attendre de lui. Quand il vit que son heure dernière arrivait, il prit congé de ses diocésains et se rendit dans son monastère de Sarlat, où il rendit son dernier soupir, en l'année 520 de l'ère chrétienne. Sa fête est célébrée le 4 mai. » (*Vie des Saints*, Ribadeneira.)

Saint Stanislas communié par un ange.

« Saint Stanislas de Kostka, alors qu'il faisait ses études à Vienne, fut atteint d'une maladie si violente qu'il crut devoir prévenir son frère et son gouverneur d'appeler un prêtre pour lui administrer les derniers sacrements. Son frère et son gouverneur furent fort embarrassés de cette demande, car ils logeaient chez un luthérien, lequel n'aurait point accordé la permission à un prêtre catholique d'entrer chez lui. Alors ils dirent à Stanislas que sa maladie était moins grave, que les médecins avaient grand espoir, et qu'il devait plutôt penser à prendre les remèdes qu'on lui donnait pour rétablir sa santé qu'à se préparer à la mort. Le saint enfant, qui sentait ses forces diminuer de jour en jour, redoublait ses prières; mais enfin, voyant que ses sollicitations étaient inutiles, il résolut de ne demander plus qu'à Dieu ce qu'il désespérait d'obtenir des hommes.

« Il y avait longtemps qu'il invoquait sainte Barbe, à laquelle il était très-dévot, pour obtenir la grâce de ne

Digitized by Google

point mourir sans recevoir le saint Viatique; car c'est particulièrement pour cela que la dévotion à cette sainte martyre est célèbre parmi les peuples du Nord. Il s'adresse donc à elle en cette occasion, et la conjure avec beaucoup de larmes de ne le pas abandonner dans une nécessité si pressante. Sa prière fut accompagnée de tant de ferveur et de confiance qu'il mérita d'être exaucé. Une nuit que la violence du mal empêchait le saint enfant de dormir, il vit paraître la sainte à côté de son lit, suivie de deux anges, dont l'un portait le saint Sacrement. A ce spectacle, Stanislas se leva plein de joie et se mit à genoux sur son lit. En cet état, il eut assez de présence d'esprit pour avertir son gouverneur d'adorer Notre-Seigneur; puis il récita tout haut la prière avant la communion, et, après avoir reçu la sainte hostie, il se remit au lit, où il demeura longtemps dans un silence et dans un recueillement qui annonçaient les grandes merveilles qui venaient de s'opérer en lui.. »

(*Vie de saint Stanislas.*)

Piété de saint Louis, roi de France.

Lorsque saint Louis, le roi très-chrétien, revint en France après la croisade, il fit dresser sur son vaisseau un autel et un tabernacle magnifiquement ornés, où, par la permission du légat apostolique, il fit mettre le saint Sacrement. Là on récitait l'office divin et même toutes les prières de la Messe à l'exception du *Canon*, on y prenait aussi la sainte hostie pour la donner en viatique aux malades. Le troisième jour de l'embarquement, il s'éleva une furieuse tempête qui jeta le vaisseau royal sur un écueil et le mit en grand danger. Jamais le monar-

Digitized by Google

que ne voulut abandonner ses compagnons d'armes pour se réfugier sur un autre navire : mais, s'étant prosterné devant le saint Sacrement et les reliques des saints, il sauva son vaisseau de la situation désespérée où il se trouvait par ses prières et par ses larmes.

Lorsqu'il reçut le Viatique, il avait le cœur embrasé d'amour et les yeux pleins de larmes. « Je crois aussi fermement que Jésus est ici présent, dit-il au prêtre qui l'interrogeait, que si je le voyais de mes propres yeux monter au ciel. » Lui qui assistait chaque jour au saint sacrifice avec tant de ferveur et qui s'honorait de servir à l'autel, conjura son fils de le faire assister après sa mort par des Messes et de bonnes œuvres.

Sainte mort de Christophe Colomb.

La mort est le couronnement de la vie : c'est à son lit de mort que le grand homme est vraiment grand. « A ses derniers moments, Colomb est revêtu de la robe des franciscains, et il en a l'humilité dans le cœur ; il veut une dernière fois, par le sacrement de la Pénitence, se mettre en état de recevoir son Dieu. Le grand amiral se sent attiré vers le port de l'éternité ; il demande la faveur de recevoir encore une fois sur la terre le pain des anges. C'est dans une chambre de pauvre hôtellerie. Quel spectacle ! l'envoyé du Très-Haut, l'ardent adorateur du Verbe par qui tout a été fait, recevant la visite du Verbe de vie dans l'Eucharistie ! Quelle divine illumination dut éclairer sa couche de douleur ! Avec quel bonheur il se prosterna devant son Maître arrivant à lui ! Le divin Sauveur savait combien ardemment il avait désiré la délivrance de son tombeau et la glorification de son nom ;

Digitized by Google

aussi, malgré le tremblement que toute créature doit éprouver devant la majesté de l'Auteur de la nature, était-il plein d'espérance. Il demande l'Extrême-Onction, et il meurt le jour de l'Ascension, à midi, le 20 mai 1506, en proférant les paroles du Sauveur expirant : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » Il était entouré des muets témoignages de l'ingratitude des hommes et semblable au Sauveur méconnu ; mais il allait enfin entrer dans la patrie céleste, voir *de nouveaux cieux* et *une nouvelle terre*, préférables à toutes les gloires du monde ; et où Dieu récompense tous les mérites. Désormais que d'âmes viendront rendre grâces à Colomb du bonheur éternel qu'elles devront, après Dieu, à ce sublime révélateur du Nouveau-Monde, dont la découverte a donné à l'Église de nouveaux enfants, à la place de ceux qu'allait lui enlever la sombre hérésie de Luther ! »

Mort édifiante du grand père de sainte Chantal.

Le Seigneur pour récompenser ses fidèles serviteurs, les avertit souvent du jour de leur mort afin qu'ils puissent s'y préparer avec plus de soin. Le grand-père de sainte Chantal nous en fournit un touchant exemple :

« M. Jean-Fremyot, après avoir été une des lumières du parlement de Bourgogne, arrivé à l'âge de soixante-quinze ans passés, jouissant pleinement de ses forces et de ses facultés, dans cette belle et verte vieillesse que Dieu accorde souvent à la vertu, s'était retiré du monde, et il employait les restes d'une vie admirable à se préparer aux jours éternels. Or, un matin, M. Jean Frémyot réunit ses enfants et ses petits-enfants, et, quoi-

Digitized by Google

qu'il fût bien portant à son ordinaire, il leur annonça que Dieu lui avait révélé l'heure de sa mort, et qu'il mourrait le lendemain. Il monta ensuite sur sa mule et il alla donner l'adieu à ses parents et à ses amis, leur disant avec une simplicité touchante qu'il était sur son départ pour aller au voyage éternel.

« De retour, notre pieux et vénérable vieillard fit en sorte que le lendemain il y eût un ecclésiastique prêt pour célébrer la Messe dans une petite chapelle, de laquelle il pouvait l'entendre de son lit; il annonça ouvertement qu'avant que le prêtre eût pris la dernière ablution sa vie devait finir. Il passa la nuit très-dévotement quoique avec douleur; et, le matin venu, il se confessa, communia, reçut l'Extrême-Onction, pria que l'on commençât la Messe, ajoutant ces belles paroles : « D'autant qu'a-« vant que la dernière ablution soit prise, je dois aller boire « le nectar éternel au royaume de mon Dieu. » Il ouït la Messe avec une admirable dévotion, et, en même temps que le prêtre élevait le calice, ce saint vieillard, avec une grande ardeur céleste et un visage angélique, leva ses yeux vers les montagnes éternelles, disant en latin ce verset de David : *Quando consolaberis me?* « O mon Dieu, quand me consolerez-vous? » et en même temps il expira. » (*Mémoires de la mère de Chaugy.*)

Un pestiféré déjà placé parmi les morts reçoit le saint Viatique.

A l'époque où saint Charles Borromée était archevêque de Milan, et alors que la ville était ravagée par la peste, il y avait à l'hôpital de Saint-Georges un homme qui en était atteint. Comme il ne donnait plus aucun signe de

Digitized by Google

vie, on le porta près des autres cadavres, entassés pêle-mêle les uns sur les autres pour être enterrés le lendemain. Il resta à cet endroit presque toute la nuit. Le lendemain, il entendit tout proche de lui le son d'une cloche indiquant qu'on portait le saint Sacrement à un malade. Tout à coup il sentit son cœur enflammé d'un vif désir de recevoir encore une fois le pain de vie, et ce désir lui donna la force de se débarrasser des cadavres qui le recouvraient. Il se mit à genoux et demanda avec instance de recevoir la sainte communion. Le prêtre atterré à la vue d'un événement aussi surprenant, et profondément touché de la scène dont il était spectateur, s'approcha de lui et lui administra le sacrement des mourants. A peine cette sainte action était-elle acccomplie que ses lèvres se fermèrent, ses joues se couvrirent d'une pâleur livide, et son œil, dans lequel on voyait encore naguère briller le feu de la dévotion et de l'amour divin, se ferma à jamais. Il était retombé au milieu des cadavres glacés qui l'entouraient, et dégagé des liens de la mortalité, il avait franchi les barrières du temps, pour commencer le cours d'une vie heureuse qui ne devait plus finir.

Derniers moments du vénérable J.-B. de La Salle.

Le mardi de la semaine sainte il se trouva beaucoup plus mal; il demanda avec instance le saint Viatique. Comme on ne le croyait pas encore si près de sa fin, on crut devoir différer jusqu'au jour suivant de le lui apporter : il employa tout le temps qui lui restait à se bien disposer à recevoir son Créateur. Il pria qu'on parât la chambre où il était, avec toute la magnificence que per-

Digitized by Google

mettait la pauvreté de la maison; le mercredi saint arriva, et son cœur produisait sans cesse des actes d'amour.

Lorsque l'heure approcha, il ramassa, pour ainsi dire, le peu de force qui lui restait, et pria instamment qu'on le retirât du lit pour recevoir son Dieu avec plus de décence. Il se fit revêtir d'un surplis et d'une étole, et se tint assis; mais quand le saint Sacrement entra dans sa chambre, alors, confus d'être assis devant son Créateur et son juge, il se laissa emporter par un mouvement impétueux de ferveur sans faire attention à l'état d'épuisement où il était : il se jeta à genoux pour l'adorer et s'anéantir devant la souveraine Majesté. Il n'y eut que l'ardeur de sa charité qui le soutint : aussi son visage parut tout enflammé en ce moment : on eût cru, à le voir, qu'il jouissait d'une parfaite santé; et quelques-uns des assistants marquèrent leur étonnement qu'on eût communié en Viatique un homme qui semblait se bien porter. Il était temps cependant de lui accorder ce puissant secours, pour passer de cette vie mortelle à l'éternité. Le lendemain, on le jugea si près d'expirer, qu'on lui donna aussi l'Extrême-Onction, qu'il demandait. Il reçut ce dernier sacrement avec une parfaite connaissance, faisant des actes d'une vive contrition, et répondant à toutes les prières; après cette sainte cérémonie, il se tint en silence, s'occupant amoureusement avec son divin Maître, et le remerciant des grâces qu'il venait de lui faire.

Digitized by Google

Mort d'un jeune trappiste.

Sir Léopold*****, après être entré dans les détails les plus intéressants sur son voyage chez les trappistes du Gard en 1822, continue en ces termes :

« La dernière nuit de novembre, nous revenions d'une de nos courses, quand la cloche funèbre de l'abbaye nous avertit qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire; nous savions d'abord que la maladie d'un jeune religieux qui se mourait de la poitrine, touchait à son dernier période. Nous rentrâmes avec empressement afin d'assister à son agonie, car la mort d'un vrai chrétien est le spectacle le plus sublime que le ciel puisse offrir à la terre... Nous trouvâmes toute la communauté réunie autour du religieux mourant qu'on avait étendu sur de la cendre; il venait de recevoir l'Extrême-Onction, et on allait lui donner le Viatique. Quand nous entrâmes, il était faible et paraissait accablé des approches de la mort ; mais lorsqu'il eut mangé le *pain des forts,* il sembla renaître pour un instant, et, se relevant avec courage, il fit la confession publique de toute sa vie... Soutenu par une force surnaturelle, il parla, durant son agonie, de la mort, du jugement, et du bonheur ineffable que goûtent au jour de l'éternité ceux qui n'ont jamais attaché leurs affections à des choses périssables ; c'était un exilé prêt à revenir dans sa patrie, et regrettant, avec les compagnons de son infortune, de les laisser encore exposés aux douleurs qu'il allait quitter sans retour.

« Quand il ne parla plus, l'Abbé lui appliqua l'indulgence papale et récita les prières des agonisants ; mais au

Digitized by Google

moment où il expira, toute la communauté entonna l'hymne d'actions de grâces, comme pour célébrer le triomphe de la vertu : usage touchant qui semble indiquer le but glorieux auquel nous devrions tous atteindre, et nous encourager à repousser avec dédain tout ce qui, pendant la vie, pourrait nous en détourner. » (*Lettre de sir* LÉOPOLD****, *sur son retour à l'Église catholique.*)

Catherine de Harlay.

Catherine de Harlay, issue d'une famille recommandable par son ancienneté et ses vertus, reçut une éducation vraiment chrétienne, dont elle fut redevable aux soins d'une mère digne de ce nom. Elle porta et conserva dans le mariage toutes les vertus qu'on avait admirées en elle dès l'enfance. A peine deux ans s'étaient écoulés depuis son union avec M. de la Meilleraie, qu'elle fut attaquée tout à coup d'une fièvre violente; les douleurs étaient excessives, elles ne lui arrachèrent aucune plainte. « Continuez, s'écriait-elle, continuez, ô Dieu de miséricorde ! d'augmenter mes maux, si telle est votre volonté; je ne vous demande que la force et le courage de les soutenir, et cette grâce, je la sollicite au nom de cette Vierge pure qui, durant neuf mois, porta mon Sauveur dans son sein. » Elle demanda le saint Viatique, et, par respect pour l'auguste et adorable bienfaiteur, qu'elle allait recevoir, elle voulut que sa chambre fût ornée de ce qu'elle avait de plus précieux, et qu'on répandît des parfums exquis dans les appartements où son divin Maître devait passer. Sa faiblesse était extrême; néanmoins elle ordonna qu'on la levât, afin de recevoir à genoux son Sauveur. « Eh quoi ! disait-elle aux personnes qui s'op-

Digitized by Google

posaient à ses désirs, serait-il juste que mon Seigneur et mon Dieu vînt chez moi, et que je le reçusse sans daigner mettre le pied à terre pour aller à sa rencontre ? » On se rendit à ses vœux, et, soutenue par deux de ses femmes, elle se tint à genoux tout le temps que dura la cérémonie. Au moment où elle aperçut son Sauveur, elle s'écria : « Je vous adore, ô pain de vie, froment des élus, délices des anges et des hommes; je vous offre et vous consacre mon corps, mon cœur, mon âme avec toutes ses puissances : disposez de moi selon votre sainte volonté. » Le danger étant devenu plus pressant, elle demanda avec instance le sacrement des mourants. Alors, pour purifier cette âme déjà si parfaite, Dieu permit à l'ange des ténèbres de l'éprouver : « Je sens, dit-elle aux ministres sacrés qui entouraient sa couche funèbre, que l'ennemi de mon salut essaie de jeter le trouble dans mon âme, en mettant sous mes yeux la justice sévère de mon Dieu et ses redoutables jugements; mais à cette vue désespérante j'opposerai son infinie miséricorde. Il a promis de pardonner nos offenses, et si je suis dans sa grâce, qu'ai-je à craindre en ce monde et en l'autre? Qu'on ne me parle plus que le langage de la confiance, qu'on ne me montre plus que les plaies de mon Sauveur, ouvertes pour me donner un asile. »

Sentant sa fin approcher, elle désira rendre le dernier soupir étendue à terre. Son confesseur, dans la crainte de s'opposer à l'inspiration de l'Esprit-Saint, n'osa lui refuser ce qu'elle sollicitait avec tant d'instances. On la mit sur la terre, et ce ne fut qu'avec peine qu'elle consentit à avoir la tête appuyée sur un matelas. Dans cette position, elle demanda un crucifix, et en fit placer un autre devant elle; ensuite elle prononça d'une voix forte et animée ces paroles : « O mon Sauveur! quelle diffé-

Digitized by Google

rence entre votre mort et la mienne, entre vos tourments et les miens! On vous accablait d'outrages, et moi, je n'entends que des paroles de paix et de consolation; vous fûtes abandonné de vos amis, les miens sont autour de moi. Quelque faibles que soient mes souffrances, recevez-les, Seigneur, en expiation de mes péchés.» En prononçant ces mots elle serra sur ses lèvres l'image de son Sauveur, et expira dans la vingtième année de son âge.

Les derniers moments de sainte Thérèse.

Avant sa mort, la séraphique réformatrice du Carmel eut le bonheur de laisser un grand nombre de monastères d'hommes et de femmes où l'on suivait sa règle avec une ferveur angélique. Sainte Thérèse était âgée alors seulement de soixante-six ans; mais consumée d'amour comme elle l'était, elle ne faisait plus que languir sur la terre; et tout le monde connaît son dernier chant d'impatience, son dernier cri d'exilée... *Muero porque no muero! Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.* D'ailleurs, les maladies, les voyages, les soucis sans nombre, avaient miné profondément une nature aussi délicate. Thérèse tomba malade, en 1502, à Alva de Tormez et comprit que le moment de sa délivrance était arrivé. Elle souffrit avec une patience angélique, prédit avec bonheur sa mort prochaine, et reçut les derniers sacrements avec un amour de séraphin. Sa fidèle compagne, la vénérable sœur Anne de Saint-Barthélemy, sur le bras de qui elle reposait, la vit se lever sur son séant, avec un visage rayonnant de joie, lorsqu'on lui présenta la sainte hostie. Comme on vit que sa fin approchait, on lui demanda où

Digitized by Google

elle voulait être enterrée... « Oh! dit-elle, est-ce qu'ici on refuserait un peu de terre à la pauvre pécheresse?... » Puis elle entra en agonie; Jésus-Christ lui apparut environné d'anges, et reçut ainsi cette belle âme pour la porter en paradis. Ce fut dans la nuit du 4 au 5, ou plutôt du 4 au 15 octobre 1582, à cause de la suppression de dix jours, ordonnée par le pape Grégoire XIII, pour la rectification du calendrier (1).

Au moment de sa mort un arbre, desséché depuis longtemps et planté en face de sa cellule, fleurit subitement; son corps, altéré par la maladie, reprit toute sa beauté virginale et répandit la plus suave odeur; il se conserve encore dans cet état, et en l'essuyant il rend une sorte de baume odoriférant, qui a opéré une foule de miracles. Les prodiges se multiplièrent à son tombeau, et Grégoire XV la canonisa en 1621, c'est-à-dire moins de

(1) Dès que la sainte fut morte, son visage parut plus beau qu'à l'ordinaire : elle était sans aucune ride, quoique à cause de son âge elle en avait quelques-unes. Son corps était blanc comme l'albâtre, sa chair douce et maniable comme celle d'un enfant ; enfin tous ses membres étaient flexibles, comme si elle eût été vivante. Il sortait de son corps une odeur douce, qu'on ne pouvait comparer à aucune odeur naturelle, et qui était si forte que, pour la supporter, il fallut ouvrir les fenêtres de la chambre où il reposait. Cette nuit et le jour suivant, tout le couvent fut rempli de cette odeur. Elle s'exhalait même de toutes les choses qui avaient été à son usage, jusque-là qu'une sœur, qui quelques jours après la sentit dans la cuisine, s'aperçut qu'elle venait d'une salière dans laquelle, pendant sa maladie, la sainte avait mis ses doigts. Cette odeur surprit d'autant moins après sa mort que, pendant sa vie, lors même qu'elle était malade, elle l'exhalait quelquefois, ainsi que l'a certifié la sœur Anne de Saint-Barthélemy, qui depuis plusieurs années ne la quittait pas. On rapporte aussi qu'une dame de Palencia, ayant amené son fils à la sainte pour qu'elle le bénît, l'enfant en s'en retournant dit à sa mère ; « Que les mains de cette sainte sentent bon! »

Digitized by Google

quarante ans après sa mort. On lui a appliqué le verset de l'Écriture : *Quasi ignis effulgens, et thus ardens in igne!* « Elle passa comme une flamme éclatante répan- « dant l'odeur de l'encens consumé par le feu ! » On a été jusqu'à la regarder presque comme un *docteur de l'Église*, et il est certain que ses ouvrages sont allégués comme faisant autorité, dans les matières dont elle s'est occupée... *Multa cœlestis sapientiæ documenta conscripsit.* « Elle a écrit de nombreux ouvrages pleins d'une « sagesse céleste, » dit l'Église (*Brev. rom., die XV Oct., 2 Noct.*) ; et elle demande à Dieu « que ses fidèles soient « nourris de la *doctrine céleste* de cette grande sainte : » *Cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur.* (*Ibid., in orat.*) C'est assurément la plus belle figure de femme qui apparaisse dans l'histoire ecclésiastique. Il semble que la nature et la grâce se soient plues à la combler de leurs dons ; et l'on ne saurait dire le bien immense qu'elle a opéré et opère encore dans l'Eglise... On a vu les hérétiques les plus obstinés se convertir, en lisant ses admirables écrits dans le dessein de les critiquer, et un célèbre politique anglais a dit qu'elle avait un génie à gouverner un empire.

Mort édifiante de la vénérable Mère Hiéronyme, carmélite.

Il plut au divin Maître de préparer de loin, par des voies mystérieuses, sa fidèle épouse au jour heureux où il la retirerait de cet exil. La vénérable Mère Hiéronyme avoua à une de ses filles, confidente de ses plus intimes secrets, que toutes les fois qu'elle passait auprès du

Digitized by Google

très-saint Sacrement, elle se sentait attirée avec une puissance irrésistible. Elle déclara, en outre, à cette même religieuse que, dans une faveur extraordinaire qu'elle reçut, Notre-Seigneur lui donna l'assurance « que jamais elle n'avait perdu sa grâce. » Vers ce même temps, toutes les religieuses remarquaient qu'il s'exhalait de sa personne une très-suave odeur, comme si elle eût porté sur elle des parfums exquis.

Enfin va se lever le jour que l'Époux des vierges a marqué pour le couronnement de sa chère Hiéronyme. Le dimanche des Rameaux de l'an 1612, elle se sent saisie du mal qui doit terminer sa captivité. Dès cette heureuse nouvelle, sa joie est inexprimable, et ses colloques avec le divin Maître plus tendres que jamais. Au moment où elle le voit entrer dans sa cellule venant se donner à elle en Viatique, son amour éclate tout à coup en sanglots et en de tels transports, qu'il lui faut une demi-heure avant de recevoir pour la dernière fois le pain des anges. Unie à son bien-aimé, elle n'aspire plus qu'à sortir avec lui de sa prison. Souvent elle lui adresse ces paroles : *Mon bien-aimé et mon époux vous me tuez, les flèches de votre amour achèvent ma vie.* Le 13 avril, le dernier jour des fêtes de Pâques, vers six heures du soir, l'amour lui livrant un dernier assaut, elle prend son essor vers le ciel en présence de ses sœurs, et reste comme en extase. Une beauté surnaturelle illumine soudain ses traits, et son corps demeure aussi flexible que s'il était encore animé. Après de magnifiques funérailles, on enterra le corps virginal de Hiéronyme de l'Incarnation à côté de celui de sa sainte mère, Hélène de Jésus.

Digitized by Google

Mort précieuse devant Dieu du vénéré curé d'Ars.

L'adorable Eucharistie fut, comme nous l'avons vu, la grande dévotion du vénéré curé d'Ars. Tous les jours, quoique exténué de fatigue, il disait la Messe avec une ferveur angélique.

Quand il ne parla plus de célébrer le saint sacrifice, ce fut le signal de sa fin prochaine.

Il reçut les derniers secours de la religion et la visite du bon Maître qu'il avait visité si souvent lui-même à l'autel et dans les pauvres, avec cette simplicité de l'enfance et de la colombe que recommande l'Évangile et qui fut le caractère de toute sa vie. Sa simplicité fut en effet une part de *sa grandeur*, lui qui n'eut jamais d'autre prestige que celui de la sainteté. Il était d'autant plus sublime qu'il était plus simple ; il devait peu à la nature, tout à la grâce.

Mais pendant que les anges et toutes les âmes qu'il avait sauvées s'apprêtaient à recevoir, au milieu des fêtes de la Jérusalem céleste, le fidèle serviteur qui allait entrer dans la joie de son Seigneur, un peuple immense, accouru de loin, pleurait le *père*, le bienfaiteur, l'image visible de la Providence, qui avait *passé en faisant le bien*, en bénissant, en rompant le pain des âmes, en guérissant les maux, hélas ! si nombreux de nôtre pauvre humanité.

Calme au milieu de l'émotion générale, il refusa de prier pour sa guérison et versa cependant quelques larmes au son de la cloche qui lui annonçait le Viatique ; et comme on lui en demandait la raison, il répondit :

Digitized by Google

« On ne peut pas s'empêcher de pleurer quand le bon Dieu vient à nous pour la dernière fois. »

Le Ciel, qui jadis l'avait rendu aux vœux de son peuple, voulut enfin donner la récompense éternelle à celui qui avait ramené tant de brebis au bercail du bon Pasteur, et qui pourtant se regardait comme un serviteur inutile, n'ayant pas encore commencé sa tâche; il s'était conformé à l'image de Jésus crucifié, il devait être revêtu de sa gloire.

Un jour qu'il avait prêché sur le ciel, un de ses auditeurs s'écria : « Cet homme a le paradis dans le cœur. » Et, en effet, il avait dans le cœur les dogmes qu'il prêchait; mais il allait enfin voir la Vérité *face à face* et se plonger dans ses rayons. Une magnifique prière sur le désir du ciel, qu'il avait sans doute composée devant le tabernacle, *ce ciel de la terre*, dut se présenter à lui dans ses derniers moments; on y trouve les élans des Thérèse et des Jean de la Croix. La voici :

« Mon Dieu, puisque je ne puis vous voir sans mou-
« rir, que je meure pour vous voir... Mon Dieu, puisque
« je ne puis vous aimer parfaitement qu'après ma mort,
« que je meure pour vous aimer... Mon Dieu, puisque
« je ne puis vous posséder qu'en mourant, que je meure
« pour vous posséder... Que je meure, ô mon Dieu,
« pour vous voir, pour vous posséder, pour vous aimer...
« Quand viendra-t-il enfin cet heureux moment où mon
« âme, séparée de ce corps de péché, prendra son vol
« vers le ciel, et ira se reposer dans le sein de son aima-
« ble Epoux !... Arrachez, ô le Dieu de mon cœur, arra-
« chez mon âme de sa prison, pour l'établir enfin dans
« l'heureuse liberté de vos enfants... O mon ange gar-
« dien, dites, je vous en conjure, à mon bien-aimé, que
« je languis d'amour pour lui, et que j'ai un désir infini

Digitized by Google

« de le posséder... Mon Dieu, le moment de vous voir
« viendra toujours trop tard à mon gré pour aller vous
« remercier de toutes les grâces dont vous n'avez cessé
« de me combler. »

Fin édifiante de La Fontaine et de son historien.

M. Walckenaer, savant distingué, membre de l'Institut, nous a donné un ouvrage des plus complets sur la vie et les œuvres de notre incomparable fabuliste. Pénétré de son rôle d'historien juste et impartial, il ne dissimule rien, il flétrit hautement, il condamne avec sévérité et énergie tout ce qui, au point de vue de la religion et des bonnes mœurs, mérite d'être condamné. Mais ce qu'il a su rendre surtout neuf et intéressant, c'est le récit de la conversion de La Fontaine. Plusieurs ont voulu contester la valeur et la sincérité de ce merveilleux changement opéré dans les mœurs et les idées du poëte durant les dernières années de sa vie. M. Walckenaer s'y arrête minutieusement et avec complaisance. Il raconte, avec l'exactitude et les détails charmants que lui fournit l'histoire, les scènes de piété et de généreux sacrifices qui en furent la conséquence. Averti par les douleurs de la maladie et l'approche de la mort, le poëte léger et insouciant était rentré sérieusement en lui-même. Il n'avait jamais été incrédule ni impie ; seulement il avait perdu de vue la religion. Des doutes s'étaient élevés dans son esprit; il voulut les éclaircir, fit appeler un prêtre. L'abbé Poujet, vicaire de Saint-Roch, eut avec lui, pendant plusieurs semaines, de longues conférences après lesquelles il déclara qu'il était convaincu et demanda à se

Digitized by Google

confesser. « Il le fit, dit l'abbé Poujet lui-même, avec des sentiments de piété très-édifiants. » Les médecins ayant jugé qu'il était temps de lui faire recevoir le saint Viatique, le malade fixa lui-même le jour, et fit prier l'Académie de s'y trouver par députation. Ce fut en présence de ces députés, d'une foule de personnes de la plus haute distinction et d'hommes de lettres qui s'étaient joints aux académiciens pour être témoins de cet acte pieux, que La Fontaine, assis dans un fauteuil en face du saint Sacrement posé sur une table, exprima dans les termes les plus formels son repentir d'avoir écrit ses contes. Il manifesta l'intention où il était de passer le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence, et de ne plus s'occuper qu'à la composition d'ouvrages de piété (p. 262). Revenu à la santé, il persévéra dans les sentiments religieux qu'il avait solennellement professés, et fut fidèle à ses engagements, malgré les sollicitations contraires dont il fut assiégé. Non-seulement il s'abstint d'écrire toute espèce de poésies légères ou licencieuses, mais il entreprit de traduire en vers français les hymnes et les proses de l'Église. Dans la séance publique de l'Académie qui eut lieu pour la réception de La Bruyère, un des membres lut, au nom de La Fontaine trop faible encore pour y assister, une paraphrase du *Dies iræ* dans laquelle, s'adressant à Dieu, le poëte repentant lui dit :

> Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière :
> Fais-moi persévérer dans ce juste remords ;
> Je te laisse le soin de mon heure dernière ;
> Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

Ayant eu l'occasion de faire réimprimer le Recueil de ses fables, il supprima, par scrupule de conscience, beaucoup de vers trop libres qui se trouvaient dans les édi-

Digitized by Google

tions précédentes, et qui n'ont été rétablis, dit M. Walckenaer, que plus de trente ans après sa mort. « Ces particularités, qui n'ont point été remarquées, sont, « ajoute l'historien, autant de témoignages certains de « la sincérité et de la persévérance de notre poëte dans « les voies du repentir et de la piété qu'il avait résolu de « suivre. » (T. II, p. 276.) Le reste de sa vie fut celle d'un pénitent. Il se soumit de lui-même à des rigueurs que son confesseur ne lui avaient ni prescrites ni conseillées, et que ses amis ont ignorées tant qu'il a vécu. Après sa mort, on trouva qu'il était revêtu d'un cilice, ce qui suggéra à Louis Racine ces beaux vers si connus et si dignes de celui qui les a inspirés :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans la pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice.

Ces exemples de conversion n'étaient pas rares dans cette société et parmi ces grands esprits du dix-septième siècle. Celui que donna La Fontaine eut un grand retentissement. On doit savoir gré à son historien d'en avoir reproduit les détails avec l'exactitude que lui permettaient sa vaste érudition et le bon esprit qui le distingue dans ses jugements. Grâce à M. Walckenaer, la sincérité et le sérieux de la conversion de La Fontaine sont désormais des faits acquis à l'histoire. Il semble même que Dieu ait voulu récompenser le biographe par une grâce à peu près semblable. Touchant et singulier rapprochement! A un siècle et demi de distance, les conférences d'un illustre jésuite à Notre-Dame devaient produire sur l'esprit du baron Walckenaer, le même

Digitized by Google

effet que les entretiens du vicaire de Saint-Roch avaient produit sur le bon La Fontaine. Voici en quels termes le P. de Ravignan raconte lui-même cette circonstance, dans ces notes rapides écrites à la hâte au P. Roothaan, à la suite des conférences de 1843 ; « M. Walckenaer, sa-« vant distingué, membre de l'Institut, écrivain, m'était « venu voir l'année dernière ; nous n'avions pas conclu. « Il est revenu. Quarante ans d'oubli, au vu et au su de « tout le monde, ont été réparés. Une profession de foi a « été faite publiquement en présence des savants du jour. « Confession, communion, tout a été complet. J'ai vu un « esprit peu ordinaire revenu à goûter combien la foi est « belle et combien le Seigneur est doux. » (*Vie du P. de Ravignan*, t. I, p. 199.) Sans doute le savant de l'Institut n'avait pas autant à réparer devant le public que le fabuliste; mais ce fut du moins de part et d'autre la même conviction, la même générosité dans le sacrifice, la même persévérance et la même fidélité à la grâce reçue: tous deux sont une preuve éclatante de l'influence salutaire que la grandeur et la sainteté de la religion exercent tôt ou tard sur des esprits d'élite et sur des âmes de bonne foi (1).

(1) En somme, le livre de M. Walckenaer est un ouvrage de consciencieuse érudition et de haute valeur historique. La critique littéraire ne peut se dispenser de le consulter pour bien apprécier sous leurs différents aspects le caractère et le génie exceptionnels du plus aimable et du plus populaire de nos poëtes. Si La Fontaine doit à M. Walckenaer une sorte de réhabilitation après tous les récits bizarres et apocryphes dont on avait chargé sa mémoire, l'historien doit à son héros le commencement de sa réputation, une de ses inspirations les plus heureuses et les plus fécondes, un succès de vogue et de durée immortelle : l'honneur de M. Walckenaer est d'avoir lié à jamais son nom à celui de La Fontaine, comme plus tard à celui de madame de Sévigné. Nous

Digitized by Google

Touchants exemples de charité et d'humilité.

Voici une nouvelle preuve du bien que peut faire une femme chrétienne qui descend dans la demeure du pauvre comme une apparition angélique pour calmer ses douleurs en lui parlant du ciel.

« C'était un pauvre portier. Il ne connaissait pas Dieu, ou du moins depuis longtemps il ne le connaissait plus, lorsqu'il tomba malade. Heureusement, sa fille croyait. Le voyant en danger, elle alla prévenir un prêtre, et le prêtre amena dans l'humble demeure une jeune et pieuse dame qui aime à servir les pauvres et à leur parler du ciel. La maladie fut longue et douloureuse, mais pleine de consolations et pour celui qui souffrait et pour ceux qui lui prodiguaient de si tendres soins. Cet homme avait tout de suite ouvert son cœur aux exhortations de sa bienfaitrice; il s'était confessé, la paix régnait dans son âme, la joie y surabondait. On le vit, la veille de sa mort, à peine remis d'un dernier accès de délire, rassembler ses forces, et chanter d'une voix sereine les sublimes paroles prononcées par Notre-Seigneur sur la croix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !* Il

ne devons pas néanmoins laisser croire que cet ouvrage puisse être mis indistinctement entre toutes les mains. S'adressant de préférence aux critiques, aux érudits, aux gens de lettres, voulant asseoir un jugement solide et motivé sur le personnage qu'il étudie, l'auteur s'est cru obligé de révéler certaines peintures de mœurs, de citer des tirades de poésies licencieuses, de raconter certaines anecdotes peu chastes, qui doivent être soigneusement écartées des regards de la jeunesse. Peut-être aurait-il pu mettre plus de sobriété dans les détails et plus de sévérité dans la forme. (Voyez la *Bibliographie catholique*, février 1861.)

Digitized by Google

les redit à plusieurs reprises; puis tout à coup, troublé d'un scrupule étrange, se trouvant trop paisible quand il allait paraître devant Dieu, il pria son confesseur de lui dire s'il ne faisait point mal de chanter en pareil moment? —Mon frère, lui répondit le prêtre, les méchants meurent dans l'angoisse, mais les justes sont les amis de Dieu; ils n'ont rien à craindre: c'est en chantant qu'ils doivent mourir. — Ah! reprit le moribond, ce chant était cher à mon père; il me le faisait souvent répéter quand j'étais enfant, et j'y avais pensé toute la nuit. Ne l'oublie pas, ma fille! *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!*

« Vint la dernière heure. Les flambeaux étaient allumés, et le moribond, qui ne devait plus revoir le pâle soleil de la terre, écoutait avec dévotion les belles prières des agonisants, récitées au milieu des larmes de sa famille par le prêtre qui l'avait assisté, et par cette pieuse dame, l'ange de son agonie. Elle continuait de le servir comme la sœur la plus dévouée. Prosternée au pied du lit indigent, elle achevait saintement son œuvre sainte. Ses prières ardentes frappaient, si je puis le dire, à la porte du ciel, où son pauvre frère arrivait, appuyé sur sa noble main. Le mourant, toujours plein d'amour, calme, quoique impatient de mourir, parce qu'il savait bien qu'il avait gagné le but et qu'il ne retournerait pas en arrière; le mourant baisant un crucifix dont ses yeux et ses lèvres ne s'éloignaient plus, répétait avec une expression ineffable ces seuls mots: « O Jésus! ô Jésus! c'est de tout mon cœur! » Et cela voulait dire: C'est de tout mon cœur que je m'associe à ces prières; c'est de tout mon cœur que je vous offre mes souffrances et ma vie; c'est de tout mon cœur, grand Dieu, que je vous aime, que je regrette mes péchés, et que je m'abandonne à vous! *In manus tuas, Domine, commendo*

Digitized by Google

spiritum meum ! Paroles d'un Dieu sur la croix, que ce pauvre homme sans lettres retrouvait par la seule inspiration de son amour. Tant il est vrai que le parfait chrétien, dans quelque situation qu'on le prenne, s'il obéit aux lumières de la foi et s'abandonne aux impulsions de la grâce, est un autre Jésus-Christ.

« Mais écoutez ce qui me reste à vous dire. Vous avez vu la splendeur de la confiance ; voici, maintenant, la splendeur de l'humilité. Cette pieuse dame qui était là, les prières finies, se lève, prend la main du mourant, et se penche à son oreille : « Mon ami, lui dit-elle, vous « savez combien je vous aime, et avec quel zèle j'ai voulu « vous servir. Vous êtes maintenant dans la grâce de « Dieu : donnez-moi votre bénédiction pour moi et pour « mon enfant. » Elle s'agenouille ; et le pauvre moribond, à qui elle demande cette grâce, se dresse, soutenu par le prêtre, qui voit cette grande action, et qui l'admire en pleurant. Il étend la main sur la tête courbée de sa bienfaitrice, et avec la dignité des patriarches : « Oui, Madame, « dit-il, je vous bénis, vous, votre enfant, et tous ceux « que vous aimez. Puisse Dieu vous accorder de mourir « aussi contente que je meurs ! » Il retombe, sourit encore, baise de nouveau le crucifix ; et, dans un dernier soupir de joie, il exhale doucement son âme délivrée de nos misères (1). »

(1) Que de fois on a vu la comtesse de ***, cachant sous sa mante des provisions et des vêtements, battre à pied le pavé des rues pauvres ! Que de fois on l'a vue se glisser dans les allées sordides, monter au cinquième étage, et ne redescendre qu'allégée de tout ce qu'elle portait, et souvent encore de sa bourse ! Que de fois elle est rentrée à son hôtel, mouillée, épuisée, sous un grossier parapluie d'emprunt ; car prendre un fiacre, ce serait trop cher ; il y a encore dans quelque taudis des gens qui attendent vingt sous pour dîner. Elle se repose un instant, elle

Digitized by Google

Les dernières recommandations d'une princesse française.

Le Seigneur compte des élus dans toutes les familles, et l'influence d'une mère chrétienne sur le cœur de ses enfants est comme une semence que les scandales et les mauvais exemples qu'on rencontre dans le monde, et surtout dans les maisons des grands, ne peuvent étouffer.

Qui n'a entendu louer les rares qualités d'esprit et de cœur, et les vertus de Marie-Christine-Caroline-Adélaïde-Françoise-Léopoldine d'Orléans, mariée au duc de Wurtemberg? Élevée par une dame fort recommandable, madame de Mallet, cette princesse montra de bonne heure de profonds sentiments de religion. Elle en observa assidûment les pratiques jusqu'à son dernier jour. Étant à Pise où elle était allée pour cause de maladie, et sentant son mal s'aggraver, elle fit appeler pour confesseur M. l'abbé Della Fanteria, chanoine de la cathédrale de Pise. Après avoir communié avec la plus édifiante piété, en présence de sa maison, elle saisit les mains du duc de Nemours et lui dit : « Ne pleure pas; vois : je suis

donne audience à quelque confident de ses nobles fatigues, et elle repart. Elle va visiter une école, un asile d'orphelins dont sa charité est le principal ou l'unique appui; elle va dans un hôpital s'asseoir au chevet d'un malade abandonné. Cette femme qui porte deux des plus beaux noms de France, qui est riche, qui est malade, elle passe des heures entières, tenant compagnie, faisant le catéchisme et la lecture à des pestiférées dévorées toutes vives par la débauche. Auprès d'elle, dans sa maison bénie, elle a ses belles-filles jeunes et brillantes, qu'elle dresse à l'égaler un jour.

Digitized by Google

tranquille; reste bien convaincu que c'est dans la religion seule que j'ai puisé cette force, dis-le à Charles (duc d'Orléans), dis-le à toute ma famille. » Puis s'adressant à son mari : « Alexandre, lui dit-elle, c'est dans ce moment solennel que je te prie de me renouveler la promesse que tu m'as faite de te faire catholique et d'élever notre enfant dans cette religion. »

Peu après elle s'évanouit. A la troisième syncope qu'elle sentit venir : « C'est trop, ô mon Dieu ! de trois agonies pour mourir à vingt-quatre ans, » et elle expira dans les bras de son frère, en janvier 1839.

Les dernières paroles de son confesseur qu'elle recueillit en expirant sont touchantes : « Confiance, Madame, votre bon ange est là qui vous assiste et qui attend pour présenter votre âme à Dieu, notre père plein de miséricorde. »

C'est ainsi que le Seigneur fit une grande grâce à cette pieuse princesse en la retirant de ce monde, où son cœur avait déjà beaucoup souffert; sa religion lui donna jusqu'à la fin la force nécessaire pour supporter les épreuves qu'elle rencontra dans une alliance si opposée à ses inclinations et aux traditions catholiques de la France.

Le docteur Récamier.

Dès 1852, M. Récamier, l'excellent et éminent docteur, quittait la vie dans un âge avancé sans avoir connu les infirmités de la vieillesse. Dans ce passage inattendu, il n'avait eu que le temps de pousser vers le ciel un cri qui fut une prière. J'emprunte quelques détails à la correspondance du P. de Ravignan : « Nous avons eu la

Digitized by Google

douleur de perdre le docteur Récamier, mon vieil ami de trente ans, et qui m'a toujours prodigué les soins les plus dévoués. Le lundi 28 juin, il avait vaqué à ses occupations ordinaires, gai, libre et complétement en possession de toutes ses facultés. Il sort un moment pour un malade, rentre, se couche, dort une demi-heure, se réveille toussant et oppressé. Quelques instants après, tout était fini ! Il n'a pu que répéter deux ou trois fois ces mots : « *Mon Dieu ! ayez pitié de moi !* » Le dimanche précédent, il s'était confessé et avait communié. Il avait soixante-dix-huit ans. »

Sous l'impression de cette mort inopinée, le P. de Ravignan écrivait une page que je dois ajouter à son histoire; ce sera l'expression d'une reconnaissance commune à tous les membres de la Compagnie qui ont connu l'illustre et charitable médecin. « Oui la perte du docteur Récamier m'a été sensible. C'était notre ami de tous les temps. Plusieurs fois la semaine, presque chaque jour il était au milieu de nous, priait avec nous dans notre chapelle, et nous communiquait toujours avec une vivacité remarquable ce qu'il croyait être favorable ou contraire aux intérêts de la religion. On ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Son originalité et ses saillies portaient la marque de la bonté inépuisable de son cœur. Sa foi était primitive, sa charité envers les pauvres admirable. Il a passé doucement à une vie meilleure et il reçoit maintenant, nous l'espérons, sa récompense.

« Cette terre n'est que l'exil d'un moment, nous nous retrouverons ailleurs. En vérité, tout est fait pour nous détacher de ce qui passe, pour nous attacher à ce qui demeure. Notre cœur ici-bas ne saurait trouver sa complète satisfaction : il est destiné à la possession de Dieu même. Pourquoi avons-nous tant de peine à nous dispo-

Digitized by Google

ser à cette vie de l'amour divin qui ne doit pas finir! Le mystère est bien là ; notre nature est hors de sa voie, et il faut l'y ramener par des combats, par des soins et des efforts fidèles et généreux. Mais enfin la couronne et le repos nous attendent. »

Voici l'extrait d'une aimable lettre que le docteur Récamier écrivait au vénéré P. de Ravignan malade :

« Allons courage, une invocation à saint Antoine de Padoue tous les soirs pour retrouver vos forces perdues, une petite dizaine de chapelet avant de vous endormir! cela rafraîchit le sang, fortifie la poitrine ; cela réjouit le cœur, calme les nerfs, donne de l'appétit le lendemain pour la plus grande gloire de Dieu. Enfin, c'est une panacée universelle que vous connaissez mieux que moi.

« Grâce au Dieu trois fois saint à votre sujet !

« Salut et bonne santé à celui dont la parole a fait rentrer la foi dans tant d'âmes sous les voûtes de Notre-Dame, à celui dont l'affaiblissement nous a profondément affligés, mais dont la convalescence nous console! Salut à celui que la Providence réserve pour la conversion de tant d'âmes encore! Salut à celui qui se garde bien de désirer une réponse trop hâtive, mais qui accepte noblement tous les travaux qui l'attendent! »

Mort du baron Augustin Cauchy.

Au mois d'août 1857, le baron Augustin Cauchy achevait sa longue et sainte carrière. Un génie qui parut se développer avec les années et grandit jusqu'au dernier moment l'avait fait nommer le Newton de la France. La

Digitized by Google

piété la plus ardente jointe à une simplicité d'un autre âge, l'avait rendu cher au P. de Ravignan. Nous empruntons ces détails à la Vie du pieux jésuite.

Je suis heureux de pouvoir rendre hommage à la mémoire du grand géomètre, en racontant ses derniers actes et ses dernières pensées. La lettre que je vais transcrire est plus circonstanciée que ne pourrait l'être celle de M. Biot, étant écrite par un témoin oculaire, le P. Coué, alors recteur du collége de l'Immaculée-Conception, à Vaugirard.

« Mon révérend et cher Père, le jeudi, fête de l'Ascension, M. Cauchy, malade depuis dix jours, donna des craintes sérieuses; le P. Lefebvre fut appelé, il alla le même jour à Sceaux et le confessa. Le lendemain j'y allai moi-même. Je le trouvai dans un grand assoupissement, d'où on le fit sortir en me nommant. Il me témoigna combien ma visite lui faisait plaisir, me dit en souriant et avec calme un mot de sa santé, puis me parla avec animation de l'établissement à ses frais d'un Frère des Écoles chrétiennes et de l'obstacle qu'il rencontrait dans le conseil municipal. Comme je me disposais à le quitter, après lui avoir promis de dire la messe à son intention le lendemain, il me pria de le bénir.

« Cependant on était allé prier M. le curé de venir lui donner les derniers sacrements. Il était absent, son vicaire aussi; je m'étais arrêté dans une maison où j'avais laissé deux élèves; on vint m'y chercher, et je retournai avec le saint Viatique et les saintes huiles que je déposai dans le salon; puis je me rendis auprès du cher malade, qui ne connaissait pas la gravité de son état. Dès que je lui eus dit que je venais, avant de le quitter, lui offrir une grande consolation, celle de recevoir Notre-Seigneur, il me répondit : « Oh! bien volontiers, mais

Digitized by Google

avant tout je veux que le grand escalier où doit passer Notre-Seigneur soit orné de toutes les plus belles fleurs du jardin. Je lui dis qu'ayant peu de temps, j'avais déjà apporté le saint Sacrement, mais que toutes les fleurs du jardin orneraient sa chambre à coucher, et que sa famille honorerait Notre-Seigneur de son mieux. Sans insister, il me dit avec une aimable simplicité : C'est bien, mon père, mais je désire me confesser. — Vous l'avez fait hier : cela n'est pas nécessaire. — Je le désire, car le P. Lefebvre a eu peu de temps à me donner.

« Pendant l'Extrême-Onction, il répondit à toutes les prières et interrogations du rituel avec une simplicité, une foi et une ferveur vraiment sublimes. Le P. Billot, venu de la rue des Postes, m'assistait. Le pieux malade, qui était attentif à tout, craignit que son oreille gauche n'ayant pas été assez découverte, l'onction n'y eût pas été bien faite. Je le rassurai. Quand je lui dis de fermer les lèvres, il me répondit : Bien volontiers, mon père. Pour l'onction des pieds, il craignait encore qu'on ne fît pas bien, et il dit à la Sœur de Bon-Secours : « Mais il faut découvrir les deux ; il n'y en a qu'un de dégagé. » Après la cérémonie, il m'appela et eut quelque crainte de n'avoir pas bien fait sa pénitence. Il voulut la renouveler, ce que nous fîmes en répétant une pieuse invocation.

« Le moment de lui donner le saint Viatique étant venu, il m'appela encore et me dit : « Mon père, je ne sais si je pourrai avaler la sainte hostie. Madame Cauchy et sa sœur crurent qu'il le pouvait : mais pour ne pas le troubler, je lui donnai seulement une parcelle qu'il reçut avec un grand respect et une figure angélique. Il baisa ensuite le crucifix avec effusion, et répondit quelques mots d'humilité aux encouragements que je lui donnai.

Digitized by Google

Après quelques instants de recueillement, il m'appela et me dit : « Mon père, comme confrère de Saint-Vincent de Paul, j'ai droit à une indulgence plénière à la mort. — Je vous l'ai donnée avant le Viatique. — Ah ! vous ne m'en avez pas averti. — C'est vrai; eh bien, je vais la renouveler pour votre consolation. Enfin je lui demandai s'il ne voulait pas imiter les patriarches, en bénissant sa famille qui l'entourait. Il y consentit. Je pris alors sa main droite que je soulevai sur les siens, et il dit bien distinctement : *Benedictio Dei omnipotentis, Patris, et Filii,* etc. Je le quittai alors pour ne plus le revoir ici-bas, emportant à l'église le saint Sacrement.

« Le soir il reçut la visite de M. le curé qui lui dit, en le quittant, qu'il prierait Dieu de lui rendre une santé si chère aux siens, aux pauvres, à tous les habitants de Sceaux. « Monsieur le curé, reprit le malade, priez surtout pour l'œuvre des Frères; les hommes passent, les œuvres restent. » La Sœur qui le soignait lui ayant dit : « Vous souffrez, je prie Dieu de vous soulager; il lui répondit : — Mais non, je ne souffre pas beaucoup. » On pouvait croire, en effet, à sa patience admirable, à son sourire si bon, si naïf et si bienveillant qu'il souffrait peu.

« Le samedi 23 mai, madame de l'Escalopier, sa fille, m'écrivait : « Nos craintes ne sont que trop réalisées. Après avoir conservé jusqu'à trois heures du matin toute sa présence d'esprit, mon père a prononcé, vers trois heures et demie, les saints noms de Jésus, Marie, Joseph ; pour la première fois, il a paru s'apercevoir de la gravité de son état : et, vers quatre heures, il remettait son âme entre les mains de Dieu, avec un calme qui nous faisait douter encore de notre malheur lorsqu'il était arrivé. »

Digitized by Google

« Tout le monde est convaincu que le saint homme est allé droit au paradis. A la rue des Postes, on disait : Ce bon M. Cauchy! il sera entré au ciel comme il entrait dans nos chambres, sans frapper à la porte. Le lundi, au convoi, tout le monde savant et religieux, venu de Paris, se montrait recueilli et pénétré. Le maire de Sceaux, avec quelques paroles chrétiennes bien senties, a fait couler beaucoup de larmes. J'ai vu de pauvres ouvriers, de pauvres femmes, de pauvres filles pleurer comme des enfants autour de cette tombe où descendait un père, un ami, un bienfaiteur. »

Mort d'Orfila (1).

Que des hommes de génie, éblouis par leur propre science, semblent oublier que Dieu est la source de toute vérité et de toute intelligence ; que des jeunes gens avides de plaisirs, de jouissances, écoutent avec empressement les leçons du matérialisme, espérant y trouver un moyen de se débarrasser de la pensée de Dieu qui vient les troubler au milieu de leurs fêtes : voilà ce qui se voit malheureusement tous les jours dans le monde, et surtout à Paris. Cela est bien déplorable ; cependant, gardons-nous de croire que tous ces hommes égarés soient des hommes perdus : la pensée religieuse n'est que comprimée dans leur cœur, elle ne peut y être entièrement détruite ; et souvent il ne faut qu'une occasion pour qu'elle se fasse jour et se manifeste d'une manière évidente.

(1) M. Orfila, doyen de la Faculté de médecine de Paris, commandeur de la Légion d'honneur, l'une des célébrités médicales de notre époque.

Digitized by Google

Des milliers de faits attestent cette vérité; mais nous ne pouvons résister au désir d'en rapporter ici un nouveau que nous trouvons dans la *Revue médicale du 16 mars* 1853. On sait quelles sont les pensées de la plupart des lecteurs de ce journal ; ainsi on ne nous accusera pas d'avoir puisé nos renseignements à une source suspecte ; d'ailleurs le fait dont il s'agit, a produit trop de sensation à Paris, pour qu'il soit possible d'en altérer les circonstances.

Voici la copie textuelle de l'article :

« Rien n'a manqué ni à la mort ni au deuil de ce professeur éminent. Surpris par une maladie, dont il a lui-même reconnu la gravité et la rapidité, M. Orfila a fait demander un prêtre, ami de sa famille, et a reçu les secours de la religion, avec les sentiments d'un homme qui veut croire à toutes les vérités enseignées par notre religion. L'exemple de ce médecin illustre portera ses fruits.

« Le temps est passé où l'orgueil et les engagements de système retenaient les savants célèbres devant ce dernier acte qui consacre une existence, quand il n'en est pas le dernier pardon. Jamais Orfila n'avait durant le cours d'une existence des plus remplies, disons-le à la gloire de son nom, laissé de doute touchant la foi chrétienne qui vient de couronner sa vie : rien dans ses œuvres écrites, rien dans son enseignement ne nous a pu faire craindre que la fausse honte le retiendrait pour ce suprême devoir.

« Quant au deuil, nous n'en avons jamais vu de plus universel. Les funérailles de M. Orfila n'ont point offert le spectacle d'une jeunesse enthousiaste, qui veut porter ou traîner elle-même les restes d'un professeur qui a passionné l'intelligence par un système plus ou moins

Digitized by Google

matérialiste. Elle a formé aujourd'hui un cortége dont le silence témoignait à la fois du respect et des regrets les plus vrais. C'est ainsi que nous aimons voir les étudiants à pareilles cérémonies.

« Les notabilités prises dans tous les ordres de la science, des lettres et des arts, ont accompagné le deuil depuis la maison mortuaire jusqu'à l'église, et jusqu'au champ de repos.

« Avant l'absoute, M. le Curé de Saint-Sulpice, pour rendre un hommage public sans doute à la mort chrétienne d'Orfila, a prononcé, du pied de l'autel, une allocution qu'on n'a pas assez entendue, malgré le silence d'une assistance compacte dans la vaste nef de l'église. La *Revue médicale* est heureuse de pouvoir, grâce à la bienveillance d'un sténographe, publier les belles paroles du savant et vénérable pasteur.

« Messieurs, en dehors des éloges que des bouches amies vont répandre sur la tombe de l'illustre défunt, il est une louange qu'on taira sans doute, parce que peut-être on l'ignore. Mais comme elle est la plus belle fleur qui puisse être déposée sur un tombeau, je tiens à la proclamer hautement ici. Sache donc la France, sachent l'Europe et l'univers entier, que la foi qui avait réjoui les premières années de M. Orfila, a encore consolé ses derniers moments. L'avant-veille de sa mort, dans la plénitude de sa raison, il a mandé le prêtre près de son chevet, il a reçu avec reconnaissance les bons offices de la religion, et collé avec émotion ses lèvres sur le crucifix. Voilà, Messieurs, la plus pure de toutes les gloires de M. Orfila ; toutes les autres gloires sans celle-là ne servent de rien au delà du tombeau, et accusent dans l'homme une imprévoyance de l'avenir honteuse pour la raison humaine ; car, Messieurs,

Digitized by Google

veuillons-le, ne le veuillons pas, nous sommes immortels; il y a en nous quelque chose de plus que dans la brute, une âme qui, bien qu'elle échappe aux perquisitions du scalpel, n'en survivra pas moins au corps, pour recevoir ou récompense ou châtiment, selon qu'on aura été fidèle ou infidèle aux prescriptions de la religion. M. Orfila avait trop de raison pour méconnaître ces vérités attestées par le bon sens de soixante siècles; il en avait trop surtout pour ne point s'inquiéter de ce qu'il allait devenir au moment de mettre le pied sur le seuil de l'éternité, à ce moment suprême où toutes les illusions de la vie disparaissent; et il a tendu la main à la religion pour être introduit par elle devant le tribunal du souverain Juge. Il connaissait le mot de Pascal parlant de l'insouciance de certains esprits, sur leur destinée éternelle, que « l'expression manque « pour qualifier une telle extravagance, » et sa haute intelligence s'est bien gardée de tomber dans cette déraison. Honneur à cet éminent esprit qui, donnant à son siècle cet exemple et cette leçon, a mis à profit la grâce que Dieu n'accorde pas à tous, la grâce d'avoir le temps, la pensée et la bonne volonté de mettre ordre à sa conscience !

« Nous dirons donc avec confiance, Messieurs, les prières de l'Eglise ; veuillez les écouter, elles sont dignes d'attention ; remarquez surtout la prière qui va terminer la cérémonie : « O Dieu tout-puissant et éternel, qui, « pour former l'homme, avez associé une âme à un corps, « faites que le corps qui est poussière, retourne à la pous- « sière; que cette âme créée à votre image, spirituelle et « immortelle, aille rejoindre l'assemblée de vos saints et de « vos élus dans l'éternel séjour : *Ut dum, te jubente, pulvis « in pulverem revertitur, tu imaginem tuam cum sanc-*

Digitized by Google

« *tis et electis tuis æternis sedibus jubeas sociari.* »

Nous n'avons rien à ajouter à de telles paroles : nous terminerons donc en engageant nos lecteurs à bien s'en pénétrer.

Le baron Larrey.

Le *Réparateur* de Lyon disait à l'occasion de la mort du baron Larrey :

« Les journaux de notre ville ont à l'envi célébré la science du patriarche de la chirurgie française : tous ont loué sa vie si pleine de belles actions... ; mais l'homme qui a si bien rempli sa carrière, l'a aussi terminée religieusement. A peine instruit de la gravité du mal qui le saisissait, en présence de son fils, en présence d'une des célébrités médicales de la cité, en présence des officiers de santé de l'hôpital militaire, M. le baron Larrey a voulu confier sa vie à Dieu et recourir aux sacrements de l'Église qu'il a reçus avec cette foi des camps qui ne connaît ni examen, ni incertitude. *Dieu est bon*, disait le mourant, après avoir été béni et sanctifié par la religion, à cette heure suprême où les portes du monde avec ses gloires se fermaient pour lui, et où allait commencer la grande ère de l'éternité ! Oui sans doute, Dieu aura été très-bon pour celui qui fut si admirablement bon lui-même durant toute sa vie. »

Digitized by Google

Le célèbre docteur Dupuytren et le curé de campagne.

On ferait un bel ouvrage, si l'on réunissait dans un seul volume, les hommages rendus à la religion, pendant leur vie et surtout à l'heure suprême de la mort, par les hommes qui sont la gloire de leur siècle. C'est surtout dans les derniers moments que la foi se réveille et que les souvenirs d'une éducation chrétienne, et des beaux exemples dont on a été les témoins, portent leurs fruits (1).

L'éloquent père Lacordaire a raconté, dans une de ses belles conférences, prêchées à l'élite de la société française, les derniers moments du célèbre docteur Dupuytren. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire partager le plaisir que nous avons goûté en lisant cette belle page :

« Je vais prononcer un nom qui n'est plus celui d'un homme vivant, mais qui est pourtant un nom contemporain. Celui qui l'a porté me le pardonnera sans peine ; car je ne dirai rien qui ne puisse honorer sa mémoire et ranimer ses cendres.

« Notre âge se rappelle encore la célébrité dont jouissait, il y a un quart de siècle, un homme qui avait porté dans les œuvres de la chirurgie, une intrépidité d'âme

(1) Parmi tant d'hommes qui se croient incrédules, il en est peu qui résistent à Jésus-Christ jusqu'à la fin, et ne lui demandent pardon de leurs égarements, bien plus que de leur apostasie. Leur âme d'ailleurs fut formée par l'Évangile, et ils en vivent encore au moment où ils croient le méconnaître.

P. LACORDAIRE.

Digitized by Google

aussi rare que la précision de sa main. Cet homme, déjà vieux, vit entrer dans son cabinet une figure simple, grave et douce, qu'il reconnut aisément pour un curé de campagne. Après l'avoir entendu et examiné quelques instants, il lui dit d'un ton brusque, qui lui était naturel : « Monsieur le curé, avec cela on meurt. » Le curé répondit : « Monsieur le docteur, vous eussiez pu me dire la vérité avec plus de ménagement ; car bien qu'avancé dans la vie, il y a des hommes de mon âge qui craignent de mourir. Mais, en quelque manière qu'elle soit dite, la vérité est toujours précieuse, et je vous remercie de ne me l'avoir point cachée. » Puis posant sur la table une pièce de cinq francs préparée d'avance, il ajouta : « je suis honteux plus que je ne « puis le dire de si mal témoigner ma reconnaissance, « à un homme comme monsieur le docteur Dupuytren, « mais je suis pauvre, et il y a bien des pauvres dans « ma paroisse ; je retourne mourir au milieu d'eux. » Cet accent parvint au cœur de l'homme que le cri de la douleur n'avait jamais troublé ; il se sentit aux prises avec lui-même, et courant après le vieillard qu'il avait repoussé d'abord, il le rappela du haut de sa porte et lui offrit son secours. L'opération eut lieu. Elle touchait aux organes les plus délicats de la vie, elle fut longue et douloureuse. Mais le patient la supporta avec une sérénité de visage inaltérable, et comme l'opérateur étonné lui demandait s'il n'avait rien senti : « J'ai « souffert, répondit-il, mais je pensais à quelque chose « qui m'a fait du bien. » Il ne voulait pas lui dire : « J'ai pensé à Jésus-Christ, mon Maître et mon Dieu, crucifié pour moi, » il eût craint de blesser peut-être l'incroyance de son bienfaiteur, et retenant sa foi sous le voile de la plus aimable modestie, il lui disait seulement :

Digitized by Google

« J'ai pensé à quelque chose qui m'a fait du bien. » A plusieurs mois de là, par un grand jour d'été, le docteur Dupuytren se trouvait à l'Hôtel-Dieu, entouré de ses élèves, et à l'heure de son service. Il vit venir de loin le vieux prêtre, suant et poudreux, comme un homme qui a fait à pied un long chemin, et tenant à son bras un lourd panier. « Monsieur le docteur, lui dit le vieillard, je suis le pauvre curé de campagne que vous avez opéré et guéri il y a déjà bien des semaines; jamais je n'ai joui d'une santé plus solide qu'aujourd'hui, et j'ai voulu vous en donner la preuve, en vous apportant moi-même des fruits de mon jardin, que je vous prie d'accepter en souvenir d'une cure merveilleuse que vous avez faite, et d'une bonne action dont Dieu vous est redevable dans ma personne. » Dupuytren prit la main du vieillard : c'était la troisième fois que le même homme l'avait ému jusqu'aux entrailles.

Enfin, cet homme illustre, le docteur Dupuytren, se trouva lui-même sur son lit de mort, et du regard dont il avait jugé le péril de tant d'autres, il reconnut le sien. Cette heure le trouva ferme; il avait eu trop de gloire pour regretter la terre et se méprendre sur son néant. Mais la révélation du peu qu'est la vie, ne suffit pas pour éclairer l'âme sur sa destinée, et peut-être est-elle le plus grave péril de l'orgueil, aux prises avec la mort. Il faut à ce moment suprême reconnaître également la misère et la grandeur de l'homme, et si le génie peut s'élever de lui-même, jusqu'à sentir sa misère, il ne peut pas en même temps comprendre sa grandeur. Ce double secret ne s'unit et ne se manifeste à la fois que dans une clarté qui vient de plus haut que la gloire. Dupuytren la vit venir. En roulant dans les replis de sa mémoire le spectacle des choses auxquelles il avait

Digitized by Google

assisté, parmi tant de figures qui s'abaissaient sous son dernier regard, il en était une qui grandissait toujours, et dont la simplicité, pleine de grâce, lui rappelait des sentiments qu'il n'avait éprouvés que par elle. Le vieux curé de campagne était demeuré présent à son âme, et il en recevait, dans ce vestibule étroit de la mort, une constante et douce apparition. Messieurs, je ne vous dirai pas le reste; Dupuytren touchait aux abîmes de la vérité, et pour y descendre vivant, il n'avait plus qu'à tomber dans les bras d'un ami. C'est le don que Dieu a fait aux hommes, depuis le jour où il leur a tendu les mains du haut de la croix, le don de recevoir la vie d'une âme qui la possède avant nous, et qui la verse dans la nôtre, parce qu'elle nous aime. Dupuytren eut ce bonheur. Au terme d'une mémorable carrière, il connut qu'il y avait quelque chose de plus heureux que le succès et de plus grand que la gloire : la certitude d'avoir un Dieu pour père, une âme capable de le connaître et de l'aimer, un Rédempteur qui a donné son sang pour nous, et enfin la joie de mourir éternellement réconcilié avec la vérité, la justice et la paix. La Providence gouverne le monde, et son premier ministre, vous venez de l'apprendre, et vous en devez à Dieu d'immortelles actions de grâces : son premier ministre, c'est la vertu. »

A ce ravissant récit de l'éloquent dominicain, nous ajouterons le témoignage suivant, emprunté à un autre écrivain très-digne de foi.

« Plusieurs mois avant sa mort, dit l'*Ami de la Religion*, M. Dupuytren avait accordé toute sa confiance à un bon prêtre et avait donné toute son attention à l'affaire de son salut, devenue désormais pour lui la plus importante. Enfin vint le jour où elle devait éclater au dehors:

Digitized by Google

sept jours avant sa mort, M. Dupuytren reçut en présence de sa famille, et des mains de M. le curé de Saint-Roch, le sacrement de l'Extrême-Onction et le saint Viatique.

« Dans l'antichambre, M. le curé avait déposé son manteau, et, revêtu du surplis et de l'étole, assisté d'un ecclésiastique de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, il entra dans la chambre du malade, portant entre ses mains le très-saint Sacrement. A cette vue, le malade se mit sur son séant, et se hâtant de se découvrir de ses propres mains, donna les marques du plus profond respect. La cérémonie se fit selon toutes les prescriptions du rituel; le malade y donna l'attention la plus soutenue, mais une attention du cœur qui montrait tout à la fois et l'excellence de ses dispositions et la suavité des impressions de la grâce de son âme. Fréquemment il manifestait le désir de rester la tête découverte, et il ne céda qu'aux instances que lui fit lui-même le pieux pasteur à cet égard. Aux questions qu'il est d'usage d'adresser à ceux qui reçoivent le sacrement de l'Extrême-Onction, le malade répondit nettement et de l'air le plus pénétré; puis, au moment de recevoir le saint Viatique, interrogé s'il croyait que ce qu'on lui présentait était le corps de Notre-Seigneur, il l'affirma du ton d'une conviction profonde, *avec une sorte de dignité qui tenait de la solennité du serment;* et, avec tous les sentiments de la foi la plus vive, il reçut son Sauveur, qui bientôt devait être son juge. »

Toussaint au lit de la mort.

Toussaint, auteur de plusieurs ouvrages impies, fut attaqué d'une maladie de langueur dont il mourut après

Digitized by Google

un an de souffrances. Pendant sa maladie, il manifesta le plus grand repentir, et reçut les derniers sacrements avec toutes les marques d'une grande piété. Le jour même de sa mort, il fit venir ses amis, demanda pardon des scandales qu'il avait donnés, et dit à son fils, alors âgé de quinze à seize ans, d'approcher et de se mettre sous ses yeux : « Mon fils, lui dit-il, écoutez et retenez ce que je vais vous dire. Je vais paraître devant Dieu, et lui rendre compte de toute ma vie : je l'ai beaucoup offensé, et j'ai grand besoin d'en obtenir miséricorde... Je vous ai scandalisé par une conduite trop peu religieuse, et par des maximes beaucoup trop mondaines : me le pardonnez-vous ? Ferez-vous ce qu'il faut pour que Dieu me le pardonne ? Arriverez-vous de vous-même à d'autres principes que ceux que je vous ai donnés ?... Écoutez bien, mon fils, les leçons tardives que je vous donne en ce moment. J'atteste le Dieu que je vais recevoir et devant qui je vais paraître, que si j'ai paru peu chrétien dans mes actions, dans mes discours, dans mes écrits, ce n'a jamais été par conviction ; ce n'a été que par respect humain, par vanité, et pour plaire à telles et telles personnes... Mettez-vous à genoux, mon fils, joignez vos prières à celles des personnes qui m'entendent et qui vous voient, promettez à Dieu que vous profiterez de mes dernières leçons, et conjurez-le de me pardonner. »

Philosophes, c'est sur son lit de mort qu'un philosophe tient un pareil langage. (M. THIBAUT, *Mes souvenirs de vingt ans.*)

Digitized by Google

Descartes.

Le lendemain du jour où Descartes fut atteint de la maladie qui devait le mener au tombeau, *on le vit s'approcher avec les autres fidèles des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie* qu'il reçut des mains du P. Viogué, Augustin, missionnaire et aumônier de l'ambassadeur de France en Suède. C'était le jour de la *Purification de la sainte Vierge.* (ÉMERY, *Vie religieuse de Descartes.*)

Villars.

Villars, blessé à Malplaquet, voulut recevoir, à la face de l'armée, le Viatique qu'on lui proposait à huis clos : « Puisque l'armée, dit-il, n'a pu me voir mourir en brave, il faut qu'elle me voie mourir en chrétien. »

Comme les médecins cherchaient à le flatter d'une espérance de guérison prochaine, de peur que la seule idée de la mort n'abrégeât ses jours, le maréchal de Villars leur dit : « Il est inutile de me flatter ou de vous flatter vous-mêmes ; je me sens fort mal, et hors d'état d'en revenir, l'idée de la mort ne me fait point de peine, je l'ai affrontée trop souvent pour devoir la craindre ; et si je me livre à vos remèdes, c'est moins par l'espérance d'en revenir, que par celle que vous pourrez prolonger ma vie de quelques jours, et me procurer du temps *pour pouvoir vaquer aux affaires de ma conscience ;* car un homme de mon âge et de ma profession ne peut que l'avoir fort chargée. »

Digitized by Google

Il demanda en même temps à se confesser, on lui fit venir le curé. Dès qu'il le vit entrer dans sa chambre, il lui dit : « Voici un homme qui a mené une vie qu'il n'avait pas lieu de croire devoir finir auprès d'un curé. Dieu le veut ainsi; il vous a choisi pour l'épurement de ma conscience, je vous la confie, venez en prendre soin, et recevoir l'aveu et le repentir de toutes mes fredaines. »

Il ordonna en même temps qu'on le laissât seul avec le curé.

Il se confessa, et le curé dit en sortant, que les sentiments du maréchal de Villars étaient aussi dignes d'admiration que ses exploits militaires.

Pendant sa maladie, il eut tous les jours avec le curé des entretiens secrets de deux ou trois heures.

Une conquête de la grâce.

Une actrice vint un jour par curiosité à un sermon de charité que le P. de Ravignan devait prêcher dans une église de Paris. Elle avait dit en sortant que le prédicateur parlait très-bien ; mais elle n'en vécut pas mieux. Cependant elle avait été touchée ; et la maladie aidant, elle se trouva convertie. Bientôt se sentant dévorée par un cancer, où donc aurait-elle cherché des consolations et des espérances, si ce n'est dans la religion de la croix et du ciel ? Elle fait appeler le prédicateur qui avait un jour si bien parlé à son âme. Le P. de Ravignan accourt aussitôt, c'était aux environs du Palais-Royal. Cette infortunée, alors âgée de quarante-cinq ans, mise au théâtre dès l'âge de quatre ans, n'avait pas été baptisée, et vivait avec un officier supérieur dont elle avait eu deux enfants. Elle était donc bien loin de Dieu ; elle ne con-

Digitized by Google

naissait pas même Jésus-Christ; mais son âme était déjà inclinée vers les vérités de la foi. Il fallut peu de temps pour l'instruire et la préparer.

Le P. de Ravignan la baptisa d'abord, la maria ensuite. Après cette double cérémonie, on introduisit les enfants auprès de leur mère régénérée. Souffrante et triste, et cependant heureuse, elle les appelle, les embrasse, leur demande pardon des mauvais exemples de sa vie, leur annonce qu'elle est devenue chrétienne et qu'il n'y a sur la terre de paix et de bonheur que dans la religion, surtout à l'heure de la mort. La pauvre femme, assise dans un fauteuil, parlait d'un air tranquille et ferme, et pendant cinq minutes on n'entendit que sa voix au milieu des sanglots. Le prêtre pleurait avec la famille. Le lendemain, M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois devait consommer la cérémonie de la veille en apportant dans cette maison où la paix de Dieu était revenue, le saint Viatique qui fut la première communion de la mourante.

(*Vie du P. de Ravignan*).

Conversion de M. de Camper (1).

Madame la comtesse de Saisseval, retirée à sa petite maison de campagne, à Mauves, achevait au mois d'avril 1849 un pieux récit dont je vais citer des extraits, heureux de devoir une page de ce livre à cette mère adoptive des enfants délaissés, dont le souvenir demeure environné de tant de reconnaissance et de vénération.

(1) Nous empruntons ce trait à la *Vie du vénéré Père de Ravignan*, écrite avec tant d'intérêt par le Père de Ponlevoy, son confrère et son ami. (*Paris*, chez Douniol.)

Digitized by Google

« M. de Camper, âgé de soixante et onze ans, avait fourni une belle carrière. Entré de bonne heure dans la marine, il avait fait trois fois le tour du monde, et dans sa dernière expédition il était en second avec M. de Bougainville. Plus tard il fut appelé au commandement du vaisseau-école de la rade de Brest, puis au gouvernement de la Guyane française, et enfin de l'Inde occidentale. Il avait rapporté de ses voyages des décorations, des collections, des mémoires, et pas du tout de religion. Cependant il y avait urgence ; ébranlé déjà par deux attaques, il était menacé d'une troisième et dernière crise.

« Le P. de Ravignan, introduit chez lui sous prétexte d'une vieille connaissance à Saint-Germain en Laye, à l'époque de sa première jeunesse, fut assez mal accueilli, et, après quelques mots, ajourné à la quinzaine. Il revient au bout des quinze jours de consigne, et cinq fois de suite le malade affecte de dormir dès qu'on annonce le prêtre.

« Un jour, le Père, qui commençait à craindre sans cesser d'espérer, rencontre en sortant la parente du vieux marin, avec laquelle il s'entendait et lui dit : « Il faut en finir, car, avec toutes nos lenteurs, nous pourrions bien laisser échapper le salut de cette pauvre âme. — Que faire donc, mon révérend Père? — Le voici, écoutez-moi bien : pour ce qui me regarde, j'irai demain dire la sainte Messe à Notre-Dame des Victoires. Mais ce n'est pas tout ; il faut qu'on me vienne en aide. D'abord vous demanderez à madame de Saisseval le secours de ses prières, auxquelles s'uniront tous les chers enfants délaissés : cette prière de l'innocence est si puissante auprès de Dieu ! Puis il faut vous procurer une médaille de la sainte Vierge et vous la ferez accepter au malade, et

Digitized by Google

même vous la lui ferez porter, car décidément l'affaire ne marchera qu'autant que la sainte Vierge voudra bien s'en mêler. — Ah ! mon Père, jamais je n'oserai, car, à coup sûr, ma pauvre médaille sera repoussée avec perte. — Quoi ! votre courage vient échouer au port ! Eh bien, faites-donc ce que vous voudrez. Quant à moi, je ferai ce que j'ai dit, et demain, à six heures du matin, je serai à l'autel du Saint-Cœur de Marie, dans cette église bénie de Notre-Dame des Victoires.

« Le lendemain, à l'heure dite, tout le monde était à l'œuvre, et chacun de sa manière : le P. de Ravignan offrait le saint sacrifice dans le sanctuaire privilégié ; madame de Saisseval priait, entourée de cent orphelins, et la craintive négociatrice, s'approchant du malade, lui présentait la médaille si bien nommée miraculeuse. A l'instant, celui-ci la prend, la baise avec expression, et la passant lui-même autour de son cou, dit d'un ton résolu : Elle ne me quittera jamais. La partie était gagnée. Ceci se passait le mercredi.

« Le P. de Ravignan revint le dimanche, resta longtemps seul avec le malade, qui n'avait plus envie de dormir ; et, après son départ, M. de Camper, appelant sa pieuse parente, lui dit : « Ce bon M. de Ravignan m'a fait raconter toute ma vie, je crois vraiment qu'il m'a un peu confessé. » Et vraiment le P. de Ravignan l'avait beaucoup confessé, puisque l'opération était terminée ; mais le brave marin, bien peu coutumier de la chose, se l'était représentée et plus longue et plus laborieuse. Peu auparavant il avait formellement déclaré qu'il aimerait mieux faire une fois de plus le tour du monde que d'entreprendre sa confession. La réalité ne fut rien en comparaison de la perspective, et le pécheur était devenu pénitent sans même s'en apercevoir. En effet, à peine sa

Digitized by Google

bouche se fut-elle ouverte par un aveu, que le cœur s'ouvrit au repentir, et aussitôt la foi y entra comme chez elle.

« Depuis cette heure, le malade parut transfiguré; ce vieillard avait la docilité d'un enfant; il appelait le prêtre son meilleur ami, et Dieu le meilleur des pères. Avec grand labeur, il se mit à rapprendre les douces prières apprises sur les genoux de sa mère et trop longtemps oubliées; et, pour aider sa mémoire rebelle, il les écrivit avec fatigue, et son pieux manuscrit, que j'ai entre les mains, montre que la plume elle-même n'était pas sûre du texte. Enfin, il prit l'arme du chrétien expirant; on avait placé au chevet de son lit un crucifix dont son père s'était servi pour bien mourir; il s'en saisit, et rien ne put l'arracher à son étreinte. Tantôt il l'élevait au-dessus de sa tête comme un drapeau; tantôt, le posant debout sur sa couverture, il appuyait sa main dessus, comme sur une ancre, et dans cette attitude il avait encore l'air assuré d'un marin.

« Après les derniers sacrements administrés par un prêtre de la Madeleine, le mourant, privé de la parole, remerciait encore par des gestes le P. de Ravignan, qui lui-même remerciait Marie. La résistance avait été opiniâtre, la victoire complète; et le Père déclara qu'il avait rarement rencontré dans le ministère plus d'inquiétude d'abord et à la fin plus de consolation. »

Cambronne.

Cambronne, dont le nom est synonyme de valeur et de franchise militaire, vint après ses glorieuses campagnes habiter son village natal « où, dit Feller, l'illustre guer-

Digitized by Google

rier, étranger à la gloire comme aux événements de la politique, donna l'exemple de toutes les vertus civiques et religieuses qu'il est bien difficile de séparer. Il mourut, entouré des siens, au mois de février 1842, après avoir demandé et reçu les secours de la religion (1). »

On aime à lire ces détails publiés par l'*Hermine* de Nantes (février 1842) sur l'illustre héros. « Dès qu'il s'est senti dangereusement atteint par la maladie, il a fait prier M. le curé de Saint-Sébastien, avec lequel il était très-lié, de le venir visiter. M. le curé est accouru, et dans le cours des visites fréquentes qu'il lui a rendues, il a pu recevoir à loisir les communications confidentielles de sa conscience et être témoin des pieux sentiments avec lesquels le général a reçu les consolations de la religion.

« Abattu par le mal et comme assoupi dans une longue léthargie, il se ranimait et recouvrait sa présence d'esprit quand le prêtre lui adressait quelques paroles de consolation. Ce n'était point sans attendrissement qu'on le voyait joindre les mains et s'unir aux prières que l'on faisait pour lui, saisir avec affection la croix qu'on lui présentait et la coller sur ses lèvres. A l'exposé de quelques-unes des souffrances du Sauveur, qu'on rappelait à son souvenir, il se sentit ému, et crut devoir faire une profession publique de sa foi, en prononçant, de manière à être entendu de toute l'assistance, ces courtes mais énergiques paroles : *Certum est.*

« Ayant remarqué qu'il ne se trouvait point de cruci-

(1) Capitaine dans la légion nantaise, qui combattait les royalistes, Cambronne montra autant de modération que de courage. Plusieurs fois il laissa échapper à dessein des prisonniers; dans une autre occasion, il avait caché pendant deux ans chez sa mère un pauvre prêtre auquel les lois révolutionnaires défendaient sous peine de mort de donner asile.

Digitized by Google

fix dans sa chambre, il pria une personne présente de lui en procurer un, et comme celle-ci le lui offrait, au bout de quelques instants, il le baisa, puis il ajouta : « Je ne suis pas digne de le porter, placez-le sur ma cheminée, c'est là qu'il doit apparaître. Il a remercié à plusieurs reprises madame Cambronne de lui avoir procuré, malgré la différence de ses croyances religieuses, les secours du culte catholique. Et il faut le dire aussi, à la louange de cette estimable dame : elle a su accomplir à cet égard tout ce que l'affection et le dévouement le plus généreux pouvaient dicter à son cœur. En revanche, elle a pu entendre ces consolantes paroles sortir des lèvres de son noble époux : » Courage, ma chère, nous nous reverrons au ciel. « En un mot, tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher le lit de l'illustre mourant, ont pu admirer la vivacité de sa foi et la droiture de son âme.

« Ce dernier trait ne devait pas manquer au général Cambronne, pour achever en lui le portrait d'un héros français.

« Après avoir déployé pendant sa vie tout le courage des anciens preux, il est mort avec la foi d'un pieux chevalier. Tels s'étaient montrés à leurs derniers moments les du Guesclin et les Bayard. »

Napoléon Ier recevant les derniers sacrements (1).

Napoléon, qui, dans les jours de sa gloire, faisait consister toute sa religion à assister à une messe en musique, les jours de dimanche et de fête, Napoléon captif

(1) L'empereur était chrétien d'instinct et de conviction, par suite de son éducation italienne, autant que par la nature de son génie particulier. Une fois débarqué sur le rivage affreux de sa

Digitized by Google

à Sainte-Hélène, commença à penser aux devoirs religieux. Son âme, sortant enfin d'un trop long assoupissement, cessa d'être bercée des rêves d'une gloire et d'une grandeur évanouies à jamais.

Lorsqu'il se vit tête-à-tête avec la mort, entre les médecins et un prêtre de Jésus-Christ, lorsqu'il s'agit de ses destinées dernières, que fit l'illustre captif? Il congédia les médecins et fit approcher l'abbé Vignali, son aumônier: « Je crois à Dieu, lui dit-il; je suis « de la religion de mon père : n'est pas athée qui veut. « Je suis né dans la religion catholique, je veux « remplir les devoirs qu'elle impose, et recevoir les « secours qu'elle administre. » A la nouvelle de cette résolution, certaines gens craignirent, à Sainte-Hélène,

captivité, il devait avec son caractère élevé s'apercevoir, et il s'aperçut aussitôt de l'impardonnable, du grossier oubli qu'on avait fait d'un prêtre, dans la précipitation à l'écarter de l'Europe pour aller le jeter sur un rocher, au fond de l'immensité des mers, et dans une île où il n'y avait ni prêtre, ni église catholique. Il en souffrit visiblement, et c'est à cette souffrance qu'il faut rapporter des paroles qu'on trouve éparses dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, et qui ont dû retentir dans toutes les âmes religieuses :

« Quelle bonne fortune, Messieurs, si nous pouvions nous ré- « signer, et offrir à Dieu nos malheurs et notre captivité ! »

« Tombés de si haut dans une si extrême infortune, supportée « en vue de Dieu, ce serait le sujet d'un grand mérite, et peut- « être notre plus sûre consolation. »

Ces paroles sont de Napoléon, continuait le comte de Montholon; il est certain que son malaise par suite de la privation d'un prêtre, se manifestait plus particulièrement le dimanche. On remarquait ce jour-là, dans ses traits, un redoublement de mélancolie et d'amertume.

« C'est à ma mère, disait souvent Napoléon, c'est à ses bons principes que je dois ma fortune. *Je n'hésite pas à dire que l'avenir d'un enfant dépend de sa mère.* » Belle parole et vraie!

Digitized by Google

l'effet que cette détermination, qu'ils appelaient une faiblesse, pourrait produire à Paris. On ne voulait pas que le vainqueur du Pape mourût comme un capucin. Là-dessus, Napoléon s'échauffa contre le fidèle, mais ignorant serviteur, qui faisait ces difficultés. « Et que « sont donc, dit-il, que sont donc tous les hommes et « tous les conquérants, que sont Alexandre et César et « Charlemagne avec toute leur gloire? Que serai-je, « comme eux, dans un instant? Néant, pourriture, « proie des vers! Tout cela passe, mais Jésus-Christ « subsiste, et seul il ne passe pas! c'est le Roi! c'est « le Maître, et je ne suis devant lui que ce qu'est le « dôme des Invalides devant le soleil, que ce que tu es « devant moi, toi-même: un morceau de plomb que « j'ai un peu doré (1). »

L'empereur se confessa, et l'abbé Vignali lui administra le Viatique et l'Extrême-Onction. Après ce grand acte accompli, Napoléon dit au général Montholon: « Je « suis heureux d'avoir rempli mes devoirs. Je vous « souhaite, général, à votre mort, le même bonheur. « J'en avais besoin, car je suis Italien, voyez-vous,

(1) Nous avons, dans l'*Importance de la première communion démontrée par des exemples* donné des preuves évidentes de la foi de Napoléon à l'adorable Eucharistie.

Voici sur ce sujet le témoignage du général Montholon :

« Oui, l'Empereur était chrétien; chez lui la foi était un principe naturel fondamental; le sentiment religieux arrivait à la surface, aussitôt qu'il y était le moindrement appelé par la circonstance d'une sensation extérieure, d'un raisonnement fortuit. Quelque chose d'inhumain, d'irréligieux, osait se produire devant lui, il semble qu'on attentait à son organisation intime; il était mal à son aise, il ne pouvait se contenir; alors il protestait, il s'opposait, il s'indignait; son esprit faisait émotion, il ne ménageait plus personne. Tel était son caractère, son naturel. Je l'ai vu, oui, j'ai vu cela, et moi, l'homme des camps,

Digitized by Google

« enfant de classe de la Corse. Je n'ai pas pratiqué sur « le trône, parce que la puissance étourdit les hommes, « mais j'ai toujours eu la foi ; le son des cloches me « fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'émeut. Je voulais « faire un mystère de tout ceci, mais c'est de la faiblesse. « Je veux rendre gloire à Dieu. Général, donnez des « ordres pour qu'on dresse un autel dans la chambre « voisine ; on y exposera le saint Sacrement. Je doute « qu'il plaise à Dieu de me rendre la santé ; mais je « veux l'implorer. Vous ferez dire les prières des qua- « rante heures. » Puis se ravisant : « Non, reprit-il, « pourquoi vous charger de cette responsabilité ? On « dirait que c'est vous, noble gentilhomme, qui avez « tout commandé de votre chef ; je veux donner les « ordres moi-même. »

Fortes têtes du jour, s'écrie M. de Chateaubriand, quittez votre admiration pour Napoléon ; vous n'avez rien à faire de ce pauvre homme ; ne se figurait-il pas qu'une comète était venue le chercher, comme jadis elle emporta César ! De plus, *il croyait à Dieu, il était de la religion de son père ;* il n'était pas *philosophe ;*

qui avais oublié ma religion, je l'avoue, qui ne la pratiquais point, je m'en étonnai d'abord ; mais ensuite j'en pris des pensées, des émotions, qui me demeurent à présent, qui sont souvent pour moi des sujets de réflexion profonde. J'ai vu l'empereur religieux, et je me dis à moi-même : Il est mort dans la religion, avec la crainte de Dieu. Je ne puis me dissimuler que l'âge me talonne, que la mort arrive aussi pour moi, et je voudrais mourir comme l'Empereur. Je ne doute pas que le général Bertrand ne soit préoccupé comme moi du souvenir des conversations religieuses et de la mort de l'Empereur ; le général, voyez-vous, *finira comme son maître et ami.* »

Ce vœu s'est réalisé ; on sait que Bertrand a fait une mort bien chrétienne.

Digitized by Google

il n'était pas *athée;* il n'avait pas, comme vous, livré des *batailles à l'Eternel*, bien qu'il eût vaincu bon nombre de rois ; il trouvait que tout proclamait *l'existence de l'Etre suprême ;* il déclarait que *les plus grands génies avaient cru à cette existence ;* et il voulait croire comme ses pères. Enfin, chose monstrueuse! ce premier homme des temps modernes, cet homme de tous les siècles, était chrétien dans le XIX^e^ siècle ! Son testament commence par cet article : *Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je suis né il y a plus de cinquante ans.* Au troisième paragraphe du testament de Louis XVI, on lit : *Je meurs dans l'union de notre sainte mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine.* La Révolution nous a donné bien des enseignements ; mais en est-il un seul comparable à celui-ci ? Napoléon et Louis XVI faisant la même profession de foi ! Voulez-vous savoir le prix de la croix? Cherchez dans le monde entier ce qui convient le mieux à la vertu malheureuse ou à l'homme de génie mourant.

(*Mémoires d'outre-tombe.*)

Tout le service divin à Sainte-Hélène consistait dans une messe basse, sitôt que l'Empereur entrait dans la chapelle, il faisait un signe de croix très-prononcé, et s'agenouillant sur un fauteuil, il y demeurait les mains jointes, avec toutes les marques du recueillement. Au moment de l'élévation, il inclinait sa tête, avec un sentiment profond d'adoration. C'était tantôt le jeune Bertrand et tantôt le jeune Montholon qui faisaient l'office d'enfant de chœur.

Digitized by Google

L'amiral Bruat.

L'amiral Bruat s'est toujours montré plein d'admiration et de sympathie pour les missionnaires qui vont au prix de mille sacrifices porter l'amour de Jésus et de la France au milieu des peuplades sauvages.

Il voulut, avec madame Bruat, tenir sur les fonts le premier indigène des îles Marquises baptisé par Mgr Douarre, qu'il aimait d'une affection particulière (1).

Fidèle aux principes religieux qui avaient été le guide de toute sa vie, l'amiral Bruat est mort en chrétien. Déjà avant l'attaque de Kinburn, il s'était préparé à mourir, car fier de penser qu'il pouvait tomber en servant son pays, en défendant son glorieux pavillon, il voulait que la mort ne le surprît pas. Dès qu'il se sentit menacé, il appela aussitôt l'aumônier du *Montebello*, reçut de lui en pleine connaissance les derniers sacrements, et

(1) On lit dans la Vie si intéressante de Mgr Douarre, premier vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie le trait suivant :

Une horrible tempête s'étant élevée au cap Horn, alors que la frégate, qui portait quinze cents hommes, filait près de dix nœuds à l'heure, on n'eut pas le temps de plier les voiles, ce qui accrut beaucoup le danger. Des rafales terribles s'engouffraient dans les voiles, le vaisseau ballotté violemment penchait dans les abîmes entr'ouverts. Tous officiers et matelots attendaient avec anxiété. Le capitaine Bruat qui avait pu apprécier l'esprit de foi de Mgr Douarre, vint le trouver et lui dit : « Monseigneur, priez Dieu que l'ouragan emporte les voiles et que le péril cesse. » L'évêque d'Amata prit une médaille de la sainte Vierge, la jeta dans la mer, et dit avec simplicité et confiance : « Que le vent emporte les voiles ! » et au même instant un coup de vent furieux les déchira et les emporta toutes.

Digitized by Google

il rendit sa belle âme à Dieu, tout entier à sa femme, à ses enfants et à sa famille, dont il prévoyait la douleur, et sur laquelle il appelait la bénédiction du Ciel.

Le général Gérard.

Le général Gérard, né à Nancy en 1786, est décédé le 22 décembre 1857 dans de touchants sentiments de piété. M. le chanoine Bourgeois a consacré une notice très-intéressante à ce guerrier chrétien. Nous lui empruntons les détails qui conviennent au sujet de ce livre.

Le général Gérard fut fidèle toute sa vie, même au milieu des camps, aux bons principes qu'il avait puisés dans sa famille si honorable.

« Retiré dans sa terre, le bon général (car c'est ainsi et à juste titre que tout le monde l'appelait), le bon général, au milieu des campagnards de la Beauce, se montra bienveillant, affectueux, charitable. Il rendit à tous ceux qui recoururent à lui tous les services qui dépendaient de lui. Il fut le modèle de sa famille, comme il en était la gloire. Ses parents de Lorraine et les enfants de ses compatriotes trouvèrent toujours en lui aide, soutien et protection. Le cher général aimait tant son pays et surtout Haroué, où il avait été élevé, que, pendant mon séjour à sa campagne, tous les ans, il fallait que je prisse les maisons du village l'une après l'autre, pour lui donner des nouvelles des familles qui les habitaient.

« Il a conservé dans notre Lorraine, et il a eu partout où il a résidé des amis bien chauds, dont plusieurs venaient, chaque année, à Orme-Guignard jouir de sa douce et amicale hospitalité, au milieu d'une famille aussi

Digitized by Google

bonne, affectueuse et attentive pour lui, qu'elle était aimable pour ses hôtes.

« Le bon général a toujours été foncièrement religieux. Jamais il ne s'est lancé dans les hasards des combats, — me dit-il souvent, — sans avoir invoqué Notre-Dame de Sion et son divin Fils. Il était très-dévot à la sainte Vierge, et il reconnaît avoir été préservé par elle d'une foule de dangers.

« Dans le courant du mois de décembre, je reçus de lui une lettre pressante, conçue en ces termes : « Mon bon ami, je suis bien mal ; j'ai besoin de vous comme ami et comme prêtre. Je vous attends. » Deux heures après, j'étais en wagon, et le lendemain j'étais près de mon excellent compatriote, bien malade sans doute, mais, comme à son ordinaire, plein d'affabilité et surtout supportant les douleurs de la maladie avec beaucoup de patience. Le bon général ne tarda pas à faire ses dispositions dernières et à mettre ordre aux affaires de sa conscience. Il reçut, plusieurs fois avant sa mort, la sainte communion avec une piété angélique. Lorsqu'on lui administra les derniers sacrements, il édifia et toucha les nombreux assistants à cette cérémonie par les excellentes paroles qu'il leur adressa. Et, après cinq heures d'un repos paisible, il expira doucement et sans agonie, et, pour me servir des propres expressions de sa vertueuse femme, il s'endormit dans le Seigneur comme un enfant bercé par la sainte Vierge.

« Le pieux général, avant sa mort, avait réglé les bonnes œuvres et les legs pieux et charitables qu'il désirait qu'on fît à son intention, surtout la fondation d'une école de filles et l'établissement d'une sœur pour les malades. »

Digitized by Google

Le maréchal de Saint-Arnaud.

Il ne nous appartient pas d'appprécier ici la vie politique et militaire du maréchal Saint-Arnaud, nous nous contenterons de rappeler combien ses dernières années furent chrétiennes.

Ce grand général était un humble et fervent chrétien, dit M. Louis Veuillot, au faîte et dans l'enivrement dangereux de toutes les prospérités, il se tourne vers Dieu, non pour obtenir la santé, mais pour mourir en chrétien.

Il avait une de ces natures sincères et franches qui ne fuient pas la vérité lorsqu'elles la voient, et qui ne craignent pas de la suivre. C'était durant son séjour à Hyères. Il fit venir chez lui le curé de cette ville, et, sans chercher de circonlocutions ni de détours devant tous ceux qui étaient là, il lui dit simplement qu'il voulait se confesser. Le bon prêtre, surpris, tombe à genoux et rend grâces à Dieu qui daigne ainsi parler au cœur des puissants du monde. Le maréchal, trop malade encore pour quitter sa chambre, fit ses pâques chez lui, sans mystère, en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de planton à sa porte.

Tel il avait été dans cette première occasion, tel il continua d'être. Guéri contre toute attente, rendu aux affaires, il ne négligea plus ses devoirs de chrétien ; il les remplit désormais comme il faut les remplir dans ces hautes situations où l'homme a de plus que le commun des fidèles le devoir de l'exemple.

Lorsque l'expédition d'Orient fut décidée et que l'Em-

Digitized by Google

pereur lui en eut donné le commandement, sa première pensée fut pour l'âme de ses soldats.

Avant son départ de Constantinople, le glorieux vainqueur de l'Alma reçut les sacrements avec une grande piété. Quelques jours après il est mort avec les sentiments de la résignation la plus chrétienne.

Pendant qu'il était ministre de la guerre, le maréchal de Saint-Arnaud envoya une riche offrande au sanctuaire de Notre-Dame de Verdelais, à laquelle sa pieuse mère l'avait consacré dans son enfance. Nous ajoutons quelques détails pleins d'intérêt sur les derniers jours du maréchal.

« Devant Sébastopol, 2 novembre.

« Le 20 septembre Saint-Arnaud battait les Russes, et neuf jours plus tard il succombait à la maladie qui, depuis deux ans, minait ses forces sans affaiblir son caractère. Voici sur les derniers moments du vainqueur de l'Alma quelques lignes extraites d'une lettre du révérend père Parabère :

« Voici ce qui s'est passé au moment du départ du maréchal. Je l'ai accompagné jusque sur le *bateau* à Balaclava. Vingt minutes avant le départ, je suis resté seul avec lui et j'ai pu lui donner une dernière absolution, qu'il a reçue après m'avoir parfaitement reconnu et m'en avoir donné des signes certains. J'ai pu lui adresser quelques bonnes paroles avant de descendre à terre, et le bateau a pris la mer vers midi. A quatre heures, le maréchal rendit l'âme en pleine mer Noire. A la dernière messe où il avait assisté, que je célébrais devant tout l'état-major, je fus surpris de le voir avant l'élévation se mettre à genoux par terre et se prosterner sur un tabouret, position qu'il garda ju qu'à la fin de cette sublime partie du sacrifice. Sa résignation à la volonté de Dieu,

Digitized by Google

s'il le retirait de ce monde, même avant la fin de la guerre, était parfaite ; il me l'a témoignée d'une manière non équivoque. »

« Les personnes qui ensevelirent le maréchal trouvèrent sur sa poitrine la médaille de l'Immaculée-Conception et le scapulaire.

« On regrette le maréchal, on ne peut le plaindre. Il meurt sous les regards du monde, frappant un de ces coups d'épée qui compte dans la vie des empires. Entre la Turquie, qui se relève pour affranchir l'Église, et la Russie, qui recule pour la délivrer, sur ces flots qui furent aussi son champ de bataille, et dont les caprices terribles n'ont pas étonné son courage ; il meurt dans un des plus vastes linceuls où la victoire ait enveloppé ses favoris. »

Mort édifiante de Silvio Pellico.

On n'a pas assez dit combien les dernières années de Silvio Pellico ont été pieuses et résignées. La publication de ses lettres a révélé, il est vrai, les trésors de mansuétude renfermés dans sa belle âme, mais les détails de sa vie intime, de son intérieur sont demeurés inconnus. Nous avons eu le bonheur d'être en rapport avec quelques membres de sa famille, et c'est à cela que nous devons de connaître des circonstances bien touchantes sur la vie et la mort de ce célèbre écrivain, dont l'esprit a pu se laisser séduire par quelques utopies, dont on peut en ce moment apprécier la valeur, mais dont le cœur n'a jamais perdu l'empreinte qu'il avait reçue sur les genoux d'une mère très-vertueuse (1).

(1) Nous avons raconté, dans la *Dévotion à saint Joseph en*

Digitized by Google

Voici quelques circonstances très-édifiantes sur les derniers moments de cet homme de bien, qui a eu les sympathies de tous les gens de cœur ; nous les devons à une communication bienveillante de sa sœur, mademoiselle Joséphine Pellico, qui lui a prodigué sur son lit de mort les soins affectueux d'une mère.

La piété de Silvio lui faisait supporter avec une résignation admirable ces langueurs qui, étant accompagnées de longueurs, lassent, dit saint François de Sales, les âmes les plus généreuses. « Je fais ce que je peux, écrivait-il, pour maintenir mon âme en paix au milieu de ces souffrances ; et, en effet, Dieu me vient en aide toutes les fois que je pense à lui et à ce grand mystère de la Croix. Oui, certes, il ordonne tout pour les fins les plus saintes, et nous devons le bénir dans nos infirmités comme dans nos jours les plus prospères. » — « Que notre philosophie soit celle du Rédempteur. Glorifions son aimable et sublime doctrine dans tous nos rapports avec lui et avec la société. Maintenons-nous dans le dessein d'être ses disciples et de l'aimer avec un sentiment énergique, une volonté forte, une reconnaissance infinie. » (Voyez le *Recueil des Lettres de Silvio Pellico*, traduites par M. de Latour.)

Peu à peu la santé de l'illustre malade allait en déclinant ; l'automne de 1853 ne fut qu'une longue crise. Cependant Silvio ne laissait pas d'assister aux saints mystères : « Presque tous les matins, dit Briano, dans l'église de San-Dalmazzo, on voyait un front plus triste, plus recueilli que tous les autres, se prosternant devant les autels, pêle-mêle avec le plus humble vulgaire ; c'é-

exemples, l'amour et la confiance de Silvio Pellico pour ce glorieux patriarche.

Digitized by Google

tait *Silvio Pellico*. Quand il passait dans les rues, tout le monde remarquait sa démarche grave, lente; son front élevé vers le ciel dans lequel étaient déjà toutes ses pensées. Des jeunes gens, des étrangers s'attachaient à ses pas, attirés par cet aspect extraordinaire, par ce maintien peu commun, et se réjouissaient d'avoir vu en face l'auteur de *Mes prisons*. » Dans les premiers jours de janvier 1854, ce pieux empressement fut trompé. La sainte et chétive créature ne reparut pas sur le chemin de San-Dalmazzo. « *Silvio Pellico* était tombé pour ne plus se relever. Cette fois il reconnut la mort; mais il l'avait si souvent regardée en face que, devant ce doux et intrépide regard, depuis longtemps son aiguillon s'était émoussé. »

Sa pieuse sœur ayant appris qu'il gardait le lit, accourut auprès de lui dès le commencement de janvier, et ne cessa de lui prodiguer jusqu'au dernier moment les soins les plus affectueux.

Étant si faible et ne pouvant plus tenir la plume, le 25 janvier il fit écrire à sa sœur, sur la couverture d'un cahier qui renfermait son testament, ces touchantes paroles (1) : « Je ne puis assez te remercier, chère Joséphine, de ta constante amitié; je n'ai pas besoin de recommander à tes prières ni mon âme, ni ma vénérable bienfaitrice, ni toutes les personnes qui m'ont pardonné mes défauts et m'ont traité avec bonté. Adieu, sœur,

(1) Le testament de Silvio contenait ces touchantes paroles que plusieurs écrivains lui ont mis dans la bouche :

« Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de m'avoir fait rencontrer plus d'amis que d'ennemis ! Bien des gens m'ont soutenu et me sont venus en aide, dans tout le cours de ma vie ; un petit nombre a cherché à me nuire; c'est de tout mon cœur que je pardonne à ces derniers et que je prie pour eux. »

Digitized by Google

adieu, frère, adieu, mon incomparable bienfaitrice. Oh! oui, à Dieu, allons tous à Dieu! *In manus tuas, Domine! commendo spiritum meum!* »

Laissons parler maintenant mademoiselle Joséphine Pellico, qui a bien voulu nous donner elle-même les plus touchants détails sur la mort de son frère bien-aimé.

« Plusieurs journalistes, dit-elle, et d'autres écrivains, racontant la mort de mon frère, l'ont fait parler, qui en vers, qui en prose, au moment de recevoir le saint Viatique ou dans ses derniers jours. Tout cela a été supposé et inventé.

« Pendant sa maladie, il eut le bonheur de recevoir plusieurs fois la sainte communion des mains du chapelain de la pieuse marquise de Barol. Le 31 janvier, il désira qu'on lui apportât le saint Viatique de la paroisse. Après avoir reçu Notre-Seigneur, il entra dans le plus profond recueillement. Quelques moments après je m'approchai de lui sans oser parler, de peur de troubler ses communications avec Jésus; lui ayant offert du bouillon, il me fit signe qu'il n'en prendrait pas, et avec un air angélique qui exprimait tout son bonheur, tenant les mains croisées sur sa poitrine, il me dit : *J'ai le bon Dieu;* et il referma les yeux pour prier.

« Cependant, le 31 janvier au soir, les chirurgiens vinrent lui faire une dernière opération, espérant qu'il aurait assez de force pour la supporter. Le pauvre malade ne poussa pas un soupir. Je ne voyais pas ce que l'on faisait, mais j'étais dans la chambre, je tremblais, je priais avec larmes; enfin, vers les huit heures, les chirurgiens se retirèrent en silence... Je m'approchai aussitôt du lit, espérant voir mon cher malade un peu soulagé... Mais, hélas! mon espérance fut déçue : imaginez, si vous le pouvez, ma douleur, mon pauvre frère était à l'agonie,

Digitized by Google

ses yeux étaient déjà éteints... Le chapelain del Ponte entra, il mit son étole sur le moribond sans pouvoir proférer un seul mot. J'étouffais de mon côté, cependant j'eus assez de force pour lui dire : « Adressez-lui donc « quelques paroles de piété... » Un moment après il expira doucement.

« Pendant sa maladie, mon pauvre frère a été bon, patient, aimable, uniquement occupé de Dieu. Pour ne pas m'affliger, il ne me parlait plus de sa mort, mais il ne cessait de me donner de bons conseils et de me rappeler de pieux souvenirs. Au moindre service que je lui rendais, il me témoignait la plus vive reconnaissance. Il bénissait Dieu continuellement ainsi que la marquise de Barol, chez laquelle il est mort. Souvent il me disait : « Chère sœur, combien je t'aime, tu es si bonne. » Ah! c'est bien lui qui était bon ; je ne sais pas si on peut rencontrer une âme plus aimante, plus pieuse, plus simple, plus reconnaissante que la sienne : ses écrits le disent assez.

« A Chieri, près Turin, 3 février 1860. »

Sentiments d'un roi pénitent.

Ce fut un exemple bien touchant et bien édifiant que celui que donna à sa mort Louis le Gros, roi de France. Ce prince, se sentant atteint d'une maladie dangereuse, prit la résolution, s'il en revenait, de quitter entièrement le monde, et de se consacrer à Dieu dans la religion : c'était alors la ressource ordinaire des princes touchés des sentiments de pénitence. Mais voyant qu'il ne pouvait recouvrer la santé, il se disposa à souffrir en patience les douleurs de sa maladie. Elle fut assez longue,

Digitized by Google

et le malade employa tout ce temps à de ferventes prières et à des confessions fréquentes. Quand le temps fut venu de recevoir le saint Viatique, ce prince, quoique déjà épuisé de forces, et souffrant de grandes douleurs, sortit subitement de son lit, et, revêtu des habits royaux, alla au devant du saint Sacrement, au grand étonnement de tous les assistants. La plupart des grands et des premiers seigneurs du royaume étaient présents, l'un d'eux, Louis, le fils même du roi. Alors le prince malade s'adressant à lui avec une grande fermeté d'âme et un grand sentiment de piété : « Mon fils, lui dit-il, vous voyez où vont enfin aboutir toutes les grandeurs de ce monde. J'ai vécu de longues années, j'ai remporté de grandes victoires, j'ai amassé d'immenses trésors; de quoi me servent à présent toutes ces richesses et tous ces honneurs? Soyez assuré, mon fils, que je me trouverais bien plus satisfait, si, comme j'en avais eu l'intention, j'avais quitté la couronne avant qu'elle me quittât elle-même; apprenez du moins, par l'exemple de votre père, à ne pas posséder avec trop d'attachement votre royaume. Dès ce moment même je vous le cède, non point pour vous revêtir d'un grand ornement, mais pour me décharger d'un grand poids.

Que si ce renoncement que je vous fais d'avance, peut mériter quelque sentiment de reconnaissance de votre part, voici l'unique chose que je vous demande : c'est de réparer les péchés de votre père par la sagesse de votre gouvernement. Protégez l'Église, aimez les pauvres, assistez les pupilles et les orphelins : pour moi, je passerai ce qui me reste de vie dans la pénitence et les larmes. Je demande pardon à Dieu de l'avoir si mal servi en qualité de chrétien; je vous demande pardon à vous, mon fils, du mauvais exemple que je vous ai donné en

Digitized by Google

qualité de père; je demande pardon à tous mes sujets des défauts de mon gouvernement en qualité de roi. »

A ces dernières paroles, les assistants ne purent retenir leurs larmes; le roi seul, ferme et intrépide, tire l'anneau royal de son doigt et le donne à son fils, qui, saisi d'étonnement et pénétré de douleur, était comme hors de lui-même. Ensuite le roi fit une donation pleine et entière de tout ce qu'il possédait en propre, aux religieux et aux églises, en leur faisant distribuer tout ce qu'il avait de vases précieux. Il remit à l'abbé Suger, qui était présent, un diamant d'un grand prix pour servir d'ornement à la couronne d'épines du Sauveur. Outre cela, il fit dépouiller la chambre royale où il était, de tous les tableaux, de tous les meubles et de tous les ornements, pour être distribués aux pauvres; bien plus, il se dépouilla lui-même de tous ses habits royaux l'un après l'autre, et jamais il ne parut avoir ressenti une si grande joie, que lorsqu'en présence des grands seigneurs de son royaume, il se vit ainsi pauvre et dénué de tout.

Alors se prosternant humblement à genoux, il fit sa profession de foi et d'attachement à l'Église; après quoi il reçut le saint Viatique : dès qu'il l'eut reçu, il parut prendre de nouvelles forces et se retira dans sa chambre; y étant entré, il refusa dès lors toute sorte de services qui ressentiraient l'hommage; et dépouillé de toute pompe et de toute magnificence extérieure, il se coucha sur un simple matelas, comme le religieux le plus pauvre et le plus pénitent.

L'abbé Suger ajoute, qu'en considérant et admirant un roi descendu d'un si haut rang à un état si humble, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Le roi s'en étant aperçu, l'en reprit doucement : « Mon cher ami, lui dit-il, ne pleurez point sur moi, réjouissez-vous au

Digitized by Google

contraire avec moi de ce que Dieu par sa miséricorde m'a accordé la grâce de me préparer à aller à lui et à me disposer à la mort.

Ce saint roi vécut encore quelque temps dans cet état d'humilité et de pénitence, dans une maladie également longue et douloureuse. Voyant enfin approcher sa dernière heure, il fit appeler un de ses domestiques, lui ordonna de mettre sur le pavé un large tapis; et l'ayant fait couvrir de cendres en forme de croix, il s'y fit étendre lui-même dessus. Là, au milieu des sanglots redoublés de ses courtisans, au milieu des prières ferventes des prêtres attendris, dans des colloques amoureux avec Jésus-Christ et de tendres regards fixés sur le crucifix qu'il tenait en main, il rendit son esprit à son Créateur, le premier jour d'août, la soixante-dixième année de son âge, et la trentième année de son règne (1).

Quels sentiments, quels exemples! mais ces grands exemples ne nous sont-ils donnés que pour être admirés? N'est-ce pas plutôt afin que, selon notre état, nous tâchions de les imiter?

Ah! qu'il y aurait de saints dans le monde, si on pensait durant la vie comme on pensera à la mort!

Connaissons le néant de tout, et détachons-en notre cœur, avant que la mort vienne nous l'arracher des mains malgré nous.

M. Charles de Riancey devant la mort.

S'il y a des hommes qui mettent leur plume au service de toutes les mauvaises passions, et qui distillent

(1) Tiré de l'abbé Suger dans la Vie de Louis le Gros.

Digitized by Google

chaque matin aux masses le fiel de l'impiété et de l'immoralité, il en est d'autres heureusement pour qui les Lettres sont un apostolat, et qui, dans la mesure de leurs forces, tâchent de combattre le mal et de faire triompher la vérité. Tel fut M. Charles de Riancey, enlevé prématurément à la patrie et à l'Église. La fin de ce noble jeune homme, a dignement couronné sa belle vie (1).

Voici, sur ses derniers moments, des détails, bien édifiants, écrits par un fervent chrétien, son ami. Les forces de Charles de Riancey, dit M. Poujoulat, diminuèrent aux approches de l'hiver de 1861, sans qu'il en exprimât aucune plainte. La fréquente communion avait donné à sa vie les ravissements du ciel; elle le soutenait à mesure que la vie s'épuisait dans son sein. Le jour de Noël, malgré une tempête de neige, le malade voulut aller à l'église; il lui semblait qu'il devait renaître à la crèche de Bethléem. Le jour de l'an, par un effort extrême, il parvint à se traîner jusqu'à sa paroisse, où il pria pour la dernière fois; il ne devait pas voir s'achever ce nouvel an, et pour lui allaient commencer les années éternelles. Visité par le digne pasteur, qui le consola jusqu'à la dernière heure, il lui dit : « Je me mets entre les mains de Dieu, comme l'argile entre les mains du potier. » Les intérêts de la justice immolés en ce monde, lui demeuraient toujours présents. Il dictait des pages sur François II, d'une voix qu'on entendait à peine, et quand la fatigue de son esprit se refusait à l'expression de ses pensées, il essayait de faire de la charpie pour les blessés de Gaëte ;

(1) M. Charles de Riancey a été successivement, rédacteur de l'Union *catholique*, de l'*Univers* et de l'*Union*.

Digitized by Google

c'était le soldat mourant qui combattait encore et voulait faire servir à une noble cause abandonnée, le suprême effort de ses doigts. Il a donc déposé sa plume vaillante et joint ses mains pour la dernière prière. Le 13 janvier, jour de la Chaire de Saint-Pierre, il voulut communier pour se mettre en union avec Rome, dont les épreuves et les périls ne cessaient de l'occuper. Le malade voyait venir la mort et se tournait vers Dieu avec la confiance d'un enfant. » Vous savez, ô mon Dieu, lui disait-il, que je n'ai pas compté avec vous, j'espère que vous ne compterez pas avec moi. Il reçut les derniers sacrements et la communion en viatique : autour de lui, ce fut une douce fête de famille, le ciel s'entr'ouvrait, et cette radieuse image empêchait de pleurer.

L'agonie de ce ferme chrétien dura quatorze heures. Il eut un Gethsémani sans angoisses, sans épouvante ; Dieu, par une grâce des plus rares, lui épargnait l'amertume du calice, et lui faisait goûter des douceurs dans le *fiat voluntas tua*.

Ce Gethsémani, où se rencontra aussi un ange, ne fut que le vestibule de la gloire. Comme le P. De Ravignan, son saint guide, ayant à se préparer à ce qu'il appelait « le grand devoir de mourir, » il se plaignit de n'avoir pas encore assez souffert.

L'âme du mourant se fondait en amour divin, en méditations célestes ; toutes ses paroles étaient saintes. « Mon Dieu, répétait-il souvent, je remets mon âme entre vos mains ; je vous aime, je crois, j'espère ; mon Dieu, je vous rends la vie que vous m'aviez donnée ; mon Dieu, je vous offre le sacrifice de ma vie, que vous me redemandez, pour le triomphe de la sainte Église, pour la consolation du Saint-Père. » Puis il

Digitized by Google

récitait les actes, l'oraison Dominicale, la salutation angélique ; il baisait le crucifix en élevant les yeux au ciel, et son regard, qui semblait déjà découvrir la gloire du paradis, rappelait le regard de saint François Xavier.

La voix d'un prêtre qui le connaissait, lui avait donné les assurances éternelles. Charles se trouvait fort dans ce combat de la mort. De ses lèvres pâles que le trépas allait bientôt rendre muettes, s'échappaient ces mots : « Vive Jésus ! vive Marie ! vive la vérité ! Marie, ma mère, assistez-moi à cette heure suprême ? » — Tu vas voir Dieu, mon ami, lui disait une voix douce à son oreille. — Je le possède, répondit-il avec un accent de béatitude. Je suis content en Dieu ; je vous aime, mon Dieu, mais pas assez. Le bonheur, ô mon Dieu, c'est de ne plus pouvoir vous offenser sur la terre : il est si difficile de ne pas vous déplaire !

On lui demanda de bénir ses neveux, cette bénédiction descendait déjà de haut. Le prêtre lisait au mourant l'Évangile de saint Jean ; c'était Patmos, c'était le Thabor, c'était l'amour de celui que Jésus aimait. Le disciple le plus près du Cœur divin, se penchait en quelque sorte vers ce chrétien, qui, lui aussi, aimait son Maître. Cet ami de tout ce qui fut juste, noble et grand sur la terre, en rendant le dernier soupir, murmurait encore ces mots : « Vive Jésus ! » Son visage, empreint de paix et de sérénité, paraissait comme éclairé d'un rayon du jour éternel. La beauté de sa vie s'achevait dans la beauté de sa mort.

« Il a bien rempli sa vie, il est bien mort. Il a su qu'il servait un Dieu de miséricorde ; il voit l'éternelle beauté et l'éternel triomphe de sa Mère immortelle, l'Eglise de Jésus-Christ, dont son âme a pieusement

Digitized by Google

partagé les douleurs et qu'il a fidèlement assistée dans les angoisses qu'elle traverse ici-bas ; il connaît le prix de la goutte d'eau et de la goutte d'encre et de la goutte de sueur, données de bonne volonté au Créateur du ciel et de la terre, qui les réclame en mendiant pour les payer en Dieu. »

J. M. J.

Digitized by Google

VII

Visites au très-saint Sacrement.

A la vue des témoignages éclatants que Dieu lui donnait de sa présence, Israël se préférait autrefois à tous les peuples du monde. Non, s'écriait Moïse, il n'est point de nation sous le ciel qui nous soit comparable en gloire et en bonheur, parce qu'il n'en est point à laquelle Dieu se communique avec autant d'amour et de familiarité : *Nec est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi.*

Mais c'est bien à nous désormais, dit un éminent prélat, qu'il est permis de parler ce fier et ce noble langage. Ce n'est plus par le ministère des anges, ou par une faible manifestation de sa gloire qu'il se montre à son peuple. Un Dieu en personne, un Dieu dans sa propre substance demeure en vérité parmi les hommes, et réside dans nos temples avec toute la plénitude de sa divinité. Oui, Dieu est vraiment présent dans ce lieu ; nous le croyons sans aucun doute, nous le disons sans figure et dans toute la rigueur de l'expression : *Vere Deus est in loco isto.* Emmanuel, un Dieu avec nous, quelle grâce ! quel honneur ! mais aussi quel excès d'amour ! et que pouvons-nous désirer sur la terre, qu'avons-nous même

Digitized by Google

à envier au ciel si nous sentons tout le prix d'une société si glorieuse?

Dans l'ancienne Loi, Dieu s'entourait de la crainte. On n'approchait de l'Arche qu'en tremblant, et quiconque osait porter sur elle un œil, une main téméraires, était soudain frappé de mort. Les peuples effrayés criaient : « Que Moïse aille consulter le Seigneur sur la montagne ; pour nous, nous resterons dans la plaine de peur de voir Dieu et de mourir. » Dans l'Eucharistie, il n'y a de place que pour l'amour, Dieu s'y met, pour ainsi parler, à notre portée. Il s'y rend accessible comme un père à ses enfants. J'entends sa voix qui nous appelle : *Venite ad me.* Il ne dit plus : Retirez-vous, gardez-vous d'approcher de mon sanctuaire, la mort serait le prix de votre audace ; mais, venez à moi, venez avec confiance, et vous trouverez la vie. Les rois ont leurs heures et leurs moments qu'il faut étudier avec soin ; une garde vigilante écarte la foule importune des avenues de leur palais. Il faut frapper souvent à la porte du ministre avant d'arriver à celle du prince. Les plus heureux n'obtiennent une audience qu'à force de sollicitations, et se retirent promptement dans la crainte de déplaire. Mais auprès de vous, Seigneur, il n'y a point d'heures privilégiées ni de moments plus favorables les uns que les autres. A toute heure, la nuit et le jour, au sacrifice du matin et au sacrifice du soir, vous êtes disposé à recevoir nos visites. L'accès est libre et facile aux adorateurs. Nous ne craignons pas que notre assiduité vous importune ; vous aimez qu'on fasse à votre cœur une douce violence.

Venite ad me, venez à moi ; et si vous ne pouvez venir à lui, si des infirmités vous retiennent, si des excuses légitimes ne vous permettent pas de répondre à ses invi-

Digitized by Google

tations, votre maison est-elle donc si éloignée de la sienne que vous ne puissiez lui adresser intérieurement l'hommage de vos affections et de vos pensées, que votre cœur ne se porte en secret par un pieux mouvement au pied de son sanctuaire ? Il s'est fait votre hôte, votre voisin, le compagnon de votre exil, il habite avec vous presque sous le même toit. Mais non, il ira lui-même. Il franchira le seuil de son temple, il parcourra vos rues et vos places publiques, vos cités et vos campagnes, pour porter la paix à vos maisons, la bénédiction à vos champs, la santé à vos corps, la grâce à vos âmes, comme il faisait autrefois dans les villes et les bourgades de la Judée. Charitable médecin, il ira visiter ce malade sur son lit de douleur, pour lui rendre la vie ou l'aider à mourir. Il entrera dans la chaumière du pauvre comme dans la demeure du riche. Si, comme Dieu, ce Roi est né dans la pourpre, comme homme il a vécu sous l'humble toit de l'indigence. Il pénétrera sans répugnance dans ces affreux réduits de la misère où son ministre lui-même n'entre qu'en détournant les yeux.

Dernier ami, et seul fidèle, quand tout le reste nous abandonne, il descendra dans la sombre horreur des cachots, pour délivrer de ses liens le prisonnier surpris du jour imprévu qui l'éclaire.

Venite ad me omnes. Venez à moi, mais venez tous sans exception, sans distinction de personnes. Partout ailleurs les portes ne s'ouvrent qu'à la faveur, au crédit, à la protection, aux talents, aux richesses, à la naissance. Comme il y a des heures plus favorables, il y a aussi d'heureux privilégiés ; mais il n'y a en Jésus-Christ ni sexe, ni condition, ni Juifs, ni Gentils, ni esclaves, ni maîtres.

Venez tous, enfants et vieillards, vierges et épouses,

Digitized by Google

prêtres et fidèles, magistrats et guerriers, pauvres et riches, grands et petits, sages et simples : venez, peuples ; venez, rois ; venez, justes ; venez, pécheurs. *Venite ad me omnes ;* et comment il vous appelle tous : Celui qui multiplia les pains au désert, se multipliera lui-même pour vous faciliter à tous l'accès auprès de sa personne. L'arche d'alliance ne résidait qu'en Israël ; il n'était permis d'adorer que dans Jérusalem. La présence même de Jésus-Christ, au temps de sa vie mortelle, n'était que successive et passagère ; on venait de loin pour le voir et pour l'entendre, et lui-même passait d'un lieu à l'autre en faisant le bien. Le temps est venu où les fidèles adorateurs peuvent adorer partout en esprit et en vérité. Aujourd'hui ces temples couvrent la terre, et sont tous remplis de la majesté de sa présence. Oh ! délicieuse pensée qui enivre mon âme ! A chaque heure, à chaque moment du jour et de la nuit, à l'instant même où je parle, il y a dans le monde un autel où les mystères divins s'accomplissent. Dans les camps, dans les déserts, sur les rochers, dans les forêts, sur les mers, partout où il y a une pierre pour servir d'autel, la Victime sainte s'immole entre les mains du prêtre ; elle persévère avec nous après le sacrifice. De quelque côté que le voyageur tourne ses pas, il est sûr de rencontrer son Dieu qui l'attend au passage, qui le guide et le suit dans ses courses lointaines. Nulle part le chrétien n'est étranger, il est toujours dans sa patrie, parce qu'il trouve partout la maison de son Père. Chaque ville a ses temples, chaque temple a ses autels, chaque autel a son tabernacle où la Divinité repose. Dieu des armées, que vos tentes sont belles ! Comme on voit au milieu d'un camp s'élever le pavillon et flotter l'étendard du capitaine, du plus loin que l'œil aperçoit la cité, le signe du salut qui domine

Digitized by Google

ses murailles publie qu'un Dieu veille et fait la garde au milieu de son peuple. Et vous aussi réjouissez-vous, simples habitants des campagnes. Les princes des peuples, les chefs des nations résident dans les cités et les métropoles, mais votre Dieu est avec vous : vous devez à sa présence les seules fêtes, les seuls beaux jours qui soient permis à votre humble fortune. Il n'est point de hameau si obscur et si oublié où il ne se hâte d'habiter, sitôt qu'on peut lui offrir un asile : sa demeure est pauvre comme la vôtre ; il se conforme à vos mœurs, à vos habitudes, à vos usages, et grand avec les grands qui proclament sa majesté au bruit de l'airain tonnant et d'une musique guerrière, il vient s'asseoir comme l'un de vous sur un trône de feuillage et sous des berceaux de verdure.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis. Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui ployez sous le faix des douleurs humaines. Hélas ! qui n'a pas son fardeau, sa croix à porter, sa part au trésor commun d'infirmités et de misères qui pèse sur les enfants d'Adam ? En appelant à vous ceux qui souffrent, vous appelez, Seigneur, l'universalité du genre humain. Toute créature est en travail ; la vie entière n'est qu'une longue plainte. Dans le commerce du monde, que de dégoûts, que d'ennuis et de rebuts à dévorer, que d'espérances trompées, que d'infidélités dans les amis, que de mécomptes sur les hommes et sur les événements ! Dans la famille, que de chagrins domestiques, que d'alarmes, de prévoyances inquiètes, que de veilles et de sueurs pour s'assurer un pain trop souvent amer et détrempé de larmes ! Au dehors, que d'accidents imprévus, que d'injustices, de revers, de contradictions à essuyer. Au dedans, quelle guerre cruelle de pensées, d'affec-

Digitized by Google

tions qui se combattent et dont l'âme est bouleversée !

Venez donc, jetez toutes vos peines dans le Seigneur, *jacta in Domino curam tuam*; et il soulèvera les poids qui vous accablent, et il vous accordera les demandes de votre cœur, *et dabit tibi petitiones cordis tui.* Aux pieds de Jésus-Christ, on se console, on s'enchante par les larmes, et la paix rentre dans le cœur sitôt qu'on a pleuré. Mais venez avant tous les autres, vous qui gémissez dans la servitude du péché ; car le péché est aussi un travail, une charge pesante qui fatigue et qui lasse, et le Sauveur voudrait vous en délivrer. Allez avec confiance à ce trône de miséricorde, et vous y trouverez, avec le pardon de vos erreurs, ce repos dont votre âme a besoin et qu'elle réclame comme son aliment : *et invenietis requiem animabus vestris.* Et les justes eux-mêmes ont leurs épreuves et leurs tribulations. Dans ces moments de découragement et de dégoût où les forces semblent vous manquer, où vous êtes entraînés comme par le poids de la nature, venez aussi à la source des grâces, venez retremper vos âmes dans cette fontaine d'amour. Ami compatissant, tendre consolateur, guide sûr, conseiller fidèle, Jésus, dans son sacrement, se dévoue et se dépense tout entier au service de nos besoins et de nos souffrances, et quelle que soit la nature ou la diversité de nos maux, il en est le remède : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis.*

Les saints ont trouvé la plus douce des béatitudes de la terre à s'entretenir avec Jésus dans son Sacrement.

— Sainte Madeleine de Pazzi faisait chaque jour trente visites au Saint-Sacrement.

— Saint Louis de Gonzague passait dans l'église tout le temps que l'obéissance ne le demandait pas ailleurs.

Digitized by Google

Il disait amoureusement à Jésus-Christ avant de se retirer du saint temple : « Retirez-vous de moi, Seigneur, retirez-vous de moi. » C'était auprès de Jésus-Christ que l'apôtre des Indes allait se reposer de ses fatignes, après avoir employé le jour à travailler au salut des âmes.

— Saint François d'Assise n'entreprenait rien sans aller auparavant dans l'église consulter Jésus-Christ.

— Le roi Robert, en quelque lieu qu'il voulait aller, faisait préparer un chariot pour y porter la tente du divin mystère, où l'on déposait le corps sacré du Sauveur, afin que, comme la terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle contient, il rendît à Dieu ses vœux et ses hommages en tous lieux. Saint Louis, digne successeur du trône et de la piété de ce bon roi, porta aussi avec lui l'Eucharistie, dans son expédition d'outre-mer. (*De gestis S. Ludov.*)

L'adoration perpétuelle.

Le paganisme avait, à certains jours de l'année, une fête où l'on se passait de main en main des flambeaux symboliques : le christianisme entretient, surtout à Rome, une fête éternelle où d'innombrables chœurs d'âmes se remettent l'un à l'autre, pour la reprendre bientôt après, la lampe mystérieuse où brûlent ces parfums qui sont, dit l'Apocalypse, les oraisons des saints. Le saint Sacrement est exposé chaque jour dans quelque église où les actes de piété se succèdent à cette occasion du matin au soir : des membres d'une confrérie, instituée dans ce but, les y prolongent pendant toute la nuit, en même

Digitized by Google

temps qu'un grand nombre de religieux et de religieuses se lèvent, dans les divers quartiers de la ville, pour chanter l'office : Rome est donc, à la lettre, un temple d'adoration perpétuelle. Les louanges de Dieu y sont, comme le temps, sans interruption et sans vide. Cet usage de la prière permanente, observé de nos jours dans cette métropole de la piété chrétienne, y a existé, sous d'autres combinaisons, dans le moyen âge qui l'avait reçu lui-même de l'Église primitive, où les veilles nocturnes près des tombeaux des martyrs unissaient les prières du jour qui venait de finir à celles du lendemain : on peut dire que le cantique du ciel : Saint, saint, saint, ne s'est pas tu, à Rome, pendant une seule minute de ces dix-huit siècles.

Il y a des maisons religieuses dans lesquelles le saint Sacrement est en grande et singulière vénération, où jour et nuit il est visité, et n'y est jamais sans chérubins, à l'imitation de l'arche du temple de Salomon, c'est-à-dire qu'il y a toujours quelques âmes angéliques qui y étendent les ailes de leurs affections, veillant à la porte du tabernacle, comme les femmes dévotes dont Moïse fait mention.

Il s'est formé tout récemment, dans plusieurs villes, une association d'hommes de tout âge et de tous états, dans le but d'aller, une fois par semaine, passer la nuit en adoration devant le saint Sacrement.

L'amour adoucit tout.

« Que de faveurs ont été obtenues par l'œuvre de l'Adoration Nocturne ! que de demandes et d'actions de grâces on lui adresse ! que d'empressement de la part

Digitized by Google

des petits et des humbles pour rendre hommage au Seigneur, qui, dans le mystère de son amour, semble surtout se revêtir d'humilité! Que de faits édifiants, inconnus des hommes et admirés de Dieu et des anges! Cependant voici un trait qu'un dernier rapport de l'Adoration nocturne faisait connaître : Une pauvre femme de la campagne, âgée de soixante-dix ans et qui est très-infirme, a voulu absolument, malgré ses souffrances, prendre l'heure d'une heure à deux pendant la nuit pour son adoration. Cette femme se lève et reste à genoux toute la durée de son heure, quelles que soient ses fatigues. Il n'y a rien de pénible à l'amour et à la reconnaissance des âmes dévouées; elles accourent près de Celui qui les appelle à lui comme il appela les bergers de Bethléem.

Conversion touchante.

« Il y a un an, le jeudi saint, une conversion bien touchante et bien sincère était l'heureux fruit d'une adoration. Voici le fait authentique. Un membre de l'Adoration Nocturne se rendait, vers le soir du jeudi saint, à l'église Saint-Étienne-du-Mont, où il devait passer la nuit, lorsqu'il rencontre un de ses amis qui avait abandonné tout exercice religieux, et qui n'entrait même plus à l'église depuis plusieurs années, parce qu'il avait de la haine contre quelqu'un et qu'il voulait se venger de l'insulte qu'il en avait reçue. « Tu devrais bien venir avec moi, lui dit l'adorateur. — Et où vas-tu? — Je vais à Saint-Étienne-du-Mont faire une heure d'adoration. — Oh! tu sais bien que je ne vais plus à l'église. — Et pourquoi? — Non, non, ne me parle pas de

Digitized by Google

cela. » Et il s'éloignait de son ami comme s'il en eût eu peur. « Comment ! tu ne viendrais pas faire ta visite à l'église aujourd'hui jeudi saint ? Mais tu n'es donc plus chrétien ? — Je ne veux pas aller avec toi, parce que tu me parlerais encore de confession, et je te dis que je ne puis ni ne veux pardonner. Laisse-moi tranquille. — Je te promets de ne pas te parler de confession ni de confesseur ; mais, mon brave ami, aujourd'hui fais au moins cet acte chrétien, fais-le pour me faire plaisir. Viens. » Et là-dessus il le prend sous le bras et l'entraîne à l'église ; il donne le mot au chef de section de le placer à la première heure. « Tiens, lui dit-il, tu vas faire avec moi la première heure d'adoration, et si cela t'ennuie, tu n'en feras que demi-heure, que ce que tu voudras. »

« L'heure de la réunion arrive, on fait la prière, on fixe les heures d'adoration. M. X... se met à son prie-Dieu. D'abord, il est comme quelqu'un qui ne se possède pas, il se tourne et retourne, il regarde, puis le calme revient, il met sa tête dans ses mains, il reste immobile ; puis il tire son mouchoir, il essuie de grosses larmes, et au bout d'un quart d'heure, il se lève précipitamment et vient vers son ami. « Je n'y tiens plus, dit-il ; je sens quelque chose qui m'écrase, me tire, m'attire ; je veux me confesser tout de suite. » Son ami le regarde, étonné, surpris, hésitant. « Mais est-ce sérieux ? lui dit-il, est-ce tout de bon ? — Oh ! oui, quand je me suis trouvé devant le saint Sacrement, il m'a semblé que quelque chose me disait : Pardonne et viens à moi, je te pardonnerai. Puis mille sentiments, mille pensées s'entre-choquent en moi ; il faut que je me confesse. » Pleurant de joie, son ami le conduit au prêtre qui était là. Il se confesse ; il revient comme le plus humble et le plus pieux pénitent

Digitized by Google

au pied de l'autel. Le lendemain il va se réconcilier avec son ennemi ; il passe ces deux jours en préparation ; et le jour de Pâques il communiait à côté de son ami. Devenu le plus heureux des hommes et peut-être la plus belle fleur de la grâce du jour, il persévère. »

Prêtre et soldat.

La paroisse de la V... célébrait la touchante fête de l'Adoration perpétuelle. Suivant la coutume, le très-saint Sacrement avait été exposé dès la veille, et, à chaque heure de la nuit, de nouveaux adorateurs venaient se prosterner aux pieds du Dieu caché dans les ténèbres du grand mystère.

C'était deux heures du matin. Un homme du peuple, vieux soldat de la garde, à genoux depuis plus d'une heure, attendait qu'on vînt le remplacer. Le quart sonne et puis la demie, et personne ne se présente pour relever la sentinelle. Le vieillard se lève alors, et, sans quitter le sanctuaire, commence à se promener gravement, le corps droit comme celui du soldat en faction, mais inclinant sa tête chauve, comme il convient à l'homme qui adore. N'ayant pas d'arme à porter ou à présenter, il laisse pendre ses deux bras pour lors inutiles.

Un jeune ecclésiastique qui veillait, lui aussi, auprès de l'amour qui ne dort jamais, s'approcha du pieux factionnaire. « Votre heure est passée depuis longtemps, lui dit-il; vous pourriez aller reposer un peu en attendant la messe. — Mais, répond le brave en montrant du doigt le saint Sacrement, le bon Dieu restera seul. — Je veillerai, moi; vous pouvez vous en aller, je passe la nuit ici, et puis on ne tardera pas à venir vous remplacer. —

Digitized by Google

Dans ce cas-là, c'est bien ; autrement je resterais plutôt jusqu'au jour (et haussant sa voix), parce que, encore une fois, je ne voudrais pas laisser le bon Dieu seul. » Et, redressant sa taille de grenadier, il ajouta : *Et je n'aurais pas peur.*

Pendant que le vieux militaire s'éloignait, le jeune soldat du sacerdoce, prosterné aux pieds du Dieu des armées, remerciait, aimait et s'humiliait devant cette mâle piété, devant cette foi simple et vive de l'homme du peuple.

Le factionnaire du bon Dieu.

Il y a quelques années, un régiment vint tenir garnison à Orléans. Depuis l'arrivée de ce nouveau corps, le curé de la cathédrale avait remarqué avec surprise un militaire qui, chaque jour, d'une heure à trois, se tenait debout, immobile et droit comme une colonne au milieu de l'église, devant la grille du chœur.

Un capitaine vint un jour visiter la cathédrale avec sa femme. Le curé le fait entrer à la sacristie, lui raconte ce qui se passe et ajoute : « Attendez un instant, le moment va arriver. » Une heure sonne et le militaire se met à son poste, le capitaine le regarde et s'écrie : « Mais c'est mon soldat de confiance, un excellent militaire, un brave garçon. »

On le fait venir. — Et que fais-tu donc là ? lui dit son chef.

— Mon capitaine, je fais deux heures de faction pour le bon Dieu. Voyez-vous, mon capitaine, c'est plus fort que moi ; ça m'échauffe le sang... Il y a des factionnaires partout ; à Paris, les grands dignitaires n'en manquent pas ; ici, mon général en a deux, mon colonel en a un...

Digitized by Google

pour le préfet, factionnaire... Lorsque je viens ici, je me dis : Le bon Dieu est pourtant plus que tous ces gens-là... et pas un factionnaire pour lui!... Eh bien, moi, je lui fais une faction quand je suis libre, et je vous assure que le temps n'est pas long, puisque je l'aime comme vous l'aimez, mon capitaine.

En effet, le capitaine avait le bonheur d'être chrétien par sa vie et comprenait le *soldat* comme M. de Maistre : « Un brave jeune homme qui craint Dieu et qui n'a pas peur du canon. » (*Ami du peuple.*)

Pieuses pratiques de saint Vincent de Paul.

Une des plus grandes et des plus particulières dévotions de saint Vincent de Paul a été la très-sainte Eucharistie, considérée non-seulement comme sacrifice, mais aussi comme sacrement, sous les espèces duquel le Fils de Dieu se rend réellement présent dans nos églises, et accomplit, d'une manière aussi véritable que merveilleuse, la promesse qu'il a faite de demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Cette dévotion de saint Vincent de Paul s'est manifestée premièrement par le très-grand respect avec lequel il se comportait dans les églises où reposait ce sacrement très-adorable, et par l'affection très-vive qu'il avait pour ces saints lieux que Jésus-Christ honorait de sa présence. Voici ce qu'un personnage de très-grande vertu en a témoigné : « J'ai remarqué plusieurs fois, dit-il, lorsque saint Vincent de Paul était en prières devant le saint Sacrement, qu'on pouvait aisément reconnaître en son extérieur la véritable et sincère dévotion

Digitized by Google

de son intérieur; il se tenait toujours prosterné à deux genoux, avec une contenance si humble, qu'il semblait qu'il se fût volontiers abaissé jusqu'au centre de la terre pour témoigner davantage son respect envers la majesté de Celui qu'il reconnaissait présent. Et certes, en considérant cette modestie respectueuse qui paraissait en son visage, on eût pu dire qu'il voyait de ses yeux Jésus-Christ, et la composition de son extérieur était si dévote et si religieuse, qu'elle était capable de réveiller la foi la plus endormie et de donner aux plus insensibles des sentiments de piété envers cet adorable mystère. »

Or ce n'était pas seulement en offrant ses prières qu'il faisait paraître son respect et sa dévotion envers le très-saint Sacrement, mais, toutes les fois qu'il se trouvait dans les églises où il reposait, pour quelque occasion que ce fût, il se tenait toujours dans une très-grande modestie, et, autant qu'il lui était possible, il évitait de parler à personne en ces saints lieux; que s'il se trouvait en quelque nécessité de rompre le silence, il tâchait de faire sortir hors de l'église ceux qui lui voulaient parler, ce qu'il observait aussi envers les personnes les plus qualifiées et même envers les prélats, sans toutefois rien dire ni faire qui pût blesser le respect qui leur était dû.

L'affection particulière qu'il avait pour les lieux honorés de cette divine présence était telle, que les jours auxquels il n'était pas si fort embarrassé d'affaires ni obligé de sortir de la maison, on le voyait aller à l'église, où il demeurait devant le très-saint Sacrement tout le temps qu'il pouvait avoir libre et quelquefois plusieurs heures. Il recourait surtout, comme un autre Moïse, à ce divin tabernacle dans la rencontre des affaires épineuses et difficiles, pour y consulter l'oracle de la verité, et on l'a vu

Digitized by Google

souvent, lorsqu'il recevait des lettres qu'il prévoyait contenir la nouvelle de quelque bon ou mauvais succès en chose importante, s'en aller derrière le grand autel de Saint-Lazare, et là, mettant les genoux en terre et ayant la tête nue, ouvrir et lire ces lettres en présence de Notre-Seigneur, ce qu'il faisait aussi en tous les autres lieux où il se rencontrait; et un jour, comme on lui présentait une lettre dans la cour du Palais, à Paris, se doutant qu'elle lui annonçait l'événement d'une affaire fort considérable pour la gloire de Dieu, quoique pour lors il fût fort incommodé de ses jambes, il ne laissa pas de monter l'escalier pour aller à la haute chapelle du Palais, où repose le très-saint Sacrement, et, l'ayant trouvée fermée, il se mit néanmoins à genoux à la porte, et, en cet état, il fit la lecture de sa lettre. Il en usait sans doute de la sorte pour protester plus parfaitement de sa soumission à toutes les dispositions de la volonté de Dieu qui lui seraient manifestées par ces lettres, et pour lui faire un sacrifice de tous les mouvements de joie ou de tristesse que les nouvelles qui y étaient contenues pourraient exciter en son âme.

Quand il sortait de la maison de Saint-Lazare, il allait premièrement se prosterner devant Notre-Seigneur en ce très-saint Sacrement, pour demander sa bénédiction, et, aussitôt qu'il était de retour, il allait de nouveau se présenter devant lui comme pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait à la ville, le remercier des grâces qu'il avait reçues et s'humilier des manquements qu'il pouvait avoir commis; ce qu'il faisait non par manière d'acquit, mais avec un véritable sentiment de religion et de piété, se tenant chaque fois un temps assez long devant le très-saint Sacrement, dans une posture fort humble et dévote. Il a mis les siens dans

Digitized by Google

cette pratique, disant qu'il était bien juste qu'on rendît ce devoir au maître de la maison.

Lorsque, allant par la ville, il rencontrait le très-saint Sacrement dans les rues, il se mettait à genoux en quelque endroit qu'il se trouvât, et demeurait en cette humble posture autant de temps qu'il le pouvait voir; si ce n'est qu'on le portât le long de son *chemin*, car, en ce cas, il le suivait tête nue, quoique de fort loin, ne pouvant le suivre de près à cause de la difficulté qu'il avait à marcher.

Dans ses voyages, il avait cette sainte coutume, passant par les villages, si les églises se rencontraient ouvertes, de descendre de cheval pour aller visiter et adorer le très-saint Sacrement; que, si elles se trouvaient fermées, il y entrait en esprit et lui rendait intérieurement les même devoirs; et lorsqu'il était arrivé aux lieux où il fallait s'arrêter pour dîner ou pour coucher, avant toute autre chose, il allait à l'église rendre ses respects et ses hommages au très-saint Sacrement.

Dévotion d'un grand saint à l'Eucharistie.

Saint François se sentait animé d'une telle dévotion envers le saint Sacrement, que, toutes les fois qu'il le pouvait, il choisissait pour habitation une maison voisine de l'église. Le tabernacle était pour lui le plus précieux voisinage. On raconte aussi à son sujet que, lors de son séjour à Malaga, comme un autre Samuel, il passait la nuit à la sacristie, sur le plancher nu, et se rendait de là à l'église, où il restait la plus grande partie de la nuit à genoux devant le saint Sacrement. Il avait

Digitized by Google

aussi l'habitude, chaque fois que cela pouvait se faire, de se mettre à genoux pour communier le peuple.

Saint Louis, roi de France.

Saint Louis, roi de France, devenu prisonnier du sultan de Soria, recevait néanmoins tous les jours la communion des mains de son confesseur, et passait souvent des demi-journées en présence du saint Sacrement. Le sultan, témoin de ces pratiques religieuses, lui proposa de lui rendre la liberté à la condition qu'il lui donnerait une hostie consacrée. Il avait, en effet, remarqué que le roi la considérait comme un bien infiniment précieux.

Le même roi, se sentant frappé d'une maladie contagieuse, tourna aussitôt toutes ses pensées vers Dieu, et le remercia de la grâce qu'il lui faisait de le délivrer de la prison de son corps. Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, il l'adora et le reçut avec des larmes qui témoignaient l'ardeur et la tendresse de son amour; et comme le prêtre lui demanda s'il croyait que ce fût le vrai corps de Jésus-Christ : « Je le crois, lui dit-il, aussi fermement que si je le voyais en la forme qu'il monta au ciel. » (Guill., 3e part.)

Piété de M. Olier envers le très-saint Sacrement.

Nous avons déjà cité quelques traits de la vie de ce grand serviteur de Dieu, mais rien ne peut remplacer ce qu'il a écrit lui-même par ordre de son directeur. Nous

Digitized by Google

en donnons ici quelques extraits empruntés à ses manuscrits.

I. Je n'ai jamais rien vu dans la vie et dans la mort de mon Sauveur, que je n'aie désiré d'imiter de point en point, et que je ne me sois résolu de pratiquer sous l'obéissance due à mon directeur. Entre autres *choses*, je désirerais l'imiter dans un point : ce serait de passer la nuit en prières, après avoir passé le jour au travail. Je voudrais le faire devant le saint Sacrement, et si mon père spirituel ne voulait pas me permettre cette pratique, le grand objet de mes vœux pour tous les jours de ma vie, je le conjure au moins que ce soit pour quelques-uns. Oh! que j'aurais de plaisir à veiller toutes les nuits comme une lampe ardente devant lui, faisant ainsi la fonction de saint Jean-Baptiste, que Notre-Seigneur appelle une lampe ardente et luisante! Que ne m'est-il permis de porter la clochette et d'imiter encore par là l'emploi du saint Précurseur, qui allait devant Notre-Seigneur pour préparer ses voies et le faire honorer de ses sujets?

Je me souviens d'une chose qui m'est arrivée plusieurs fois avec beaucoup de consolation intérieure. Lorsque j'arrivais à Paris, de la province ou de la campagne, et qu'allant saluer Notre-Seigneur à Notre-Dame, je trouvais les portes fermées, je prenais plaisir à regarder dans l'église au travers des fentes de la porte, et voyant les lampes allumées : *Hélas!* disais-je, *que vous êtes heureuses de vous consumer entièrement à la gloire de Dieu et de brûler perpétuellement pour l'honorer!* C'est l'office des prêtres de se consumer ainsi, puisqu'ils doivent être tout à la fois, comme Notre-Seigneur, sacrificateurs et hosties. S'il est dit à tous les chrétiens : *Faites*

Digitized by Google

de vos corps une hostie vivante (Rom. XII, 1), combien plus cette parole est-elle écrite pour les prêtres, qui disent tous les jours : *Ceci est mon corps* (Matth., XXVI, 26) !

Ordinairement, quand il y a deux voies pour aller dans un lieu où m'appelle quelque affaire, je passe par les rues où il se trouve plus d'églises, pour être toujours plus proche du saint Sacrement. Je suis heureux quand je vois un lieu où repose mon Maître ; je ressens des joies nonpareilles. Je dis en mon cœur : *Vous êtes là, mon Dieu et mon tout ! soyez adoré par vos anges et loué à jamais !*

II. Je désire d'avoir mille sujets à ma disposition pour les envoyer partout répandre l'amour de Jésus-Christ et l'honneur dû au très-saint Sacrement ; et quand je pense que la cure qui m'est offerte pourra me servir à en donner le zèle, non-seulement à Paris, mais dans toute la France, je suis ravi de joie. Car mon plus grand désir est de glorifier mon Maître, surtout dans ce mystère où il a été et est encore si méprisé. Je disais il y a longtemps, en pensant à cette cure : Oh ! si jamais j'étais là, je ferais bien honorer le Sacrement de l'amour ; je m'abandonnerais tout entier à son service.

III. Une des raisons qui me détermina à l'établissement du séminaire fut ce qui m'arriva lorsque je faisais oraison devant le saint Sacrement. Il me fut dit intérieurement qu'il fallait former des prêtres auxquels on inspirerait la dévotion au mystère de l'autel et le zèle de la porter dans tous les cœurs. Je me figurais avoir devant les yeux un homme qui serait toujours en prières devant Notre-Seigneur, pendant que les prêtres qu'on

Digitized by Google

aurait formés et instruits iraient de tous côtés prêcher et publier cette dévotion. Je considérais en même temps cet homme à genoux aux pieds de Jésus-Christ reposant sur l'autel, et les autres grimpant sur les montagnes et pénétrant jusque dans les villages les plus abandonnés pour y faire connaître et adorer le très-auguste Sacrement. Le P. de Condren me disait qu'il fallait avoir une grande dévotion à cet ange de l'*Apocalypse*, qui, vers les derniers temps de l'Église, répandra sur la terre le feu du ciel, qu'il dit avoir pris sur l'autel dans son encensoir. Il croyait que ce serait un homme angélique qui donnerait à l'Église l'amour du saint Sacrement, et me témoignait souhaiter beaucoup que je travaillasse à répandre cette dévotion.

IV. Ces jours passés (1), dans notre église de Saint-Sulpice, Notre-Seigneur et adorable Maître a bien voulu souffrir l'attentat effroyable de douze voleurs qui ont porté leurs mains sacriléges sur le saint ciboire, ont jeté par terre son sacré corps. C'est ce qui a donné lieu à douze habitants de la paroisse de s'unir en esprit aux douze apôtres pour réparer ce crime abominable par tout ce que leur inspirera la religion dont leur cœur est rempli. Ils se sont associés douze autres adorateurs pour doubler leur réparation, et, par cette réunion de vingt-quatre, ils ont voulu imiter la fonction religieuse des vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse*, qui adorent continuellement Jésus-Christ, prosternés et abîmés devant son trône. Ces vingt-quatre personnes se partageront les vingt-quatre heures du jour : demeurant chacune

(1) Il s'agit de la profanation des saintes hosties qui eut lieu en 1648 dans l'église Saint-Sulpice.

Digitized by Google

l'une après l'autre l'espace d'une heure devant le très-auguste Sacrement de l'autel, afin d'y être en adoration perpétuelle et de pouvoir en leur manière, toute pauvre qu'elle est, honorer Dieu sur la terre comme il est honoré par les anges et les bienheureux dans le ciel. Leur dessein ne sera pas seulement de réparer l'injure commise extérieurement contre lui dans l'église de Saint-Sulpice et en tant d'autres lieux où il a souffert le même attentat, mais les injures, les crimes et les sacriléges sans nombre commis dans les âmes et connus de Dieu seul. Elles se consacreront à Jésus-Christ comme autant de victimes qui font amende honorable perpétuelle pour les profanations de la très-sainte Eucharistie, commises non-seulement par les hérétiques, mais encore par les catholiques eux-mêmes. A cette association, qui est plus en esprit que de corps, sont admises des personnes de tout sexe et de toute condition, qui, prenant chacune dans son particulier une des vingt-quatre heures, se joignent aux vingt-quatre pour entrer dans leur dévotion et suppléer aussi celles qui, par infirmité ou par une pressante nécessité, ne pourraient remplir actuellement l'heure d'adoration.

V. La merveille du mystère de la communion est que Jésus-Christ nous communique sa chair adorable pour nous faire entrer en communication de tout son intérieur. Or, quelle grande merveille n'est-ce pas que notre âme soit unie à la consécration que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faite de son humanité à son Père! quelle merveille que nous soyons admis en unité de cette divine opération! combien notre dévotion serait vive et enflammée, humble, respectueuse et profonde, si nous faisions notre consécration dans le même esprit et

Digitized by Google

dans les mêmes dispositions que Notre-Seigneur! combien serait étroite notre union et notre adhésion à Dieu! quel transport continuel, quelle élévation, quel amour! quel dévoûment à le contempler, à le louer, à le bénir! Hélas! Dieu désire tout cela de nous, il le veut; c'est pour cette fin qu'il nous donne son Fils, qu'en nous faisant manger sa chair et boire son sang, il nous fait entrer en communion de son esprit, de son intérieur, de sa qualité d'hostie, de cette opération ineffable qui le consacre et le dédie à sa gloire. Eh! pourquoi ne nous laissons-nous pas posséder et pénétrer à Jésus-Christ pour entrer dans toutes ses dispositions intérieures?

Trait de religion de M. Olier.

C'était surtout par ses exemples, que M. Olier imprimait dans les cœurs de ses disciples ces sentiments de religion vive et profonde, dont il était lui-même pénétré. Le trait suivant, tout minutieux qu'il pourra paraître, montre néanmoins avec quel soin il s'efforçait de leur inculquer la nécessité de cette vertu. Il est rapporté par M. Robert, directeur de la petite communauté de Saint-Sulpice, qui porta depuis son nom: « Étant allé, en 1714, aux Camaldules, près Paris, « avec la communauté, pendant les vacances, nous y « trouvâmes, dit-il, M. de Méliand †, ancien évêque « d'Alet. Il s'informa, d'un de nos Messieurs, de quelle « communauté nous étions; et ayant appris que c'était « de Saint-Sulpice, il s'offrit fort obligeamment pour « nous faire parcourir la maison. Son grand âge, et le « respect que nous avions pour sa dignité, nous em- « pêchèrent d'abord d'y consentir. Mais dès qu'il nous

Digitized by Google

« eut dit qu'il rajeunissait en nous voyant, et que nous « lui rappelions le plaisir qu'il avait eu d'être au sémi- « naire, sous la conduite de M. Olier, nous cessâmes « de nous excuser de l'office de charité qu'il voulait « nous rendre, et fûmes ravis de converser avec un « témoin des vertus de notre saint fondateur. Il nous « dit, entre autres choses, qu'il se souvenait toujours « d'une correction qu'il lui avait faite, et qui marquait « bien sa profonde religion ; c'est, qu'ayant ordinaire- « ment le bonheur de lui servir la sainte Messe à l'autel « de la tribune, et ayant mis un jour, sans réflexion, sa « calotte sur l'autel, pendant qu'il remettait en ordre « ce qui avait servi au saint sacrifice, M. Olier, regar- « dant cette action comme une espèce de profanation « de l'autel où s'immole réellement l'Agneau sans tache, « lui en fit une réprimande sévère ; et, pour pénitence, « le priva de l'honneur de lui servir la sainte Messe « pendant huit jours (1). »

Ce qu'on apprend au séminaire de Saint-Sulpice.

Voici un exemple remarquable du recueillement que M. Olier savait inspirer à ses séminaristes, devant le saint Sacrement. Un jour que le prince de Conti, alors jeune ecclésiastique, était venu à l'office à Saint-Sulpice, où, sans doute, la petitesse du lieu et l'affluence ordinaire n'avait pas permis de le recevoir avec la distinction due à une personne de son rang, il se trouva placé par hasard à côté d'un séminariste, et, profitant de cette rencontre, il lui fit cette question : « Monsieur l'abbé,

(1) *Attestations autographes touchant M. Olier*, p. 231.

Digitized by Google

« faites-moi le plaisir de me dire ce que l'on vous ap-
« prend donc au séminaire ? » Le séminariste ne répondit point. Le prince, qui croyait n'avoir pas été entendu, réitéra sa demande, sans recevoir non plus de réponse. enfin, il insista une troisième fois. « Monseigneur, répondit alors le séminariste, on nous apprend à garder le silence à l'église. — Je vous suis très-reconnaissant de cet avis, Monsieur l'abbé, reprit le prince de Conti, et je tâcherai de le mettre désormais en pratique. »

Dévotion de saint François Régis au saint Sacrement.

C'est particulièrement aux pieds des autels qu'il entretenait son intime union avec Dieu. Dès ses plus tendres années, il avait conçu un tendre amour pour Jésus-Christ. Lorsque, dans sa première jeunesse, il étudiait à Béziers, il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes, il passait dès lors devant Jésus-Christ, dans l'église, tout le temps que l'étude lui laissait libre. Etant prêtre, il se serait fait les plus vifs reproches s'il avait manqué un seul jour à dire sa messe. Il apportait dans ses voyages une précaution infinie pour ne pas loger, en des lieux où il ne pût pas satisfaire sa piété. Que si, malgré ses mesures, il était obligé de passer la nuit sans avoir dans le voisinage aucune église, le lendemain il partait avant le jour; et quels que fussent les chemins, il gagnait un village où il pût célébrer les saints mystères. Un conseiller et un médecin de la ville du Puy ont déposé, qu'en lui servant la Messe, ils l'avaient vu souvent ravi hors de lui-même, pendant qu'il offrait le divin sacrifice. Persuadé par sa propre

Digitized by Google

expérience que l'Eucharistie est une source de grâces, et l'un des moyens les plus propres à faire croître en nous la charité, il ne manquait jamais d'insister beaucoup, dans ses missions, sur la pratique de la fréquente Communion; et il ne les finissait jamais dans aucune paroisse, sans y avoir auparavant établi l'association du saint Sacrement; il regardait cet établissement comme l'un des plus excellents fruits de la mission.

L'Eucharistie était son asile, sa consolation et ses délices. C'est là qu'il puisait des lumières pour accomplir les devoirs de son ministère; qu'il conférait avec Jésus-Christ de la conversion des pécheurs; qu'il le consultait sur ses doutes et ses entreprises. C'est là qu'il s'enflammait de l'amour divin, pour allumer ensuite dans les autres ce feu sacré: c'est de là qu'il tirait toute sa force dans les périls et les persécutions.

Amour de la mère Claude-Agnès pour l'Eucharistie.

La Mère Claude-Agnès Joli de la Roche, sixième religieuse de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy, avait des tendresses particulières pour le mystère du très-auguste Sacrement de l'autel, elle le visitait souvent pour l'adorer et pour répandre son âme, à l'imitation de la mère de Samuel, devant le tabernacle, enivrée de ce moût céleste qui fait germer les vierges. On l'a vue très-fréquemment, quoiqu'elle fît son possible pour se dérober aux yeux des créatures, humblement prosternée devant l'autel, répandant beaucoup de larmes et faisant un sacrifice de douleur et d'expiation pour adorer ce Dieu qui se présente à son Père, comme une victime d'amour pour les hommes. A son visage enflammé, il

Digitized by Google

était aisé de juger que le feu du pur amour avait allumé le bûcher de son cœur, et qu'il avait consumé entièrement toutes ses affections pour honorer la consommation des élus accomplie en cet unique holocauste. Très-souvent elle demeurait ensuite des jours tout entiers sans boire ni manger, ne pouvant trouver aucun goût à nul aliment terrestre, après avoir goûté en esprit la suavité de ce pain des anges. (*Vie des premières religieuses de la Visitation, par la R. Mère de Chaugy.*)

Saint François de Borgia.

Saint François de Borgia avait aussi une piété extraordinaire pour la sainte Eucharistie. En quelque lieu qu'il se trouvât, il se faisait préparer auprès de l'autel une petite place en forme de cellule, où, après s'être soustrait au tumulte des affaires, il se retirait comme dans un port assuré, dans un doux lieu de repos, pour y puiser de nouvelles forces dans la société intime de son Sauveur. Il s'y rendait au moins sept fois par jour. Entrait-il dans une église pour la première fois, il savait aussitôt où se trouvait le saint Sacrement, lors même qu'il n'y avait pas de lampe allumée, ou qu'aucun signe ne le lui indiquait. Étant un jour tombé malade à Ébora, comme les médecins étaient continuellement obligés de l'éveiller de la léthargie dans laquelle il tombait sans cesse, on lui apporta le saint Sacrement, et aussitôt il se réveilla et resta serein sans plus éprouver le moindre désir de s'assoupir.

Digitized by Google

Dévotion de saint Liguori.

La dévotion de saint Alphonse Liguori au très-saint Sacrement datait des premiers jours de sa jeunesse. Au milieu d'un monde dissipé, il savait dérober à ses études et à ses occupations quelques moments qu'il allait passer au pied des autels, trouvant mille fois plus de plaisir à verser son cœur dans le cœur de Jésus, à s'entretenir avec Celui dont la conversation a tant de charmes, qu'à se reposer dans les magnifiques pavillons des pécheurs. Élevé au sacerdoce, et, après avoir fondé la Congrégation du très-saint Rédempteur, son empressement à venir goûter combien le Seigneur est doux pour ceux qui l'aiment, devint encore plus grand et plus ardent. Quand il était dans les couvents de son institut, ayant plus de facilité de satisfaire sa dévotion, il passait plusieurs heures du jour devant le saint Sacrement. La nuit, souvent il se levait doucement, se rendait au chœur pieds nus, de peur de troubler le sommeil de ses confrères, pour se jeter dans les bras de Jésus, et s'enivrer aux sources sacrées qui coulent dans le sanctuaire.

Durant son épiscopat, on le voyait longtemps en adoration dans sa cathédrale, ou dans toute autre église, et on allait s'édifier par ce spectacle du saint, qui semblait converser visiblement avec Dieu. Démissionnaire et retiré à Saint-Michel des Païens, moins distrait par les affaires et par les relations avec le monde, il pouvait se livrer plus librement à sa piété et à sa ferveur. Aussi, plus de huit heures par jour étaient-elles employées en longues et fréquentes visites à Jésus, qu'il faisait à genoux ou assis sur une chaise. Plus d'une fois son cœur

Digitized by Google

se trouvait rempli de si vives émotions, sa prière était si fervente, son âme si exaltée dans la contemplation de l'amour d'un Dieu caché dans la sainte Eucharistie, qu'il se levait soudainement, tendait les bras vers le tabernacle, comme pour demander à Jésus la faveur de le presser contre son sein, afin de le dédommager des délaissements et de l'indifférence des hommes; puis, le voile qui le dérobait à ses regrets semblait être tombé, et il s'écriait tout hors de lui-même, et dans d'ineffables ravissements : *Le voilà; venez voir comme il est beau! aimez-le donc de tout votre cœur!* Il fallait lui faire violence et l'arracher de l'église pour l'obliger à ne pas omettre sa promenade obligée, et toujours il la dirigeait du côté de l'église où était exposé le saint Sacrement : « Conduisez-moi donc, disait-il, à l'adoration; j'ai quelque chose à dire à mon Jésus. » Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de se rendre au chœur, ce fut pour lui une cruelle privation. Pour le consoler, son directeur lui disait qu'il avait une chapelle et un autel dans ses appartements : « Mais Jésus-Christ n'y est pas, » lui répondit Alphonse les larmes aux yeux. Cependant il cherchait, pour ainsi dire, à tromper son amour, en récitant avec le pieux Romito, ou avec son domestique, les prières de l'exposition solennelle devant l'autel, dont il faisait allumer les cierges.

Pratiques du bienheureux Léonard.

Nous avons déjà parlé de la piété avec laquelle ce bienheureux célébrait les saints Mystères.

Là ne se borne pas la dévotion du bienheureux Léonard envers le très-saint Sacrement; elle le porta, en

Digitized by Google

outre, à faire tous ses efforts pour qu'il fût adoré et vénéré en tous lieux. Dans ses missions, il avait coutume de recommander vivement que lorsqu'on le porte aux infirmes, il fût accompagné de tout l'appareil possible et d'un grand nombre de cierges. Ses exhortations ne furent pas stériles, comme on peut en juger par ce qui s'observe dans une multitude d'endroits; là où le Viatique autrefois était à peine accompagné par quelques fidèles dans les rues, on le voit, depuis ses missions, entouré d'un cortége imposant et de cierges nombreux. C'est ce qui arriva particulièrement à Ancône, port de mer situé sur l'Adriatique; en prêchant en cet endroit, il fit remarquer aux fidèles que leur ville étant constamment remplie d'étrangers de divers pays et de religions diverses, tous seraient extrêmement édifiés de voir les catholiques accompagner leur Dieu présent dans le Sacrement, de l'éclat et de la pompe convenables. Cette invitation produisit un tel effet, qu'il y eut toujours depuis un concours considérable de fidèles pour accompagner le divin Sacrement; le nombre des cierges s'éleva parfois jusqu'à cinq cents; cet appareil, rehaussé par la modestie et le recueillement du peuple, produisait sur les spectateurs autant d'édification que d'attendrissement.

Dans une terre de la Sabine, il y avait une telle négligence à accompagner le Viatique aux infirmes, que les habitants de l'endroit, rougissant de porter le baldaquin, il fallait souvent attendre bien longtemps avant qu'on pût trouver quelque paysan qui se chargeât de cet office. Le fervent missionnaire parla longuement sur ce sujet, et parvint, non sans peine, à triompher de leur respect humain et à les persuader de se faire gloire de remplir cette fonction auprès du Roi des rois. Il arriva

Digitized by Google

sur ces entrefaites qu'on dut porter la communion à un infirme : tous les fidèles accoururent pour accompagner le très-saint Sacrement, et les principaux du lieu se mirent au baldaquin, ce qu'ils continuèrent à faire dans la suite. A Minerbio, dans le diocèse de Bologne, il fallait porter le Viatique à un pauvre malade dont la cabane, comme on l'a déjà rapporté, était située à un demi-mille de l'église : il excita tous les fidèles à accompagner le Sauveur avec des cierges, et aux fidèles se joignirent deux cardinaux qui se trouvaient sur les lieux. Le même cas se représenta à Occhiobello, du diocèse de Ferrare, et dans d'autres localités; on vit des évêques et autres personnes de qualité s'empresser de rendre cet hommage à Notre-Seigneur. Le bienheureux exhortait aussi les fidèles à entendre fréquemment la sainte Messe, et à y assister toujours avec le plus grand respect possible.

La dévotion envers le très-saint Sacrement alla encore plus loin. Il faisait ramasser des aumônes afin de pourvoir les églises pauvres de vases précieux et décents. On avait recueilli à Ascoli 200 écus (environ 1,100 fr.); après qu'on eut déduit de cette somme les frais du luminaire pendant les diverses cérémonies qui avaient eu lieu, il employa le reste à l'achat de cinq ciboires en faveur des églises qui en étaient le plus dépourvues. A Château-de-Saint-Pierre de Bologne, ayant trouvé un ostensoir très-mesquin et peu digne de la majesté d'un Dieu, il fit si bien pendant la mission, qu'on recueillit en aumônes une somme suffisante pour s'en procurer un magnifique.

Comme il désirait ardemment qu'à toutes les heures du jour et de la nuit il y en eût qui fussent occupés à adorer Jésus-Christ présent sur nos autels, il tâcha de propager le plus qu'il put l'association de l'Adoration per-

Digitized by Google

pétuelle du très-saint Sacrement, qu'il trouva érigée à Rome dans l'église de la Batande. Il publia partout les indulgences accordées aux membres de cette pieuse confrérie par le Souverain-Pontife Benoît XIV ; il s'y fit lui-même inscrire en qualité de confrère, et mit ensuite tant de zèle à l'établir en tous lieux, qu'avant de mourir il eut la consolation de l'avoir introduite et érigée dans cent et trente églises, où il avait prêché, et de l'avoir étendue même jusqu'au Mexique.

En résumé, depuis ses premières années jusqu'à sa mort, notre bienheureux montra constamment et en toute circonstance la plus tendre dévotion envers le très-saint Sacrement; animé d'une foi vive à la présence réelle de Jésus-Christ, il lui rendait en tous lieux les hommages intérieurs et extérieurs qui lui sont dus, et s'efforçait de les lui faire rendre par tout le monde. Il donna encore, dans sa dernière maladie, une preuve bien touchante de cette tendre dévotion qui l'animait : arrivé à Rome à demi mort, et étendu sur un misérable grabat, prêt à rendre le dernier soupir, à la vue de l'auguste Sacrement qu'on lui apportait en Viatique, il reprit tant de force et de vigueur qu'il prononça d'une voix ferme les actes de foi, d'espérance et de charité, et en épanchant son cœur dans celui du Sauveur par un affectueux colloque, il s'exprima avec tant d'âme et d'émotion, que tous les assistants fondirent en larmes.

Respect de saint Vincent de Paul pour le très-saint Sacrement.

Saint Vincent de Paul avertissait ses prêtres de s'acquitter soigneusement de tous les devoirs extérieurs de

Digitized by Google

révérence envers le très-saint Sacrement, reprenant ceux qu'il y voyait manquer : en quoi il était si exact, que s'il s'apercevait que quelqu'un en passant devant le grand autel de l'église où il repose ne fît pas la génuflexion jusqu'en terre ou qu'il la fît trop brusquement, il l'en avertissait en particulier, ou même en public quand il le jugeait expédient, disant qu'il ne fallait pas se présenter devant Dieu comme des marionnettes auxquelles on faisait faire des mouvements légers et des révérences sans âme et sans esprit; et ayant un jour remarqué qu'un Frère n'avait pas fait la génuflexion entière, il l'appela et lui montra jusqu'où et de quelle façon il la fallait faire. Pour lui, il s'est toujours acquitté exactement de ce devoir et a fait cette génuflexion autant qu'il l'a pu et même au delà, puisqu'il avait souvent besoin d'aide pour se relever; et, lorsque son grand âge et les fâcheuses incommodités de ses jambes ne lui permirent plus de la faire du tout, il en demandait pardon de fois à autre publiquement, devant toute sa communauté, disant que ses péchés l'avaient privé de l'usage libre de ses genoux. Une fois, entre autres, après avoir représenté avec son humilité ordinaire qu'il avait un grand regret de ce que son âge et ses infirmités l'empêchaient de faire cette génuflexion, il dit : « Si néanmoins je vois que la Compagnie s'y relâche, je m'efforcerai de mettre le genou en terre, quoi qu'il m'en coûte, sauf à me relever le mieux que je pourrai en m'appuyant des mains sur la terre, pour donner par ce moyen l'exemple tel que je le dois : car les fautes qui se commettent dans une communauté sont imputées au supérieur, et celle de la Congrégation, en ce point, sont de conséquence, tant à cause qu'il s'agit d'un devoir de religion et d'une révérence extérieure qui marque le respect intérieur que nous rendons à Dieu,

Digitized by Google

que parce que si nous sommes les premiers à y manquer, ne faisant qu'une petite ou demi-génuflexion, les ecclésiastiques du dehors qui viennent ici croiront qu'ils ne sont pas obligés d'en faire davantage; et ceux de la Compagnie qui viendront après nous et qui se règleront sur nous en feront encore moins, et ainsi tout s'en ira en décadence, car si l'original est défectueux, que sera-ce des copies? Je vous prie donc, Messieurs et mes frères, d'y faire grande attention et de vous comporter en cette action en telle sorte que la révérence intérieure prévienne et accompagne toujours l'extérieure : Dieu veut être adoré en esprit et en vérité, et tous les véritables chrétiens doivent se comporter de la sorte, à l'exemple du Fils de Dieu, lequel, se prosternant la face contre terre au jardin des Olives, accompagna cette divine posture d'une humiliation intérieure très-profonde par respect pour la majesté souveraine de son Père. »

S'il avait une telle affection pour faire en sorte qu'on ne manquât point à la moindre partie du respect, même extérieur, qui était dû à cet adorable Sacrement, à plus forte raison peut-on croire que c'était avec un déplaisir extrême et une douleur très-sensible qu'il entendait les nouvelles qu'on lui a quelquefois rapportées des profanations et impiétés que l'insolence des soldats et des hérétiques avait commises pendant le temps des guerres contre le même Sacrement.

Il est impossible de dire combien il en était touché, quels ressentiments il en a eus, combien de larmes il a versées pour ce sujet et combien de pénitences extraordinaires il a faites pour réparer, autant qu'il était en lui, ces injures et ces attentats commis contre la personne de Jésus-Christ. Mais, non content de ce qu'il pouvait par lui-même et des autres remèdes qu'il procurait par l'en-

Digitized by Google

tremise des personnes charitables, envoyant des ciboires, des calices et d'autres semblables ornements aux églises qui avaient été pillées, il voulait que ceux de sa Communauté fussent employés à ces mêmes réparations, les envoyant les uns après les autres faire des pèlerinages et visiter en esprit de pénitence les églises où ces profanations sacriléges avaient été commises. Les prêtres y célébraient la sainte Messe, et les autres, tant clercs que laïques, communiaient. Après cela il leur ordonnait de faire des missions dans les villages et autres lieux où ces malheurs étaient arrivés, pour exciter le peuple à faire pénitence et à pratiquer d'autres œuvres de piété propres pour apaiser l'indignation de Dieu, et réparer en quelque façon les injures et offenses commises contre sa souveraine majesté.

Dévotion de sainte Chantal.

« Lorsqu'on avertissait sainte Chantal de quelques fautes commises au chœur ou du manquement de tranquillité, notre digne Mère nous rappelait les sentiments que nous devions avoir en la présence du Seigneur. Elle avait une telle envie que l'on se tînt avec un respect religieux devant le saint Sacrement, que même il fut un temps qu'elle avait établi un moment d'arrêt devant la porte du chœur pour nous y donner plus d'attention.

« Durant les octaves du saint Sacrement, et toujours quand il était exposé, cette bienheureuse Mère se tenait au chœur le plus qu'elle pouvait, et notre très-honorée Mère de Blonay étant arrivée en ce monastère, l'année 1641, dans l'octave du saint Sacrement, elle était étonnée de voir cette digne Mère si assidue à l'adoration,

Digitized by Google

elle lui dit donc ; « Ma Mère, je vous assure que vous « me lassez de vous voir tenir si longtemps à genoux ; » mais la bienheureuse lui répartit gracieusement : « Ma « Mère, c'est par charité que vous vous lassez de me « voir, mais moi, je ne me lasse point, car tout mon « plaisir en cette vie est d'être un peu devant le saint « Sacrement. »

« Notre chère Mère admirait aussi que cette bienheureuse Mère, malgré son estomac faible et usé, ne manquait jamais de chanter à la communion et aux bénédictions avec le chœur, prévoyant d'avance ce qu'il fallait chanter afin de ne pas feuilleter dans ses Heures et pour suivre en cela la règle.

« Elle avait un très-grand plaisir à répondre aux litanies du très-saint Sacrement ; elle nous dit une fois qu'elle voudrait bien, si nous nous trouvions à sa mort, qu'on les lui chantât devant son lit, et qu'on lui fît répéter souvent ces deux versets : *Mysterium fidei* et *Manna absconditum.*

« Elle avait un grand soin qu'il y eût de belles fleurs au jardin et qu'on les conservât pour les mettre devant le saint Sacrement. Tous les dimanches et les fêtes, les Sœurs jardinières avaient coutume de lui donner un bouquet pour le porter à la main, pensant la récréer, mais toujours elle faisait appeler la Sœur sacristaine, et envoyait mettre ce bouquet sur l'autel dans un vase, et lorsqu'on lui en donnait un nouveau, elle l'envoyait de même devant l'autel et se faisait rendre le précédent, qu'elle gardait au pied de son crucifix, dans sa cellule, et, quand il était tout flétri, elle le faisait brûler, de crainte qu'on ne le jetât dans un lieu indécent. Elle n'était point sans avoir de ces bouquets séchés devant le saint Sacrement : c'était sa pratique constante. Une

Digitized by Google

Sœur s'enhardit à lui demander instamment un jour pourquoi elle faisait cela, cette bienheureuse lui répondit : « Mes pensées ne méritent pas d'être dites. » La Sœur la pressant de nouveau : « Ma fille, lui dit-elle, la « couleur et l'odeur sont la vie de ces fleurs ; je les envoie « devant le saint Sacrement, où peu après elles se flé- « trissent, elles passent et demeurent. Je désire être « ainsi, et que ma vie, qui passe peu à peu, finisse de- « vant Dieu en honorant le mystère de la très-sainte « Église. » Une autre fois, cette Sœur étant travaillée de peines intérieures, notre bienheureuse Mère lui donna la moitié du bouquet flétri qu'on venait de lui apporter de devant le saint Sacrement, et lui dit : « Ma fille, pliez « cela dans du papier et mettez-le sur votre cœur par « révérence du saint Sacrement ; j'ai quelquefois été « soulagée de mes peines par ce remède. »

Cette bienheureuse Mère ayant ouï chanter un cantique sur les litanies du saint Sacrement, elle le fit souvent répéter aux récréations ; un jour elle en choisit trois couplets pour les apprendre par cœur, et elle dit que cette nuit-là elle s'était réveillée cinq fois avec douleur, ayant toujours cette reprise :

Ah ! suprême bonté ! cet amoureux repas
Me doit anéantir, et je ne le suis pas !

ajoutant que c'était une grande confusion à son âme de recevoir si souvent son Dieu, et de ne point vivre conformément à la divine viande dont elle était nourrie. Elle nous exhortait souvent à profiter de la communion, mais elle n'aimait point que l'on multipliât les communions générales dans les communautés, à cause de la diversité des dispositions. » (SA VIE.)

Digitized by Google

Piété du baron de Renty.

Le baron de Renty, dont la noble famille était originaire de l'Artois, naquit en 1611, au château de Bény, diocèse de Bayeux. Le commerce du monde n'affaiblit jamais en lui les sentiments de religion qui lui avaient été inspirés dès sa jeunesse. Il servit, sous Louis XIII, avec distinction dans les guerres de Lorraine, et épousa, à vingt-deux ans, Élise de Balzac. Insensible à tous les biens du monde, il donna le spectacle de toutes les vertus que la foi peut inspirer. Cet excellent chrétien, cet admirable père de famille ne pensait qu'à servir le divin Maître et à le faire aimer par ses enfants et ses vassaux. Dans sa jeunesse, il eut l'idée d'entrer dans l'ordre des Chartreux ; mais Dieu le destinait à une autre mission. Conduit lui-même à embrasser les voies de la perfection chrétienne par la lecture du livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, il regardait l'union avec le Sauveur comme la source abondante de toutes les vertus, et y puisait cette ardente dévotion qui inspire toujours le véritable dévoûment, c'est-à-dire le don de soi-même à Dieu et à ses frères, ces vivantes images de la Divinité.

M. de Renty entendait la Messe tous les jours, et tenait à grand honneur de la servir. Il communiait aussi chaque jour, à moins qu'il n'en fût empêché par un pressant devoir de la charité, qui lui offrait encore l'occasion de servir Dieu et de le recevoir dans la personne des affligés ou des pauvres. Mais comme l'honneur que l'on rend au saint Sacrement, dit le P. Saint-Jure, l'historien de M. de Renty, n'est pas de souvent communier, mais de bien communier, il apportait pour le faire

Digitized by Google

tous les soins dont était capable un tel homme, animé de tous les sentiments de la piété et de la vertu. Il passait en prières plusieurs heures à genoux devant le saint Sacrement, et, comme un de ses amis s'étonnait qu'il ne fût pas fatigué d'un exercice si prolongé, il répondit : « que c'était là le délassement de son esprit et le rafraîchissement de son âme; c'était là, au pied des autels, qu'il prenait de nouvelles forces pour remplir tous ses devoirs. » C'est ainsi que parlait la comtesse de Feria, qu'on appelait *l'épouse du saint Sacrement*, parce qu'elle passait devant cet adorable mystère la plus grande partie de la journée et une partie de la nuit. Comme on lui demandait ce qu'elle pouvait faire tous les jours dans l'église pendant un temps si considérable, elle répondit : « Je ne m'y ennuie jamais; je ne trouve jamais le temps long. Vous me demandez ce que je fais auprès de Jésus-Christ? J'y fais ce que fait un courtisan chéri auprès de son prince, je lui adresse ma cour ; j'y fais ce que fait un malade auprès d'un habile médecin, je lui parle de mes maux ; j'y fais ce que fait un pauvre qui manque de tout auprès d'une personne riche et charitable, je lui expose ma misère et je lui demande l'aumône ; j'y fais ce que fait un ami auprès de son ami, j'épanche mon cœur dans le sien ; j'y fais ce que fait un enfant auprès d'un père ou d'une mère chérie, je me jette entre ses bras ; j'y fais ce que fait une tendre épouse auprès du meilleur des époux, je cherche à lui plaire. » C'est qu'en effet Dieu a tous ces titres à notre égard, et bien plus encore, ou plutôt ils sont de simples figures de ce qu'est pour nous le Dieu de l'Eucharistie. Comment, avec de tels sentiments, ne pas trouver mille attraits dans l'adoration du saint Sacrement ! C'est aussi ce qui animait la piété du baron de Renty.

Digitized by Google

Cependant il fut éprouvé souvent par les aridités spirituelles que Dieu lui infligea pour fortifier sa vertu et achever les traits de sa ressemblance avec le Sauveur, en le faisant mourir à lui-même. C'était aussi le bon grain qui était purifié, détruit dans la terre et broyé avant de produire tous ses fruits. Mais il persévérait alors dans la prière, en s'humiliant et en offrant à Dieu tous les biens qu'il en avait reçus et qu'il en attendait encore.

Dans l'ardeur de son amour à honorer Notre-Seigneur, il avait fait placer sur la cheminée de son château de Citry cette inscription en gros caractères : LOUÉ SOIT LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL POUR JAMAIS. Sa piété le portait à visiter à pied les églises des environs à plusieurs lieues à la ronde, afin de juger par lui-même des honneurs qu'on y rendait au saint Sacrement, et s'il était tenu dans un état convenable à un si grand mystère. Il donna à un grand nombre de pauvres églises des ciboires en argent, et, comme il avait une grande aptitude aux travaux manuels, il consacrait ses loisirs à construire et à dorer des tabernacles, en les adressant aux paroisses indigentes.

Il avait engagé les habitants de sa paroisse, hommes et femmes, à accompagner Notre-Seigneur avec respect et un cierge à la main lorsqu'on le portait chez les malades. Lui-même fut si assidu à ce saint exercice que pendant plusieurs années il lui consacra toutes les matinées, quelle que fût la rigueur de la saison, et malgré ses nombreuses occupations, qu'il trouvait toujours le moyen de remplir avec exactitude.

On le vit, un jour où le temps était fort mauvais et malgré un rhume violent, accompagner, tête nue, le Viatique, sans vouloir se rendre aux observations qu'on lui faisait dans l'intérêt de sa santé ; et, chose admirable,

Digitized by Google

au retour il était complétement guéri de son rhume.

Une autre fois qu'il accompagnait le saint Sacrement, un équipage à six chevaux vint à passer, sans que les personnes qui s'y trouvaient donnassent le moindre signe de dévotion. M. de Renty, indigné et animé du zèle de la gloire de son cher Maître, exposa sa vie en se jetant au-devant des chevaux qu'il arrêta, et il tint l'équipage en respect jusqu'à ce que le saint Viatique eût passé. Cette action généreuse excita l'admiration de tous ceux qui en furent témoins.

Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique à lui-même dans sa dernière maladie, il resta longtemps dans le silence, s'abîmant dans les sentiments de la plus profonde humilité, et refusa de parler aux siens en présence du Verbe incarné qu'il venait de recevoir, ne voulant pas un seul instant occuper des cœurs qui ne devaient être remplis que de Dieu seul. Cependant il avoua que sa joie était grande de rejoindre celui qui était son premier principe et sa dernière fin. Avec saint Paul, il soupirait après la dissolution de son corps, qui devait lui permettre de s'unir au Christ : « Venez, ô l'époux de mon âme ! s'écriait-il encore ; venez, ô Seigneur Jésus ! » Puis, à la vue du soleil : « O beau jour de l'éternité ! que j'aime cette clarté qui m'aide à penser à celle de ce jour qui n'aura plus de nuit ! — Ce n'est pas se quitter que de mourir, disait-il encore à un ami ; notre conversation et notre union seront plus intimes que jamais. » Puis il mourut quelque temps après (1), saintement, comme il avait vécu, en prononçant le nom de Jésus, après avoir embrassé le crucifix et l'image de Jésus enfant. C'est ainsi que M. de Renty alla rejoindre le Sauveur de son

(1) A Paris, en 1649.

Digitized by Google

âme. Cette mort, qui révélait une si belle vie, dont elle était l'écho fidèle, fut le dernier enseignement qu'il donna aux siens pour leur apprendre à bien vivre; c'était la plus belle page de son testament, car la mort du bon chrétien est un chef-d'œuvre divin et l'acte le plus important de la vie. « Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir, » disait Suarez. « Qu'il est doux de mourir entre les bras d'un Dieu mort pour nous sur la croix! » disait un autre saint prêtre. C'étaient sans doute là les sentiments qui animaient M. de Renty, si bien disposé aux grandes choses par sa fidélité aux moindres détails de la piété, qui étaient toujours pour lui fort importants, puisqu'ils se rapportent à l'amour et à la volonté de Dieu qui les vivifie.

M. de Renty fut enterré dans sa terre de Citry, au diocèse de Soissons.

La chapelle de madame Swetchine (1).

Madame Swetchine, fille et femme de grands dignitaires russes, passa à la cour sceptique et licencieuse de Pétersbourg une jeunesse pure, grave, et même un peu triste; elle fut élevée dans le culte grec et fort imbue des idées philosophiques du siècle dernier; elle se convertit tardivement au catholicisme. A la suite de cette abjuration, mal vue de ses maîtres, elle dut par prudence autant que par goût, quitter sa patrie pour venir habiter Paris, où elle a vécu quarante années, jouissant dans la

(1) M. le comte de Falloux vient de publier deux volumes d'un grand intérêt sur la vie et les écrits de madame Swetchine, qui fut en relation intime avec le P. Lacordaire, M. de Montalembert, et nombre d'autres célébrités contemporaines.

Digitized by Google

haute société d'un ascendant qui s'étendit au lieu de s'ébranler par nos diverses révolutions (1).

Madame Swetchine était une des femmes les plus distinguées de notre époque. Les cruelles épreuves qu'elle eut à subir depuis sa conversion au catholicisme tournèrent de plus en plus son âme vers Dieu. Son existence revêtit une régularité, une autorité dont ne se doutèrent point la plupart de ceux qui la voyaient même assidûment (2).

Elle avait obtenu de Mgr de Quélen l'autorisation d'élever une chapelle dans son appartement. Au retour de son dernier voyage en Russie, elle voulut donner à ce petit sanctuaire une décoration qui répondît encore mieux à son sentiment d'actions de grâces, et y consacra particulièrement une foule de pierreries brillantes extraites des mines de la Russie. Le chiffre en diamants qu'elle avait porté comme demoiselle d'honneur de l'im-

(1) M. Albert de Broglie, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1861.

(2) La vérité révélée, qui était l'aliment de madame Swetchine, c'était à l'Église et à l'Église seule qu'elle la demandait. « L'Église, disait-elle, c'est la question de la vérité sur la terre. » (*Pensées*, page 91). On était sûr de la rendre attentive dès qu'on lui alléguait sur un point la doctrine ou le sentiment de l'Église. On a dit avec raison qu'elle avait deux patries sur la terre ; mais il en était une troisième pour elle, plus sacrée que les deux autres ; et souvent, en exprimant son amour filial pour cette patrie qui ne connaît ni limites ni frontières, elle ne pouvait retenir les larmes d'attendrissement qui coulaient de ses yeux. Née hors du sein de cette Mère commune, elle savait qu'elle n'y était entrée que par l'effet d'une grâce insigne ; mais sa reconnaissance, qui s'accrut toujours, tendait humblement à s'élever à la hauteur du bienfait. Son cœur se serrait en songeant à cette stérilité du schisme qui l'avait retenue tant d'années, et il lui apparaissait comme un cadavre glacé dont elle eût subi l'étreinte. Aussi son

Digitized by Google

pératrice Marie ornait le socle en argent de la très-sainte Vierge.

Mgr de Quélen, plein d'estime pour cette noble dame, voulut bénir lui-même ce pieux sanctuaire et y déposer le saint Sacrement. Il y dit la première Messe. Cette Messe fut servie par l'abbé Lacordaire, alors au début de ses conférences de Notre-Dame.

Le 20 mai 1833 est une des grandes dates de la vie de madame Swetchine. C'est de ce jour qu'elle commença à posséder chez elle un trésor que son humilité n'avait pas ambitionné, mais dont son cœur et sa foi sentaient le prix inestimable. Elle avait obtenu le privilége d'avoir, dans l'hôtel qu'elle occupait, un oratoire domestique. Dans son respect profond pour les saints mystères qui devaient s'y célébrer, elle ne voulut pas que ce lieu de son habitation fût décoré seulement à l'égal de ses appartements ; elle en fit la chapelle la plus élégante et la plus somptueuse que l'on pût voir. Les tentures, les objets précieux, les ornements, les vases sacrés, tout était d'une élégance et d'une richesse que

amour pour Rome ne connaissait pas de bornes, et l'on pouvait dire d'elle qu'elle avait vraiment la dévotion au Souverain-Pontife. Entrée dans l'Église catholique à la suite d'une lecture attentive et décisive de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, elle sentit se dissiper promptement les préjugés qu'elle avait puisés dans cet auteur, et ne tarda pas à comprendre que dans la vraie Église tout dogme de juridiction spirituelle émane divinement de la suprématie romaine. On a répété d'elle un mot aussi spirituel que profond. Dans un entretien sur la hiérarchie de l'Église et ses applications, son interlocuteur ayant cru reconnaître certaines tendances qui semblaient se rapprocher du gallicanisme, lui en fit la remarque : « Rassurez-vous, mon cher ami, répon-« dit-elle : je ne suis pas sortie d'un grand schisme pour me jeter « dans un petit. » Joseph de Maistre n'eût pas désavoué ce jour-là son ancienne antagoniste.

Digitized by Google

l'on ne rencontre pas toujours dans les chapelles mêmes des demeures princières. Madame Swetchine avait fait faire, entre autres, un ciboire en vermeil inscrusté de cornalines, destiné à contenir les saintes hosties pour la communion des personnes qui assisteraient à la bénédiction de la chapelle. Mgr de Quélen, qui professait une haute estime pour madame Swetchine, avait voulu récompenser sa piété, en faisant lui-même la cérémonie, pour laquelle il eût pu déléguer l'un de ses vicaires généraux; mais il garda un profond secret sur la faveur dont il voulait gratifier le nouveau sanctuaire. La bénédiction étant terminée, comme on préparait tout pour le saint sacrifice, il dit en particulier au prêtre qui plaçait dans le ciboire les hosties pour la communion, d'en ajouter quelques-unes, et il commença la Messe. Madame Swetchine ne s'aperçut de rien; mais lorsque la communion ayant été administrée, elle vit l'archevêque ouvrir le tabernacle et y renfermer le ciboire, elle comprit alors que sa chapelle allait être non plus seulement un oratoire où l'on célébrerait la Messe de temps en temps, mais le séjour permanent du Fils de Dieu au saint Sacrement. Jamais elle ne s'était flattée d'un tel honneur, ni n'avait aspiré aux joies dont une telle possession allait être la source pour elle. Ses pleurs coulèrent abondamment et en silence; mais lorsque, au sortir de la chapelle, elle voulut témoigner sa reconnaissance au prélat pour un bienfait si inattendu, les sanglots étouffaient sa voix. Elle ferma ensuite avec le plus grand respect la porte de la chapelle, en prit la clef et la cacha dans ses vêtements, sur sa poitrine. Durant le splendide déjeuner qui suivit, ses larmes ne cessèrent pour ainsi dire pas de couler, et l'archevêque, en se retirant, put se féliciter d'avoir accordé le plus grand

Digitized by Google

des bienfaits à une âme qui saurait le reconnaître.

A partir de ce jour, la maison de madame Swetchine, changea d'aspect à ses yeux; elle ne la considéra plus que comme la demeure où son Dieu était venu s'abriter près d'elle, et le sentiment de reconnaissance qu'elle en ressentit ne s'attiédit jamais par l'habitude. Elle se laissait aller au charme de cette vie dont la présence habituelle du divin mystère placé sous sa garde augmentait au centuple les jouissances; son horizon en ce monde se bornait désormais à cet hôtel de la rue Saint-Dominique, où toutes les préparations providentielles de sa vie semblaient avoir trouvé leur dénoûment.

Malgré ce privilége et ses souffrances, madame Swetchine demeurait une paroissienne exemplaire de Saint-Thomas d'Aquin. Il était rare qu'elle n'allât pas y entendre une Messe très-matinale; elle s'accordait par surcroît la Messe dans sa chapelle aux jours et aux heures qui convenaient à ses amis, avec lesquels elle célébrait leurs douloureux ou leurs heureux anniversaires. Assez souvent aussi elle y réunissait tout ce que l'étroite enceinte pouvait contenir pour y entendre quelques paroles promotrices d'une œuvre ou d'une fondation nouvelle. A l'époque de la renaissance de Solesmes et du rétablissement des Bénédictins, pour lesquels madame Swetchine avait déployé autant de sollicitude que de générosité, dom Guéranger s'y fit entendre plusieurs fois, comme le P. Lacordaire et le P. Ravignan. L'abbé Dupanloup, l'abbé Bautain, l'abbé de la Bouillerie, le P. Gratry tinrent à honneur d'y célébrer le saint sacrifice et d'y porter la parole. Des hommes qui avaient reçu près d'elle les premières inspirations de la grâce et de la vérité, tels que le P. Schouvalof et le P. Gagarin, lui témoignaient leur reconnaissance par leur prédilection

Digitized by Google

pour sa chapelle (1). Des jeunes filles qui avaient grandi sous ses yeux voulaient placer sous ses auspices la bénédiction de leur mariage ; enfin des abjurations, des retours au catholicisme, qui craignaient encore l'éclat du grand jour, venaient demander à cette petite chapelle, qui avait à la fois toutes les somptuosités de l'art moderne et presque le mystère des catacombes, la consécration et le secret.

Aucune de ces afflictions ou de ces allégresses chrétiennes n'avait son écho dans le salon de madame Swetchine, qui redoutait par-dessus tout l'apparence de la vanité ou d'une ostentation mêlée à ses pratiques pieuses. Quelquefois, au milieu d'une conversation animée, une interlocutrice se levait en silence, échangeait un imperceptible signe avec madame Swetchine, qui tirait de sa

(1) L'amour que madame Swetchine portait à la sainte Église lui inspirait une profonde vénération pour les pasteurs dépositaires de son pouvoir. Jamais elle n'en parlait qu'avec l'accent du respect le plus profond, et ses relations avec eux étaient empreintes d'une humilité et d'une soumission qui montraient à quel point la foi lui découvrait en eux les intermédiaires directs entre elle et Dieu. L'état religieux lui était cher ; elle en comprenait la dignité et les devoirs, et jamais elle n'était plus heureuse que lorsqu'elle avait pu prêter secours à son développement, l'aider à renaître et à se soutenir au milieu des obstacles que les temps actuels lui suscitent. Les épreuves et les triomphes de l'Église la trouvaient également attentive, et il n'était pas un coin du globe où son œil n'allât s'assurer de ce qui pouvait faire la joie ou l'inquiétude de la Mère commune. Son zèle pour amener les âmes à la vraie foi était sans bornes ; chaque nouvelle conquête qu'elle apprenait devenait pour elle un triomphe ; ses espérances se dirigeaient souvent vers certaines âmes auxquelles elle s'intéressait à leur insu, et plus d'une aura dû son retour à la foi aux prières secrètes et ardentes de cette inconnue, qui n'arrêtait jamais son intérêt sur quelqu'un sans lui souhaiter avant tout la *chose nécessaire*.

Digitized by Google

poche une clef et la remettait sans s'interrompre. C'était la clef de sa chapelle, où allait prier et se recueillir soit une amie ancienne, soit une connaissance récente, mais révélée à elle par une grande douleur ou un grand sacrifice (1). Dès que madame Swetchine elle-même avait un instant de repos ou de liberté, c'était là son refuge, et l'on trouve encore çà et là, parmi ses *Souvenirs*, la trace des délices qu'elle y goûtait (1).

LE RECUEILLEMENT.

« Le recueillement de la pensée au fond de nous-mêmes, cet autre tabernacle de Dieu, est l'affaiblissement de toutes les influences du dehors, si ce n'en est pas l'entier affranchissement. Tous les mouvements sont prompts et rapides dans ceux qui ne sont pas appesantis par les attaches et servitudes humaines ; tous nos progrès

(1) Pourrions-nous négliger de signaler cet exercice permanent de la charité qui eut pour théâtre son salon ou son cabinet, durant tant d'années, où elle se dépensa dans mille et mille œuvres personnelles et délicates, « rapprochant de Dieu, comme le « dit excellemment M. de Falloux, tout ce qui approchait d'elle. » (*Vie*, page 318.) Le salon de madame Swetchine paraissait à un grand nombre de ceux qui le fréquentaient digne de sa réputation par le mérite et la qualité de ceux que l'on y rencontrait, par le ton élevé de la conversation, par le génie brillant et si condescendant de celle qui y régnait avec tant de modestie. Ce salon cependant avait d'autres utilités ; pour un grand nombre, il fut le chemin mystérieux du salut. Il en était qui semblaient n'avoir fait que le traverser, se rendant à d'autres réunions plus mondaines ; quelques mots à peine avaient été échangés ; on était venu interroger les regards d'une personne de goût sur un frivole intérêt de toilette ; mais la divine Providence a ses voies cachées. « Après l'apparition rapide du soir, dit M. de Falloux, la jeune « femme revenait le matin, à l'heure du tête-à-tête, sous l'empire

Digitized by Google

sont marqués au coin de cette liberté morale qui nous rend plus souples, plus agiles pour voler là où Dieu nous appelle.

« Le recueillement est le grand moyen et tout le bonheur de la fidélité ; il en renouvelle sans cesse l'impression. La fidélité veille sur le recueillement pour le préserver et le maintenir, et c'est par lui qu'elle prend possession de son trésor. Le recueillement est la concentration de toutes les pensées, de toutes les forces sur un point; il rend à la fois présentes toutes les vérités et sensibles toutes leurs conséquences. Recueille-toi, dit le maître au disciple ; le mal te paraîtra plus impossible et le bien plus facile.

« Les sécheresses, quand elles ne sont pas la plus terrible épreuve des saints, viennent presque toujours de cette sorte de distraction et d'alourdissement auxquels nous laissons aller notre esprit et notre âme.

« La volonté qui s'étend en surface sans profondeur

« de plus graves pensées, sollicitant des conseils d'une autre nature « que ceux de la veille. C'est alors que les cœurs malades ou « égarés venaient se montrer à madame Swetchine dans toute « leur sincérité ; c'est alors aussi qu'elle y versait doucement et « goutte à goutte la lumière, la vérité, la vie, tantôt coupant le « mal dans sa racine, tantôt l'arrêtant dans son développement, « tantôt cicatrisant les blessures anciennes ou indiquant les « moyens les plus efficaces pour en réparer ou en neutraliser les « suites. Dieu seul connaît ce qui se passait dans ces entrevues, « ce qui se fit obscurément pour son service et pour sa gloire dans « le secret de ces confidences qui achevaient bien souvent dans « les larmes ce que la causerie frivole du salon avait commencé. « De là, tant de jeunes âmes la chérirent comme leur mère spi- « rituelle et lui vouèrent une sorte de culte, dont l'ardeur dis- « crète et contenue par le mystère même de son origine, « n'éclata en toute liberté qu'après qu'elle leur eut été enlevée. » (*Vie*, p. 321.)

Digitized by Google

n'a rien pour s'en défendre, et c'est le recueillement qui retient tout ce que la légèreté disperse. »

LA PRIÈRE.

« La prière, c'est l'infini; un seul cœur qui s'élève vers vous, ô Seigneur, comprend tous les cœurs. La prière, c'est l'éternité; elle embrasse tous les temps. La prière, c'est l'immensité; elle embrasse tous les lieux. Tout ce qui est, ô mon Dieu, tout ce qui a été, tous les hommes, dans la durée et dans l'espace, leur sort présent et futur, leur félicité, leur amour, leur vertu, tout cet infini des âmes et des cœurs se réfléchit dans l'humble et ardente prière, comme le firmament céleste se réfléchit dans l'onde ignorée du moindre ruisseau. »

A JÉSUS DIEU ET HOMME.

« Bon Jésus, homme et Dieu tout ensemble, que vos deux natures unies et distinctes nous rendent l'objet d'une double miséricorde! Oubliez en Dieu nos offenses; souvenez-vous en homme de nos misères. Comme Dieu, attirez-nous, élevez-nous à vous sans cesse; comme homme, reprenez avec nous les rudes sentiers de l'exil, soyez le compagnon de nos bons et de nos mauvais jours. O Jésus! pardonnez en maître, compatissez en ami. »

Il n'existe point de progrès dans la vie chrétienne sans un incessant examen de soi-même. Assurément quelques âmes faibles et mal dirigées s'y énervent ou s'y égarent; mais il n'est pas d'âme simple et droite qui par là ne s'épure et ne se fortifie. Dans madame Swetchine, la délicatesse du scrupule allait aussi loin que l'énergie de

Digitized by Google

la foi. Ses recherches de conscience occupent autant de place que ses élans d'oraison. Elle redoutait tant de voir ce travail continuel devenir fugitif ou demeurer sans fruit, qu'elle le fixait par l'écriture comme elle le faisait pour tout objet de ses préoccupations sérieuses; on en saisit encore des lambeaux échappés par hasard à *la destruction*. En voici quelques-uns qui se rattachent à notre sujet :

« Deux incidents pénibles et en apparence fortuits m'ont menée à de nouvelles découvertes et réflexions sur moi-même. La lampe de ma chapelle devant le saint Sacrement s'est éteinte dans la nuit du samedi au dimanche des Rameaux, et, ce même dimanche, j'ai oublié d'échanger mon paroissien contre la Quinzaine de Pâques, si bien qu'arrrivée à l'église, je n'ai pu suivre l'office.

« D'abord, pour ma lampe, si mon ardeur et ma vigilance brûlent pour quelque chose dans ce monde, c'est assurément pour le saint Sacrement. Ce que j'ai souffert d'appréhensions, de malaises, de craintes d'offenser la majesté de ce Dieu de charité, mon hôte bien-aimé, est incalculable. Que de fois mon cœur malade a cru se briser par ces innombrables élans de frayeur et d'amour ! Mais là, comme toujours, l'imprévoyance l'emporte; je sens encore comme un cœur qui aime, et j'agis comme un esprit qui ne pense pas. Ainsi cent fois ma lampe, moins vacillante et moins épuisée, s'est trouvée renouvelée par moi, et ce jour-là l'idée qu'elle pouvait s'éteindre traversa mon esprit; mais j'étais dans la veine qui dispose à s'accuser d'exagération. Je me dis ce qu'on m'aurait dit, que la lampe irait bien au delà de la nuit, et le lendemain, quand je la trouvai éteinte, mon cœur se serra avec une douleur non libre de trouble. La faute

Digitized by Google

de tout cela est le vague et quelquefois la lenteur des opérations de mon âme. Il y a plus ici que l'incident même : j'ai trop indulgé une sorte de bercement de la pensée, de la volonté, qui ne court pas au fini de l'action, à son accomplissement en temps utile. Je suis comme cela pour ce que j'aime le mieux ; les entraves et les souffrances y ont beaucoup contribué. Mais plus que jamais il est nécessaire de rendre à l'âme son empire sur mon être, et, puisqu'il n'y a plus de combats intérieurs, il faut que toutes les puissances morales s'exercent à l'obéissance rapide.

« L'incident du livre oublié est aussi un petit châtiment et une épreuve. Si j'avais dit le samedi soir l'office de la veille du dimanche des Rameaux, le livre n'aurait pas manqué de se trouver là ; si dès le matin mon attention avait été fixée sur la spécialité du jour, j'aurais été avertie de mon oubli. Ah ! qu'il est peu d'innocents ! Si j'étudiais davantage les choses que je regarde comme importantes pour leur faire porter toutes leurs conséquences, je recueillerais de meilleurs fruits. »

Accoutumée ainsi à tout juger, à tout apprécier, à tout vouloir au point de vue de la foi, madame Swetchine n'était pas moins ferme sur l'espérance qui soutient le chrétien dans la recherche du grand but que lui promet la foi. Bien peu d'âmes, en notre temps, ont possédé l'humilité pratique avec autant de plénitude ; jamais les lumières qu'elle recevait, le bien qu'elle faisait, les sacrifices qu'elle s'imposait, ne diminuèrent ce mépris chrétien qu'elle avait d'elle-même ; mais du sentiment de son néant s'élevait une confiance invincible en Dieu qui s'était fait connaître à elle, et qui ne l'avait pas attirée du fond des ténèbres du scepticisme d'abord, et du schisme plus tard, pour l'abandonner. Les épreuves intérieures

Digitized by Google

et désolantes que Dieu réserve aux plus saintes âmes, comme un contre-poids des grâces qu'il leur prodigue, et comme un moyen efficace de les tenir en haleine, ne lui furent pas épargnées: et tandis que ceux qui la voyaient de plus près semblaient ne pas douter qu'elle nageât au sein des délices de la contemplation, toute son énergie, au contraire, était employée à ramer contre le courant, à lutter contre la tempête. Mais rien ne l'abattait; appuyée sur cette ancre de l'espérance dont parle l'Apôtre (*Hebr.*, VI, 19), elle se maintenait, et la volonté privée de toute consolation durant de longs intervalles, non-seulement persistait à poursuivre le Dieu qui semblait vouloir se cacher à elle, mais redoublait de confiance en ses promesses et de résignation à son bon plaisir. Elle dit quelque part, dans les *Pensées* : « Il ne faut jamais « tant s'abandonner à Dieu que lorsqu'il semble qu'il « nous abandonne. » (Page 85.) C'est le secret tout entier de sa vie dans ses vingt dernières années. Après ces luttes fréquentes, qui commencèrent chez elle lorsqu'elle fut suffisamment établie dans la piété, et qui transformèrent intérieurement cette nature trop abondante pour ne pas recéler une personnalité dont Dieu était jaloux, la lumière, la dilatation, l'épanouissement du cœur lui étaient rendus tout à coup, et son âme reprenait des forces pour de nouveaux combats. Résolue et prête à tout, on l'a entendue dire, et ses paroles se sont retrouvées écrites de sa main : « Je suis avec le bon Dieu « comme on dit que les femmes russes sont avec leurs « maris; plus il me bat et plus je l'aime. Voilà tout ce « que le démon y gagne. » (*Pensées*, page 75.)

Digitized by Google

Assiduité de madame Swetchine auprès de Jésus.

L'amour de Dieu, la troisième et la plus excellente des vertus théologales, celle dont la foi révèle l'objet et qui alimente l'espérance, fut le mobile de la vie tout entière de madame Swetchine. Dans les temps qui précédèrent sa conversion, ce sentiment, déjà ébauché en elle par la grâce, la soutint jusqu'au terme, et lorsque la grande démarche fut accomplie, il se développa et prit un essor qui ne s'arrêta plus. Pour donner une idée de ce que fut en madame Swetchine l'amour de Dieu, il faudrait pouvoir dépeindre ce qui peut se rencontrer dans une âme humaine, aidée par la grâce, de plus ardent, de plus énergique, de plus vigilant, de plus incessant, et en même temps de plus généreux et de plus tendre. Il faut, dit un homme distingué, admis dans sa société, l'avoir entendue prononcer le nom de Dieu, les yeux humides de larmes, se servant de ce terme qu'elle n'employait que dans ses épanchements: « Mon bon Dieu; » il faut avoir lu et médité cet écrit tout enflammé que M. de Falloux nous a donné sous le titre : *De la Résignation.* Toutes les ressources de son âme si élevée, toutes les lumières de son esprit, passaient au service de ce sentiment suprême, qui lui faisait aimer jusqu'à l'enthousiasme toutes les croix morales et physiques dont sa vie avait été remplie; car le Dieu qu'elle aimait n'était pas seulement Celui qui se révèle à l'intelligence, par ses incommensurables perfections, c'était Celui que l'Évangile nous montre se dépensant pour l'homme dans la divine incarnation, et

Digitized by Google

lui frayant par le Calvaire le chemin de la réhabilitation et de la gloire. Jésus-Christ était sa vie, son centre, son aspiration jour et nuit, et la sainte communion le seul étanchement possible à la soif de le posséder qui la consumait. Nous avons raconté plus haut avec quelle émotion, quel transport elle reçut le bienfait de la présence continue du saint Sacrement près d'elle. Désormais, ainsi que nous l'avons dit, sa maison changea d'aspect à ses yeux, et lui apparut comme un sanctuaire placé sous sa garde. Simple et sans aucune recherche pour elle-même, elle s'ingénia constamment pour décorer avec tout le luxe possible la demeure de son Dieu ; la clef sous laquelle elle conservait son trésor, fut constamment de sa part l'objet de la plus touchante sollicitude. Mais elle ne voulait pas que cette facilité à trouver près d'elle l'unique bien de son âme engendrât la mollesse, ou l'isolât des fidèles moins privilégiés. Durant de longues années, on la vit sortir le matin à son heure ordinaire, et se rendre à pied à Saint-Thomas d'Aquin, pour y assister à la Messe et recevoir la communion aux jours où elle avait coutume de le faire. Heureuse d'avoir la Messe dans sa chapelle, quand l'occasion s'en présentait, elle ne voulut pas y attacher un chapelain ; tant elle craignait qu'une trop grande facilité à satisfaire son pieux désir n'amenât insensiblement la familiarité, et ne réduisît chez elle le devoir d'édification chrétienne aux mesquines proportions d'une religion domestique.

« Mais cette réserve si délicate n'enlevait rien aux assiduités qu'elle consacrait à son hôte divin. Aux heures où elle était libre dans la journée, ses apparitions au pied du tabernacle étaient longues et fréquentes, et la nuit, ces continuelles insomnies dont nous avons

Digitized by Google

parlé, et qui réduisaient pour l'ordinaire son sommeil à deux ou trois heures, lui fournissaient de vastes intervalles qu'elle passait en grande partie devant le saint Sacrement. Un jour, nous lui dérobâmes son secret. Nous plaignions ces cruelles insomnies qui la préparaient si mal aux fatigues de chaque journée: « Oh! nous dit-« elle, avec un élan inaccoutumé, ne m'enviez pas ces « chères heures; ne savez-vous pas ce qui est écrit: « *In noctibus extollite manus vestras in sancta?* » et elle fondit en larmes de joie et de reconnaissance. Dieu l'avait élevée à un degré d'oraison supérieur, et elle entretenait ce don par la plus rare délicatesse de conscience et par un recueillement actif qui ne la quittait jamais. Aussi la voyait-on, sans préambule, sans effort, dès qu'elle était à genoux, entrer en possession de Dieu, et demeurer immobile en lui une demi-heure et quelquefois une heure entière. Nous parlons des instants où elle se trouvait sous les regards d'autrui; pour le reste, Dieu seul le connaît. Elle a défini elle-même son oraison, sans se douter qu'un jour cette définition serait connue, lorsqu'elle a dit: « L'oraison a droit au mot « *ineffable;* c'est l'heure des effusions qui n'ont pas « de mots pour les exprimer, et de ces paroles inté-« rieures qu'on n'articule pas, même quand on les « trouve. » (*Pensées*, p. 84.) Les théologiens mystiques ne seront pas en peine comment classer l'oraison de madame Swetchine (1). » (*Dom Guéranger.*)

(1) Un tel amour pour Dieu devait enfanter des merveilles de charité envers le prochain. Madame Swetchine remplit avec plénitude cette seconde partie du grand commandement. La bienveillance envers tout le monde était son état habituel; non cette bienveillance qui est à la surface, et que l'on peut affecter par calcul ou pratiquer même avec banalité: chez madame Swet-

Digitized by Google

Les dernières années de madame Swetchine.

Depuis son retour dans la vraie Église, madame Swetchine ne se démentit pas un seul instant : la transformation se continuait en elle sans bruit, sans qu'aucun de ceux qui la fréquentaient pût se rendre compte du mystérieux travail de la grâce. On pouvait constater son zèle pour la gloire de Dieu, ses préoccupations charitables à l'endroit du prochain, sa bonté inépuisable, son oubli

chine, elle procédait du pur amour du prochain. Cette âme si fidèle ne s'étonnait pas des fautes d'autrui ; si elles ne se prêtaient pas à l'excuse, elle savait du moins les expliquer, et elle en espérait l'amendement, insistant sur les ressources de la bonté de Dieu. Jamais elle ne se permit un sentiment de mépris pour qui que ce fût. « Qu'est-ce, en effet, dit-elle, qu'un homme qu'on « méprise aujourd'hui ? c'est celui qu'il faudra peut-être admirer « demain. » (*Pensées*, page 106.) Un cœur si indulgent ne pouvait manquer d'être compatissant envers les pauvres. M. de Falloux révèle à ce sujet les plus touchants épisodes. Les visites assidues au quartier du Gros-Caillou, où la sainte femme allait enfouir ses bonnes œuvres ; les sollicitudes si actives et si dévouées pour les sourds-muets, les charités qui signalaient chaque année son séjour à Vichy, ses interventions, jusqu'au fond de la Russie, pour améliorer le sort de ses paysans, tous ces détails doivent être lus dans sa *Vie*. On y verra que madame Swetchine n'acquittait pas seulement sa dette chrétienne envers les pauvres par ses largesses, mais qu'elle la payait largement de sa personne, comptant comme employées au service le plus honorable du Seigneur les longues heures qu'elle dérobait ainsi à tant d'occupations chères et à ce repos auquel elle eût pu aspirer sans mollesse. Sa généreuse charité ne pouvait manquer d'accueillir avec un empressement marqué les œuvres qui intéressaient directement l'Église, pour qui ses entrailles filiales étaient sans cesse émues.

Digitized by Google

d'elle-même; mais le ressort intime se dérobait aux regards : Dieu seul avait le secret et connaissait le jour où le fruit de sa grâce étant arrivé à la pleine maturité, il l'enlèverait à la terre.

Les années ne diminuaient en rien chez madame Swetchine cette ardeur pour le bien qui formait l'un des traits principaux de son caractère. On était toujours sûr de sentir vibrer en elle la corde sensible, dès qu'il s'agissait de l'Église, sa patrie la plus aimée. Ses sympathies, ses craintes, ses espérances s'exerçaient continuellement sur ce sujet. Dès qu'un homme lui semblait apte à procurer le bien des âmes, à servir l'Église, à soutenir la vérité, il devenait pour elle l'objet du plus vif intérêt, quand bien même elle n'eût jamais dû le connaître personnellement. A plus forte raison la trouvait-on prête à seconder par elle-même tout genre de bien sur lequel son influence directe était à portée de s'exercer (1).

Cependant, le moment où « la maison terrestre » de cette âme élue devait « se dissoudre, » comme parle l'Apôtre, s'approchait, et bientôt elle allait être réunie au Seigneur. On la vit, dans cette attente, restreindre peu à peu ses heures de réception, prolonger ses séjours à la

(1) M. de Falloux donne d'intéressants détails sur la part qu'a eue madame Swetchine dans l'établissement des Conférences de Notre-Dame, sur les sollicitudes maternelles dont elle entoura la brillante carrière d'orateur qui s'ouvrit pour le P. Lacordaire, et fraya la voie au P. de Ravignan et au P. Félix. L'historien nous fournit des traits non moins précieux à recueillir sur le patronage que madame Swetchine exerça relativement à l'éloquent opuscule du P. Lacordaire, intitulé : *Lettre sur le Saint-Siége*. Nous sommes loin de ces temps; mais il est curieux de constater quel genre d'entraves pouvait éprouver alors un écrit de cette nature. Heureusement, l'opuscule parvint à se dégager, et le public put jouir enfin de l'objet de sa vive attente.

Digitized by Google

campagne et consacrer des mois à la vie de retraite dans une maison religieuse. Sa sainte sévérité envers elle-même augmenta encore; et à l'approche du jugement de Dieu, qui est la sainteté même, elle éprouva le besoin de se réfugier dans une humilité plus profonde que jamais. Des notes précieuses, dans lesquelles elle consignait ses jugements sur elle-même dans ses derniers jours, ont échappé à la destruction, et M. de Falloux en publie quelques-unes. Prenons au hasard. C'est d'abord la chrétienne prête à partir de ce monde au premier signe, sans regarder derrière elle : « Aller au-devant du dan-« ger dont je suis menacée, et que sa durée chaque jour « augmente; j'ai porté à Dieu mon acceptation pleine, « entière, volontaire, au décret qui me retranchera de ce « monde, pour le jour aussi prochain et le mode tel qu'il « les voudra. » Ailleurs, voyez-la combattre les derniers restes de la vanité humaine, contre laquelle elle était armée depuis longtemps et qu'elle poursuit maintenant jusque dans ses derniers retranchements : « Éviter en tout « de paraître; ne jamais dire ou rappeler indirectement, « sous aucun prétexte, rien qui puisse être à mon avan-« tage; ne jamais me complaire à ce que je dis ni pous-« ser ma pointe; briser sur ce que j'aurais bien dit. » Ailleurs encore, cette surveillance sur elle-même qui ne se pardonne rien, tant cette âme tient à n'être pas surprise au moment du céleste appel : « N'avoir pas assez « lutté avec le mal; m'en laisser engourdir, depuis mes « jambes jusqu'à mon esprit. Donner trop d'attention au « nombre et à la diversité de mes souffrances : faiblesse « sénile, amollissement de la volonté (1). »

(1) Au milieu de tant de préoccupations et de saints efforts, la santé de madame Swetchine, toute robuste qu'elle était, déclinait

Digitized by Google

Enfin le jour de délivrance arriva, le jour où, dégagée de son enveloppe mortelle, cette âme aussi soumise qu'elle était ardente s'élança dans le sein de Dieu. Ce fut le 10 septembre 1857. M. de Falloux retrace dans un récit digne du sujet, avec la simplicité et la sensibilité contenue que réclame la description de la mort des saints, cette scène sublime qui se prolongea vingt jours durant, et se termina par le départ de cette illustre fille de l'Église militante pour les splendeurs de l'Église triomphante. Nous ne chercherons point à analyser de telles pages; il faut les lire, et y apprendre comment meurent les saints. Qu'il nous suffise de rappeler un seul mot de la mourante, qui justifie à lui seul toutes nos espérances.

insensiblement, bien que son courage indomptable l'aidât à dissimuler le plus souvent les progrès du mal. Les trente dernières années de sa vie n'eurent pas un seul jour sans souffrance; mais les nuits surtout avaient pour elle de cruelles épreuves. Elle disait quelquefois en riant qu'elle ne dormait qu'à Vichy; et cette parole était vraie à la lettre. Durant la saison des bains qu'elle consentait à s'accorder chaque année, elle retrouvait un peu de calme, et goûtait quelques heures d'un sommeil tranquille dont elle assurait que le bénéfice se faisait encore sentir longtemps après. « Une maladie au foie, nous dit M. de Falloux, un commencement de maladie au cœur et de premiers symptômes d'hydropisie, avaient amené de bonne heure l'enflure et l'oppression. Elle n'y résistait qu'en se tenant habituellement assise sur un fauteuil dur et élevé, ou en marchant dans son appartement. Les entretiens les plus chèrement gravés dans la mémoire de ses amis se sont passés pour la plupart en se promenant à côté d'elle, en long et en large dans son salon, et quelquefois à pas précipités; aussi faut-il compter parmi les efforts de patience qu'elle s'imposa si longtemps en faveur d'autrui, l'obligation de demeurer assise, lorsque son salon était rempli et ne lui permettait aucun soulagement de ce genre. Elle disait quelquefois en souriant au petit nombre de ceux qui n'ignoraient pas ce que cette gêne lui faisait souffrir : « La politesse de tout

Digitized by Google

A une amie qui allait prier pour elle, on l'entendit dire : « Merci, ma bonne amie, merci; mais ne demandez à « Dieu ni un jour de plus, ni une souffrance de moins. » N'était-elle pas assurée de trouver son Rédempteur propice, celle qui réalisait en elle si pleinement les dispositions dans lesquelles il s'offrit lui-même sur la croix ? La lutte entre elle et la mort fut longue ; mais avec quelle sévérité elle semblait commander, jusqu'à ce que l'heure fût venue, à cette terrible dominatrice de la vie humaine ! En vain celle-ci semblait-elle au moment de saisir sa victime, il lui fallait reculer encore. Les sacrements des mourants avaient été administrés à la malade, la médecine avait opéré sur son corps avec ce mode qui exclut

« le monde est de se lever quand on entre, la mienne est de « m'asseoir. » Durant la nuit, cette disposition devenait un véritable supplice. Elle commençait à goûter un sommeil assez profond, mais à peine avait-elle été étendue sur son petit lit de camp une heure ou deux, que la suffocation l'obligeait à se soulever et très-souvent à reprendre sa marche. »

En avançant dans les années, le vide se faisait autour de la sainte femme. Ses plus anciennes affections disparaissaient tour à tour, frappées par la mort. C'est ainsi qu'elle perdit en 1849 la comtesse de Nesselrode, son amie intime depuis tant d'années. Une relation de date plus récente, celle avec Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, fut brisée presque aussitôt que formée, laissant les plus vifs et les plus profonds regrets. En 1850, ce fut le tour du général Swetchine, plus qu'octogénaire, et qui fut enlevé tout à coup à l'affectueuse tendresse de sa noble compagne. Tous ces coups ébranlaient, sans l'abattre encore, l'existence de madame Swetchine, mais leur redoutable succession n'enlevait rien à la fermeté de sa volonté ni à la vigueur de son esprit. On les retrouve tout entières l'une et l'autre dans les nombreux traits que M. de Falloux a réunis sur les huit à dix dernières années de cette grande vie. Le style a toujours le même charme et la même vigueur ; le jugement n'a rien perdu de sa finesse ni de sa profondeur.

Digitized by Google

tout espoir, et n'a pour but que de prolonger la lutte durant quelques heures, et rien n'annonçait encore la décadence dans la pensée, dans le sentiment, ni dans l'expression. La chrétienne mourait debout; on la voyait se lever de son lit de mort, et se faire transporter dans sa chère chapelle, au pied de ce tabernacle qui recélait ce souverain bien que bientôt elle allait contempler sans nuage. Fortifiée par le pain de vie, après avoir longtemps rendu grâces, elle consentait à être replacée sur sa couche funèbre. La veille de sa mort, elle fixa encore l'heure de la Messe du lendemain. Le jour suivant, à cinq heures du matin, elle dit : « Voilà bientôt l'heure « de la Messe, il faut qu'on me lève. » Mais Dieu voulait satisfaire plus richement encore et pour jamais cette suprême aspiration : ces paroles furent les dernières d'une si belle vie, qui peu d'instants après s'évanouit dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi s'acheva cette noble existence, l'une des gloires de l'Église catholique à notre époque. Dieu éteignit à nos yeux cette vive lumière, à la veille des tristes jours que la chrétienté traverse maintenant. Il voulut dérober à la vue de sa fidèle servante le douloureux spectacle qui afflige nos regards; elle avait assez sacrifié à l'Église pour avoir le droit de ne pas être ici-bas témoin de ses angoisses. Maintenant, au sein de Dieu, elle contemple les plans de justice ou de miséricorde qui doivent être appliqués; mais sa tendresse filiale envers l'Église de la terre qui l'a enfantée à celle du ciel, est assez connue pour espérer que sa prière implore toujours en faveur de celle dont le pèlerinage doit se poursuivre jusqu'à ce que le nombre des élus soit arrivé à son complément.

Digitized by Google

Dévotion au saint Sacrement de mademoiselle de Lamouroux.

Quand la bonne Mère jouissait de la santé, elle aimait à prier dans l'église en présence de son bon Maître, qui l'écoutait, prisonnier d'amour dans le tabernacle.

On montre encore, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, sa chaise et le prie-Dieu, dont elle se servait, et on les garde avec une sorte de vénération.

Au commencement de la fondation de l'Œuvre de Miséricorde, elle priait dans la petite chapelle de l'établissement. Une enfant, qui commençait à peine à parler, venant fréquemment la voir, la bonne Mère la menait avec elle à la chapelle, et l'enfant y allait volontiers. En hiver l'enfant lui disait : « Mets-moi sous ta pelisse, » elle lui accordait cette satisfaction. La jeune enfant passant sa petite tête dans l'ouverture de la pelisse, était contente d'avoir obtenu ce qu'elle désirait, et elle laissait la bonne Mère prier en liberté. Celle-ci, de son côté, se livrait à une pensée délicieuse qui la remplissait de joie. Elle songeait à l'innocence de cette enfant, au plaisir que Dieu trouvait en elle, elle offrait ses prières par son cœur : et elle se trouvait heureuse de pouvoir prier ainsi.

De l'ardeur de sa charité naissait un tendre et ardent amour envers l'adorable Sacrement de l'autel. Ses délices étaient, non-seulement de s'entretenir avec son Sauveur, mais encore de le recevoir fréquemment. Elle s'approchait de la sainte table presque tous les jours. Ce fut pour elle un sacrifice bien douloureux que la privation de la sainte Messe et de la communion, les dix

Digitized by Google

dernières années de sa vie, où les infirmités de la vieillesse la tenaient comme fixée et emprisonnée dans sa chambre. On imagina d'abord, pour consoler sa piété, de faire une petite chapelle à côté de son appartement. Mgr d'Aviau, plein de vénération pour la bonne Mère, et convaincu que le Fils de Dieu ne pouvait guère recevoir d'hommage plus agréable que ceux d'une âme si pure, lui permit bien volontiers d'y faire célébrer la sainte Messe et d'y garder l'adorable Sacrement. On conserve toujours ce petit oratoire; le prie-Dieu est celui dont elle se servait. Elle avait fait arranger et elle avait placé elle-même au cou et aux mains de la sainte Vierge, les reliquaires qu'on y voit encore suspendus. Les ornements de la chapelle sont dus à la pieuse libéralité de l'ancien supérieur du petit séminaire.

La bonne Mère ne jouit pas longtemps de la consolation qu'on lui avait ménagée, de pouvoir s'entretenir familièrement avec son Dieu caché sous les voiles eucharistiques. Ses infirmités croissant toujours, elle ne pouvait plus sortir de sa chambre. Cependant elle se nourrissait encore fréquemment du pain des forts. On trouvait aisément un ecclésiastique qui se fît une joie de célébrer la Messe de grand matin, dans le petit oratoire et de lui porter la sainte communion. Et encore, si elle n'eût consulté que son humilité, se fût-elle privée bien des fois du bonheur de recevoir son bon Maître. La délicatesse de sa conscience lui faisait craindre de manquer des dispositions convenables. Quoiqu'elle fût si soumise à la volonté de Dieu, que sa bouche ne se soit jamais ouverte à la plainte, elle croyait ne l'être pas assez : il lui est arrivé bien des fois d'interroger les directrices qui se trouvaient le soir dans sa chambre, tantôt l'une, tantôt l'autre, pour savoir si elle pouvait

Digitized by Google

faire la communion le lendemain. Elle appréhendait de n'avoir pas assez de patience, de n'avoir pas assez bien passé la journée ; elle voulait qu'on lui dît la vérité. On aurait eu quelquefois de la peine à la rassurer, si son humilité elle-même et sa simplicité d'enfant ne l'eussent portée à préférer les lumières d'autrui à ses propres lumières.

Le Père Sanchez.

Le vénérable Père Sanchez, jésuite, visitait cinq fois par jour le saint Sacrement, et le jeudi huit fois, en mémoire du jour de son institution. Ce jour-là, il se donnait la discipline, et revêtait un cilice. Lorsqu'il était tourmenté par quelque tentation, il prononçait ces paroles d'encouragement : « Jésus sur la croix ! très-saint Sacrement ! bienheureuse Vierge ! » et aussitôt la tentation disparaissait.

Un serviteur fidèle.

Le bienheureux François-Joseph de l'Enfant-Jésus, religieux carme, ne passait jamais devant une église, sans y entrer pour y adorer, pendant quelques minutes, le saint Sacrement. « Il ne convient pas, disait-il, qu'un serviteur passe devant le trône de son maître, sans lui présenter ses hommages avec toutes les marques de la plus profonde humilité. » (Buchf., *Exempelb.*, S. 124.)

Digitized by Google

Une sainte mort.

Saint Hamebau était de Crémone, en Lombardie. Il se retira de la compagnie des hommes, pour s'appliquer aux jeûnes, aux veilles, à la prière. Il distribuait aux pauvres ce qu'il avait gagné par son trafic ; car il avait été marchand ; mais il avait surtout une dévotion singulière pour le sacrifice de la Messe, allait toutes les nuits à l'église ; et, après matines, il demeurait devant le crucifix, prosterné, en oraison jusqu'à la Messe, à laquelle il assistait avec une ardeur et un recueillement qui édifiait tout le monde. Il eut même le don des miracles ; et l'exemple de sa sainte vie répandit une si bonne odeur, qu'il procura la conversion de plusieurs pécheurs et hérétiques, qui furent plus touchés de ses vertus que de toute l'éloquence des prédicateurs et des disputes avec les hommes les plus savants. Un jour, ayant assisté à matines et prié jusqu'à la Messe, il se prosterna au *Gloria in excelsis*, les mains étendues en croix. Comme on vit qu'il ne se levait point à l'évangile, on crut qu'il s'était endormi, on voulut l'éveiller, et on trouva qu'il était mort. C'est ce qui arriva le treizième novembre 1117. On l'enterra dans l'église où il se trouvait. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau, et, deux ans après, il fut canonisé par le pape Innocent III.

(Surius, Fleury. *H. eccl.*, tom .XV)

Digitized by Google

Un jeune saint.

Admis au petit séminaire de Verrières, le jeune Vianney avait coutume de passer au pied des autels tout le temps dont l'obéissance lui permettait de disposer : n'y trouvait-il pas le Maître divin, *le Père le plus père*, le frère le plus dévoué ? C'est là qu'il puisait cette bonté, cette douceur, cette humilité, cet esprit de sacrifice, qui ne se démentirent jamais, et cette charité qui lui gagnait tous les cœurs pour les porter au bien. Il n'y avait rien alors d'extraordinaire dans sa vie ; mais quels trésors il acquérait déjà par ses moindres actes ! Car ce n'est pas l'éclat des actions, mais la pureté des intentions, qui fait le mérite devant Dieu.

Promu aux saints ordres, et nommé vicaire à Écully, sous la direction d'un saint prêtre, l'abbé Balley, qui fut son premier maître et sembla, nouvel Élie, léguer toute sa ferveur à ce nouvel Élisée ; puis curé à Ars pendant tant d'années, l'abbé Vianney passait à l'église une grande partie de son temps ; comme il était toujours en la présence du Dieu, que tout ce qu'il voyait lui rappelait sans cesse, son oraison était continuelle, et il y trouvait ce feu ardent et lumineux dont il embrasait ses frères. Toujours armé de la prière, cet acte puissant qui met les forces du ciel à la disposition de l'homme et féconde les travaux apostoliques, il *semait*, et Dieu donnait l'accroissement ; mais il obtenait lui-même cet accroissement au pied des autels.

Dans ses visites à la divine Eucharistie, il apprenait à s'immoler au salut de ses frères, « à la suite de Jésus-Christ, seul Sauveur, source unique de toute vérité, de

Digitized by Google

tout bien, de toute grâce, de toute paix, de tout dévouement, et dont les ennemis, sous quelque nom qu'ils se déguisent, sont toujours ceux du genre humain. » Là il apprenait ce dur sacrifice du corps, qui nous fait conquérir la liberté des enfants de Dieu et prendre notre essor vers les cieux ; sacrifice qui, uni à celui du Sauveur, est d'une grande valeur, et nous amène à cette adoration *en esprit et en vérité* qui est la clef de voûte de l'édifice chrétien.

Jésus consolateur.

La bienheureuse Berthe d'Oberried, en Alsace, ayant pris l'habit religieux dans l'ordre de Saint-Dominique, au couvent d'Adelhausen, ses grandes facultés intellectuelles et sa piété distinguée l'enlevèrent à un grand nombre de fonctions qu'elle remplissait toutes au plus grand avantage de la communauté. Cependant, malgré ses occupations multipliées, elle ne négligeait pas d'aller comme Marie, sœur de Marthe, s'asseoir aux pieds de Jésus, pour s'exercer dans toutes les pratiques de la vie contemplative. Interrogée un jour par une de ses sœurs, qui lui demandait comment elle pouvait se livrer à tant d'exercices spirituels, sans préjudice pour ses occupations temporelles, elle répondit : « Lorsqu'on me revêt d'un emploi, aussitôt je me réfugie auprès de Jésus, dans le saint Sacrement, comme étant ma seule consolation et mon meilleur conseiller, et j'accomplis avec zèle et empressement tout ce qu'il m'inspire et m'ordonne ; il me gouverne, et par lui je gouverne celles qui me sont soumises. » — Assurément, il ne saurait

Digitized by Google

rien manquer au gouvernement d'une maison où Jésus est le père et le conseiller.

L'épouse du saint Sacrement.

On appelait la comtesse Feria l'épouse du saint Sacrement, parce qu'elle était en adoration tout le temps que les obligations de son état le lui permettaient. On lui demanda ce qu'elle pouvait faire dans l'église, si longtemps, elle répondit : « Que fait un courtisan devant « son roi, un malade devant son médecin, un pauvre « devant une personne riche, celui qui est pressé par la « faim, placé à une table où il y a des mets exquis? « Voilà ce que je fais dans l'église en présence de mon « Dieu. »

Un pieux écolier.

Henri d'Osseville, élève du petit séminaire de Saint-Acheul, parut, dès ses premières années, comblé des dons les plus précieux de la nature et de la grâce. Son meilleur ami, nous osons le dire, était Notre-Seigneur. Souvent on l'a vu, au milieu d'une récréation, abandonner ses jeux pour l'aller visiter : il le faisait même à l'heure du déjeuner, c'est-à-dire quelques instants après avoir entendu la sainte Messe; et cette heure lui paraissait d'autant plus favorable qu'ordinairement il s'y trouvait seul. Jamais il ne manquait de s'y rendre au sortir des repas et des classes. Un jour qu'il s'était laissé aller à un mouvement de légèreté, son professeur, qui le remarqua, lui en fit une petite réprimande. Il en pleu-

Digitized by Google

rait encore après la classe ; cependant il ne voulut point manquer sa visite. Arrivé à la porte de la chapelle, il essuya ses yeux et entra avec l'air de joie qui lui était naturel. Comme c'était surtout l'amour qui l'attirait, non content de se tenir en présence de Jésus-Christ, il s'en approchait autant qu'il lui était possible, il s'avançait jusqu'aux degrés du sanctuaire, et là, pénétré de la foi la plus vive, il épanchait son âme dans le cœur de Jésus, qui était le principal objet de son amour. Les personnes qui l'ont le mieux connu ne savent ce qu'elles doivent le plus admirer, ou de l'empressement qu'il mit à demander d'être inscrit sur la liste des adorateurs de ce divin cœur, ou de la joie qu'il témoigna de l'avoir obtenu, ou de son exactitude à s'acquitter des exercices de piété propres à nourrir cette dévotion.

(*Souvenirs des petits séminaires.*)

La Sœur Marie-Ange.

La Sœur Marie-Ange passait tous les moments dont elle pouvait disposer devant le très-saint Sacrement, semblable à une colombe gémissante d'amour, et souvent après y être restée une journée entière, lorsque tout sommeillait, elle se levait pour y retourner encore. Le silence de la nuit, les pâles rayons de son astre, traversant les antiques fenêtres de l'église, la statue colossale de la sainte Vierge, derrière l'autel, tenant dans ses bras tutélaires l'Enfant divin qui aime et qui veut être aimé, l'ombre des colonnes qui entouraient le sanctuaire, semblaient lui murmurer tout bas le doux nom de Jésus.

Là, comme un lis penché, les deux mains sur son cœur palpitant d'amour et de bonheur, elle disait avec une

Digitized by Google

voix, qui, par intervalles, expirait de tendresse : « Sacrement de mon Dieu, Jésus, ma vie et mon amour, que j'aime à être avec vous !... que vous êtes sacré à mon cœur !... les doux, les tendres sentiments que vous excitez dans mon âme !... Dieu d'amour, objet divin de ma félicité sur la terre, quelle paix je goûte près de vous !... quelle joie sainte !... quels aimables transports dans les douleurs même et les regrets de mes offenses !... Devant vous l'univers est dans un profond silence !... devant vous tout ne m'est plus rien... Vous seul, ô mon Jésus, m'êtes tout... ah ! disparaissez de ma mémoire, chefs-d'œuvre de l'art, palais que j'ai habités, vaine montre de la magnificence et de l'orgueil humain : je ne désire que les chefs-d'œuvre de l'amour de mon Dieu, les héroïques sacrifices de sa tendresse ; une pauvre cabane, un peu de paille, de simples bergers prosternés pour adorer et bénir : voilà ce que mon cœur demande et vient obtenir ici... Autel, tu me rappelles la crèche... nouveau berceau de Jésus-Christ naissant, tu renfermes toutes les délices de mon âme attendrie. O mon Jésus, en vous sont tous les biens, en vous est tout l'amour... Grand Dieu, exaucez mes prières, puissé-je mourir devant votre tabernacle, brûlante d'amour ou noyée dans mes larmes !... »

Et les heures fugitives, ramenant le réveil de l'aurore, la trouvaient encore devant l'objet adorable et si cher à son cœur ; ce qui ne surprenait point la communauté, qui respectait et connaissait sa haute vertu, et l'ineffable tendresse qu'elle avait pour le saint Sacrement de l'autel... (*Lettres à Eugène sur l'Eucharistie*, par le P. Marie Géramb).

Digitized by Google

Conversion opérée par un chant eucharistique, l'Ave verum de Mozart.

« Dans une ville catholique d'Allemagne vivait une famille vertueuse, qui consacrait une grande partie de sa fortune et de son temps à secourir, à consoler les malheureux. Placé dans une maison de banque, Ludovic Blum, l'aîné des enfants, y remplissait son devoir avec autant de zèle que d'intelligence ; mais cette conduite, irréprochable aux yeux du monde, laissait à la pieuse famille quelque chose à désirer : le contact dangereux de quelques camarades avait fortement ébranlé la foi de ce pauvre jeune homme.

« Le jour de la communion pascale, la table sainte n'avait été visitée que par trois membres de la famille : Ludovic avait manqué à l'appel annuel que l'Église fait à ses enfants. Cette absence plongea surtout madame Blum dans une grande affliction ; mais ni les exhortations du curé, l'ami de la famille, ni les larmes d'une mère, ni le froid silence d'un père, ni les douces paroles d'une sœur bien-aimée, ne purent ébranler cette âme déjà endurcie dans son incrédulité. A l'exemple de sainte Monique, le modèle des mères chrétiennes, madame Blum eut recours à la prière, espérant que Dieu daignerait toucher de sa grâce le cœur de cet autre Augustin.

« Le curé de la ville, homme dont le bon goût égalait la piété, se trouvait être un grand amateur de musique. Toutefois, comprenant que cet art ne doit apporter dans le sanctuaire que les prémices les plus pures de son encens harmonieux, il avait organisé à ses frais un

Digitized by Google

chœur de voix choisies et exemptes de tout contact avec le théâtre. Depuis les dernières fêtes de Pâques, l'installation de la musique avait eu lieu dans la paroisse, et les fidèles y voyaient leur nombre grossir à chaque solennité. C'était en 1778 ; Mozart brillait alors de tout son éclat, et une dernière composition religieuse de ce beau génie, l'*Ave, verum*, excitait l'admiration de toute l'Allemagne catholique. Cette suave élévation fut étudiée avec le plus grand soin par les chanteurs du curé, et la première exécution en fut fixée à la fête du saint Sacrement. Ce jour-là, M. Blum se trouvant en voyage, Ludovic accompagna à l'église sa mère, qui se sentait légèrement indisposée. Après les vêpres, le jeune homme écouta avec une impatience marquée l'allocution paternelle que le curé adressa aux fidèles, et il allait prétexter un rendez-vous pour prendre congé de sa mère, lorsque l'orgue fit entendre la ritournelle du chef-d'œuvre de Mozart. Les accents de l'instrument sacré arrêtèrent d'abord Ludovic comme par la main ; puis, lorsque les voix harmonieuses des chanteurs se furent mêlées aux voix multiples de l'orgue, il sentit sa poitrine se gonfler, et, sous le poids d'une émotion qu'il n'avait éprouvée qu'au jour déjà éloigné de sa première communion, il fondit en larmes et se prosterna à terre, où il demeura comme anéanti. L'hymne du saint Sacrement n'était pas achevée, que la grâce divine était entrée dans ce cœur repentant. Toujours agenouillé et dans une profonde méditation, Ludovic ne s'aperçut pas du départ de sa mère, qui l'avait laissé tout entier au combat intérieur qu'il éprouvait dans son âme ; l'église même devint bientôt déserte, et lui, qui voulait la quitter avant tous les fidèles, y était resté le dernier.

« Le curé, en sortant de la sacristie pour se rendre au

Digitized by Google

presbytère, aperçut dans l'ombre une personne qu'il crut endormie. Il s'approcha, reconnut Ludovic et lui dit : « Que faites-vous, mon fils, à cette place ? L'heure « du départ a sonné. — Je vous attendais, répondit « l'excellent jeune homme, levant sur le prêtre des yeux « baignés de larmes ; veuillez m'entendre au saint tri- « bunal. »

« Sorti de l'église avec son vénérable ami, Ludovic accourut chez sa mère, et se jeta à ses pieds en s'écriant : « Pardonnez-moi tout le chagrin que je vous ai « causé, et... — Bénissez l'enfant prodigue ! » ajouta le curé, qui entrait en même temps. Oppressée, ivre de joie, madame Blum mêla ses larmes à celles de son fils et du bon pasteur : le bonheur était rentré dans cette pieuse famille.

« Mozart, instruit de cette conversion, remercia Dieu de l'en avoir rendu la cause indirecte, et il s'empressa d'envoyer au bon curé la collection de ses œuvres sacrées, en le priant de lui préparer par elles une place dans le ciel au milieu du chœur séraphique qui chante l'éternel hosanna. »

Lettre du Révérend Père Poupinel, mariste.

Voici une lettre bien touchante du visiteur des Missions étrangères en Océanie :

« Dans cette vaste Australie où j'habite, le Dieu de l'Eucharistie ne réside que dans un petit nombre de lieux encore. Les prêtres sont trop peu nombreux ; parfois ils habitent loin de leur église ; ils ont d'ailleurs de grandes distances à parcourir, disant la sainte Messe tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Les Messes dans la se-

Digitized by Google

maine sont à peu près inconnues, et combien de catholiques en sont forcément privés, même le dimanche ! Les églises restent habituellement fermées dans ces pays ; quelle privation ! la piété y perd son meilleur aliment. Oh ! que l'on est bien plus heureux en France ! Mais à Villa-Maria Notre-Seigneur daigne toujours rester avec nous.

« Nos missionnaires qui sont dans les îles jouissent tous du même bonheur. Au commencement d'une mission, ou bien s'ils ont à craindre pour la sûreté de leurs églises de la part des païens qui les entourent, ils doivent se priver de la présence réelle de Notre-Seigneur ; mais j'ai admiré leur zèle et leur piété pour se procurer cette consolation aussitôt que les circonstances le leur permettent. Ils ont bien raison ; n'est-ce pas Jésus dans le Sacrement de son amour qui est leur nourriture et leur espérance, leur guide et leur conseil, l'âme de leur zèle et leur divin consolateur ? Ils ont communiqué leur dévotion pour le pain du ciel et le Dieu avec nous à leurs pieux néophytes, et je puis vous assurer que vous ne pourriez être témoin, sans émotion et sans larmes, des marques touchantes de religion envers le saint Sacrement que donnent les nouveaux chrétiens de Wallis, de Futuna et de Tonga. Le souvenir que j'en ai conservé est encore bien doux à mon cœur.

« Partout où repose la sainte hostie, vous verriez briller la petite lampe solitaire qui, dans son langage symbolique, annonce à ces chrétiens d'hier que le divin prisonnier du tabernacle les aime et qu'il demande l'affection de leurs cœurs. La lampe est entretenue avec la plus pieuse vigilance. L'honneur de veiller à ce qu'elle soit toujours allumée est réservée à Wallis aux femmes les plus vertueuses et les plus nobles, aux filles mêmes

Digitized by Google

du roi, et on les a vues bien des fois se lever à toutes les heures de la nuit pour s'assurer que la lampe n'était pas éteinte. Il fallait seulement de la vigilance, surtout autrefois; car le vent souffle très-fort pendant la nuit, et rien ne l'empêchait de se promener tout à son aise à travers l'ancienne église en bambous. Jamais la bonne Amelia-Claudia ne s'est plainte des courses qu'il lui fallait faire pour conserver toujours allumé le feu sacré. On l'a vue, ainsi que ses compagnes, se tenir en permanence près de la lampe, voulant montrer plus de zèle pour la tenir allumée que le vent ne mettait de persistance à l'éteindre.

« Chaque village fournit à son tour l'huile nécessaire pour l'entretien de la lampe, et c'est la femme qui fait les fonctions de catéchiste dans le village qui est chargée de la recueillir. Chacun se fait un plaisir de payer ce petit tribut à Notre-Seigneur; l'huile ne manque donc pas, mais les lampes manquent, et nos missionnaires font pour la lampe une installation aussi convenable qu'ils peuvent. Dans les églises en planches et bambous, c'est pour eux une grande difficulté à cause des dangers d'y mettre le feu. Ils avaient besoin de larges lampes. Dans l'archipel de Samoa, où les conquêtes de la vraie foi ont éprouvé des contradictions toutes particulières, les conversions, jusqu'à ces derniers temps, avaient été bien moins nombreuses; mais dans ces îles même la présence réelle de notre Seigneur a ses tabernacles, et la lampe y brille comme un signe de foi et d'amour. Les protestants ont voulu tourner en ridicule cette pratique qu'ils ne connaissaient pas; les catholiques ont pris le feu de cette lampe qui brûle pendant la nuit pour thème d'un chant devenu populaire, et qu'on leur entend répéter avec entrain et en cadence lorsqu'ils conduisent leurs

Digitized by Google

belles et rapides pirogues. « Ce feu, disent-ils, qu'on voit de la mer pendant la nuit, c'est la vraie lumière qui est venue de France. La France est bien loin d'ici, mais à Samoa nous avons la même lumière qui éclaire là-bas. Il n'y a pas de feu dans l'église des hérétiques, c'est vrai; mais c'est que la vérité n'y habite pas parmi eux. Dans nos églises le Seigneur habite toujours, et la lumière luit dans sa demeure. »

Dévotion à l'Eucharistie du bienheureux Labre.

L'Eucharistie est un mémorial de la Passion et un abrégé de tous les mystères divins. Aussi Jésus en son sacrement occupait-il une grande place dans la dévotion de son serviteur. A Erni et à Cauteville dans sa jeunesse, à Lorette et Febriano, partout où il s'arrêta, ne fût-ce que peu de jours, tout le monde connut le tendre amour qu'il avait pour le Dieu de nos autels, dont, en véritable amant, il ne pouvait presque pas se détacher. Mais Rome surtout, Rome lui offrait des ressources qu'il ne trouvait pas ailleurs pour satisfaire sa dévotion envers son bien-aimé Seigneur, exposé ostensiblement à la vénération publique ; cinq, six heures d'adoration continue suffisaient à peine pour rassasier sa ferveur, lorsqu'il n'y employait pas la journée entière. On le retrouvait partout où se faisait l'exposition du saint Sacrement, en sorte que quand on voulait parler de lui sans savoir ou sans se rappeler son nom, on le désignait sous l'appellation du *pauvre des quarante heures*. C'est ce qui lui faisait faire le tour presque complet des églises de Rome. Car les tableaux, les sculptures, les belles nefs, les prodiges des arts n'avaient

Digitized by Google

aucun attrait qui pût le charmer, et jamais il ne fit un pas pour les admirer ni les voir. Ce qui l'attirait, c'était le Maître caché auquel tout cela est consacré, fût-il relégué dans le plus pauvre des oratoires. C'est ainsi qu'il fut remarqué dans la petite église de Sainte-Anne, dite des Palefreniers, à l'extrémité du Borgo, depuis les onze heures du matin jusque bien après le coucher du soleil par un des confrères de la société des adorateurs qui, stupéfait de cette constance, le signalait à chacun de ceux qui venaient se remplacer successivement.

Une fois que le vénérable était en présence de Celui qui a voulu demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, la direction et la langueur de ses yeux, souvent sa respiration haletante, son immobilité de corps, indiquaient assez que son esprit et son cœur étaient plutôt dans le tabernacle que dans sa poitrine. Souvent son visage, ordinairement décoloré, s'enflammait au feu de son âme en face de l'autel; à sa pâleur habituelle succédait une vive rougeur, à son engourdissement une ardeur de séraphin. Son corps, quoique raidi par le froid, semblait reprendre une nouvelle vigueur. Bientôt survenait l'aliénation des sens; puis sa physionomie, d'ordinaire grave et sérieuse, prenait une teinte de contentement ou pour mieux dire de jubilation, et enfin ses lèvres s'animaient d'un sourire angélique, indice du bonheur qu'il goûtait dans une telle compagnie.

Panelli déclare dans ses dépositions: « Il m'a été donné d'observer Benoît quelquefois, lorsqu'il adorait Jésus dans son Sacrement exposé à la vénération publique. Je le voyais tourner et fixer souvent son regard vers l'hostie sainte, et rester immobile ainsi pendant quelque temps et dans cette attitude éprouver une telle joie intérieure

Digitized by Google

d'être en présence de Jésus-Christ, qu'elle transpirait en dehors d'une manière qui avait quelque chose de plus qu'humain, et que ses lèvres se contractaient en une espèce de sourire qui tenait plus de l'ange que de l'homme. » C'est ce qui faisait dire à plusieurs : « Devant le saint Sacrement exposé il voit Jésus des yeux du corps. » Un jour absorbé dans cette contemplation de l'hostie, il ne s'aperçut pas que son livre était tombé de la balustrade. Ce ne fut qu'après un long espace de temps que, revenu à lui-même, il le vit par terre, et comme il remarqua près de lui l'ermite Paul qui le regardait, il eut l'air de le regarder aussi et de lui sourire, comme pour détruire l'impression trop favorable que celui-ci aurait pu concevoir. Et pour tout dire en un mot, il ne le cédait en rien aux adorateurs les plus célèbres du saint Sacrement : Sainte Rose de Lima, saint Louis Bertrand, saint Pascal, Baylon, saint Thomas d'Aquin, sainte Jeanne de Chantal, la bienheureuse Agathe de la Croix et le vénérable Jean d'Avila.

Outre ces longues stations en adoration il ne manquait presque aucune bénédiction, selon l'ordre du jour de semaine que nous avons indiqué. Pour la recevoir, il ne regardait ni à la distance des églises, ni à la débilité de son corps, ni à l'inclémence des temps. L'ex-jésuite Locaja employant à visiter les églises une partie du loisir que lui avait fait le licenciement de sa compagnie, il lui arrivait fréquemment de rencontrer Benoît trois ou quatre fois en un jour, en divers points où se donnait cette bénédiction. Le vénérable était aussi très-exact à suivre le saint Viatique, toutes les fois que s'en présentait l'occasion. Aussitôt qu'il entendait le signal donné par une cloche du voisinage, il accourait augmenter le cortége jusqu'à la maison de l'infirme, et le suivait avec un main-

Digitized by Google

tien tel que s'il eût vu corporellement Jésus-Christ marcher dans les rues de Jérusalem.

Rome lui offrait encore d'autres moyens d'assouvir, si je puis user de cette expression, sa faim de manger spirituellement le pain des anges. Outre l'adoration perpétuelle des quarante heures, d'autres institutions et confréries avaient aussi leurs jours d'exposition. Ainsi existait déjà la compagnie de la Trinité des Pèlerins, qui a le privilége des quarante heures au commencement de chaque mois, celle de Saint-Ambroise et d'autres du même genre. Benoît avait soin de s'en informer par la lecture des annonces affichées aux portes des églises, et on était sûr de l'y trouver quelquefois même de nuit. Une assiduité si constante suppose une grâce particulière qui lui ouvrait l'intellect, pour comprendre la merveille des merveilles divines, ainsi que le cœur, pour concentrer toutes les puissances de son âme dans l'amour. Oh! oui, à l'aide de ce miracle, l'amour pouvait lui rendre tout supportable. Il conversait avec le meilleur des amis, il était à l'abri de l'ennui et du dégoût. « En sortant de l'oraison devant le saint Sacrement ou de la bénédiction, dit le P. Gabrini, il paraissait encore plus absorbé que de coutume, en sorte qu'il était visible qu'il continuait à prier et à s'entretenir avec Dieu, et ne le quittait pour ainsi dire que malgré lui. »

Toutefois, il évitait de donner aux autres aucun trouble, aucune distraction par des démonstrations qui n'annoncent pas toujours une solide piété, comme de soupirer à grand bruit ou de baiser fréquemment la terre, ou de se frapper la poitrine à grands coups, ou de prononcer des aspirations à haute voix. La dévotion de Benoît était calme et tranquille; ordinairement le feu qui le dévorait se trahissait par des effets visibles, sans doute, mais qui

Digitized by Google

ne sollicitaient point l'attention par des éclats. Il s'entretenait silencieusement avec le Dieu qui n'a pas besoin d'entendre notre voix pour connaître nos affections, et qui ne se repaît que des sentiments du cœur. Bien plus, il était ennemi par conviction de ces signes bruyants qui, sentent l'ostentation et cachent souvent l'hypocrisie. Il arriva un jour qu'au commencement de son oraison devant le saint Sacrement, il se trouva près de lui une femmelette qui n'en finissait pas de se livrer à des actes extérieurs de cette sorte, et qui interrompait par des soupirs semblables à des hurlements le recueillement de tous les dévots adorateurs présents. Benoît la supporta quelque temps, puis se tournant vers elle, lui dit avec douceur : « A quoi bon tout ce que vous faites ? » et il mit fin par cette interpellation à cette exubérance de sensibilité, au grand contentement de tous les assistants. Il ne faut pas croire cependant qu'il lui en coûtât peu de peine pour comprimer ainsi les élans de son cœur. L'incendie allumé au dedans tendait sans cesse à déborder au dehors ; mais il le contenait autant qu'il dépendait de lui et même avec de grands efforts. « C'était, a dit quelqu'un, une fournaise d'amour d'où s'échappait de temps en temps malgré tous ses soins quelque étincelle qui n'était qu'un accident rapide et passager, quelques larmes qui coulaient sans bruit, quelques soupirs qu'il étouffait aussitôt, une aspiration qui jaillissait tout bas de sa bouche sans qu'il s'en aperçût. Encore était-ce quand la proximité de quelques voisins ne l'avertissait pas de la nécessité d'une plus grande violence, pour ne pas les distraire. Se croyait-il seul à l'église et à des heures où la solitude y règne ordinairement, alors il se soulageait sans contrainte de cette ardeur brûlante de sentiments ; alors il éclatait en soupirs, en sanglots ou en pleurs abon-

Digitized by Google

dants; alors des paroles de feu sortaient avec impétuosité de sa poitrine comme autant de traits enflammés décochés par l'amour. » Mais Dieu permit quelquefois que sa discrétion et son humilité fussent induites en erreur, et qu'il se rencontrât quelque témoin invisible à ses yeux, qui pût s'en édifier d'abord, et ensuite révéler au monde les tourments amoureux de cette âme.

Nous avons raconté les épisodes de ce genre arrivés à Sainte-Marie *in via lata*, à Saint-Ignace et ailleurs. Qu'il nous soit permis de répéter la description faite par l'abbé Pinchetti, le futur évêque d'Amelia : « Je me suis aperçu, dit-il, à l'église de la Minerve, aux heures où il n'y a ordinairement personne, que le serviteur de Dieu, ne pouvant tenir renfermée dans son intérieur la flamme du divin amour qui le brûlait, était contraint d'éclater en quelque soupir embrasé vers le saint Sacrement de l'autel ou vers Marie, et il lui sortait de la bouche des sons inarticulés qui ne pouvaient être que des oraisons jaculatoires. Et telle était la ferveur avec laquelle il les prononçait, qu'il paraissait tout frémissant d'une volupté spirituelle. D'autres fois, je l'ai vu les bras tendus en croix et le cou tellement allongé qu'il semblait vouloir se rapprocher davantage du Dieu vers lequel s'élançait son cœur tout entier, et cet élan était accompagné de quelques grosses larmes qu'on voyait filtrer de ses yeux. Mais s'il s'apercevait de la présence de quelqu'un, tout aussitôt il se recomposait et rentrait dans son assiette. A part ces occasions, il était tellement enfoncé dans la contemplation, qu'il en perdait l'usage de ses sens. J'en fus assuré un jour entre autres que je le touchai légèrement à l'épaule pour l'avertir que je voulais lui donner une aumône : il se réveilla comme d'un profond sommeil ; je voyais qu'il faisait effort pour retrou-

Digitized by Google

ver ses sens et comprendre ce qui se passait à côté de lui. » « Qui pourrait, dit un autre témoin, savoir et exprimer quelles émotions de tendresse se passaient dans ce cœur, lorsqu'il en transpirait de tels indices au dehors? »

Mort de sainte Chantal.

Cette digne Mère, qui avait toujours tant aimé le bon ordre de la maison de Dieu, n'avait pas voulu qu'on lui apportât le saint Sacrement avant le levé de la communauté. Entendant sonner le réveil, elle se disposa à recevoir ce pain de vie par des actes d'humilité sincère, demandant pardon à la communauté de l'avoir, disait-elle, mal édifiée ; qu'elle n'avait point d'autre regret que de n'avoir pas bien observé ses règles. Le saint Sacrement était présent, on lui dit quelques paroles selon l'ordre de la sainte Église, touchant la foi de cet auguste Sacrement; alors l'ardente flamme de son amour faisant un saint effort, malgré l'oppression de poitrine et la faiblesse où l'avait réduite une ardente fièvre continue, elle éleva la voix, et d'une parole vive et forte, elle dit : « Je crois « fermement que mon Seigneur Jésus-Christ est au très- « saint Sacrement de l'autel; je l'y ai toujours cru et « confessé ; je l'y adore et reconnais pour mon Dieu, mon « Créateur, mon Sauveur et Rédempteur, qui m'a ra- « chetée de son précieux sang ; je donnerais de bon cœur « ma vie pour cette foi, mais je n'en suis pas digne ; je « confesse que je n'attends mon salut que de sa seule « miséricorde. » Après la sainte communion, elle dit avec une grande ferveur : « Mon Père, tandis que j'ai le « jugement sain, je vous demande de tout mon cœur les

Digitized by Google

« saintes huiles, vous suppliant de me les donner quand il « sera temps. » Ce même jour, une partie de la matinée, elle conféra avec le bienheureux Père de Lingendes, sur le sujet de la lettre qu'elle désirait écrire pour la dernière fois à toute notre congrégation. Le bon Père admirait sa présence d'esprit et la solidité de son jugement, dans une si grande fièvre et oppression ; il l'entretint fort longtemps de la soumission que l'âme doit à la volonté de Dieu ; à quoi la malade contribuait, montrant que ce discours-là lui plaisait grandement.

Sur le soir, on la supplia d'agréer qu'on lui apportât la sainte communion, après minuit, à cause de sa faiblesse, et qu'ayant communié en Viatique, il fallait communier à jeun ; elle fit réponse qu'il n'était pas à propos d'en agir ainsi, puisqu'elle avait reçu le saint Viatique ; qu'elle était indigne de la grâce qu'elle avait de communier tous les jours. Elle se priva donc humblement de la communion pour se soumettre à Dieu, à son infirmité, et pour ne pas troubler la tranquillité de la nuit et du silence monastique.

Environ vers les huit heures du matin, le vendredi, elle demanda le R. P. de Lingendes, par qui elle désirait être assistée en son dernier passage. Elle l'entretint fort longuement en particulier, lui faisant un narré de toute sa vie et en particulier de son état présent, lui demandant s'il ne lui fallait rien changer pour se disposer à la mort. Elle lui dit que Dieu l'avait mise en l'état de repos, de simplicité et de confiance en sa bonté pour ne rien vouloir que son bon plaisir ; que notre bienheureux Père et quelqu'un de Nosseigneurs les prélats l'avaient affermie en cette voie. Le bon religieux la confirma dans sa paix.

Elle lui déclara ce qui était dans le sachet qu'elle portait pendu à son col, le suppliant de le lui faire tenir entre

Digitized by Google

les mains lorsqu'elle serait à l'agonie, et qu'il fût enseveli avec elle.

Enfin, se sentant mourir, elle le supplia de lui donner les saintes huiles, qu'elle reçut avec tant de ferveur d'esprit qu'elle répondait elle-même à toutes les prières. Cette action finie, le Révérend Père, à genoux devant le lit, la supplia de donner sa bénédiction à lui et à toutes ses filles pour tout l'Institut. Elle s'en excusa humblement, priant que plutôt il la bénit, ce qu'il fut obligé de faire; mais aussi par la force de l'obéissance, il contraignit son humilité à ce qu'il lui avait demandé.

Toutes, rang par rang, s'approchèrent d'elle pour lui baiser la main, et elle les regardait d'un vrai œil maternel, leur disant à l'oreille un mot pour leur perfection. Après qu'elle eut parlé à toutes les Sœurs, le Révérend Père la supplia de lui dire quelque chose pour son propre profit; elle lui répondit avec une grande humilité, et lui fit des remercîments pour tous ses soins, surtout pour la peine qu'il prenait pour l'assister en sa dernière journée; il se mit à genoux, et lui baisa dévotement la main avec une haute estime de sa sainteté. Dès lors cette sainte mourante ne parla que de Dieu, ne pensa qu'à sa bonté, et regardait de moment en moment l'image du crucifix et celle de Notre-Dame de pitié, qui était proche d'elle.

De temps en temps le Père recteur lui parlait de quelque chose sainte, et faisait des prières auxquelles elle répondait. Elle écouta avec une admirable attention la lecture de la Passion de Notre-Seigneur en français, et la profession de foi selon le concile de Trente, à la fin de laquelle elle protesta qu'elle croyait cela si fermement, qu'elle eût voulu mourir pour le soutenir; elle disait de fois à autres : *Maria, mater gratiæ, etc.* Elle supplia le Révérend Père de lui faire la recommandation de l'âme,

Digitized by Google

et lorsqu'il fut aux oraisons, elle lui annonça qu'il les redirait plusieurs fois, ce qui fut vrai, car son agonie fut longue, et une fois, lorsqu'il les disait en français, elle s'écria : « Jésus, que ces oraisons sont belles ! » Elle témoigna le désir d'être un peu seule et en repos; mais presque aussitôt elle fit rappeler le Père recteur et lui dit : « O mon Père ! que les jugements de Dieu sont effroyables ! » Il lui demanda si cela lui était un sujet de peine : « Non pas, dit-elle, mais je vous assure que les jugements de Dieu sont bien effroyables. »

Elle renouvela solennellement ses vœux selon le formulaire de nos professions, et après quoi on vit son visage tout en feu et son corps en diverses agitations. Le Révérend Père lui demanda si elle voulait qu'on lui apportât une mitre de notre bienheureux Père, qui est gardée dans notre maison de Moulins comme une précieuse relique : « Non, dit-elle, si c'est pour ma santé ou pour mon soulagement. » Mais le Père lui dit : « C'est afin que la volonté de Dieu s'accomplisse en vous; » alors elle la baisa avec piété, et aussi une image de Notre-Dame. Depuis ce moment, ses inquiétudes passèrent, et sa fièvre augmenta violemment. L'on fit rentrer la communauté pour lui faire encore la recommandation de l'âme; elle prit en sa main droite le crucifix, et en sa gauche le cierge bénit, pour aller ainsi parée, au-devant de son bien-aimé. Le Père de Lingendes lui dit que ces grandes douleurs qu'elle souffrait étaient les clameurs qui précèdent la venue de l'Époux, qu'il venait, qu'il s'approchait, et si elle ne voulait pas aller au devant de lui : « Oui, mon Père, dit-elle distinctement, je m'en vais ; Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Par ces trois mots de vie, avec trois doux amoureux soupirs, elle acheva de mourir pour commencer à vivre et à paraître en la vraie

Digitized by Google

vie, avec Jésus en gloire. Elle expira en même temps que le Père recteur prononçait ces paroles : *Subvenite sancti*, etc., le 13 décembre 1641. (*Vie de la Sainte.*)

Hélas ! ce monastère de la Visitation, plein des souvenirs de sainte Chantal et de madame de Montmorency, a été transformé en un collége universitaire, où on a dépensé plus qu'il ne fallait pour bâtir un beau lycée. Cette chambre où mourut la sainte fondatrice de la Visitation, qui avait été convertie en chapelle où nos Pères allaient en pèlerinage, est devenue, nous osons à peine le dire, un boudoir. . . . . .

Les réflexions sont inutiles.

J. M. J.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction. . . . . .

I. La vérité de la Présence réelle. — Institution de l'Eucharistie. . . . . .
Controverse entre un catholique et un protestant.
Présent de saint Paschase Radbert. . . . . .
La foi affermie. 8
Le désir d'un saint prêtre exaucé. 8
Guérison miraculeuse de sainte Gorgonie, opérée par la divine Eucharistie. 9
Le secret divulgué. 10
Belle réponse de Simon de Montfort. 11
Miracle rapporté par l'abbé Rupert. 11
Un aveugle-né est guéri par la sainte Eucharistie. . 13
Le Sarrasin confondu. 13
Miracle à Saint-Gervais de Paris. 14
La sainte Eucharistie est jetée à des chiens qui deviennent furieux et dévorent leurs maîtres. . . 15
Miracle de Bolsena. 15
Fête des miracles du très-saint Sacrement, à Amsterdam, le premier mercredi après le 12 mars. 18
Les saints nourris par la divine Eucharistie. . . . 22
Sainte Catherine de Sienne. 24
La nourriture divine. 25
Vision du Père Gratien. 26
Visions. 27
Apparitions de l'Enfant Jésus. 27
La présence réelle de Jésus dans le saint Sacrement

Digitized by Google

sentie par les saints. 28
Jésus attiré par les saints 29
Un ange administre par deux fois la sainte Communion à saint Bonaventure. 32
Deux frères laïques, religieux de Saint-François, sont communiés de la main de Jésus-Christ. . . . 33
Une religieuse du temps de saint Thomas de Villeneuve est miraculeusement communiée. . . . 34
Conversion à la religion catholique du prince Frédéric de Brunswick opérée par la divine Eucharistie et les prières de saint Joseph de Copertino. . . 35
Faveur extraordinaire accordée à la Sœur Bourgeoys. 40
Notre-Seigneur apparaît à sainte Angèle de Foligny. 41
Guérison miraculeuse. 43
Des chrétiens préservés du naufrage par l'Eucharistie. 44
Une femme aveugle guérie pendant la Messe. . . 44
Communion sacrilége de Lothaire, roi de Lorraine. Châtiment éclatant que Dieu en tire. 45
Une Messe sur la place de la Concorde à Paris. . 47
Une promesse d'Augustin Thierry. 49

II. Excellence du saint sacrifice de la Messe. . . . 50
Tableau de la Cène de Léonard de Vinci. 56
La sainte Messe célébrée par le Souverain-Pontife. 59
Les désirs d'une sainte âme réalisés. 67
Le sacrifice d'actions de grâces. 68
Trait raconté par saint Antonin. 70
Pensées du bienheureux Henri Suso pendant la sainte Messe. 71
La Messe quotidienne. 73
L'apostolat du bon exemple. 73
Ferveur de saint Thomas d'Aquin. 74
Piété de saint Vincent de Paul en célébrant la Messe. 74
Dévotion de M. Almeras, successeur et ami de saint Vincent de Paul. 78
Première Messe de M. Olier. 82
Beaux sentiments de M. Olier sur le saint Sacrement. 85
La préparation à la sainte Messe. 88
Deux bons exemples. 88
Piété du vénérable Dom Barthélemy des Martyrs. . 89

Digitized by Google

Dévotion ardente du vénérable Ignace Capizzi à l'Eucharistie. 90
Dom Barthélemy des Martyrs au saint autel. . . 97
Piété de sainte Marguerite de Hongrie. 100
La dernière Messe d'un saint évêque. 100
Les larmes de saint Bonaventure. 101
Ferveur de saint Félix. 101
Exemples de quelques grands saints. 101
Un beau trait de Fénelon. 102
Le vénérable curé d'Ars au saint autel. 103
Excellente méthode d'assister à la Messe. . . . 105
Les premiers chrétiens. 106
Excellente occupation pendant la Messe. 106
La mère de saint Augustin. 107
Piété de Venceslas. 107
Prescription de saint Ambroise. 108
Humilité de sainte Élisabeth. 109
Piété de quelques rois. 110
La reine de Thuringe. 110
Le troupeau de la bienheureuse Germaine bien gardé. 111
Détails édifiants de la vie du maréchal de Boucicaut. 114
Respect de Turenne pendant la sainte Messe. . . 116
Le général Canrobert à la Messe. 117
Combien il est honorable de servir la sainte Messe. 118
Thomas Morus servant la Messe. 118
Piété de saint Pacifique. 119
L'amende payée de bonne grâce. 121
Les tentations vaincues. 121
Un bon chrétien. 123
Guérison du père de saint Grégoire obtenue par la sainte Messe. 124
Les trois marchands. 125
Histoire de deux pages, ou la dévotion récompensée. 127
La fidélité à assister à la Messe récompensée. . . 128
Deux voisines. 129
Belle réponse de saint Louis. 131
Un malheureux captif soulagé pendant la Messe. . 132
Secours que l'on trouve dans la sainte Messe. . . 132
Un ange garde les troupeaux de saint Félix de Cantalice, pendant qu'il assiste à la sainte Messe. . . 133

Digitized by Google

Piété de Guillaume Ruffin. 134
Une juste punition du ciel. 134
Il faut entendre la sainte Messe avec dévotion. . . 135
Combien il est avantageux d'entendre souvent la sainte Messe. 136
Combien sainte Chantal appréciait le sacrifice de l'autel. 138
Dévotion du bienheureux Léonard au très-saint Sacrement de l'autel. 141
Le bienheureux Benoit-Joseph Labre. 144
Foi héroïque des Irlandais 145
Le plus grand orateur et le plus humble chrétien de l'Irlande. 150
Les soldats français à Jérusalem. 152

III. La sainte Messe pour les ames du purgatoire. . . 157
Combien il est avantageux d'offrir le saint sacrifice pour les âmes du purgatoire. 159
Une grande pécheresse sauvée par sa charité envers les morts 161
Prière de saint Augustin pour sa mère. 162
La sœur de saint Thomas d'Aquin délivrée du purgatoire par son frère. 165
Il ne faut pas cesser de prier pour les défunts. . . 166
Vertu du saint sacrifice. 167
Vision consolante de Thomas de Cantipré. . . . 168
Pratiques d'un pieux médecin. 169
Combien Notre-Seigneur est touché de ce qu'on fait pour sa Mère. 170
Combien la miséricorde de Marie est grande. . . . 172
Le bienheureux Henri Suso délivre un de ses amis du purgatoire. 174
Pieux souvenir d'une mère. 175
Les derniers vingt sous d'une pauvre ouvrière. . . 176
Zèle des Anglais catholiques pour le soulagement des âmes du purgatoire. 181
Une âme délivrée du purgatoire par la communion d'un serviteur de Dieu. 182

IV. La sainte Communion. 184
Respect des saints pour l'Eucharistie. 195

Digitized by Google

Un homme damné pour avoir manqué la communion pascale. 197
Combien sainte Madeleine de Pazzi appréciait la communion. 198
La bienheureuse vierge Imelda Lambertini est communiée miraculeusement. 200
Exemples édifiants. 202
Amour de Sœur Françoise pour l'Eucharistie. . . 203
Le fervent soldat. 204
Plaintes de Notre-Seigneur. 205
Miracle en faveur de sainte Catherine de Sienne. . 205
Bonheur et consolation attachés à la confession et à la sainte communion, après un long abandon de ces devoirs religieux. 206
Saints désirs. 207
Le comte de Stolberg. 207
Bon conseil de la Mère Eugénie de Fontaine, visitandine. 209
Le bonheur de communier. 210
La Mère Anne-Marguerite Clément, première supérieure du monastère de la Visitation Sainte-Marie de Melun. 211
Piété de Christophe Colomb 215
Le général Drouot. 220
Amour du vénérable curé d'Ars pour la sainte Eucharistie. 223
Il faut mépriser les tentations qui nous éloignent de la communion. 225
Ardent amour de sainte Catherine de Gênes pour la très-sainte communion. 227
Sainte Lidwine. 231
Belles paroles d'une sainte. 232
Piété d'un peintre célèbre. 233
Une réponse de saint Ignace. 233
Zèle de saint Vincent de Paul pour la fréquente communion. 234
La bienheureuse Riéti. 235
Le Chrysostome champêtre. 236
Humilité de saint Bonaventure. 239
Préparation du bienheureux Benoît-Joseph Labre à la sainte communion. 239

Digitized by Google

Un mot sublime d'un colonel français. 247
La sainte communion source de dévoûment dans l'Église. 249
Les religieux du mont Saint-Bernard. 251
Un père touché par la piété de sa fille. 252
Un habitudinaire converti. 254
Opinion d'un grand saint. 256
Témoignages du bienheureux Léonard de Port-Maurice en faveur de la reine Marie-Clémentine. . . 256
Consolations de saint Ephrem. 258
Amour et respect de sainte Thérèse pour l'Eucharistie. 259
Effets admirables de la sainte communion dans une âme bien préparée. 259
Illusions d'une femme dévote sur la fréquente communion. 261
Fréquente communion de sainte Thérèse. . . . 262
Importance de l'action de grâces après la sainte communion. 263
La communion spirituelle. 266
Combien la communion spirituelle est salutaire. . 268
Un saint frère coadjuteur. 269
Dévotion du Père de Ravignan au très-saint Sacrement. 271

V. L'Eucharistie est la force des Martyrs. 277
Martyre du Père Spinola et de ses compagnons. . 280
Courage héroïque de sainte Claire. 282
Les victimes de la Révolution. 284
Le massacre des Carmes. 285
La bonne nouvelle. 286
Spectacle héroïque. 290
L'héroïque vicaire. 293
Une première communion en 1793. 295
Dévotion de Mgr Retord à la sainte Eucharistie. . 300
La sainte communion reçue dans les fers. 304
Sublime correspondance de deux confesseurs de la foi. 306
Les Martyrs de Castelfidardo. 313
Georges de Pimodan. 323
Mort de Léopold de Lippe tombé au champ d'hon-

Digitized by Google

neur pour la cause de la sainte Église. 334
Les blessés de l'armée pontificale transportés dans le sanctuaire de Lorette. 340
La mère et le fils héroïques. 342
L'héroïne de Gaëte. 346

VI. Le saint Viatique. 348
Avec quel respect on doit accompagner le très-saint Sacrement. 350
Une brebis égarée poursuivie par le bon pasteur. . 354
Le soldat fidèle à Jésus. 355
Honneurs rendus au saint Viatique. 356
Le baron de Géramb faisant l'office d'enfant de chœur. 357
Un soldat plein de foi récompensé. 357
Beaux exemples de deux princes chrétiens. . . . 359
Foi d'Henri IV. 360
Les deux rois chez un pauvre. 361
Piété d'un monarque chrétien. 361
Belle remontrance à des officiers français. . . . 362
Le duc de Briançon. 362
S. S. Pie IX à Gaëte. 363
Dernière bénédiction reçue par un saint évêque agonisant. 363
L'apostolat du bon exemple. 364
Piété de la reine Marie Leczinska. 365
Humilité de saint Jérôme. 365
Le Viatique reçu avec humilité. 366
Un père ressuscité par son fils. 366
Saint Stanislas communié par un ange. 367
Piété de saint Louis, roi de France. 368
Sainte mort de Christophe Colomb. 369
Mort édifiante du grand-père de sainte Chantal. . 370
Un pestiféré déjà placé parmi les morts reçoit le saint Viatique. 371
Derniers moments du vénérable J. B. de la Salle. . 372
Mort d'un jeune trappiste. 374
Catherine de Harlay. 375
Les derniers moments de sainte Thérèse. 377
Mort édifiante de la vénérable Mère Hiéronyme, carmélite. 379

Digitized by Google

Mort précieuse devant Dieu du vénéré curé d'Ars. . 381
Fin édifiante de la Fontaine et de son historien. . . 383
Touchants exemples de charité et d'humilité. . . . 387
Les dernières recommandations d'une princesse française. 390
Le docteur Récamier. 391
Mort du baron Augustin Cauchy. 393
Mort d'Orfila. 397
Le baron Larrey. 401
Le célèbre docteur Dupuytren et le curé de campagne. 402
Toussaint au lit de la mort. 406
Descartes. 408
Villars. 408
Une conquête de la grâce. 409
Conversion de M. de Camper. 410
Cambronne. 413
Napoléon Ier recevant les derniers sacrements. . . 415
L'amiral Bruat. 420
Le général Gérard. 421
Le maréchal de Saint-Arnaud. 423
Mort édifiante de Silvio Pellico. 425
Sentiments d'un roi pénitent. 429
M. Charles de Riancey devant la mort. 432

VII. Visites au très-saint Sacrement. 437
L'adoration perpétuelle. 443
L'amour adoucit tout. 444
Conversion touchante. 445
Prêtre et soldat. 447
Le factionnaire du bon Dieu. 448
Pieuses pratiques de saint Vincent de Paul. . . . 449
Dévotion d'un grand saint à l'Eucharistie. . . . 452
Saint Louis, roi de France. 453
Piété de M. Olier envers le très-saint Sacrement. . 453
Trait de religion de M. Olier. 458
Ce qu'on apprend au séminaire de Saint-Sulpice. . 459
Dévotion de saint François Régis au saint Sacrement. 460
Amour de mère Claude-Agnès pour l'Eucharistie. . 461
Saint François de Borgia. 462
Dévotion de saint Liguori. 463

Digitized by Google

Pratiques du bienheureux Léonard. 464
Respect de saint Vincent de Paul pour le très-saint Sacrement. 467
Dévotion de sainte Chantal 470
Piété du baron de Renty. 473
La chapelle de madame Swetchine. 477
Assiduité de madame Swetchine auprès de Jésus. . 489
Les dernières années de madame Swetchine. . . 492
Dévotion au saint Sacrement de mademoiselle de Lamouroux. 498
Le Père Sanchez. 500
Un serviteur fidèle. 500
Une sainte mort. 501
Un jeune saint. 502
Jésus consolateur. 503
L'épouse du saint Sacrement. 504
Un pieux écolier. 504
La sœur Marie-Ange. 505
Conversion opérée par un chant eucharistique, l'*Ave verum* de Mozart. 507
Lettre du Révérend Père Poupinel, mariste . . . 509
Dévotion à l'Eucharistie du bienheureux Labre . . 512
Mort de sainte Chantal 518

FIN

Imprimerie W. REMQUET, GOUPY ET Cie, rue Garancière, 5.

Digitized by Google

Digitized by Google